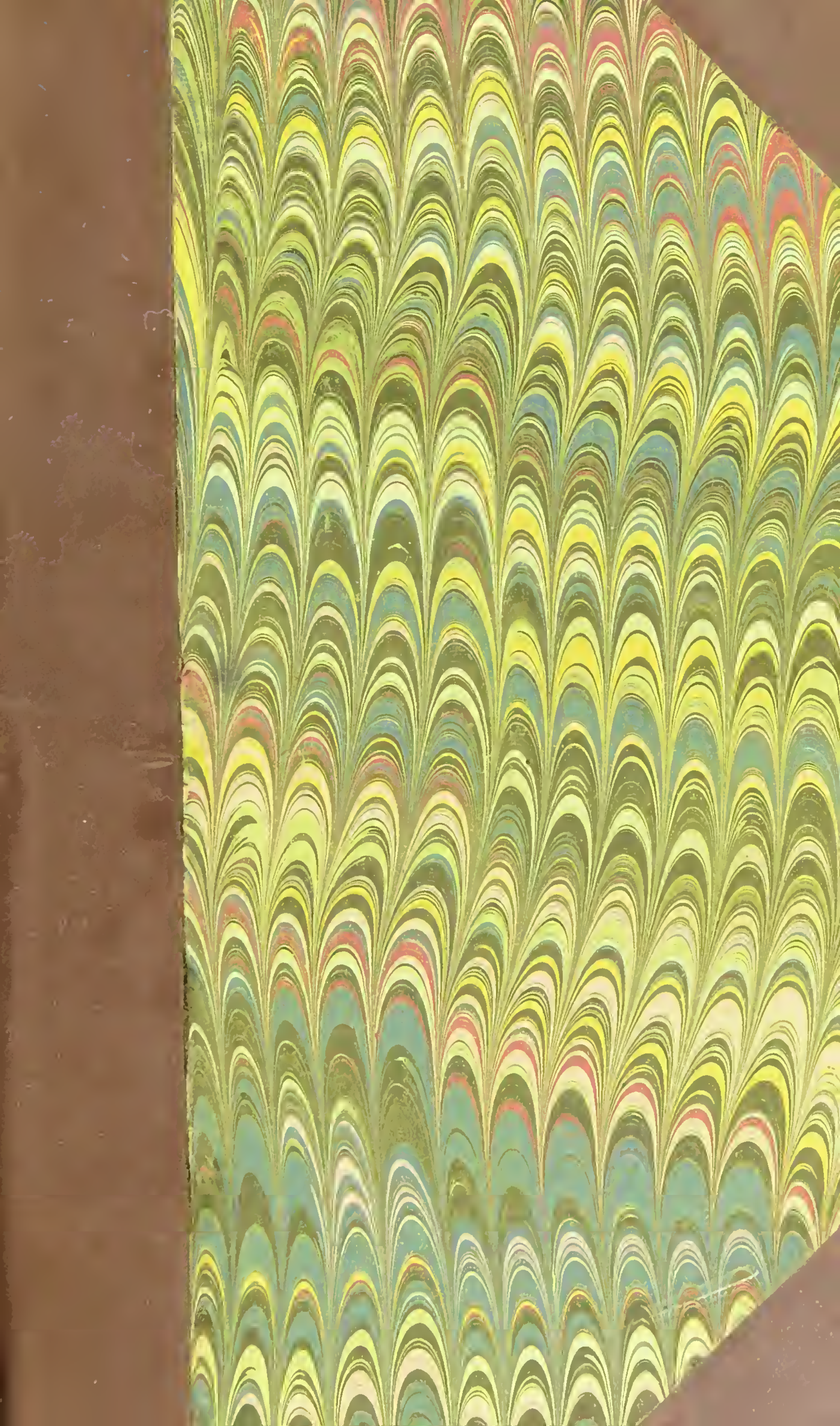
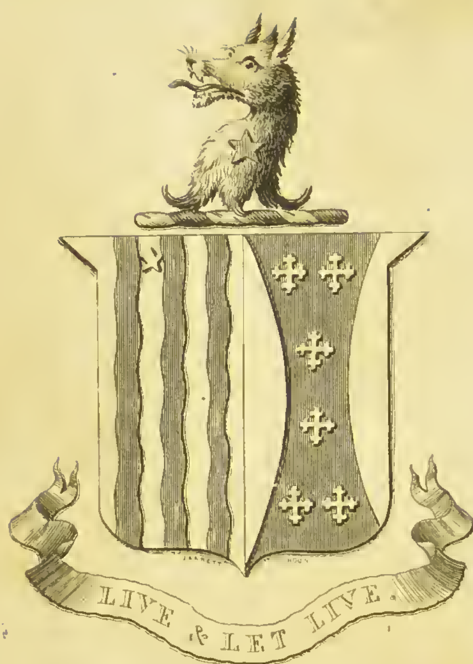
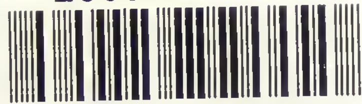
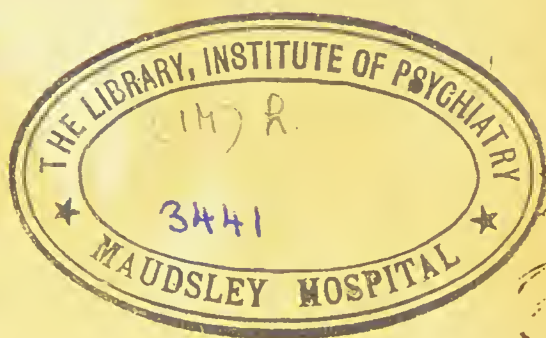



LIVE & LET LIVE.


200931211 7
INST. PSYCH.


THE LIBRARY, INSTITUTE OF PSYCHIATRY
(14) R.
3441
MAUDSLEY HOSPITAL

TRAITEMENT MORAL

HYGIÈNE ET ÉDUCATION

DES IDIOTS

ET DES AUTRES ENFANTS ARRIÉRÉS

OU

retardés dans leur développement, agités de mouvements involontaires, débiles, muets non-sourds, bègues, etc.,

PAR

ÉDOUARD SÉGUIN.



A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.



1846

AVANT-PROPOS.

Ayant contribué plus que personne à appeler l'attention sur la classe délaissée des Idiots, ayant rendu quelque espoir à beaucoup de familles et donné soulagement à un petit nombre d'autres; ayant obtenu, sur le rapport de M. Pariset, les éloges et les encouragements de l'Académie des sciences (1), ayant seul et avant tout autre appliqué une méthode, et ma méthode, à l'éducation des jeunes Idiots des hospices de la ville de Paris, en vertu d'une commission ministérielle, je crois ne pouvoir répondre plus dignement à la bonne opinion que les savants, le ministre et les familles ont eue de mon entreprise, qu'en en publiant les résultats théoriques et pratiques. Sous ce titre de *Traitement moral, Hygiène et Éducation des Idiots*, je produirai : 1° les réflexions que l'Idiotie m'a suggérées ; 2° les observations d'Idiotie et d'imbécillité les plus remarquables que ma pratique m'ait fournies ; 3° les formules de traitement que l'expérience m'a montrées

(1) Voyez ce rapport ci-après, page 17.

les plus efficaces ; 4° enfin, les doctrines qui sont résultées pour mon esprit d'une observation active de dix ans.

Durant cette longue période, conseillé d'abord par Itard, puis par Esquirol, livré plus tard à mes propres forces, j'ai dû chercher en moi seul les ressources que d'autres empruntent à la science toute faite dans les livres ou à la science qui s'élabore autour d'eux. De cette position vraiment exceptionnelle, il est résulté, je le crois du moins, un travail entièrement neuf, non-seulement sur l'Idiotie, mais encore sur l'Education ; et cela se conçoit : me proposant pour but le traitement des jeunes idiots j'étais incessamment ramené, par la force même de mon sujet, à m'enquérir des méthodes, à peser les théories, à discuter les pratiques de l'enseignement. Si toutes ces méthodes que j'ai passées en revue m'ont paru bonnes pour les enfants ordinaires, ou plutôt si le développement intellectuel des enfants ordinaires les rend excellentes, avec les idiots elles perdaient leur prestige à mesure que j'en essayais sur eux l'application ; aucune n'était assez complète ; aucune ne tenait assez compte des anomalies psychologiques et physiologiques dont l'individu humain est susceptible, pour que j'aie pu m'en contenter ; procédant ainsi toujours par voie d'élimination, à mesure que j'avançais dans mon examen critique des méthodes, je me suis trouvé, non-seulement isolé dans ma ten-

tative de traitement des idiots, mais seul aussi dans le travail de pédagogie générale que je me voyais ainsi presque forcément obligé de formuler chaque jour avec plus de précision : de telle sorte qu'au lieu d'un livre que je voulais écrire sur un sujet unique, j'ai peur d'en avoir écrit deux : l'un sur l'Idiotie, l'autre sur l'Education. Car telle est la force de la logique, que l'une de ces questions ne pouvant être résolue avant l'autre, force m'a été de résoudre la seconde pour obtenir la solution de la première ; et en outre, telle est la connexité des théorèmes anthropologiques, qu'à la place d'une simple question d'Idiotie je me suis trouvé engagé dans les questions d'hygiène, de physiologie, d'éducation, de morale, qui se rattachent inévitablement à la première.

Réduit à m'excuser de la complication du point de vue sous lequel je me suis cru obligé d'envisager mon sujet, je n'hésiterai pas davantage à avouer que je ne suis ni le seul, ni le premier qui m'en sois occupé. Si grand que puisse être l'honneur d'attacher son nom à une entreprise scientifique dont la portée sera considérable pour l'amélioration d'une classe entière d'individus, cet honneur ne doit pas être ravi, et je serai plus fier de la seconde place, si je la mérite, que je ne le serais de la première, si l'on voulait me l'assigner indûment.

Personnellement ma position, relativement au sujet que je traite, était pleine d'écueils. Il ne m'eût pas

été difficile de taire les antécédents scientifiques de la question et de me mettre au premier rang ; mais cela ne convenait ni à ma conscience, ni à la reconnaissance que je professe pour Itard, mon illustre maître, le premier qui ait traité méthodiquement un Idiot ; il me l'eût été moins encore de faire endosser, comme un billet de complaisance, mes travaux théoriques et pratiques, par un de ces banquiers de la médecine officielle qui escomptent leur signature à gros intérêts ; je n'ai point voulu pactiser avec ces habiles de la science. Mon nom et mon travail doivent rester ce qu'ils sont, un nom obscur, et des travaux persévéramment enfouis dans une pratique obstinée. Je ne saurais descendre jusqu'à me faire justice à moi-même ; et j'espère médiocrement que quelqu'un ait jamais ce courage... qui ne rapporterait rien ; mais je remplirai vis-à-vis de mon maître le devoir que je néglige pour mon propre compte ; et à la place des noms que l'on a voulu attacher à la question de l'Idiotie, j'écrirai celui d'Itard, qui, le premier, par l'éducation du sauvage de l'Aveyron (1), a ouvert la voie dans laquelle je suis entré seul à sa suite.

Les travaux de M. Itard remontent à 1801. Quand ce savant me connut, il daigna me dire qu'il avait

(1) *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition*, 2e édition, Paris, 1842, t. II. Voyez aussi l'éloge de J. M. G. Itard, par M. Bousquet (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1840, t. VIII, p. 1).

la confiance que je continuerais dignement son œuvre; puis-je mieux faire, la continuant, comme il l'espérait, que de donner d'abord une idée de ses premiers travaux?

A l'époque où le sauvage de l'Aveyron fut amené à Paris, on crut avoir trouvé la statue de Condillac, machine animée, dont il devait suffire de toucher les ressorts pour produire des opérations de l'intellect. L'école philosophique de ce temps fut ravie, et alla voir le prodige; tous les beaux esprits à leur tour visitèrent notre sauvage; mais la merveille se dissipa bientôt devant la réalité, le dégoût remplaça l'enthousiasme, et le malheureux sauvage de l'Aveyron était abandonné dans les combles de l'École des sourds-muets, quand le docteur Itard le réclama. Lié avec les philosophes du moment, philosophe lui-même autant que personne, et, de plus, beau théoricien, mais vivant sur le commun psychologique de son époque, Itard mit son originalité, comme son dévouement, au service du sauvage de l'Aveyron, ou, peut-être, pour parler plus juste, au service de la métaphysique courante.

Du reste, cet adolescent était-il sauvage, comme le pensait Itard; idiot ainsi que le prétend Pinel, dans son rapport? que nous importe, et qu'importe à la mémoire de mon illustre maître? Lui, n'a-t-il pas fait tout ce qu'il était humainement possible de faire alors; n'a-t-il pas donné, pendant cinq ans, l'admi-

rable spectacle de son dévouement à une créature qui avait attiré et effrayé tout Paris ? Et moi, qu'ai-je besoin de relever ce cadavre qui n'a jamais réellement vécu? Mort, le sauvage de l'Aveyron n'est plus que l'instrument à l'aide duquel Itard a cherché... cherché quoi ?... nous verrons ; mais cette investigation a déjà été qualifiée par un homme qui s'y connaît, M. le docteur Leuret, de sublime tentative.

Ce mot caractérise, en effet, et la hauteur du but que se proposait Itard, et ses efforts, dans tous les sens, pour y atteindre, et le point où il a laissé l'entreprise. Toute son originalité, toute son invention, tout son courage, n'ont abouti qu'à la critique la plus complète et la mieux motivée de la philosophie sensualiste qu'il avait acceptée, qui paralysait tous ses moyens, et enchaînait son action. Voulait-il, par exemple, donner une idée à son élève, il lui donnait une notion, et s'étonnait ensuite que Victor n'eût jamais écrit le mot *lait* que quand on lui présentait sa tasse. Je n'insisterai pas sur les détails de ce débat qui n'aboutiraient à rien, et qui ne provoqueraient, de nos jours, aucune sympathie. Le docteur Itard a, je le répète, tiré tout le parti possible de ce qu'il appelait lui-même les ressources actuelles de la métaphysique (an x, 1801). C'est donc à la métaphysique du dix-huitième siècle qu'il faut s'en prendre, non de l'insuccès du docteur Itard relativement à son élève, puisque le sujet lui-même est

demeuré, pour la science, à l'état d'inconnu ; mais du tâtonnement dans lequel ce savant professeur est resté toute sa vie, bien qu'il fût au milieu des éléments les plus propres à lui donner le mot d'une importante découverte.

Cette métaphysique, sur laquelle Itard a basé ses travaux, était, je ne dirai pas, la plus fausse (le faux a-t-il des degrés?), mais la plus vicieuse de toutes les métaphysiques passées, présentes, et futures sans doute. Avec l'imposant appareil d'une science, elle n'en avait que le jargon, et eût certainement remporté le prix proposé par Nectanébo à Esope, car elle bâtissait tous ses monuments en l'air, c'est-à-dire sans point d'appui. Et où trouver une science sans principes, axiomes, prolégomènes, comme on voudra appeler cette pierre d'attente de tous les monuments de l'esprit? aucun philosophe ancien, excepté Pyrrhon, et sa philosophie n'en est pas une, n'a omis de poser ses principes : il ne nous reste même de la plupart d'entre eux que leurs principes. Eh bien ! depuis Descartes, Pyrrhon orthodoxe qui remettait tout en question en même temps qu'il faisait ses dévotions à la Vierge ; depuis Descartes, qui fut si bon chrétien, et qui tua la métaphysique chrétienne, il n'y a plus de philosophie basée sur une *certitude*. Non que j'attribue à ce mot *certitude* une puissance plus grande que de raison. Je sais que les certitudes sont des dynasties abstraites que les révo-

lutions renversent, que des réactions peuvent restaurer; et dans ce sens, R. Descartes n'est, après tout, que le Robespierre de saint Thomas. Mais nous, qui vivons dans un temps de critique, époque de doute et d'impassible investigation, il nous est bien permis d'envisager ces personnages du même œil que les puritains et les orangistes de 1688, et de dire par où ils ont péché.

La métaphysique chrétienne reposait sur la formule trinaire. Pour elle, l'homme étant créé à l'image de Dieu, il était dans le fini ce qu'est Dieu dans l'infini. Descartes, il est vrai, n'a pas formulé une métaphysique contraire, il n'a donné qu'une Méthode; mais cette méthode est une formule d'examen: arme de doute, instrument de scepticisme. Aussi, comme ses successeurs en ont profité! Oubliant que Pascal avait écrit, en quelque sorte à leur adresse: « si vous voulez définir toutes vos définitions, de définition en définition, vous arriverez à ne rien définir du tout » (comment pouvait-il dire plus énergiquement que, sans principe, on n'arrive à rien!); oubliant que la vie résulte de l'harmonie des relations du moi et du non-moi, ils se sont enfermés dans leur orgueilleuse personnalité, et ils ont fini par résumer l'être dans les appareils de la respiration et de la circulation. Ceux qui n'ont pas osé aller jusque-là; ceux qui n'ont pas eu la bravoure de chasser l'âme de sa région mystérieuse, (faute sans doute de

pouvoir lui donner un successeur présentable); eux, les plus méthodiques, parce qu'ils étaient les plus timides; eux, les girondins de la philosophie, ils se sont contentés de lui dicter des conditions. Ils ne l'ont pas détrônée, cette reine du monde, mais ils lui ont donné des ministres responsables. Elle règne, ont-ils dit, mais elle ne gouverne pas.

Il y a une âme, — mais — toutes les idées viennent des sens.

La plus extrême confusion dut s'ensuivre et s'ensuivit. Chacun classa et déclassa les facultés selon son bon plaisir, jusqu'à ce que le besoin d'ordre pénétrant au sein même du désordre, on proclama le pouvoir souverain des sens. Dans la république philosophique ainsi constituée quelques moments avant l'autre, le tact, l'ouïe, la vue, le goût et l'odorat furent constitués en comité de salut public, et l'on proclama que les idées viennent des sens. Cette révolution passant de l'encyclopédie dans les faits, on décréta bientôt, comme conséquence sociale de cette formule, le culte de la déesse Raison.

Arrivé précisément à cette époque, Itard comprit fort bien avec J. J. Rousseau et l'abbé de Condillac l'utilité de l'éducation des sens; mais les sens étant pour lui le dernier mot de l'esprit, il ne comprit jamais comment et pourquoi les idées sont autre chose que les sens, et que le moral est supérieur à l'intelli-

gence. De ce point de départ procédent toutes les erreurs et toutes les impossibilités dans lesquelles il est tombé; car en confondant ainsi les divers ordres de phénomènes, il s'ôtait la possibilité de conduire l'enfant, comme par la main, de l'éducation du système musculaire, à celle du système nerveux et aux sens, de celle des sens aux notions, des notions aux idées, des idées à la moralité; il perdait la voie dès les premiers pas, et se dérobait enfin cette vue d'ensemble qui sert de cadre à une méthode.

Pour moi, qui, aussi jeune et bien moins savant qu'il l'était alors, l'ai formulée, cette méthode, je n'ai eu peut-être, comme dit Figaro, que le mérite de naître... à une époque où le terrain philosophique se débarrassait de toutes les utopies du dix-huitième siècle.

Ma méthode n'est pas la méthode d'Itard, il s'en faut du tout au tout, car il s'en faut du principe qui de la sienne à la mienne est diamétralement opposé; mais si toutes les ressources de la métaphysique sur lesquelles comptait le savant docteur Itard ont été radicalement impuissantes, ce n'est pas une raison pour lui ôter la part d'estime et d'admiration qui lui revient dans l'œuvre qu'il a su me préparer et m'inspirer. Trop de gens aujourd'hui, embusqués dans des positions élevées, braconnent les idées d'autrui pour que je ne tienne pas à honneur de me distinguer d'eux par une loyauté sans

laquelle le talent est bien peu de chose, et l'habileté rien.

Cette simple histoire d'une idée n'est-elle pas d'ailleurs pleine d'ènseignements. Un homme donne son sang, son repos, sa fortune, sa vie pour une idée : vite le premier vaniteux venu s'abat sur cette idée, s'y cramponne et s'y personnifie si adroitement que le public, qui n'est pas difficile sur les noms propres, substitue presque toujours le nom du plagiaire au nom de l'inventeur : que d'Américs Vespuces pour un Christophe Colomb! Quoi qu'il en soit j'aurai du moins rendu à César ce qui appartient à César, en restituant à mon maître le mérite de la courageuse initiative qu'il a su prendre dans la question de l'Idiotie; j'aurai défendu sa mémoire contre ceux qui me conseillaient de l'enterrer, et contre ceux qui me voulaient dépouiller de la part qui me revient dans les travaux dont l'Idiotie a été l'objet; j'aurai obéi à la reconnaissance et à ma conscience; j'aurai fait mon devoir enfin, dans toute l'étendue patiente et résignée du mot : advienne que pourra.

Et maintenant que cette funeste question de personnes est vidée, je désire m'expliquer brièvement sur la pensée qui a présidé à mes travaux.

L'Idiotie, voilà la question que j'ai voulu résoudre; à l'Idiotie se sont rattachées les anomalies diverses dont les fonctions sont affectées dans l'enfance : fonctions du cerveau, fonctions des sens, fonctions

des appareils moteurs et organiques ; j'ai trouvé sur ma route presque tous les désordres physiologiques qui désolent l'enfance et entravent la virilité, tantôt liés à un état d'Idiotie, d'imbécillité, de crétinisme, tantôt isolés et rongeant l'individu, comme fait une plante parasite dans le règne végétal. Ces désordres des fonctions ont donc été tantôt seuls et tantôt accessoirement l'objet de ma constante sollicitude. En effet je n'ai pas eu seulement pour élèves des Idiots; mais j'ai soigné, élevé, développé des enfants arriérés sous le rapport de la taille, de la force musculaire, de la sensibilité générale ou spéciale d'un seul appareil, sous le rapport d'une seule ou de toutes les facultés intellectuelles : toutes les anomalies de fonctions, d'aptitudes et de facultés ont donc été l'objet de mes travaux. De là résulte ce caractère de généralité qui frappera sans doute dans la méthode que l'on va lire.

Et corrélativement, les questions d'hygiène, d'éducation, de traitement moral, de méthode, qui se rattachent à un sujet si complexe, font de mon livre un ouvrage qui demande autant d'attention que de bonne volonté de la part des personnes qui voudront se pénétrer de l'importance et de la variété des matières qu'il embrasse. En le lisant, on pourra me reprocher souvent (outre des fautes de style que rien n'excuse), beaucoup de négligences dans les descriptions, ou trop de rapidité dans les détails ; mais ce livre est du petit nombre de ceux que l'on refait toute

sa vie. La première fois que je l'écrivis, il y a huit ans, il tenait tout entier dans quatorze pages (1); la seconde fois il en comptait cinquante (2); la troisième, en prenant la dimension d'un mémoire étendu, il fut inséré dans un recueil spécial et justement estimé (3); aujourd'hui, il a l'ampleur d'un volume et ne contient pas, à beaucoup près, tous les documents que la pratique m'a permis de recueillir. Il est à croire que je le compléterai un jour; car chaque année m'apporte de nouveaux enseignements avec de nouvelles preuves de la puissance de ma méthode. Mais tel que le voici cependant, avec ses imperfections que je regrette, et ses lacunes que je comblerai, s'il plaît à Dieu, ce livre est le dernier mot possible aujourd'hui sur l'Idiotie. Il sera lu par les envieux que je plains, par les concurrents (4) que j'honore; de redoutables épreuves l'attendent; et tant mieux vraiment! car la discussion est le vent qui porte le plus loin le pollen de la pensée.

Je ne puis mieux terminer cet avant-propos qu'en

(1) *Résumé de ce que nous avons fait pendant 14 mois.* Esquirol et Séguin, 1838.

(2) *Théorie et pratique de l'éducation des Idiots.* — Leçons faites à l'hospice des Incurables (hommes) par ordre du ministre de l'intérieur, par Edouard Séguin, 1841.

(3) *Hygiène et éducation des Idiots*, par Ed. Séguin. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1843.

(4) Je citerai entre autres avec distinction, MM. Guggenbühl en Suisse, Crommelinck en Belgique, et Saegert en Prusse.

reproduisant ici quelques-uns des rapports dont ma méthode a été l'objet de la part de l'administration et des hommes les plus compétents.

« Nous soussignés, nous plaisons à reconnaître que M. Édouard Séguin, né à Clamecy (Nièvre), a commencé avec le plus grand succès l'éducation d'un enfant presque muet et semblable à un idiot (1), à cause du peu de développement de ses facultés intellectuelles et morales. En dix-huit mois, M. Séguin a appris à son élève *à se servir de ses sens, à se souvenir, à comparer, à parler, à écrire, à compter*, etc.

Cette éducation a été faite par M. Séguin, d'après la méthode de feu le docteur Itard, dont il avait reçu les inspirations. Par le caractère de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, M. Édouard Séguin est capable de donner à ce système d'éducation toute l'extension désirable.

Paris, ce 18 août 1839.

Signé : ESQUIROL et GUERSANT père.

Conseil d'administration des hôpitaux, hospices civils et secours à domicile de Paris.

Séance du 12 octobre 1842.

LE CONSEIL GÉNÉRAL,

« Ouï le rapport qui lui a été fait dans une précédente séance par l'un de ses membres (M. Orfila, doyen de la Fa-

(1) Les opinions de M. Esquirol, au sujet de l'incurabilité de l'idiotie, ne lui permettaient pas de désigner cet enfant sous sa qualification d'idiot, sans y ajouter le correctif *semblable*, qui n'empêche pas ce même Esquirol de dire un peu plus bas, que j'ai été obligé d'apprendre à cet enfant *à se servir de ses sens*, etc. Or, là où il y a désordres du goût, de l'odorat, du tact, de la vue, de l'ouïe, et désordres de la commotion joints à une incapacité intellectuelle complète, ne reconnaît-on pas l'idiotie pure et simple, manifeste, irrécusable ?

culté de Médecine de Paris), au nom de la commission chargée de lui rendre compte des résultats obtenus par M. Séguin, que le conseil, sur la demande de M. le ministre de l'intérieur, a autorisé à essayer son système d'éducation à l'égard des pauvres enfants idiots de l'hospice des Incurables; duquel rapport il résulte que la méthode de M. Séguin, appliquée à des intelligences arriérées ou presque nulles, est parvenue à inculquer à ces enfants des principes d'ordre, de régularité, d'obéissance, de discipline, des habitudes de travail, des notions de lecture, d'écriture et de calcul; que ces résultats constatés une première fois par des membres du conseil, ont été confirmés par l'enquête qui vient d'être faite par une nouvelle commission; que les exercices auxquels les enfants ont été livrés, ont eu surtout pour effet d'améliorer leur santé par la gymnastique et les travaux manuels, et de développer, par l'éducation morale, des facultés inertes et bornées, mais susceptibles pourtant de modifications notables; qu'il est, par conséquent, désirable de continuer cet essai, et de l'étendre au plus grand nombre possible d'enfants privés de la raison; que M. Séguin pourrait avec avantage être chargé d'appliquer sa méthode aux nombreux idiots de l'hospice de Bicêtre, auxquels seraient réunis ceux dont l'éducation a été commencée à l'hospice des Incurables, et que cette nouvelle épreuve, tentée pendant une année, mettrait à même de reconnaître avec certitude le mérite des procédés employés par M. Séguin;

Après avoir entendu les membres de la commission administrative des 1re et 2e divisions, DÉLIBÈRE :

1° M. Séguin est invité à continuer à l'égard des jeunes idiots de l'hospice de la Vieillesse (hommes) jusqu'à la fin de l'année 1843, l'essai de la méthode d'éducation qu'il a appliquée jusqu'ici avec succès aux idiots de l'hospice des Incurables;

2° Le directeur de l'hospice, et MM. les médecins des aliénés sont chargés de suivre les progrès et les effets de la méthode employée par M. Séguin, etc., etc. »

Arrêté de M. le Préfet de la Seine.

Nous, pair de France, etc.

« Vu l'ordonnance royale en date du 31 octobre 1821 :

« Vu la délibération en date du 12 octobre dernier, par laquelle le conseil général des hospices expose qu'il résulte d'une nouvelle enquête faite sur les résultats obtenus par la méthode de M. Séguin, appliquée aux enfants idiots de l'hospice des Incurables, que les exercices auxquels les enfants ont été livrés, ont amélioré leur santé et développé des facultés précédemment inertes. En présence de ces résultats, le conseil pense qu'il serait désirable que les enfants idiots de l'hospice de la Vieillesse (hommes) pussent profiter du bienfait de la méthode de M. Séguin; en conséquence :

Art. 1er. La délibération ci-dessus est approuvée;

Art. 2. M. Séguin continuera jusqu'à la fin de l'année 1843 les essais qu'il a faits à l'hospice des Incurables pour l'application de sa méthode.

Art. 3. MM. les médecins de l'établissement seront chargés de suivre les progrès et les effets de la méthode de M. Séguin, etc. »

Signé comte DE RAMBUTEAU,
préfet de la Seine.

Paris, 9 novembre 1842.

Pour copie conforme :
Le secrétaire général des hospices,
Signé : DUBOSC.

Rapport sur un mémoire de M. Séguin, relatif à une méthode d'éducation, appropriée aux jeunes idiots et aux jeunes imbéciles (1). Commissaires : MM. Serres, Flourens, Pariset, rapporteur, désignés dans la séance du 6 février 1843.

« Dans la séance du 8 mai dernier, vous avez confié à une commission composée de MM. Serres, Flourens et moi, l'examen d'un court mémoire de M. Séguin sur une méthode d'éducation appropriée aux jeunes idiots et aux jeunes imbéciles : c'est le résultat de cet examen que nous avons aujourd'hui l'honneur de mettre sous vos yeux.

« Pour apprécier convenablement cette méthode, il est, avant tout, nécessaire de se former une idée nette de la situation des idiots, et de mesurer, s'il se peut, l'intervalle qui sépare leur intelligence de l'intelligence ordinaire, ou de l'intelligence commune à la grande majorité des hommes. C'est un genre d'étude qui, mieux qu'aucun autre, peut nous éclairer sur les imperfections de notre propre nature, ou plutôt sur l'extrême diversité de notre organisation, et sur les moyens, soit d'en développer et d'en affermir les heureuses qualités, soit d'en combattre les vices ou d'en corriger les défauts.

« Rien ne parle plus vivement à l'esprit que ce qui parle aux yeux, a dit le poëte philosophe. Pour vous faire une fidèle image des idiots, entrez dans l'asile qu'ils habitent, et soyez-leur présenté, ainsi que l'a été M. Séguin, comme un maître qui doit les instruire. Quel spectacle! l'un s'agite en forcené, vocifère et crie ; l'autre se tient accroupi dans le silence et l'immobilité d'un automate : le premier à qui vous adressez la parole se sauve en ricanant ; le second vous envoie à profusion des salutations et des baise-mains ; un troisième se couvre de signes de croix ; un quatrième se couche

(1) *Comptes rendus des séances de l'Académie royale des sciences*, lundi 11 décembre 1843, t. XVII, page 1295.

à terre; un cinquième se mord les doigts en riant d'un rire insensé. Aux questions que vous leur faites, pas un ne fait une réponse intelligible, tant leur langue est embarrassée, tant leur voix est sourde, confuse et inarticulée. Plus loin, sur une double rangée, sont des idiots perclus, aveugles, épileptiques, paralysés, laissant échapper à la fois leur salive et leurs selles. Ils n'ont quelques mouvements réguliers que pour la satisfaction de leurs besoins et de leurs appétits.

« Comme dans l'économie des grands animaux, l'arbre cérébro-spinal est le lien commun de toutes les parties et la source des forces dont elles sont animées, ces désordres dans le système musculaire des idiots supposent, dans le système nerveux, des désordres correspondants. Ici, nous passons de leur constitution physique à l'état intellectuel et moral qui leur est propre, lequel est encore un résultat nécessaire de leur organisation détériorée. Ils ont des yeux qui voient et qui ne regardent pas; des oreilles qui entendent et qui n'écoutent pas. S'ils ont des jambes inhabiles à la station, à l'équilibre, à la marche, au saut, à la course, leurs mains incertaines sont également inhabiles à toucher, à saisir, à mouvoir, à déplacer les corps.

« Il y a plus. Un homme ne tire sa valeur que de son intelligence et de son caractère, et ce qui constitue le caractère et l'intelligence, ce sont les sentiments et les idées. Or, il faut, selon nous, ranger dans les catégories des sentiments ces penchants primitifs, ces dispositions originelles, ces aptitudes, ces goûts que nous apportons avec nous-mêmes, ces impulsions qui en sont inséparables, et qui forment, en quelque sorte, comme autant de volontés, comme autant d'habitudes toutes faites, antérieures à tout, indépendantes de toutes vues de l'esprit, lesquelles non-seulement nous engagent dans nos premières déterminations, mais exercent encore sur toute la suite de nos actions une influence irrésistible et caractéristique. Ce sont ces puissances antérieures qui font éclore plus tard les talents et les qualités morales; ce sont ces instincts si divers et quelquefois si opposés qui

préparent à la société humaine, d'une part, tant d'appuis, d'ornements et de charmes, et, de l'autre, tant de chocs et de perturbations malheureuses ; d'où l'on voit que, réduit par les philosophes à un petit nombre d'instincts très-limités, l'homme serait, au contraire, celui de tous les êtres créés pour qui la nature a été la plus libérale, et que c'est à la richesse, ou, si l'on veut, à la multiplicité si variée de ses instincts qu'il devrait tout ensemble et sa supériorité et ses infortunes.

« C'est principalement dans les idiots que se manifestent les dispositions primordiales qui sont le naturel ou le caractère proprement dit. Là, elles ne sont point masquées par les suggestions de l'esprit. La nullité de l'intelligence les met dans tout leur relief; et, pour peu que l'on se familiarise avec les idiots, on ne tarde point à découvrir que si l'un est doux, modeste, simple, docile, naïf, généreux, ouvert; l'autre est dur, opiniâtre, dissimulé, trompeur, envieux, rapace, cruel, et, qui le dirait? plein de vanité, de hauteur, et d'orgueil anti-social. Ajoutons qu'un certain nombre d'idiots étant donné, la nature peut, dans chacun d'eux, associer à différents degrés des qualités si contraires, et former de là ces mélanges bizarres que l'on rencontre si souvent dans le monde, où l'on sait du moins les cacher sous de plus savants artifices.

« Si cette peinture des idiots est vraie; si, dans les cas extrêmes, un idiot n'est qu'un assemblage de difformités physiques, intellectuelles et morales ; si même il n'est quelquefois qu'ignorance, abrutissement, ou perversité, il en résulte qu'entreprendre l'éducation des idiots, c'est embrasser la tâche la plus rebutante et la plus pénible : une tâche sans comparaison plus complexe et plus difficile que l'éducation des sourds-muets et des aveugles. Dans cette dernière éducation, l'organisation, privée d'un sens, conserve d'ailleurs toute son intégrité ; l'expérience démontre que l'œil, par exemple, enseignant ce que peut enseigner l'oreille, et réciproquement, le génie de l'élève, se déployant dans toute sa

plénitude, peut s'élever jusqu'aux plus sublimes connaissances, jusqu'à celles que donne l'organisation la plus complète et la plus délicate ; témoin, parmi les aveugles, l'illustre Saunderson qui faisait d'admirables leçons sur l'optique ; témoins, parmi les sourds-muets, les premiers élèves du père *Ponce* qui parlaient deux langues ; témoins, quelques-uns des élèves formés sous nos yeux par l'école de Paris. Ici, pour élever une édifice intellectuel, on avait des fondements solides. Tout manque, au contraire, du côté des idiots. L'instituteur doit, sinon tout créer, du moins tout refaire. Il doit reprendre, l'un après l'autre, tous les ressorts de l'économie, tous les instruments de sentiment et d'action, pour les assouplir, les fortifier, les redresser, les équilibrer, les diriger ; pour rompre en quelque sorte des habitudes enracinées dans les chairs, et leur en substituer de plus heureuses ; il doit rechercher et raviver jusqu'aux moindres étincelles d'intelligence, afin que, ramenant l'idiot à la conscience de lui-même, il lui apprenne à discerner ses propres organes, ses sens, ses pieds, ses mains, etc... à en reconnaître le nombre, la situation, la symétrie, les divisions, les usages, sorte de révélation, (car c'en est une), qui, lui montrant son propre corps, comme s'il lui était étranger, le façonne par avance à l'étude des corps extérieurs ; ce sont, en effet, des deux parts, les mêmes procédés de l'esprit. Il faut, en un mot, que le maître fasse sortir de ces sortes de décombres, un nouvel être orné de quelque raison et de quelque vertu, capable de quelque travail utile, et par là rendu, en quelque chose, à la dignité de son espèce. Mais le problème posé, conçoit-on ce qu'il faut de courage seulement pour en tenter la solution ? Ce qu'il faut de patience, de douceur, de fermeté, de sévérité, pour encourager la bonne volonté des uns, pour vaincre la mauvaise volonté des autres ; pour stimuler la paresse de ceux-ci, pour abattre l'arrogance et l'orgueil de ceux-là. Ce qu'il faut d'autorité pour leur commander à tous, pour les plier à la discipline ; et, finalement, ce qu'il faut de persévérance, de sagacité, de ressources d'esprit et d'inventions,

pour ouvrir des entendements si obscurs, pour y faire pénétrer quelque lumière, pour y graver des impressions, des idées, des souvenirs, et les former aux actes ultérieurs de l'esprit. Qui ne serait effrayé de tant de difficultés réunies, et fortifiées l'une par l'autre? Cependant, nous aimons à le déclarer, ces difficultés extrêmes, M. Séguin les a en grande partie surmontées. Une gymnastique variée a donné aux muscles de ses élèves une force plus grande et plus égale. Conduits par des sens mieux exercés les mouvements qu'ils exécutent ont plus de justesse et de précision. Ainsi ces idiots ont appris à subordonner l'action des organes à celle de l'esprit, ce dont ils ne s'étaient jamais avisés.

« Par des méthodes d'enseignement qui lui sont propres, et dont le détail serait ici déplacé, il a initié ses élèves à la connaissance des lettres, à la lecture, à l'écriture, au dessin, aux premières notions de l'arithmétique et de la géométrie. Par le rapprochement des différentes qualités des corps il les a familiarisés avec les idées abstraites de figure, de coloration, de densité, de pesanteur, etc... et avec les idées de relation d'un ordre plus élevé et qui sont les dernières que l'intelligence puisse acquérir : telles que les idées d'ordre, les idées d'autorité, d'obéissance et de devoir. En appliquant ainsi ses élèves aux travaux du corps et de l'esprit, il les a rendus plus robustes et plus sages. Il a fait une heureuse diversion à des habitudes secrètes et funestes, et peut-être parviendra-t-il à les leur faire oublier ; car, n'ayant qu'une certaine dose d'activité, plus l'homme en donne au travail, plus il en ôte à ses mauvais penchants.

« M. Séguin a donc ouvert une nouvelle carrière à la bienfaisance. Il a donné à l'hygiène, à la médecine, à la philosophie morale *un exemple très-digne d'être suivi*. En conséquence, nous avons l'honneur de vous proposer d'écrire à M. Séguin pour le remercier de la communication qu'il vous a faite, et l'encourager dans sa charitable entreprise. »

Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

Note.

Depuis que l'approbation du conseil général des hospices a été donnée à mes travaux de 1842 à l'hospice des Incurables, et celle de l'Académie des sciences à mes écrits et à ma pratique de Bicêtre, durant l'année 1843, j'ignore si quelque autre méthode s'est produite. Pour m'éclairer à cet égard, et aussi pour édifier le public, qui n'en sait pas toujours sur ces matières aussi long qu'il faudrait qu'il en sût, lui, le juge souverain, je mets ici, non un homme, mais quiconque, au défi de produire, avant un an, une méthode d'éducation des enfants idiots qui soit une méthode, et qui ne soit pas la mienne; et j'accepte sur ce point, où la science et la probité sont également intéressées, tels arbitres que l'on désignera.

Paris, le 6 mai 1846.

TRAITEMENT MORAL
HYGIÈNE ET ÉDUCATION
DES IDIOTS.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'IDIOTIE.

CHAPITRE I.

Définitions de l'Idiotie antérieures à mes travaux (1).

L'idiotie appelée, antérieurement aux beaux travaux d'Esquirol, l'idiotisme, est définie par Sauvage : *Amentia;* par Sagar : *Imbecillitas ingenii;* par Vogel : *Fatuitas ingenii;* par Linné : *Morosis;* par Cullen et Fodéré : *Démence innée;* par Willis : *Stupiditas ;* par Pinel : *Abolition plus ou moins ab-*

(1) Le mot ιδιος, *privatus, solitarius,* exprime l'état d'un homme qui, privé de sa raison, est seul, isolé en quelque sorte du reste de la nature. Du mot *Idiota* (ιδιωτης), Idiot, on a fait Idiotisme ; mais, comme ce dernier mot a déjà une signification grammaticale, il m'a semblé utile de lui substituer celui d'*Idiotie*, en le consacrant au langage médical (Esquirol, *Maladies mentales*, 2e volume).

solue, soit des fonctions de l'entendement, soit des affections du cœur (1); par Esquirol : *un état particulier dans lequel les facultés intellectuelles ne se sont jamais développées;* par M. Belhomme : *un état constitutionnel dans lequel les fonctions intellectuelles ne se sont jamais développées.*

Ce qui frappe tout d'abord dans cet ensemble de définitions, c'est que toutes, sorties de l'officine médicale, elles n'embrassent que le côté psychologique de la question. Qu'est-ce qu'un idiot ? c'est, répondent unanimement tous les docteurs, d'un mot, ou à l'aide des circonlocutions les plus entortillées : *c'est un homme qui n'a pas beaucoup d'esprit;* fait malheureusement assez prouvé. Toutefois, si incomplète qu'elle soit, on se contenterait de cette définition, en attendant mieux..... si c'était une définition. Mais le plus ou moins d'esprit d'un idiot est la conséquence de son état d'idiotie ; et les conséquences d'un fait ne sauraient jamais, en logique du moins, — j'igore si la médecine est de meilleure composition — être prises pour termes de définition du fait qu'il s'agit de définir. Donc, *amentia*, *imbecillitas*, *oblitération des facultés,* etc., sont autant de synonymes, plus ou moins laconiques, plus ou moins verbeux surajoutés à l'énergique ιδιος des Grecs, qui reste encore aujourd'hui intact, sans équivalent, comme sans définition.

(1) *Traité médico-philosophique sur les maladies mentales,* page 161.

Non pas que toutes ces définitions antérieures soient inutiles; elles sont précieuses, au contraire, en ce qu'on y retrouve la trace des doctrines de leurs auteurs. Ainsi, Sauvage a très-bien précisé dans *Amentia* l'absence d'esprit. Cullen, Fodéré, Willis laissent voir dans un seul mot, *dementia*, *stupiditas*, les préoccupations naturelles à des hommes aux prises avec l'aliénation mentale. Pinel, rénovateur de la science à laquelle il s'est voué, reprend l'expression grecque; mais ne sachant pas non plus se défendre contre ses préoccupations de médecin d'aliénés, il confond l'imbécillité et même la démence avec *l'idiotisme*, auquel il vient cependant de restituer son nom. Le sagace et méticuleux Esquirol corrige ce nom et le met en harmonie avec la nomenclature actuelle : œuvre de grammairien dira-t-on ? œuvre de savant répondrai-je; car les noms gravent dans l'esprit ce que les définitions y précisent. Esquirol sentait si bien l'importance de ces deux termes, nomination et définition, termes où commence et aboutit toute science, qu'il se crut obligé d'ajouter au nom, heureusement trouvé par lui et qui demeurera, la définition sans laquelle le terme technique est incomplet.

Pourquoi ne l'avouerai-je pas, quand il s'agit d'un homme qui a presque fait oublier Pinel, Esquirol n'a trouvé que la définition transcrite plus haut. Il l'a placée avec quelques observations intéressantes, dans son grand ouvrage sur les maladies mentales; et, à mon sens, il a eu tort. Mais ce tort,

non-seulement il l'a partagé avec tous ceux qui l'ont précédé, mais encore son esprit s'en défendait alors même que la confusion des idiots et des aliénés dans les livres, dans les hospices, dans les esprits les plus avancés, ne lui laissait pas la liberté de se taire, et le forçait à parler de l'idiotie dans un traité des maladies mentales. Aussi commence-t-il par protester contre l'usage où l'on est de traiter de l'idiotie à propos des maladies mentales, et son premier mot est : L'IDIOTIE N'EST PAS UNE MALADIE, *c'est un état dans lequel les facultés intellectuelles ne se sont jamais manifestées, ou n'ont pu se développer assez pour que l'idiot ait pu acquérir les connaissances relatives à l'éducation que recoivent les individus de son âge et placés dans les mêmes conditions que lui.* Non, l'idiotie n'est pas une maladie; mais quand Esquirol ajoute : *C'est un état dans lequel les facultés intellectuelles ne se sont jamais manifestées*, etc., pensait-il donner une définition positive de l'idiotie?... Ses élèves et ses copistes le croient sans doute, puisque leurs définitions, à eux, ne sont que la paraphrase de la sienne; mais c'est, à mon sens, avoir méconnu, le sens tout négatif de la formule d'Esquirol; et méconnu plus encore, ce qui est inqualifiable dans ses élèves, le caractère circonspect et fin de ce maître, que d'avoir pris une de ses négations pour une affirmation. Quand Esquirol dit : *L'idiotie n'est pas*, etc., etc., c'est qu'il n'était pas en mesure de dire : L'idiotie est... telle chose, croyez-le bien. Pour moi, qui ai eu l'inappréciable honneur de traiter

un idiot sous sa direction, je puis restituer à cette phrase, qui n'est qu'habile, son véritable caractère. En effet, M. Esquirol me disait souvent qu'il ne s'était jamais occupé des idiots; et que, s'il avait consenti à diriger mon travail, c'était pour ajouter, auprès des parents de mon élève, l'autorité de son nom à mon expérience un peu jeune d'aspect alors. Voilà ce que daignait me dire M. Esquirol. La vérité est que ses conseils dont il se défiait souvent (car la qualité la plus éminente de son esprit était la circonspection) me furent toujours précieux et utiles; c'est qu'il déploya, dans toute la durée du traitement dont il s'agit, une sagacité et une prudence qui vinrent heureusement contre-balancer ma fougue; et que, si je fus dans ce travail l'homme de l'invention et de l'action, il fut celui du calme, de la prévoyance, de l'ordre et de la circonspection; c'est qu'il dirigea et modéra mon ardeur avec toute la prudence d'un vieux praticien. Mais je n'eus cet honneur de travailler avec M. Esquirol que peu de temps avant sa mort; son livre était publié depuis plus d'une année (1), et il n'a rien laissé depuis, ni sur le sujet de notre commun travail, ni sur l'idiotie. Mais, on peut le dire sans porter préjudice à sa haute et durable renommée, son intelligence, toujours méfiante d'elle-même et des faits les plus certains, n'avait plus alors la sève qui produit; et elle se recueillait déjà comme pour

(1) *Des maladies mentales*, Paris, 1838; 2 vol. in-8.

se préparer doucement au sommeil éternel qui approchait.

J'ai cru utile de rapporter ces détails, en quelque sorte intimes, pour l'intelligence de la prétendue définition d'Esquirol, car ils en donnent le sens et la mesure; or, en la lisant avec attention on comprend de suite que le sens de la définition d'Esquirol est une négation, et sa mesure une restriction. Oui, Esquirol, absorbé par d'autres travaux, n'a pas porté sur l'idiotie les remarquables facultés intellectuelles qui ont si bien analysé, nommé, défini les maladies mentales; non, Esquirol toujours chargé du traitement de plus de cinq cents aliénés, n'a pas eu le temps de s'occuper de quelques idiots épars, abandonnés au milieu de ses malades. Il n'a pas même eu le temps de voir qu'il y avait quelque chose à faire pour eux, et il le dit et l'imprime hardiment, au contraire, de ceux auxquels une heure suffit pour traiter cinq cents aliénés et une cinquantaine d'idiots (1).

Pour tout dire, en un mot, cette définition d'Esquirol a été prise à contre-sens de sa formule qui est

(1) Aussi M. le docteur Leuret dit-il franchement, et dans des termes que je crois devoir transcrire mot à mot : « Dans un établissement d'aliénés que je pourrais désigner, le nombre des malades est tel, que dans le cours de toute une année, le médecin en chef ne peut donner à chaque malade que 37 minutes ; et dans un autre où le nombre des malades est encore plus considérable, déduction faite des jours de repos et des vacances, chaque malade n'a droit, dans un an, qu'à 18 minutes de temps du médecin en chef. »

négative, pour une affirmation ; et, depuis Esquirol, on se contente de la copier avec quelques variantes.

C'est ainsi qu'en a agi M. Belhomme dans son *Essai sur l'Idiotie*, où il définit, après et avec Esquirol : L'idiotie, comme étant *moins une maladie qu'un état constitutionnel dans lequel les fonctions intellectuelles ne se sont jamais développées, ou n'ont pu se développer assez pour que l'idiot ait acquis les idées, les connaissances que l'éducation donne aux individus placés dans les mêmes conditions que lui.* Cet ouvrage, qui se recommande d'ailleurs par une impartialité rare de nos jours, et où l'auteur se croit obligé de déclarer qu'il rendra justice aux travaux de chacun, pourvu qu'on veuille bien apprécier les premiers efforts qu'il a faits (dès 1824) (1) ; cet ouvrage est certainement le seul sur la matière où l'on sente que l'auteur a vécu quelque temps en face de son sujet. Malheureusement, les observations de M. Belhomme ne sont que des portraits tout secs d'idiotes très-majeures qui se trouvaient dans son service; et cette galerie, bien peinte d'ailleurs, passe

(1) Déclaration précieuse et qui prouve combien est encore juste de notre temps l'aphorisme de Borden : *Pessima medicorum incidia*, au moins en ce qui concerne les docteurs spécialistes. Cette jalousie est si aveugle que l'on pourrait citer tel médecin, chargé du traitement des hallucinés dans un de nos principaux établissements, et qui est lui-même en proie à une singulière hallucination : il prétend guérir ou élever des idiots ; et il n'a jamais pu tenir en place à côté d'un de ses malades pendant cinq minutes : il les soigne au vol... comme il écrit.

devant les yeux, comme celle que présente Esquirol, sans indication de traitement, sans que l'auteur laisse présumer que rien ait été essayé en faveur des infortunées idiotes de la Salpêtrière. Ces descriptions vivantes ou anatomiques que nous consulterons comme émanées d'un homme digne de foi, se recommandent par leur exactitude, qui est bien quelque chose, sans doute, car c'est un mérite peu commun de savoir lire dans le livre de la nature; mais elles n'ont pas, à mon sens, le mérite d'un progrès accompli sur un point important de la science. Du reste, M. Belhomme, il faut lui rendre cette justice, n'a pas eu cette intention : élève d'Esquirol, dont il garde religieusement la pratique et les doctrines, il n'a pas eu plus que son maître, la prétention de formuler une définition de l'idiotie, et de traiter les idiots avec les aliénés; aussi, quand il demande pour son premier travail, qui date de 1824, une mention qui rappelle ses vœux et ses espérances en faveur des idiots, il ne fait que demeurer dans son droit; et si je les avais connus plus tôt que 1843, je les eusse mentionnés comme ils méritent de l'être dans mes écrits antérieurs à cette époque.

Après la définition de M. Belhomme, qui remonte, comme on voit, à 1824 je ne sache pas qu'aucune autre se soit produite. S'il s'en est glissé quelqu'une dans des prospectus, ç'a été sous une forme si dubitative et si modeste, que l'on ne doit pas y attacher plus d'importance que l'auteur ne lui en a donné : en matière de définition, un doute équivaut à une

négation, quoique, dans le doute, il vaille mieux s'abstenir, dit le sage.

On comprend, du reste, qu'un sujet qui n'est pas défini, ou qui est mal défini, ce qui revient au même pour la logique, a dû donner lieu à une confusion presque inextricable. Les uns ont vu des idiots partout, (grâce à l'élasticité de leur définition sans doute); les autres, forts de la leur, refusaient de reconnaître l'idiotie, même dans les sujets qui en étalaient à leurs regards les symptômes les plus manifestes ; tandis que quelques-uns se fabriquaient de petites idioties à leur usage, pour avoir le plaisir d'en triompher, et de se porter eux-mêmes en triomphe de temps en temps; ce que voyant, leurs rivaux présentaient l'idiotie ornée de tant d'infirmités accessoires qu'on leur sait presque gré d'avoir abandonné des créatures aussi incomplètes à leur malheureux sort : Il y a tout à faire, disaient les uns, il n'y a rien à faire, disaient les autres; on peut les rendre à la société, disait l'un; on peut les soigner, mais non les guérir, répondait l'autre, sans s'apercevoir que ce mot, en le supposant vrai, serait l'acte d'accusation le plus accablant pour le corps médical. Soigner sans guérir, sans chances de guérison, ni d'amélioration, soigner pour..... je m'arrête, ce serait odieux. Mais, sans insister sur les termes, n'avaient-ils pas tous raison, au fond, puisque leurs appréciations opposées portaient sur des contraires. Pour moi, avant de dire ce que je pense du traitement et même de la guérison des idiots, j'ai cru prudent de m'informer, par une pra-

tique de dix ans sur les sujets les plus mal doués de ce que c'était que l'idiotie. Le sachant aujourd'hui, je vais d'abord dire ce qu'elle n'est pas, autrement, la distinguer des affections avec lesquelles on l'a confondue, me réservant de dire ensuite ce que c'est à mon sens que l'idiotie, et ce que l'on peut faire en faveur des idiots.

CHAPITRE II.

Divisions antérieures de l'idiotie.

Après avoir défini l'idiotisme ou l'idiotie, comme nous venons de le voir, les auteurs ci-dessus nommés et autres ont tenu à en donner leur division par genres : cela était rationnel. Malheureusement partis du même point dans la recherche des genres que dans la caractérisation du fait lui-même, leurs divisions de l'idiotie ne portent pas plus que leurs définitions ce caractère de positivisme qui consacre les théories.

Les uns ont admis une idiotie congéniale et une idiotie consécutive, laissant spirituellement dans les nuages le sens du dernier mot. C'est pourquoi l'on ignore encore ce que signifie leur pythique consécutive. Consécutive à quoi? à la naissance, à une affection scrophuleuse, rachitique, épileptiforme, inflammatoire, aiguë comme la fièvre cérébrale, chronique comme le crétinisme; consécutive à quoi? Vous parlez

comme des oracles, messieurs, mais non comme des savants : Delphes n'est plus, et la faculté de médecine ne se contente de coq-à-l'âne qu'en attendant mieux. D'ailleurs qu'importe au traitement, à l'éducation, à l'avenir des idiots, le congénial et le consécutif de l'idiotie? L'idiotie est ce qu'elle est, là où elle est, modifiable ou non, nous verrons; mais qu'elle soit une affection idiopathique ou sympathique ; que les appareils nerveux soient lésés primitivement ou consécutivement, cela importe à savoir sans doute, mais ce n'est point là le fait capital, ni le motif capital d'une division de l'idiotie en espèces distinctes.

Les autres ont divisé l'idiotie en deux genres : l'idiotie propre et l'imbécillité. Dans le premier, ils ont jeté les sujets repoussants ; dans le second, ils ont admis les sujets tolérables : de telle sorte qu'idiotie et imbécillité, selon eux, seraient tout simplement les corrélatifs de dégoût et pitié. Mais cette division philanthropique n'a pas seulement l'inconvénient de son origine, elle laisse encore percer deux petits défauts dont un seul est un cas rédhibitoire. Le défaut le plus sensible de cette division des idiots, en idiots et imbéciles, c'est qu'elle ne les divise pas, et qu'entre cent sujets donnés il sera impossible d'établir cette importante démarcation au vingtième, au quarantième, au soixantième; car on trouvera entre eux autant de nuances d'idiotie que de sujets : tel est le défaut le plus sensible de cette division artificielle. Mais son défaut fondamental, défaut qui, pour ne pas choquer au premier aperçu, n'en est pas moins

sérieux, c'est que cette division ne repose, comme toutes les études superficielles dont l'idiotie a été l'objet, que sur les caractères psychologiques de l'idiotie, et encore sur des caractères psychologiques mal observés, comme j'espère le prouver plus loin.

Enfin qualifierai-je les divisions de l'idiotie en trois, quatre, ou cinq genres qui reposent également sur le plus ou le moins d'aptitudes intellectuelles de chaque sujet? A quoi bon; j'aime mieux citer les textes mêmes : quand chacun parle pour son compte il est plus sûr d'être compris.

Après avoir dit (assertion pleine de sens, et qui doit demeurer comme un obstacle absolu à toute classification des idiots par nuances) :

« Depuis l'homme qui jouit des facultés sensitives « et intellectuelles, mais qui, faiblement organisé, est « placé dans le dernier rang de la vie intellectuelle « et sociale, il y a des degrés innombrables; qui « pourrait signaler et décrire toutes les nuances de « dégradation qui séparent l'homme qui pense de « l'idiot qui n'a pas même d'instinct? »

Esquirol propose la classification suivante; mais il a soin de la présenter sous une forme dubitative qui donne la mesure du peu d'importance qu'il y attache. « Néanmoins, en étudiant les faits on peut classer les idiots en deux séries, dans lesquels ils se groupent tous : dans la première, sont les imbéciles; dans la seconde, les idiots proprement dits. Dans la première, l'organisation est plus ou moins parfaite, les facultés sensitives et intellectuelles sont plus déve-

loppées ; les imbéciles ont des sensations, des idées, de la mémoire, des affections, des passions et même des penchants, mais à un faible degré. Ils sentent, ils pensent, ils parlent, ils sont susceptibles de quelque éducation. Dans la seconde série, l'organisation est incomplète, les sens sont à peine ébauchés, la sensibilité, l'attention, la mémoire sont nulles ou presque nulles. Les idiots n'ont qu'un très-petit nombre d'idées, limitées ainsi que leurs passions aux besoins instinctifs, qu'ils expriment par quelques gestes, par quelques mots, par quelques monosyllabes ou par des cris. La raison ne dirige point leurs actions, qui, peu nombreuses, se répètent par habitude ou par imitation. »

Ailleurs, Esquirol a donné encore incidemment une division en genres ou plutôt en degrés, fondée sur un seul symptôme, la parole. Voici comment s'exprime le maître à cet égard :

« La parole, cet attribut essentiel de l'homme qui lui a été donné pour exprimer sa pensée, la parole, étant le signe le plus constamment en rapport chez les idiots avec la capacité intellectuelle, donne le caractère des principales variétés de l'idiotie.

« Dans le premier degré de l'imbécillité, la parole est libre et facile. Dans le second degré, la parole est moins facile, le vocabulaire plus circonscrit.

« Dans le premier degré de l'idiotie proprement dite, l'idiot n'a à son usage que des mots, des phrases très-courtes;

« Les idiots du deuxième degré n'articulent que des monosyllabes ou quelques cris.

« Enfin dans le troisième degré de l'idiotie, il n'y a ni parole, ni phrase, ni mots, ni monosyllabes. »

Il serait inutile de faire peser sur ce passage une critique sévère. La moindre pratique de l'idiotie montre combien peu cette division est en harmonie avec les faits. Nombre d'idiots très-superficiellement affectés ne peuvent articuler aucun son, tandis que la plupart de ceux-là mêmes qu'Esquirol range dans la dernière catégorie prononcent des phrases, des mots ou tout au moins des monosyllabes répétés, comme le prouvent les monographies de Pinel et d'Esquirol lui-même.

M. Belhomme définit: l'*idiotie proprement dite*, un état dans lequel il y a oblitération des facultés affectives et intellectuelles.

« *L'imbécillité*,—Un état dans lequel les facultés ne se sont développées que jusqu'à un certain point, ce qui empêche les individus qui en sont atteints de s'élever au degré de développement intellectuel auquel parviennent ceux qui, placés dans les mêmes conditions, ont le même âge, le même sexe et la même fortune. »

Tenons compte à M. Belhomme de la restriction qui suit immédiatement les lignes que je viens de transcrire : « Il est fâcheux, dit-il, de changer d'ex-
« pression pour désigner les nuances d'une même
« maladie : le mot idiotie, auquel on ajouterait l'é-
« pithète *complète* ou *incomplète* ne suffirait-il pas?

« Cependant, comme le terme *imbécillité* désigne « bien l'impuissance de l'esprit qui empêche l'homme « de pouvoir penser; je le conserverai quoique à re- « gret. » Puis, le même auteur s'étend sur les nuances d'imbécillité, depuis celles où les facultés sont également bornées sans être atteintes de nullité, jusqu'à celles qui présentent une inégalité de *lésion de l'entendement*, « ils veulent et ne veulent pas, entendent « et ne peuvent suivre ce qu'on leur dit, rient quand « il faut être triste, fixent un objet sans le voir, etc. « On a appelé cette espèce *fatuité*. »

M. F. Dubois (d'Amiens) admet trois classes d'idiots (1).

Dans la première, il place ceux qui présentent le plus haut degré d'abrutissement, et sont réduits à l'automatisme; la seconde comprend les idiots qui ne possèdent que des instincts; enfin la troisième appartient à ceux qui offrent des instincts et des déterminations raisonnées. On voit que M. Dubois a eu soin de ne pas mêler l'imbécillité à l'idiotie.

M. Belhomme, auquel j'emprunte cette analyse des travaux de son confrère sur l'idiotie, la fait suivre des réflexions suivantes, qui semblent son dernier mot en fait de division de l'idiotie par genres.

« Il est évident que ce cadre est trop rétréci et ne « donne pas toutes les nuances de l'idiotie. En effet, « prenons la première classe de M. Dubois (d'Amiens); « dans celle-ci, se rangeraient l'idiot complet et l'idiot

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1837, t. V, p. 553.

« incomplet. Le premier n'a pas même le sentiment « de sa conservation : on est obligé de le nourrir, si-« non il mourrait de faim ; le second conserve en-« core le sentiment très-limité de son existence, et « mange comme une brute, et voilà tout.

« Il en sera de même pour les imbéciles. Il est une « nuance, celle dans laquelle l'individu n'obéit qu'à « ses instincts, au besoin des organes et à l'habitude ; « mais il n'y a rien d'intellectuel. A un degré supé-« rieur, il y a quelque acte intellectuel ; l'imbécile est « susceptible d'actes manuels que l'éducation peut « perfectionner. Enfin le premier degré d'imbécillité « est celui dans lequel l'individu agit et raisonne « comme tout le monde, est éducable ; mais ne peut « arriver au degré de développement intellectuel au-« quel parviennent le commun des hommes.

« Ces cinq catégories me paraissent donc essen-« tielles à admettre, et je maintiens encore aujour-« d'hui cette classification comme importante à l'ex-« plication de l'idiotie.

« Il me paraît d'ailleurs nécessaire de bien limi-« ter les nuances où il y a chance d'éducation, si « l'on veut fructueusement appliquer les principes « du développement intellectuel, car ce serait en « vain que l'on voudrait faire naître ce qui n'existe « pas. »

Que ne peut la force de l'exemple! En voyant toutes ces distinctions d'une métaphysique au moins estimable, et quelquefois transcendante, l'envie m'a pris de faire aussi ma division de l'idiotie, de classer

aussi ma petite nuance entre ces nuances délicates qui signalent avec précision les idiots plus ou moins éducables; mais je me suis demandé bientôt avec effroi jusqu'où pourrait aller cette manie des nuances. Esquirol en trouve deux ; M. Dubois en reconnaît trois; M. Belhomme en discerne cinq; une seule petite entre chacune de ces dernières, une nuance bien douce, bien colorée, bien tirée au cordeau métaphysique, et en voilà neuf; et mon voisin qui me regarde faire, se hâte d'en intercaler d'autres à celles-ci, et cela ne finit plus, et l'idiotie devient la science la mieux divisée que je connaisse.

Aussi j'ai laissé la tâche à d'autres.

CHAPITRE III.

Travaux sur l'idiotie antérieurs aux miens.

Me voici certainement arrivé au chapitre le plus difficile à traiter de cet ouvrage. Nier les antécédents, c'est impossible; les apprécier est plus délicat; les citer tous, cela tiendrait trop de place et n'avancerait pas la solution que je cherche ; choisir et juger ensuite sur pièces, c'est plein de périls, aussi est-ce ce dernier parti auquel je m'arrête.

Prenons donc les textes mêmes de Ph. Pinel d'Esquirol et de M. Belhomme, comme les titres qui établissent le mieux ce qui a été fait avant moi.

Ayant dit que Pinel (1) confondait l'idiotie avec la démence, je me crois dispensé de toute critique ultérieure à son égard, et je citerai seulement une de ses observations qui se recommande par une précision si scrupuleuse des détails que l'on oublie presque en la lisant qu'elle n'aboutit à rien. « Un des cas les plus singuliers et des plus extraordinaires qui aient jamais été observés, est celui d'une jeune idiote âgée de 11 ans, qui par la forme de la tête, ses goûts, sa manière de vivre, semblait se rapprocher de l'instinct d'une brebis. Pendant deux mois et demi qu'elle est restée à l'hospice de la Salpêtrière elle marquait une répugnance particulière pour la viande, et mangeait avec avidité les substances végétales, comme poires, pommes, salade, pain, qu'elle semblait dévorer, ainsi qu'une galette particulière à son pays que sa mère lui apportait quelquefois. Elle ne buvait que de l'eau, et témoignait à sa manière une reconnaissance vive pour tous les soins que la fille de service lui prodiguait. Ces démonstrations de sensibilité se bornaient à prononcer ces deux mots *bé, ma tante*, car elle ne pouvait proférer d'autres paroles et paraissait entièrement muette par le seul défaut d'idées, puisque d'ailleurs sa langue semblait conserver toute sa mobilité. Elle avait aussi coutume d'exercer des mouvements alternatifs d'extension et de flexion de la tête, en appuyant, à la ma-

(1) *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, 2e édition. Paris, 1809, page 182.

nière des brebis, cette partie contre le ventre de la fille de service en témoignage de gratitude. Elle prenait la même attitude dans ses querelles avec les autres enfants de son âge, qu'elle cherchait à frapper avec le sommet de sa tête inclinée. Livrée à un instinct aveugle qui la rapprochait de celui des animaux, elle ne pouvait mettre un frein à ses mouvements de colère, et ses emportements pour les causes les plus légères, et quelquefois sans cause, allaient jusqu'aux convulsions. On n'a jamais pu parvenir à la faire asseoir sur une chaise pour prendre du repos, ou pour faire ses repas, et elle dormait, le corps roulé et étendu sur la terre à la manière des brebis. Tout son dos, les lombes, et les épaules étaient couverts d'une sorte de poil flexible et noirâtre, long d'un pouce et demi ou deux pouces, et qui se rapprochait de la laine par sa finesse; ce qui formait un aspect très-désagréable. Aussi des bateleurs qui avaient eu connaissance de l'état de cette jeune idiote, avaient proposé à la mère de la montrer dans les foires et les marchés voisins, comme un objet très-rare de curiosité, ce qui leur fût refusé, quoique les parents fussent très-pauvres. Cette jeune idiote, par leur éloignement, finit par tomber dans un état progressif de langueur, et succomba après deux mois et demi de séjour à la Salpêtrière : j'ai conservé soigneusement son crâne qui est très-remarquable par ses dimensions et sa forme. »

La partie la plus intéressante du travail d'Esquirol sur l'idiotie, est celle qui a pour titre : *Observations*

pour servir à l'histoire de l'Idiotie (1). La voici textuellement.

Dargent, âgée de 24 ans, entrée à la Salpêtrière le 8 octobre 1820, est d'une taille élevée; sa tête est d'une forme volumineuse, son front relevé; la bosse frontale du côté droit est plus saillante que celle du côté gauche, tandis que la saillie de l'occipital est plus prononcée à gauche. Les yeux sont châtains, le regard louche, les dents sont belles, la face est bouffie et colorée, la physionomie stupide, les membres sont bien conformés, la peau est blanche. D.... mange seule, mais elle ne sait point aller chercher ses aliments; elle ramasse toutes sortes d'ordures; ses déjections sont involontaires; elle ne parle point, ne s'occupe de rien, ou bien joue avec des chiffons roulés en forme de poupée. D'un caractère très-doux, elle est rarement en colère, et témoigne, par ses caresses, de la reconnaissance aux personnes qui la soignent.

Au mois de mars 1824, elle fut renversée par une aliénée; elle avait ses règles, qui se supprimèrent. Pendant quelques jours, elle refusa de manger, mais bientôt après elle reprit ses habitudes; les menstrues n'ont pas reparu. Le 18 mai, il se manifesta une toux continue et de la dyspnée; le 20, la face était fortement colorée, la respiration difficile, le pouls dur et fréquent, l'abdomen souple. On ne put juger

(1) Voyez *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, 1838, t. II, p. 283.

des crachats qui étaient avalés; saignées, gomme, looch; le 21, rémission : sangsues à l'anus; 22, la toux persiste, vésicatoire au bras; 24, oppression très-forte, vécicatoires sur la poitrine; 26, potion huileuse pour combattre la constipation; 27, déjections alvines; 28, abdomen douloureux; 29, persistance des symptômes pulmonaires, dévoiement; 31, respiration laborieuse, dévoiement; 2 juin, mort; 3, ouverture du cadavre.

Autopsie. — Tête volumineuse, les os du crâne sont épais et éburnés; arachnoïde légèrement injectée; circonvolutions moins nombreuses et peu profondes, particulièrement du côté gauche; ventricules très-rétrécis, surtout à droite; cerveau de consistance normale; cervelet moins dense que le cerveau; poumons tuberculeux et caverneux; sérosité dans le péricarde et cœur petit; l'estomac contient la substance puriforme des crachats avalés pendant la vie; muqueuse des intestins rouge dans quelques points.

Proportions du plâtre moulé sur la tête :

Circonférence	0,543
Courbe de la racine du nez à la saillie occipitale.	0,340
Diamètre antéro-postérieur	0,183
Diamètre bi-temporal	0,142

Delâtre, âgée de 21 ans environ, a un père imbécile. Elle a la taille petite, la tête peu volumineuse, le front bas. A la hauteur de deux travers de doigts, au-dessus des arcades surcilliaires, la voûte du crâne

s'aplatit, et l'on observe une dépression plus marquée au sommet de la tête. Les yeux sont roux, presque fixes; le regard est louche; la commissure externe des paupières est plus élevée que la commissure interne; la pupille est habituellement dilatée. Dès l'enfance, D... est demi-sourde; depuis 19 ans, la surdité semble diminuée; le nez, déprimé à sa racine, se termine en pointe; la lèvre supérieure, plus grosse que l'inférieure, la dépasse de quelques lignes; le menton est bifurqué, retroussé en haut; la physionomie exprime la tristesse.

Mesure de la tête sur le sujet vivant :

Circonférence	0,520
Courbe de la racine du nez à la protubérance occipitale	0,312
Diamètre antéro-postérieur	0,184
Diamètre bi-temporal	0,157

D... marche pesamment, avec lenteur, et ne peut courir. Elle ne saisit pas de ses mains les objets avec force, et ne peut manier un balai. Elle reste isolée de ses compagnes, assise ordinairement par terre, fouillant dans la boue; elle ramasse des chiffons qu'elle effile. Elle a l'habitude de tendre une corde entre ses dents et une de ses mains, tandis qu'avec l'autre main elle fait vibrer la corde. S'approche-t-on d'elle, elle regarde d'un air sauvage. Voit-elle faire quelques signes, elle reste la bouche béante.

D... s'habille et se déshabille seule, mais ne sait prendre aucun autre soin de sa personne, et se prête

volontiers à ceux qu'on lui donne ; elle aime à changer de linge, et voit arriver le dimanche avec plaisir pour mettre des vêtements plus propres. Elle connaît les heures des repas et mange beaucoup. Pendant la distribution des aliments, elle s'irrite si on la fait attendre et si on ne la sert point avant les autres ; elle flaire les aliments, et les rejette s'ils ne lui conviennent pas. Si elle voit donner quelque chose à manger à ses compagnes, elle fait signe pour qu'on ne l'oublie pas. Elle reconnaît son père et lui fait des caresses ; elle est reconnaissante, mais ce sentiment est très-fugace ; elle témoigne sa satisfaction par une sorte de grognement qui lui est propre. Elle vole, retient et défend ce qu'elle a pris ; elle ne donne jamais rien, elle n'est entêtée que pour conserver, soit les chiffons qu'elle a ramassés, soit les aliments, soit ce qu'elle a volé. Est-elle contrariée, elle pousse un cri, mais n'articule aucun son. A certaines époques, particulièrement celles de la menstruation, D... devient méchante et colère ; elle saute à la figure, cherche à l'arracher, et même à étrangler les personnes qui lui déplaisent. Lorsqu'elle s'est livrée à un acte de colère, et qu'elle a frappé, elle s'enfuit aussitôt. Elle est sans pudeur, aime à rester nue, et paraît occupée à se considérer. Très-adonnée à l'onanisme, la présence des hommes ne paraît avoir aucune influence sur elle. D... dort bien, n'est jamais malade, elle est très-régulièrement menstruée.

Grous est âgée de 19 ans. Sa mère, la nourrissant, fut effrayée par une folle, qui voulut arracher

de ses bras cette enfant qui avait alors deux mois. Son intelligence ne se manifesta point proportionnellement au développement du corps ; à 18 mois, G... eut la petite vérole confluente ; à 2 ans seulement elle commença à faire quelques pas ; à 3 ans, elle eut une maladie grave, et depuis lors arrêt complet dans le développement de l'intelligence. A 7 ans, les forces physiques se rétablirent ; à 14 éruption spontanée des menstrues.

G... est d'une taille élevée, sa tête est petite, aplatie, peu développée, l'occipital est remarquablement petit. Les cheveux, les sourcils sont châtains, le front est court, les yeux sont bleus, la lèvre inférieure, plus grosse, est saillante ; les dents sont bien conservées, la peau est hâlée par le soleil ; la physionomie est stupide.

Mesures de la tête prises pendant la vie :

Circonférence	0,504
Courbe de la racine du nez à l'occipital	0,283
Diamètre occipito-frontal	0,178
Diamètre bi-temporal	0,146

G... a les membres bien conformés, la démarche est gauche, lente et saccadée ; en marchant elle étend ses mains comme un enfant qui essaie ses forces ; sa tête est penchée vers la terre et son corps fortement porté en avant. Elle est habituellement assise par terre ou sur un banc, tenant à la main une poupée avec laquelle elle joue, ou bien roulant entre ses doigts ses vêtements et son bonnet. Si elle marche

et qu'on l'arrête, elle ne paraît ni contrariée ni impatiente. La nuit, elle quitte son lit et court sans motif dans le dortoir. Depuis l'âge de 14 ans, époque de la première menstruation, G... est devenue méchante, surtout aux époques menstruelles. Elle renverse ses camarades sans provocation aucune. Si elle est fâchée contre une de ses compagnes, elle se déchire la peau, et va accuser celle qui l'a contrariée. Dans ses accès de colère, elle jette ses sabots. Elle est extrêmement entêtée, peureuse, et se cache si on la gronde, mais recommence ce qui avait provoqué les gronderies. Jamais elle n'a pu rien apprendre; elle ne connaît que les choses relatives aux premiers besoins de la vie, et les personnes qui la soignent habituellement. Il faut l'habiller, faire son lit, lui porter ses aliments sur lesquels elle se jette avec voracité.

Elle ne peut articuler qu'avec peine des monosyllabes, et s'est créé un jargon que les enfants comprenaient mieux que sa mère. Lui présente-t-on des objets qui lui plaisent, elle laisse échapper du gosier des sons articulés *hé*, *hé*, *héou*, et sourit. Sa voix est enfantine, traînante et grêle : elle a retenu un air qu'elle se plaît à fredonner.

Elle arrête son attention sur les objets qui l'entourent; elle n'a de mémoire que pour se rappeler ce qu'on lui a promis; si on laisse de l'argent à sa portée, elle s'en empare pour se faire acheter des friandises. Elle connaît la valeur de la monnaie, et si on essaie de la tromper, elle se fâche, se met en colère,

mais n'a point de paroles pour rendre ce sentiment. Quoique paraissant ignorer les chagrins et l'ennui, quoique, lors de son entrée dans l'hospice, elle n'ait témoigné ni regret ni surprise, elle accueille bien sa mère lorsque celle-ci vient la voir. Elle est reconnaissante pour la fille de service qui la soigne, et même, parfois, elle est généreuse, et donne les choses que sa mère lui apporte : elle aime particulièrement les enfants. Quoique G... aime la toilette, elle ne peut garder plusieurs jours un vêtement sans le déchirer pour faire des espèces de poupées. La présence des hommes agit fortement sur elle; son trouble et même ses désirs se décèlent par le sourire, la rougeur de la face, et par des gestes non équivoques qu'elle ne dissimule pas, même en présence de plusieurs personnes. Un homme est-il près d'elle, elle feint d'avoir mal au ventre, se renverse par terre comme les épileptiques, et imite leurs convulsions; mais, aussitôt qu'on la menace ou qu'on lui jette de l'eau au visage, elle cesse le jeu. Les fonctions de la vie de nutrition s'exécutent bien, les menstrues sont régulières.

Brikton, âgée de 20 ans, est née d'une mère bien portante et d'un père habituellement dans un état d'ivresse. Elle a deux frères qui n'ont jamais pu apprendre à lire. Elle est venue au monde chétive; elle n'a su trouver le sein de sa mère qu'après deux ans d'allaitement; à cet âge elle a commencé à se traîner sur ses genoux, sur ses mains et sur ses jambes, et à prononcer les mots *papa*, *maman*. Elle a eu des con-

vulsions pour faire les premières dents, et à la seconde dentition. A sept ans seulement elle a marché, à 12 elle était très-petite; mais, depuis lors, sa croissance a été rapide. Elle ne jouait point avec les enfants de son âge, mais elle savait se défendre. A 15 ans les menstrues ont paru, peu après elles se sont supprimées pendant 8 mois; depuis elles sont régulières et abondantes.

B..... est d'une taille moyenne, d'un très-grand embonpoint, sa tête est petite proportionnellement à la face, les cheveux sont bruns et abondants, le front est étroit et peu élevé. L'œil droit est bleu, le gauche est roux. Le nez grand est aplati à sa racine, la bouche largement fendue, les lèvres sont épaisses et saillantes, les dents mauvaises, les joues grosses; le menton est rond, le cou court et gros; la face est injectée et hâlée; la physionomie est calme, mais sans expression.

Mesures de la tête :

Circonférence de la tête	0,486
Courbe de la racine du nez à l'occipital	0,311
Diamètre antéro-postérieur	0,180
Diamètre transversal	0,143

Les membres sont courts et gros, les seins développés. B.... se meut lentement, sa démarche est lourde et elle tend les bras en marchant.

Elle arrête son attention sur ce qui se passe autour d'elle, et paraît s'en occuper; ainsi voyant chausser une de ses campagnes, elle comprit et dit que les souliers allaient bien. Elle répond assez juste aux

questions qu'on lui adresse; elle n'a pu apprendre que quelques lettres, et jamais à lire et à écrire. Elle a un peu de mémoire, elle se rappelle divers événements dont elle a été témoin dans sa famille, mais les confond lorsqu'elle veut en parler. Si on lui demande son âge, elle répond : je n'en sais rien, mais ma mère le sait. Elle connaît la valeur de quelques pièces de monnaie et s'en sert à propos. Quoiqu'elle connaisse le nom de la rue qu'habitent ses parents, elle ne peut la reconnaître. On a eu beaucoup de peine à lui apprendre à s'habiller; elle n'a jamais pu tricoter. Elle va chercher sa nourriture; elle s'acquitte quelquefois des travaux les plus grossiers de l'hospice.

Le caractère de B.... est doux; elle aime sa mère et les personnes qui la soignent; elle se met en colère lorsqu'elle est provoquée; elle a le sentiment de la honte et de la pudeur. Elle n'aime point à jouer, vit isolée, sans inquiétude et sans ennui, et répète souvent qu'elle est sans souci; la santé physique est bonne.

Bourboulax, âgée de 40 ans, évacuée de l'hospice des femmes incurables à l'âge de 14 ans, a la taille ordinaire; la tête est volumineuse, le front, d'une hauteur médiocre est aplati sur les côtés; les bosses frontales sont légèrement prononcées, et séparées par une légère dépression; les cheveux, les sourcils et les cils sont très-noirs; on remarque quelques cheveux blancs sur le front; les yeux, cachés sous d'énormes joues, châtains et humides, s'ouvrent lentement et

sans expression; le nez est large, la bouche fendue, la face colorée, la physionomie timide et enfantine, le cou court.

Circonférence de la tête	0,540
Courbe de la racine du nez à l'occiput	0,323
Diamètre antéro-postérieur	0,183
Diamètre transversal	0,150

Les membres sont bien développés, mais gros; les mouvements sont gauches et lourds. B.... marche peu, est habituellement accroupie dans un coin du dortoir, sans avoir l'idée d'aller dans la cour. Lorsqu'on observe B...., elle cache son visage avec l'avant-bras, et de la main de l'autre bras, elle frotte rapidement ses habits. Si on essaie d'abaisser son bras, elle résiste, si on emploie la force, elle rougit, pleure, et a l'air de mauvaise humeur; quoique habituellement tranquille, elle se met en colère lorsqu'on la contrarie; elle mord, donne des coups de pied, et lance ses sabots. Si on la frappe, elle reste déconcertée et dit : *battue*. Elle est sensible aux louanges et aux reproches, elle a le sentiment de la honte et de la pudeur, elle est très-accessible à la jalousie : avant d'entrer à la Salpêtrière, elle jeta par la fenêtre un enfant qu'elle voyait avec jalousie comblé de caresses, elle ne témoigna aucun regret. Elle ne connaît ni l'ennui, ni la tristesse, ni la coquetterie. Elle est reconnaissante pour la fille de service qui la soigne, et affectionne particulièrement une de ses compagnes. Son vocabulaire se borne à un petit nombre de mots :

elle dit *oui* et *non*, souvent mal à propos, et *battue* lorsqu'elle a été frappée. Elle sait s'habiller, mais ne réussit pas toujours bien ; on est obligé de la laver et de la peigner; elle ne sait point aller chercher ses aliments, si on ne les lui apportait pas elle ne les réclamerait point; elle ne demande jamais rien, elle ramasse des chiffons propres ou sales pour faire des poupées. La santé de B.... est d'ailleurs bonne, et les menstrues sont régulières.

Coulmier, âgée de 20 ans, d'une taille petite et rachitique, a l'habitude du corps maigre; la peau hâlée, la tempe gauche est fortement déprimée, le front est élevé et le vertex légèrement aplati.

Circonférence	0,526
Courbe de la racine du nez à la tubérosité occipitale	0,310
Diamètre fronto-occipital	0,175
Diamètre bi-temporal	0,147

Ses cheveux sont blonds; ses paupières sont enflammées et rouges, ses yeux petits et bleus; son nez est court ; ses lèvres sont épaisses ; la bave s'écoule de sa bouche; le menton est rond ; le pavillon des oreilles est très-grand ; les membres sont très-grêles; la tête se porte en avant et le dos est très-voûté ; la démarche est mal assurée ; à peine un pied touche le sol qu'il est brusquement relevé et le corps chemine par saccades. Le regard de C.... est hébêté ; lorsqu'elle rit, elle ouvre largement les lèvres et montre les dents ; elle mange beaucoup et se nourrit des choses les plus sales. Si elle a faim elle frappe du

pied, et elle appelle salopes les filles de service, lorsqu'elles tardent à lui apporter à manger; les déjections sont involontaires; les règles n'ont point paru.

C... est tranquille et dort pendant la nuit, elle salit son lit. Lorsqu'on l'a levée et habillée on la porte sur un banc, elle s'y accroupit, le menton posé sur les genoux, et se balance continuellement d'avant en arrière; elle marche rarement.

C... ne connaît que la fille de service qui la soigne. Il faut la lever, l'habiller, la laver, la déshabiller avant de la coucher, les soins de propreté la contrarient; elle répète souvent les mots *bête, cochonne*, pour exprimer soit son mécontentement ou sa colère, soit quelque désir borné toujours au besoin de la nourriture. Elle n'est point sourde, le son de la cloche l'avertit qu'on va distribuer les aliments. Lorsqu'on lui dit de marcher elle quitte son banc et fait quelques pas, elle essaie de chanter en répétant : *là, là, là, là*; et lorsqu'elle dit l'un des deux ou trois mots qui forment son vocabulaire, sa voix est rauque, imitant le cri grave d'un chat.

Indifférente à tout, C... paraît sans pudeur; elle rit et pleure, est entêtée et colère, alors sa figure se colore, la mucosité qui s'échappe habituellement de sa bouche augmente, elle crache à la figure, elle mord les autres et elle-même. Rien ne parait l'effrayer; elle ne manifeste aucun sentiment de reconnaissance.

On est obligé de retenir cette idiote dans la cami-

sole, pour l'empêcher de se laver avec son urine, de se rouler dans les ruisseaux, jusque dans les latrines, de ramasser les ordures les plus sales, etc.

Brault, âgée de 26 ans, est entrée à la Salpêtrière le 3 septembre 1812, à l'âge de 16 ans. Brault est d'une taille moyenne; sa tête est petite, particulièrement la partie postérieure. Elle porte sa tête alternativement de gauche à droite; ses cheveux sont châtains; ses yeux bleus se meuvent convulsivement et ne peuvent rester fixes longtemps. Son front est aplati sur les côtés, court et presque pointu; les lèvres presque constamment écartées par un rire convulsif. Les deux dents incisives sont très-larges et saillantes; le menton est très-volumineux et forme deux plis; la face est grosse, colorée. La physionomie est sans expression, les membres sont gros et courts, les doigts sont petits et effilés. Cette dernière disposition se rencontre souvent chez les idiots.

Mesures de la tête prises sur le vivant.

Circonférence....,..........................	0,522
De la racine du nez à la tubérosité occipitale...	0,343
Diamètre antéro-postérieur....................	0,175
Diamètre bi-temporal.........................	0,155

On est obligé de lever, d'habiller Brault, de la déshabiller; elle ne va point chercher les aliments; cependant elle dit : *pignon,* lorsqu'elle veut demander à manger et *agnon* lorsqu'elle veut boire. Elle paraît satisfaite lorsqu'on lui apporte ses repas, qu'elle prend avec gloutonnerie. Son appétit est très-grand. Ses déjections sont involontaires. B... passe

la journée accroupie sur un banc ou par terre. Elle a souvent entre les mains une aiguille qu'elle passe et repasse au travers de quelques chiffons. Lorsqu'elle est couchée elle dit à la fille de service : *bon soir, ma bonne.* Elle marche lourdement et agite convulsivement ses mains en marchant ; elle ne peut courir, et s'il pleut, elle ne se met pas à l'abri ; quoique ses facultés intellectuelles soient très-bornées, elle ne paraît pas tout à fait étrangère à ce qui se passe autour d'elle. Elle reconnaît le son de la cloche qui annonce l'heure des repas. Elle articule plus ou moins mal cinq à six mots, les sons qu'elle articule sont très-sourds ; on l'entend quelquefois chanter les quatre syllabes suivantes *là là là là.* Elle est en colère, particulièrement à l'époque de la menstruation, ou bien lorsqu'on la provoque, et alors elle jette ses sabots à la tête. Elle est très-entêtée ; sa mère est morte depuis trois mois ; elle ne se rappelle plus sa mère, quoiqu'elle la reçût avec plaisir, et la caressât lorsque celle-ci venait la voir. Elle reconnaît la fille de service, mais elle ne lui témoigne nulle reconnaissance. Si on lui fait des menaces, elle pleure. Elle n'a aucun sentiment de pudeur ; elle ne sait point jouer ; elle a quelques chiffons dans la main qu'elle tortille gauchement entre les doigts.

Laguette, âgée de 50 ans environ, est d'une taille ordinaire. Sa tête fortement penchée en avant est petite, aplatie sur les côtés, l'occiput un peu saillant ; le front élevé fuit en arrière ; les bosses frontales sont légèrement dessinées. Les cheveux sont

bruns, mêlés de cheveux blancs ; les sourcils sont de même, les yeux petits, roux, louches ; le nez est gros et allongé ; la bouche est moyenne; les lèvres sont pâles, amincies et plissées, les dent incisives manquent ; le menton est rond et retroussé ; le teint est brun, la face aplatie et ridée ; la physionomie exprime l'étonnement et la stupidité.

La mesure de la tête donne les proportions suivante :

Circonférence	0,511
Courbe de la racine du nez à la tubérosité occipitale	0,325
Diamètre antéro-postérieur	0,182
Diamètre bi-temporal	0,144

Laguette tient ses mains appliquées contre son corps et fait des mouvements de tête brusques, semblables au balancement de tête qu'exécutent les brebis. Les membres sont développés. L... marche avec lenteur et lourdement, porte son attention sur ce qui se passe autour d'elle, distingue les objets, entend ce qu'on lui dit. Elle répète plusieurs fois de suite et avec énergie les monosyllabes : *bê*, *bê*, *bê*, lorsque quelque chose l'intéresse fortement. Elle sait indiquer à la fille de service où doivent être ses sabots, lors même qu'elle les a déposés dans un coin depuis quelque temps. Elle est extrêmement paresseuse, fait quelquefois du tapage pendant la nuit. Les déjections sont involontaires nuit et jour. Elle s'enfuit si ses compagnes veulent la battre, elle n'attaque personne ; lorsqu'elle est en colère,

elle lance ses sabots au-dessus des bâtiments, elle renverse les ustensiles de ménage, déchire ses habits, ses bas, sa chemise, se rend auprès de la fille de service, et lui fait signe de réparer ce qu'elle vient de déchirer. Elle exprime son contentement lorsque ses vêtements sont raccommodés. Pour la mettre hors d'état de déchirer, on est obligé de la fixer dans son lit, ce qui ne l'empêche pas de détruire avec ses dents la camisole pour s'en débarrasser. Elle a le sentiment de la faim, mais il faut lui apporter ses aliments, et avant d'y toucher elle les examine avec soin et les flaire. Elle mange beaucoup; elle aime à sentir les fleurs. On est obligé de l'habiller, de la laver; j'ai essayé de la faire habiller elle-même. Elle y a réussi tant bien que mal, a mis la camisole de force sans répugnance. Etait-elle arrêtée dans cette opération par quelqu'obstacle? elle avertissait de l'aider en faisant signe, en bêlant, en se grattant plusieurs fois de suite vivement le front ou la tête.

Elle remercie quand on lui donne du linge blanc; elle aime à voir les personnes bien mises, elle salue, et fait même la révérence, sur l'invitation de la fille de service, aux personnes que lui donnent du tabac, qu'elle prend avec avidité et porte rapidement à son nez. Elle n'a point le sentiment de la pudeur, et elle est souvent nue, paraissant se regarder avec plaisir. Elle est très-livrée à l'onanisme. Elle est très-sensible aux reproches, pleure, mais ses regrets sont passagers; elle se livre bientôt à la faute qui vient de

lui attirer des reproches. Cette idiote a retenue l'air: *Vive Henri IV* qu'elle chante en répétant: *bê*, *bê*, *bê*, et en sautant sur elle-même. Les règles ont cessé depuis quelque temps. L... n'a pas paru en éprouver le moindre changement dans sa santé qui est excellente.

Ferrandier, âgée de 22 ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, a la peau hâlée, néanmoins souple et molle: la tête petite, habituellement baissée et penchée de côté. Le front est étroit, l'occiput aplati, le vertex élevé, le crâne est peu développé relativement à la face. Les cheveux sont bruns, abondants; les yeux bleus, les paupières épaisses, peu couvertes; le regard est louche; les joues sont grosses; le nez est petit; les lèvres sont saillantes, retroussées, entrouvertes. Elle aspire avec la langue le mucus qui s'écoule continuellement des narines; les dents sont blanches; le menton est rond; la physionomie stupide; le cou gros, court; les seins sont volumineux et pendants; le bassin est large; les membres supérieurs sont petits et sans force; les membres abdominaux sont courts et infiltrés pendant l'hiver, le côté droit est plus faible que le gauche.

Les mesures de la tête sont prises sur le vivant:

Circonférence	0,493
Courbe de la racine du nez à la tubérosité occipitale	0,295
Diamètre antéro-postérieur	0,169
Diamètre bi-temporal	0,135

Ferrandier marche très-lentement, ne peut cou-

rir, ni monter un escalier sans être aidée, elle reste accroupie dans la cour et par terre, ordinairement à la même place. Elle est épileptique, les attaques reviennent tous les sept ou huit jours; les déjections sont involontaires pendant la nuit. F... comprend ce qu'on lui dit, et répond aux questions qu'on lui adresse; elle est susceptible d'attention pour les objets qu'on lui présente et pour ce qui se passe autour d'elle. Mais elle est incapable de faire la moindre chose, il faut l'habiller, la peigner, la laver; elle joue avec des poupées; elle compte jusqu'à cent, sauf quelques erreurs; elle conserve l'argent qu'on lui donne et le garde pour acheter des friandises; elle fredonne quelques airs qu'elle a entendus; elle est affectueuse pour une de ses compagnes qu'elle embrasse tendrement et souvent; on a remarqué qu'elle s'est brouillée pendant huit jours avec sa compagne, alors elle ne la recherchait plus et ne l'embrassait point; elles se sont raccomodées, à en juger par leurs embrassements. F... est très-reconnaissante des soins qu'on lui donne; elle est entêtée et se met facilement en colère, alors elle frappe, mord, déchire tout ce qui tombe sous sa main; on est forcé de lui mettre la camisole. Elle est insensible aux reproches, inaccessible à la peur; elle n'a point de sentiment de pudeur, et paraît se plaire auprès des hommes; la santé de cette idiote est bonne, et sa menstruation régulière.

Gaudin, ntrée à la Salpêtrière, le 7 avril 1824, à l'âge de 20, est scrofuleuse et rachitique, sourde et

muette ; la tête est très-petite, le front court et les régions temporales développées ; les yeux sont petits et bleus ; le regard est louche et fixe; les cheveux sont châtains, les dents belles; la face est décolorée, la physionomie est sans expression, les membres sont très-grêles, habituellement ployés et contractés à gauche.

Privée de tout sentiment, G.... n'exprimant pas même les premiers besoins de la nutrition, on est obligé d'introduire les aliments dans la bouche, et alors elle avale. Les déjections sont involontaires. Habituellement couchée, G.... reste dans la même position ; si on la découvre, ses membres se meuvent convulsivement, particulièrement à droite, elle manifeste de l'impatience. On a essayé plusieurs fois de l'asseoir sur une chaise, elle glisse et se laisse tomber. Plusieurs fois on a interrogé sa sensibilité en la pinçant, elle n'a donné aucun signe de douleur ; elle n'est point réglée.

Depuis son admission dans l'hospice, la santé de G.... s'est chaque jour dégradée; elle est devenue très-maigre; les traits de sa face se sont décomposés. Vainement a-t-on voulu explorer les diverses cavités, vainement a-t-on voulu saisir quelque signe qui expliquât le dépérissement progressif et rapide, G.... a succombé le 26 juin, un mois et demi après son admission dans l'hospice.

L'ouverture du corps fut faite le lendemain pendant la clinique. Les os étaient minces et friables au point qu'ils se sont détruits par la macération. Le crâne est petit, la dure-mère est saine, les circonvo-

lutions atrophiées très-serrées; l'arachnoïde injectée présente au niveau des bosses frontales, deux points osseux de trois à quatre lignes de diamètre, et adhère à la substance corticale dans une grande étendue des hémisphères; cette substance est rouge; la substance blanche est injectée et un peu molle; les corps striés et les couches optiques sont fortement injectés. Les ventricules ont peu de capacité; le cervelet est également injecté, la protubérance annulaire est moins dense que de coutume, la moelle épinière est peu consistante, les poumons sont hépatisés, le cœur est petit et flasque, la membrane muqueuse de l'estomac est molle et rouge.

Proportions du crâne moulé sur la tête après la mort :

Circonférence..................................	0,495
Courbe antéro-postérieure......................	0,290
Diamètre occipito-frontal......................	0,167
Diamètre bi-temporal...........................	0,143

Audry, âgée de 23 ans, est d'une taille moyenne; sa tête est volumineuse, l'occipital développé, le front étroit et aplati; les yeux sont très-noirs, quelquefois louches; les paupières sont souvent et fortement fermées, elle les cache souvent; les cheveux sont très-noirs et crépus; la peau de la face est olivâtre, tandis que celle du corps est brune, seulement le nez est gros et épaté; les lèvres sont volumineuses, les dents très-belles, les oreilles très-grandes, les pieds grands et plats, les mamelles fortes, la physionomie est stupide.

Les mesures de la tête ont été prises sur le vivant :

Circonférence..............................	0,570
Courbe du nez à l'occiput....................	0,318
Diamètre antéro-postérieur..................	0,195
Diamètre bi-temporal......................	0,151

Les membres sont bien développés. Audry ne marche point, reste toujours assise sur ses talons, tantôt par terre, tantôt sur un fauteuil, se balançant d'avant en arrière, exposée à toutes les variations de la température, sans autre vêtement qu'une chemise; regardant à droite et à gauche sans qu'elle entende ce qu'on lui demande, et sans rien comprendre vraisemblablement à ce qui se passe autour d'elle ; elle est néanmoins très-occupée à regarder ses mains qu'elle porte très-près de ses yeux. L'instinct de cette idiote est presque nul. Elle ne connaît que la personne qui a l'habitude de lui donner des soins ou de lui donner du tabac. Non-seulement elle ne parle pas, mais elle ne prononce que la syllabe suivante, qu'elle répète sans cesse et avec plus de vivacité lorsque quelque chose l'impressionne d'une manière agréable ou pénible : *brou, brou*, est son unique langage qu'elle bourdonne presque continuellement; ce qui lui a fait donner dans l'hospice le nom de Bourdon. Il faut la vêtir, la coucher comme un enfant, et lui porter les aliments qu'elle dévore avec vivacité après les avoir flairés. Elle est très-peureuse, le moindre bruit l'effraie; elle exprime son effroi, en ramassant, pour ainsi dire, tout son corps sur lui-même; l'effroi passé elle s'essaie à rire. Elle n'a nulle affection pour personne, ni l'instinct de se défendre

si elle est frappée. Elle a un goût excessif pour le tabac. Elle présente, non la main, mais son bras à toutes les personnes qui passent auprès d'elle, et lorsqu'on a mis du tabac sur son bras, elle le porte, avec une sorte d'avidité et de sensualité, au nez d'abord, et puis à la bouche; elle lèche sa chemise, le siége sur lequel elle est assise, lorsqu'il y reste quelques grains de tabac; lorsqu'elle n'en a plus, elle fait sortir de son nez celui qu'elle vient de priser pour l'avaler ensuite. On est parvenu à lui faire comprendre qu'il fallait danser pour avoir du tabac; alors, à la moindre parole, et surtout lorsqu'on lui montre du tabac ou une tabatière, elle saute sur elle-même, les pieds en dedans, les bras en l'air. L'ouïe paraît être dure, car il faut crier plusieurs fois pour attirer son attention et se faire apercevoir; mais la vue du tabac suffit pour la mettre en émoi. Pendant que je la faisais dessiner je lui donnai des abricots, elle en mangeait la pulpe, et ne pouvant mordre le noyau, elle l'avalait; elle n'a nul sentiment de pudeur : je l'ai vue plusieurs fois accroupie sur un fauteuil, jouer avec ses mamelles dont elle tortillait le bout avec ses doigts, je l'ai vue aussi uriner, et regarder aussi avec une sorte de curiosité l'urine qui coulait sur le carreau. Elle satisfait aux autres besoins involontairement et partout où elle se trouve. Audry, d'ailleurs, se porte très-bien, les menstrues sont très-régulières et très-abondantes. Elle se livre à l'onanisme d'une manière effrénée, en plein jour et en présence de tout le monde. Plusieurs fois, en ma présence et en celle du dessi-

nateur, elle a essayé de satisfaire à ce penchant sans paraître soupçonner qu'elle fut en présence de quelqu'un; son insensibilité physique est telle, qu'en la pinçant, qu'en promenant les barbes d'une plume sur ses lèvres, sur ses paupières, il m'a été impossible de produire le moindre signe de sensibilité.

Depuis son admission, il y a six ans, Audry a fait quelques progrès, elle sait avertir par signes qu'on ne lui a pas servi ses aliments, elle souffre des vêtements, aide à ce qu'on l'habille, elle met elle-même un bonnet sur sa tête, elle va prendre la même chaise percée, la traîne à la même place, pose dessous un vase de nuit et s'accroupit sur le siége. Lorsqu'elle ne peut obtenir par son geste et par ses bourdonnements, qu'on lui donne du tabac, elle descend de son siége, et fait des efforts mimiques pour qu'on lui en donne. En 1826, Audry fut prise de la petite vérole confluente à laquelle elle succomba le sixième jour. Pendant sa maladie, elle n'a pas accusé la moindre douleur; mise à la diète, elle n'a pas témoigné le désir de manger ni de boire, mais elle acceptait tout ce qui était porté à sa bouche.

Telles sont, mot à mot, les études qu'Esquirol présente comme pouvant servir à l'*Histoire de l'Idiotie*. Ces études, remarquablement décrites, serviront, en effet, à démontrer que les idiots étaient, du temps d'Esquirol, abandonnés, privés de tous soins, de tout traitement moral ou médical.

Voici maintenant le résumé des études de M. Belhomme, sur le même sujet.

§ I. — Imbécillité.

Premier degré.—Flore Destang (vingt-trois ans, d'une constitution scrofuleuse, ayant les yeux bleus, les cheveux châtains, le nez volumineux, les dents mauvaises, le visage pâle, la physionomie douce et expressive) est entrée à la Salpêtrière le 9 avril 1818. Le membre inférieur droit est plus court que le gauche; le tibia est courbé en avant. Elle eut des convulsions dans son enfance; ses règles parurent à quatorze ans; petite vérole à seize ans. Sa tête est bien conformée; le front et l'occiput ont les proportions convenables. D'un caractère fort doux, elle est triste, et pleure souvent sans motif. Sensible aux reproches, elle s'y expose rarement. Occupée aux travaux de l'aiguille, elle gagne de l'argent, qu'elle emploie à acheter des choses utiles. Interrogée, elle répond juste, mais a peu de mémoire, et répète souvent ce qu'elle vient de dire quelques instants auparavant. Avant son arrivée à l'hospice, elle a appris à lire et à écrire; souvent elle fait des lectures fort longues. Elle peut soutenir assez son attention pour faire un compte de chiffres, mais il ne faut pas qu'il soit compliqué. Elle est fort bien réglée.

Deuxième degré.—Constance Rosier (vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, d'une taille élevée, d'une forte constitution, yeux bleus, cheveux châtains, visage coloré, dents belles, physionomie agréable, membres sains, crâne élevé, bien proportionné) est entrée à l'hospice le 2 mai 1820. Elle fut, dans

4.

son enfance, fort maltraitée par ses parents; elle porte sur la tête les traces des coups qu'elle a reçus. Réglée à dix-sept ans. Elle est d'un caractère violent, se met souvent en colère, frappe même. Fort entêtée, elle ne cède qu'en écumant de rage. Elle se livre à des ouvrages manuels qui n'exigent pas une grande attention; elle est employée au service des malades. Il ne faut pas qu'on la dérange de ses habitudes, car elle ne peut, comme elle le dit elle-même, se retrouver. Interrogée sur l'époque de son entrée, elle ne se ressouvient ni de l'année ni du mois de son arrivée. Elle jouit d'une bonne santé. Les menstrues sont régulières.

Troisième degré. — Marie Chatagnon (vingt-sept ans, d'un tempérament bilieux, taille moyenne, grands yeux châtains, cheveux blond châtain, dents gâtées, nez aquilin, visage coloré, physionomie hébêtée, mais douce; membres sains) est entrée à la Salpêtrière le 17 mai 1823. Sa tête est petite, le front court et rétréci, l'occiput peu développé. Les renseignements que j'ai pris de son père sont les suivants: point de causes morales pendant la grossesse de la mère: l'enfant n'a pu téter, on fut obligé de le nourrir au biberon; convulsions très-fortes et fréquentes à l'époque de la dentition; impossibilité de parler à l'âge ordinaire. A onze ans, elle pouvait à peine marcher. On voulut lui apprendre à lire, on ne put réussir à lui faire prononcer les premières lettres de l'alphabet. On essaya inutilement de lui faire entreprendre des ouvrages manuels. Absolument incapa-

ble d'attention, elle ne pouvait s'acquitter d'une commission, elle apportait un objet pour un autre. Réglée à vingt-deux ans, elle se montra très-indocile; elle s'échappait de chez ses parents, et se perdait souvent. Un jour, elle mit le feu à la maison. Il y a deux ans qu'elle fut abusée, mais ne devint pas enceinte. Depuis son entrée, elle est toujours au même degré de nullité; elle va chercher ses aliments elle-même. Gourmande, elle mange avec voracité; elle n'a pas de déjections involontaires; elle est très-colère et fort entêtée. Affectueuse, elle reconnaît les personnes qui la soignent, son père, qu'elle fête beaucoup. Elle se couche, s'habille elle-même; elle ne peut articuler que quelques mots, *papa*, *maman*. Elle est fort bien réglée.

§ II. — Idiotie.

Premier degré. — Marguerite Vilduc (vingt et un ans, constitution scrofuleuse, taille petite, yeux châtains, cheveux bruns, dents mauvaises, physionomie sans aucune expression, membres difformes; les pieds sont fortement portés en dehors, ce qui rend la marche difficile, les mains fortement fléchies) est entrée à l'hospice le 22 juin 1819. La tête est petite, le front court et fuyant, l'occiput aplati. Elle mange elle-même avec voracité. On est obligé de lui apporter des aliments, car elle mourrait de faim si on ne lui en présentait pas. Lorsqu'elle les aperçoit, elle se jette dessus, et les porte à sa bouche avec empressement. Très-colère, elle frappe et déchire; ordinaire-

ment assise par terre, elle se balance d'avant en arrière. On est obligé de la coucher, de l'habiller; elle supporte des vêtements, mais ne veut rien aux pieds et sur la tête. Elle reconnaît la fille de service, et lui témoigne quelquefois sa reconnaissance. Elle n'articule aucun mot, et jette un cri aigu. Lorsqu'on l'approche, elle paraît très-peureuse, gesticule et redouble ses cris. Cette fille est bien réglée; ses déjections sont involontaires.

Deuxième degré.—Gaudin (vingt ans, scrofuleuse, rachitique) a les yeux petits, bleus et louches, les cheveux châtains, les dents belles, le visage coloré, la physionomie immobile. Les membres sont très-grêles, et habituellement contractés, surtout à droite. Elle est entrée à l'hospice le 7 avril 1824. On n'a point de renseignements sur son état antérieur. La tête a un volume convenable, mais le front est rétréci; les régions pariétales, au contraire, développées. Complétement absorbée, elle n'a aucune espèce de sentiments; on est obligé de lui introduire les aliments dans la bouche, et jusque dans la gorge. Ses déjections sont involontaires. Continuellement couchée, elle reste dans la même position. Si on la découvre, elle manifeste de l'impatience, ses membres se contractent convulsivement, surtout à droite. Veut-on l'asseoir, elle glisse sur sa chaise, et tombe. Entièrement insensible, on la pince sans qu'elle manifeste de la douleur. On ne s'est point aperçu jusqu'à présent qu'elle fut réglée.

Voilà tout ce qu'ont trouvé à dire sur les idiots les

trois hommes qui s'en sont le plus occupés, presque seuls occupés avant moi. Quelques mots, quelques doctrines que j'ai analysées plus haut, des portraits que je reproduis ici scrupuleusement, nulle trace de traitement ni d'éducation, nulle tentative en faveur de ces infortunés. Tel est, en tenant compte de l'expérience qu'Itard fit en 1804 sur le *sauvage de l'Aveyron*, (qu'il ne croyait pas idiot), le point exact où en était la question de l'idiotie avant moi. L'indifférence dans l'opinion publique, le découragement dans les familles, l'abandon dans les asiles du gouvernement, la curiosité froide, exacte et stérile dans les sommités de la science, voilà quels sentiments inspiraient de toutes parts les idiots, avant que j'eusse démontré, par ma doctrine et par ma pratique, ce que peut une volonté inébranlable, appuyée sur une bonne méthode, en faveur de ces malheureux délaissés.

Par toutes ces citations, auxquelles j'en aurais pu joindre un plus grand nombre, on voit que la méthode n'a pas moins fait défaut aux auteurs que l'observation. A la diversité de leurs opinions, on serait d'abord tenté de se persuader qu'ils sont partis des points les plus opposés de l'intellect, tandis qu'en réalité, (et l'on ne tarde pas à le reconnaître), ils appuient toutes leurs opinions, si diverses en apparence, sur le même fait, le manque d'esprit des idiots. Le plus ou le moins d'esprit des idiots, voilà leur criterium de définition, d'analyse, de diagnostie? comme si le *plus* ou le *moins* constituait une variété dans l'es-

pèce, comme si un degré était un genre, comme si l'état intellectuel était le principe du mal, lui qui n'en est qu'une des nombreuses conséquences; comme si, enfin, l'état anormal du système nerveux et la perturbation de ses fonctions n'étaient pas le fait radical, important, décisif dans l'idiotie?

J'accuse donc formellement ici les médecins qui ont écrit, soit des recueils d'observations curieuses, soit des articles plus ou moins théoriques, soit des prospectus de charlatan sur l'idiotie, d'avoir, les uns, confondu l'idiotie avec plusieurs affections chroniques analogues; les autres, d'avoir confondu dans l'idiotie des états pathologiques qui, s'y joignant souvent, l'aggravent presque toujours mais qui ne sont ni des symptômes propres, ni des conséquences de l'idiotie.

Et tous : 1° d'avoir vu des idiots dans leur pratique et dans les hôpitaux, sans leur avoir consacré une heure assidue de leur temps, ne fût-ce que par pure curiosité scientifique.

2° D'avoir, en conséquence, dénaturé à leur détriment le sens médical du mot *observation*, en ne présentant, sous ce titre, que la nomenclature de quelques facultés intellectuelles absentes chez un sujet, nomenclature ornée de la description de quelques-unes de ses habitudes repoussantes et singulières, sans avoir fait suivre cette manière de portrait de l'indication d'aucun traitement, d'aucune amélioration obtenue par une succession de moyens empruntés à la thérapeutique ou à la médecine morale.

3° D'avoir pris pour base de leur appréciation du fait idiotie l'incapacité intellectuelle des idiots, qui n'est qu'une des nombreuses conséquences de l'anomalie elle-même, de l'idiotie.

4° D'avoir, eux qui désirent passer pour des physiologistes, repoussé de leur étude sur l'idiotie les nombreux désordres physiologiques qui s'offraient à leur observation comme les symptômes les plus positifs d'une infirmité positive, pour se jeter dans des subtilités métaphysiques qui ne prouvent rien, ni, en principe, sur la nature de l'idiotie, ni, en pratique, sur la gravité des cas spéciaux.

En somme, j'accuse les médecins de n'avoir ni observé, ni traité, ni défini, ni analysé l'idiotie, et d'en avoir beaucoup trop parlé.

Aussi, avec leurs définitions, l'idiotie est encore un fait scientifique plein de confusion ; avec leurs divisions, les genres ne sont pas connus ; avec leurs travaux, ils n'ont amélioré ni la santé, ni le moral, ni l'intelligence d'aucun des sujets qu'ils ont observés spéculativement.

Aussi nous reste-t-il encore à différencier l'idiotie des diverses affections chroniques, aiguës ou congéniales, avec lesquelles on la confond encore de nos jours. En effet, l'on confond encore avec les idiots des enfants simplement arriérés, des imbéciles, des crétins et des déments.

CHAPITRE IV.

Des enfants arriérés ou retardés.

Et d'abord, commençons par vider une question accessoire et presque personnelle. On s'est plu à dire que je confondais les enfants idiots avec les enfants simplement arriérés ou retardés; et on l'a dit précisément parce que, moi, le premier, j'ai signalé les extrêmes différences qui les séparent: Continuez votre œuvre, Messieurs, je poursuis la mienne.

L'idiot, même superficiel, offre un arrêt de développement physiologique et psychologique; l'enfant retardé ne s'arrête pas dans le sien, seulement il se développe plus lentement que les enfants de son âge; il est en arrière sur toute la ligne de leurs progrès; et ce retard, chaque jour plus considérable, finit par établir entre lui et eux une différence énorme, une distance infranchissable.

Chez un enfant arriéré, le tempérament est généralement lymphatique, les tissus mous, la circulation peu active, le pouls lent, la respiration courte, la poitrine étroite, les membres grêles, les doigts mous, la face pâle, les lèvres sans fermeté, les narines aplaties et petites, l'œil terne et peu mobile, les cheveux mous et souvent rares, le front bas et le crâne pauvrement conformé, sans présenter, toutefois, de choquantes anomalies.

Ses mouvements sont lents ou ramassés, et incapables d'actes énergiques, qui demandent de fortes contractions musculaires. Il y a faiblesse, mais non désordre, ni balancement dans sa locomotion; sa sensibilité cutanée très-vive est incapable de supporter le froid; ses appétits sont peu développés, et ses fonctions excrétives régulières; sa parole est souvent lente, embarrassée, vicieuse, entrecoupée, quelquefois inintelligible, tantôt par vice d'articulation, plus souvent par la brièveté de la respiration qui ne fournit pas assez d'air au larynx pour former des sons durables et modifiables au gré des organes de l'articulation.

Sa compréhension est juste, mais limitée, et s'embarrasse particulièrement lorsqu'on lui présente plusieurs objets de comparaison. Il perçoit bien un fait simple, comprend une idée simple, mais il ne peut comparer deux, trois, quatre choses ou idées entre elles : donc il perçoit mieux qu'il ne raisonne, comprend mieux qu'il ne compare. Du reste, il est d'ordinaire imitateur, a de la mémoire, de la gaieté, de la timidité, de la grâce, de la malice souvent. Son entêtement ne dure pas, mais aussi sa volonté morale est presque nulle; et ses défauts, à moins qu'une mauvaise éducation ne les ait aggravés ou augmentés, sont presque tous négatifs, c'est-à-dire des négations de qualités désirables dans un enfant. S'il est pris d'accès de rire ou de pleurs involontaires sans motif, ou pour des causes légères et presqu'indifférentes à d'autres enfants, on devra prendre garde, et lui appliquer une partie des soins dont nous par-

lerons en traitant de l'hygiène des idiots. Enfin on doit particulièrement garder ces pauvres enfants des entraînements funestes de la manie solitaire. S'ils y succombent, ils sont perdus, et ne tardent pas à cesser d'être des enfants simplement arriérés et à se perdre dans la classe des imbéciles.

CHAPITRE V.

De l'imbécillité.

L'imbécillité est un état consécutif du cerveau, dont les causes les plus fréquentes sont : 1° la manie solitaire; 2° l'excès de travail intellectuel avant et pendant l'épanouissement de la puberté; 3° les affections aiguës de l'encéphale et les maladies de l'intestin qui réagissent sur le cerveau; 4° une chute ou un coup violent sur la tête, et, en particulier, dans les régions antérieures et supérieures pendant les années qui précèdent la puberté. L'imbécillité peut, à la rigueur, se manifester à tous les âges de la vie; mais celui où elle est le plus à craindre est de sept à dix-huit ou vingt ans.

Si les causes de l'imbécillité ne sont pas les causes de l'idiotie, les symptômes de ces deux infirmités ne diffèrent pas moins.

L'imbécillité cause moins, des désordres dans la locomotion, que de la lenteur ou de l'embarras et de la

paresse dans tous les mouvements. Elle rend particulièrement insensibles les appareils du tact, du goût et de l'odorat, n'altérant point l'audition et modifiant peu le regard qui peut perdre de sa vivacité, mais non de sa précision.

Du reste, l'imbécile a certaines ressemblances avec l'idiot. Il goûte la musique, et s'il aime l'ordre, le rangement et la propreté, c'est minutieusement et à l'excès.

Esquirol dit à leur sujet :

« Les imbéciles sont généralement bien conformés, et leur organisation diffère peu de l'organisation normale ; ils jouissent des facultés intellectuelles et affectives, mais à un degré plus faible que l'homme parfait, et ces facultés ne peuvent se développer que jusqu'à un certain point. Quelque éducation qu'ils reçoivent, les imbéciles ne s'élèvent jamais à la hauteur de raison, à l'étendue, à la solidité des connaissances auxquelles leur âge, leur éducation, leurs rapports sociaux doivent leur permettre d'atteindre ; placés dans les mêmes circonstances que les autres hommes, ils ne font pas le même usage de leur intelligence. »

A l'époque où l'imbécillité se manifeste, le crâne semble s'immobiliser dans sa forme et dans son volume ; et s'il continue à se développer, ce n'est que dans sa partie postérieure. La figure se stupéfie, l'œil devient terne, les lèvres plus ou moins pendantes ; la parole cesse quelquefois, ou ne laisse plus entendre que quelques syllabes confuses et répétées indéfini-

ment, tantôt sans aucun sens, tantôt comme la seule expression possible à l'imbécile de ses besoins, de ses émotions, de ses passions. L'état de l'imbécile, quand la cause de l'imbécillité est permanente, s'il n'est pas soumis à un traitement moral judicieux, ne reste point stationnaire, il s'aggrave. De jour en jour, l'imbécile perd une faculté, une aptitude, un mode d'activité, une idée, un souvenir, une affection; le cercle de ses besoins se rétrécit; ses instincts ne stimulent pas le peu d'intelligence qui lui reste, comme il arrive dans l'idiot, et la paralysie ou l'apoplexie précèdent la mort; mais, avant cette terminaison fatale que de symptômes redoutables viennent déposer en faveur de la distinction que j'établis entre l'idiotie et l'imbécillité.

L'imbécillité, quand la cause qui l'a produite a cessé d'être, succédant à un développement plus ou moins long, plus ou moins complet des facultés affectives et intellectuelles, l'imbécile se trouve dépourvu des instruments rationnels de l'entendement, mais non pas des incitations aux passions égoïstes et sociales comme la haine, la cupidité, la vengeance, le fanatisme, etc., etc... De cet état, où les instincts sociaux et égoïstes ont pris racine, tandis que les facultés qui règlent l'exercice de ces instincts ont, si l'on ose dire ainsi, séché sur pied, résulte un *habitus* violent et immoral, dans lequel l'imbécile se trouve livré aux plus funestes inspirations; qu'elles lui soient personnelles ou étrangères, il n'y résiste pas. Aussi y a-t-il, sous ce rapport, une différence

complète entre lui et l'idiot : l'un ne raisonne pas dans l'ordre moral, l'autre raisonne faux ; l'un veut être surveillé pour le mal qu'il pourrait se faire à lui-même, l'autre pour le mal qu'il pourrait faire à ses semblables ; l'un est nul, l'autre est dangereux.

CHAPITRE VI.

Du crétinisme (1).

On ne saurait parler du crétinisme, sans nommer de suite Fodéré (2), ni sans appuyer les opinions que

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que le mot *crétin* vient de *chrétien*, et a pour signification bon chrétien, chrétien par excellence, incapable de pécher, expression identique au nom d'*Innocent*, donné indistinctement dans nos campagnes du centre de la France, aux idiots et aux imbéciles. Ces termes, injurieux dans le langage de la civilisation, sont encore chez nous, comme en Suisse la sauvegarde la plus assurée des malheureux qu'ils désignent, non à l'ironie, comme on serait tenté de le croire dans Paris, mais à la charité publique et à la protection de tous.

(2) Après Fodéré on consultera entre autres avec fruit, Ramond, de Vandreuil, Laboulinière, de Saussure, de Rambuteau, aujourd'hui préfet de la Seine, de Humbold, M'Clélland, Boussingault, Cerise, G. Marchand (thèse, 1842, Paris), et particulièrement Guggenbühl, qui a pris la question du crétinisme comme j'ai pris celle de l'idiotie, par son côté pratique : avant de parler des crétins Guggenbühl en a guéri. — N'est-il pas étonnant que le crétinisme ait attiré l'attention de tant d'hommes sagaces ou éminents, et que personne ne se soit occupé de l'idiotie proprement dite ?

l'on peut avoir au sujet de cette infirmité, sur son excellent traité du goître et du crétinisme.

Donc, Fodéré, après avoir démontré que le crétinisme héréditaire ou congénial a pour cause primitive l'influence climatérique; (et son livre ne semble avoir pour but que cette démonstration,) distingue trois sortes de crétins : ceux qui deviennent tels dès la naissance ou peu après, ceux chez lesquels les symptômes de désorganisation ne se manifestent que vers sept, huit ou neuf ans, et ceux chez lesquels le crétinisme se produit après la puberté. « Les premiers, dit-il, naissent avec un petit goître de la grosseur d'une noix, ou bien on les reconnaît aux signes suivants : ceux qui n'ont pas de goître ont des caractères auxquels on reconnaît qu'ils seront dans cette classe. Ils sont bouffis, volumineux, surtout quant à la tête et aux mains ; quelques-uns naissent hydrocéphales ; ils sont moins sensibles que les autres nouveau-nés à la première impression de l'atmosphère ; ils tètent difficilement, dorment beaucoup, et ont toujours l'air endormi ; à l'âge où leurs contemporains commencent à prononcer quelques mots articulés, ceux-ci n'émettent que des voyelles sans consonnes et tel est leur langage durant toute la vie.

« A l'époque où les autres enfants commencent à se servir de leurs mains pour porter les aliments à leur bouche les petits crétins en sont incapables, et l'on est obligé souvent, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, de leur enfoncer les aliments liquides ou mâchés jusque dans le gosier. Ils ne sont pas moins tardifs à

marcher, quoique leurs extrémités inférieures aient déjà acquis un grand volume; jamais riants, toujours têtus et mutins, il n'y a que la tendresse maternelle qui puisse les supporter.

« Leur tête ne croît pas en proportion du reste du corps; elle est en général petite, plate au sommet, les points d'ossifications sont très-rapprochés, les tempes écrasées; la tubérosité de l'occiput peu saillante, et en général le regard est fixe et égaré. »

Fodéré décrit ensuite l'ordre d'invasion des symptômes du crétinisme postérieur à la première enfance. « L'enfant est très-beau, ses yeux sont grands, bleus et vifs, le visage est blanc et vermeil, la peau est fine et délicate, les cheveux sont blonds, la mémoire active. Puis, vers sept, huit ou neuf ans, le goître se forme, se développe, et à fur et mesure de sa grosseur, les yeux deviennent ternes, le visage s'empâte et prend une couleur d'un blanc mat, les facultés de l'entendement s'obscurcissent, les idées restent telles quelles sont nées dans les premières années de l'enfance : on peut en outre devenir goîtreux à tout âge, si l'on vient habiter un pays où le goître est endémique; mais, dès que le corps a pris son accroissement et que l'entendement humain est formé, le goître n'influe en rien ni sur l'un ni sur l'autre, et dans ce cas, l'on est goîtreux, mais non crétin. »

Pour les deux cas de crétinisme ci-dessus spécifiés, Fodéré ajoute que : « arrivé à la puberté, les organes de la génération prennent un grand volume, ce qui rend le crétin très-lubrique; et sa peau de-

vient brune, on l'appelle alors marron ; il ne craint ni le froid, ni le chaud, ni les coups ; il est souvent sourd et muet. Il m'est arrivé, dit encore l'auteur cité, d'en voir qui passaient pour sourds, tressaillir au bruit d'un pistolet ; ceux-là peuvent entendre, mais certainement ils n'écoutent pas ; leur odorat est insensible, leurs goûts obtus, leur vue est normale, mais non leur regard, et ils n'aperçoivent ni les distances ni les couleurs. »

En outre, Fodéré s'attache à démontrer que le crétinisme postérieur à la puberté, n'a aucune influence rétroactive sur les facultés intellectuelles.

Si les préjugés religieux qui protégent les crétins contre l'égoïsme de la civilisation n'avaient pas régné dans toute leur force au temps où Fodéré travaillait à son excellent livre, cet ouvrage eût été complété par des observations nécroscopiques ; mais quelque zèle qu'ait apporté cet homme savant dans cette tâche qu'il regardait comme un devoir, puisqu'en traitant du crétinisme, il avait en vue l'amélioration du sort de ses compatriotes, étant lui-même de la Maurienne, cette partie de la Savoye, qui semble avec le Valais la patrie du crétinisme des Alpes ; quelques tentatives qu'il essayât pour ravir au mal qui rongeait son pays le secret de son intimité pathologique, Fodéré n'a pu, dans le cours de dix années d'observations persévérantes, ouvrir que deux cadavres de crétins. Aussi demanderons-nous à d'autres, venus après lui, et qui n'ont point eu à lutter contre des préjugés de conscience aussi exclusifs, le secret du

crétinisme, ou du moins ce que l'on en peut savoir.

Guggenbühl dit : « le crétinisme offre une analogie fréquente avec la scrofule et particulièrement avec la scrofule torpide. Le cerveau et le système nerveux se trouvent dans un état de torpeur et d'insensibilité auxquels succèdent peu à peu des congestions séreuses encéphaliques. Les sutures crâniennes restent longtemps béantes ; les fontanelles postérieures et latérales longtemps ouvertes, l'antérieure est plus grande que de coutume dès la naissance; les os du crâne sont plus ténus et plus faibles, les cheveux rares, courts et fins. »

Le *Dictionnaire des sciences médicales* de Berlin dit formellement : « l'autopsie cadavérique des crétins prouve que les os de leur crâne ont éprouvé un ramollissement semblable à celui qui se trouve dans les os des rachitiques. » L'enquête faite dans le Valais, par ordre de Napoléon, prouve le même fait. Les dernières recherches des docteurs Carus et Mengis le confirment ; et M. Guggenbühl l'admet comme incontestable : or, le contraire a souvent lieu dans l'idiotie.

Aussi, si Pinel et Esquirol ont pu confondre le crétinisme avec l'idiotie, confusion explicable par l'éloignement où ces maîtres se trouvaient de tout sujet de comparaison ; si Esquirol a pu dire textuellement : le « crétinisme est une variété de l'idiotie ; » les hommes mieux placés pour voir ont dû dire à leur tour comme Guggenbühl : le crétinisme ne doit pas être confondu avec l'idiotie ; et moi je puis ajouter : le crétinisme doit être aussi peu confondu avec l'idiotie, que la cause

avec l'effet; le crétinisme étant souvent cause de l'idiotie, et l'idiotie n'étant jamais cause du crétinisme.

Mais s'il ressort des citations précédentes et de l'observation des phénomènes que l'idiotie peut résulter du crétinisme, elle n'en est pas la conséquence nécessaire. Nous avons vu que l'enfant, saisi dès le berceau par le crétinisme, est virtuellement frappé d'idiotie, tandis que l'homme fait peut être crétinisé par les influences locales, sans que l'idiotie vienne altérer en lui les fonctions organiques, perceptives, intellectuelles et morales ; sans que le crétinisme le réduise à l'état d'idiotie. Mais on a pu reconnaître en outre une troisième classe de crétins : celle des sujets crétinisés dans la période de la seconde jeunesse; et ceux-là ne sont ni idiots ni capables à la façon de tout le monde. Que sont-ils donc ? ils sont imbéciles à des degrés divers. Immobilisés dans leurs progrès acquis, ils restent tels qu'ils étaient au moment où le crétinisme les a saisis, sauf les cas où la permanence de la cause aggrave le mal, et chez eux l'état consécutif d'imbécillité se manifeste de la même manière que chez les sujets ordinaires de nos contrées, où cette infirmité résulte d'une fièvre cérébrale, d'onanisme, etc., etc.

Ainsi, il est bien établi désormais, qu'à part les individus crétinisés après la période de puberté, et sur l'intelligence desquels le crétinisme n'a aucune action, il y a deux espèces de crétins, espèces distinctes par la période d'invasion de la cause qui les rend tels, et distinctes par les symptômes psycholo-

giques de leur infirmité ; les crétins de naissance qui tombent dans l'idiotie, les crétins par influence locale postérieure qui s'immobilisent à un moment donné dans l'imbécillité. Aux uns les instincts personnels, grossiers, impétueux, animaux ; aux autres les instincts jaloux de relation, instincts dissimulés, instincts dangereux, instincts sociaux jusqu'à la limite de leur compréhension.

M. Guggenbühl, l'homme pratique dans la question, distingue très-bien avec moi, le crétin d'avec l'idiot; M. Gérard-Marchand, dans sa thèse sur le crétinisme (Paris 1842), va plus loin, et distingue le crétinisme du goître, distinction difficile à signaler en Suisse peut-être, mais que tout le monde était à même de faire dans certaines contrées de la France, où le goître est commun et le crétinisme inconnu. A mon avis cette opinion qui consiste à faire du goître et du crétinisme deux affections distinctes qui se confondent souvent sans pour cela avoir rien d'identique, cette opinion n'est ni bien neuve ni bien hardie ; mais elle n'a pas encore été professée, et il en découlerait plusieurs conséquences importantes, parmi lesquelles celle qui me frappe avant toutes les autres, est la possibilité de classer dans un genre distinct du crétinisme et de l'idiotie, et pourtant se rapprochant de l'un et de l'autre, cet état pathologique, improprement appelé par moi-même idiotie, que l'on rencontre si fréquemment dans les pays bas et marécageux en France, en Belgique, en Hollande et surtout en Ecosse. Si la distinction que

M. Marchand a, le premier, scientifiquement établi entre le goître et le crétinisme, était admise, il ne serait plus impossible de reconnaître, avec moi, dans les nombreux sujets dont je parle les symptômes d'une variété de crétinisme propre aux pays bas, et que l'on pourrait appeler les crétins des pays bas, par opposition aux crétins des montagnes, qui ont seuls attiré l'attention jusqu'à présent.

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on professe sur le crétinisme et sur les causes du crétinisme, il est constant que c'est une infirmité, non pas accidentelle, comme l'idiotie propre, mais en quelque sorte localisée. Il y a des idiots presque partout, et l'on signale, au contraire, des localités où le crétinisme dévaste les populations : on compte un crétin sur dix à douze habitants dans certaines vallées de la Savoye et de la Suisse, on en compte un sur huit dans certaines localités de l'Inde. Ces espèces de gisements ont pour centres signalés et principaux les Pyrénées, les Alpes, les Cordilières, le pays Shoor, (Indoustan.)

Le crétinisme est donc un mal géographiquement limité à certaines contrées, et qui plus est, variable selon les conditions climatériques, comme nous pouvons le voir par les différences qui existent entre les crétins des Alpes et les cagots des Pyrénées.

Pénétré de cette vérité, que les modes du crétinisme varient suivant les lieux où il se manifeste, et de cet autre principe que je me suis efforcé de démontrer plus haut, à savoir que le crétinisme était

autre chose que l'idiotie, je ne prétends pas imposer aux personnes qui peuvent s'occuper des crétins, ma méthode toute d'une pièce, et telle que je l'ai formulée à l'usage des idiots de notre pays. En 1841, le révérend père Girard, président la Société helvétique des sciences naturelles, me fit l'honneur de me demander, d'abord officiellement dans les actes imprimés de cette illustre société, puis officieusement, par lettre et par l'entremise de M. le comte de Diesbach, un plan d'éducation applicable aux crétins de la Suisse.

Eloigné, comme je l'étais alors, de sujets propres à modifier ma pratique d'une manière utile à cet honorable dessein, je dus, à mon grand regret, récuser cet l'honneur que me faisait la Société helvétique des sciences naturelles; et ce n'est pas sans une vive satisfaction que j'ai appris plus tard que M. le docteur Guggenbühl, avait entrepris la tâche que les circonstances m'avaient forcé de négliger. L'établissement du docteur Guggenbühl existe sur les hauteurs de L'Abemdberg; il fonctionne, grâces à l'activité charitable de son fondateur, grâces aux secours qui lui arrivent d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre. Ne serait-il pas temps que des hommes qui consacrent leur vie à une tâche aussi ingrate que difficile, fussent mis en rapport; que M. Guggenbühl en Suisse, M. Crommelinck en Belgique, M. Saegert en Prusse, puissent concerter avec moi leurs efforts, pour que la méthode d'enseignement des crétins et des idiots, complétée par l'expérience

de ces hardis travailleurs prenne enfin le rang qui lui appartient dans la société et dans la science ?....

CHAPITRE VII.

De la démence.

Esquirol dit à ce sujet :

« Il règne une grande confusion dans tous les auteurs qui ont écrit sur l'aliénation mentale, relativement à l'idiotie (idiotisme). S'en tenant aux apparences, on a confondu les idiots avec les individus en démence, et réciproquement ; parce que ceux-ci, absorbés par des idées fixes, paraissent plongés dans la stupeur, ou parce que l'intelligence des autres semble oblitérée ou abolie, on en a conclu qu'ils étaient tous idiots.... Pinel ne distingue l'idiotie de la démence que par le degré d'altération de l'intelligence, et définit la démence : l'abolition de la pensée ; et l'idiotie, l'oblitération des facultés intellectuelles et affectives. Souvent il parle de cette dernière comme du degré le plus avancé de la démence, et rapporte des faits dans lesquels il est évident qu'il n'avait pas de notions bien nettes sur ces deux infirmités de l'esprit. Enfin, il admet l'idiotie acquise et l'idiotie connée. Fodéré a adopté cette distinction. »

Je ne nierai pas non plus qu'il ne soit fort difficile de distinguer par leurs symptômes un grand nombre

de cas de démence d'avec l'idiotie ; je m'étonne même que l'on ait demandé à Pinel un compte si sévère de la confusion où il s'est laissé entraîner à cet égard, quand il a cité comme idiots des individus déjà avancés en âge, et qui étaient évidemment frappés de démence. Non-seulement on peut dire que la démence, et particulièrement la démence sénile, ressemble fort à l'idiotie ; mais rien n'empêche d'avouer qu'elle devrait peut-être en prendre le nom. Car cette démence est à proprement parler l'idiotie des vieillards. Ses caractères sont presque identiques, et elle n'en diffère souvent que par l'incurabilité résultant de l'épuisement du sujet. l'idiotie des enfants, en effet, comme la démence aiguë elle-même, peut être combattue « par tous les agents propres à activer la vitalité, et à renouveler la masse des éléments constitutifs du sujet ; » mais non pas l'idiotie des vieillards qui résulte précisément du manque de vitalité et de l'engorgement des appareils régénérateurs par nutrition : un dément âgé n'est donc pas plus curable qu'un idiot de naissance qui fut resté tel et sans qu'on fît effort pour le guérir, pendant soixante ou quatre-vingts ans; mais ils se ressemblent à beaucoup d'égards et souvent de manière à ce que l'on s'y méprenne.

Aussi la distinction de ces deux états, distinction qui me semble peu importante, puisqu'elle ne saurait servir à rien tenter d'avantageux au sujet âgé, cette distinction ne peut pas toujours s'emprunter aux symptômes actuels à un moment donné, symptômes qui se présentent presque partout identiques dans la

démence comme dans l'idiotie; pour la formuler on doit interroger les circonstances du mal : son commencement, ses périodes, sa durée, afin de pouvoir pronostiquer sa terminaison. Je ne doute pas de l'action efficace d'un traitement sur les déments, jeunes encore, non plus que sur les idiots enfants ; mais j'en doute quand il s'agit de la démence ou idiotie sénile, et dans l'idiotie des enfants, quand ces derniers sont arrivés à la puberté; j'en doute jusqu'à plus ample informé et preuve contraire.

Voici la comparaison de la démence et de l'idiotie telle qu'Esquirol l'a tracée; malgré les erreurs de pronostic qu'elle contient sur l'idiotie, elle peut encore être consultée avec fruit :

« La démence et l'idiotie diffèrent essentiellement, ou bien les principes de toute classification sont illusoires. La démence, comme la manie et la monomanie, ne commence qu'à la puberté ; elle a une période d'accroissement plus ou moins rapide La démence chronique, la démence sénile s'aggravent, d'année en année, par l'usure des organes et par la perte successive de quelque faculté. Tous les symptômes trahissent la faiblesse physique, tous les traits sont relâchés, les yeux sont ternes, abattus ; et si l'homme en démence veut agir, c'est qu'il est mu par une idée fixe qui a survécu à la perte générale de l'intelligence. On peut guérir de la démence, on conçoit la possibilité d'en suspendre les accidents ; il y a diminution, privation de la force nécessaire pour l'exercice des facultés, mais ces facultés existent encore. Des se-

cousses morales, des médicaments peuvent réveiller, exciter assez de force pour produire la manifestation de quelques idées, de quelques affections ; d'autres moyens peuvent enlever les obstacles qui arrêtent cette manifestation. Si l'homme tombé dans la démence ne succombe point promptement, il peut parcourir une longue carrière et arriver à un âge très-avancé ; à l'ouverture du corps on trouve quelquefois des lésions organiques, mais ces lésions sont accidentelles ; car l'épaississement des os du crâne, l'écartement de leurs tables, coïncident avec la démence sénile, et ne caractérisent point de vices de conformation. Il en est de même des altérations et des changements que subit la substance cérébrale par les progrès de l'âge.

« L'homme en démence est privé des biens dont il jouissait autrefois ; c'est un riche devenu pauvre. L'idiot a toujours été dans l'infortune et la misère. L'état de l'homme en démence peut varier, celui de l'idiot est toujours le même ; celui-ci a beaucoup de traits de l'enfance, celui-là conserve beaucoup de sa physionomie de l'homme fait. Chez l'un et l'autre, les sensations sont nulles ou presque nulles ; mais l'homme en démence montre, dans son organisation et même dans son intelligence, quelque chose de sa perfection passée ; l'idiot est ce qu'il a toujours été, il est tout ce qu'il peut être relativement à son organisation primitive.

« De cette comparaison, n'est-on pas en droit de conclure qu'une affection dont l'époque de l'invasion

est constante (l'enfance), qui a des symptômes spéciaux, dont le pronostic est toujours fâcheux, qui présente des altérations organiques qui lui sont propres, offre une masse de caractères suffisants pour la différencier de toute maladie. »

Quoiqu'il en soit, le grand mérite d'Esquirol, dans cette question, c'est d'avoir autant que possible, différencié l'idiotie de la démence soit chronique soit sénile.

Il prouve d'abord par des chiffres que la démence, inconnue avant la puberté, se rencontre rarement chez le jeune homme, et ne commence à se manifester que vers quarante ans.

Il définit ensuite la démence en opposition avec sa définition de l'idiotie : « une affection cérébrale, le plus souvent sans fièvre, et chronique, caractérisée par l'affaiblissement de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, l'incohérence des idées, le défaut de spontanéité intellectuelle et morale ; enfin, un état s'aggravant d'année en année par l'usure des organes et la perte successive de quelques facultés ; » et comme il sent fort bien que l'observation porte toujours sur un moment donné de la vie de chaque sujet, et qu'à un moment donné le dément peut offrir à l'observateur des symptômes d'anomalies intellectuelles, analogues à ceux que présente l'idiotie ; comme d'ailleurs il fonde sa définition des deux espèces, démence et idiotie, sur les seuls symptômes psychologiques, (méthode à laquelle ses successeurs n'ont rien ajouté), il recommande aux observateurs

de ne pas tenir exclusivement compte des symptômes présents, d'interroger le passé, l'origine et la gradation du mal, et il dit textuellement : « Ce ne sont pas les symptômes actuels, ce n'est pas une époque seule de la maladie qui peuvent en donner l'idée abstraite; il faut, au contraire, voir, étudier cette maladie dans toutes ses périodes; chacune d'elles devant fournir quelque trait à son diagnostic. »

C'est ainsi seulement qu'on pourra distinguer la démence de l'idiotie dans les cas, assez rares d'ailleurs, où l'âge des sujets laisserait quelque doute sur le genre d'affection dont ils seraient atteints, et en outre permettrait de leur appliquer un traitement approprié à l'un ou l'autre mal.

CHAPITRE VIII.

Des maladies mentales.

Nous venons de voir ce qu'il faut penser de la confusion des déments et des idiots; considérons maintenant : 1° jusqu'à quel point l'idiotie peut être confondue avec les diverses autres sortes d'aliénation mentale, soit la manie, la monomanie, la lypémanie et les diverses espèces d'hallucinations; 2° si les enfants sont susceptibles de tomber dans une sorte d'aliénation mentale; 3° quels sont les cas d'idiotie, qui ont pu être confondus avec la folie; 4° quelles sont

les complications de l'idiotie, qui peuvent faire tomber l'idiot dans une de ces espèces de folie, postérieurement à sa puberté.

1° Jusqu'à quel point l'idiotie peut-elle être confondue avec les diverses sortes d'aliénation mentale?

Si la définition que le docteur Leuret a donnée de la folie est vraie et d'une magnifique généralité; si *l'aliéné est un homme qui se trompe*, rien ne ressemble moins à un aliéné qu'un pauvre enfant idiot. Car l'idiot ne se trompe jamais, seulement il ne sait pas. Intellectuellement l'idiot est *une créature qui ne sait pas*; ses erreurs sont des ignorances, ses préjugés des ignorances; ses timidités résultent comme ses imprudences de son ignorance; il ne sait pas, mais il ne se trompe point. Prenez, en effet, les plus stupides : celui-ci ne veut pas descendre un pied d'une marche sur l'autre, *c'est qu'il ne sait pas* opérer une flexion articulaire, garder son équilibre dans le mouvement, mesurer la distance du plan sur lequel il a pris son point d'appui, au plan sur lequel il faudrait descendre, etc. Celui-ci se penche à toutes les fenêtres, et va tomber sur le pavé, si on ne lui oppose des grilles, des barreaux; *c'est qu'il ne sait pas* prévoir le danger, s'il l'aperçoit, ou bien mesurer la distance qui le sépare du sol, ou encore se tenir en équilibre sur une surface étroite, comme la baie d'une fenêtre, etc. Et de même dans l'ordre intellectuel : si vous interrogez des idiots ils répondront mal, mais non faux; ils ne percevront, ne réfléchiront pas,

mais ils sont incapables de déraisonner, de divaguer; tous, je le répète, ne savent pas, savent mal ou savent peu; mais ils ne se trompent point, à la manière des maniaques, des monomaniaques, des lypémaniaques et des hallucinés.

2° Si les enfants idiots ne sont pas des aliénés, et si l'on ne doit pas les confondre avec ces derniers, les enfants en général sont-ils susceptibles de tomber dans l'aliénation mentale?

La négative doit être admise pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'existe aucune observation authentique d'aliénation mentale recueillie sur un jeune sujet de moins de dix ans; la seconde tient aux conditions mêmes dans lesquelles se produit l'aliénation. Les passions, avec toutes les conséquences individuelles, sociales, publiques et secrètes, qui en dérivent, jouent un rôle décisif dans la production de la folie, même quand la folie est un fait héréditaire, prévu, et en quelque sorte attendu à coup sûr. Or, jusqu'à quinze ou vingt ans, les passions viriles n'ont pas encore supplanté les instincts puérile, leur mode d'excitation n'a point agi sur le cerveau, ni réagi sur l'intestin; la folie, même quand on peut dire qu'elle existe à l'état occulte, c'est-à-dire, comme principe héréditaire, ne se produit pas dans cette première période de la vie. Il est cependant une exception, exception aussi rare qu'elle est triste et terrible dans ses résultats, elle peut se produire quand la manie solitaire a développé des passions précoces et irrésistibles. J'ai connu un jeune homme, ou plutôt

un enfant de douze ans, épuisé par l'onanisme; il croyait tenir en sa possession une jeune princesse, qu'il se figurait avoir associée à ses actes solitaires. Le malheureux est mort peu de temps après que cette hallucination se fut déclarée chez lui. Attaché sur son lit (c'était le seul moyen de le sauver de lui-même), sentant sa fin approcher, il priait encore les personnes qui le soignaient la veille de sa mort, de lui délier les mains pour qu'il pût embrasser sa chère princesse. Cette exception porte sur un sujet qui n'a pas encore atteint l'âge de la puberté; mais en lui, l'éréthisme a devancé la puberté même; la manie solitaire a allumé des désirs qui ont bien manifestement préparé l'hallucination; c'est un enfant fait homme avant le temps marqué par la nature, qui a été saisi de monomanie érotique. Cette exception, loin d'infirmer la règle, la confirme, et, jusqu'à preuve contraire, on est autorisé à dire qu'il n'y a pas d'enfants aliénés.

3° Quels sont les cas d'idiotie qui ont pu être confondus avec la folie?

Autant qu'il m'a été donné de voir commettre de semblables erreurs, j'ai reconnu qu'elles portaient presque toujours sur des idiots affectés d'hydrocéphalie, au moindre degré, et sur les idiots dont les appareils sensoriels semblaient seuls affectés d'incapacité, c'est-à-dire sur les deux formes d'idiotie les moins graves. Dans ces deux catégories, en effet, se rencontrent les sujets mobiles, inattentifs au plus haut point, d'une loquacité incessante, même

quand ils articulent à peine quelques sons; incapables les uns d'écouter, ce qui les fait croire sourds; les autres de regarder, ce qui ne leur permet de prendre aucune notion exacte des choses et des personnes; quelques-uns de se servir de leurs mains sans briser ce qu'ils touchent; presque tous de se tenir immobiles, assis ou debout quatre secondes de suite. Pour le médecin affairé, auquel on présente un de ces petits infortunés, il lui demande son âge, et l'enfant répond bonbon; il lui montre sa tabatière, l'enfant saisit l'écritoire du docteur, et la renverse; il lui demande combien font 2 et 2, l'enfant répond par un air de la Dame Blanche, le tout entremêlé de sauts, de gambades, de cris, de rires, et de paroles sans suite, sans fin. Sur ce, le docteur prend son chapeau, déclarant l'enfant aliéné, coût... 20 francs.

Or, ces idiots, et non pas ces aliénés, sont ceux avec lesquels l'homme patient, doux et ferme, aura le plus de succès. S'il domine cette inattention, et il peut la vaincre; s'il fixe ces sens désordonnés, et il peut les fixer, il sera tout surpris lui-même des progrès dont ces deux sortes de sujets, généralement réputés incurables ou aliénés sont susceptibles.

4° Quels sont enfin les complications de l'idiotie qui peuvent faire tomber l'idiot dans une espèce de folie postérieurement à la puberté?

Ce n'est pas l'idiotie elle-même qui dégénère en folie, comme beaucoup de gens sont disposés à le croire; à mon sens même, personne n'est moins dis-

posé à tomber dans l'aliénation mentale que l'idiot; mais certains cas d'idiotie sont compliqués de maladies ou d'infirmités accessoires, dont je parlerai plus au long par la suite; maladies ou infirmités qui, seules et indépendamment de l'idiotie, ont pour conséquence possible et même fréquente l'aliénation mentale. Parmi ces causes d'aliénation, complétement étrangères à l'état d'idiotie, les plus communes, sont l'épilepsie, l'hémiplégie et la corée. Les idiots, atteints de l'une ou de l'autre de ces affections complétement distinctes de l'idiotie, comme je le prouverai en son lieu, finissent souvent leur triste existence dans la démence ou dans la monomanie. Mais il n'en est pas de même de ceux chez lesquels l'idiotie se présente dégagée de toute affection accessoire : ces derniers conservent jusqu'à leur dernier instant le caractère de leur condition anormale primitive, et meurent comme ils ont vécu, idiots, et non aliénés.

CHAPITRE IX.

Comparaison entre l'idiotie et les diverses affections qui ont été confondues avec elle.

Résumons, par une comparaison rapide, les différences qui séparent l'idiotie de l'état des enfants arriérés, de l'arrêt de développement par l'imbécillité et par le crétinisme, et enfin de tous les états patholo-

giques avec lesquels on l'a confondue. L'idiotie est congéniale ou le résultat d'accidents qui surviennent dans les premiers temps de la vie ; elle se manifeste sous la forme d'incapacités de toutes sortes, dès que l'enfant devrait pouvoir donner signe d'activité, d'intelligence et de sensibilité, ou, au plus tard, à la suite des convulsions qui signalent la première dentition ; mais, dans l'un et l'autre cas, l'affection nerveuse et ses symptômes apparaissent d'emblée dans toute leur gravité, ou ne tendent à empirer et à se compléter que durant cette première période, que l'on peut appeler inflammatoire. L'imbécillité, au contraire, résulte de causes accidentelles, toujours postérieures aux premiers développements de l'enfant, comme des coups ou une chute sur la tête, des travaux intellectuels au-dessus de ses forces, une maladie cérébrale aiguë, la manie solitaire, etc. Aussi remarque-t-on que l'imbécillité se produit subitement, quand elle résulte d'une cause instantanée, la fièvre cérébrale, par exemple ; et progressivement, quand elle a lieu par suite de mauvaises habitudes, cause chronique, et ne s'aggrave qu'autant que la cause qui l'a produite continue son action délétère. Le crétinisme, lui, toujours endémique, bien que tantôt héréditaire, et tantôt accidentel, ne se laisse guère deviner dans les premiers moments de la vie. L'état d'imbécillité ou d'idiotie, qui en est la conséquence, résulte tant de la gravité des symptômes que de leur époque et de leur mode d'invasion, rapide quelquefois, presque toujours lent et progressif : d'ail-

leurs le crétinisme, livré à lui-même, va toujours s'aggravant. Enfin la démence et les autres maladies mentales sont de beaucoup postérieures à la naissance, et se manifestent le plus souvent par degrés, toujours s'empirant.

L'idiotie coïncide toujours avec un état nerveux particulier, auquel se joint un tempérament lymphatique ou très-sanguin, différence d'où résultent des manifestations diverses, des désordres nerveux qui lui sont propres : le rachitisme, la scrofule, l'épilepsie, l'hémiplégie, etc., ne sont qu'accidentellement joints à l'idiotie. L'imbécillité, laissant prédominer les constitutions musculaires et bilieuses, n'est accompagnée d'aucun désordre nerveux extérieur, si ce n'est une grande atonie et quelques insensibilités locales. Le crétinisme emporte avec lui la constitution lymphatique, la scrofule, le goître, le rachitisme, et tout le cortége des infirmités résultant de l'abondance des fluides blancs ; il altère secondairement les appareils nerveux, comme tous les autres, mais cependant moins que le tissu des os qui en est particulièrement ramolli. La démence dénature la constitution habituelle du sujet ou l'aggrave ; sous son action, le système bilieux domine ; le tissu cellulaire s'enrichit au détriment des systèmes nerveux et musculaires ; les os deviennent friables, l'estomac et les intestins s'altèrent, les fonctions digestives, restées sans stimulant, s'accomplissent mal ou demeurent suspendues, et la constipation remplace la diarrhée, si fréquente chez l'idiot.

Les appétits vénériens sont plus ardents dans le crétinisme et l'imbécillité que dans l'idiotie et dans la démence.

Dans tous ces cas, la parole peut ne pas se produire ou n'exister que sous une forme incomplète et inintelligible. Mais, après avoir distingué les sujets chez lesquels la parole manque pour une cause étrangère à l'état anormal, quand il y a idiotie ou autre (après s'être assuré qu'il n'y a pas perforation du voile du palais, ou paralysie des appareils nerveux qui propulsent le son, ou de ceux qui dirigent les contractions nécessaires à l'articulation), on arrive à reconnaître au mutisme plusieurs causes inhérentes au mal principal. Pour les idiots et les crétins de naissance, le mutisme vient du manque d'intelligence, joint plus tard, et en cas de progrès accomplis par l'éducation, à la difficulté qu'ils éprouvent à faire mouvoir, au gré de leur volonté ou de la volonté qui dirige leurs efforts, les organes si compliqués de la parole. Pour les imbéciles et les déments, le mutisme résulte quelquefois d'un parti pris par eux de ne pas parler, et plus souvent encore d'une incapacité de vouloir exécuter les mouvements vocaux et articulatoires : mouvements que leurs organes peuvent exécuter, mouvements auxquels leur volonté se refuse opiniâtrément.

Dans les cas d'idiotie, d'imbécillité, de crétinisme et de démence, l'intelligence se produit quelquefois en sens inverse de la gravité du mal. Ainsi un imbécile peut être plus inintelligent qu'un idiot, un dément plus stupide qu'un crétin, comme aussi le con-

traire se rencontre également. Mais si le degré d'intelligence n'est pas entre eux en raison de l'espèce, et se trouve en raison du degré d'infériorité de l'individu dans chaque genre ; par contre, l'applicabilité des facultés, quelles qu'elles soient, est en raison de l'espèce ; et par exemple, l'idiot n'applique son intelligence, avec suite, à rien qu'aux entreprises qu'il tente pour satisfaire ses appétits, ses goûts, ou dans un but d'ordre et de rangement, qui ne nécessite de sa part que des mouvements très-simples et toujours répétés dans le même ordre : comme plier des journaux, feuilleter ou ranger des livres, frotter, lécher des souliers, etc., etc.... L'imbécile est capable au contraire de travaux assidus, pourvu que ces travaux ne demandent presque aucune attention, comme bêcher, balayer, etc. Le crétin, quand il n'est pas perclu, suit les conditions de l'idiot ou de l'imbécile, selon son cas; c'est pour cette raison qu'il est souvent capable de travaux qui demandent de l'attention, de la patience et la répétition des mêmes mouvements. Le dément est ou n'est pas capable d'appliquer son intelligence à une œuvre, selon la gravité de son état, selon la phase aiguë ou chronique de son mal, ou selon la complication de sa démence avec la manie, etc....

La sensibilité tactile, l'impressionnabilité au froid, à la chaleur, à l'électricité, aux divers agents atmosphériques, est souvent extrême et poussée jusqu'au merveilleux chez l'idiot, même chez celui qui offre l'exemple d'insensibilités partielles, comme quand

il se frappe ou se mord violemment. L'imbécile et le crétin se font remarquer par l'obscurité de ce sens, dont la démence obscurcit et suspend même quelquefois les fonctions.

Par contre, la myotilité, la marche, et tous les mouvements coordonnés, sont beaucoup plus profondément affectés chez l'idiot que chez l'imbécile et le dément : ces derniers ont rarement des tics nerveux et des balancements.

Les habitudes de l'idiot diffèrent de celles de l'imbécile, en ce qu'elles présentent un caractère de répétition des mouvements et des actes; celles du crétin et du dément ont souvent, et pour les raisons que j'ai dites, beaucoup d'analogie avec celles de l'idiot.

L'odorat et le goût de l'idiot sont plus dépravés que ceux de l'imbécile, les anomalies de ses sens sont plus fréquentes dans le crétin que dans le dément. Mais on doit se garder de prendre les habitudes et les anomalies du goût et de l'odorat pour mesure de l'état particulier d'un sujet, avant de s'être assuré du genre de vie auquel il a été soumis; car tel sujet serait parfaitement propre, aimerait le rangement, les odeurs et les saveurs agréables, qui s'est, si l'on peut ainsi dire, acclimaté avec des habitudes repoussantes et des goûts dépravés par suite de la négligence ou du mauvais vouloir des personnes qui l'ont laissé aux prises, dans l'isolement, avec les matières et les goûts les plus immondes. Aussi me suis-je longtemps étonné de ne rencontrer jamais dans les livres que des portraits où les imbéciles, les idiots, les crétins et les

déments se trouvaient exactement peints avec les mêmes couleurs; mais j'ai remarqué, depuis, que toutes ces figures étaient étudiées d'après les sujets de nos hôpitaux, et mon étonnement cessa : les lieux font les habitudes, les habitudes créent les goûts, et de là vient la désespérante monotonie de la hideur.

C'est dans les familles où ces malheureux sont entourés de soins qu'il faut les voir pour discerner les caractères propres à leur état, des dépravations que l'incurie ne manque point de leur surajouter.

Les instincts de l'idiot sont doux, tranquilles, peu agressifs, surtout relativement aux personnes; il aime à détruire, ou à ranger, ou à gratter, ou à frapper méthodiquement; mais les choses sont le but de son activité ; également ses joies et ses colères sont relatives aux choses plus qu'aux personnes. L'imbécile, au contraire, plus indifférent aux choses, presque sans élection décidée pour un objet, a des sympathies et des antipathies personnelles, suivies de manifestations extrêmes, qui peuvent aller jusqu'à la violence, jusqu'au délire, jusqu'au crime. Le crétin, selon que son état est primitif ou consécutif, ressemble, sous le rapport des instincts, à l'idiot ou à l'imbécile (1); et le dément, qui ne s'occupe nullement des choses qui tombent sous ses sens, qui est incapable d'influences étrangères comme le sont les

(1) Le demi-cretin est fourbe, dissimulé, lâche et sujet à commettre des crimes obscurs, dit Fodéré, et nous pouvons en dire autant des imbéciles qui, sous l'empire de suggestions secrètes, portent le meurtre et l'incendie dans nos campagnes.

précédents, suit de son chef, en vertu de déterminations intimes et aveugles, des résolutions instinctives, dont les résultats, relativement aux personnes, sont quelquefois désolants.

Quand le crâne de l'idiot n'accuse pas les formes de l'hydrocéphalie, il est manifestement déprimé, tantôt au-dessus de l'arcade surciliaire, avec saillie prononcée des arcades temporales, et il se joint quelquefois à cette dépression de la base antérieure du crâne une saillie éminente des bosses frontales; tantôt la dépression, au lieu d'être sensible à la base, rétrécit les tempes, qui s'en vont alors fuyant; tantôt le cervelet est comme aplati : alors la partie supérieure de l'occiput, la suture lambdoïde et la partie postérieure des pariétaux ne présentent aucune rondeur; tantôt, enfin, le crâne est presque uniformément rétréci à partir de sa base, et se termine en cône comme un pain de sucre incliné d'avant en arrière. Mais, que la tête affecte l'une ou l'autre de ces formes, sa circonférence est au-dessous de la moyenne, toutes les fois que l'on n'a pas affaire à un hydrocéphale; moins à cause de la différence intrinsèque que donne, dans la mensuration générale du crâne, l'une ou l'autre de ces dépressions indiquées, sauf la dernière (car, dans toutes les autres, le volume de la tête est à peu près normal au moment de la naissance), que parce que le développement général de la masse cérébrale a été arrêté, précisément à partir de l'époque où l'infirmité s'est produite. Chez l'imbécile, aucune des masses considérables du cerveau ne se

trouve atrophiée, la forme du crâne n'est jamais sensiblement altérée; mais il n'en est pas de même de ses parois. Au moment où se manifestent les premiers symptômes d'imbécillité, le crâne s'endurcit et semble se pétrifier, tant dans sa forme que dans son volume; d'où il suit, que l'imbécile a la tête d'autant plus petite que son infirmité a commencé plus tôt. La tête du crétin, bien que participant de celle de l'idiot et de l'imbécile, présente ce caractère particulier, et résultant du ramollissement de la substance osseuse, que le crâne du crétin subit, même plusieurs années après la naissance, des déformations monstrueuses, et qui semblent incompatibles avec la somme d'activité intellectuelle qui lui reste: mais on ne doit pas oublier que, chez le crétin, l'atrophie du cerveau n'est qu'un état consécutif, tandis qu'il est primitif pour l'idiot. Enfin, à l'âge où se manifeste la démence, elle ne saurait laisser de traces externes de sa présence sur les parois convexes du crâne, et c'est dans la pulpe cerébrale elle-même que l'anatomie va les chercher.... et les trouve quelquefois.

L'idiot, sans le secours d'un traitement actif, meurt jeune, presque toujours avant trente ans; l'imbécile vit plus longtemps; le crétin va jusqu'à un âge avancé; le dément, quand il survit à la période aiguë de son cas pathologique, peut atteindre une longue vieillesse.

Par toutes ces différences, quelquefois obscures, j'en conviens, mais le plus souvent manifestes, et

qui, d'ailleurs, ont besoin d'être recueillies dans leur ensemble pour servir de base au diagnostic, on peut, dès aujourd'hui, diagnostiquer avec une certaine précision les divers états qui ont été trop souvent confondus jusqu'à présent. Je sais bien que cette confusion devait résulter de ce que la nomenclature n'était pas fixée; nous nous trouvions tous dans ce cas; mais les noms peuvent-ils manquer aux choses connues? Quand une chose est connue, elle se nomme pour ainsi dire d'elle-même; et, pour ma part, peu m'importe que l'on accepte les noms que je donne aux choses, pourvu que ma distinction de ces mêmes choses subsiste : la distinction, voilà l'essentiel.

Or, ces distinctions sont d'autant plus considérables, qu'elles servent de point de départ à l'hygiène, à l'éducation et au traitement moral des sujets. Que si l'on confond un imbécile avec un idiot, ou un idiot primitif avec un sujet idiotisé par le crétinisme, par où commencera-t-on? Cherchera-t-on à donner à l'imbécile les notions premières qu'il possède, mais dont il ne tire aucune application, avant d'avoir rendu à ses appareils nerveux la sténie sans laquelle il n'y a pas d'activité nerveuse ni cérébrale? On échouera.

Voudra-t-on donner au crétin une éducation prétendue littéraire, avant d'avoir fortifié ses tissus de manière à rendre les forces de station et de locomotion à ses appareils? ce serait absurde. Essaiera-t-on d'apprendre à lire à l'enfant arriéré qui comprend

tout ce qu'on lui dit, et ne peut percevoir une seule des notions qui arrivent par le sens de la vue, avant d'avoir fait l'éducation de cet organe, etc., etc..... ce serait, dans tous les cas, tenter l'impossible.

Il est clair qu'ici la distinction est le fait capital, le fait culminant, le fait qui dominera toute la théorie et éclairera toute la pratique; et si, postérieurement, la doctrine pratique se trouve réellement en rapport avec la distinction des genres que j'ai établi, se trouve logique et partant applicable, il sera évident que la distinction précise des espèces et des genres permettra d'appliquer précisément, et dans l'ordre des besoins, telles ou telles des formules que je déduirai plus loin.

Pour le moment, l'essentiel était de débarrasser l'idiotie des nombreux et incommodes voisins avec lesquels on l'avait établie en flagrante promiscuité. En suivant cette marche éliminative, nous avons débarrassé notre route : 1° des définitions vicieuses ou incomplètes; 2° des divisions de l'idiotie en espèces ou genres de fantaisie; 3° des observations spéculatives qui n'enseignent rien relativement au traitement des idiots; 4° des états pathologiques qui ont été confondus avec l'idiotie; enfin nous pouvons entrer maintenant sans encombre au cœur même de notre sujet, en définissant et analysant l'idiotie proprement dite.

CHAPITRE X.

Nouvelle définition de l'idiotie.

L'idiotie, qu'est-ce donc enfin?

L'idiotie est une infirmité du système nerveux, qui a pour effet radical de soustraire tout ou partie des organes et des facultés de l'enfant à l'action régulière de sa volonté, qui le livre à ses instincts et le retranche du monde moral.

L'idiotie, abstraction faite des maladies, des infirtés et des dégénérescences d'organes qui l'aggravent trop souvent, ne se présente que sous deux formes essentielles, qui sont :

1° L'affection chronique de tout ou partie des masses nerveuses, qui donne lieu à l'idiotie profonde ;

2° L'affection partielle ou totale des appareils nerveux qui se ramifient dans les tissus et président à la vie de relation, d'où résulte l'idiotie superficielle (1).

L'idiot type est un individu qui ne sait rien, ne peut rien, ne veut rien, et chaque idiot se rapproche plus ou moins de ce summum d'incapacité.

§ I. — de l'idiotie profonde.

L'idiotie profonde résulte d'une affection d'un ou

(1) Je démontrerai dans mes monographies que cette division n'est pas un *à priori*.

de plusieurs des centres nerveux, comme les lobes du cerveau, le cervelet, la moelle allongée (1).

Ces affections graves ne sont pas toutes représentées extérieurement par la forme du crâne, comme on semble trop disposé à l'admettre aujourd'hui pour l'idiotie en général. Dans un assez grand nombre de cas d'idiotie, même profonde, le crâne ne présente aucune dépression anormale; quelquefois même il est du plus haut style, et d'une régularité parfaite, sauf la longue saillie anguleuse, que forme, dans ce cas, l'arcade temporale, en se prolongeant fort loin vers la région moyenne et postérieure des pariétaux. Cette proéminence, qui n'a jamais été signalée avant moi, mérite de fixer l'attention désormais; car, lorsqu'elle existe, elle coïncide souvent avec une forme de crâne qui n'offre pas d'autres signes palpables de l'affection céphalique; et l'on sait combien sont précieux pour le diagnostic les symptômes irrécusables.

Lorsque l'idiotie profonde laisse son empreinte sur la boîte osseuse qui renferme la pulpe cérébrale, elle le fait de deux manières, par renflement avec amincissement du crâne, et par sa dépression, souvent accompagnée d'induration et de nodosité.

Dans l'hydrocéphalie, le crâne se distend selon les besoins de son contenu, mais on aurait tort de croire

(1) Il y a certaines de ces affections tellement graves que l'individu qui en est frappé ne présente plus qu'une masse inerte. Quand cet état a résisté à un traitement hygiénique bien conduit, il est clair que l'on doit s'abstenir : là où il n'y a rien la science ne peut rien (Voyez le chapitre 14 : *des Idiots incurables*).

qu'il se distend dans toutes ses dimensions. Le front, quand bien même il serait proéminent à la hauteur des bosses frontales, reste toujours déprimé, et comme barré tout le long de l'arcade surciliaire; la partie postérieure du crâne reste également stationnaire, et même souvent en deçà de la moyenne; et le renflement ne s'opère que dans la région moyenne, et tantôt latéralement, tantôt en élévation, de sorte que les hydrocéphales présentent quelquefois cet étrange phénomène d'une tête plus large que longue, ou d'un crâne beaucoup plus allongé que la figure.

Par contre, d'autres hydrocéphales offrent un visage très-long et un crâne relativement petit; mais cette configuration ne se rencontre que dans des idiots âgés, chez lesquels la capacité crânienne, primitivement exagérée, eu égard aux proportions générales d'un nouveau-né, est restée stationnaire au milieu de la croissance de tous les autres organes : On remarquera sur ces derniers, les désordres de conformation de la voûte palatine, qui expliquent jusqu'à un certain point l'incapacité de la parole.

Dans la microcéphalie, la dépression, bien que constante et sensible, varie de position plus que ne varie le renflement dans l'hydrocéphalie. Mais avant de décrire les diverses dépressions propres aux microcéphales, remarquons d'abord que, chez eux, si les bosses frontales sont presque toujours déprimées, elles le sont moins à la base antérieure qu'au sommet coronal et vers les arcades temporales; aussi, tandis que le front de l'hydrocéphale vient souvent se

poser à angle droit sur la ligne faciale horizontale, celui du microcéphale forme quelquefois avec elle un angle de moins de quarante degrés (1).

Et maintenant si nous recherchons les formes les plus générales de la microcéphalie, nous en trouvons quatre principales et comme typiques des dépressions du crâne;

1° La microcéphalie antérieure dans laquelle le crâne s'en va fuyant d'avant en arrière. L'arcade surciliaire est courte, mais non déprimée; à partir de cette base étroite, tandis que la suture médiane des frontaux forme une saillie verticale légèrement bombée, les bosses frontales suivent une direction inclinée et conique, les arcades temporales s'effacent, les pariétaux, également resserrés, se reportent un peu en arrière, la ligne occipitale supérieure décrit une courbe longue et étroite, et la tubérosité de l'occiput est un peu saillante, mais sans largeur.

2° La microcéphalie postérieure aplatit, au contraire, les plaques osseuses qui recouvrent le cervelet; la ligne courbe occipitale s'élève presque droite au-dessous de la tubérosité occipitale effacée; la suture lambdoïde et les extrémités postérieures des pariétaux forment avec l'occiput une sorte de plancher au sommet duquel les pariétaux, assez élevés, suivent à peu près leur courbure latérale habituelle, tandis que la partie antérieure du crâne ne présente rien de très-exceptionnel, et offre quelquefois même l'ap-

(1) Telle est la conformation cérébrale de Pauline Choisy, e pourtant elle a vécu plusieurs mois.

parence d'une structure harmonieuse ou hardie.

3° La microcéphalie circulaire présente, de son côté, une base assez normale, sauf que la coupe horizontale du crâne se rapproche plus du cercle que de l'ovale; mais, à partir de ce point, les os du crâne tendent tous rapidement vers le sommet qui est souvent assez élevé et légèrement incliné en arrière comme un cône penché. Dans cette espèce, la fuite la plus rapide des courbes de la boîte osseuse se fait sentir de la suture écailleuse du temporal au sommet et au centre de la suture sagittale.

Toutes autres dépressions apparentes du crâne sont les résultats d'accidents ou d'anomalies particulières du système osseux, qui n'ont aucun rapport avec l'idiotie, ne représentent pas toujours exactement la courbure concave de la boîte, et sont parfaitement compatibles avec les développements intellectuels les plus variés et les plus satisfaisants.

4° Mais il n'en est pas de même des inégalités choquantes que l'on remarque entre les deux côtés du crâne que sépare la ligne médiane. Ces inégalités énergiquement prononcées peuvent entraîner avec elles l'idiotie avec corée, épileptie, etc., ou consécutivement une affection cérébrale chronique (1).

Est-il besoin d'ajouter que, dans tous les cas ci-

(1) J'ai souvent lu que le crâne des idiots était aplati au sommet, tandis que j'ai toujours trouvé en eux cette région plus élevée que toutes les autres circonvoisines; dans la microcéphalie circulaire, c'est même la seule qui fasse saillie, et sa proéminence est alors considérable.

dessus, la mensuration donne des proportions notablement inférieures à celles observées sur le crâne des individus ordinaires, et que les différences dans les dimensions portent principalement, mais non exclusivement, dans chaque espèce de microcéphalie, sur les parties déprimées, ou sur le côté du crâne où semble peser l'inégalité de configuration.

La variété des têtes d'idiots que je signale, tant des hydrocéphales que des microcéphales, prouve que M. Belhomme a eu raison de dire qu'il n'y a pas de forme particulière de la tête propre à l'idiotie ; mais il eût pu ajouter qu'il y a telles formes de la tête qui emportent nécessairement avec elles l'idiotie, dans leur expression la plus tranchée ; or, ces formes sont : 1° l'excès de développement antérieur, latéral et supérieur ; 2° l'extrême saillie par hauteur et prolongement de l'arcade temporale sur des crânes d'un beau style d'ailleurs ; 3° les dépressions frontales et temporales jointes à un renflement de la base des pariétaux près l'apophyse mastoïde du temporal ; 4° les dépressions postérieures des pièces du crâne correspondant au cervelet ; 5° les dépressions circulaires et coniques à partir d'une base large et arrondie ; 6° les inégalités choquantes des deux côtés de la boîte osseuse. Je ne mentionne que pour mémoire l'acéphalie, ou microcéphalie absolue, qui ne laisse à l'idiot que peu d'instants d'existence.

Telles sont les seules formes sensibles, reconnaissables, et appréciables du crâne dans l'idiotie profonde.

Quant au principe intime et impalpable de l'idiotie,

à savoir la nature même de l'affection cérébrale, que représentent ces déformations rien n'est moins connu. «Les lésions partielles de la substance du cerveau, dit Fodéré, une diminution quelconque dans le nombre de ses lames ou de ses anfractuosités ne sauraient être considérées comme cause d'idiotie. D'abord on serait très en peine de définir l'utilité de chacune de ces distributions, ensuite il est reconnu que l'on a souvent enlevé des portions considérables de ce viscère, sans que les sujets aient perdu la raison. » Esquirol trace avec soin le portrait d'un idiot dont la tête était parfaitement conformée ; M. le docteur Leuret cite des cas nombreux de lésions cérébrales qui n'étaient suivies d'affections mentales d'aucune sorte, et au contraire des affections mentales qui ne laissaient aucune trace de lésion, ni même d'inflammation dans les centres nerveux; Morgagni rapporte le fait d'un homme qui, ayant de grands maux de tête, depuis trois mois, meurt après avoir dîné et soupé tranquillement; à l'ouverture, on trouve le cervelet entièrement squirrheux ; et pourtant cet homme avait conservé la parole, la raison, et ses habitudes de travail, excepté dans le paroxysme de la douleur. Fodéré, lui aussi, a vu un jeune homme sujet à des vertiges périodiques, mais qui se livrait d'ailleurs malgré son mal, à un travail assidu, mourir subitement, et présenter à l'autopsie l'hémisphère droit détruit en entier et remplacé par du pus; cependant jusqu'au dernier jour le sujet avait joui de la plénitude de ses sens, de ses mouvements et de sa raison.

Enfin, on lit dans le *Traité de la Manie*, p. 134 : « J'ai remarqué un stéatome, de la grosseur d'un œuf, dans la partie moyenne du lobe droit d'un cerveau. On croira peut-être, qu'il s'agit du cerveau d'un aliéné?... Mais je me hâte de prévenir un jugement précipité, et je puis assurer que la personne était hémiplégique ; qu'elle avait fait depuis deux mois une nouvelle chute sur la tête, et qu'elle n'a jamais manifesté le moindre écart, la moindre incohérence dans ses idées. Quel sujet de commentaire et d'explications, si cette personne avait été en même temps aliénée? » ajoute l'illustre Pinel, qui avait la maligne bonhomie de La Fontaine.

D'après ces opinions considérables dans l'espèce, et ces exemples auxquels j'en pourrais joindre d'autres, il est donc manifeste qu'il n'y a pas de lésion cérébrale actuellement connue, autre que l'hydrocéphalie et la microcéphalie majeures, pour être la représentation externe et sensible de l'idiotie.

Il est vrai que Morgagni a trouvé le cerveau des idiots très-dense, que Meckel a trouvé la substance cérébrale plus sèche, légère, friable; que Malacarne a cru observer que la diminution du nombre des circonvolutions se montre en proportion de l'absence d'intelligence, et que les feuillets ou lamelles du cervelet étaient moins nombreuses chez les idiots ; mais admettons que toutes ces anomalies (qui pourtant ne concordent pas absolument entre elles, et se nient quelquefois réciproquement, comme la densité trouvée par Morgagni, là où Meckel aperçoit une plus grande

légèreté et friabilité), existent pourtant; et voyons si nous en serons plus avancés dans le diagnostic du principe de l'idiotie? Nullement. « L'anatomie pathologique, dit J. Muller, ne peut jamais avoir qu'une application très-restreinte à la physiologie du cerveau; » aussi elle a bien pu constater dans certaines lésions, la friabilité, la densité de la pulpe cérébrale, mais elle n'a pas trouvé la concordance de ces anomalies internes, impalpables, invisibles, avec les formes externes, palpables, visibles du crâne; or c'est du diagnostic de l'idiot vivant, et non de l'idiotie morte qu'il s'agit : donc, l'anatomie pathologique éclaire mal la question du traitement des idiots aux lueurs douteuses de la dissection post-obitum; donc, la forme du crâne est encore aujourd'hui la seule apparence connue, et en même temps appréciable, le seul signe extérieur sur lequel on puisse fonder le diagnostic de l'idiotie profonde (1).

(1) C'est peut-être ici le lieu de rendre grâce à Gall et à Spurzheim, pour leurs travaux sur le cerveau. Ne partageant pas les doctrines de ces deux illustres dogmatistes, je suis fort à l'aise pour les louer, non des conclusions théoriques de leurs travaux, mais de l'impulsion qu'ils ont su donner à l'étude des centres de l'innervation; car, si avec l'un ou l'autre de ces maîtres, on risquait de s'égarer dans une analyse trop subtile des facultés, des aptitudes, on doit du moins à leur méthode d'investigation une connaissance plus précise de l'équilibre nécessaire aux masses cérébrales pour fonctionner régulièrement. N'oublions pas d'ailleurs que les plus beaux travaux que l'on ait faits dans ces derniers temps ont été entrepris dans le but de critiquer les leurs, et qu'il ont eu au moins le mérite de remettre la question sur le chantier (*Voyez* l'ouvrage de F. J. Gall, *sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*. Paris, 1825, 6 vol. in-8).

§ II. — De l'Idiotie superficielle.

L'idiotie superficielle résulte d'une affection partielle ou totale des appareils nerveux qui se ramifient dans les tissus et président à la vie de relation (1).

En définissant ainsi l'idiotie superficielle, je n'ai pas entendu affirmer que, toujours et dans tous les cas d'idiotie superficielle, les appareils nerveux qui se ramifient dans les tissus, et président à la vie de relation, fussent seuls affectés; et que la masse cérébrale ne participât en aucune manière aux troubles de l'économie nerveuse, soit primitivement, soit consécutivement. Pourtant, il est des cas où ma définition ainsi comprise, se trouve absolument vraie (2). Mais il en est d'autres, et je me hâte d'avouer qu'ils peuvent se présenter en assez grand nombre, où, soit primitivement, soit consécutivement à l'état des appareils nerveux qui devraient servir d'intermédiaire entre la pulpe cérébrale et les phénomènes extérieurs, le cerveau paraît se trouver, lui aussi, dans les conditions d'inactivité qui ont pour résultat les désordres propres à l'idiotie. J'irai plus loin, et j'avouerai encore volontiers que, dans quelques-uns des cas ci-dessus il m'a été impossible de reconnaître si l'inactivité cé-

(1) Esquirol les nomme *appareils dè transmission*, par opposition à la pulpe cérébrale qu'il appelle *organe de perception*. Si l'expression d'Esquirol laisse chose à désirer sous le rapport psychologique, du moins elle a le mérite de bien préciser la distinction importante qu'elle signale.

(2) Voir l'observation 12e, 4e partie.

rébrale était le principe ou la conséquence des désordres nerveux inférieurs, et je suis presque aussi fier d'avouer mon ignorance à ce sujet, que d'autres le sont de faire passer la leur pour du génie.

Je dirai donc, afin de compléter ma pensée, que pour moi, dans l'état actuel des connaissances à cet égard, l'idiotie superficielle résulte d'une affection partielle ou totale des appareils nerveux qui se ramifient dans les tissus et président à la vie de relation ; affection à laquelle se lie, dans certains cas, une incapacité, soit primitive, soit consécutive, des centres nerveux.

Dans ce dernier état de complexité, il est rare que le crâne affecte une forme anormale franchement déterminée; l'anomalie la plus sensible qui lui soit propre, en ce cas, est un peu de dépression le long de l'arcade surciliaire, un renflement assez notable de la suture écailleuse du temporal, la grande largeur du cervelet, ou l'inégalité sensible des deux côtés du crâne; tandis que, dans l'idiotie superficielle sans complication appréciable d'idiotie profonde, le crâne ne présente le plus souvent ni dimensions notablement exceptionnelles, ni proportions exagérées en plus ou en moins.

Hâtons-nous donc de reconnaître que, dans l'état d'impuissance où nous laissent, à l'égard du système nerveux, les résultats obtenus par l'anatomie pathologique, les affections des appareils nerveux qui ont l'idiotie superficielle pour résultat, échappent à une appréciation matérielle et positive. Mais si le principe de l'idiotie superficielle échappe à nos sens armés du

microscope et du bistouri, est-elle également insaisissable pour notre intelligence ? C'est ce que nous allons voir dans l'analyse des symptômes physiologiques et psychologiques de l'idiotie, après avoir jeté un coup d'œil rétrospectif, sur ce que l'on aurait dû appeler ses symptômes organopathiques.

CHAPITRE XI.

Des symptômes organopathiques de l'idiotie.

Bien qu'il y ait dans l'idiotie, comme dans la folie, des cas assez nombreux, où nulle lésion organopathique ne vient offrir la cause palpable et sensible du désordre ou de l'infirmité mentale, cependant on devrait ranger en première ligne, parmi les symptômes de l'idiotie, ceux qui font toucher du doigt le mal, les symptômes organopathiques, s'il était vrai qu'on les connût. Mais il est faux que l'on ait la moindre connaissance exacte et générale à cet égard.

1° Les hydrocéphales ne sont pas toujours idiots, tant s'en faut, et le plus grand nombre d'entre eux ne présente qu'un degré d'idiotie assez mitigé d'intelligence, tandis que plusieurs manifestent une suractivité intellectuelle malheureusement peu durable, et qui ne tarde pas à s'éteindre dans un état comateux.

2° Beaucoup de crânes d'idiots ont été ouverts sans qu'on y ait découvert aucune lésion grave, ou dans lesquels on a trouvé des lésions qui passent, d'autre

part, pour coïncider avec l'existence d'autres affections cérébrales, et par conséquent ne sauraient expliquer péremptoirement la présence de l'idiotie.

3° La forme du crâne des idiots, variable d'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, ne représente expressément aucune lésion que l'on puisse nommer et qualifier avant l'autopsie; si ce n'est quelquefois l'hydrocéphalie.

4° Enfin, l'autopsie n'a jamais rien prouvé, pour prévenir, modifier, corriger, guérir les cas d'idiotie qui se sont offerts aux praticiens, subséquemment à leurs travaux anatomiques sur cette matière pas plus qu'en faveur des sujets sur lesquels on l'a pratiquée.

Pour toutes ces causes, et jusqu'à ce que la question anatomique de l'idiotie soit plus avancée, je reconnais volontiers l'existence positive ou possible de certains symptômes organopathiques de l'idiotie; mais je nie qu'ils puissent être, à cette heure, le sujet d'une classification scientifique, ni la base d'un diagnostic sérieux, et utile surtout.

C'est donc uniquement pour mémoire, et, comme le dit franchement Esquirol, pour *servir à l'histoire de l'idiotie,* que je rapporterai quelques observations nécroscopiques de cet illustre praticien, de son élève, M. Belhomme, et du docteur Guggembüll.

1re *observation* (1). — « A l'ouverture du corps, faite par M. Mitivié, ce médecin constate que le cuir chevelu de la nommée Guéneau, imbécile, âgée de

(1) De M. Esquirol.

66 ans, était un peu plus épaissi à gauche, que la ligne médiane était déjetée à droite, que la pie-mère était légèrement infiltrée, que le cerveau, un peu mou, n'offrait aucune lésion remarquable. Le poumon présentait, d'ailleurs, les altérations caractéristiques de la maladie à laquelle avait succombé cette idiote (pneumonie aiguë).

2e *observation* (1).—« A l'ouverture du corps de la fille V...., imbécile, âgée de 23 ans, je trouvai le crâne volumineux et épais, le front très-saillant; l'angle facial avait plus de 70 degrés, la ligne médiane de la cavité crânienne était déjetée, la dure-mère très-adhérente au crâne, la lame externe de l'arachnoïde recouverte d'une fausse membrane, ressemblant à la fibrine du sang, un épanchement séreux dans la cavité de l'arachnoïde légèrement injectée, de la sérosité à la base du crâne; le cerveau était très-dense, la substance grise décolorée, la substance blanche injectée. La membrane qui revêt les ventricules latéraux, avait contracté plusieurs adhérences, ce qui leur avait perdre de leur capacité; il y avait des kistes séreux dans le tissu des plexus choroïdes; les pédoncules du cervelet, tout près de la protubérance annulaire, étaient désorganisés; leur substance, dans cette portion, était grisâtre, puriforme, dans l'étendue de deux ou trois lignes de largeur, et de six à sept de profondeur : le cervelet était très-dense. Le péritoine, particulièrement dans

(1) De M. Esquirol.

la cavité pelvienne, était parsemé de petits points noirs; le colon et le cœcum étaient rougeâtres à l'extérieur, tandis que leur membrane muqueuse était brune; la vésicule biliaire contenait de la bile épaisse, grenue et très-brune; l'hymen fermait l'entrée du vagin, les ovaires étaient très-injectés.

3e *observation. Idiote insensible* (1). — «Esquirol a trouvé le ventricule gauche du cerveau distendu par de la sérosité qui avait envahi la place de la substance du lobe du même côté, qui n'existait plus. Les circonvolutions du lobe droit étaient excessivement petites, peu profondes et très-pressées, le ventricule droit était presque oblitéré; la substance cérébrale, très-dense, se distendant plutôt que de se déchirer, était d'un blanc sale; le cervelet était petit, d'une dureté remarquable, surtout la substance grise, qui était presque friable à la surface de cet organe. L'arachnoïde était infiltrée, épaissie sans adhérences. La substance grise des portions cérébrales conservées était décolorée; les poumons atrophiés étaient refoulés vers la portion supérieure de la poitrine; les plèvres contenaient de la sérosité, ainsi que la cavité péritonéale. Le cœur était petit et très-mou; les muscles décolorés se déchiraient facilement. Le squelette est remarquable par sa légèreté, par l'énorme courbure de la colonne vertébrale, par la direction étrange du bassin et par l'étroitesse de la cavité gauche de la poitrine. La tête est petite, un peu incli-

(1) De M. Esquirol.

née à droite, plus développée en hauteur qu'en largeur; le crâne est aplati sur les côtés, un peu déprimé antérieurement ; le front très-étroit, très-fuyant en arrière, présente à sa partie moyenne un renflement inégal, circonscrit par une dépression circulaire. La suture coronale n'est point antérieurement soudée; l'épaisseur des os du crâne n'a que trois à quatre millimètres.

Mesure du crâne :

Circonférence	0,440
Courbe de la racine du nez au bord postérieur du tronc-occipital	0,255
Diamètre antéro-postérieur	0,152
Diamètre bi-temporal	0,117
Total	0,964

Suit la description anatomique de la colonne vertébrale, du bassin, du thorax, etc....

4e *observation. D'une fille hydrocéphale et imbécile au troisième degré* (1). — «Marguerite Vergne, âgée de dix-huit ans, petite de taille, d'un tempérament lymphatique, scrofuleuse, rachitique, a les yeux gris, louches, les pupilles dilatées ; les cheveux sont blonds, les dents et les gencives mauvaises ; la physionomie est douce, mais sans expression ; le visage est bouffi. Paralysie des membres inférieurs, et surtout à droite. Le membre inférieur de ce côté est moins long que le gauche ; il est amaigri, atrophié, rétracté. Le bras

(1) De M. Belhomme.

droit est dans le même état; la tête, énormément développée, a vingt et un pouces et demi de circonférence; les sutures paraissent entièrement formées. Elle est entrée à la Salpétrière le 23 juin 1823. Elle mange sans qu'on l'aide, et irait même chercher ses aliments, si elle n'était estropiée. Elle est réglée abondamment; ses déjections sont involontaires. Elle marche et monte les escaliers en s'appuyant sur une chaise qu'elle porte devant elle. Dans son dortoir, elle s'avance assise; et, s'aidant de son bras non paralysé, elle fait exécuter à son siége des mouvements qui la font avancer. Hémiplégique dès sa plus tendre enfance, les membres du côté sain sont agités de mouvements convulsifs. Très-colère, méchante, elle mord et frappe; gourmande, elle cherche à prendre les aliments des autres. Elle se livre avec fureur à l'onanisme. Lorsqu'on l'interroge, elle répond à ce qu'on lui demande, pourvu que ce soient des choses qui la concernent. Elle répète souvent d'une voix grêle : *Je dirai dix, cent* Pater *pour vous*. Elle a le sentiment de la reconnaissance; elle est même caressante pour la personne qui la sert. Elle voit sa mère avec plaisir. Avant son entrée à l'hospice, elle venait de perdre son père; elle en fut affligée; elle dormait peu et paraissait agitée la nuit. Pendant le jour, elle se vautre souvent dans la boue, et s'expose à la pluie, au soleil. Elle ne paraît pas craindre le froid.

« Vers le mois d'octobre 1823, elle eut un vomissement de sang. Elle entra à l'infirmerie. (Application de sangsues, tisane adoucissante, repos et diète.)

Le vomissement cessa ; mais il survint un dévoiement qui se prolongea plusieurs mois. Les matières âcres enflammèrent la peau correspondante au sacrum ; il en résulta une ulcération qui ne fit que s'agrandir, malgré tous les soins possibles. Cette fille se plaignait souvent de maux de tête, de pesanteurs, de chaleur au visage. Elle succomba le 10 avril 1824.

« *Autopsie.*—Proportions générales du crâne considérablement augmentées ; les os sont durs, et opposent de la résistance à la scie ; leur épaisseur est d'une ligne, à une ligne et demie. On observe des os wormiens à la réunion de l'occipital avec les pariétaux. La dure-mère a suivi le développement du cerveau ; elle est saine. L'arachnoïde est légèrement injectée, et adhérente à la substance corticale, principalement en avant de l'hémisphère gauche.

« Le cerveau est énormément distendu par de la sérosité ; ses hémisphères forment deux espèces de poches. A leur surface, la substance corticale est ramollie et facile à enlever, particulièrement à la partie antérieure et gauche. Les circonvolutions sont presque entièrement effacées de ce côté, et, dans quelques points, l'amincissement est tel, que le moindre effort eût suffi pour déterminer une rupture; à droite, l'amincissement est beaucoup moins considérable.

« Les ventricules, énormément dilatés, laissent échapper une grande quantité de sérosité. Le ventricule gauche présente : 1° des parois très-minces, formées par les substances médullaires et corticales, réduites à une couche très-mince dans plusieurs

endroits; 2° des brides assez nombreuses de nature médullaire, s'étendant d'une paroi à l'autre; 3° à la partie postérieure de la cavité, un prolongement médullaire qui s'étend du pédoncule du cerveau à la paroi extérieure et inférieure de la poche cérébrale, et qui semble être les restes de la couche optique; 4° un léger renflement, situé en avant et en dehors de ce prolongement, qui paraît être le résultat de l'atrophie du corps strié. La corne d'Ammon est saine. Le *septum lucidum* est entièrement détruit. Le ventricule droit contient beaucoup moins de sérosité; ses parois sont plus épaisses; la substance médullaire est consistante. La couche optique, le corps strié et la corne d'Ammon sont sains.

«Le cervelet est plus volumineux, plus étendu à gauche qu'à droite; ses deux lobes ne sont point parallèles. L'arachnoïde, supérieure et inférieure à ceux-ci, est épaissie; une matière purulente verdâtre est infiltrée au-dessous d'elle dans plusieurs points de sa surface. La substance corticale du lobe gauche est d'un gris ardoisé, et ramollie. La substance médullaire est de consistance naturelle. A droite, la substance corticale est saine, la substance médullaire compacte et résistante.

«La protubérance annulaire est dans l'état naturel. Le prolongement spinal offre une coloration verdâtre qui s'étend jusque dans son intérieur.

«*Thorax*. Plèvre adhérente à droite dans l'étendue de la paume de la main. Poumons sains. Cœur petit et flasque.

« *Abdomen.* Estomac peu injecté. Les intestins grêles sont agglomérés à la partie inférieure. La membrane muqueuse est rouge dans plusieurs points de son étendue, mais sans ulcération. Les gros intestins contiennent des matières jaunes et liquides ; les autres organes sont sains.

5[e] *observation. D'un idiot partiel ayant les facultés du calcul et de l'ordre, mort en* 1842. *Autopsie* (1). — « M. D...., âgé de quarante-huit ans lorsqu'il entra dans l'établissement, était d'une assez bonne constitution ; d'un caractère doux, il avait toujours eu l'intelligence peu développée ; ce n'est qu'à force de maîtres et de soins qu'on était parvenu à lui apprendre à lire, à écrire et à compter. Il possédait une faculté extraordinaire, celle de dire assez promptement à quel quantième de l'année correspondait tel jour qu'on lui désignait ; et, chose extraordinaire, il ignorait souvent dans quelle année il vivait. Il se faisait aussi remarquer par son esprit d'ordre et de rangement, et aimait voir les objets placés deux à deux ; s'il voyait une fenêtre ouverte, il en ouvrait une seconde ; si on le touchait au bras, il se faisait toucher au bras opposé ; si même il s'était fait mal à une jambe, il se frappait l'autre ; un jour, une bûche lui tomba sur le pied droit, il saisit la bûche et se la fit tomber sur le pied gauche.

« Ces facultés, ces tendances si distinctes, devaient frapper les phrénologistes, qui distinguèrent positivement les protubérances de l'ordre et du calcul.

(1) De M. Belhomme.

L'examen du crâne était assez curieux; voici ses dimensions : Circonférence, 21 pouces (560 millimètres); diamètre transverse, 5 pouces et demi (155 millimètres); diamètre antéro-postérieur, 7 pouces (190 millimètres). Le crâne est assez bien conformé, le front est assez large, mais fuyant (Lorsque je rédigeai cette observation, en 1836, j'annonçai que les os devaient être fort épais).

«En 1839, on s'aperçut que sa marche était difficile. Il avait les prodromes d'une paraplégie. Il resta dans un état stationnaire pendant une année, après laquelle il eut plusieurs petites attaques d'apoplexie, accompagnées de pâleur extrême du visage; le malade perdait connaissance, et revenait bientôt de son affaissement. Le 20 août 1842, il eut une très-forte attaque d'apoplexie, qui fut suivie de spasmes et de convulsions qui avaient tous les caractères épileptiques; le côté gauche du corps, surtout, se trouvait affecté de convulsions : saignées, ventouses au cou, sinapismes. Sous l'influence de ce traitement, les accidents parurent céder; mais un travail inflammatoire se faisait au cerveau, les accès épileptiformes se renouvelèrent avec contracture à gauche; il s'affaiblit successivement, et succomba au milieu de ses accès, qui persistèrent constamment.

« *Autopsie.* Maigreur du cadavre, cachet de la souffrance sur le visage.

«La tête est volumineuse, le cuir chevelu est assez épais. Les os du crâne sont épais à la région frontale, et avaient une épaisseur normale à la région posté-

rieure et latérale de la tête. Au niveau du sinus longitudinal supérieur, on remarque que les os sont amincis et logent des glandes de Pacchioni développées.

« La dure-mère est soulevée et même percée par les glandes dont je viens de parler, pour aller soulever les tables de l'os qui étaient translucides ; l'arachnoïde ouverte laissait échapper de la sérosité en assez grande quantité ; elle est épaissie à la surface convexe du cerveau, et normale à la base. La pie-mère est aussi épaissie et adhérente à l'arachnoïde, elle s'enlève assez facilement. La substance corticale paraît saine, si ce n'est au lobe moyen et postérieur, surtout à gauche, où l'on enlève cette couche corticale avec les membranes. A l'hémisphère droit, la surface corticale est rougeâtre, mais ne s'enlève pas avec les membranes.

« Coupée couche par couche, la substance médullaire est généralement ramollie, et présente çà et là des foyers apoplectiques d'un aspect jaunâtre, et un ramollissement qui les entoure. Ces foyers sont très-nombreux et coïncident avec les attaques qui se sont multipliées dans les derniers temps de la vie du malade ; plus on se rapprochait des cloisons des ventricules, plus ces foyers se multipliaient. A gauche, l'hémisphère est moins parsemé de ces petits foyers, mais il y a en arrière une assez grande étendue de ramollissement.

« Il y a aussi une remarque que j'ai oublié de mentionner dans l'examen général de la masse cérébrale ; c'est que les lobes antérieurs étaient fort petits, ce

qui coïncide avec l'épaisseur considérable du coronal.

« Portant l'investigation vers les centres du cerveau, on trouve un ramollissement presque général ; la cloison centrale est en bouillie, la couche optique droite est moins consistante, les corps striés sains. La voûte a trois piliers, la protubérance et une partie du bulbe rachidien partagent l'aspect de ramollissement ; le cervelet était petit.

« *Thorax.* Les poumons étaient gorgés de sang, surtout en arrière ; on trouve un peu de sérosité dans les plèvres. Le cœur est flasque, le péricarde renferme une certaine quantité de sérosité.

« *Abdomen.* L'estomac est à l'intérieur arborisé, la membrane muqueuse paraît saine ; les intestins grêles sont phlogosés légèrement dans quelques points.

« Chez cet imbécile, le cerveau était assez volumineux, et la tête assez bien conformée ; aussi avait-il un certain degré d'intelligence, et l'éducation avait fait quelque chose pour lui. Cependant le front était très-fuyant et les tempes aplaties. On pouvait supposer, ce que j'avais dit depuis longtemps, que les os du crâne étaient épais. L'autopsie a confirmé plus tard cette prévision. Il y a un autre point sur lequel je vais appeler l'attention, c'est cette sorte d'atrophie du cerveau qui peut exister avec le développement de la boîte osseuse ; ici encore, nous avons trouvé que le cerveau présentait, comparativement, moins de volume que le crâne lui-même, en raison de l'épaisseur de l'os coronal.

5e *observation. Crétinisme* (1). « Marie H., âgée de

10 ans, est née d'une mère adonnée à l'eau-de-vie. Bien que faible de naissance, cette enfant apprit pourtant à marcher et à parler jusqu'à sa troisième année. Mais maltraitée et négligée depuis cette époque, elle devint idiote et contrefaite. Elle ne faisait entendre, de temps en temps, qu'un cri, semblable à un bêlement; elle désapprit complétement à marcher. Les membres se décharnèrent, le ventre se gonfla, et se tendit comme un tambour, les glandes lymphatiques s'engorgèrent en plusieurs endroits. Dans les derniers temps de sa vie, il s'établit une espèce de danse de saint Guy, et le sujet mourut bientôt avec tous les symptômes d'une apoplexie nerveuse. Nous en fîmes l'autopsie, M. le Dr. Valentin et moi, et voici ce que nous trouvâmes dans le cerveau : adhérence intime de la dure-mère aux os du crâne : cette membrane et tout le cerveau injectés de sang. Les 12 paires de nerfs encéphaliques se montraient complétement à la base du crâne, mais diversement développés. Les nerfs olfactifs et optiques étaient d'un volume suffisant; les moteurs de l'œil, les pathétiques et les abducteurs dans un état normal; les trijumeaux, les acoustiques, les glossopharingiens, les vagues, les accessoires et les hypoglosses étaient plutôt trop forts que trop faibles, tandis que les nerfs faciaux n'avaient pas la moitié de leur épaisseur. On n'apercevait aucune asymétrie sensible dans les nerfs de chaque côté. Toute la base du cerveau était dans

(1) De M. Guggenbühl.

une parfaite intégrité. L'entonnoir et l'appendice ne présentaient aucune abnormité. Le pont de Varole était un peu oblique, la moitié droite saillant plus en avant que la gauche. Les éminences olivaires se prononçaient suffisamment. Vu de haut et de côté, le cerveau ne présentait aucune irrégularité. Les lobes postérieurs du grand cervelet recouvraient jusqu'à ses derniers bords, le petit cervelet, dont rien ne déparait le volume. En général, les éminences entéroïdes étaient un peu effacées. En comparant, autant que possible, chacune de ces circonvolutions l'une avec l'autre, d'après la décision établie par Sömering dans la nouvelle édition de son *Anatomie*, nous trouvâmes, dans les côtés correspondants, tantôt de la symétrie, tantôt de l'irrégularité; de sorte que le défaut et la symétrie des circonvolutions ne pouvaient être admises que conditionnellement. Le corps calleux, la voûte, la cloison transparente, le conarium, la commissure molle et les pédoncules du cerveau n'offraient rien de remarquable. Tout le mal gisait dans les tissus du ventricule latéral du cerveau. La corne d'Ammon était normale de chaque côté, peut-être un peu trop étendue. Les éminences optiques et les corps striés étaient en bon état; mais la corne postérieure était très-dilatée et contenait dans ses plis une masse pulpeuse, qui s'en laissait détacher comme une substance soumise à la macération, jusqu'à l'apparition de la substance compacte du cerveau. La corne intérieure était illésée; à gauche, la corne postérieure présentait la

même dilatation, mais plus exagérée encore, et les ramollissements des circonvolutions pénétraient plus profondément. Le réseau veineux s'agençait bien. Un affaissement remarquable se montrait dans les tubercules quadrijumeaux. L'aqueduc de Sylvius était tant soit peu élargi, ainsi que le canal rachidien. L'inspection microscopique de la substance cervicale, qui avait la consistance requise, ne conduisit à aucun résultat décisif. Ni la masse corticale, ni les corps nerveux, autant qu'il fut possible de les examiner individuellement, ni les fibres élémentaires, ne portaient aucune trace visible d'affection pathologique. Les vaisseaux capillaires de la substance corticale, par exemple, dans les circonvolutions du cerveau, regorgeaient presque partout de sang. Mais aucun épanchement ne se faisait remarquer. Les muscles avaient une apparence de laxité et d'anémie, de même que les intestins. La membrane musculaire avait presque complétement disparu dans le tube digestif. Des dépôts scrofuleux obstruaient le mésentère.

« Cette autopsie prouve que la cause principale du mal provenait d'un état hydrocéphalique des ventricules latéraux du cerveau avec ramollissement des circonvolutions contiguës. Cet état s'était développé à la faveur de la faiblesse congéniale de l'enfant dans les premières années de sa vie. »

Je pourrais démontrer aisément combien peu sont concluantes, et surtout combien concordent mal entre elles ces observations d'après lesquelles on

se croit en mesure de pouvoir déjà conclure d'un état organopathique à une anomalie de fonction, tandis qu'Esquirol se contente de rapporter les détails de son analyse sans en rien conclure; mais je me trompe. Esquirol arrive, au contraire, à cette conclusion, que j'adopte jusqu'à plus ample informé : *Il n'existe pas de rapport direct et constant entre le vice d'organisation et les divers degrés de la sensibilité et de l'intelligence des idiots.*

Concluons de tout ce qui précède :

1° Que la forme du crâne n'indique que dans ses expressions les plus tranchées et les plus anormales, l'état d'idiotie.

2° Que la forme du crâne n'indique jamais le degré d'idiotie, et ne préjuge rien sur le succès possible du traitement.

3° Que la forme du crâne ne donne, que dans certains cas d'hydrocéphalie, et jamais dans d'autres, comme la microcéphalie, par exemple, le moyen de reconnaître sur le vivant, la nature et la gravité de l'affection cérébrale.

4° Que personne ne peut dire à l'inspection d'un sujet vivant, si la tête de l'idiot contient ou non la quantité de circonvolutions nécessaires, si la pulpe cérébrale est trop molle, trop dense, trop friable ; et subsidiairement, que personne n'est en état aujourd'hui de spécifier le nombre de circonvolutions, ni de caractériser l'état de mollesse, de dureté, de non-friabilité nécessaires au cerveau pour fonctionner régulièrement.

5° Que personne ne peut dire, à l'inspection d'un sujet vivant, si les tables du crâne sont trop épaisses ou écartées ; s'il y a sous la boîte osseuse, des épanchements lymphatiques de quelque étendue dans les ventricules du cerveau, un engorgement des vaisseaux sanguins ou lymphatiques, des concrétions calculeuses dans la glande pinéale, etc., etc...

6° Que, dans les cas où le cerveau n'est point affecté, et ces cas semblent assez nombreux, nul physiologiste, n'est en mesure aujourd'hui d'expliquer comment se lie, à un état sain en apparence des organes de la perception, un état anormal des organes de la transmission, comme celui qui frappe, dans l'idiotie superficielle, les nerfs qui président aux fonctions de la vue, de l'ouïe, etc...

Concluons, en un mot, que les symptômes organopathiques n'ont encore qu'une importance secondaire, et ne peuvent être mentionnés que *pour servir à l'histoire de l'idiotie* (1) ; et puisque les symptômes organopatiques de l'idiotie sont encore inféconds par suite de leur variabilité, ou par les vices inhérents aux modes d'investigation analytique qui

(1) Quand on voudra sérieusement, et non pour faire étalage d'une froide et inutile dissection, rechercher les symptômes organopathiques de l'idiotie, on en trouvera, qui, pour n'être que des symptômes consécutifs à l'état cérébral lui-même, n'en présentent pas moins des caractères bien tranchés et surtout bien visibles, visibles sur le vivant, qui seul peut profiter du bénéfice

sont en usage, cherchons donc ailleurs la mesure du diagnostic de l'idiotie.

CHAPITRE XII.

Des symptômes physiologiques de l'Idiotie.

Nous avons vu les médecins négliger les symptômes physiologiques dans leur définition et dans leurs divisions de l'idiotie. Nous les verrions également indifférents à cet ordre de phénomènes, si nous voulions les suivre dans les analyses descriptives qu'ils en ont essayées; mais où cela nous mènerait-il? Ce serait encore un travail critique, un travail négatif, un travail décourageant, qui n'aboutirait pas; aussi bien ai-je hâte d'en sortir, pour respirer l'air vivifiant des faits qui engendre les idées.

Les symptômes physiologiques de l'idiotie sont aussi positifs, et plus précieux pour le diagnostic que les symptômes psychologiques. Cette assertion

de l'observation. Ainsi, les doigts minces, secs et luisants comme des tuyaux de plumes, la dureté du ventre comparée à la mollesse des appareils musculaires qui président à la locomotion, l'épaisissement de la langue et des lèvres, la configuration anormale du voile du palais, etc., sont autant de symptômes organopathiques possibles de l'idiotie ; car les idiots présentent toujours quelqu'une de ces anomalies. Mais on ne veut pas se donner la peine de regarder ; on tranche du bistouri, on conjecture, on entasse de grands mots sur de petits faits, et le mal reste inconnu et incurable.

paraîtra évidente à quiconque sera appelé à observer des idiots; mais on ne semble pas encore en avoir deviné la portée. Et pourtant tout le monde devrait comprendre combien les formes de l'incapacité intellectuelle de l'idiot doivent varier (je ne parle pas ici quant au degré d'idiotie); mais seulement selon le genre de soins, selon les habitudes, selon la société, qui ont entouré l'enfant depuis son premier âge. Ce persistant et profond enseignement des soins, des habitudes, des exemples, pénètre toujours, jusqu'à un certain point, les intelligences les moins perméables; sa constance améliore les conditions mentales de l'idiot bien placé; sa privation aggrave l'infimité de ceux qui sont saisis, dès le berceau, par la misère ou par la bienfaisance publique, mère ou marâtre aussi stériles l'une que l'autre. Aussi, les portraits d'idiots, recueillis en général dans les hôpitaux, représentent-ils (toutes nuances d'idiotie égales d'ailleurs) les sujets comme dépourvus de beaucoup plus de facultés que si on les eût observés dans les familles aisées et soigneuses de leur race; aussi encore, pour la même raison, quand on est appelé près de deux idiots placés à des degrés éloignés de l'échelle sociale, on trouve le sujet riche beaucoup moins gravement affecté dans ses facultés intellectuelles que le sujet pauvre; et pourquoi, je vous prie, cette inévitable différence? Parce que l'on ne fonde, jusqu'à présent, le diagnostic de l'idiotie, que sur les anomalies psychologiques.

Et pourtant les anomalies physiologiques sont bien moins trompeuses. L'influence du milieu social se fait beaucoup moins sentir sur ces dernières que sur les précédentes. Si choyé, si soigné, si bien élevé que soit un idiot riche, les désordres de ses fonctions ne disparaissent pas, et je dirai plus, sont à peine modifiés par l'excellente prévoyance des parents à son égard. On aura pu farder son incapacité intellectuelle pour tromper les amis de la maison sur la nature de son mal ; on pourra rendre l'idiot moins repoussant, moins incapable, poli et gracieux même ; on n'aura fait disparaître ni l'absence ou la difficulté d'articulation de la parole, ni le vide ou l'infixité du regard, ni les désordres de la sensibilité, ni les désordres de la locomotion, ni les tics nerveux ; enfin, à part quelques fonctions organiques et sécrétoires, que l'on sera peut-être parvenu à régulariser, toutes les anomalies physiologiques déposeront, aussi bien chez le riche que chez le pauvre, par leur caractère propre, par leur ensemble, par leur corrélation, de l'état et du degré d'idiotie, en présence duquel se trouvera le praticien.

Mais ce n'est pas là le seul avantage que l'on puisse retirer de l'observation des symptômes physiologiques. S'ils présentent une base plus fixe au diagnostic, ils offrent encore au traitement un point de départ positif. Avant moi, quand on avait cru remarquer que la mémoire, l'attention, la comparaison, le jugement, l'invention, enfin toute la kyrielle des facultés intellectuelles manquait à un idiot, que faisait-

on? On le laissait là, et, vraiment, on avait raison; car laquelle de ces facultés eût-on pu prétendre exercer la première, et comment les eût-on exercées? Mais, aujourd'hui que le diagnostic de l'idiotie va se trouver transporté (sinon complétement déplacé) du terrain psychologique sur le sol plus ferme de l'anthropologie, et que l'on aura d'abord étudié les aspects physiologiques de l'idiotie, on pourra, avec certitude, dire sur chaque sujet : Telle fonction est perturbée, tel moyen peut la régulariser. Or, si de la régularisation des fonctions résultent des aptitudes sensorielles mentales, morales même, il s'ensuivra qu'il suffisait, comme je l'ai fait, de déplacer la question du diagnostic pour la résoudre par celle du traitement.

Les symptômes physiologiques de l'idiotie affectent la motilité, la parole, la sensibilité de certains appareils et les fonctions organiques; mais ces symptômes ne sont pas tous nécessaires, c'est-à-dire inévitablement présents dans tous les cas d'idiotie. Partout et toujours l'idiotie, même superficielle, emporte avec elle des désordres dans les fonctions de la vue et de la plupart des mouvements coordonnés; mais les anomalies du tact, de l'ouïe, du goût de l'odorat, des sécrétions, et les tics nerveux ne sont pas inévitablement présents dans tous les cas; quoiqu'il s'en rencontre toujours quelqu'une de ces dernières. Les désordres physiologiques constants de l'idiotie sont donc : 1° ceux des mouvements coordonnés; 2° ceux de la vision; les autres ne sont qu'accidentels, ou propres à l'idiotie profonde.

§ I. — Du mutisme.

Les désordres de la parole chez les idiots sont nombreux (1). Les uns n'émettent que des cris sauvages, inégaux, inarticulés. Quelques-autres forment, dès leur naissance, des sons qui ont une analogie frappante avec la voix de certains animaux; et les causes que l'on m'a données plus d'une fois de ces étranges analogies, m'ont paru trop extraordinaires, et sont (pour moi du moins) trop dépourvues de preuves, pour que je m'arrête à les rapporter ; d'autant plus, que j'ai vu plusieurs idiots de cinq à douze ans imiter de suite et retenir le cri d'un animal, tandis qu'ils restaient incapables d'imiter la parole qui leur était enseignée avec patience depuis longtemps. D'autres n'émettent que certaines syllabes, et les répètent à satiété; d'autres adoptent un son, un mot, une phrase, les redisent incessamment pendant huit, quinze jours, six mois, un an, plus ou moins, changent ce mot ou cette phrase pour une autre, qui semble leur faire oublier la première, et s'en servent ainsi successivement. Plusieurs ne parlent pas et crient peu, mais chantent ou bourdonnent avec ou sans balancement du corps; d'autres parlent avec une lenteur et une difficulté qui rend leur parole inintelligible; il y en a qui se contentent de répéter tout ce qu'on leur dit,

(1) On consultera sur ce point un ouvrage de M. Puybonnieux, ayant pour titre : *Mutisme et surdité, ou Influence de la surdité native sur les facultés physiques, intellectuelles et morales*, Paris, 1846, in-8°.

toutes les demandes qu'on leur adresse, comme si c'étaient des réponses; on en voit qui, pour avoir plutôt fait, ne répètent que le dernier mot, la dernière syllabe, le dernier bruit de la voix qui les interroge; tandis que l'on est étonné d'en rencontrer chez lesquels la parole est une fonction presque normale, qui s'exécute avec paresse, inattention ou volubilité, mais précisément.

Les exemples ne sont pas rares d'idiots parlants, et qui sont, malgré cet avantage, plus gravement affectés d'idiotie que d'autres qui ne parlent pas. Aussi, n'ai-je jamais hésité à repousser du rang de symptôme principal que lui avait assigné Esquirol, le mutisme, qui n'est dans l'espèce qu'un symptôme secondaire. Mais, une fois mis à sa place, il ne faut plus le négliger. L'état de mutisme d'un idiot emporte avec lui des indications précieuses sur la nature de l'infirmité, et comporte l'emploi d'agents spéciaux tant pour le traitement moral que pour l'éducation.

Et d'abord, le mutisme d'un idiot résulte de deux causes presque toujours confondues en lui, mais qu'il est nécessaire de combattre isolément; ces deux causes sont l'incapacité physiologique de diriger les organes de la parole et le défaut d'intelligence. Ces deux causes se confondent presque toujours, ai-je dit, mais on voit quelques idiots chez lesquels une seule de ces causes existe; et ils arrivent tous inévitablement à ce point, dans le cours de leur éducation. Alors, ou l'idiot essaye de parler et en exprime le désir sans pouvoir le satisfaire, les organes seuls font défaut

dans ce cas; ou l'idiot n'essaye pas de parler parce qu'il ne le désire point, quoiqu'il lui arrive d'émettre au hasard des articulations précises; la volonté intellectuelle, levier des organes, est seule absente dans ce second cas. Mais, dans l'un comme dans l'autre, on aurait également tort de ne pas employer concurremment les stimulants physiologiques et les stimulants intellectuels et moraux, vu que les deux incapacités s'aggravent réciproquement; car, si l'on peut faire arriver en même temps, et comme de front, la fonction des appareils nerveux et musculaires qui président à l'exercice de la parole avec le désir et le besoin de s'en servir, la faculté de parler se développe rapidement. Le contraire a lieu, et la faculté reste longtemps bornée, quelquefois incomplète pour toute la vie, lorsqu'on n'a pas eu le soin d'agir simultanément sur la fonction et sur la faculté. On conçoit en effet que si l'aptitude à articuler des mots est plus prononcée que le désir de parler, l'enfant s'abandonne à des répétitions de mots ou de syllabes répétées sans but indéfiniment; et si le désir de parler précède l'aptitude, l'enfant, après des efforts inutiles, cesse bientôt de souhaiter de le faire, et sentant son impuissance, se résigne au mutisme avec une opiniâtreté qui devient chaque jour plus difficile à vaincre. Quant à la mesure d'action à exercer, on la proportionne aux différences que l'on observe entre les deux incapacités dont se compose d'ordinaire le mutisme des idiots, de manière à ce qu'elles puissent cesser peu à près vers le même temps l'une et l'autre.

Mais ces considérations ne sont pas les seules qui militent en faveur de la sous-division des idiots en muets et parlants. Le mutisme brisant virtuellement le moyen d'échange des idées entre l'individu qui en est affecté et les personnes qui vivent avec lui, il résulte de ce seul fait que la majeure partie des rapports ordinaires du maître avec l'élève se trouvant supprimés, on doit se hâter de leur en substituer de nouveaux, partie pris dans les moyens d'éducation que je proposerai au troisième titre de cet ouvrage, partie empruntés au traitement moral que j'indique ensuite.

§ II. — Incapacité de direction ou de fixité du regard.

C'est là un des symptômes essentiels de l'idiotie; pour quiconque a vécu au milieu d'eux, ce signe est infaillible, L'idiotie profonde et l'idiotie superficielle laissent également leur empreinte sur ce sens de la vue, qui est le sens des perceptions intellectuelles par excellence.

Les incapacités relatives à la vision dans l'idiotie se réduisent à deux. L'une consiste à ne pouvoir fixer la vue, qui est constamment mobile, et ne se repose que dans une certaine obliquité vague où l'enfant paraît regarder sans voir; l'autre en une fixité morne et obstinée, hors de laquelle l'œil de l'enfant ne peut sortir pour regarder un ou plusieurs objets qu'on lui présentera successivement. A vrai dire, ces deux incapacités me semblent fort prochaines sinon identiques, mais quand on observe on doit signaler toutes les différences; si d'ailleurs

elles-ci sont plus apparentes que réelles et se réduient, comme je suis assez porté à le croire, à une eule, l'incapacité de direction du regard, elles ne peuvent pas être combattues par les mêmes moyens, t, pour la pratique du moins, on devra tenir compte le leur diversité quand bien même elle ne serait qu'apparente.

§ III. — Absence partielle ou totale de la faculté d'écouter.

S'il y a peu d'idiots sourds, on en rencontre fréquemment qui sont privés de la faculté d'écouter, au moins la plus grande partie des sons qui frappent nos organes auditifs. Les uns n'écoutent rien, et par conséquent en fait, n'entendent rien ; les uns n'écoutent que la musique, et point la parole ; les autres n'écoutent que le cri du papier froissé ou le bruit sec de leurs doigts frappés contre une table, un verre, une assiette, etc....

Dois-je faire remarquer que les idiots qui n'écoutent pas sont tous réduits au mutisme absolu ? et que le mutisme, dans ce cas, résulte ensemble, des causes que j'ai assignées plus haut au mutisme des idiots, plus, de l'inaptitude à entendre la parole, qui équivaut en cette circonstance à la surdité du sourd-muet ? Oui, quelque banal que cela paraisse, je dois le dire ; car il en résulte que, avec le genre d'idiots dont je m'occupe ici, on ne devra commencer les exercices gymnastiques des organes de la parole, et chercher à stimuler le désir de parler dans l'enfant, que lorsque la faculté d'écouter sera acquise. Pour

l'obtenir, on se servira principalement du geste et du regard, et l'on remarquera, à ce sujet, que le regard de l'idiot qui n'écoute pas est moins vague que celui de l'idiot qui possède toute la sensibilité acoustique : observation importante pour la pratique.

§ IV. — De l'insensibilité tactile.

Les fonctions du tact sont assez souvent lésées chez les idiots. Cette lésion se produit physiologiquement, tantôt par excès de sensibilité, tantôt par insensibilité; quelquefois les deux anomalies se rencontrent chez le même sujet, sur des organes différents. Pour ne parler ici que de l'absence de sensibilité, elle est absolue ou relative; dans le dernier cas on laissera seulement percevoir au sujet les causes d'impression tactiles les plus énergiques; elle est, en outre, ou partielle, c'est-à-dire concentrée sur un ou plusieurs organes spéciaux; ou générale, c'est-à-dire manifeste sur toute l'étendue de l'appareil cutané. Quand l'insensibilité est absolue, le froid et la chaleur ne semblent avoir aucune action opposée : la peau peut être déchirée sur quelque partie de sa surface que ce soit, ou mordue jusqu'à ce qu'il s'y forme de durs calus ou jusqu'au sang, sans que l'enfant manifeste aucune douleur ; les pressions les plus vives ne sont ressenties que lorsqu'elles froissent les contextures profondes, soit des muscles, soit du périoste; cette insensibilité, qu'il faut se garder de confondre avec la paralysie des nerfs de la sensation, est susceptible de

traitement et de guérison, comme aussi, et à plus forte raison, celle qui se réduit à une simple obtusité du tact. L'insensibilité locale, presque toujours accompagnée de tics nerveux, et, par conséquent, plus difficile à corriger, frappe d'ordinaire les extrémités digitales. Mais l'idiot, dont les mains sont particulièrement insensibles, présente en outre fréquemment ce caractère, que ses pieds sont pourvus d'une sensibilité excessive, et telle qu'il ne peut, le plus souvent, les poser à terre pour marcher; ou encore qu'il marche sur les orteils, ou de telle façon, qu'il semble ne pas toucher le sol, et devoir tomber à chaque pas qu'il essaye, et qui n'est qu'indiqué : ce qui rentre dans les signes de l'anomalie suivante.

§ V. — De l'excès de sensibilité tactile.

Lorsque la sensibilité tactile générale est très-vive, l'idiot se plaît à la plus grande chaleur possible, et le froid l'impressionne désagréablement ; on ne saurait le toucher sans surexciter son système nerveux au plus haut degré, il suffit même de toucher la chaise ou le vêtement, ou les cheveux de quelques-uns pour voir se développer en eux une excitation douloureuse, maladive, violente ; mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. Il arrive souvent, en effet, que l'excès de sensibilité tactile est localisé sur quelque organe ; alors l'idiot passe ses journées à toucher son cou ou sa gorge, à passer l'extrémité de ses doigts sur du papier, ou sur des corps polis, avec une délicatesse ex-

quise, ou à tirer des fils d'une extrême ténuité devant et au-dessus de sa tête, en les regardant obliquement, etc., etc. S'il n'a pas la conscience réfléchie des sensations tactiles qu'il se procure ainsi, on voit qu'il les goûte avec une joie instinctive, les recherche comme un animal cherche sa proie, s'y obstine comme le monomane à son idée fausse; il est tout sensation, et tout entier livré à une seule sensation.

§ VI. — De l'atonie.

Le tempérament ou la constitution naturelle du sujet influe, plus qu'on ne saurait croire, sur les manifestations physiologiques de l'idiotie; aussi, quand on voit un idiot morne, inactif, inerte, et un autre gai, actif, agité même, ne faut-il pas attacher à ces manifestations extrêmes une importance primordiale, et prendre pour des symptômes essentiels à l'idiotie ces phénomènes que la diversité des tempéraments suffit à expliquer. L'idiot inerte peut être plus intelligent que l'idiot actif, également le contraire se voit; aussi ne saurait-on établir de degrés entre l'affection de l'un et celle de l'autre; on doit pourtant rechercher en eux cette différence; car, si elle est peu utile dans la théorie, elle devient nécessaire dans la pratique. L'idiot asthénique demande une éducation particulière, des stimulants propres à son état, et dont l'usage serait certainement funeste à l'idiot agité; leur hygiène doit autant différer que leur mode d'éducation et de traitement moral.

§ VII. — De l'excès d'activité.

Si le tempérament lymphatique et les constitutions scrofuleuses accompagnent ou produisent l'idiotie asthénique, la prédominance des systèmes sanguin et musculaire, plus rare, il est vrai, que les précédentes, donne aux idiots un besoin de mouvement, d'activité, d'agitation, qui emprunte à leur infériorité physiologique et intellectuelle les formes les plus excessives et les plus dangereuses, les mouvements les plus excentriques et les plus désordonnés. Marcher, monter, descendre, courir, sauter, gravir, casser, déchirer, couper, mordre, tels sont leurs moyens perpétuels de dépenser l'excès d'innervation qui les agite : que de soins et de prudence ne faut-il pas pour les préserver d'eux-mêmes et préserver les autres de leurs excès ! Et quelle progression il faut suivre pour les faire passer de la pétulance à l'immobilité, de l'immobilité à l'imitation des mouvements réguliers, de l'imitation des mouvements qu'on leur enseigne à la manifestation libre de leur activité régularisée : et rien de cela ne saurait être obtenu, si l'on n'a pas, antérieurement à tout traitement, bien caractérisé et classé chacun des désordres de la moytilité du sujet.

§ VIII. — Des mouvements mécaniques.

L'idiot agité de mouvements mécaniques, diffère essentiellement du précédent, d'abord par sa consti-

tution qui peut n'être pas sanguine, ensuite par son degré d'activité; car l'idiotie accompagnée de tics nerveux n'est pas nécessairement l'idiotie sthénique. Beaucoup d'idiots à tics nerveux sont plutôt inertes qu'agités, mais non pas tous; et, je le répète, ce symptôme doit être considéré à part de l'activité générale. D'ailleurs, les mouvements mécaniques sont de plusieurs sortes et portent sur plusieurs organes; les uns sont relatifs à l'idiot lui-même, et alors ses mouvements n'ont pour but que lui, comme quand il agite ses doigts en l'air, les pose écartés devant ses yeux, les contourne, les mord, suce sa langue, etc.; les autres sont relatifs à un objet particulier dont l'idiot fait élection, soit à temps, soit pour toujours, comme but de son activité : ce seront alors des morceaux luisants de porcelaine brisée, des baguettes, des pailles, du papier, des morceaux de verre, une table, (contre lesquels il aimera à choquer ses doigts ou à porter ses lèvres et ses dents avec bruit ou succion), qui seront le but électif de son incessante activité mécanique. On se gardera de confondre les mouvements *spasmodiques* qui agitent parfois un idiot avec les mouvements *mécaniques*. Ces derniers ont une constance et une mesure uniforme qui les rend très-distincts des mouvements spasmodiques : ceux-ci accidentels, presque toujours provoqués par une modification de la sensibilité, par une cause extérieure, comme le désir, l'impatience, la colère, la tristesse, la joie, sont un symptôme bien moins grave et dont on trouve des exemples chez des individus pleins d'intelligence.

§ IX. — Du balancement.

Bien que l'idiotie affecte les organes moteurs et locomoteurs en général, cependant quelques-unes de ces affections sont accidentelles dans l'idiotie, tandis que le balancement dans la marche, sorte d'irrégularité qui produit une manière de titubation analogue à celle des buveurs, est constante, au moins dans l'idiotie profonde. Quelquefois l'idiot, assis, se balance d'avant en arrière; couché, il balance sa tête de droite à gauche; debout, il ne peut se tenir immobile, et en marche, à plus forte raison, il n'a pas de centre de gravité : dans ce dernier cas, il monte et descend difficilement, ne peut courir ni sauter; et enfin tous ses mouvements coordonnés sont désordonnés. J'ai remarqué que les idiots, chez lesquels l'occipital, la suture lambdoïde et la base postérieure des pariétaux forment ensemble comme un plancher large et aplati, sont tous affectés de ce dernier genre, plus grave que le précédent, de titubation et de balancement; mais ils ne semblent pas les seuls. J'ai vu de pareils désordres parmi les idiots chez lesquels l'arcade temporale est longue, haut placée, et forme une sorte de crête saillante, quoique leur crâne fut d'un bon type d'ailleurs. Enfin le balancement de la tête avant et après le sommeil, se voit chez des enfants ordinaires, et le balancement en marchant est moins grave que le balancement effectué dans les attitudes debout et assis.

Si la science était plus avancée, aurais-je besoin de faire remarquer combien cet état, résultant uni-

quement du manque d'équilibre entre les diverses parties des appareils moteurs et du peu d'action de la volonté sur ces mêmes organes, doit être distingué de la chorée, ou danse de Saint-Guy, qui se rencontre quelquefois jointe à l'idiotie : ce mal accessoire, comme peut l'être l'épilepsie, nécessiter d'ordinaire un traitement médical, et, comme tel, ne saurait nous occuper qu'accessoirement.

§ X. — De l'incapacité de mouvoir au gré de la volonté certains organes moteurs et de l'incontraction des sphincters.

Ces deux formes d'incontraction, bien que résultant l'une et l'autre d'un manque de rapports volontaires entre les appareils nerveux et musculaires, offrent des symptômes très-différents. Ainsi, à la première appartient l'incapacité de mouvoir un doigt, la langue, les lèvres, etc., de certaines façons normales que l'on indique en vain à l'enfant. Cette incapacité de diriger certains organes spéciaux dans le sens voulu quelquefois par l'enfant lui-même, n'est pas celle qui résulte d'une paralysie; car je m'inquiète seulement ici du cas où ces organes sont pourvus d'aptitudes motrices assez étendues, mais où ils fonctionnent tous machinalement, en vertu d'habitudes contractées instinctivement. A cette première incapacité se lient les prononciations vicieuses, le bégaiement, les inaptitudes à divers travaux manuels, l'impossibilité de lacer, boutonner, coudre, s'habiller, et autres manœuvres habituelles et nécessaires.

A la seconde se rapportent les incapacités plus graves et presque toujours absolues de parler, de retenir la salive, les urines, les déjections alvines, quand les sphincters de la bouche, de la vessie et de l'anus sont incapables de contractions volontaires. Ces incapacités, beaucoup plus graves que les précédentes, résultent de l'absence de volonté appliquée aux fonctions des appareils nerveux qui dirigent la myotilité de ces appareils, ou sont le signe d'une mollesse considérable des tissus, et, comme telles, il est parfaitement inutile de chercher à les combattre directement et isolément. Et je le dis, non-seulement pour les idiots, mais pour et en faveur d'un grand nombre d'enfants ordinaires ou simplement arriérés, sur lesquels les incapacités de contraction des sphincters, résultant d'une faiblesse de complexion, attirent les plus féroces traitements, au lieu des soins dont ils devraient être l'objet, si l'on savait combatttre leur infirmité par des moyens rationnels et hygiéniques.

§ XI. — Des dépravations du goût et de l'odorat.

Cet état particulier des nerfs olfactifs et des papilles nerveuses de la langue et du palais n'est pas personnel aux idiots. On le retrouve chez les femmes hystériques et dans nombre de cas de gestation; mais, chez les femmes, il est anormal, accidentel et maladif; il passe, par conséquent, avec la cause à laquelle il est consécutif; tandis que, chez l'idiot, il est constitutionnel, et, par conséquent, durable, à

moins qu'un traitement approprié ne vienne combattre ses dépravations. En outre, les anomalies du goût et de l'odorat chez les idiots ne sauraient être toutes considérées comme des dépravations; on en voit, au contraire, qui revêtent un caractère de finesse, d'exquisité, quand il s'agit de percevoir certaines saveurs et certaines odeurs, qui pourrait faire prendre le vice pour une perfection, si à côté de cette faculté quasi-merveilleuse ne se rencontraient des dépravations flagrantes. Ainsi, j'ai observé des idiots qui distinguaient au flair seul, l'essence des bois et des pierres, disant à coup sûr, d'après les indications de l'odorat et sans le concours de la vue, ceci est du caillou, ceci est du chêne, ou du cerisier, etc..., et pourtant ces sujets n'étaient nullement affectés par les odeurs et les saveurs stercoreuses, et chez eux les fonctions de la vue étaient toujours anormales, et celles du tact obtuses ou inégales.

Sans entrer ici dans de plus grands détails à cet égard, je ferai remarquer que, si les anomalies du goût et de l'odorat n'ont pas une grande importance par elles-mêmes, en revanche elles indiquent presque toujours la présence de lésions graves des appareils nerveux, qui se ramifient dans les tissus, et se lient quelquefois à des lésions du système nerveux organique.

§ XII. — Désordres des fonctions organiques.

Les fonctions de la vie animale peuvent être gravement modifiées par l'idiotie, comme aussi l'idiotie peut, ainsi que nous l'avons vu plus haut, résulter

de lésions profondes des grands appareils de la vie organique. Il n'est pas indifférent pour l'indication à prendre de constater à laquelle de ces deux causes tiennent les désordres organiques que l'on observe dans beaucoup de cas d'idiotie profonde; car s'ils sont consécutifs à l'état des masses nerveuses, ils céderont à un régime ordinaire joint aux diverses gymnastiques qui fortifient les appareils nerveux; tandis que si ces désordres des fonctions organiques représentent un état idiopathique des poumons, des intestins, etc. S'ils accusent une perturbation complète du système ganglionaire, il en résulte que le traitement hygiénique (et médical, dans certains cas) doit dominer le traitement moral et l'éducation. La plupart du temps, j'ai vu les enfants chez lesquels la respiration était courte, gênée, inégale, acquérir, par l'usage d'une bonne gymnastique, une facilité parfaite de respiration; et j'ai vu de même tous ceux qui m'ont été confiés avec des désordres des fonctions digestives (sauf deux ou trois chez lesquels les intestins étaient affectés), recouvrer un appétit, des digestions et des déjections normales après quelques mois d'emploi de ma méthode : ici, comme dans beaucoup d'autres cas, la cessation d'une anomalie (l'inactivité du système nerveux) a fait disparaître presque immédiatement les désordres consécutifs; mais on ne veut pas s'avouer cette vérité-là, on traite quand même les désordres secondaires; et des drogues ainsi administrées résultent les détériorations profondes de la constitution, dont j'ai chaque jour de tristes exemples.

Du reste, je compléterai ma pensée à ce sujet, quand je traiterai des excrétions dans la seconde partie de ce livre où je m'occupe de l'hygiène des idiots.

§ XIII. De quelques singularités de fonction dans l'idiotie.

J'appelle singularités certaines habitudes propres à la plupart des idiots, singularités qui n'ont pas de raison d'être assignable, et qui pourtant presque toutes, présentent à qui veut y réfléchir des analogues, tantôt dans les habitudes des enfants du premier âge ou de quelques enfants simplement arriérés, tantôt dans les habitudes de certains animaux, comme le singe, le chat, le mouton, etc....

Il serait, à mon sens, au moins téméraire de rechercher la loi de ces affinités, et des dernières surtout; mais rien n'empêche d'exposer les plus saillantes.

Les idiots qui têtent ou sucent leur langue ou leur pouce se voient presque partout; mais ne voit-on pas d'ailleurs des enfants presque ordinaires les imiter? Celui qui, tétant son pouce, tire et ramène de l'autre main entre ses deux yeux, au regard vague et comme enfoncé en terre, une mèche de cheveux, toujours la même, est plus rare, mais il existe sans analogue de moi connu. En est-il de même de l'idiot qui mâche ou suce du linge, qui lèche un débris de porcelaine, etc. Cette habitude n'est-elle pas une réminiscence irréfléchie du premier mode d'alimentation de l'enfant? Personne n'a-t-il vu un nouveau-né téter sa main ou les draps à défaut du sein de sa nourrice; j'en ai vu

un n'ayant pas encore vingt-quatre heures d'existence qui, posé sur un lit, cherchait avec sa tête la place qu'occupait le sein de sa mère, et quand sa bouche avait rencontré le point culminant du drap qui recouvrait précisément le mamelon, mais sans pourtant s'y adapter, l'enfant suçait le drap avec énergie. Les analogies de blancheur pour le linge et la porcelaine, de résistance pour la langue ou le doigt, suffisent-elles à expliquer l'erreur de l'idiot, s'il y a erreur, suffissent-elles à expliquer enfin cette singulière habitude de sucer incessamment?

On voit des idiots qui passent leur temps à se caresser la paume de la main, tantôt avec un doigt en faisant délicatement saillir l'ongle, tantôt avec un corps étranger, comme papier, cuiller, etc... On en voit d'autres se caresser le cou, la gorge, avec une légèreté, une attention minutieuse à épier les plus légères émotions que doit produire ce contact répété, tandis que d'autres encore, mécaniquement et sans laisser apercevoir la moindre attention, frottent constamment une de leurs jambes sur l'autre, sans que jamais elles changent de rôle.

Il y en a qui battent les murs et les personnes de leur tête comme des béliers, manifestant la plus grande insensibilité à ce douloureux contact ou à celui de leurs poings, tandis que d'autres approchent leur tête des objets pour les apprécier, se servant de leur crâne comme nous faisons de la main pour palper, et sentent, et paraissent jouir même de la sensation perçue par cet intermédiaire. Tout cela semble étrange,

incompréhensible et ne saurait être expliqué; mais ne voit-on pas les mêmes phénomènes se produire chez les enfants de huit mois à deux ans et plus? Les *gri-gri* (chatouillements) de la nourrice ont à peine rendu leurs mains capables de percevoir les sensations les plus vives, et leurs mains ne leur servent encore que de moyen de préhension, qu'ils approchent et frottent volontiers leur tête contre les objets dont ils savent retirer une sensation agréable ou non. Ce phénomène est étrange, mais n'est-il pas plus étrange encore qu'il se rencontre encore dans des idiots de huit, de dix, de vingt ans chez lesquels l'ossification est complète?

Certains idiots cachent tout ce qu'ils trouvent, et quelques-uns gardent bien la mémoire de leur cachette, mais non de tout ce qu'ils y ont enseveli, tandis que d'autres se souviennent du lieu et de la chose qu'ils y ont déposée; il y a des animaux qui en font autant.

Qui n'en a vu interposant et agitant un ou plusieurs doigts entre leur œil et le soleil, et regardant.... quoi? leurs doigts? la lumière? l'ombre de la main? le soleil lui-même? qui sait! cela dure des heures, des journées; ils semblent voir l'infini.... D'autres, attirés irrésistiblement par la lumière, y fixent leur regard, n'importe d'où elle vienne, par une vitre, par un trou, et semblent incapables de toute autre attention que cette attention vide d'objet, pleine d'ondes lumineuses; il existe des oiseaux qui aiment ainsi à baigner leur regard dans les flots d'or du jour.

Aux antipodes de cette poésie mystérieuse de l'idio-

ie, le même sujet quelquefois recherche avec passion es chaussures, les ôte, les remet, les amoncelle, les ca-:he, les frotte, les brosse, les flaire, les lèche, c'est son seul et bien-aimé joujou; les jeunes chats, les jeunes chiens manifestent la même préférence élective et in-stinctive pour ces objets; d'où peut venir une telle affinité?

Avez-vous remarqué cet autre idiot accroupi en un coin sombre et occupé à se déchirer la figure, les bras, es jambes ou les mains? Un bouton de malpropreté, peut-être, une piqûre d'insecte, une efflorescence de la peau, la cause la plus légère l'a porté à se gratter, le sang a coulé, la croûte à peine formée a été enle-vée par le même frottement mécanique, qui, répété nuit et jour, a fini par ouvrir la large plaie su-perficielle, saignante et suppurante, que vous voyez; ce mal, qu'il s'est fait à lui-même, dégénérera en ulcère, si on ne l'attache jusqu'à parfaite cicatrisa-tion; vous chercheriez en vain l'analogue de cette excitation mécanique parmi les animaux.

Vous penserez de suite aux singes en remarquant le balancement périodique et monotone que cet idiot exécute d'avant en arrière, et cet autre de droite à gau-che; mais un troisième accompagne ces mouvements d'un chant emprunté au culte catholique et dont il rend l'expression triste et grave; le balancement de celui-ci, pressé ou ralenti selon le rhythme du chant, n'est plus évidemment qu'une mesure battue dans l'air avec le torse et la tête; le monde croulerait autour de lui que l'idiot n'interromprait pas son chant; il sem-

ble doucement enivré de cette musique qui agite son système nerveux tout entier : où lui trouver un analogue? Il y a des figures qui prient ainsi, mais elles n'existent pour nous que dans les légendes pieuses; et si les Santons qui invoquent Allah se balancent de la sorte, cela ne prouve pas qu'ils ne soient point idiots.

Et que penser de ces malheureux enfants qui ne peuvent dire *papa*, et qui retiennent à la première audition des airs difficiles et les fredonnent avec précision ; ou de ceux dont les rugissements cessent aux premiers accords d'un piano? la harpe de David résonne encore dans le lointain, sans doute; mais, en comprenons-nous bien l'harmonie, et croyons-nous assez au miracle qu'elle opéra sur Saül, pour déduire de ce fait l'influence bonne quelquefois, mauvaise souvent, de la musique sur les idiots?

Et comment expliquer l'affinité que cet enfant ressent pour telles voix animales, comme le chant du coq, le bêlement de la brebis (1), le cri du perroquet, etc.... lui qui ne peut prononcer distinctement une syllabe du langage humain?

Dans quelques idiots on retrouve l'anomalie de la voix dont Pinel parle en ces termes :

« Henri Jules de Bourbon, fils du grand Condé, s'imaginait quelquefois être transformé en chien et aboyait alors de toutes ses forces. (Une dame qui porte un grand nom est également aujourd'hui possédée de cette manie.) Cet instinct était en lui

(1) V. *Traité de l'aliénation mentale*, de Pinel, Paris, 1809, in-8.

irrésistible, et pourtant, lorsque ce prince était pris d'un de ces accès dans la chambre de Sa Majesté Louis XIV, il se retirait vers une fenêtre, étouffait sa voix le plus qu'il pouvait en faisant les grimaces de l'aboiement. S'il avait été toujours sous les yeux de Louis XIV, le prince n'eût-il pas guéri? » ajoute le judicieux Pinel. Quel rapport la raison humaine peut-elle établir entre le fils du grand Condé et le besoin irrésistible d'aboiement?

Le besoin de ressentir des impressions paires, l'une à droite, l'autre à gauche, qui porte l'idiot à rechercher la répétition de sensations même douloureuses, dont M. Belhomme a donné un exemple que j'ai cité page 126, et que j'ai observé aussi plusieurs fois, a des analogues dans le premier âge. De un et à deux ans, et quelquefois plus tard encore, les enfants recherchent ce mode de sensation, qu'explique jusqu'à un certain point le dualisme de tous les organes perceptifs de l'homme. Peut-être même la sensation, à cet âge, n'est-elle perçue entière par le cerveau que quand elle y est portée simultanément par les organes de transmission placés des deux côtés du corps; peut-être enfin l'habitude seule nous donne-t-elle une perception complète des sensations qu'un seul côté de nos organes a reçues pour les porter au cerveau?...

Dans tous ces cas et dans beaucoup d'autres analogues, le raisonnement est impuissant à fournir une explication satisfaisante, et le mieux est de s'abstenir de commentaires ou ridicules ou dangereux. L'essentiel sur ce point, comme sur nombre d'autres,

est de constater l'anomalie physiologique, et de lui opposer des habitudes tellement normales, tellement régulières, tellement assidues, que l'anomalie des fonctions cesse *ipso facto*, faute de temps et d'organes libres et inoccupés; c'est ce dont je traiterai dans la troisième partie qui a pour objet de l'éducation physiologique.

§ XIV. — Résumé des symptômes physiologiques de l'Idiotie.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'étude des symptômes physiologiques de l'idiotie, c'est que s'ils ne sont pas tous et concurremment des symptômes nécessaires, chaque cas d'idiotie en présente toujours un ou plusieurs ; ensuite on est étonné de voir que bon nombre de ces symptômes, les plus graves surtout, ceux qui révèlent les désordres nerveux les plus manifestes et les plus profonds, ne se rencontrent que dans l'idiotie seule. On peut donc encore, et pour les besoins du diagnostic, diviser les symptômes physiologiques en deux classes, ceux qui sont exclusivement propres à l'idiotie, et ceux qui se présentent dans divers autres cas pathologiques. En procédant de cette sorte, on trouve que la viduité du regard et l'incapacité de regarder avec précision, l'excès de sensibilité partielle, les mouvements mécaniques, le balancement et la titubation, l'incapacité de mouvoir au gré de la volonté certains appareils moteurs non paralysés, sont les symptômes exclusifs de l'idiotie; tandis que le mutisme, la non-audition, l'insensibilité locale ou

générale, le relâchement des sphincters, les dépravations du goût et de l'odorat, l'atonie ou l'excès d'irritabilité générale, les désordres des fonctions organiques et sécrétives ne sont pas des symptômes essentiels à l'idiotie, mais lui sont cependant fréquemment accessoires.

Tels sont, je ne dirai pas tous les symptômes physiologiques de l'idiotie, mais les plus remarquables, ceux qu'il m'a été donné jusqu'à ce moment de bien observer, ceux enfin, d'après lesquels on peut dès à présent distinguer l'idiotie des infirmités analogues, et essayer de fonder une classification positive des idiots au point de vue physiologique. En se plaçant à ce point de vue, l'idiotie devient le sujet d'une science aussi positive qu'aucune autre ; tandis qu'envisagée psychologiquement, toute classification vient se briser contre les théories opposées des matérialistes, des spiritualistes, des sceptiques, des nihilistes même, s'il en est. Tandis que l'état psychologique d'un idiot à un moment donné, dépend moins de son infirmité primitive que des conditions morales dans lesquelles on l'a relégué, du plus ou du moins de culture intellectuelle, et de sentiments affectueux qu'il a trouvés dans sa famille, du plus ou du moins de caractère de ses directeurs, du plus ou du moins de mauvais traitements et de brutalité de ses gardiens, du plus ou du moins de solitude dans lequel il a été tenu loin des hommes et des choses; tandis que l'état psychologique varie d'un sujet à l'autre, autant que peuvent varier les circonstances morales et intellectuelles ; en d'autres termes,

tandis que sur dix mille idiots au même degré, les conditions morales et intellectuelles établissent à coup sûr autant de degrés de développement psychologique (autant de genres d'idiotie, par conséquent, au dire des docteurs qui fondent leurs genres d'idiotie sur le degré d'intelligence), tandis que tout est confusion pour ceux qui s'obstinent à prendre l'état psychologique pour critérium du diagnostic de l'idiotie; observez les anomalies de fonction, récapitulez les incapacités physiologiques dont un sujet est atteint, et vous trouverez à coup sûr pour tous (sauf un petit nombre d'individus par trop et depuis trop longtemps opprimés par l'isolement et la violence), des termes scientifiques précis, communs, invariables de comparaison : termes scientifiques, car ils sont assis sur une science positive, la physiologie; termes précis, car chaque fonction a ses organes et son but d'activité; termes communs, car personne ne nie les fonctions de l'organisme humain, comme on nie l'âme, l'esprit, la dualité, la trinité, les atomes, etc.... termes invariables, car l'homme cessera d'être homme et l'idiotie n'existera pas plus que ce génie, quand les organes n'auront plus de fonction.

Mais s'il ne nous a pas plu de suivre les médecins prétendus spécialistes dans leur appréciation de l'idiotie, fondée sur le plus ou moins d'intelligence des idiots, ce n'est pas une raison pour que nous ne nous occupions pas en leur lieu des symptômes psychologiques de l'idiotie; seulement nous avons pris la liberté de les reléguer au second rang.

CHAPITRE XIII.

Des symptômes psychologiques de l'idiotie.

L'intelligence ne saurait occuper un physiologiste qu'en tant que fonction. C'est en qualité de physiologiste, bien plus qu'au nom de la psychologie, que l'on a dit : *l'homme est une intelligence servie par des organes.* S'il pouvait suffire d'un mot aujourd'hui pour faire comprendre une idée pleine de déductions, je dirais à mon tour : *l'idiot est une intelligence mal servie par des organes imparfaits;* mais je ne serais pas entendu, et je dois me hâter de rentrer dans l'analyse stricte de mon sujet.

Quelle que soit l'idée que l'on se forme de l'esprit, de l'intelligence, de l'entendement humain, comme on voudra dire, et quelques opinions qui aient cours sur la psychologie, je regarde cette science comme aussi positive que la botanique, et je répéterai, après le docteur Collineau, que c'est *une science d'observation où il y a tout à voir, tout à mettre à sa place, et rien à créer, rien à imaginer.* Que ceux qui inventent et imaginent là où il faut observer et déduire ne s'en prennent donc qu'à eux de l'incertitude qui règne dans leurs écrits, elle n'existe point dans les fonctions.

Sans doute, il n'est pas donné à la science de re-

monter au principe même des fonctions psychologiques ; mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ne le puisse ; car elle ne va pas plus loin, que je sache, dans l'analyse des phénomènes de la reproduction, de l'assimilation, de la nutrition, en un mot, dans l'étude de tous les phénomènes de la vie. Dira-t-on que la psychologie n'explique pas l'origine de nos sensations, de nos idées, de nos souvenirs? Mais la physiologie explique-t-elle davantage le principe de la nutrition par l'assimilation des aliments, etc., etc... Soyons difficiles dans le choix des preuves, dans la description des phénomènes, dans nos déductions, soit; mais ne cherchons à remonter trop haut sur aucun chef des connaissances humaines; car, sans cette humilité de l'esprit, nous risquerions de nous perdre dans les régions fantastiques de l'hypothèse, ou de retomber lourdement au-dessous des intelligences moyennes et sincères.

Les fonctions psychologiques sont susceptibles d'analyse comme celles de la respiration, de la locomotion, etc... on les saisit au passage, on les décrit avec autant de précision qu'on en peut mettre à décrire le mouvement; et si les maîtres dans cet art ne sont pas nombreux, leurs œuvres prouvent du moins que cette science est possible sinon facile. Pour moi, ma tâche n'est pas à cette hauteur; la psychologie n'est dans ce travail qu'un des points sur lesquels il m'importe d'appuyer mon observation, et je dois m'attacher à être compris, bien plus qu'à être approuvé, quelles que soient les doctrines qui prési-

deront aux jugements que l'on pourra porter sur cette partie de mon ouvrage.

Aussi que m'importent les noms divers donnés par les psychologistes aux fonctions intellectuelles? leur place n'est point ici; nous n'avons que des groupes de fonctions à observer.

En étudiant les facultés intellectuelles par groupes, nous remarquons d'abord que les fonctions psychologiques sont de trois sortes : perceptives, distinctives, électives ou spontanées; et qu'elles prennent des noms divers selon qu'elles embrassent trois ordres de phénomènes : la matière, l'esprit, le sentiment; en trois temps : le passé, le présent et le futur : en effet, toutes les opérations intellectuelles ont pour point de départ une perception, ou une distinction, ou une élection, dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir, relativement à un fait moral, intellectuel ou matériel.

En partant de cette généralité, si, au premier abord, on ne reconnaît pas trace de fonctions psychologiques chez la plupart des idiots, une observation plus persistante rend l'exercice de ces mêmes fonctions tellement évident en eux que l'on se refuse presque à supposer qu'ils soient organisés autrement que tout le monde; à cette période d'étude de l'idiotie on est tenté de se croire le jouet d'une hallucination, voyant une créature à laquelle il ne semble manquer que le mot de Jésus au paralytique : Levez-vous et marchez.

Et en effet (1), dans l'ordre des phénomènes pré-

(1) On voudra bien remarquer qu'il s'agit ici de sujets chez

sents, l'idiot le plus dépourvu de sensibilité percevante, ou, si l'on veut, de sensibilité de relation, manifeste pourtant l'impression de perceptions distinctes, et donne des signes non équivoques de l'existence en lui d'un sentiment distinctif. Ainsi, dans l'ordre des faits présents et dans la limite, étroite à la vérité, de sa vie présente, aperçoit-on en lui, exprimés par les expressions qui lui sont propres, des besoins, des appétits, des goûts, des penchants, des désirs, des répugnances, des appréhensions, des craintes, des terreurs, des préférences, des velléités, des volontés, toutes manifestations qui n'ont lieu qu'en vertu de sentiments, de sensations, de perceptions limitées, il est vrai, je le répète, mais aussi irrécusables que lorsqu'elles se produisent dans les sujets les mieux organisés.

Pour le passé, et en vertu de réminiscences d'impressions visuelles, auditives ou autres (qui comportent nécessairement l'usage de la mémoire), l'idiot le plus borné prouve encore qu'il garde le souvenir de certains actes sensitifs et affectifs, de perceptions du tact, du goût, de l'odorat, de l'ouïe, du regard, et souvent même de la parole; réminiscences qui ne laissent aucun doute sur la puissance qu'il possède comme tout le monde, (mais non pour un aussi grand nombre de phénomènes que tout le monde, à la vérité), de comparer le présent au passé, de dé-

lesquels l'idiotie n'est compliquée d'aucune dégénérescence d'organes ou infirmités qui emporte l'incapacité absolue d'action, de locomotion, et d'expression des sensations.

luire du passé au présent, de lier enfin sa vie pré-ente à sa vie passée par un exercice de ses facultés ntellectuelles.

Pour l'avenir, ses désirs, ses craintes, ses affec-ions, ses choix, ses préférences sont limités (j'en onviens encore) au très-petit nombre de phéno-nènes, ou à l'unique phénomène qu'il peut désirer et prévoir; mais si immédiat, si imminent, si né-essaire que soit le phénomène qu'il prévoit, comme a faim, ou une chute sur un plan brisé ou incliné, ou l'attente d'un joujou qu'on lui remet tous les ma-ins; enfin, la moindre de ses déterminations qui s'ac-omplit en vertu d'une prévision positive, emporte 'exercice des facultés intellectuelles aussi bien que es calculs les plus transcendants du probabilisme; donc, l'idiot prévoit encore dans le sens catégo-ique du mot, bien que dans son acception la plus étroite.

Ce qui manque à l'idiot ce n'est donc :

1° Ni la perception distincte, car il en fait preuve quand il distingue du pain d'avec tout autre objet, etc., etc.;

2° Ni la sensation interne, quand il savoure ou re-jette un aliment, ferme les yeux à la vue d'un objet, ou écoute avec plaisir de la musique, etc.;

3° Ni la sensation externe (1), quand il se brûle, a froid, chaud, et éprouve des sensations correspon-

(1) Ces sensations ne sont internes et externes que relative-ment à l'idiot, je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour être compris.

dantes aux modifications qu'impriment les principaux modificateurs externes de l'état d'être humain;

4° Ni l'attention, quand il fixe son esprit et ses désirs sur les choses, ou sur la seule chose, qui lui soient agréables;

5° Ni la comparaison, ni le jugement, quand il compare et choisit entre plusieurs objets celui qui lui plaît le mieux;

6° Ni l'entendement propre, quand il subit l'influence morale des paroles douces ou sévères qui s'adressent à lui;

7° Ni la prévoyance pour ses besoins, car, si limitée qu'on la suppose, elle est réelle, et pousse son esprit peu hâtif à les satisfaire;

8° Ni ses appétits, car ils ne sont ni moins impérieux, ni moins exigeants que les nôtres, quoique moins nombreux; et pour leur donner pâture, l'idiot (s'il n'est perclus) est capable de tourner ou de renverser tous les obstacles avec une patience et une ingéniosité qui semblent tenir du prodige, eu égard à son état;

9° Ni ses goûts, qui fussent-ils bornés au désir de déchirer de la toile, de lécher une faïence, etc., etc., occupent aussi assidûment son esprit que le goût du tabac, de la danse, de l'ivrognerie, du jeu occupent les esprits les mieux faits;

10° Ni ses désirs qui veulent être satisfaits, comme son unique désir, le nombre n'y fait rien; non plus que ses répugnances;

11° Ni ses affections et antipathies personnelles

ıi se prononcent enfin, dès qu'il vit dans un mi-
ɜu propre à les exercer;

12° Ni sa volonté même qui existe dans la limite
ıégative que je marquerai.

Donc, ses instincts sont bornés, mais impérieux;
›s sensations déterminent en lui l'exercice de l'at-
ntion, de la comparaison, du jugement, de la mé-
ıoire, de la prévision, de la volonté; il fait acte, en
n mot, de toutes les facultés dites intellectuelles, et
ɔurtant il est idiot?

Que lui manque-t-il donc intellectuellement pour
ɜssembler à tout le monde?

Il ne lui manque aucune faculté intellectuelle;
ıais il n'a pas la liberté nécessaire pour appliquer
ɜs facultés dites intellectuelles à l'ordre des phéno-
ıènes moraux et abstraits; il lui manque la syner-
ie, la spontanéité d'où jaillit la volonté morale.

L'idiot jouit de l'exercice de toutes ses facultés in-
ɜllectuelles, mais il ne veut les appliquer que dans
'ordre des phénomènes concrets; et encore seule-
ıent à ceux des phénomènes concrets dont la texture,
a forme, la saveur, le goût, le son, ou telle autre
ɔropriété particulière (et que souvent il apprécie seul),
ollicitent en lui un désir, une manifestation de l'in-
elligence, de la vie. Mais il y a plus: non-seulement
'idiot n'entre en rapport volontaire qu'avec des phé-
ıomènes concrets; non-seulement il limite ces phé-
ıomènes concrets avec lesquels il entre en rapport
volontaire à un très-petit nombre, à un seul quelque-
fois; mais encore cet unique phénomène, ou ce petit

nombre, ne vous imaginez pas qu'il en ait une idée, ou seulement une notion exacte ou complète ; nullement. Dans chaque phénomène son intelligence active jusque dans sa paresse, semble se hâter d'éliminer toutes les propriétés qui ne sont pas le but de son élection ; elle ne veut voir dans un dessin que la couleur, ne sentir que le poli dans le métal, n'entendre que certains bruits dans la réunion d'un grand nombre, et par un procédé d'élimination qui serait peut-être impossible aux natures les mieux organisées, elle réussit à ne se laisser impressionner que par une seule propriété des choses qui en ont nécessairement un grand nombre : l'idiot goûte ainsi instinctivement le charme de sensations très-nettes et très-prolongées, sans distraction possible, soit de la part des sens qui ne sont pas appelés à fonctionner, soit du côté de l'intellect qui reste toujours et tout entier subordonné à une perception unique.

Tels sont, en ne tenant aucun compte des anomalies particulières à chaque sujet, les symptômes psychologiques de l'idiotie ; tel est l'état intellectuel de l'idiot, ἴδιος, *solitarius*, seul : seul avec sa sensation unique, sans rapport abstrait ni conventionnel volontaire, sans volonté intellectuelle ni morale. Physiologiquement il ne *peut* pas, intellectuellement il ne *sait* pas ; psychiquement il ne *veut* pas ; et il *pourrait,* et il *saurait,* s'il *voulait ;* mais avant tout et surtout il ne *veut* pas !....

CHAPITRE XIV.

Des causes de l'Idiotie.

Si l'on entend par *cause* un phénomène qui en précède toujours inévitablement un autre, nous ne connaissons aucune cause à l'idiotie proprement dite ; mais nous connaissons plusieurs phénomènes que l'on doit reconnaître comme causes de l'idiotie, puisqu'elle leur est fréquemment consécutive.

Ces causes sont les suivantes :

1° Le crétinisme;

2° La lymphatisation des races;

3° Les affections cérébrales héréditaires;

4° Les dégénérescences d'organes essentiels à l'économie, lorsque ces dégénérescences se produisent dès la naissance, et sont de nature à réagir sur le développement des appareils nerveux.

1° Il n'est plus permis aujourd'hui de confondre le crétinisme avec l'idiotie ; et il est démontré, pour quiconque sait lire, par les travaux de Fodéré et par les miens, que le crétinisme, loin d'être la même chose que l'idiotie, en est une des causes possibles. Seulement j'ai cru devoir insister sur ce fait, (et je le rappelle ici) parce que c'est le fait capital, que le crétinisme n'affecte d'idiotie que les sujets qu'il saisit au berceau, frappant d'imbécillité ceux qu'il atteint plus

tard, et épargnant complétement l'intelligence et les aptitudes des adultes, qu'il stigmatise d'ailleurs postérieurement à la puberté de son signe redouté. Donc, pour les enfants à la mamelle, le crétinisme est et demeure une cause non contestée d'idiotie.

2° Dans les pays bas, dont le sol est coupé de canaux, sillonné d'eaux stagnantes, situé au niveau et au-dessous du niveau de la mer, l'état hygrométrique de la température, joint à un régime alimentaire peu nourrissant pour les masses, et à l'abus général des spiritueux, opère, par degrés, et de génération en génération, une prédominance des sucs blancs et du tissu cellulaire sur les systèmes sanguin et musculaire, prédominance qui constitue à la longue une véritable dégénérescence des individus. Arrivée à un certain degré dans les générations, cette dégénérescence se déclare dès la naissance, réagit immédiatement sur le développement des appareils de l'innervation, frappe l'enfant d'inertie avant qu'il ait agi, d'inintelligence avant qu'il ait pensé, l'idiotise enfin. Sauf le goître, qui est à peu près inconnu dans cette espèce, les sujets idiotisés par lymphatisation, ont la plus grande analogie avec les crétins; la scrofule, le rachis aggravent cette dégénérescence, qui ne produit que des créatures inertes, courtes, massives, adipeuses et très-difficiles à traiter avec succès, au moins là où elles sont nées. C'est particulièrement dans les Flandres, le Hainaut, la Hollande et quelques contrées de l'Ecosse et de l'Angleterre, que l'on rencontre cette variété d'idiots; mais on en peut

observer également dans les vallées de notre pays, le long des cours profonds et stagnants de nos rivières, particulièrement lorsque ces sites sont surmontés, du côté du midi, de hautes collines boisées qui les privent de lumière, et les laissent baignées dans une vapeur humide et constante.

Comme l'idiotie, produite par le crétinisme, celle-ci demande, avant tout traitement moral et pédagogique, un changement absolu de séjour et de régime. Vainement tenterait-on d'instruire ces malheureux, que l'on pourrait qualifier comme je l'ai proposé plus haut de crétins des Pays-Bas; si l'air qu'ils respirent, l'atmosphère qui pèse sur eux continuaient leur action délétère sur les tissus. Pour eux, respirer l'air vif des montagnes, gravir des pentes rapides dorées par le soleil levant, manger sous un petit volume des aliments substantiels entre deux séries d'exercices fatigants qui stimulent les organes, tel est le point de départ de toute amélioration. Avec eux, point d'excitants à redouter, point de crises nerveuses à prévoir; tous les stimulants sont bons, pourvu qu'on les administre à des doses telles qu'on puisse les employer comme régime et non accidentellement.

Pour ce motif, et pour d'autres encore, il est utile de discerner cette variété d'idiotie de celles qui reconnaissent d'autres causes; car, si la lymphatisation des races tient au climat plus encore qu'au régime, les races ne sont plus de nos jours tellement immobilisées au sol, que l'on ne puisse rencontrer à Paris, à Vienne, à Berlin, des individus résultant de cette

dégénérescence qui tire son origine de constitutions atmosphériques très-éloignées : c'est à l'observateur à la reconnaître là où elle se trouve.

Du reste, ne nous plaignons pas de cette mobilité des individus au temps où nous vivons; car, si elle rend le diagnostic de l'idiotie plus difficile, elle facilite les croisements des races, qui semblent se faire un peu au hasard dans l'espèce humaine, tandis qu'on soumet cette fonction aux principes d'une science qui donne déjà des résultats rigoureux pour des espèces de beaucoup inférieures à l'homme.

Autrefois les races se mêlaient dans des rapports utiles, et semblaient irrésistiblement attirées l'une vers l'autre sous les prétextes les plus sauvages ; les barbares se jetaient du Nord sur le Midi, les chrétiens d'Occident sur les races usées de l'Orient ; et tout récemment les Espagnols, ces hardis planteurs d'hommes au XVIe siècle, semblaient s'être donné la tâche de rajeunir les deux hémisphères. Dans les Pays-Bas, on voit encore de nos jours, particulièrement à Bruges, des types de ce croisement, qui sont d'une beauté parfaite, et semblent défier le lymphatisme qui opprime le reste du pays : en considérant ces splendides produits, on conçoit et on justifie presque les immenses violences qui se font de temps à autre de peuple à peuple, de race à race. Ces luttes sanglantes, comme celles qui précèdent les amours des rois du désert, ont donné de magnifiques résultats ; et si, comme il est permis de l'espérer, elles cessent, pour faire place à des rapports plus pacifiques,

on est tenté de se demander avec effroi quel procédé nouveau remplacera leur action bienfaisante ? Sera-ce le hasard ? je ne m'y fie pas ; le commerce ? Il ne met pas encore sur pied les masses les mieux douées ; la locomotion ? qui sait ce qui sortira de cette nouvelle boîte de *Pandore?* La science ? elle n'est pas encore en mesure de remplacer, dans cette tâche, ce providentiel don Juan et ce féroce duc d'Albe, qui disaient à leur manière et comme les Croisés : *Dieu le veut.*

3° L'influence de l'hérédité dans la production de l'idiotie devant être l'objet d'une attention particulière, je réserve tout ce que j'ai à en dire, pour la partie de l'hygiène, afin de ne pas scinder mon sujet.

4° Les dégénérescences d'organes essentiels à l'économie, lorsque ces dégénérescences se produisent dès la naissance, sont également causes d'idiotie. Il ne s'agit point des anomalies seulement extérieures et apparentes que peuvent présenter des organes essentiels, mais bien de ces anomalies graves qui affectent, avec la forme, le siége, le tissu d'un appareil complet de la vie organique, qui détruisent ses aptitudes fonctionnelles, en modifient ou diminuent profondément les fonctions qui sont liées au désordre du grand sympathique. Dans ce cas, les dégénérescences des poumons, du cœur, de l'estomac et des intestins se reconnaissent sans peine, et c'est à elles que l'on doit s'en prendre de l'état particulier où se trouvent les appareils supérieurs de l'innervation : stimuler ces derniers appareils, les provoquer à l'activité, à la pensée, alors

que les désordres des fonctions du poumon, du cœur, de l'estomac, des intestins sont manifestement idiopathiques, ce serait de la barbarie en pure perte; l'état morbide de ces viscères doit fixer l'attention d'abord; et, si la médecine ordinaire se reconnaît impuissante sur ce point, elle doit, à plus forte raison, s'abstenir sur l'autre.

Le rachitisme, ou dégénérescence du système osseux, passe également pour produire l'idiotie. Je n'ai jamais vu d'exemple qui pût me convertir à cette opinion; car, bien que nombre d'idiots soient rachitiques, j'ai toujours reconnu, chez ceux que j'ai vus ainsi affectés de ces deux infirmités réunies, une autre cause certaine ou probable d'idiotie. C'est, je ne crains pas de l'affirmer, sur de nombreuses observations que je me fonde pour classer le rachitisme parmi les maladies et les infirmités accessoires à l'idiotie et pour le retrancher des causes de l'idiotie parmi lesquelles on a eu tort de le confondre.

CHAPITRE XV.

Circonstances dans lesquelles un enfant peut naître ou devenir idiot.

Autre chose c'est à mon sens que la cause d'un mal et les circonstances dans lesquelles il se peut produire.

La cause amène à coup sûr l'effet tôt ou tard, la circonstance ne saurait que passer pour en favoriser le développement, ou tout au plus, pour en être, ou en pa-

raître la cause, dans un certain nombre de cas donnés.

Je désire qu'on ne prenne pas à mal l'extrême circonspection avec laquelle je sens le besoin de traiter cette partie de mon sujet. J'aime autant que personne l'affirmation franche et précise, et quand un fait me semble évident comme fait, une idée évidente comme déduction, je n'amoindris jamais les termes de ma formule du fait ou de l'idée. Mais, ici, il ne s'agit ni d'une opinion rationnellement démontrable, ni d'un fait logiquement assis sur des faits; il s'agit pour moi de dire quelles sont (parmi les circonstances qui m'ont été communiquées comme ayant pu influer sur l'état primitif des innombrables sujets, que j'ai été à même d'observer), quelles sont, dis-je, celles de ces circonstances qui peuvent être considérées comme ayant le plus influé sur la production de l'idiotie.

Or, rien de ce que j'ai à dire sur les circonstances dans lesquelles l'idiotie a pu se produire n'est positif, rien n'est certain. Non-seulement j'ai dû m'en rapporter dans mon appréciation de ces circonstances au dire d'autrui; mais encore les personnes qui me devaient peut-être cette communication, ne s'y voulant sans doute pas croire obligées, et moi ne pouvant les y contraindre, il en est résulté, que les unes m'ont célé quelques parties essentielles de ces circonstances, tout en les reconnaissant pour la plupart; que les autres m'en ont allégué de chimériques par ignorance ou par dissimulation bien ou mal fondée; tandis que, pour les mêmes motifs probablement, plu-

sieurs ont gardé sur le même sujet un silence dont je n'ai pu les faire sortir. Le mauvais côté de ces réticences, de ces réserves, de ces suppositions et de ce silence, c'est que les circonstances dans lesquelles l'idiotie se produit, sont encore presque toutes peu assignables; et que si je me crois obligé de relater celles que ma longue expérience et la confiance, toute personnelle, que l'on m'a souvent témoignée, m'ont mis à même de recueillir, je ne puis et ne dois le faire qu'avec une extrême circonspection, et en ayant soin de répéter que j'attache une importance véritable à ce qu'elles ne soient considérées que comme des documents que j'apporte pour aider à débrouiller l'étiologie si obscure de l'idiotie.

Parmi les circonstances qui m'ont été le plus souvent alléguées comme ayant pu contribuer à l'idiotie ou la provoquer, je signale les suivantes, en les donnant dans l'ordre d'importance, ou mieux de probabilité qu'elles ont pour moi.

L'idiotie profonde, comme l'idiotie superficielle, dégagée de toutes infirmités ou maladies accessoires, et quand elles ne reconnaissent pas pour cause, une des influences que j'ai spécifiées dans le chapitre précédent, ont été attribuées par les parents aux circonstances suivantes :

1° A des commotions profondes et soudaines de la mère, pendant la gestation. C'est surtout dans les grandes villes, dans les centres brûlants et passionnés de la civilisation que cette circonstance précède souvent l'idiotie. Que de fois, dans la limite trop

restreinte de ma pratique, n'ai-je pas reçu à cet égard, des confidences que je ne dois réveler que de la façon la plus générale : une femme enceinte apprend la fuite de son mari, par suite de mauvaises affaires ; elle accouche d'un enfant idiot. Une autre sait que son mari est exposé au feu de nos guerres civiles (1831), et reste trois jours sans savoir de ses nouvelles ; son enfant est idiot. Une autre, traînée par les cheveux, échappe avec peine à la colère qui la poursuit; elle accouche d'un enfant idiot. Une autre lutte avec succès contre le désespoir de son mari ; mais, si elle arrache son époux à la mort, elle reconnaît que son enfant est frappé d'idiotie, etc., etc. Crainte, terreur, violence, jalousie, colère, honte, effroi, toutes les impressions violentes de l'âme, soit soudaines, soit durables, semblent réagir sur l'état du fétus, et communiquer au système nerveux embryonaire une surexcitation qui en altère quelquefois la texture, la forme, le volume, la densité, et détruit toujours une partie de ses aptitudes physiologiques. Certes, l'on voit des femmes qui mettent au monde un enfant parfaitement sain, capable et bien conformé, après avoir éprouvé les commotions morales les plus violentes, je le sais, j'en ai vu ; et il suffit que cela arrive, pour que les commotions morales de la mère ne soient pas acceptées comme une cause inévitable d'idiotie ; mais, ce qu'on ne saurait dire encore aujourd'hui, c'est quand et comment ces commotions morales de la mère sont ou ne sont pas funestes à son fruit. Or, tant que la

question sera indécise, tant qu'on ne saura pas si les émotions de cette nature affectent l'état nerveux de l'enfant dans certaines conditions relatives, soit à lui, soit à la mère, soit à l'époque de la gestation où ces émotions sont éprouvées, tant qu'on ne sera pas plus éclairé qu'on ne l'est aujourd'hui sur cette question, on ne pourra pas dire que les impressions fâcheuses reçues par la mère, soient une cause nécessaire d'idiotie pour l'enfant; mais on devra dire, qu'il y a les plus grandes chances pour qu'un enfant naisse idiot, quand sa mère a été profondément et douloureusement affectée durant la gestation; on devra le dire, (non à la mère, qui subit presque toujours ces impressions passivement), mais au père, mais aux parents, mais aux amis de la jeune femme, qu'il s'agit de ménager pour elle-même, pour son enfant, au nom de l'humanité.

2° L'abus des spiritueux durant la gestation. Quelques mères ont reconnu qu'elles avaient usé des alcools avec une véritable frénésie pendant cette période; les unes buvaient un petit verre d'eau-de-vie toutes les cinq ou dix minutes; d'autres avalaient presque d'un trait une bouteille de rhum, ou d'anisette, ou de kirsch, etc., etc... Presque toutes ont ajouté qu'elles éprouvaient alors un plaisir maladif, une sorte de contraction voluptueuse dans les régions qui avoisinent le séjour momentané de leur enfant; et toutes, que ces excès ne leur apportaient d'ailleurs aucun des symptômes de l'ivresse.

3° Par contre, quelques femmes ont prétendu que

eur mari était dans un état d'ébriété prononcée au moment de la conception ; et je dirai à cet égard, que l'on aurait tort de se fonder sur l'opinion de Saussure, pour affirmer que la mauvaise nourriture, l'ivrognerie et la débauche n'ont pas d'action sur l'idiotisation des races. Ces influences doivent être, out au moins jusqu'à plus ample informé, considérées comme suspectes, et comme telles évitées avec le plus grand soin.

4° Un certain nombre d'autres mères ont cru pouvoir accuser la circonstance menstruelle dans laquelle elles se trouvaient à l'époque de la conception; et c'est particulièrement au sujet d'hydrocéphales, que cette circonstance m'a été le plus souvent signalée.

5° On accuse encore la vieillesse du père plus que celle de la mère, et surtout la sénilité précoce résultant de travaux intellectuels, de préoccupations ambitieuses, des fatigues de la guerre ; les maladies syphilitiques, ou leur traitement ; les maladies cutanées, comme la gale, les dartres, etc.

6° On a craint également qu'un contraste excessif dans le tempérament des conjoints, soit un père très-nerveux, et une mère excessivement sanguine aient pu produire certains cas d'idiotie.

7° On a remarqué assez souvent qu'après des couches heureuses et très-rapprochées, un enfant naît idiot, comme si la nature, lasse de produire un type parfait, s'était à peine senti la force d'ébaucher cette dernière création ; mais cette remarque s'ap-

plique également à d'autres infirmités; car il arrive souvent aussi que ce dernier enfant est épileptique, hémiplégique, sourd, aveugle, boiteux, etc., etc....

8° J'ai personnellement observé que les idiots sont communs dans la classe des artisans qui travaillent assidûment le cuivre, battent et liment ce métal et en respirent les poussières; mais je dois dire, que les parents n'ont jamais semblé tenir compte de ce fait.

9° On attribue également l'idiotie à la suspension ou à la privation, native ou périodique, d'une ou de plusieurs fonctions, comme il arrive dans l'épilepsie, l'hémiplégie, la paraplégie, la cécité, la surdité. Pour ce qui est de cette dernière infirmité, quoique les admirables travaux de Pereire et de l'abbé de l'Épée aient rendu l'éducation possible à bon nombre d'enfants muets par surdité, il paraît certain que près de la moitié des sourds-muets sont tellement dépourvus d'intelligence (par le fait de l'absence de l'audition, sans doute) qu'ils sont incapables de profiter des bienfaits de la méthode, appropriée à leur état; et que beaucoup d'entre eux sont, pour la même cause, véritablement idiots, au moins intellectuellement parlant.

Telles sont les circonstances congéniales auxquelles on a le plus souvent attribué l'idiotie.

Enfin, lorsque l'idiotie n'a paru se manifester que dans les premiers mois qui suivent la naissance, on l'a attribuée :

10° Aux excès de boisson de la nourrice, ou aux impressions morales qu'elle aurait pu éprouver.

11° Aux maladies aiguës et graves de l'enfant, comme congestions, fièvre cérébrale, convulsions de toute nature, à la dentition anormale qui me semble plutôt ici un effet qu'une cause, etc....

12° Aux dispositions érectiles, natives ou provoquées dans le nouveau-né.

En exposant ainsi la majeure partie des circonstances qui m'ont été présentées comme ayant précédé l'apparition de l'idiotie, je n'ai pas prétendu les admettre toutes sur le même pied de probabilité; je les livre comme on me les a données; seulement on me les a données comme des *causes* d'idiotie, je les soumets en qualité de *circonstances* aux hommes qui voudront bien concourir à mon œuvre en recherchant avec moi la vérité sur ce point obscur de l'étiologie de mon sujet. Du jour où une ou plusieurs de ces circonstances, qui précèdent souvent l'idiotie, seront reconnues pour en être causes ; du jour où toutes les causes de l'idiotie seront connues, de ce jour-là on aura fait plus et mieux que moi, car on aura trouvé le moyen d'éviter presque toujours, presque partout l'idiotie, tandis que moi, je n'ai pu jusqu'à présent que tenter de la corriger. Pour me résumer à cet égard, j'affirme que l'on peut dès à présent assigner certaines causes que j'ai dites à l'idiotie, et que l'on en peut déjà vérifier un plus grand nombre, sur la voie desquels je viens de placer les observateurs qui voudront bien me suivre ou me devancer.

Dans cet état de la question, si l'idiotie est aussi commune présentement que par le passé, cela tient à ce

que les hommes qui devraient régler l'hygiène publique et l'hygiène privée, diriger avant et au-dessus des ingénieurs les grands travaux industriels (qui deviendraient par le bénéfice de leur intervention des travaux hygiéniques), présider aux circonstances capitales de la vie des individus, et régler, permettre, défendre (au nom de l'ordre public et de l'avenir de l'espèce) telles ou telles unions, décider plus souverainement de l'avenir des races que les chefs de famille qui ne visent guère de notre temps qu'à accoupler une ferme à une métairie, une banque à un comptoir; c'est que les hommes qui devraient avoir leur siége au sommet des affaires générales comme au conseil du département, au collége entre le proviseur et l'aumônier, comme dans le foyer domestique entre le père et l'enfant, n'ont qu'un fauteuil accidentellement avancé près du lit d'un podagre ou d'un moribond; c'est que la médecine au lieu d'être puissance n'est qu'une profession, au lieu d'être une fonction est un gagne-pain : or, tant que la médecine sera répressive du mal au lieu d'être préventive, Molière et le Peuple auront raison.

CHAPITRE XV.

Causes aggravantes de l'Idiotie.

Encore si l'idiotie n'était que ce que la nature ingrate l'a faite! Si l'enfant mal-né recevait, dans la

limite de ses aptitudes, cette part de culture sans laquelle les enfants les mieux doués n'arriveraient jamais à la dignité d'homme! mais il s'en faut qu'un secours si commun, si vulgaire, et plus nécessaire à eux qu'à tous autres leur soit prodigué : pour eux nulle prévoyance charitable, nulle affection éclairée, nul plan d'éducation, nul programme de traitement. Soit que la providence les ait placés sur le sein d'une mère affectueuse et sympathique à leur infortune, soit qu'elle les ait jetés sur les bras d'une famille besogneuse ou indifférente, qu'on les vêtisse de cachemire ou de haillons, la même incurie, froide ici, là caressante, les attend pour les ensevelir tout vifs dans le linceul de l'ignorance et de l'inaction : d'un côté, on ne leur laissera rien à désirer, rien à penser, rien à faire, et passifs devant tant de prévenances, ils continueront de traîner une existence automatique; de l'autre, ils seront privés de tous aides, de toutes joies, de tous excitants de l'action et de la pensée, et ils s'éteindront dans l'impuissance de voir, de sentir, d'aimer, de vivre enfin.

L'idiotie est aggravée par tout ce qu'on aurait pu faire, et par tout ce qu'on n'a pas fait pour la diminuer ou la faire disparaître.

L'idiotie livrée à elle-même s'aggrave dans ses symptômes, et continue d'altérer la constitution même du sujet quand elle a pour cause une dégénérescence d'organes essentiels, quand elle est la conséquence du crétinisme, de la lymphatisation des races, toutes les fois enfin qu'elle provient d'une

cause qui continue d'agir sympathiquement sur l'état nerveux : cause sur laquelle la dégénérescence du système nerveux réagit à son tour, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Dans tous les autres cas, l'incurie aggrave l'état d'un idiot, en ce sens qu'idiot curable à trois, cinq, sept, dix ans, il continue d'être idiot, et qu'en outre il cesse, complétement ou en partie, d'être curable dans un âge plus avancé. D'ailleurs l'idiot livré à ses instincts, à son inertie, à ses désordres nerveux, à ses habitudes salaces, repoussantes et malsaines, ne tarde pas à vieillir, meurt d'ordinaire avant trente ans ; et n'est-ce pas la pire aggravation d'un mal, celle qui fait de la jeunesse une décrépitude, celle qui mène rapidement et douloureusement du lit au tombeau ?

Et qu'on ne croie pas qu'il en est ainsi seulement parce que les parents manquent de cœur ou d'instruction. Tout le monde est pour ainsi dire complice dans ce stupide complot qui condamne l'ignorant à l'ignorance, l'inerte à l'inertie, l'idiot à l'idiotie à perpétuité. On a tant dit (et les savants l'ont crié plus haut que personne), que l'idiotie était incurable, que l'on n'avait nulle action sur elle; qu'il n'y avait rien à y faire; qu'il fallait laisser agir la nature — comme si l'on changeait de nature d'apprendre aux autres le grec et le latin ! — que les parents qui désespèrent, comme ceux qui espéraient, que ceux qui abandonnent leurs enfants, comme ceux qui les environnent de soins aveugles, n'ont cru mieux

faire que de s'en rapporter aux oracles d'une science qui n'existait point encore.

Oui, tout le monde est complice dans ce complot nepté, qui a eu pour résultat l'excommunication scientifique de l'idiotie et l'excommunication civile le l'idiot; pères, mères, philosophes, philanthropes, médecins, tous ceux qui n'ont pas voulu et qui eussent pu soit traiter la question physiologique et psychologique de l'idiotie; soit traiter des idiots eux-mêmes dans les hospices et dans les familles et ne l'ont pas fait; tous ceux qui, ayant à aimer un enfant atrophié par l'idiotie, n'ont pas essayé de l'arracher à son infirmité, tous sont coupables: les uns, d'avoir perpétué le mal dans l'espèce humaine; les autres, de l'avoir aggravé et de lui avoir laissé prendre racine dans l'individu.

Mais je le répète, les fauteurs du mal sont plus haut : ce sont ceux qui ont passé impassibles durant les années devant des milliers d'idiots que leur confiait la charité publique; ce sont ceux qui ont accepté, presque gratuitement, il est vrai, d'immenses fonctions, et qui n'en ont rempli qu'une partie; ce sont les médecins qui ont des idiots dans leur service, et qui ne se sont occupés ni des idiots, ni de l'idiotie; ce sont surtout les médecins, heureusement peu nombreux, qui n'étant jamais restés un quart d'heure en face d'un idiot, ont prétendu, dans je ne sais quels informes prospectus, discours et dissertations, avoir traité, soigné, éduqué, guéri des idiots : en présence d'une telle infirmité l'indifférence est peut-

être une faute, mais à coup sûr le mensonge est un crime.

CHAPITRE XVI.

États pathologiques accessoires à l'Idiotie.

Bien que les idiots ne soient épargnés par aucune des maladies ou des infirmités qui atteignent les hommes le mieux constitués, on peut reconnaître qu'ils sont en outre, plus que personne, disposés à contracter certaines maladies ou incommodités, ou à apporter en naissant le germe de quelques infirmités graves qui semblent en eux les accessoires, précurseurs, ou conséquences de l'idiotie. Je dis que cela semble; car, il n'est pas toujours très-facile de discerner si l'infirmité, soit l'hémiplégie ou l'épilepsie entre autres, est subséquente ou antérieure à l'idiotie, ou si elle lui est seulement simultanée; c'est pourquoi je les nomme toutes, ces incommodités, maladies, infirmités, *accessoires* à l'idiotie, afin que des observateurs plus habiles que moi complètent mon travail sur ce point. J'ai reconnu que ces affections accompagnaient fréquemment l'idiotie; j'espère que d'autres, plus heureux, trouveront la raison de ce rapprochement, en découvrant la loi même de la simultanéité fréquente que je me borne à signaler.

Le goître et le crétinisme précèdent et causent l'i-

diotie comme nous l'avons vu. Les scrofules ont avec l'idiotie des affinités encore obscures et dont on ignore le mode de connexion; l'épilepsie paraît quelquefois produire l'idiotie; d'autres fois elle affecte de lui être consécutive; ailleurs ces deux infirmités ne semblent avoir aucune relation, à ce point, que l'une peut disparaître alors que l'autre demeure dans toute son intégrité. Le rachitisme altère souvent la constitution des idiots: est-ce primitivement ou consécutivement? je ne sais. Quand la paralysie vient à la suite de l'idiotie, en est-elle moins une conséquence qu'elle n'est la suite de l'état d'inactivité dans lequel sont tenus la plupart des idiots? Quoiqu'il en soit, remarquons qu'elle peut précéder l'idiotie, et aussi lui être originairement contemporaine. Les mêmes remarques doivent être faites pour l'hémiplégie et la paralysie des membres inférieurs. La chorée ne se manifeste pas avant que les premiers symptômes de l'idiotie ne puissent être observés; il n'y a donc, par conséquent, aucune raison de croire que la chorée précède et provoque l'idiotie: du reste l'une peut persister quand l'autre s'efface. Les dépravations du goût et de l'odorat sont fréquentes dans l'idiotie; et doivent être regardées, je l'ai montré plus haut, comme faisant partie de ses caractères accidentels; la myopie et le strabisme sont communs parmi les idiots, la cécité les affecte moins souvent que la surdité d'où résulte le mutisme, la dyssenterie se rencontre aussi dans cette classe d'infortunés, qui est également sujette aux épistaxis et à diverses affec-

tions cutanées, comme la teigne, les dartres, les aphthes, etc.

Enfin, quant aux maladies aiguës qu'ils semblent disposés à contracter, on doit particulièrement redouter pour eux les inflammations cérébrales et les fièvres typhoïdes, auxquelles ils sont sujets. Telles sont les infirmités, les maladies et incommodités dont les idiots sont plus généralement atteints que les autres hommes. Sans doute, cette complication est fâcheuse dans tous les cas, et terrible dans plusieurs; sans doute aussi, il serait à désirer que l'on connût les rapports possibles, qui existent sans doute, entre ces affections et celle que nous considérons ici comme la principale, l'idiotie; sans doute encore, il serait urgent de classer ces affections selon leur ordre d'importance relativement à l'idiotie, et selon le genre d'idiotie que pourrait révéler la présence de chacune d'elles; mais toutes ces questions, loin d'être résolues, sont à peine posées aujourd'hui; je ne puis en ce moment que les indiquer.

Mais, de ce que ces questions sont encore dans le vague de l'indécision, est-ce un motif pour les rejeter toutes confusément sur la question même de l'idiotie, question si grosse par elle-même, qu'il suffit de l'aborder pour être effrayé de la quantité de problèmes qu'elle soulève. Les gens qui grossissent ainsi l'idiotie de toutes les infirmités qui lui sont accessoires, me font l'effet de ces besogneux qui empilent sur leur bureau des masses de dossiers, et qui s'y enterrent la tête.... pour dormir. Il est peut-être

temps de dire à tous ces avocats de la médecine : au *fait*, Messieurs, venons au *fait*. Le *fait*, c'est l'idiotie ; les *accessoires du fait*, ce sont les infirmités aggravantes dont vous tirez si bon parti pour récuser le fait lui-même. Traitez pharmaceutiquement les infirmités accessoires, en tant qu'accessoires, s'il vous convient; mais laissez-nous le fait, l'idiotie pure et simple, ou prenez-le une bonne fois corps à corps, seul à seul, et nous verrons.

L'idiotie et l'imbécillité peuvent donc être, reconnaissons-le de suite, simultanées à divers états particuliers, comme l'hémiplégie, la paraplégie, l'épilepsie, etc...., toutes affections spéciales, que le praticien doit savoir diagnostiquer à leurs symptômes évidemment distincts des états nerveux propres à l'idiotie. Ces complications aggravent l'infirmité primitive, sans doute, mais il ne faut pas les confondre avec elle, et par conséquent, désespérer d'un enfant parce qu'il résume en lui plusieurs infirmités. Et particulièrement lorsque l'épilepsie ou des accès épileptiformes se joignent à l'idiotie, au lieu de laisser appliquer au hasard et successivement les formules des commères, saisissez d'une main ferme la direction du sujet ; faites prédominer les exercices musculaires et sensoriels ; sans doute l'état épileptiforme pourra persister ; mais, à coup sûr, il ne s'aggravera pas sous l'influence du régime que je propose ; et le pire qui puisse arriver, c'est que la famille continue d'avoir un épileptique au lieu d'un idiot-épileptique ; mais souvent aussi les accès cèdent à quelques mois

d'activité bien dirigée, bien graduée (1), et vous avez fait, si l'on peut ainsi dire en matière grave, d'une pierre deux coups. Mais, dans ce cas et ses analogues, soyez sobre de promesses, car vous serez toujours pauvre d'espérance, agissant sur une inconnue...

CHAPITRE XVII.

Diagnostic de l'Idiotie et des anomalies qui ont été confondues avec l'Idiotie.

Avant de traiter un sujet, il importe de connaître le mal dont il est affecté; et, spécialement ici, cette assertion est fondamentale lorsqu'il s'agit d'un enfant réputé idiot. Nous avons vu plus haut, en effet, combien cette malheureuse dénomination était donnée ou refusée à tort et à travers par les hommes qui passent pour les plus compétents; on ne sera donc pas étonné de me voir insister sur ce point essentiel du diagnostic de l'idiotie, et des maladies ou infirmités qui peuvent être confondues avec cette affection. Pour moi, je croirai avoir rendu un véritable service, si je parviens à faire accomplir quelques progrès de précision au diagnostic de l'idiotie, diagnostic sur lequel le traitement (toujours commun pour le fond) doit être basé, si l'on veut reconnaître les agents qui peuvent être

(1) Voyez 4e partie, les 3e et 4e observations.

mis en avant les premiers, et ceux qu'il faut employer en plus grand nombre, ou de préférence.

§ I. — Diagnostic de l'Idiotie.

Si le praticien le plus consommé se garde avec soin de former son opinion au sujet d'un malade ordinaire avant d'avoir consulté les personnes qui entourent son client sur les circonstances présentes, précédentes et même sur celles qui peuvent être de beaucoup antérieures au mal, combien celui qui traite de l'idiotie et de ses analogues ne doit-il pas sonder plus scrupuleusement la conscience et la mémoire des personnes qui ont vu naître et grandir l'enfant réputé idiot? Car, je le répète, bien que l'idiotie ait des symptômes particuliers qui la constituent à l'état d'infirmité propre, cependant ses symptômes d'un moment ont tellement variables, ils sont quelquefois si vagues et si obscurs, d'autres fois si enchevêtrés à d'autres qui annoncent la présence d'une infirmité consécutive à l'idiotie, ou qui la précède, ou aux symptômes d'états pathologiques accessoires; de plus, certaines maladies mentales, et la démence plus que toute autre, affectent si souvent les apparences de l'idiotie, que l'on ne doit pas se priver volontairement d'un des plus sûrs moyens de reconnaître l'idiotie de l'imbécillité, de la démence, etc., etc...

C'est précisément pour faciliter le diagnostic de l'idiotie qu'Esquirol dit expressément: «Mais il est des individus qui paraissent privés de sensibilité et d'in-

telligence, qui sont sans idées, sans paroles, sans mouvements ; qui restent où on les pose, qu'il faut habiller, nourrir à la cuiller ; ne sont-ce point des idiots? non, sans doute. Ce ne sont point les symptômes actuels, ce n'est point une époque seule d'une maladie qui peuvent en donner l'idée abstraite ; il faut, au contraire, voir, étudier cette maladie dans toutes ses périodes, chacune d'elles devant fournir quelque trait à son diagnostic. » On ne saurait trop souvent répéter cette formule du maître.

Donc, le plus sûr moyen de reconnaître si l'enfant est idiot ou imbécile, etc..., c'est de consulter sa famille sur l'époque d'invasion du mal. Si le praticien a affaire à des personnes éclairées et de bonne foi, il sait de suite à quoi s'en tenir, et groupe les symptômes présentement apparents autour des indications précédemment acquises par les parents, et il peut asseoir son jugement définitif sur l'ensemble des symptômes passés et actuels. Mais quelquefois, et c'est même ce qui arrive le plus souvent, il parle à des gens ou prévenus, ou ignorants, ou honteux, qui craignent de dire la vérité ; et toute son adresse ne suffit pas à la leur arracher. Dès que le praticien peut pressentir la difficulté qu'il aurait à rencontrer pour résoudre cette question préjudicielle, il doit paraître reporter son attention sur un autre sujet; et par exemple, faire peser ses interrogations sur les convulsions que l'enfant a dû éprouver dans le bas âge, les spasmes, les contractions nerveuses de la face et des mains à la même époque, le mauvais lait fourni

par la nourrice, etc., etc... Souvent il obtiendra ainsi un aveu précieux, en permettant à une famille de substituer tout d'abord une cause évidemment fausse à la vraie cause de l'idiotie : de cette manière, l'observateur ignorera peut-être longtemps, peut-être toujours, la vraie cause, mais il obtiendra l'aveu le plus important à la constatation du fait même, à savoir l'époque de l'invasion du mal : c'est l'essentiel pour le moment.

Parmi les questions les plus concluantes à faire sur ce chef aux familles, sont les suivantes :

L'enfant pouvait-il ou non porter sa tête, lever les bras, regarder, écouter, sourire à la gaieté d'autrui ? et autres analogues.

Sa succion était-elle normale ?

La parole s'est-elle produite, et quand ? à quelle époque, à quelle occasion, a-t-elle cessé ?

Quand l'enfant a-t-il commencé à tenir quelque chose dans sa main, à se tenir debout, à marcher, et comment marchait-il de un à trois ou quatre ans ?

A-t-il eu des convulsions, une fièvre typhoïde ou cérébrale, des accès nerveux, épileptiformes, une hémiplegie commençante et qui ait disparu depuis ? etc.....

A quelle époque a commencé la dentition et quelle marche a-t-elle suivie ?

A-t-il eu plus d'activité et montré plus d'intelligence et de mémoire, qu'il n'en accuse au moment de l'observation : à quel âge a commencé la période croissante ou décroissante de l'intelligence ?

Si les réponses à toutes ces questions que je présente comme spécimen de beaucoup d'autres, et qu'il faut varier selon les lieux, les circonstances et les personnes; si ces réponses accusent un état congénial dans le sens sus-défini, s'il ressort de l'ensemble de ces réponses que l'affection du système nerveux, existait dès la naissance, ou s'est produite pendant l'allaitement, soit d'elle-même, en vertu de l'état primitif des appareils nerveux, soit consécutivement à une cause chronique ou aigüe, on ne doit pas hésiter à ramener les chefs de son observation dans la série des symptômes propres à l'idiotie.

§ II. — Dignostic de l'Idiotie profonde.

Une fois ces renseignements obtenus, on arrête d'abord son observation sur les phénomènes propres à l'idiotie profonde. L'état du crâne doit être ici le premier point de comparaison de l'observateur. Sans se laisser influencer par les théories plus ou moins ingénieuses, il doit palper le crâne dans tous les sens, interroger du doigt la contexture le plus intime de la boîte osseuse; et, pénétrant par un tact délicat jusqu'au delà du cuir chevelu, pressentir et presque deviner les sutures et les nodosités, les fontanelles béantes ou fermées, peser et mesurer de l'œil et de la main, les masses importantes que le crâne revêt, dérobe et dissimule trop souvent; établir enfin dans son esprit une sorte d'équation de ces masses nerveuses, et se demander

s'il a sous la main une puissance intellectuelle, ou un instrument perceptif et spontané incomplet. Ici sans doute, l'hésitation est possible, légitime même, j'en suis convenu; mais alors que ce symptôme hypothétique fait évidemment défaut, alors, qu'on est refoulé dans le doute par la mystérieuse apparence dont s'environne cette première pièce de conviction, est-on pour cela privé des moyens rigoureux de démonstration de l'idiotie? Ce n'est pas mon avis.

Si les lésions ou affections profondes de la pulpe cérébrale se dérobent sous un crâne d'une beauté trompeuse, ou d'une forme pauvre et indécise, la fonction, cette *œuvre* à laquelle on reconnaît l'*ouvrier*, la fonction ne trompe pas; et c'est à elle, qui est manifeste, que l'on soit demander le secret de ce qui est caché : mais comme les fonctions de l'encéphale sont nombreuses, et comme en outre l'idiotie superficielle, l'imbécillité, et un simple degré de retard dans le développement produisent des anomalies infinies dans les fonctions nerveuses, il faut interroger d'abord et surtout celles de ces fonctions qui représentent le mieux l'équilibre dans les masses nerveuses, je veux dire les fonctions de la motilité.

Toute lésion ou affection profonde et originelle des masses nerveuses, et principalement du cervelet et de la moelle allongée, amène à sa suite un manque d'équilibre dans la station, la marche, les mouvements alternatifs et coordonnés. Cette lésion signale également sa présence par des mouvements mécaniques des extrémités des membres supérieurs;

aussi, les désordres de cette fonction sont-ils toujours et à coup sûr les symptômes, sur lesquels on peut fonder son opinion relativement à l'idiotie profonde ou superficielle avec le plus de probabilité. Ainsi, ce sera surtout dans les cas où l'état des masses cérébrales, n'a pas laissé d'empreintes ou n'en a laissé que de douteuses sur le crâne que l'on devra le plus s'attacher à reconnaître la gravité de ces désordres. Ils portent comme on le voit sur l'ensemble des mouvements dans la marche, la station, etc..., sur certains mouvements coordonnés et partiels, et sur certains mouvements mécaniques connus, l'agitation des doigts, le besoin de les frotter les uns contre les autres ou sur certains corps rugueux ou polis ; ces caractères sont plus que tous les autres exclusivement assignables à l'idiotie profonde.

§ III. — Diagnostic de l'Idiotie superficielle.

J'ai dit combien il était difficile de diagnostiquer l'idiotie profonde de l'idiotie superficielle ; et de plus, je n'ai pas hésité à reconnaître que, dans nombre de cas, où l'idiotie superficielle réagit (par la longue inaction des ramifications nerveuses), sur l'état même du cerveau, ce dernier participe consécutivement à l'asthénie générale et reste dans l'incapacité. Il est bien évident que, dans ce cas surtout, il faut du temps et même la pratique d'un commencement de traitement *d'observation*, pour prendre une idée exacte de

l'état vrai des masses nerveuses ; mais, dans le cas où l'idiotie superficielle n'a pas réagi sur les masses nerveuses, on la reconnaît : 1° à ce que la marche n'est point ou presque point affectée ; 2° à ce que les mouvements mécaniques sont presque nuls, et réduits à la succion ou à la mordition chez les sujets lymphatiques, et à quelques mouvements spasmodiques accidentels chez les sujets d'une grande activité et sanguins; 3° à ce que les sphincters ne sont pas réduits à l'incapacité de se contracter ; car la non-contraction des sphyncters, et en particulier de ceux de la bouche, la déperdition involontaire de la salive, sont encore les signes à peu près certains de la présence d'une affection grave des masses nerveuses supérieures ; 4° à ce qu'enfin, dans l'état d'inattention ou d'insensibilité apparentes qui caractérise alors la plupart des appareils nerveux excentriques, un ou plusieurs de ces appareils sont restés comme intacts au milieu du désordre général. Ainsi, les appareils nerveux qui président aux mouvements ont conservé presque toute leur précision et toute leur activité, comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer plus haut ; ainsi encore, si les nerfs qui président à la parole sont lésés, ceux du goût et de l'odorat, ont le plus souvent conservé toute leur finesse de perception ; si le regard est vague, l'ouïe est délicate, et si l'ouïe entend sans écouter, et quand bien même cette incapacité affecterait toutes les apparences de la surdité, alors le regard serait moins vague, plus facile à diriger au gré de l'enfant ou de la personne qui voudrait attirer

l'attention de ce sens. En somme, et c'est là le signe caractéristique de cette affection, dans l'idiotie superficielle, il est rare que, parmi tous les désordres que je signale, on ne rencontre pas un ou plusieurs appareils nerveux, qui fonctionnent régulièrement, et soient restés dans des rapports normaux avec le cerveau. Cet état particulier ne tarde pas à se manifester, quand on étudie un sujet avec quelque suite et beaucoup d'attention; c'est ainsi que l'on trouve des idiots chez lesquels les symptômes de l'idiotie paraissent formidables au premier aspect, et dans lesquels on ne tardera pas à reconnaître que, au milieu d'un désordre des appareils nerveux qui semble général et profond, certains de ses organes sensoriels sont parfaitement sains, capables de transmettre des impressions positives au cerveau, et capables aussi virtuellement d'en recevoir les impulsions volontaires (1). C'est alors, que l'on peut avec certitude diagnostiquer le genre d'idiotie auquel on a affaire. Si le cerveau reçoit les impressions de ce sens unique avec précision; s'il les compare, les juge, les préfère, les évite, les recherche, en apprécie les conséquences internes ou externes, fût-ce lentement, fût-ce en petit nombre, il pourra bien y avoir un état de torpeur et d'inaction dans les masses cérébrales, état résultant de l'inactivité antérieure de cet organe; mais, à coup sûr les ramifications nerveuses seront seules primitivement affectées, et l'idiotie, superfi-

(1) Voir 4e partie, 12e observation.

cielle en fait, disparaîtra avec la cause qui l'a produite, c'est-à-dire, quand les appareils de l'innervation auront été tous mis de concert avec les modificateurs externes et le cerveau, par des exercices savamment précisés et gradués.

§ IV. — Diagnostic de l'Idiotie consécutive au crétinisme, aux scrofules, au lymphatisme, etc.

Lorsque l'idiotie, c'est-à-dire l'affection de tout ou partie des masses nerveuses, ou des appareils nerveux, qui président à la vie de relation est, non plus primitive, c'est-à-dire, ne relevant que d'elle-même ou idiopathique, mais lorsqu'elle est consécutive à un état particulier de certains appareils, et notamment lorsqu'elle est consécutive au crétinisme, on la reconnaît aux signes suivants : S'il arrive que le praticien pense avoir à traiter un sujet de cette sorte, il doit interroger la famille sur la marche des premiers symptômes ; car ici, au lieu d'un état primordial et stationnaire, il devra s'attendre à n'avoir devant les yeux que les symptômes présents d'un état progressif, ou qui a été progressif durant une période donnée, comme de trois à dix mois, de un an à quatre, cinq, etc... Négliger cette précaution, c'est se refuser un des moyens les plus sûrs de reconnaître précisément l'état de l'enfant et d'asseoir la formule de son traitement ; car, même lorsque le goître n'existe pas dans le crétinisme, cette infirmité emporte souvent avec elle des dégénérescences d'organes essentiels et d'appareils tout en-

tiers, qui simulent l'idiotie produite par la prédominance du système lymphatique. Et, bien que je ne reconnaisse pas une grande différence entre le goître et les scrofules, comme principe de l'idiotie, Fodéré n'étant pas de mon avis, et le sien devant prévaloir jusqu'à plus ample informé dans une question où il s'est mis à la tête du progrès, nous devons continuer à distinguer d'après lui, les sujets qui sont affectés d'idiotie ou d'imbécillité pour ces deux causes (qui n'en sont qu'une peut-être), causes dont une observation plus attentive des phénomènes fera certainement bientôt reconnaître ou les différences ou la similitude.

Quoi qu'il en soit, et jusqu'à ce que de nouvelles lumières luisent sur ce point encore inexploré, je signale, comme pouvant aider à faire discerner de l'idiotie propre, l'idiotie consécutive au crétinisme et au lymphatisme, les caractères suivants : 1° que les désordres nerveux ont été s'aggravant au lieu d'être restés stationnaires ou d'avoir un peu diminué sous l'influence de la force que donne la croissance ; 2° que les tissus sont lâches et la peau froide, l'abdomen météorisé, que le crâne est plus aplati au sommet que dans aucun cas d'idiotie primitive, et ce, indépendamment de ses autres dépressions ou inégalités; 3° que les cheveux sont extrêmement fins et rares, quelquefois absents par place, principalement sur le sommet de la tête dont les os sont manifestement très-minces ou ramollis; 4° que la succion remplace la mordition, que la langue est plus épaisse et plus rejetée au dehors, et

sur le côté, que dans les cas d'idiotie idiopathique; 5° enfin, que les tics nerveux sont presque nuls, et surtout que le sujet est tout entier plongé dans l'atonie.

§ V. — Diagnostic de l'incurabilité des idiots.

L'opinion, malheureusement accréditée, que l'idiotie est incurable est une opinion fausse. Elle doit le crédit dont elle jouit dans la science et dans le monde à des causes difficiles à déraciner, mais qui doivent être extirpées au plus tôt, car l'avenir de la question de l'idiotie en dépend. Ces causes sont : 1° l'incapacité des médecins en général sur ce sujet, par suite du manque d'études spéciales et par suite surtout du mode de visites qu'ils ont adopté, mode rapide qui leur interdit toute étude assidue, toute tentative de traitement moral par les moyens personnels; ils n'ont ni le temps ni l'habitude de cette sorte de médication; c'est si tôt fait d'ailleurs, et si commode, d'envoyer chez le pharmacien. 2° L'extrême susceptibilité des parents à l'endroit des habitudes de leur enfant, habitudes qu'il ne faut pas contrarier sous peine de voir l'idiot triste, chagrin, larmoyant même; on évite de le rendre malheureux, il est déjà si fort à plaindre qu'il ne faut ni le contrarier, ni le contraindre, ni l'assujettir à une règle : toutes recommandations que l'on a bien soin d'exprimer et de répéter chaque matin devant l'enfant, qui en fait son profit à sa manière, car s'il ne distingue pas le blanc du noir, il a toujours une merveilleuse intuition du degré d'ascendant qu'il exerce sur chaque personne. Dans ce cas, qui se pré-

sente si souvent, le plus admirable sentiment, le sentiment de l'amour maternel produit les plus tristes résultats, faute d'un peu de clairvoyance ; car si la mère savait !.... 3° il arrive, par contre, qu'après avoir vivement ressenti les émotions que produit la vue d'un idiot dans une famille, un père, une mère même, finissent par se familiariser avec ce malheur et par le considérer avec le stoïcisme qu'inspire un fait accompli ; à ceux-là, si leur conscience ne parle pas plus haut que le fait brutal, je n'ai rien à leur dire, puisqu'ils ressentent leur infortune moins vivement que moi-même. 4° L'état de sainteté et d'impeccabilité, attribué au pauvre idiot par quelques personnes pieuses, les détourne de le faire traiter et instruire; parce que, dans leur opinion, s'il devenait plus intelligent il pourrait pécher, et perdre ainsi le bénéfice de la nature impeccable que Dieu lui a accordée en naissant : perdre le ciel pour gagner un peu d'intelligence selon le monde, mieux vaut, au dire de certaines personnes, l'idiotie ; et moi, je me hâte d'ajouter, non pas en mon nom, car je n'ai pas qualité pour parler dogme, mais de l'avis des théologiens éminents que j'ai consultés sur ce point : la doctrine quiétiste du *laissez faire l'idiotie* est anti-évangélique et réprouvée par tout ce que le christianisme compte de docteurs pieux et éclairés. Voilà réunis contre les idiots les quatre grands ennemis de toute amélioration : la routine des praticiens, la sensibilité des mères, l'indifférence de quelques parents, le préjugé religieux des personnes dont la Foi et la Charité ne sont

pas éclairées par les véritables doctrines de l'Évangile. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour faire ajourner indéfiniment l'Institution des idiots? Devant les mêmes préjugés, au sujet du mutisme, Pierre Pons a échoué ; Pereire est mort pauvre et dans l'oubli ; après deux siècles passés en tentatives avortées, il a fallu à l'abbé de l'Epée pour réussir *un décret de l'Assemblée Nationale* : c'est-à-dire une Révolution.

Et pourtant on peut instruire les idiots, on peut les rendre bons, actifs, intelligents, utiles jusqu'à un certain point, à leurs parents et même à la société.

Quels sont donc les idiots incurables?

Ce peuvent être d'une part, les idiots chez lesquels les masses nerveuses sont assez gravement affectées, pour que nulle impression, nulle spontanéité ne s'y puissent produire. Mais qui osera dire *à priori*, que tel sujet est affecté d'une pareille infirmité? A quel signe la reconnaîtra-t-on cette incapacité absolue, irrémédiable? Ce peuvent être des mycrocéphales à un degré extrême, mais qui peut assurer aujourd'hui qu'il faut plus ou moins de 40 centimètres de tour de tête pour être capable d'éducation, d'instruction? Moi-même n'ai-je pas douté du succès, ayant à apprendre à parler, à lire, à écrire, à compter, à travailler à une idiote de quatorze ans, parce que son crâne ne mesurait pas plus de 45 centimètres dans sa plus grande circonférence? eh bien ! elle a appris à parler, à lire, à écrire, à compter, à travailler de ses mains en dix-huit mois; et son crâne mesure maintenant

49 centimètres, quatre de plus; la partie antérieure de son crâne s'est élevée, harmonisée, les dépressions ont presque partout disparu sous l'influence d'un bon régime (1). Dans l'hydrocéphalie, non plus, les signes organopathiques ne peuvent rien apprendre sur le degré d'incurabilité des idiots, et si l'on veut savoir s'ils sont curables, on doit se donner la peine d'essayer de les guérir.

Regardera-t-on, en outre, comme incurables les cas où l'idiotie est compliquée d'affections accessoires tellement graves, que tous les moyens d'amélioration que je propose peuvent échouer? mais d'abord ces cas sont extrêmement rares.

Et encore ils ne sont pas encore spécifiés!

Et surtout quand on parviendrait à les spécifier, ce que je vais essayer de faire, ces cas d'incapacité ne sont pas absolus.

Ainsi :

Je considère comme *pouvant* être complétement incurables les enfants chez lesquels la myotilité est nulle, ceux qui ont une paralysie générale ou une hémiplégie totale; mais non pas tous.

Je considère comme n'étant qu'incomplétement curables la plupart des enfants affectés d'hémiplégie incomplète, de chorée, d'épilepsie. Mais qui dira d'avance lesquels ne peuvent guérir que partiellement?

Ainsi, loin de porter un arrêt définitif en cette matière, je voudrais avoir mille voix pour crier :

(1) Voir 4e partie, 7e observation.

Même dans les cas où la myotilité est abolie, on doit essayer de mon traitement ; faire subir à l'enfant une gymnastique passive, un traitement énergique, et l'on peut espérer de voir, comme je l'ai vu, les fonctions motrices se rétablir au moins partiellement et les autres progrès suivre celui-ci.

L'hémiplégie, la chorée, l'épilepsie, à tous leurs degrés, offrent dans l'enfance des caractères si variables, qu'il est impossible d'en traiter en quelques mots; mais si l'on considère que le caractère propre à toutes ces affections dans l'enfance est *un état non stationnaire,* qu'elles vont toutes s'amoindrissant ou s'aggravant, et quelquefois, passant plusieurs fois d'une progression croissante à une progression décroissante dans le cours de peu d'années, on sera porté à reconnaître que ces affections peuvent diminuer ou disparaître sous l'empire d'un régime et d'une gymnastique bien appropriés.

Là, d'ailleurs, n'est pas la question. La question est de savoir si, malgré les maladies accessoires dont l'idiotie est corroborée (et quand bien même ces maladies résisteraient au régime d'activité que je propose), on peut espérer de guérir l'idiotie ? et je réponds : Oui, malgré les infirmités accessoires les plus graves, et quand bien même ces infirmités continueraient à subsister dans l'enfant, comme elles subsistent chez tant de gens. Malgré la chorée, l'hémiplégie, les crises épileptiformes, etc..., on doit s'occuper de l'éducation et du traitement moral des idiots, et on réussit presque toujours à améliorer

leur condition, quelquefois même à faire disparaître complétement l'idiotie avec le mal accessoire.

Donc, ce n'est qu'après une longue et patiente pratique de ma méthode (en attendant qu'il s'en produise une autre) que l'on peut dire :

1° Si les masses cérébrales sont trop gravement affectées;

2° Si le crâne est trop petit;

3° Si la non-myotilité, la paralysie, l'hémiplégie, la chorée, l'épilepsie, offrent une résistance trop grande à tous les moyens d'action que je propose pour que l'idiotie soit curable. Donc il n'y a pas encore, Dieu merci, d'idiots incurables *à priori*.

§ VI. — Diagnostic de l'imbécillité.

Quand les familles ne craignent pas de dire vrai sur ce chef, le praticien sait de suite à quoi s'en tenir sur l'état d'imbécillité d'un sujet. Cet état a commencé à deux, trois, dix, quinze ans, on l'attribue à telle ou telle cause; cette cause a disparu ou elle continue à subsister, elle est occulte ou manifeste, etc... Rien de plus simple si l'on était toujours sûr de pouvoir procéder ainsi avec sincérité; mais, outre les cas où les parents ne soupçonnent vraiment point la cause secrète du mal, et le cas où ils n'ont rien vu d'extraordinaire en leur enfant que lorsque l'imbécillité était confirmée, si peu de personnes se montrent disposées à être sincères sur ces faits intimes, que celui qui veut connaître la vérité, sans laquelle il ne peut fonder son traitement, doit s'armer de beaucoup

le patience et de pénétration. Ce sera donc surtout :n énonçant les symptômes manifestes de l'imbé- :illité qu'il pourra obtenir ces aveux qu'on cherchera)resque infailliblement à lui cacher. Ainsi, un arrêt le développement cérébral, sans lésion apparente, ans déformation sensible, lui donnent une indication le l'âge où a dû commencer l'atrophie du cerveau; insi encore l'extrême prolongement des membres :t de leurs extrémités, la mordition, le mutisme, les :mbarras de la parole, la qualité du regard, l'état le la pupille seront autant de signes qu'il devra nterroger tout haut, afin que les organes, déposant :ux-mêmes, forcent les autres témoins, les parents, se prononcer.

L'imbécillité, qui est en principe un état moins grave que l'idiotie, présente peut-être moins de res- ources dans son traitement parce que sa cause est ouvent constante, persistante, indéracinable; c'est)our cette raison que l'on doit insister pour la connaître, cette cause, afin de pouvoir la combattre i elle persiste, et de ne pas être induit à prévoir ıne amélioration prochaine et à donner de fausses :spérances fondées sur de fausses indications. Dans :e cas sans doute le premier coupable n'est pas celui pui est induit en erreur; mais s'il n'est pas coupable, l est responsable, ce qui revient au même dans le angage récriminatoire. Je m'abstiendrai de traiter lu diagnostic de la démence; qu'il me suffise de dire u sujet de cette maladie qu'il n'est presque plus per- nis, depuis Esquirol, de la confondre avec l'idio-

tie, et que, par conséquent, elle ne doit pas nous occuper. Appelé quelquefois à tort dans des cas de démence, je ne m'y suis jamais trompé, et je les ai toujours renvoyés à qui de droit, aux médecins qui traitent des maladies mentales.

§ VII. — Diagnostic des enfants arriérés.

Le retard dans lequel un sujet se trouve sous le rapport de l'intelligence comme sous celui des fonctions physiologiques essentielles à la vie de relation, ne peut jamais être confondu avec l'idiotie; car le retard est un degré de développement en moins, et l'idiotie est une infirmité; car le retard ne saurait affecter que certains modes sensitifs et perceptifs, et n'altère jamais les modes de la myotilité, comme le fait l'idiotie même superficielle; c'est pourquoi le retard demande des soins particuliers et l'idiotie appelle l'emploi d'un système entier, complet, de moyens hygiéniques, pédagogiques et moraux.

Ce qui contribue à la confusion qui est fréquente entre ces sujets si différents au fond, c'est que le retard dans l'enfant arriéré peut porter sur tous les points de l'organisme de relation, et en affecte presque toujours plusieurs simultanément, de manière à produire ainsi, sous de certains rapports, et souvent même sous le rapport intellectuel tout entier, une véritable incapacité relative. Ainsi les enfants arriérés parlent mal ou à peine, ont la voix faible ou comme brisée, la poitrine étroite et encore plus mince qu'étroite, le cou exigu et long, les membres grêles, les

muscles peu développés et les fonctions de la sensibilité diminuées ou restreintes à des modes douloureux et incomplets.

Du reste je n'ai pas la prétention d'entrer dans l'aperçu de toutes les anomalies de fonctions que présente le jeune âge; qu'il me suffise de dire que près d'un tiers des enfants, qui passent pour ordinaires, pêchent par défaut ou excès de plusieurs aptitudes fonctionnelles, et qu'ils auraient besoin d'être élevés d'après les principes de ma méthode positive d'ÉDUCATION PHYSIOLOGIQUE.

Du reste, les enfants le plus gravement arriérés, on les distingue facilement des idiots en ce qu'ils n'ont pas de mouvements mécaniques, et des imbéciles en ce qu'ils ne sucent ni ne se mordent habituellement. D'autres signes font encore distinguer de ces deux catégories les enfants arriérés : ce sont la forme de leur crâne qui est normale et ne présente ni déformations monstrueuses, ni temps d'arrêt de développement ; c'est encore l'absence de déperdition involontaire de la salive, le non balancement dans la marche, si peu ferme qu'elle soit d'ailleurs ; c'est encore le regard qui a peu d'éclat, mais qui ne fuit ni ne se perd dans le vague ; c'est enfin la présence des sentiments moraux, de la gaieté de l'affection familiale, de l'obéissance, du sentiment du devoir (autant que l'éducation suivie a permis à cet ordre de phénomènes pscyhiques supérieurs de se produire à l'état normal).

Sans doute on peut, on doit même, dans le cas de

simple retard physiologique, comme dans les cas précédents et plus difficiles, interroger la famille sur l'origine présumée de l'état d'infériorité que l'on est appelé à constater ou à corriger; mais en outre qu'ici les causes sont peu saisissables, et ont échappé le plus ordinairement à l'appréciation des parents, les causes n'ont ici qu'une importance presque secondaire ou nulle pour le traitement, parce qu'elles sont rarement permanentes ou chroniques; parce qu'elles tiennent à des maladies non-interrompues pendant les premières années, au mauvais lait, au changement de nourrice, à la mauvaise nourriture, au peu d'exercice, à la privation d'air salubre, à l'isolement, etc..., qu'importe, ou à peu près, puisque le régime que l'on devra indiquer tend à changer immédiatement et radicalement celles d'entre les causes qui peuvent encore subsister, et à les remplacer toutes par des conditions de régime et d'activité diamétralement opposées. D'ailleurs les familles auraient la main bien malheureuse si elles confiaient leur enfant arriéré à un homme capable de le prendre pour un idiot, et l'on devrait prévoir que les plus funestes conséquences suivraient cette erreur, principalement en ce qui touche la partie morale du traitement.

§ VIII. — Résumé du diagnostic des idiots.

On voit, par ce qui précède, l'importance que j'attache au diagnostic de l'idiotie et des affections que

›n a confondues jusqu'à présent avec elle. Cette
ıportance est si considérable, que je conseillerai
ujours au praticien de s'abstenir, ou au moins, de
spendre l'application de tout traitement actif, et de
borner à un simple traitement d'observation, dans
us les cas où, dans sa conscience, il ne pourrait pas
dire à lui-même, je vais traiter telle ou telle espèce
idiotie, d'imbécillité, etc. Que dirait-on d'un méde-
n ordinaire qui traiterait un homme atteint d'une
flammation sans connaître le siége inflammatoire?
un médecin des maladies mentales qui ne saurait
agnostiquer un cas de lypémanie ou de démence,
ı qui ne prendrait pas le temps de dresser son ob-
rvation, pressé qu'il serait de traiter... de traiter
ıoi?... une maladie mentale; mais laquelle?... Là
t toute la question, aussi bien pour l'idiotie que
ur les maladies mentales, les maladies internes,
ıroniques, aiguës, etc., etc...

Il est vrai, que ce diagnostic de l'idiotie que je
opose, que je prescris, comme le commencement
goureusement nécessaire de tout traitement moral,
dagogique et hygiénique, ce commencement est ce
›nt on se doute le moins, si l'on se doute du reste.
quand j'affirme que personne aujourd'hui, dans
science, n'est en état de diagnostiquer l'idiotie et
s analogues, je suis tenté de supposer, tant la chose
t vraie, qu'on ne me croirait pas, si je n'en donnais
s preuves malheureusement irrécusables; or, ces
euves, les voici :

Quand je fus appelé, en 1840, par ordre du mi-

nistre de l'intérieur, à appliquer ma méthode aux jeunes idiots de l'hospice des Incurables (hommes), je trouvai des sujets que nul ne pouvait classer, que nul n'avait songé à classer. Ils étaient nourris, logés, chauffés, couchés, mais classés... fi donc ! aussi, ai-je dû me contenter, pour commencer mon travail, de l'état presque nominatif des sujets tenus dans l'hospice des Incurables (1).

Quand la commission, présidée par M. Orfila, eut constaté les progrès de ces enfants et témoigné au conseil le désir de me voir appliquer ma méthode en grand aux jeunes idiots réunis de Bicêtre et des Incurables, à Bicêtre enfin, où les médecins des maladies mentales ne manquent pas ; comment procéda-t-on à la catégorisation de ces nombreux sujets ?..... On commença par n'y pas procéder du tout. Et quand, plus tard, sur mes instances, après le traitement commencé, on voulut bien dresser un état des élèves qui m'étaient confiés, nul document n'existait, l'on ne voulut et l'on ne put rédiger un état positif de ces enfants ; il fallut qu'au bout d'une table et à la hâte, je rédigeasse un cadre monographique de l'idiotie, dont on s'est servi pour assigner à chaque sujet le genre auquel il appartenait. Mais, depuis ce temps, cette pièce, égarée sans doute, est allée, presque mot à mot, grossir je ne sais quelle réimpression

(1) Voir l'état de ces enfants au commencement de mon premier rapport au conseil général des hospices de Paris sur l'éducation des jeunes idiots de l'hospice des Incurables, 1842, chez G. Baillière.

de prospectus, au milieu desquels elle semble protester, malgré son incorrection et ses surcharges, contre le vide des mots et l'absence d'idées qui illustrent ce recueil ; mais, si je n'ai pas réclamé sur l'heure, ce n'est pas une raison pour que je ne reprenne pas mon bien où je le trouve, et je reprends mon cadre monographique de l'idiotie (1), ne fût-ce que pour le débarrasser du pathos dont il a été saupoudré par une main un peu trop lourde.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, ce cadre monographique de l'idiotie est le seul travail complet sur lequel on puisse, à cette heure, prendre une idée nette de cette infirmité, la différencier d'avec les affections analogues, et surtout représenter l'état exact d'un idiot avec des traits assez précis, des contours assez arrêtés, pour que les portraits ainsi pris sur nature par une plume exercée, puissent servir à diriger l'éducation et le traitement moral d'un jeune idiot, quand bien même le maître et l'élève seraient séparés par de grandes distances.

Je suis tellement convaincu de l'importance d'un cadre monographique de l'idiotie, que je n'hésite pas à engager les médecins, même ceux qui sont le plus étrangers à la spécialité qui m'occupe, à dresser sur ce cadre les portraits de tous les enfants idiots qu'ils rencontreront dans leur pratique, et je serais

(1) Comme je n'ai jamais ignoré à quelle espèce de savant j'avais à faire, j'avais pris soin de déposer l'original de ce travail, daté et signé, entre les mains d'un homme dont personne ne contesterait au besoin ni la science ni la probité.

heureux qu'ils voulussent bien me les communiquer. Car, si mon cadre n'est pas complet (et je pense qu'il peut être ou complété ou corrigé), une pratique en grand de l'observation de l'idiotie démontrera la nécessité de revoir mon travail, et nous apprendra ce qui lui manque ; si ce cadre monographique est au contraire, du premier jet, digne de la haute prétention que je lui ai assignée, il permettra aux praticiens de recueillir en peu de temps une masse de portraits d'idiots suffisante pour faire voir l'idiotie et ses prétendus analogues sous un aspect plus précis, et pour trancher définitivement la forme principale du type idiotie d'avec l'imbécillité, le crétinisme, etc.

Un dernier mot sur l'idiotie proprement dite. Mettons de côté mes conseils sur l'hygiène, ma méthode d'éducation, mon principe de traitement moral avec toutes les formules qui en découlent, et récapitulons ce que j'ai fait pour l'idiotie proprement dite.

1° L'idiotie était *nommée*, mais elle n'était pas définie ; je lui ai imposé une définition.

2° L'idiotie était divisée en genres de fantaisie ; j'ai été au fond même de l'idiotie saisir ses deux espèces, laissant à des travaux subséquents le soin de produire et de classer les genres et les variétés.

3° L'idiotie était confondue avec plusieurs affections desquelles j'ai dégagé son type.

4° L'observation spéculative de l'idiotie portait principalement sur les symptômes psychologiques et hypothétiquement sur les symptômes organopathi-

pathiques; j'ai assis ma base et mon centre d'observation sur le terrain palpable et solide des symptômes physiologiques, j'ai rectifié les formules psychologiques desquelles l'observation s'autorisait avant moi, et j'ai repoussé, de l'étude positive actuelle de l'idiotie, les symptômes organopathiques que l'anatomie pathologique a recueillis au hasard sur des cadavres, et dont elle n'est en mesure de donner le rapport, ni avec l'idiotie vivante, ni même avec les sujets qu'elle a disséqués. Enfin l'idiotie était observée spéculativement, et toutes les observations antérieures aux miennes ne pouvaient servir, et n'ont servi à rien. Je l'ai observée positivement, c'est-à-dire de manière à ce que mes observations puissent servir de point de départ à l'hygiène, à l'éducation et au traitement moral des idiots.

La suite de cet ouvrage prouvera si j'ai réussi.

CHAPITRE XVIII.

Cadre monographique de l'Idiotie.

§ I. — Portrait.

Age;
Sexe;
Tempérament, santé;
Maladies, infirmités accessoires;
Configuration détaillée du crâne;
Configuration de la face;

Rapport proportionnel du crâne et de la face;

Inégalité des deux côtés du crâne et de la face;

Cheveux, peau;

Rapport proportionnel du tronc et des membres;

Inégalités des deux côtés du tronc et des membres;

Habitude générale du corps;

Habitude de la tête;

Habitude du tronc;

Habitude des membres inférieurs;

Habitude des membres supérieurs;

Habitude du poignet, de la main et des doigts;

Configuration des organes de la parole et ses rapports possibles avec le développement des organes de la génération, dentition;

Configuration thoracique;

État de la colonne vertébrale;

État de l'abdomen.

§ II. — État physiologique.

De l'activité générale et applicable;

État apparent du système nerveux;

De l'irritabilité générale du système nerveux;

De l'irritabilité spéciale de certains appareils nerveux;

Des pleurs, cris, chants, bourdonnements, etc.;

Du changement que certains irritants, comme le froid, la chaleur, l'électricité, les odeurs, etc., im-

priment à l'irritabilité et à la sensibilité générales ou spéciales.

État probable du cerveau ;
— de la moelle épinière ;
— des nerfs organiques ;
— des nerfs sensitifs ;
— des nerfs moteurs ;

Différence d'action entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs;

Inégalité d'action des nerfs moteurs et sensitifs des deux côtés du corps.

Des appareils musculaires, des rétractions musculaires et de l'état des sphyncters en particulier;

Des mouvements musculaires;

Des mouvements volontaires ;

Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état du grand sympathique;

Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état des organes centraux;

Des mouvements spasmodiques, du balancement;

Des mouvements coordonnés ou désordonnés ;

Des flexions articulaires volontaires;

De la locomotion ;

De la station, couché, assis, debout;

De la marche, de monter et de descendre;

De la course;

Du saut;

De la préhension des corps;

Du jet des corps;
De la réception des corps;
Du lancement des corps;
De s'habiller, manger seul, etc.;
Du tact;
Du goût;
De l'odorat;
De l'audition;
Du regard;
De l'érectilité;
De la voix, des voix anormales;
De la parole;
Des fonctions assimilatrices;
Des appétits désordonnés;
De la préhension des aliments;
De la mastication;
De la déglutition;
De la digestion;
Des déjections alvines et urinaires, volontaires ou involontaires, des excrétions, salive, mucus nasal, larmes, humeur sébacée, sueurs, transpiration, etc...;
Du pouls;
De la respiration;
Du sommeil.

§ III. — État psychologique.

De l'attention;
De la perception sensorielle;

De la perception intellectuelle ;
De la comparaison ;
Du jugement ;
De la réflexion ;
De la déduction ;
De la combinaison ;
De l'invention.

Et jusqu'à quel point ces opérations intellectuelles, quand elles existent, s'appliquent-elles aux phénomènes concrets, mixtes, c'est-à-dire concrets et abstraits, ou purement abstraits, et aux idées de l'ordre moral ?

Les notions des propriétés physiques des corps, comme la couleur, la forme, la dimension, l'agencement des parties pour former un tout, sont-elles perçues ?

Les idées générales de temps, d'espace, de mesures conventionnelles, de valeur relative, intrinsèque ou arbitraire, sont-elles comprises et sont-elles appliquées à la vie réelle ?

Les connaissances vulgaires, telles que lettres, lecture, écriture, dessin, calcul, ont-elles ou non été données au sujet, et peuvent-elle l'être dans son état présent ?

L'aptitude à la musique et au calcul, le goût du chant ou le besoin irrésistible de chanter, se sont-ils naturellement produits ?

Des mémoires diverses ;
De la prévision, de la prévoyance.

§ IV. — État instinctif et moral.

De l'instinct de conservation personnelle;

Des instincts d'ordre, de rangement, de conservation, ou de destruction des choses;

De l'aggressivité, de la cruauté;

De l'instinct d'assimilation, de possession;

L'enfant, est-il obéissant ou révolté, respectueux ou moqueur, affectueux ou antipathique, câlin ou caressant, reconnaissant, jaloux, gai ou triste, orgueilleux, vaniteux ou indifférent, courageux ou peureux, timide ou osé, circonspect ou étourdi, crédule ou défiant, joueur et imitateur?

L'enfant a-t-il le sentiment du bien et du mal abstraits, ou seulement par rapport à un petit nombre d'actes qui lui sont relatifs?

L'enfant est-il spontané, a-t-il la volonté active, cette volonté qui est la cause initiale de tous les actes humains ayant un effet intellectuel ou social?

L'enfant a-t-il seulement la volonté négative, qui est toute entière au service des instincts et proteste avec une suprême énergie contre toute volonté étrangère tendant à faire pénétrer l'idiot dans l'ordre des phénomènes sociaux et abstraits?

Enfin, jusqu'à quel point l'idiot est-il ἴδιος, *solitarius*, seul; en d'autres termes, sous quels rapports et dans quelle limite, l'idiot a-t-il franchi la limite de son *moi*, pour entrer en communication physique, instinctive, intellectuelle et morale avec les phénomènes qui l'ont entouré?

§ V. — Étiologie.

Origine du père et de la mère;
Leur constitution;
Maladies héréditaires;
Pays où le sujet a été conçu, porté, enfanté, allaité;
Causes possibles de l'idiotie;
Circonstances notables de la conception;
— — de la gestation;
— — de la parturition;
— — de l'allaitement;
Maladies graves de l'enfant pendant le premier âge;
Infirmités et maladies du premier âge, ou antérieures à l'idiotie;
Croissance, décroissance, ou permanence de l'état de l'enfant depuis sa naissance jusqu'au moment de l'observation.



DEUXIÈME PARTIE.

HYGIÈNE DES IDIOTS.

CHAPITRE XIX.

Hygiène des Idiots.

Si l'hygiène, science qui nous apprend à nous préserver des maladies en régularisant l'exercice de nos fonctions, est utile à tout le monde, combien ne doit-on pas en appliquer plus strictement les règles à ceux de nos semblables qui, plus déshérités que personne du côté des facultés intellectuelles, n'ont d'autres soins que ceux qu'on leur donne, d'autre prévoyance que celle dont on les entoure, d'autre régime que celui auquel on les soumet. Incapables de discernement et de choix raisonné dans leurs goûts, dans leurs habitudes, dans leurs mœurs, prédisposés en outre à de nombreuses maladies ou infirmités, il faut de toute nécessité qu'ils soient mis dans les conditions hygiéniques les plus favorables ou qu'ils périssent, après avoir langui et souffert.

Pour les personnes qui n'hésiteront pas sur le parti à prendre dans une telle alternative, il est de toute évidence, que non-seulement les règles communes de l'hygiène doivent faire partie du régime auquel les pauvres idiots seront soumis, mais encore, qu'on doit leur appliquer les prescriptions hygiéniques que l'expérience a fait reconnaître déjà en grand nombre comme les plus favorables à leur développement; c'est pourquoi il était urgent de les réunir dans cet ouvrage.

Je dis en partie; car dans une science toute d'observation, science qui est encore à faire et à laquelle je n'ai donné que dix ans, les faits bien observés ne sont pas si nombreux qu'on en puisse toujours tirer des principes irrévocables et absolus. Ai-je besoin d'ajouter que je suis loin, sur cette partie de mon sujet comme dans les autres, de dire tout ce que je sais, tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai vu; je n'affirme que les doctrines que j'ai longuement et précisément vérifiées par ma pratique. Telle qu'elle est cependant, cette pratique, unique jusqu'à présent dans les fastes de la science (1), m'a fourni des enseignements que je regarde comme précieux relativement au régime qui convient le mieux aux idiots en général, c'est pourquoi je les exposerai sommairement.

(1) Ceux qui ont fait, d'ailleurs, de si beaux discours sur l'idiotie n'ont jamais, de leur personne, passé une journée entière avec des idiots.

CHAPITRE XX.

Du tempérament.

C'est d'abord en ayant égard au tempérament des jeunes enfants, chez lesquels l'idiotie se manifeste par des symptômes plus ou moins critiques, que l'on peut espérer de combattre cette dégénérescence de l'individu.

A cet effet, on diagnostiquera les prédominances de leur constitution, de la façon la plus précise, et l'on cherchera, comme l'hygiène doit toujours le faire, à ramener l'équilibre dans les forces vives.

J'ai dit plus haut combien la prédominance du tissu cellulaire et des fluides blancs était fréquente chez les idiots; on sait de plus que les scrofules, qui enlacent la génération actuelle comme une production parasite, présentent des symptômes bien différents selon qu'elles affectent les formes irritables ou torpides : or, elles sont loin d'épargner les idiots. Les premières surtout sont trompeuses : elles colorent une peau blanche et fine des teintes les plus rosées de la santé, donnent aux yeux, généralement grands, brillants, limpides et bleus, aux dents très-blanches, aux cheveux souples et fins, aux traits particulièrement harmonieux et sympathiques, un caractère de beauté qui repousse toute idée de maladie, d'idiotie surtout; et pourtant !. ... Sous cet aspect florissant,

es muscles mous, les glandes tuméfiées laissent per-
er déjà, pour l'œil de l'observateur, le foyer secret
les désordres organiques les plus graves. De ces dé-
ordres, les uns en meurent, les autres en pâtissent
eur vie durant, la plupart les transmettent aux gé-
nérations futures, tandis que beaucoup en sentent
es ramifications jusque dans les centres de la vie in-
ellectuelle.

La scrofule torpide, plus facile à diagnostiquer,
ne l'est cependant pas toujours avec bonheur; elle
uméfie la face et l'abdomen aux dépens des membres
qui restent grêles, elle épate le cou, élargit l'occiput,
épaissit les lèvres, dilate la pupille, stupéfie l'expres-
sion, frappe d'inertie, développe les appétits les plus
repoussants ou les plus insatiables : compatible d'ail-
leurs avec une mémoire étendue, elle est plutôt le
précurseur du crétinisme qu'une complication de l'i-
diotie idiopathique.

Dans l'un et l'autre cas, car il n'importe, les
moyens préservatifs et curatifs des scrofules sont
connus et doivent être employés à temps par le pra-
ticien chargé de la direction médicale de l'enfant.

La constitution où domine l'appareil digestif n'est
pas rare non plus chez les sujets dont l'idiotie est
très-prononcée, et dans quelques cas auxquels se joi-
gnent des crises épileptiformes. On les reconnaît à
ces signes : taille médiocre, peau jaunâtre et comme
sale, œil grand et ouvert, pupille dilatée, pouls fré-
quent; alors tous les mouvements ont pour but la
préhension de quelque aliment : dans ce cas l'intelli-

gence et l'instinct, le regard et la main sont exclusivement portés vers les objets d'alimentation bons ou mauvais, délicats ou repoussants. Chez beaucoup de ces sujets, la parole, l'intelligence et la locomotion sont presque nuls, tandis que d'autres parlent, font preuve de mémoire; et que plusieurs n'ont de lenteur que dans leurs gestes, leur prononciation, leur allure : leurs fonctions d'assimilation et leurs digestions seules s'opérant rapidement. Les uns et les autres doivent être mis à un régime tonique, mais sévèrement régulier; il faut enlever de devant eux tout objet de convoitise, les faire mouvoir vite et longtemps, les exciter à parler le plus possible, et retrancher d'eux toute manifestation instinctive, autant que faire se pourra.

Les tempéraments où les appareils circulatoire et respiratoire sont réduits à leur plus faible expression se remarquent fréquemment parmi les idiots et les enfants arriérés : poitrine étroite, cœur petit et placé un peu en avant vers le sternum, pouls irrégulier et peu sensible, veines presque partout invisibles, yeux décolorés, peau froide et moite, appétit médiocre, telles sont les apparences de bon nombre d'idiots, particulièrement de ceux qui présentent des signes extérieurs d'affections cérébrales, comme l'hydrocéphalie. Pour ceux-ci le régime tonique, en général, doit être mesuré avec moins de circonspection que pour les précédents; la chaleur a besoin d'être rappelée à la surface, et aux extrémités surtout, par un bon système de vêtements, la circu-

lation et la transpiration d'être activées par des frictions et des exercices sagement appropriés, et souvent localisés selon l'idiosyncrasie du sujet.

Le système nerveux, en général, étant le siége matériel de l'idiotie, et mon livre tout entier ayant pour objet direct les anomalies nerveuses que présente cette infirmité, il est inutile de m'appesantir ici sur les désordres nerveux dont le tempérament des idiots peut présenter les symptômes; il suffira de faire remarquer l'erreur des parents et de quelques médecins qui, voyant un enfant, souvent fort jeune, en proie à une agitation nerveuse désordonnée, accusent une constitution où domine l'appareil nerveux; pour parler plus juste, ils devraient dire que cette dépense désordonnée d'activité nerveuse, (qui n'est autre chose que le symptôme irréfragable d'une grande faiblesse), a lieu au détriment des fonctions intellectuelles et musculaires. Chez ces sortes de sujets, en effet, les facultés restent longtemps, pour ainsi dire, suspendues, et le système musculaire est tellement sacrifié que chez un grand nombre d'entre eux les membres sont frappés d'émaciation, et les doigts secs et luisants comme des tuyaux de plume.

L'appareil locomoteur ne se montre guère très-actif chez l'idiot que par suite d'une éducation particulière dont on serait embarrassé de trouver beaucoup d'exemples ; mais , en revanche , le système musculaire est souvent très-développé, surtout dans les cas d'imbécillité produite par la masturbation, par un coup violent porté sur le crâne, et par les

autres accidents qui ont, comme nous l'avons fait observer, l'imbécillité pour conséquence : ce que l'on ne doit pas confondre avec les symptômes de l'idiotie.

L'appareil génital, qui est presque toujours dominant chez le crétin, n'a, dans l'idiot, ni le même développement, ni le même degré d'excitabilité que dans l'imbécillité. D'ailleurs, la manie solitaire est plus facile à surprendre chez ces derniers que chez les enfants ordinaires, parce que, tout rusés qu'ils soient en général, la surveillance à laquelle on les soumet est d'ordinaire plus active : les relations honteuses qui s'établissent entre eux dans les hospices ont donné lieu de croire le contraire de ce que j'avance ; mais dans les familles il n'en est point ainsi. Dans les établissements publics, la propagation de ce vice a la même cause que dans les colléges et autres lieux où un sexe est exclusivement en proie à lui-même ; et si l'irritabilité nerveuse de quelques idiots les porte à de mauvaises habitudes, ce n'est pas une raison pour confondre, comme on l'a fait, cette incitation nerveuse générale, qui se localise, avec une prédominance constitutionnelle des appareils reproducteurs.

Pour eux donc, les aphrodisiaques seraient, comme pour tout le monde, un poison destructeur des sucs gastriques ; et la surveillance la plus vigilante, la plus maternelle, peut seule empêcher le commencement d'une habitude dont personne ne sait la fin (1).

(1) Chargé, entre autres sujets de cette sorte, de l'éducation

En somme, chez l'idiot, les cavités sont souvent étroites ou irrégulières, les membres, trop longs relativement à la hauteur de la colonne vertébrale, ou mal développés, les chairs molles, la maigreur ou l'embonpoint excessifs, le tissu cellulaire adipeux ou desséché ; dans l'un ou l'autre cas, la coloration est maladive ou le plus souvent nulle, en outre plusieurs fonctions s'exercent avec lenteur, ou mal, ou ne s'exécutent point; l'appétit est souvent anormal, les digestions troublées, la fatigue prompte, et l'inaptitude aux fonctions normales de la vie plus ou moins complète.

d'une jeune idiote, Marie de B.... âgée de 7 ans et demi, pour laquelle j'ai désiré le concours de M. le docteur Trousseau, nous avons pu faire disparaître les phénomènes inflammatoires, les végétations, l'écoulement, la douleur ; la mémoire est revenue, l'intelligence s'est développée ; mais il est probable qu'au fond tous les moyens que nous avons employés n'ont abouti qu'à éloigner la fréquence des actes solitaires; et pourtant, que n'avons-nous pas fait, et que n'avait-on pas osé avant nous, puisque la famille avait trouvé en Italie un médecin pour exécuter l'ablation du clitoris ; opération barbare, qui n'avait produit aucune amélioration. Cependant Grafe, de Berlin, fût plus heureux :

« Une jeune fille était arrivée à l'âge de quatorze ans, sans avoir donné le moindre signe d'intelligence, par suite de la masturbation qui avait commencé dès la plus tendre enfance. Grafe, imitant la pratique de Levret, opéra l'excision du clitoris. A la suite de cette opération l'intelligence de la jeune fille prit son essor, l'éducation pût être commencée, et au bout de trois ans, elle sût parler, lire, compter, exécuter plusieurs travaux manuels et même jouer quelques morceaux faciles de piano » (Lallemand, *Des pertes séminales*, t. I, p. 425).

A résultats égaux, pour le moins, ne doit-on pas préférer mon traitement moral et gymnastique à une mutilation ?

CHAPITRE XXI.

De l'âge.

Quoique l'on ait attribué à l'âge une influence absurde sur l'état des idiots, ce n'est pas une raison pour négliger les conditions d'âge dans lesquelles se trouvent les sujets que l'on est chargé d'observer. L'âge est à considérer, tant pour le pronostic de leur amélioration que pour leur traitement moral, et pour reconnaître la partie d'éducation qui leur peut être le plus fructueusement applicable.

Dire, comme on l'a fait, comme on le fait encore à des parents, votre enfant marchera, parlera, lira, écrira, etc., etc., à 3, à 7, à 14, à 18 ans, c'est le propre des charlatans, c'est remplacer la prévoyance par la fatalité, la logique par l'absurde. Si l'homme, à l'état sain, n'apprend rien seul, comment l'idiot, par la seule puissance de l'âge, apprendra-t-il ? Pour l'enfant ordinaire, est-ce l'âge qui l'enseigne, ou la chanson de sa nourrice, le conte de sa grand' mère, la leçon de son précepteur ? Si l'idiot n'est pas accessible aux premières leçons de l'enfance, par quel procédé mystérieux les années lui ouvriraient-elles les portes d'or de l'intelligence ?

Sortons donc au plus tôt de cette hypothèse mensongère (qui flatte les familles, et les frappe en même

temps dans ce qu'elles ont de plus cher), pour entrer dans la réalité de la question.

Oui, l'âge est un fait important à considérer dans un idiot; d'abord parce que plus il est jeune et plus on a de temps devant soi pour modifier sa constitution; et ensuite parce que, selon l'âge, certains moyens de développement, commencent ou cessent de devenir possibles.

§ I. — De la première enfance.

Dès les premiers temps après la naissance, l'enfant ordinaire commence a tenir sa tête, puis à voir, puis à entendre, puis à étendre et à élever ses petits bras; et enfin, il peut déjà serrer avec force un objet d'un volume et d'un poids relatifs à la dimension de sa main. Comment suis-je obligé de faire remarquer à des mères, à des médecins, que ces premiers signes font défaut dans tous les cas d'idiotie congéniale? Ici, la tête, avec tout le reste du corps souvent, manque de soutien, sans compter qu'elle peut affecter et conserver des formes anomales; l'enfant ne recherche point la lumière, ne s'agite point au bruit; et plus tard, ses dents de lait ont précédé ou suivi de loin l'époque assignée par la nature à leur éruption : les dents suivantes, incisives, moyennes et latérales, petites et grosses molaires se présenteront aussi irrégulièrement.

Vers le douzième mois l'enfant ne s'essaye ni à marcher, ni à émettre des sons. L'ossification des

os, celle du crâne et de l'épine dorsale en particulier, est lente; les membres sont souvent maigres, faibles et mous, l'abdomen est dur, l'appétit irrégulier, la salivation abondante et continuelle, les coliques apparaissent, la diarrhée ou la dysenterie sont fréquentes, les convulsions possibles. Et rien de tout cela n'est prévu! Et il faut prévoir et conjurer tous ces symptômes!

Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, sans présenter un caractère d'imminence, ne sont que comminatoires; d'autres, comme la dentition trop hâtive ou trop lente, ne laissent rien à faire pour les combattre; mais, symptômes accessoires d'un mal possible, si non certain, que n'éveillent-ils l'attention, que ne fixent-ils la surveillance sur le terrible en cas dont les signes dévastateurs sont recélés souvent pendant un an et plus dans les organes avant de se produire sous leur désolante physionomie : Je veux parler des convulsions.

Les convulsions ne paraissent pas toujours dès les premiers temps de la vie; et, quoiqu'il ne faille pas confondre avec elles les mouvements spasmodiques dont les bras et la face des nouveau-nés sont affectés très-souvent, ces mouvements doivent être surveillés avec soin, et faire redoubler les soins que l'on porte au vêtement, au coucher, à la nourriture de l'enfant surtout; car ils sont souvent précurseurs des désordres nerveux qui éclatent plus tard.

Donc les convulsions proprement dites, qu'elles éclatent peu après la naissance ou plus tard, sont

un des maux les plus redoutables dans le bas âge; les enfants qu'elles ne tuent pas restent presque toujours frappés par elles d'une grande somme d'incapacité, et quelquefois d'une idiotie complète.

Le grand malheur en pareil cas vient de ce que les parents ou les nourrices n'ont rien fait pour prévenir cette perturbation ou l'ont provoquée par leur ignorance et leurs soins mal entendus. Le manque d'air respirable, l'air humide surtout, le lait rendu malsain par la gestation de la nourrice ou par ses violences, ses chagrins, son état d'ivresse; les couchers humides ou fétides, la compression dans des langes trop exigus, une chute sur la colonne vertébrale ou sur la tête, la titillation, trop fréquente hélas! des organes de la génération des jeunes enfants par les bonnes et les nourrices qui cherchent à les endormir et à se les affectionner presque toutes par cet odieux moyen et sans penser à mal, telles sont les principales causes externes, et je dirai presque volontaires, des convulsions du premier âge : autant de circonstances favorables au développement de l'idiotie, circonstances que l'on peut éloigner sans peine, sans dépense et sans le secours du médecin.

Mais il est juste d'ajouter que toutes les convulsions du premier âge ne tirent pas leur origine d'une de ces causes extérieures, et que j'appelle *volontaires* à dessein d'appeler sur elles l'attention des personnes responsables de l'avenir de l'enfant : personnes de qui il dépend, jusqu'à un certain point de les éviter. Nul doute, en effet, que certains enfants n'arrivent au

monde avec les germes de ces redoutables crises. De ce nombre sont ceux qui ont des tubercules dans les intestins et dans le cerveau principalement, ceux qui sont hydrocéphales ou microcéphales à un degré prononcé, et enfin ceux qui ont participé utérinement aux secousses nerveuses que leur mère a pu subir pendant la gestation : circonstances mentionnées dans la première partie de cet ouvrage. A ces convulsions on doit opposer un bon régime, peu ou point de drogues, de l'exercice, des distractions variées et plaisantes, de l'air, de la chaleur, du mouvement. En somme, les convulsions idiopathiques ou consécutives peuvent se produire accidentellement ou périodiquement, faire tomber l'enfant dans l'idiotie, l'épilepsie ou l'hémiplégie, lentement ou tout d'un coup; abandonnées à leur propre cours, elles cessent rarement seules et prennent un caractère épileptiforme avant l'âge de sept ans.

Aussi est-ce une désolante erreur de croire qu'il ne faut rien faire, que l'on a le temps, que les convulsions cesseront d'elles-même, que l'enfant se développera plus tard, etc., etc... Laissez le système nerveux en proie à ces désordres, ne les combattez, ni par un régime aussi tonique que le permettra l'irritabilité du sujet, ni par des exercices qui fortifient les tissus et activent la circulation dans les poumons, au cerveau, partout, ni par d'autres qui développent les facultés somnolentes encore, et les désordres se succéderont, s'aggraveront, se multiplieront, comme il arrive aux femmes qui ont pris en quelque sorte l'ha-

bitude des syncopes, et qui ne peuvent presque plus se passer de s'évanouir une ou deux fois par jour. Mais pour l'enfant cette habitude est, quoi qu'analogue, bien autrement funeste. A cette époque de la vie où prédomine l'encéphale, où l'activité cérébrale doit être plus développée qu'à nul autre âge, en ce moment où l'homme apprend la majeure partie de ce qu'il aura besoin de savoir pour vivre, en ce temps l'éducation pratique de la vie, vous ne trouvez rien à apprendre à un idiot, vous ne croyez pas bon de lui enseigner à regarder, écouter, toucher, sentir, tenir, goûter, flairer, marcher, monter, descendre, parler, imiter, etc., etc... Vous êtes bien aveugle, si vous n'êtes pas coupable !

Lorsqu'un enfant est arrivé au terme de sa première année sans donner les premiers signes d'intelligence et d'activité qu'une mère épie avec tant d'inquiétude passionnée, elle ne doit sans doute pas le regarder comme un idiot ; mais, dans une sage prévoyance de l'avenir, il est bon qu'elle se tienne en garde contre ce retard, qui peut n'être qu'insignifiant, ou qui peut être le précurseur de beaucoup d'autres ; et elle devra dès lors user de tous les moyens qui sont à sa disposition pour mettre en jeu les organes inactifs de son enfant. Dès ce temps-là, en effet, ce qui se pratique d'enseignements, presqu'à l'insu des personnes préposées à la garde et à la nourriture de l'enfant, doit être précisé et tenté rationnellement. Et par exemple, s'il ne bégaie pas encore les premiers sons articulés, on doit les lui faire entendre souvent, bien accen-

tués, rhythmés, répétés de façon à ce que les plus graves ou les plus aigus, frappent les premiers ou les derniers son oreille inattentive. Si le regard de l'enfant n'est pas vague, on choisira, pour faire cet exercice, un lieu éclairé et des syllabes labiales, et l'on attirera le regard de l'enfant sur les mouvements énergiques que l'on devra faire pour prononcer, et répéter chaque syllabe à satiété. Si le regard est vague, en même temps que l'audition (ou attention de l'ouïe) est impossible, on fera bien de dédoubler cet exercice qui en comporte deux. On transportera les exercices de paroles dans un lieu obscur et silencieux; on les exécutera principalement le soir et le matin, avant et après le sommeil de l'enfant, de manière à ce que le sens que l'on veut éveiller ne soit pas distrait par l'activité diurne des autres sens. Pour le regard, on tentera également peu de choses le jour, sinon qu'on lui présentera des objets vivement et diversement colorés; qu'on l'habillera et l'entourera de couleurs éclatantes, claires et gaies. On réservera pour le soir la présentation devant la pupille d'une lumière vive, et dont on aura soin de modifier la couleur; car tel enfant remarquera une flamme orangée ou violette, qui n'en verra pas une bleue ou blanche, à vivacité égale d'ailleurs. Si l'on réussit à fixer ainsi le regard, on éloigne la lumière, puis on la déplace, puis on la transporte d'un point à un autre lentement, de manière à ce que l'œil de l'enfant puisse la suivre; puis on en éteint l'éclat, on en modifie la couleur; enfin,

on familiarise le regard de l'enfant avec les perceptions visuelles les plus normales.

Pour les mouvements, on les fait exécuter ou d'imitation, ou sur commandement, ou par incitation, ou par besoin, ou en se substituant à la volonté de l'enfant même, faisant à la main mouvoir toutes ses articulations, et tous ses muscles moteurs, comme il pourrait le faire lui-même s'il en avait l'intelligence, l'aptitude ou l'intention.

Toute cette partie de l'hygiène du nouveau-né est infinie dans ses prescriptions particulières comme dans les objets qu'elle embrasse selon chaque sujet; mais je ne saurais entrer dans les détails de sa pratique sans dépasser de beaucoup les bornes que je me suis prescrites; et d'ailleurs, elle touche à l'éducation par tant de points, qu'il me suffira plus tard d'en poser les principes généraux, pour que les mères, qui ont l'intelligence du cœur, en comprennent toutes les applications. Je ne saurais non plus qu'indiquer la nature des soins que réclame l'enfant qui, postérieurement à la première année de sa vie, continue à rester en retard sur les progrès qu'accomplissent les enfants de son âge : autant de sujets, autant de variétés d'arriération. De 12 à 18 mois, l'enfant doit s'être dressé sur ses petites jambes et essayer de marcher; il a vu, reconnu les personnes et les choses qui l'entourent, qui le servent ou qui lui servent; il localise déjà les objets, les approprie à leur usage, établit entre eux des rapports tantôt exacts, tantôt bizarres; sa curiosité à s'enquérir est extrême;

sa main suit tous les contours, pénètre toutes les profondeurs; ses doigts cherchent à s'insinuer dans les moindres fissures; il prend véritablement à cette époque possession du monde réel. Les personnes n'ont encore pour lui qu'un attrait médiocre et relatif à ses besoins; il ne recherche l'inconnu que dans l'ordre matériel, ne regarde, ne caresse, n'aime, ne fréquente avec plaisir que les individus avec lesquels une longue suite de rapports, qui tous lui ont été utiles, l'a familiarisé; mais déjà il sait le nom de ces dernières, les reconnaît à leur présence et à leur appellation, regrette leur absence, essaye de les nommer. Sa parole ne se compose encore que d'une succession de sons bisyllabiques; mais ces sons, si peu variés qu'ils soient, sont déjà appliqués juste aux choses et aux personnes, et les personnes qui les entendent journellement commencent à les comprendre. Les sentiments d'affection, d'équité, d'autorité, de devoir, ne font pas défaut non plus, si l'on a soin de les cultiver; les instincts se montrent déjà et, avec eux, l'accaparement et la destruction des choses, la violence ou la douceur naturelle à l'enfant, la colère, les ruses de toutes sortes se donnent carrière; enfin la petite politique de l'enfant dresse déjà ses batteries pour subjuguer l'autorité paternelle (1).

Chez les enfants plus ou moins arriérés, chez ceux qui sont destinés à rejoindre les autres, comme

(1) Les enfants au berceau, dit saint Augustin, sont déjà pleins d'artifices.

chez ceux qui resteront toujours inférieurs, ces manifestations de l'intelligence et, avec elles, toutes les manifestations régulières de l'activité, demeurent comme suspendues, ou ne se montrent que de la façon la plus obscure. Les uns ne saisissent pas encore les aliments avec leurs premières incisives ou avec leurs lèvres, ne les pétrissent point sous la double pression de la langue et du palais, sont incapables de déglutition des solides, ne savent ou ne peuvent même rien porter à leur bouche que leur poing pour le sucer ou le mordre; les autres ne se servent de leurs mains que pour porter les objets répugnants à leur bouche, qui bave incessamment; beaucoup ne peuvent encore se tenir debout ou assis, et vivent couchés ou portés à bras; il faut aux uns et aux autres, à tous, des moyens particuliers de commencer l'exercice de ces fonctions absentes, et d'entrer en rapport utile avec ce qui les entoure, et avec ce dont ils ont déjà besoin.

A deux ans, nouveaux retards et nouveaux procédés à employer; à trois, à quatre, à cinq ans, d'autres différences, plus tristes à reconnaître, isolent l'enfant de ses camarades, et commandent de nouveaux moyens d'alimenter son activité languissante ou distraite. Toutes les ressources de l'hygiène sont nécessaires alors : sucs nourrissants, action répétée, air et habitation sains, exemples heureux et frappants, incitations de toutes sortes, tel est l'appareil des moyens que l'on peut opposer à l'état d'arriération d'un enfant, moyens que l'hygiène prescrit

et que l'éducation physiologique précisera, moyens qui devront varier, d'ailleurs, selon les circonstances de lieux, de saison, de personnes, de fortune, etc.... Mais en ce temps-là, surtout si l'enfant a eu des convulsions et y est encore sujet, que l'on se garde bien de chercher à lui donner une éducation prétendue intellectuelle : le plus souvent on n'y réussirait pas, tandis que, d'autres fois, on surexciterait les masses nerveuses, on aggraverait, on provoquerait de fâcheux symptômes. Que de choses, d'ailleurs, n'a-t-on pas à lui apprendre avant de lui faire répéter la fable du *Renard et du corbeau* : triste et fréquente allusion à son état? Car, tandis qu'on développe en lui la mémoire, faculté inutile, et nuisible même si elle n'est la compagne de facultés de l'ordre rationnel, on laisse échapper le moment de remédier au désordre ou à l'inaction des fonctions essentielles, sans lesquelles les aptitudes cérébrales ne se développent jamais complétement plus tard. A cet âge donc, et c'est d'abord pour cela que l'âge est à considérer dans un idiot, on peut, concurremment à l'hygiène spéciale que réclame l'état de l'enfant, commencer son éducation physiologique, régulariser ses fonctions, lui créer des habitudes et des aptitudes, le rendre en partie aux usages, à la vie commune, à lui-même.

§ II. — De la seconde enfance.

Cet âge, qui commence à sept ans pour les enfants ordinaires, a pour signe précurseur, la chute des

dents de lait. Chez l'idiot, cette seconde phase de la dentition est encore moins réguliere que la précédente. En outre plusieurs conservent le tissu cellulaire graisseux du premier âge, tandis que dans le plus grand nombre, ce tissu s'affaisse, sans que pour cela le système musculaire ait acquis plus de fermeté et de contractilité ; c'est en vain que l'appareil digestif et l'appareil circulatoire se sont enrichis ; pour ces pauvres êtres, l'âge des sauts, des courses, des promenades et des jeux sans relâches, sans fin, est l'époque de l'appétit vorace et malpropre, des digestions laborieuses et somnolentes, le moment où l'inaptitude, se repliant sur elle-même, commence à se plaire dans son néant.

Vraiment il serait fâcheux de troubler ces joies de l'abdomen, cruel de faire lever l'enfant avec ou avant le jour selon la saison, marcher qui veut rester accroupi, travailler qui ne veut rien faire ; attendez l'adolescence, attendez la puberté ; les voici venir qui compléteront de leurs doigts vigoureux la statue repoussante que votre aveuglement a ébauchée.

Ce n'est pas moi, Dieu merci ! qui enseigne cette doctrine fataliste, c'est tout le monde ; et pourtant, que de ressources n'offre pas la nature à cet âge où l'existence est si vivace. Tous les exercices du corps sont bons, sauf ceux qui peuvent immobiliser l'idiot impassible, et ceux qui pourraient ajouter à l'excitabilité des idiots agités de mouvements mécaniques ou spasmodiques.

L'arsenal du colonel Amorose peut donc être mis,

mais non entier, au service de l'enfant, d'une part, tandis que les exercices et le régime que j'ai prescrits, comme favorables au premier âge, peuvent être appliqués à celui-ci, s'ils ne l'ont déjà été antérieurement; et d'autre part : l'éducation des fonctions doit alors être donnée comme le principe, comme la base de l'éducation intellectuelle; à chaque notion on doit attacher une idée, un besoin, un devoir; et de plus encore, le régime alimentaire peut, sans inconvénient, être amélioré, rendu plus tonique, plus fortifiant, parce que la croissance continue et ascendante du sujet le réclame ainsi, et que les accidents inflammatoires, si fréquents dans le premier âge, ont presque cessé de devenir menaçants. Le régime hygiénique que comporte cette seconde période de l'enfance, doit donc différer de celui que réclame la première, 1° en ce qu'il sera plus fortifiant; 2° en ce que l'éducation physiologique y tiendra une plus large place; 3° en ce que surtout l'éducation intellectuelle, pourra commencer à y être mêlée sous les formes les plus sensibles et les plus facilement perceptibles par l'idiot. Il y a loin comme on le voit de ce traitement assidu au *laissez faire, laissez passer*, des docteurs fatalisants : mais est-ce ma faute?

§ III. — De l'adolescence et de la puberté.

L'adolescence est comme une ligne variable en étendue, un point de repos long ou imperceptible, placé par la Providence entre l'enfance qui croît et la

puberté qui veut déjà produire. Loin des émotions hâtives de la vie civilisée ou loin des ardeurs du soleil vertical, l'adolescence, qui a pour effet une sorte de maturation de l'enfance, dure quelques années pour les garçons et un peu moins pour les filles. Cette époque, particulièrement propre au développement de l'esprit, a été choisie à bon droit par les pédagogues comme la plus favorable à l'incubation de leurs leçons. Elle pourrait être avantageuse aux idiots qui auraient été négligés jusqu'à cet âge, si on savait la mettre à profit : par l'éducation morale on les assouplirait à des règles qui permettraient pour le moins plus tard de les conserver sans dégoût et sans danger au coin du foyer domestique ; par l'éducation intellectuelle on les rendrait aptes à devenir utiles, agréables à leurs proches ; mais telle n'est pas l'opinion reçue, et j'ai tort sans doute. Car, voici la puberté qui s'empare de votre œuvre informe, et jugez si vous n'avez pas bien fait d'attendre tout du *Temps*, ce grand maître qui fait tant de choses.... ! quand on ne se croise pas les bras pour le regarder passer.

L'idiotie se confirme alors dans tous ses caractères. Plus de paralysies imprévues, plus d'épilepsie soudaine, plus de crainte à avoir, mais aussi plus d'espérance. Si l'aspect des sujets de cet âge varie, si les uns inspirent de la pitié et les autres du dégoût, cela tient uniquement au plus ou moins de soins et d'affection dont-ils ont été entourés ; si l'on n'a rien fait pour eux, si on les a maltraités, négligés, repoussés, ils sont brutaux, entêtés, malpropres, impudemment

salaces et hideux; si on les choyés, rappropriés, flattés, ils se montrent astucieux, exigeants, caressants et colères selon le besoin, rangeurs et propres quelquefois jusqu'à la minutie, ils poussent même très-loin la pudeur du vice, sinon celle de la vertu, et on ne les surprend pas facilement dans leurs actes solitaires si fréquents qu'ils soient; en un mot, leur présence, supplice constant des personnes de la famille qui se sont faites leurs très-humbles serviteurs, est presque indifférente aux étrangers avec lesquels ils n'aiment guère à communiquer.

De là une différence dans la forme, non de l'idiotie, mais de l'idiot, qui a séduit plus d'un Brid'oison de la science. Mais au fond, et non dans la forme, routine de salon ou routine d'hôpital, le malheureux n'en est pas moins idiot; ses instincts sont impérieux, violents, exclusifs; son intelligence se ferme à la plus légère provocation à la pensée, (comme les yeux de plusieurs se ferment quand on veut les contraindre à regarder); les passions, non de l'homme, mais de la brute, entretenues par une alimentation énergique dans un être qui ne dépense ses forces, ni par l'activité musculaire, ni par l'activité cérébrale débordent en un flux hideux, dont on a hâte de cacher la source impure, quand elle ne se relègue pas elle-même dans l'ombre, où elle se tarit avec la vie.

§ IV. — De la virilité.

Car il n'y a pas de virilité pour l'idiot (*vir* de *vis*),

la virilité, la force, leur sont étrangères; et la puissance musculaire, qui est le rare attribut de quelques-uns, ils n'en ont pas conscience, et ne s'en servent que dans les moments de violences où ils ne se connaissent plus et où il faut les lier ou les fuir.

Que faire alors pour eux, sinon les plaindre et les secourir, satisfaire à toutes leurs légitimes exigences pour leur créer un bonheur que les animaux n'envient pas quand ils appartiennent à un bon maître, et que les idiots envieraient pour la plus part, s'ils avaient conscience de ce qui leur manque et de ce qu'ils souffrent. Heureusement pour eux, le Temps, que l'on a évoqué en leur faveur, arrive enfin, non pour les guérir, comme on espérait ou feignait d'espérer de lui, mais pour trancher de bonne heure un fil dont le tissu inégal et inutile a traîné au hasard dans les bas fonds de la matière organisée.

§ V. — Pronostic à tirer de l'âge d'un idiot.

Les règles de l'hygiène doivent être suivies en ce qui regarde mes élèves, d'abord parce qu'ils sont hommes, ensuite parce qu'ils sont idiots; d'abord dans leurs principes généraux, ensuite dans les détails qui leur sont spécialement applicables; d'abord comme condition *sine quâ non* de santé et de longévité, ensuite comme condition première de traitement moral et d'éducation.

C'est pourquoi l'hygiène des enfants dont il s'agit devra varier selon leur âge comme selon leur tem-

pérament, et aussi selon la phase d'éducation et de traitement moral à laquelle on sera arrivé.

C'est ainsi que la nourriture, le vêtement, l'aération seront toujours donnés dans un rapport exact avec la nature des travaux auxquels l'enfant sera soumis; c'est ainsi que, dans le premier âge, on se gardera d'exciter, par des exercices longs et violents, une transpiration trop abondante; que, dans la seconde enfance, on évitera les longues abstractions de l'intelligence, surtout pendant les grandes chaleurs ; que l'on évitera les aliments excitants aux approches de la puberté; c'est, enfin, en suivant les règles les plus logiques de l'hygiène, que l'on secondera puissamment (par les efforts de l'organisme se régénérant) le développement et la régularisation des fonctions et des aptitudes normales : en somme, plus l'idiot est jeune, et plus est grande l'influence d'un régime suivi de bonne heure et longtemps.

Pour nous résumer sur cette importante question de l'âge, sur laquelle nous ne pourrons plus revenir quand il s'agira de déduire les principes de notre méthode d'éducation positive, répétons d'abord que l'hygiène doit varier avec l'âge de chaque sujet, et ajoutons que plus l'enfant est jeune, plus l'hygiène spéciale aura d'action, plus l'éducation sera facile et pourra être complète. Au premier âge, les jeux et les mouvements libres, faciles, volontaires; au second, les notions précises, les connaissances positives, bases de l'éducation positive ; à la jeunesse, les déductions logiques, les applications réelles et

utiles des aptitudes et des connaissances acquises précédemment ; et, dans tout le cours de cette progression, les habitudes normales, les sentiments moraux, humains, généreux, compatissants, aimables, tel est, en quelques mots, le programme du traitement qui doit corroborer en quelque sorte l'hygiène spéciale à chaque époque de l'enfance des idiots.

CHAPITRE XXII.

Du sexe.

Au nombre des questions qui se rapportent à l'influence du sexe dans l'idiotie, la plus intéressante, celle que l'on doit naturellement se poser la première, à savoir : s'il y a plus d'idiots de l'un que de l'autre sexe, cette question ne saurait être résolue positivement aujourd'hui. Aucune statistique, aucun relevé sérieux n'existe à ce sujet, car les données individuelles ne signifient rien, quand l'individu, livré à ses propres forces, traite dans un coin, sans concours, sans secours, une matière qui devrait attirer l'attention des moralistes, des physiologistes, des économistes et des gouvernants. Tout ce que ma pratique me permet d'avancer à ce sujet, c'est que, en dehors des hospices, j'ai soigné plus de jeunes filles que de jeunes garçons. Cela veut-il dire que le nombre de ces derniers, atteints d'idiotie, est moins

grand? que les parents sont plus effrayés des anomalies intellectuelles d'un sexe que de celles qui frappent l'autre? que l'affection des parents est plus vive pour les filles que pour les garçons? je ne saurais répondre à toutes ces questions, et je pourrais aisément y échapper, en disant : J'estime qu'il y a plus d'idiots parmi les femmes que parmi les hommes. Mais cette estimation, fondée sur des quantités restreintes à ma pratique personnelle, ne prouverait pas grand'chose, et, dans le doute, moi, je m'abstiens.

On peut, en outre, se demander si l'idiotie affecte plus gravement les filles que les garçons *et vice versâ*. Pour ma part, je regarde l'idiotie comme un mal primitivement égal pour l'un et l'autre sexe; mais, dans ses conséquences, soit organiques, soit physiologiques, soit morales, elle emporte avec elle, à mon sens, des désordres consécutifs beaucoup plus graves chez les filles que chez les garçons.

Et voici pourquoi :

1° Les désordres du système nerveux, principe de l'idiotie, entraînant toujours après eux un ramollissement général des tissus, et du tissu musculaire en particulier, la femme chez laquelle le tissu musculaire est, à tempérament égal d'ailleurs, d'une fibre moins compacte que dans l'homme, et chez laquelle le tissu cellulaire tend à s'épanouir aux dépens du premier, subit davantage l'influence désorganisatrice de l'asthénie générale.

2° Par suite de ce premier désordre, les fonctions

s'accomplissent plus difficilement, et l'inactivité des idiotes, arrivées sans culture à un certain âge, est bien plus complète que celle de l'autre sexe.

3° Enfin, dans l'idiote, il ne reste plus de la femme, telle que Dieu l'a faite, que la femelle ; et c'est à elle seule que peut encore s'appliquer l'antique définition : *Propter solum uterum mulier est quod est*. La femme, telle que l'a faite l'Evangile, est au-dessus de ce portrait, qui ressemblait sans doute à la Vénus *Pandemos* et à ses initiées, mais qui ne ressemble plus qu'aux malheureuses que l'on est obligé d'enfermer, quand on n'a pas, à temps, cherché à rallumer en elles le feu sacré de l'intelligence et de la moralité.

Par contre, l'on peut dire aussi, que dans une jeune idiote, on rencontre, à un plus haut degré que chez les jeunes idiots, deux véhicules puissants d'instruction et de progrès, la vanité et la coquetterie. Presque toutes, car je n'y connais pas d'exception pour ma part, sont susceptibles d'attention, d'activité, de patience, quand on touche habilement en elles ces cordes-là. Mais si la coquetterie de toilette n'offre pas grands dangers, et si l'on peut en user presque sans inconvénient, l'autre, la vanité personnelle, côtoye des penchants qu'il ne faut flatter qu'avec une circonspection extrême. La délicatesse du sujet ne me permet pas ici d'écrire une lettre initiale, encore moins un nom, mais je pourrais citer une jeune personne muette, perdue d'indolence, de malpropreté et d'habitudes solitaires, incapable d'un travail quelconque, sans culture au-

cune, que j'ai rendue à la société, aidé en cela par la haute intelligence et le dévouement d'un jeune homme de sa famille, qui jouit doublement aujourd'hui, du prix de la bonne action à laquelle il a bien voulu concourir. Loin de moi, la pensée que l'on puisse espérer de rencontrer toujours d'aussi nobles auxiliaires du traitement moral que celui-là ; à des semblables moyens, les personnes et les circonstances opposent, la plus part du temps, un empêchement absolu. D'ailleurs, les besoins du traitement commandent rarement d'avoir recours à des auxiliaires aussi difficiles à diriger ; mais puis-je laisser croire, que j'ai reculé, comme Itard (1), devant l'application d'une fonction physiologique à l'éducation physiologique des idiots?

Du reste, si l'idiotie doit être combattue plus énergiquement dans un sexe que dans l'autre, c'est surtout au traitement des jeunes gens du sexe masculin que l'on doit s'attacher. Dans les conditions sociales un peu inférieures, où nos lois et nos mœurs laissent encore les femmes chez nous, l'infériorité qui résulte pour elles de l'idiotie et de l'imbécillité a des conséquences bien moins graves que pour notre sexe ; c'est dans ce sens seul que, socialement parlant, l'idiotie m'a toujours paru avoir des conséquences plus graves pour un homme que pour une femme. On

(1) Deuxième rapport au ministre de l'intérieur sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron, 1807 ; Imprimerie impériale, page 85 et suivantes.

escompte tout de nos jours, le nom, la fortune, l'honneur d'un homme, inférieur à ses semblables sous le rapport de l'esprit, sont le point de mire des plus osés; et les exemples ne sont pas loin, de grands noms et de grandes fortunes ravies, sous prétexte de mariage, à de malheureux jeunes gens qu'un état d'idiotie plus ou moins complet a livrés sans défense à une famille rapace d'une part, et de l'autre à des tribunaux peu éclairés : dépouillé de son nom, de sa fortune, de sa femme, qui n'était pour lui qu'un leurre, le pauvre idiot ne tarde pas à aller expier dans quelque obscure maison de santé, le crime de n'avoir pas reçu l'éducation nécessaire à son développement.

CHAPITRE XXIII.

Des habitudes.

L'habitude est une seconde nature. Aussi l'idiotie, dans presque tout ce qu'elle offre de symptômes repoussants, n'est-elle point le fait de la nature, mais le résultat de l'habitude : habitude de tic nerveux, habitude d'inertie, habitude d'inattention, habitude de cris, habitudes de malpropreté, habitudes honteuses, la répétition des mêmes impressions et des mêmes actes, et la non-répétition de certaines fonctions normales constituent seuls l'*habitus* de l'idiot.

Exercés, les organes sans exception se fortifient,

se développent, et le cerveau plus que pas un autre; laissés dans l'inaction, les organes, et le cerveau plus que pas un autre, perdent leurs modes de sensibilité, de vitalité, s'atrophient. Aussi, l'habitude est-elle tout pour l'idiot; tout pour sa perte, tout pour sa rentrée dans la vie, selon que les habitudes qu'on lui laisse prendre, sont inspirées par l'indifférence, le dégoût, la pitié stupide, l'amour aveugle, tous sentiments égaux dans leur résultat final, ou selon que les habitudes qui lui sont imposées, résultent d'un parti pris de volonté ferme et d'affection éclairée.

Et cela est si vrai pour moi, que je craindrais d'y ajouter un mot, hors celui-ci :

Tout ce que j'enseigne ne signifie rien, ne mène à rien, si l'on ne fait de chacun et de tous mes préceptes, une habitude constante de plusieurs années. Et les personnes qui ne seront pas bien pénétrées de cette assertion, peuvent fermer le livre ici.

CHAPITRE XXIV.

Des maladies accessoires à l'idiotie.

Toute maladie apporte avec elle des modifications organiques, presque toujours fâcheuses. En tant qu'hommes, les idiots payent ce tribut à la fragilité de la constitution de l'espèce; et en outre, ils sont plus sujets que d'autres individus à un certain nombre de maladies ou d'infirmités qu'il me suffira d'é-

numérer, pour fixer un regard prévoyant sur les prodromes de leur apparition. Ce sont :

1° En première ligne, les convulsions dont j'ai traité spécialement, parce qu'elles précèdent souvent l'idiotie;

2° L'épilepsie, qui joue aussi le même rôle précurseur;

3° La paralysie ou l'hémiplégie;

4° La chorée;

5° Les fièvres cérébrales;

6° La fièvre typhoïde.

7° Les ophthalmies;

8° Les diverses sortes de teignes et autres affections de la peau;

9° La cécité;

10° La myopie;

11° Le strabisme;

12° La surdité;

13° Le goître;

14° La salivation involontaire;

15° Les rhumes;

16° Les diarrhées et dysenteries;

17° Les constipations;

18° Les vers;

19° Le rachitisme;

20° Le pica;

21° Le malatia;

22° Les scrofules;

23° Les tubercules en général;

24° Les engelures;

CHAPITRE XXV.

Des idiosyncrasies.

Le système nerveux étant le siége principal de nombreuses idiosyncrasies, que l'on a depuis longtemps signalées, sans pouvoir les expliquer, nous les retrouvons presque toutes à un degré très-manifeste chez les idiots.

Désordres du goût, antipathies pour certains mets, appétence pour des matières repoussantes, putrides, stercorales, etc.., antipathies pour certaines odeurs, aspiration violente pour les plus fétides ou les plus ammoniacales, besoin de se frapper, de se mordre, jusqu'au sang même, excès de sensibilité musicale, entraînant les convulsions, l'épilepsie, la suspension momentanée de l'intelligence ; confusion de plusieurs couleurs par le sens de la vue, ou imperception absolue de quelques autres, telles sont les principales idiosyncrasies du système nerveux, auxquelles les idiots sont sujets. On peut les corriger presque toutes, même celles qui portent sur les goûts et dégoûts les plus prononcés.

Mais les idiosyncrasies n'affectent pas toutes dans l'idiot la forme d'une incapacité, quelques-unes se produisent sous la forme d'aptitudes étranges, incompréhensibles, inexplicables, du moins au point où en sont encore nos connaissances sur l'idiotie. Ainsi par exemple, Esquirol, avait le premier re-

connu que presque tous les idiots, même ceux qui sont privés de la parole, chantent et retiennent des airs; j'ai vérifié et précisé cette observation; j'ai fait plus : j'ai, dans plus d'un cas, tiré parti de cette aptitude au moins inutile, souvent funeste, en l'appliquant à plusieurs ordres d'exercices notamment à ceux qui ont pour but la conquête de la voix humaine et de la parole articulée. Le premier, j'ai signalé les exquises délicatesses du goût et de l'odorat dans certains cas, leurs répulsions et leurs appétences insolites, comme aussi les exquises délicatesses de tout ou de certaines parties des appareils du tact, où se propagent les sensations tactiles. Ces idiosyncrasies sont de celles qui, liées à l'état nerveux général, doivent être combattues énergiquement ou tournées au profit du développement physiologique et à l'éducation fonctionnelle.

Il n'en est pas de même de celles qui ont pour siége le système cutané, les appareils de la circulation, des excrétions. Ainsi, les sueurs locales, les hémorrhagies, les hémorrhoïdes, etc.., ne demandent à être détournées de leur cours qu'avec une grande circonspection. On doit ici faire entrer en ligne de compte l'étendue ou l'intensité plus ou moins grandes de l'affection, l'influence qu'elle a déjà exercée sur la santé générale de l'enfant, ses progrès antérieurs et sa durée, afin de ne pas supprimer tout à coup un mal local, dont l'apparition peut avoir coïncidé avec une amélioration dans l'état du sujet; ou bien qui, constituant une fonction accidentelle,

importante et depuis longtemps établie, est devenue un besoin impérieux de l'organisme. C'est ici que deviennent indispensables tout le savoir et toute la sagacité du praticien : c'est ici également que s'arrête mon intervention.

CHAPITRE XXVI.

De l'hérédité.

Aux causes connues de l'idiotie, ou aux circonstances fréquentes dans lesquelles on la voit se produire, on ne saurait refuser de joindre l'hérédité ; non pas toujours dans le sens direct et précis de la filiation, c'est-à-dire du père au fils ; mais dans un sens plus étendu dont je vais donner l'explication. On ne conteste plus l'influence que la santé des parents exerce certainement sur l'organisation des enfants, et les influences héréditaires ne sauraient être l'objet de la moindre hésitation ; la forme du visage et des extrémités des membres en sont les signes les plus sensibles pour le vulgaire ; l'analogie dans la voix, les gestes, la tournure, bien qu'accrue par l'influence de l'imitation journalière, la décèlent également ; cette influence se retrouve dans les prédispositions morbides telles que le rachitisme, la scrofule, la phthisie, les dartres, la manie, la pierre (voir le chapitre de Montaigne sur lui-même à ce sujet) ; elle jette et étend

les vastes racines des infirmités les plus hideuses dans les vallées de la Suisse et des Pyrénées, où la configuration du sol réunit forcément des couples qui devraient être divisés ; elle produit ici des types d'une beauté inaltérable, là des dégénérescences qui s'agravent et s'étendent avec les siècles ; mais a-t-on raison de conclure du fait de l'hérédité, fait trop irrévocable malheureusement, que ce fait est limité du père au fils sans autres connexions avec la famille entière?...

Je ne le pense pas en général, et, pour ce qui regarde les idiots en particulier, je suis certain que d'autres influences de consanguinité se font également sentir. Ainsi je n'ai jamais eu à soigner, que je sache, d'idiot, fils d'idiot, ni même fils d'imbécile ; tandis qu'il m'est arrivé fréquemment de connaître ou de voir dans la famille d'un de mes élèves, une tante, un oncle, et plus souvent encore un aïeul atteints d'idiotie, de folie ou d'imbécillité pour le moins. Cette circonstance, que j'ai rencontrée maintes fois dans ma pratique et qui n'a jamais été signalée jusqu'à présent, mérite donc de fixer l'attention des pères de familles et des savants ; d'abord, parce qu'elle pourra servir à empêcher que de pareils résultats se renouvellent en faisant éviter que deux races frappées d'idiotie, quoiqu'à un degré éloigné, se rapprochent volontairement, sachant de quel malheur cette union peut les frapper ; ensuite, elle servira peut-être à expliquer aussi d'autres vices héréditaires, que la filiation directe ne justifie pas, et

qui tirent évidemment leur origine d'une consanguinité plus éloignée (1).

Je ne dis point ceci pour nier l'influence de l'hérédité directe, à laquelle je suis disposé à croire, bien que ma pratique ne m'en fournisse pas d'exemple. Ces exemples seraient peut-être fréquents, si l'idiot n'était pas d'ordinaire relégué dans l'isolement. Il est d'ailleurs plus difficile qu'on ne saurait se l'imaginer de suivre la filiation de ce phénomène : souvent ce n'est qu'après plusieurs années de soins donnés à un enfant que j'ai su par hasard, que son oncle ou son cousin germain était enfermé à Charenton ; s'il se fût agi de son père ou de sa mère, ne m'eut-on pas encore mieux caché cette circonstance décisive ? Le docteur Duprat, qui a été à même d'étudier le crétinisme, comme Fodéré dans sa propre patrie, n'a pu voir qu'un cas de rapprochement fécond de deux crétins. C'étaient un frère et une sœur jumeaux, crétinisés au plus haut degré, relégués l'un et l'autre seuls dans une manière d'écurie. Sans autres instigations que celles de l'animal, la copulation et la fécondation eurent lieu entre ces deux créatures informes, mais, M. Duprat quitta le Valais peu de temps après, et il n'a pu se procurer depuis aucun renseignement sur le résultat de ce triste accouplement. L'enfant de ces deux crétins, était-il crétin

(1) M. le Dr Portal a signalé une semblable manifestation de l'hérédité dans la grande famille des affections scrofuleuses, dans laquelle il comprend les tubercules en général, la carie et le cancer.

lui-même? l'est-il devenu postérieurement à la première enfance, est-il un de ces robustes et actifs montagnards qui défient l'influence endémique? qui sait; qu'importe; est-ce qu'on s'occupe de ces choses là!........

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des agents atmosphériques.

§ I. — De l'air.

L'air, de tous les agents hygiéniques le plus actif, parce que son action est non-seulement constante mais générale, et se fait également sentir sur les poumons, la circulation, le système cutané et pénètre jusque dans la texture la plus intime de l'individu; l'air exerce par ses diverses propriétés une influence marquée sur le traitement des idiots. Cette influence peut être souveraine pour le traitement des crétins (voyez l'ouvrage du docteur Guggenbülh); pour celui des idiots en général elle n'est que considérable, mais elle l'est positivement.

§ II. — Des propriétés chimiques de l'air.

L'air est d'autant plus favorable aux idiots, qu'il est plus chargé d'oxygène : par ce principe le sang artériel s'enrichit, se colore, se vivifie; par lui la poitrine et les poumons se dilatent, la respiration se ré-

gularise et s'allonge, l'activité cérébrale s'accroît, les sens et notamment la pupille entrent en érection. On ignore trop généralement la quantité d'oxygène, nécessaire à la vie stricte de l'homme à l'état normal; or un homme consomme en vingt-quatre heures de sept à huit cents litres de ce gaz, et les remplace par une quantité égale d'acide carbonique; donc, isoler des idiots dans des chambres bien closes et des alcôves, les entasser par centaines dans les salles peu arérées et infectes des hôpitaux pendant toute la nuit et la plus grande partie du jour, c'est tout simplement un lent assassinat.

§ III. — Des propriétés physiques de l'air.

L'atmosphère pesant sur elle-même, ses couches inférieures sont d'autant plus pesantes qu'elles descendent dans des lieux plus bas; les lieux bas sont en outre presque toujours humides, double raison pour en éloigner les idiots, et particulièrement ceux dont l'infirmité reconnaît pour origine le crétinisme ou la lymphatisation. C'est à l'air sec, vif et raréfié des montagnes, qu'ils se porteront le mieux et que leur constitution se fortifiera avec leur entendement.

§ IV. — De la lumière de l'électricité.

Autant la lumière solaire est favorable au développement des idiots, autant l'électricité leur est funeste; sauf la tête qui a besoin d'être préservée des rayons directs du soleil, le corps doit en être baigné,

inondé toutes les fois qu'on le pourra. Tandis qu'il faut, au contraire, isoler les idiots du fluide électrique répandu par fois abondamment dans l'atmosphère; car presque tous ressentent à son contact des commotions, des défaillances, des tressaillements accompagnés de pleurs, de cris ou de rire nerveux qu'explique assez la nature même de leur infirmité. Du reste, il suffit pour les soustraire à l'action électrique, de les tenir dans un lieu frais, comme sous des arbres touffus, et, dans les temps d'orage où l'on peut craindre la foudre, dans un lieu sombre et voûté.

§ V. — Du chaud et du froid.

Sans avoir ici la prétention de formuler une idée nouvelle sur cette matière, je dirai pourtant que, si le calorique et la lumière n'étaient qu'un seul et même agent chimique, l'un ne développerait pas dans l'homme (et surtout dans la femme) le tissu adypeux et le système lymphatique, tandis que l'autre fait prédominer le tissu musculeux et le système vasculaire. Obligé de faire remarquer combien ces deux agents atmosphériques produisent des actions dissemblables, principalement sur les systèmes nerveux et cutanés, ne dois-je pas ajouter que l'opposition dans les effets physiologiques de la chaleur et de la lumière, me semble indiquer des différences de principes, et accuser en eux deux agents distincts? Pour nous en effet, cette différence est plus essentielle à signaler que dans la pratique ordinaire; car,

nuls plus que nos élèves n'ont besoin de lumière, et nuls ne sont plus qu'eux, en général, sensibles à l'action énervante de la chaleur.

Pour eux, le froid, au contraire, quand il n'est pas porté à l'excès, au moins par sa durée, est un élément de santé et de progrès beaucoup plus sûr que la température élevée de l'été. Ils supportent bien huit à douze degrés de froid, et plus même, pendant leurs exercices, pourvu qu'on ait soin de leur préparer un lieu chauffé convenablement pour les recevoir, après une heure ou deux passées à l'air libre et au froid sec. J'ai lu quelque part le contraire de ce que j'avance ; mais si je ne me trompe, il s'agissait bien plus de la température qui plaît à des idiotes majeures, abandonnées à elles-mêmes dans les asiles, que de ce qui convient le mieux aux jeunes sujets dont je m'occupe : là, où l'expérience fait défaut, la théorie n'est plus qu'une charmante causeuse qui perd ses droits au rang que lui assigne le sens-commun.

Dans tous les cas, l'idiot doit être soustrait à l'air humide autant que faire se peut, que l'humidité soit chaude ou froide, il n'importe. On doit éviter également de le plonger dans une atmosphère chargée de gaz délétères, d'émanations odorantes, ammoniacales, fétides ou putrides, de poussières répandues dans l'air par les machines de nos fabriques, etc...

CHAPITRE XXVIII.

De l'habitation.

Ce serait ici le lieu de dire comment devraient être situés, construits, distribués, éclairés, les asiles destinés à recevoir les jeunes idiots. Malheureusement ceci est un rêve qui coûtera encore bien des douleurs à ceux qui auront le courage de reprendre la tâche au point où je l'aurai laissée, quand la plume tombera de mes mains, et quand la voix me fera défaut.

Pour aujourd'hui, il suffit de dire quelques mots sur cette importante question.

La pièce que l'on destine au séjour habituel d'un idiot ne doit être située ni au nord, ni à l'ouest; il convient aussi qu'il ne séjourne ni dans la chambre où il couche, ni dans celle où l'on mange, ni dans les cuisines, ni dans un rez-de-chaussée si cet appartement n'est élevé de un ou deux mètres au-dessus du sol et planchéié. Son appartement doit être comme son horizon, aussi vaste que possible, tant pour la quantité d'air dont il a besoin, que pour la facilité de ses évolutions. J'ai vu des enfants enfermés entre un lit, une table et des chaises de bois; j'en ai vu d'autres emprisonnés entre une étagère, un guéridon, un piano, des chauffeuses, n'ayant pas, les uns et les autres, plus d'un mètre de vide devant eux et ces

objets; et je ne sais encore lesquels, des pauvres ou des riches étaient le plus à plaindre. Condamnés à l'inertie par l'exiguité du lieu, par les angles menaçants du mobilier, par la crainte de casser ou de salir; esclaves d'un prétendu comfort ou de la misère; privés d'air par l'étroitesse des jours de l'appartement, de lumière par la paresse de leur bonne ou l'insouciance de leur mère à les conduire dans les lieux publics où leur infirmité serait vue, commentée, racontée, les pauvres enfants s'étiolent également dans l'habitation étroite de l'ouvrier et dans l'hôtel de l'agent de change.

C'est d'ailleurs une observation triste, mais nécessaire à signaler, qu'en France, au contraire de ce qui se pratique en Angleterre, l'on ne trouve pas dans une maison sur dix mille et plus, une chambre des enfants (je ne parle pas d'une chambre ou d'un cabinet où ils couchent) : j'entends une pièce aérée, gaie, vaste, où les enfants rangent leurs livres et leurs joujoux, travaillent et s'ébattent à cœur joie. Oui, dans dix mille maisons qui comptent chacune dix appartements, entrez? Vous trouverez l'antichambre, la salle à manger, le salon, le cabinet de monsieur, le boudoir de madame, l'office, la cuisine, etc., vous ne trouverez pas la salle des enfants.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi les enfants, admis dès cinq ans dans des fêtes nocturnes que l'on donne exprès pour eux, je veux le croire, mais dont tout le monde profite plus qu'eux,

n'ont pas une pièce consacrée à eux seuls, où il ne soit permis à personne de déposer, glaces, tableaux, statuettes, porcelaines Dunkerque, et autres objets de luxe qui coûtent souvent autant de larmes aux enfants qui les cassent qu'ils ont coûté de soins aux parents pour les rassembler; disons seulement que, si l'on prive les enfants ordinaires de cette chambre à eux, que j'avais chez ma grand'mère et que mon père déjà avait supprimée, il la faut rétablir dans toute sa somptueuse nudité pour l'idiot. Il y faut pour meubles des balles, des raquettes, des marteaux, des chevaux, des voitures; et s'il y a un fauteuil, ce ne doit être que celui de Sa Majesté Polichinel, le Roi des joujoux et des enfants.

Après cela, ayez des arbres, des fleurs, des légumes, des fruits, un jardin, de l'eau, des animaux domestiques, des bois, des montagnes autour de votre élève, tant que vous pourrez; si non, que la promenade soit voisine, et qu'il y passe ses plus grandes heures, et qu'il voie les jeux de son âge, et qu'il essaye avec votre aide de s'y mêler.

Mais si j'osais jeter les yeux sur ce que l'avenir peut promettre d'amélioration pour mes malheureux élèves, que de choses ne verrai-je pas?.. Aucune innovation dans leur habitation ne me semble trop somptueuse pour eux?

Quand on comprendra de quelle importance morale et sociale même, il est de ne pas laisser vingt mille créatures sans secours, sans protection, sou-

vent sans asile, à la garde, tout au moins, de parents qui peuvent mourir avant eux, et souvent à la merci de collatéraux ou d'étrangers rapaces ou cruels ; quand on aura vu que ces vingt mille individus, inutiles aujourd'hui, ont des bras capables, ou bien peu s'en faut, de leur suffire dès qu'on aura bien voulu diriger dans le travail leurs mains incertaines, ce que la moralité absente ne tente pas, l'égoïsme le réalisera peut-être.

Alors, mais quand cela sera-t-il?... on s'occupera de chercher un lieu convenablement situé pour le séjour momentané ou permanent des idiots, selon qu'ils seront plus ou moins curables. Et en effet, avant tout moyen spécial, avant tout médecin ou instituteur, il faudra un local convenablement situé et approprié. C'est le local, ainsi trouvé, qui sera l'agent le plus actif de la santé, du bien-être et des progrès des élèves.

On devra choisir un site élevé, exposé au midi, dans une contrée sèche, et pourtant fertile et assez boisée. On se gardera de les installer au milieu d'une ville, et toutefois il faudra qu'ils en soient assez proches pour que la vue et le maniement de tout ce que le luxe, les arts, l'imagination et l'industrie enfantent leur ouvre le sens des choses sociales qui appartiennent à tous ceux qui savent les apprécier ; car l'asile construit intrà-muros, n'a d'autre avantage que de procurer aux employés supérieurs quinze à vingt pour cent sur toutes les fournitures de ces établissements dits de bienfaisance; et cet avantage ne sau-

rait être mis en balance avec les inconvénients qui résultent pour les idiots de la vie factice, qu'ils y mènent. Dans ces sortes d'asiles, en effet, on leur présente le pain, les mets, le vin, les vêtements, les chaussures tout prêts, tout transformés à leur usage, de telle sorte qu'il leur est impossible de se rendre compte des moindres faits de la vie réelle. Les végétaux et les animaux n'existent pour eux, que sous l'espèce de purées et de tranches de bœuf bouilli. L'air et l'espace, taxés de deux cents à deux mille francs la toise, leur sont mesurés avec une parcimonie hermétique; la verdure ne leur apparaît que taillée, maigre, poudreuse, défigurée; la vie, enfin, dans son luxuriant épanouissement de chaque saison, leur échappe sous l'enveloppe des fictions de la civilisation; or, il faut qu'ils voient et palpent la vie primitive, qu'ils sentent la nature sourdre, croître et se reproduire, et qu'ils manipulent de leurs mains les diverses matières que l'on doit transformer pour la satisfaction de leurs besoins. Et, par exemple, s'ils n'ont vu d'eau sortir que d'un puits ou d'une carafe, comment se formeront-ils une idée des cours et des masses d'eau répandues sur le globe? S'ils n'ont semé et planté leurs légumes, quelle idée peuvent-ils en concevoir? etc., etc..... La situation de leur demeure importe donc autant sous le rapport de l'éducation que sous celui de l'hygiène. Ils doivent pouvoir s'y livrer à tous les travaux de culture, à l'élève du bétail et des animaux domestiques, à la transformation des matières premières qui donnent le

pain, le vin, la bière, les aliments de toutes sortes, etc., etc....

Mais il ne suffit pas de trouver un sol et une atmosphère convenable à l'installation de cet établissement pratique; il faut une habitation; et cette habitation ne peut être ni un vieux château, ni un cloître séculaire, ni une ferme récrépite. Pour les idiots, il faudra des constructions spéciales, ouvrant toutes au midi, dont les jours soient larges et cependant faciles à protéger contre le froid et la chaleur, et où l'enfant sera baigné dans la lumière, sans que rien ne vienne distraire son regard de ses travaux. A cet effet les fenêtres, d'une ouverture aisée et partielle, règneront sur toute la longueur des ateliers et des salles d'études, ne commençant qu'à deux mètres au-dessus du parquet et montant jusqu'au plafond. Toutes les salles du rez-de-chaussée seront affectées aux exercices, celles du premier étage étant destinées au coucher des enfants, et aux divers services de propreté, comme bains, frictions, massage, etc...; je dois aussi signaler à ce sujet un point absolument négligé dans les maisons d'éducation et dans les hospices de notre pays, je veux parler de la présence et de l'abondance partout et à toute heure, d'eau froide et chaude. Cette dernière s'obtient gratuitement en utilisant les parties aujourd'hui perdues du calorique des cuisines. La distribution des eaux chaudes, dans une bonne gestion, ne fait qu'un également avec le chauffage et même avec l'éclairage de l'établissement entier

par des conduits de gaz et d'air chaud, mais non le vapeur : outre les avantages que le service retire le cette combinaison pratiquée dans toutes les *lunatic-asylum* de l'Angleterre, on y trouve encore celui le l'économie qui est presque partout supérieure au prix du splendide éclairage qui circule à flots dans es asylum de Bethlem, Hanwell, Glocester, Lincoln, Yorck, etc... Par ce moyen aussi économique que prévoyant, on évitera d'ailleurs les horribles accilents qui ne manquent jamais d'arriver quand des enfants, et plus encore des idiots, sont chauffés et éclairés par les procédés ordinaires.

Les dortoirs ne doivent pas être seulement grands, ls doivent être relativement immenses, et ils ne doient pas être communs pour tous les sujets; car les nfants qui sont affectés d'épilepsie, comme ceux qui ont simplement agités la nuit, compromettraient le epos des autres, et ceux qui sont galeux répanlraient dans l'air des émanations qui non-seulement ont malfaisantes, mais qui rendent leur infirmité ontagieuse : inconvénient que l'on fait semblant l'ignorer. En outre, chaque lit doit être séparé par une cloison mobile d'un mètre de hauteur environ, qui isole les enfants les uns des autres, sans gêner la urveillance de nuit la plus assidue.

La gymnastique, et les salles destinées aux travaux nanuels et fatigants, ne doivent être que peu ou point chauffées selon la rigueur de la saison.

Partout ailleurs la température sera maintenue gale, et les enfants devront pouvoir passer avec

facilité d'une salle dans toutes les autres sans sortir des bâtiments. Le réfectoire peut être commun, en prenant cette précaution de faire précéder le repas général de celui des enfants plus infirmes qui ne mangent pas seuls; les enfants les plus avancés donneraient à manger à leurs camarades avant de prendre eux-mêmes leur repas, et leur apprendraient à tenir cuiller, fourchette, couteau, verre, etc.; car pour tous ces détails manuels, le meilleur maître, après le besoin, est un autre enfant; et l'on peut faire état de ma recommandation à cet égard pour nombre d'autres menus enseignements dans lesquels excelle l'enfance.

Les salles de bain, les lavoirs, la gymnastique, demanderaient des soins particuliers, tant pour la sécurité que pour la propreté et la santé des élèves.

Les salles d'exercice seraient, les unes nues pour ne pas distraire l'attention, les autres couvertes d'images, de dessins, de couleurs vives, pour les y provoquer, selon le cas, le sujet et le moment; les salles de jeu seraient vastes et garnies de tout ce qui fait du bruit et s'agite facilement sous les doigts de l'enfance, curieuse surtout de mouvement et de bruit.

Les pièces consacrées aux exercices intellectuels devraient être situées bien loin de celles consacrées à la parole, aux exercices bruyants, aux jeux, etc. Une ou deux pièces devraient être disposées de manière à pouvoir être privées instantanément, à un moment donné, de tout ou partie de la lumière (qui y pénétrerait d'ailleurs à l'ordinaire naturellement),

pour obtenir le silence ou l'immobilité, pour fixer l'attention sur un point unique, ou uniquement éclairé, comme il sera indiqué aux chapitres de la lecture, des couleurs, etc.

L'ensemble des constructions serait comme façadé, et réuni par un pérystile sous lequel les courses et les jeux pourraient s'exécuter en tout temps, narguant ainsi la pluie, la neige, le froid, la chaleur ardente; tandis que les cours, d'autre part, suffisamment ombragées et sablées à fond, seraient en avant du logis, toujours à l'exposition méridionale; et les jardins, les terrains meubles à transporter, avec pioches, pelles, hottes et brouettes, s'étendraient tout proches et disséminés à l'entour des constructions.

Là, dans un cercle resserré, et comme sous leur main, les enfants auraient des animaux à soigner, des plantes à semer, à cultiver, à sarcler, à arroser, à cueillir, à arracher, selon la saison; là, seraient les occupations de toutes les heures et de tous les jours, tandis que plus loin s'étendraient les prés que l'on fauche, le blé que l'on sème, le bois que l'on coupe, que l'on empile, ou que l'on met en fagots, etc., etc.

Voilà ce qu'il faudrait pour rendre tous les ans, heureux, et utiles à la société, plusieurs centaines d'enfants qui font aujourd'hui le désespoir de leurs familles; et là encore, ceux que la gravité de leur position retiendrait toute leur vie dans l'établissement, trouveraient un air pur, de l'espace, des soins, des

plaisirs que l'idiot millionnaire ne trouve pas dans le palais où trône son inévitable tuteur (1).

Mais je me trompe ; il faudrait, en outre, que ce site et ce local fussent pleins de l'esprit de leur destination; animés de la pensée qui les a conçus, remplis par la main qui en a tracé toutes les distributions. Quand il en sera ainsi, et seulement quand il en sera ainsi, on ne verra plus de pauvres enfants relégués dans les combles de nos somptueux hôtels, d'une part (1); et de l'autre, entassés dans des salles d'où sont exclues depuis longtemps, pour cause d'insanité, des catégories de malades plus privilégiées; on aura enfin un séjour propice au traitement des idiots.

CHAPITRE XXIX.

De l'habillement.

Convenablement logés, on doit vêtir les idiots convenablement ; et luxe et misère semblent, au contraire, s'être donnés la main pour les affubler des vêtements qui provoquent le plus à la saleté, ou qui

(1) Je dis ici le moins pour le plus. J'ai vu entre autres deux malheureux idiots épileptiques soignés dans un entresol dont mon chapeau touchait le plafond. Leurs deux seules petites pièces contenaient quatre lits et une foule de meubles, rebuts d'un splendide appartement contre lesquels ils tombaient presque tous les jours; et leur père est millionnaire, et leur mère les adore : style vulgaire.

du moins, semblent faits en vue de les empêcher de s'habiller seuls aussi longtemps que possible.

Deux choses, en effet, sont, bien avant la mode, à considérer dans le système de costume désirable pour mes élèves : c'est la facilité de se tenir propres et de s'habiller seuls.

Pour la propreté, d'abord, comment n'a-t-on pas reconnu pour un détestable moyen celui qui consiste à ensevelir l'enfant, avec ses ordures, sous un large et long sarrau de n'importe quelle étoffe ? La facilité qu'il a de satisfaire ses besoins sans presque salir les parties apparentes et adhérentes à son corps de son costume, sans en être incommodé, et par conséquent, sans y porter la moindre attention, éloigne son esprit du moment où ces fonctions se renouvellent; et la volonté n'entrant pour rien dans ces actes quotidiens, les sphyncters, relâchés d'ailleurs primitivement, se détendent presque toujours, perdent leur contractilité ou ne l'acquièrent pas, et échappent finalement à toute action volontaire. Donc, les blouses, tuniques, paletots avec et surtout sans pantalons, offrent cet inconvénient et ce double danger, de dissimuler d'abord à l'idiot sa malpropreté, et ensuite de la rendre chronique, en habituant les muscles volontaires qui doivent présider à certaines excrétions, à une paresse dont les résultats équivalent plus tard à la paralysie.

Le costume de l'idiot doit donc, sous ce premier rapport, être ramené le plus possible aux formes communes. Dans sa coupe, et dans sa division en

pièces distinctes; on doit donc avoir égard, premièrement, aux soins que réclame la propreté; et ces soins sont de deux sortes : les uns ont pour but de permettre à l'enfant de s'apercevoir de ses besoins avant, ou du moins aussitôt après leur satisfaction, de manière à ce qu'il puisse les prévenir et parer à leurs inconvénients; les autres, de permettre que lui ou les personnes qui le soignent puissent pourvoir aux préparatifs que nécessitent ces mêmes besoins rapidement et facilement.

Sous le second rapport, de la facilité de l'habillement dans son ensemble et dans ses détails, les pièces doivent être détachées nettement les unes des autres, se fermer et s'ouvrir comme d'elles-mêmes, quoiqu'à l'aide d'accessoires solides et préhensibles.

Les pièces essentielles, gilet, veste, pantalon, quelque nom qu'elles portent d'ailleurs, doivent être percées de larges boutonnières et garnies de boutons assortis, solidement cousus; les jambes et emmanchures, amples dans toutes leurs dimensions, doivent être aussi aisées à mettre qu'à ôter; le gilet et la veste, longs et croisés sur la poitrine, devront toujours être, sur le devant, de deux doigts plus larges que ne l'exigent l'aspiration la plus forte et les mouvements pectoraux les plus énergiques, tandis que le dos et la taille, bien dessinés par derrière, retiendront les omoplates dans la position la plus naturelle. D'ailleurs, les boutons et les boutonnières seront le plus gros et le plus larges possible.

pour en rendre le maniement sensible et possible à l'enfant lui-même.

Le pantalon peut être taillé assez amplement pour que l'ouverture pratiquée sur le devant, et dessous au besoin, reste perdue dans les plis de l'étoffe, quand l'enfant se baissera presque jusqu'à terre : la décence l'exige ainsi. Pour ce qui est de la manière dont le pantalon tiendra au corps, on ne peut donner que des conseils relatifs. Aux enfants dont les hanches saillissent suffisamment, il suffit d'une large et forte ceinture, terminée sur le devant par deux boutons ou une boucle avec une courroie percée de trous rapprochés et distincts les uns des autres. Pour ceux dont les hanches sont encore peu marqués, on recourra aux bretelles ; mais alors qu'elles soient simples, faciles, fermes, quoique élastiques dans toute leur étendue, pour qu'elles ne se retournent et ne se perdent pas dans les plis du linge : tout autre système d'attache qui maintient le pantalon au gilet, limitant ainsi forcément l'étendue des mouvements du corps en hauteur, doit être proscrit comme absolument nuisible au développement de l'enfant.

Les bas et les souliers méritent aussi notre attention. Les bas peuvent être longs ou courts, mais qu'ils soient d'un accès commode, pour que l'enfant n'aie pas à lutter, en les mettant et en les ôtant, contre un frottement indéfini : de bonnes chaussettes suffisent aux besoins de sa santé et ne seront jamais un obstacle, comme les bas, à ce que l'enfant s'habille seul. Il faut avoir vu des idiots

s'escrimer une heure à tirer et à retourner le long de leurs jambes des tubes de près d'un mètre de long, pour comprendre jusqu'à quel point peut être portée l'inintelligence des parents en fait de costume. Et pareillement, les bottines, avec leurs appareils d'œillets et de lacets qui cassent, se nouent, s'embrouillent, se déferrent à chaque instant, tiennent-elles mieux le pied qu'un soulier à recouvrement et à cordons fixes, armé sur le contrefort d'une longue oreille de coutil, à l'aide de laquelle on tire aisément la chaussure sur le pied, quand le pied n'entre pas de lui-même dans la chaussure, ce qui vaut mieux encore? Je ne le pense pas; mais la routine, cette sainte patronne de la majorité, en a décidé autrement. On ne manque jamais non plus d'orner les maigres jambes d'un idiot de jarretières, aussi difficiles à mettre que faciles à perdre, afin que ses chausses puissent lui retomber agréablement sur les chevilles en manière de vis de pressoir. Ajoutez à cet ensemble d'accoutrement la casquette, dont la visière vient borner son horizon à la longueur du nez, les agrafes microscopiques, les manches de poupées les cols plissés et brodés, les semblants de cravates, et vous aurez un être aussi malheureux par son costume que gêné dans son habillement, et impuissant à y pourvoir. Il serait pourtant bien commode, de limiter le nombre de pièces du costume extérieur, à celles que j'indique, de les tailler et de les confectionner comme je l'ai toujours prescrit ; de n'y ajouter que dans les grands froids et à l'air libre une ma-

nière de paletot court, adapté aisément à la forme de la veste, et plus large qu'elle ; mais on veut toujours habiller mes élèves comme si on les emmaillotait, et ils restent, les malheureux, dans les langes du corps, comme leur intelligence reste dans les langes de l'esprit : double enfance sans issue, sans fin.

Après la propreté et la facilité de l'habillement, qui sont les conditions d'hygiène spéciales aux idiots, viennent les conditions générales qui se rapportent à deux points principaux, l'isolement et l'irritation mécanique de la peau : l'isolement nécessaire pour que le corps soit soustrait le plus possible aux influences hygrométrique, calorique, électrique de l'air ; l'irritation nécessaire pour entretenir ou ranimer l'activité des fonctions cutanées.

Les vêtements les plus chauds sont ceux qui présentent la double condition de renfermer beaucoup d'air, et de le conserver à l'état sec. Les tissus de laines, sont les plus capables d'absorber l'humidité ; mais ils la conservent aussi plus longtemps ; l'usage du linge de coton, n'a contre lui que le préjugé du luxe, qui donne la supériorité au linge de chanvre ou de lin ; mais, en réalité, loin que le premier soit nuisible, comme on l'a prétendu, il est moins froid sur la peau que les autres, quand il y est appliqué immédiatement, et surtout quand il se trouve accidentellement mouillé par la pluie ou par la transpiration. Le linge de soie, chemises, caleçons, etc., est peu usité chez nous ; doit-on regretter que cet usage chinois, ne soit pas appliqué dans les localités basses et

marécageuses, où il servirait à isoler le corps des miasmes et de l'humidité? pour les idiots, forcés de séjourner dans ces localités, ce serait, à mon sens, un excellent préservatif. Tout ce qui sert à isoler les pieds demande un soin extrême ; les souliers doivent être changés de deux jours l'un, et plus souvent quand il fait humide ; les bas, de coton en été, de laine en hiver, doivent être tenus propres, et secs surtout, avec une scrupuleuse attention ; cette partie du costume ne saurait être l'objet d'une trop grande sollicitude.

L'irritation mécanique de la peau est une fonction physiologique pleine d'importance, et dont on ne se soucie guère généralement. Pour les gens de peine et de travail, cette irritation résulte des exercices violents, des marches, des courses, des efforts auxquels ils se livrent quotidiennement. Pour les hommes du monde, et les femmes surtout, l'emploi de la flanelle vient suppléer une partie des causes naturelles d'excitabilité du système cutané, partie complétement annulée par la vie tout intellectuelle et sensitive que leur font les conventions sociales. Aussi, pour l'idiot qui est presque toujours dans un état d'inactivité, l'irritabilité de la peau doit être provoquée par des agents extérieurs, parmi lesquels les vêtements de flanelle tiennent le premier rang. Ce sera pour lui l'irritant chronique, normal, l'agent le plus direct, le plus sûr, le plus constant de l'activité des fonctions cutanées qui appellent à la surface les fluides et la chaleur, et régularisent la transpiration.

Il doit être bien entendu, après ce que j'ai déjà

dit précédemment que l'irritation nécessaire à la peau ne doit pas être confondue avec les compressions exercées par des vêtements trop étroits, et gênants, surtout aux articulations; car la compression habituelle empèche la nutrition partielle ou totale, et arrête le développement du sujet. Je renouvelle cette recommandation à propos des vêtements de flanelle, parce que cette étoffe, possédant au plus haut point la faculté de se rétracter, ne tarde pas à défier les mesures prises le plus largement, et se rétrécit à chaque blanchissage; ce qui, joint à la croissance des enfants, en nécessite les renouvellements les plus rapprochés. Si cette réflexion est juste pour tous les enfants, elle l'est à plus forte raison pour le nouveau-né, que l'on doit se garder de comprimer dans ses langes.

CHAPITRE XXX.

Des bains.

Les bains sont utiles aux idiots, les lotions leur sont fréquemment indispensables, et les étuves peuvent leur être appliquées avec avantage.

Les bains, considérés sous le point de vue de la propreté, comme lotion générale, ne sauraient leur être refusés sans barbarie; des enfants malpropres, comme le sont beaucoup d'idiots, ont, sous ce rapport, des besoins plus impérieux que les autres;

leur santé l'exige, leur sentiment à venir de la propreté en dépend, leurs progrès dans la vie sociale en sont sérieusement affectés en bien ou en mal. Considérés comme agents hygiéniques, les bains n'ont pas une utilité moins décisive; bains généraux, ils développent la sensibilité des papilles nerveuses; pris courts, ils donnent du ton aux tissus cellulaire et musculeux, à la peau en particulier; pris alternativement chauds et froids, ils déterminent des sensations perçues par le sensorium de l'enfant, et le disposent à reporter son attention, et ses facultés perceptives, sur le rapport du moi physiologique avec les phénomènes extérieurs; bains partiels, comme du pied, de la main, ils prédisposent ceux dont les sensations spéciales sont obtuses à une irritabilité plus normale, leur font percevoir des différences de température qui n'existaient pas pour leur tact émoussé; ils donnent enfin la vie à ce sens dont le sommeil est une cause de tant d'erreurs et de tant d'ignorance. Appliquée ou versée sur la tête, notamment pendant la durée des bains tièdes, l'eau froide est un agent tonique qui fortifie le cuir chevelu, hâte le rapprochement des os de la tête, et la formation des os vormiens; dans le jeune âge, elle éloigne les congestions cérébrales, active et régularise la circulation, particulièrement chez les microcéphales et les hydrocéphales. Et quand bien même ces lotions ne seraient recommandables qu'au point de vue de la propreté est-ce une raison pour les négliger? les bains, si fréquents qu'on les suppose, n'en dispen-

sent pas, et je les exige dans beaucoup de cas plusieurs fois chaque jour.

La question de l'emploi des étuves, est plus complexe. Sans doute, les bains de vapeurs ont l'avantage inappréciable de développer au plus haut point la transpiration, et de prédisposer les papilles nerveuses des surfaces cutanées à la plus grande somme possible de sensibilité; mais à côté de ces considérations, d'autres viennent contrebalancer les heureux effets que l'on est en droit d'attendre de cet agent hygiénique. Ainsi, chez les sujets prédisposées aux congestions, aux accès apoplectiformes, ou épileptiformes, chez ceux dont le cou est très-étroit et les veines sous-cutanées imperceptibles, et chez ceux encore dont le cou est très-court, le cervelet large et saillant, le teint pâle, les paupières plombées, et le ventre dur et proéminent, les étuves peuvent devenir la cause occasionnelle de crises formidables pour l'avenir, et même pour la vie de l'enfant.

C'est donc particulièrement dans les cas d'insensibilité générale ou locale, d'obtusité du tact, d'imperception par les extrémités nerveuses, comme les mains, les pieds, la face et la langue, qu'on aura recours à ce moyen. Quand les étuves peuvent être dangereuses, il s'ensuit également que les bains doivent être plutôt froids que chauds, et toujours très-courts, dût-on en augmenter le nombre. Quand le bain chaud est administré, il doit presque toujours être accompagné de lotions d'eau froide sur la

tête, lotions que l'on aura soin de répéter à des intervalles rapprochés, tant que durera le bain. Dans les cas de surexcitations nerveuses, de tics nerveux, de mouvements mécaniques et spasmodiques, les bains froids peuvent durer plusieurs heures, et s'il y a apparence de congestion, être accompagnés également, mais plus abondamment, de lotions d'eau froide sur la tête.

Enfin, si j'ose parler des douches et des immersions dans l'eau froide, c'est pour les proscrire absolument comme des moyens qui peuvent être bons pour mater des fous furieux; mais qui ne me sont pas utiles, Dieu merci, pour améliorer l'état des pauvres idiots.

CHAPITRE XXXI.

Des frictions, du massage.

Il y a diverses sortes de frictions, sèches, humides, alcooliques, aromatiques et grasses; les frictions sèches ont pour effet hygiénique de stimuler la surface cutanée, par la répétition de frottements, accomplis soit avec la main, soit avec de la flanelle, soit avec une brosse douce, soit avec un gant de poils de chameau etc., etc... celles-là conviennent aux individus qui prennent peu d'exercice; elles suppléent à l'irritation mécanique de la peau chez les personnes peu actives ou d'un tempérament lymphatique; elles ne sauraient donc manquer d'être fort

utiles aux idiots, dans lesquels ces deux dispositions, l'inactivité et le lymphatisme, dominent assez souvent : je les conseille presque toujours principalement le long de l'épine dorsale, où elles réveillent plus particulièrement la sensibilité. Quant aux autres frictions dont j'ai souvent entendu vanter les effets, leur influence exclusive ne m'a jamais paru démontrée.

Je n'en dirai pas autant du massage. Son action plus profonde s'attaque particulièrement au tissu intime des muscles; il va les saisir jusque dans leurs capsules synoviennes, les ébranle, les meut, les déprime, les fait rebondir et se mouvoir jusque chez les sujets où le tissu musculeux est le plus pauvre, le plus mou, le plus inactif : aussi l'influence du massage est-elle très-grande sur tous les idiots. Ceux qui se meuvent difficilement ne tardent pas à lui devoir plus d'agilité, ceux qui sont en proie à des désordres nerveux perdent à son contact une partie de leur excitabilité; d'ailleurs, il développe en peu de temps le système musculaire chez les individus frappés d'émaciation : c'est donc un agent précieux dont on doit appeler le concours surtout pendant les grandes chaleurs.

Appelé fréquemment à entreprendre l'éducation physiologique de sujets qui, loin d'être idiots, se font au contraire remarquer par une prédominance de l'encéphale qui se traduit en une intelligence nette et rapide, une sensibilité parfaite, et trop exquise souvent, eu égard au peu de développement des autres

appareils, j'ai toujours vu le massage, quand il est précédé de frictions, accompagné de fréquents bains tièdes de quelques minutes, et coordonné avec un bon régime d'activité et d'alimentation, produire en peu de mois des résultats complétement inespérés. Même lorsque des appareils tout entiers sont lésés, lorsque l'inflammation de la plèvre des poumons est fréquente et à chaque instant imminente, l'anévrysme menaçant, la colonne vertébrale affectée d'une carie commençante, l'ensemble formidable de ces symptômes ne saurait entraver la marche de ce traitement hygiénique souverain.

CHAPITRE XXXII.

De l'alimentation.

Le choix des aliments, en tant qu'ils servent à accroître et à renouveler tous les organes, tient une grande place dans le traitement des jeunes idiots; car les substances assimilées par déglutition sont, après l'air, l'agent le plus constamment et le plus généralement en contact nécessaire avec l'individu; les fonctions de la digestion sont périodiques, il est vrai, mais celles de la nutrition sont rendues permanentes par un bon régime.

Aussi qu'il me soit permis, avant de traiter sommairement des matières alibiles et de leur influence sur la constitution des idiots en particulier, d'appeler

l'attention sur les règles qui doivent présider à la préhension des aliments par mes élèves.

§ 1. — Du régime.

Les enfants en général, et les idiots plus que les autres ont à souffrir du manque de régime. Pour eux les poches et les boîtes de bonbons s'ouvrent à toute heure; les friandises, comme les gourmandises les plus indigestes, leur sont prodiguées à tout instant. Il résulte de cette détestable complaisance que le travail d'élaboration des sucs gastriques recommençant toujours avant d'être achevé, la présence dans l'estomac d'aliments à divers degrés de décomposition, la dépense de salive et de bile nécessitée par ce labeur sans cesse interrompu et sans cesse renouvelé, toutes ces causes qui développent les glandes salivaires, épaisissent la langne, troublent les digestions, dénaturent le chyme, et l'envoient, mélangé d'aliments mal préparés, dans le duodénum où l'action de la bile est impuissante à l'animaliser, charge les intestins de masses mal digérées qui y portent les désordres les plus graves, prédisposent eux diarrhées, dysenteries, convulsions, gastro-entérites, etc.... tous ces effets n'ont qu'une cause, c'est le manque de régime.

Et quoi ? est-il donc impossible d'attendre la fin du plus prochain repas pour remettre à l'enfant les bonbons et les fruits dont il est incessamment gratifié. Toutes ces matières acidules et saccharines qui, prises isolément produisent pour le moins des ai-

greurs et des vomissements; ne sait-on plus, du moment qu'il s'agit des enfants, que, prises vers la fin de chaque repas elles facilitent la digestion des substances chargées de gluten, de fibrine et d'osmazone? Mais non, plus enfants que les enfants, les parents et les gouvernantes semblent se complaire à développer la gourmandise et à ruiner l'estomac des créatures qu'ils devraient protéger de leur vigilance contre les sollicitations sans cesse renaissantes auxquelles succombent nécessairement de jeunes appétits mal réglés.

En somme, nourrir un sujet le plus possible sans excès, de la manière la plus constante et la plus régulière, avec des aliments qui fatiguent le moins les organes destinés à la nutritition, dans le but d'accroître et de fortifier les autres appareils, tel est le but que l'on doit se proposer en régularisant la préhension des aliments des jeunes idiots selon les règles les plus strictes de l'hygiène.

Saint-Augustin recommande « de ménager la santé des enfants par le choix des aliments et un régime simple. De régler leurs repas, en sorte qu'ils mangent toujours aux mêmes heures, et assez souvent à proportion de leurs besoins; qu'ils ne mangent point hors de leurs repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'ils ne mangent rien de haut goût qui les excite à manger au-delà de leurs besoins, et qui les dégoûte des aliments plus convenables pour la santé; qu'enfin on ne leur serve pas trop de mets différents, car

la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini. » Dans ce peu de mots se trouvent comprises les prescriptions les plus générales et les plus sensées exprimées par un homme qui ne fut pas seulement un des Pères de l'Église, mais qui compte encore parmi les disciples les plus éminents de la science profane, et de la médecine en particulier. Contentons-nous de développer ses prescriptions pleines de sagesse :

Ainsi, dans le mode d'alimentation, deux choses sont essentielles, le régime d'abord, le choix ensuite; hors de là tout est superflu et, comme tel, nuisible.

Le régime compris sous ses deux aspects, de la qualité et de la quantité, est donc pour les idiots une condition essentielle d'amélioration. Qu'ils mangent jusqu'à cinq ou sept ans quatre fois le jour, trois fois jusqu'à quatorze ans, et deux fois plus tard; mais surtout qu'ils mangent à des heures convenues, réglées, invariables, et dans des proportions qui ne doivent changer que dans les cas de maladie ; autrement les aliments les plus convenables leur seraient donnés en vain, le travail de la digestion ne produirait par le chyle réparateur, et le moindre des désordres qui pourraient résulter de celui-ci serait que le travail incessant de la digestion forcerait les autres organes à rester dans l'inaction.

§ II. — De l'alimentation.

Les aliments sont des substances qui, en passant par les voies digestives, servent à accroître, à développer, à renouveler nos organes en ajoutant à leur composition et en réparant leurs pertes. Quand on est bien pénétré de l'importance de ce rôle que joue l'alimentation dans l'économie non-seulement de l'individu, mais encore des générations et des races tout entières, on apporte un peu plus de soin qu'il ne se pratique communément à l'alimentation des enfants, et de ceux en particulier pour qui, la nature ayant été avare, l'art et la science doivent se montrer plus prodigues et plus prévoyants.

A cet effet, on arrête d'abord, comme je l'ai dit un régime fixe quant aux heures, au nombre et au volume des repas, et on s'y tient, sauf les modifications nécessitées, comme je l'ai déjà dit encore, par l'âge ou les maladies. On examine ensuite quels sont, pour chaque sujet, les aliments les plus réparateurs, et l'on distingue scrupuleusement ceux qui peuvent régénérer l'individu de ceux qui porteraient le trouble et l'excitation dans ses organes. Cet examen que l'on doit à chaque sujet, je ne puis m'y livrer que d'une manière générale; mais pourvu que je n'omette rien d'important, tout le monde pourra prendre mes formules générales pour base de son appréciation individuelle et relative.

§ III. — Des aliments.

Ce sont pour la plupart des matières solides presque toutes organiques, c'est-à-dire tirées du règne animal ou du règne végétal ; le règne inorganique ne fournit que des assaisonnements, des sels, etc....

En principe :

Les aliments les plus nourrissants sont ceux qui contiennent de la fibrine, comme la chair musculaire, et ceux qui renferment du gluten, comme le froment, viennent seulement à la suite, puis après les substances albuminées, comme les œufs, et les substances caséeuses, comme le lait et ses composés. Les graines légumineuses ne doivent pas être prises seules, non plus que les graines oléagineuses et les parties vertes des plantes, toutes substances, qui, riches en graisses nécessaires pour compléter l'alimentation, ne la produisent qu'incomplétement à elles seules; enfin le rôle des fécules, du sucre et de l'alcool dans l'économie, semble bien moins avoir pour objet la nutrition que le développement du calorique dans l'acte respiratoire.

Les sels et les aromes sont des stimulants digestifs ; le fer, les acides et les amers, pris spécialement, ne sont que des agents thérapeutiques.

Tels sont les principes généraux qui doivent présider au choix des aliments. Ce qui ressort de cet examen succint, c'est que chaque espèce jouant un rôle dans l'économie, il serait, non pas seulement superflu, mais cruel de condamner un pauvre enfant

à vivre d'un seul de ces aliments. L'art, en pareille matière, ne consiste pas dans un choix exclusif, mais dans un choix où prédominent habilement certaines substances. Ainsi la chair musculaire et le gluten de froment, doivent être la base de l'alimentation de presque tous les idiots, mais non leur seul aliment ; et d'ailleurs, dans les viandes comme dans les graisses, il y a encore des choix à établir, selon la constitution de chaque sujet.

Le règne animal donne, pour principal produit nutritif, les chairs d'une foule de mammifères, d'oiseaux, de poissons, etc., etc. Cette matière alimentaire est, de toutes, la plus réparatrice, ai-je dit, et contient de la fibrine, de la gélatine, de l'osmazôme et de la graisse. La fibrine est d'autant plus facile à digérer, que la fibre est moins dure ; elle semble offrir la même résistance à l'action digestive de l'estomac qu'à la mastication, et suit en général à cet égard les progrès de l'âge des animaux. La gélatine est plus abondante que l'osmazôme chez les jeunes animaux, d'où il suit que, pour les matières animales au moins, le degré d'alibilité est en raison inverse de la digestibilité, et que plus une viande est nourrissante, moins elle est digérée facilement. Toutefois, lorsque les bêtes sont trop jeunes, leur usage peut donner la diarrhée.

Le bœuf, le mouton, le chevreuil, le lièvre, contiennent le plus possible d'osmazôme, et la fibre la plus serrée ; ils offrent par conséquent les substances animales les plus réparatrices ; le veau, le lapin,

le poulet, la poule d'Inde, le chevreau, contiennent plus de gélatine et nourrissent moins, mais aussi avec moins d'efforts pour les estomacs délicats. Les graisses sont toutes d'une digestion difficile, et les bouillons obtenus par l'ébullition des viandes dans l'eau, sont diversement acceptés; ils fatiguent quelques estomacs, en fortifient d'autres; dans l'état de santé, on doit éviter de les donner seuls, c'est-à-dire sans les faire suivre de quelques substances solides.

Le porc, quand il n'est pas vieux et salé, est une bonne nourriture pour les estomacs robustes. Presque tous les poissons, si l'on en excepte l'anguille, le thon, le marsouin et l'esturgeon, sont légers à digérer; on ne doit pas craindre d'en donner aux enfants, car la vertu spéciale dont on les a crus doués est une fiction, et ils sont purement et simplement une nourriture saine et réparatrice.

Les œufs, le lait et ses divers composés, sont matières animales, et comme telles, doivent prendre rang ici. Les œufs sont un aliment aussi nourrissant que salutaire, on ne saurait guère en abuser, à moins qu'ils ne soient durs. Rarement le lait fait-il mal; mais en est-il de même de ses composés? Le beurre pris trop abondamment ou peu frais, ou mal préparé, donne des aigreurs aux enfants, particulièrement quand il se rencontre dans l'estomac avec des matières acidules, des fruits à demi mûrs, et des farineux mal cuits. La crème épaisse produit le même effet, les diverses espèces de fromages préparés avec la partie caséeuse du lait ne sont pas toutes également bon-

nes, et sont digérées entièrement par un petit nombre d'enfants ; c'est pour cette raison qu'il arrive que tout composés qu'ils soient de matières très-nourrissantes, ils nourrissent souvent très-peu.

Il est aisé de voir, par ce rapide résumé, qu'au milieu des richesses alimentaires que présente le règne animal, un choix doit être fait pour nos élèves des substances les plus convenables à leur constitution. Ainsi à l'idiot agité de mouvements nerveux, on ne servira pas des viandes chargées de graisses ou d'osmazôme et d'une digestion laborieuse, comme celles de l'oie, du chevreuil, etc.... à l'idiot dont l'estomac est débile, qui a des diarrhées habituelles, on ne fera pas manger du lapin, du poulet, du veau trop jeunes, mais au contraire des viandes d'animaux arrivés à leur dernier développement, nourrissant beaucoup et bien cuites. En somme, le but étant de nourrir le sujet le plus possible, tout en évitant les mets excitants, la règle est de leur donner le maximum de viande de ce qu'il en faudrait à un enfant ordinaire du même âge et de la même constitution.

Le règne végétal, plus riche que le précédent, et qui fait encore de nos jours des conquêtes précieuses, présente pour cette raison plus de variété dans les espèces d'aliments qui lui sont empruntés.

On fera bien d'éviter l'usage des bulbes farineuses, comme la pomme de terre, pour les idiots, qui sont particulièrement enclins à préférer ce genre d'alimentation à tout autre plus convenable. Les racines en général n'ont pour eux aucun inconvénient, mais

il n'est pas bon de les leur offrir seules, c'est-à-dire sans leur faire manger de la chair musculaire au même repas. Les graines farineuses ont presque les mêmes inconvénients que la pomme de terre, et s'ils doivent en prendre, que ce soit rarement, toujours accompagnées de chair musculaire et dépouillées de leur enveloppe, c'est-à-dire décortiquées.

Enfin, presque tous les légumes verts et les plantes potagères, peuvent leur être servis régulièrement avec de la viande : ce sont les légumes qui leur conviennent le mieux. Presque tous les fruits sont bons pour les enfants ; mais ils causent souvent de graves désordres dans l'économie de leur alimentation, par suite de deux fautes que l'on commet généralement en les leur offrant. La première et la plus désastreuse consiste à donner trop de fruits à la fois, et sans les faire précéder dans l'estomac d'aliments tirés du règne animal; la seconde en ce que la plupart des fruits, et notamment ceux appelés fruits rouges, ont besoin d'être cuits, ou saturés de sucre, pour devenir parfaitement digestibles. Ainsi, la plupart des prunes, beaucoup de pommes, de poires, ne se digèrent complétement que cuites ; les cerises, les groseilles, les fraises, les abricots, les pêches, ont besoin de séjourner au moins quelques heures dans de la poudre de sucre pour être facilement digérés, etc.

Les végétaux ont pour principes nutritifs la fécule, le gluten, le sucre, les acides, les huiles, et de nombreux mucilages.

La fécule se digère plus aisément que le gluten,

mais le gluten nourrit davantage. Le sucre nourrit plus que les acides, mais se digère moins qu'eux; les huiles sont plus indigestes et moins nourrissantes que les mucilages.

Partant de cette base, on peut dire pour rester dans les applications usuelles de notre climat et de nos habitudes, que la pomme de terre, le maïs, le riz et l'orge, sont moins nourrissants, mais aussi sont plus faciles à digérer que le froment; que la carotte est plus nourrissante et plus indigeste que l'oseille, que les noix, noisettes et amandes sont moins nourrissants et plus indigestes que les dattes et les figues, etc.

Et pour les idiots, on doit ajouter que la règle générale sera de faire abonder dans leur alimentation les substances chargées en gluten, en sucre et en mucilage, de préférence à celles où prédominent les fécules, les acides et les huiles. Donc, pour eux, le pain de froment pur, les légumes et les fruits amplement sucrés et mucilagineux sont excellents. Est-ce à dire que l'on doive les priver de tous les autres? Non, sans doute. La cuisine a été inventée pour tourner au profit de l'alimentation une foule de substances qui, prises dans leur état de nature, nourriraient mal, et c'est à cet art qu'on doit recourir pour donner, avec les viandes difficiles à digérer, les fruits et les légumes acides peu nourrissants de leur fait. C'est ainsi que la plus grande partie des fruits ne doivent être servis que cuits ou saturés de sucre, dans lequel il macéreront assez longtemps, et que les

légumes acides, comme l'oseille, seront corroborés par des sucs animaux et par des assaisonnements appropriés. Mais l'usage accidentel de ces artifices culinaires ne doit pas faire oublier le principe, qui est pour les végétaux de donner le plus possible d'aliments glutineux, sucrés et mucilagineux Après un bon choix des matières animales alibiles, la prédominance de ces trois éléments importe seule dans la nourriture des jeunes enfants débiles, lymphatiques, arriérés, idiots, etc.... Mais dire prédominance, n'est pas recommander l'exclusion des autres éléments d'assimilation. Les plus minutieuses recherches de la science relativement à l'alibilité des substances que l'on mange généralement n'ont abouti qu'à la démonstration d'un fait que tous les esprits droits pouvaient prévoir avant les milliers d'expériences qui ont été si savamment élaborés. Ce fait constant aujourd'hui, puisqu'il ressort des épreuves mêmes qui devaient le ruiner, est que : Il n'y a pas une substance unique exclusivement alibile; que quiconque tenterait de se nourrir exclusivement d'osmazôme, ou de fibrine, ou de mucilage, ou de fécules, ou de gluten, etc..., ne se nourrirait pas. Il y a donc au-dessus de l'élément nutritif des aliments quelque chose de supérieur; c'est l'alimentivité organique de chaque sujet, qui réclame en lui, la variété des aliments d'abord, le choix ensuite selon la constitution. Tel est le principe, telle doit être la règle.

Cette règle veut être d'autant plus strictement observée que les idiots sont plus disposés à s'en écarter.

Si l'on avait vu comme moi des idiots se ruer au milieu des porcs pour leur disputer les pommes de terre nageant dans la *buvée*, et les feuilles de choux traînant dans le ruisseau, refusant ou négligeant d'ailleurs toute autre nourriture saine et usuelle, on comprendrait que cet irrésistible écart demande un irrésistible frein, et cette dépravation du goût une direction hygiénique.

Un seul mot suffira pour les assaisonnements; le sel ou le sucre sont aujourd'hui la base de tous les assaisonnements; les épices ne sont presque plus de mode, et c'est tant mieux pour mes élèves; il importe de les leur éviter à moins qu'il ne s'agisse d'enfants inertes, lymphatiques, lents à digérer comme à agir, auxquels cas les épices peuvent être mêlées à des ferrugineux dans leurs aliments.

La préparation la plus simple des mets est la plus salutaire; rôtir la viande et les poissons, faire bouillir les légumes à grande eau, surtout quand ils contiennent des principes âcres comme le chou, l'artichaut, l'asperge et la pomme de terre, ou acides comme l'oseille, et les assaisonner ensuite; telle est la préparation la plus simple et la plus hygiénique. Ajouterai-je enfin que pour la cuisson des légumes et des fruits, on devra se pourvoir d'une eau saine et pure qu'il importera de se procurer pour cet objet autant que pour la boisson.

§ IV. — Des boissons.

La soif est un besoin aussi fréquent que la faim.

et plus impérieux, dit-on. On la satisfait en faisant usage de diverses boissons selon les climats. L'usage du vin, du cidre et de la bière plus au moins mêlés à l'eau, se partagent, avec celui de diverses liqueurs essentiellement alcooliques, la région moyenne de l'Europe que nous habitons.

L'alcool et les liqueurs artificielles qui le prennent pour base sont absolument contraires aux idiots. Le vin, soit pur, soit mêlé à l'eau, ne saurait leur être refusé ou dispensé indistinctement. Ainsi je regarde le vin, même pur, comme une excellente boisson dans les cas d'idiotie où le lymphatisme est très-caractérisé, l'atonie extrême, les fonctions presque nulles. C'est le cas le plus fréquent dans les pays bas, comme la Normandie, la Flandre, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, où l'usage du cidre et de la bière ramollissent les tissus et produisent des accidents cérébraux d'une épouvantable difformité.

Pour les idiots, chez lesquels le système nerveux est très-impressionnable, qui joignent à des pulsations nombreuses du pouls une grande dilatation de la pupille, qui ont la peau sèche et luisante, les doigts minces et insensibles, pour ceux-là la bière fortement chargée de matière nourrissante, et même du bon cidre sont préférables au vin ; mais, dans aucun cas, je ne saurais conseiller pour mes élèves l'usage de ces boissons bâtardes qui, sous le nom de poirée, bière blanche, etc..., règnent despotiquement dans quelques localités. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir à Louvain posé mon doigt sur la joue de plusieurs

amateurs de la bière blanche du cru ; cette simple pression laissait sur leur joue grasse et blafarde un trou rond, creux et blanc, qui ne disparaissait qu'au bout de quelques minutes, tant l'usage de ces boissons avait distendu l'appareil cutané et engorgé le tissu cellulaire ; presque tous ces buveurs de bière blanche meurent jeunes et hébétés ; ceux qui y joignent l'abus de l'alcool sont très-souvent frappés de folie pour leur compte, ou d'épilepsie ou d'idiotie dans leur postérité.

J'ai déjà dit que le choix de l'eau était très-important ; s'il faut en priver, comme boisson, les idiots dont les tissus sont trop relâchés et les sphincters incapables de se contracter sous l'influence de la volonté, ceux-là sont l'exception, et pour les autres on doit chercher à se procurer une eau qui contienne beaucoup d'air et qui soit légère par conséquent ; en outre qu'elle soit fraîche, vive, limpide, inodore et ne contienne qu'une fort petite quantité de sulfates, d'hydrochlorates et de carbonates ; qu'on y ajoute au besoin une dose de sulfate ou d'oxyde de fer, et on aura procuré à bien peu de frais à ces enfants, la boisson qui servira de base à toutes les autres et pourra presque toujours les remplacer.

Certaines infusions font aujourd'hui partie des boissons usuelles, telles le thé, le café ; j'en conseille l'usage aux idiots inertes ; mais encore les leur faut-il donner sobrement, accompagnées d'aliments solides et avant leurs travaux, au lieu de les leur faire prendre, comme on a coutume, aux approches du

sommeil; elles ne conviennent qu'aux idiots inactifs, mais il n'en est pas de même d'autres plantes que l'on relègue chez l'herboriste, et dont les infusions habilement combinées sont d'un goût heureux et peuvent offrir des ressources pour les sujets dont je m'occupe. Ainsi, une infusion de violettes ou de tilleul avec des feuilles d'oranger à laquelle on mêle un peu de jus de citron, est une boisson aussi agréable que salutaire pour l'idiot surexcité, et je pense qu'il me suffira d'indiquer un de ces mélanges pour donner l'idée de ceux que l'on peut improviser, en ayant égard aux appétences naturelles de chaque enfant.

§ V. — Effets des aliments.

Le premier effet physiologique des aliments étant d'apaiser la faim, il en résulte que manger sans faim, est plus qu'un non-sens, c'est une imprudence dont le moindre inconvénient, est de gaspiller sans profit des aliments qui eussent dû servir à la nutrition; car, manger trop, manger coup sur coup, sans que la vacuité de l'estomac ait déterminé la sensation de l'appétit, amène la perte de la plus grande partie des aliments et le désordre des fonctions digestives. Dans ces deux cas, le ventricule et le duodénum, chargés d'un volume de matière trop considérable, s'en débarrassent avant l'élaboration; une partie seulement se chylifie, et le reste se mêle indigéré aux excréments qui acquièrent alors un volume considérable; alors le peu de chyle produit, la fatigue des intestins et les

accidents consécutifs de ce malaise ne tardent pas à produire des effets désastreux. Le contraire arrive lorsque les aliments sont ingérés à des heures et dans des proportions mathématiques; mais cette précaution ne suffit pas; car, si elle produit les effets naturels à un bon régime, si elle est la règle chronique, elle ne pourvoie point à elle seule aux besoins qui suivent chaque ingestion d'aliments, et il importe d'y pourvoir.

Si le phénomène de la faim produit un malaise général, bientôt accompagné de froid, de maux de tête, etc...., tous phénomènes consécutifs de la vacuité de l'estomac, la préhension des aliments produit des résultats exactement opposés. Dès que les aliments entrent dans la bouche, le phénomène de l'alimentation commence; et bien que certains aliments soient assimilés avec autant de promptitude que d'autres le sont avec lenteur, l'effet des aliments sur l'économie est donc immédiat. Cet effet est d'appeler le sang et de concentrer toutes les forces de l'économie sur l'organe digestif qui entre ainsi en fonction; de là, la déperdition momentanée de force qui se manifeste aussitôt après le repas; de là aussi, réaction du sang au cerveau, réaction qui ne tarde pas à se produire ou qui a lieu peu après. De cette double observation, on conclura que les exercices violents, et ceux qui demandent des mouvements de haut en bas, doivent être évités après chaque repas, et que l'on doit attendre encore plus longtemps jusqu'à ce que le classement des matières ingérées soit accompli,

pour surexciter le cerveau des enfants par des exercices intellectuels.

CHAPITRE XXXIII.

Des excrétions.

L'exercice régulier de toutes les fonctions comprises sous cette dénomination, appelle la sollicitude spéciale des personnes chargées de jeunes enfants arriérés ou idiots. Ces fonctions, aussi nombreuses que variées, sont sujettes, en eux, à des anomalies, dont il importe de tenir un compte scrupuleux dans le traitement ; car, bien que ces anomalies aient pour siége, soit les voies et les vaisseaux capillaires du système cutané, soit les muqueuses qui tapissent les voies internes, les excrétions s'accomplissant toujours sous l'influence de l'état nerveux, qui les affecte nécessairement de quelque exception dans l'état d'idiotie. De plus, certaines excrétions étant soumises à l'influence de la volonté, et s'accomplissant à l'aide d'appareils musculaires, il en résulte que plusieurs idiots chez lesquels les sphincters ne sont pas mus par la volonté, sont incapables de régulariser ces fonctions, ce qui est cause de nombreux désordres physiologiques, et d'infirmités aussi dégoûtantes qu'incurables, quand elles n'ont pas éveillé une prudente sollicitude dès le plus jeune âge.

§ I. — Des déjections alvines.

Les matières fécales qui se composent du résidu de la digestion, d'une certaine quantité de bile, et de fluides exhalés par les intestins pour préparer le passage et la sortie des déjections, se rassemblent d'ordinaire dans le gros intestin où elles séjournent jusqu'à ce que la quantité en soit devenue suffisante pour produire la sensation du besoin de défécation. Alors, mais seulement alors, l'homme peut, par sa seule volonté, et pendant un temps plus ou moins considérable, maîtriser ce besoin, c'est-à-dire y satisfaire ou en suspendre l'accomplissement. L'idiot, au contraire, ne jouit pas toujours de cette faculté ; deux causes l'en privent, l'une, l'abondance et le peu de cohésion des matières fécales accrues par l'absence du régime approprié, par le manque de mastication, par la vicieuse déglutition, et par l'incomplète digestion, l'autre le relâchement des sphincters qui échappent par la mollesse de leur texture musculaire à l'empire de la volonté, dans les cas où la volonté pourrait avoir action sur eux. Car on rencontre, en outre, des cas d'idiotie où la volonté est annihilée par le défaut d'intelligence au point qu'elle n'exerce aucune influence sur les muscles moteurs, et à plus forte raison sur les muscles organiques qui avoisinent le rectum.

Pour rendre à l'idiot le sentiment de cette fonction et l'aptitude à y pourvoir, il est évident qu'il

faudra s'y prendre diversement selon que la malpropreté, résultera de l'une ou de l'autre de ces causes. On reconnaîtra la première à la fréquence des déjections qui auront lieu principalement le matin et après les repas, en dix, huit, douze déperditions involontaires; et la seconde à ce que, hors les cas de maladie, elles se feront le matin, d'une seule pièce et dans le lit, ou sous l'influence d'une chaleur analogue à celle du coucher. A la première on opposera l'obligation de manger lentement, peu et plus souvent, en mâchant bien; à l'autre on pourvoira en attirant l'attention de l'enfant sur cette fonction, en répétant les provocations à la satisfaire un peu avant que l'on en suppose le besoin imminent, en fortifiant la constitution générale, en laissant même séjourner dans le rectum une sonde courte et assez grosse, dont la présence développera l'irritabilité de l'intestin et provoquera les sphincters à des contractions utiles.

En outre, on surveillera avec le plus grand soin les désordres de cette fonction; on évitera les constipations autant que les diarrhées qui se présentent quelquefois alternativement, (et c'est un mal très-grand) par tous les moyens possibles, et on les combattra avec la dernière énergie : les unes, parce qu'elles ont une action immédiate sur le cerveau; les autres, parce qu'elles épuisent en peu de jours autant que les maladies les plus graves et prennent bientôt, quand on n'y met ordre, un caractère de périodicité presque indéracinable.

§ II. — De l'urine.

Sans avoir des conséquences aussi tristes que l'infirmité précédente, l'*involontarité* de l'émission des urines est un défaut dont on doit s'attacher à guérir les idiots. Les moyens possibles à cet effet, sont de provoquer à des émissions régulières, comme de deux heures en deux heures ou même plus souvent s'il le faut, et toujours en recommençant de compter ces heures à partir du lever, et de l'issue de chaque repas; de baigner le siége et particulièrement les parties sexuelles de l'enfant dans des dissolutions astringentes, opération dont on doit d'ailleurs prévoir et surveiller les effets; car, s'il en résultait une irritation qui dût dégénérer en érection, ou même en une simple irritation qui pourrait éveiller de mauvaises habitudes, il faudrait à l'instant écarter ce remède comme pire que le mal. Il va sans dire que l'on fera bien de priver les enfants malpropres, sous ce rapport, de boissons acidules et notamment de limonades et de vin blanc, même coupé d'eau.

Du reste, cette infirmité regrettable à tant d'égards, a, si l'on peut le dire, l'avantage sur la précédente de ne jamais représenter un désordre profond des voies internes, et de caractériser parfaitement le degré de lymphatisation de chaque sujet. Plus les liquides sont expulsés involontairement, fréquemment et abondamment, et plus le sujet est lymphatique, et plus aussi doivent abonder les solides, les

viandes, le fer et les toniques en général dans son alimention; c'est une indication qu'il ne faut pas négliger, car elle est toujours et absolument vraie.

Je n'ai pu donner qu'approximativement les moyens de corriger cette infirmité aussi bien que la précédente. Il est clair que ces moyens doivent être modifiés selon chaque sujet, selon la classe à laquelle il appartient, selon les habitudes au milieu desquelles il vit. Cependant il est un procédé qui n'est jamais sans influence salutaire sur ces deux infirmités, et je dois l'indiquer. Il consiste à joindre l'exemple aux exhortations, aux conseils, aux commandements, aux menaces, aux corrections même, si l'on tient à les employer pour rapproprier un sujet; ainsi, les personnes qui le soignent ne doivent pas seulement épier ses besoins, le provoquer ou le contraindre à les satisfaire de la façon convenue, elles doivent encore lui donner l'exemple de ce que l'on a à faire en pareilles circonstances; elles doivent parler de leurs besoins devant lui, les satisfaire devant lui, se féliciter réciproquement de la propreté et des autres avantages qui en résultent, etc., etc... L'exemple, n'est un si bon maître que parce que l'imitation est le meilleur des écoliers.

§ III. — De la transpiration et des sueurs.

La perspiration cutanée est continuelle, les sueurs sont accidentelles; sauf cette différence (qui n'en est une que relativement à la cause qui les produit) ces

deux fonctions n'en font qu'une. Cette exhalation, qu'elle se produise à la surface de la peau sous l'une ou l'autre de ses formes, n'attire pas assez l'attention, elle est sans contredit, sans qu'il y paraisse, et sans qu'on s'en doute, la plus considérable de toutes les excrétions; elle est, en outre, celle dont la régularité importe le plus à l'équilibre des forces vives de l'économie.

Chez les idiots dont l'activité est difficilement provoquée, cette fonction s'accomplit principalement aux extrémités, quelquefois cependant elle est particulièrement accrue et comme concentrée sur une seule partie, soit la paume de la main, qui se trouve alors constamment froide, moite, et se couvre, à la plus légère émotion, de gouttelettes de sueur. D'autres fois les ailes du nez seront le siége de ce dernier phénomène; mais, dans presque tous les cas, la perspiration cutanée a besoin d'être provoquée par des vêtements de laine immédiatement appliqués sur toutes les surfaces de la peau, par des frictions sèches, par le massage et par les bains à des températures diverses : remarquons en passant que l'on ne devra favoriser l'épanouissement de cette fonction sécrétoire, à l'aide de boissons chaudes et des sudorifiques usuels, que quand on aura la preuve que l'on agit sur un estomac robuste.

§ III. — De l'humeur sébacée.

Dans l'état présent de nos connaissances à ce sujet

nous n'avons rien à en dire de positif, et cependant nous appelons l'attention sur cette matière grasse et onctueuse qui se produit dans les parties du corps exposées au frottement, comme dans les articulations et dans les plis ou au voisinage des cheveux et des poils.

L'éducation physiologique des individus, et des médecins autant que de quiconque, est si nulle dans le monde moderne, et dans notre Occident en particulier, que les perceptions de tous nos sens en sont réduites à leur minimum de sensibilité. C'est pourquoi l'on a traité Bordeu, le grand Bordeu lui-même, de rêveur, quand il a tenté d'introduire chez nous le diagnostic de toutes les maladies par le pouls : le pouls est pourtant, comme on sait, le seul symptôme auquel s'arrêtent les médecins chinois. Je ne veux pas dire ici que Bordeu et les Chinois eussent raison de ne tenir compte que d'un seul symptôme, de négliger les indications du *facies* par exemple; mais n'est-il pas étrange que l'on ait ridiculisé l'application précise de ce mode d'investigation quand on est obligé d'y avoir recours journellement, comme il arrive à tous nos praticiens; et n'est-il pas plus logique de penser que le ridicule a été semé comme d'ordinaire, par l'incapacité, et que l'on n'a critiqué la méthode de Bordeu qu'à cause de l'impuissance où l'on s'est senti de la mettre en pratique? Oui, l'obtusité du tact est un fait notoire dans nos conditions sociales actuelles; l'éducation de ce sens est nulle ou maladive, sa sensibilité primitive est émoussée de bonne heure par des

jeux ou des travaux grossiers, et nulle gymnastique spéciale de ce sens ne vient plus tard la restituer; c'est un sens presque mort pour le plaisir, et qui ne se sent vivre que quand il souffre.

Et ce que je dis ici du tact, en devançant malgré moi ce que j'aurai à exposer au sujet du développement des organes sensoriels, ne dois-je pas le dire également de l'odorat? En combien de circonstances les savants empruntent-ils à ce sens leur mode d'investigation des maladies? Ils n'y ont presque jamais recours, et pourtant il est constant que la perspiration cutanée, les secrétions diverses, reçoivent des maladies aiguës et des fièvres en particulier, des odeurs qu'il serait facile de préciser, de classer, de nommer, et qui aideraient puissamment le diagnostic de maladies nombreuses si diffuses dans leurs prodromes, et si confuses dans leurs symptômes. Pareillement dans certains états accidentels, périodiques ou chroniques comme l'épilepsie, la folie, l'idiotie, non-seulement la perspiration cutanée, mais encore et surtout les humeurs sébacées acquièrent des qualités odorantes particulières très-perceptibles par l'odorat et qui n'ont jamais été appréciées: dans l'état d'ignorance où nous restons relativement aux connaissances positives et souvent précieuses qui s'acquièrent par les sens, n'était-ce pas un devoir pour moi d'appeler l'attention des physiologistes sur cette question toute neuve, et, je n'en doute pas, féconde en observations utiles pour la pratique de la médecine et de l'éducation des fonctions. Nous n'a-

vons d'ailleurs rien à ajouter sur les divers mucus qui lubréfient certaines parties, comme l'humeur de Meïbomius, les mucus des amygdales, de l'estomac, de la trachée-artère, du larynx, de la vessie, de l'oreille, etc...., sur lesquels l'idiotie ne paraît exercer aucune modification appréciable.

§ IV. — Mucus nasal, larmes, salive.

Le mucus nasal et les larmes qui abondent chez les enfants ordinaires ne se produisent pas dans l'idiotie comme à l'état sain : quelquefois ces deux modes d'excrétions manquent à la fois ; le plus souvent l'abondance de l'une se joint à l'absence de l'autre : on en voit qui ne mouchent pas et dont les glandes lacrymales sécrètent sans motif ; on en voit qui mouchent abondamment, sont sujets à de fréquents coryza et qui ne versent jamais de larmes, même dans leurs plus grands chagrins, et dans leur extrême violence. Presque toujours à cette dernière anomalie se joint l'absence de l'odorat ; il suffit alors de réveiller ce sens, par les moyens que j'indiquerai plus loin, pour rétablir l'émission régulière des larmes et du mucus nasal.

Un excès plus régulier se remarque dans la salivation. Ce mucus, qui n'a d'autre objet que de lubréfier les organes du goût et de faciliter la mastication et la déglutition des aliments, est sécrété par l'idiot beaucoup plus abondamment que par les autres enfants ; joint à cela la flaccidité des muscles labiaux et

des sphincters de la bouche en particulier, et l'on comprendra comment la salive, inondant les parois buccales, se répand constamment au dehors en un fluide visqueux. La malpropreté qui résulte de cette abondante sécrétion de la salive en est la plus déplaisante conséquence, mais elle n'en est pas la plus grave; car il arrive inévitablement que les organes de la parole, immergés constamment dans un véritable bain de mucus, y perdent leur sensibilité (comme la peau des mains perd celle du tact dans un bain prolongé), et que les tissus de plus en plus ramollis perdent leur puissance contractile et deviennent incapables d'exécuter toutes les évolutions nécessaires à l'émission de la parole articulée.

Malheureusement il est impossible d'attaquer de front cette infirmité nouvelle, surajoutée à tant d'autres, qui n'en font qu'une. Tout au plus peut-on tenter la lotion des parois internes de la bouche avec des astringents, comme l'alun; car, pour les gargarismes, il n'y faut pas songer, ils seraient précipités comme boisson dans le pharynx avant d'avoir atteint leur destination, ou sans y séjourner. On doit donc pour l'ordinaire se borner à frapper le mal indirectement en essayant de fortifier la constitution générale du sujet d'une part, de l'autre en habituant l'enfant à porter, entre ses lèvres serrées, un objet d'un volume proportionné au développement de ces organes, et léger d'abord, soit un brin de paille, un tuyau de plume, un crayon de bois, une règle, etc..., puis un objet relativement plus mince et plus lourd, comme

une pointe de fer, un morceau de fil de laiton, etc.... Par l'emploi de ces moyens simultanés ou successifs, on ferme à la salive l'issue anormale qu'elle s'était habituée à suivre au dehors, et on l'accoutume à prendre, par la déglutition, la voie pharyngienne qui est sa destination naturelle.

§ V. — De l'équilibre des excrétions.

Il suffit de s'apercevoir que le corps humain s'assimile sans cesse de nouveaux éléments pour être convaincu que ses déperditions doivent être dans un rapport à peu près égal à ses assimilations. Ces déperditions, comprises sous le titre d'excrétions, étant internes ou externes, il suit de là que, si des circonstances particulières diminuent les excrétions externes, (ainsi par exemple agit le froid sur la perspiration cutanée), les excrétions internes des membranes muqueuses deviendront à l'instant plus considérables ; d'où il résulte, pour continuer le même exemple, qu'une diminution de perspiration cutanée est immédiatement suivie d'une perspiration pulmonaire ou intestinale plus abondante : cause fréquente de rhumes, de fluxions de poitrine ou de diarrhée.

Si l'équilibre parfait de ces fonctions simultanées et comme supplétives les unes des autres, est impossible à conserver absolu la vie durant, du moins faut-il en approcher le plus possible, et se garder de mettre les idiots dans des milieux tels que cet équilibre soit rompu, et surtout rompu brusquement.

Plus que personne, je le répète, ils ont besoin d'être mis à l'abri de toute maladie accidentelle, car ils en sont plus profondément affectés, et leur état anormal est une assez large rétribution payée à l'infirmité humaine pour qu'on cherche à les soustraire aux tributs onéreux que paye l'imprudence à Esculape.

§ VI. — Des excrétions des organes générateurs.

Elles commencent avec la puberté, mais elles peuvent être provoquées avant cette époque : et c'est un grand malheur.

Dans le nombre d'idiots pubères que j'ai traités, j'ai pu observer les ravages que produit l'érectilité des organes sexuels, (qui se manifeste presque toujours beaucoup plus tôt), et les déperditions de semence ou de mucosités qui en sont la suite, quelque cause qui les produise d'ailleurs. Tout ce qu'il importe donc de faire remarquer à ce sujet pour le plus grand avantage des idiots dont l'éducation n'est pas avancée au moment où commence l'orgasme de cette fonction, c'est qu'il faut leur éviter les occasions d'excitation, et celles des organes générateurs plus que toutes autres; c'est qu'on doit employer les aphrodisiaques moraux et nuls autres, quoi qu'on ait conseillé à cet égard; c'est enfin que, dans le cas de manie solitaire déclarée, on ne saurait être blâmé d'avoir essayé d'un dérivatif plus moral et moins dangereux. Mais j'ajoute que si l'on a recours à ce moyen, on ne saurait se dispenser, sans encourir un blâme considéra-

ble, de le mettre à profit pour stimuler l'amour-propre, l'activité, l'intelligence et l'imagination. C'est dans ce cas surtout qu'on devra pouvoir dire : à quelque chose malheur est bon. Enfin quels que soient les préjugés, beaucoup plus respectés en théorie d'ailleurs que mis en pratique sur ce chef délicat, on devra s'estimer heureux si l'on a su rendre un instinct dépravé à son coursnaturel, et si, de cette rectification d'un sens, on a su faire jaillir des éclairs d'intelligence, de passion avouable, et d'activité utile; mais, faisant la part du feu, qu'on n'oublie jamais que c'est un feu qui consume et qu'il faut la lui faire la plus petite possible.

CHAPITRE XXXIV.

Résumé de l'hygiène des Idiots.

On voit, par ce qui précède, que si l'hygiène a pour but *négatif* de nous préserver des maladies, elle se propose *positivement* de régulariser l'exercice des fonctions : empêcher le mal, c'est fort bien fait ; organiser des aptitudes durables et productrices, est mieux fait encore : par son premier objet, l'hygiène tient à l'art de guérir ; par son second à l'anthropologie. Sans négliger le premier de ces objets, le second doit attirer davantage notre sollicitude quand il s'agit des jeunes idiots ; car pour eux, l'équilibre des fonctions est la condition *sine quâ non* du progrès.

Jetons donc un dernier et rapide coup d'œil sur

cet important sujet. L'hygiène doit précéder la naissance, parce que partout où il y a parturition il y a idiotie possible. De là, les soins extrêmes dont le père doit faire précéder la conception, les soins délicats et attrayants dont la mère doit être entourée pendant la gestation, époque où toutes les émotions toutes les impressions, tous les excès paraissent avoir une réaction imminente sur les contractions des organes de la mère et sur l'état des fluides y contenus, et par contre sur les conditions vitales du fœtus.

Lorsque l'enfant est né viable, de nouvelles précautions doivent être prises pour que les aliments qui lui sont présentés ne soient ni trop, ni trop peu nourrissants; car, à cet âge, les inflammations des muqueuses internes sont aussi difficiles à éviter que celles de la peau et des yeux, et sont bien autrement redoutables. Les bronchites et les péritonites emportent tant d'enfants à cet âge, et les convulsions en frappent un si grand nombre, que l'on ne saurait épier trop particulièrement les pronostics de ces affections. Une des causes les plus fréquentes de convulsions, et par suite d'idiotie chez les enfants, semble être l'état d'ivresse et de colère dans lequel se laissent tomber trop souvent les femmes qui leur donnent le sein. Il serait si facile alors à ces malheureuses de remplacer le poison qu'elles portent en elles par de l'eau sucrée ou du lait de chèvre, ou du lait de vache, tiède et coupé d'eau, que l'on doit croire qu'elles ne savent ce qu'elles font quand elles négligent une précaution si simple, et qu'il

suffira de les éclairer sur ce point pour leur éviter tant de crimes à l'avenir. L'hygiène des appareils sensoriaux doit occuper dès la fin du premier an, ainsi que celle des membres, des membres inférieurs surtout, qui sont si fréquemment arqués, disgracieux ou infirmes tout le reste de la vie; mal emmaillotter un enfant, le porter toujours sur le même point, le tenir par la même main, le faire regarder constamment de bas en haut, du même côté, etc., etc..... Voilà les principales causes de difformation du premier âge. Peut-on dire tous les soins que demande un enfant, et surtout un pauvre idiot, à cet âge? La fin de la première année doit être principalement marquée par ceux que l'on donne aux premières tentatives que fait l'enfant pour marcher; et l'excitation si importante des organes de la parole doit être une des occupations actives dès la seconde année. Dans les suivantes jusqu'à sept ans, on doit tenir l'esprit en haleine par des jeux intelligents, et atténuer l'activité nerveuse et cérébrale qui est excessive en ce temps-là; fortifier sans fatiguer enfin. De sept à treize ans, on aura soin de fortifier l'appareil musculaire, dont les fibres tendant sans cesse à s'allonger, s'amincissent et diminuent de volume si l'on n'y met ordre, à l'aide d'exercices directement musculaires, qui viendront interrompre à propos les premières études sérieuses et assidues. De treize à dix-sept attaquer plus directement que jamais les sens dans leur inertie, les en faire sortir, les faire servir d'agents immédiats à des étu-

des positives, qui peupleront l'esprit des millions d'images qu'offre le monde extérieur, et faire littéralement du cerveau un *microcosme;* puis féconder ces connaissances par le raisonnement, nourrir largement, activer les fonctions, car la vie va s'épanouir ou se replier pour jamais sur elle-même.

Que si l'on commence à s'occuper d'un idiot à cet âge, qui devrait être le moment où il n'aura plus besoin de vous, alors, sans donner trop d'espoir aux parents, conservez-en vous-même assez pour vous soutenir dans la tâche difficile que vous allez entreprendre. Il a de quinze à vingt ans, il ne peut ou ne sait pas manger seul, s'habiller seul, parler, lire, etc., etc.... Il est indolent, inapte, inappliqué, inattentif; enfin, pour le caractériser, le privatif des latins *in* doit être mis devant tous les adjectifs qui expriment des qualités souhaitables; mais enfin ne vous découragez pas. S'il vit couché, asseyez-le; s'il est assis, mettez-le debout; s'il ne mange pas seul, tenez ses doigts et non pas sa cuiller pendant le repas; s'il n'agit point, incitez tous ses muscles à l'action; et s'il ne regarde ni ne parle, parlez-lui et regardez-le. Nourrissez-le comme un homme qui travaille, et faites-le travailler, travaillant vous-même avec lui; soyez sa volonté, son esprit, son activité, sa providence enfin, et si vous ne pouvez, en trois ou quatre ans, lui donner ni l'intelligence ni la parole, ni le mouvement volontaire, la somme d'énergie que vous aurez dépensée avec lui, ne sera pas encore perdue; il n'aura pas fait de progrès dans le sens pé-

dagogique du mot, mais il aura certainement fait l'un ou l'autre de ceux-ci, il se portera mieux, sera plus fort, plus obéissant ou plus moral; n'est-ce rien? Et celui qui fait tout ce qu'il peut, n'a-t-il pas tout fait?....

Aussi, dans l'état présent, est-ce bien moins aux parents qu'aux praticiens et aux instituteurs spéciaux que ceci s'adresse. Ces derniers ne viennent que lorsqu'on les appelle, et font généralement tout ce qu'ils peuvent; les premiers ignorent ou nient qu'il y ait quelque chose à faire, et ne font rien, ou ne se décident à marchander quelques tentatives de traitement que quand il est bien tard ou trop tard : triste résultat de la Ploutocratie régnante.

Car l'exécrable instinct de la possession a tout envahi dans un pays où il suffisait, il y a cinquante ans à peine, d'émettre une idée généreuse pour faire palpiter toutes les consciences. Aujourd'hui l'école des sourds-muets et l'école des jeunes aveugles ne seraient pas organisées, que la machine constitutionnelle ne frapperait pas cinq centimes à leur profit; et l'on demanderait l'aumône de porte en porte pour organiser un institut en faveur des pauvres idiots que l'on ne trouverait pas la même somme. M. Guggenbühl publie une liste de souscription à son établissement d'éducation des crétins; aussitôt on y lit des noms de Suisse, de Piémont, de Prusse, d'Autriche, de Hollande, de Belgique, d'Angleterre; cherchez-y un nom français, vous ne le trouverez pas: le Français fait l'aumône dansante, l'au-

mône-tombola, l'aumône-loterie, l'aumône qui amuse ou qui rapporte; mais l'aumône de la charité, fi donc! cela ne rapporte rien.

Et pourtant, dussé-je me faire passer pour un monomane de dévouement, je ne cesserai d'appeler au secours de mes malheureux élèves la charité compatissante. Les idiots de famille, comme les idiots abandonnés, manquent de tout ce qu'il faudrait pour les améliorer; riches, on les sert et on prévient tous leurs désirs; pauvres, on les prive et on ne leur offre nulle occasion de progrès; tous vivent d'une existence factice qui ne leur permet pas de se rendre compte des ressorts animés de la société, de l'industrie, des véhicules humains; tous manquent d'un lieu où ils puissent recevoir les soins que l'hygiène est déjà en mesure de leur offrir et les bienfaits de l'éducation; presque tous peuvent cesser d'être idiots, c'est-à-dire isolés, et tous le sont, isolés, au milieu du monde, alors qu'un monde fait pour eux et mis à la portée de leur infériorité satisferait leurs besoins et leur assurerait une heureuse longévité. En Belgique, en Prusse, en Suisse, on applique ma méthode, ou telle autre plus appropriée au genre d'idiotie qu'il s'agit de combattre, selon la localité; en France, on n'a rien tenté en faveur des idiots, et ce n'est pas à moi de dire ce que l'on a osé contre celui qui a eu le premier, le seul encore, le courage de leur consacrer son existence.

TROISIÈME PARTIE.

DE L'ÉDUCATION DES IDIOTS.

(Première section. — Méthode.)

CHAPITRE XXXVI.

Des méthodes spéciales.

Lorsque la vie ne circulait encore qu'au sommet des hiérarchies sociales; quand l'humanité ignorait son unité fondamentale et se laissait insolemment broyer sous les pieds d'une aristocratie qui faisait du peuple litière, l'éducation était le privilége de ceux qui, appuyés contre l'autel du Christ, gardaient, avec la tradition affaiblie des sciences profanes, la tradition supérieure de l'unité de l'espèce et de l'égalité de tous devant Dieu. Plus tard, l'humanité comprit par le Christ que tous étaient appelés; et s'il n'y eut encore que les riches qui pussent puiser à la source où se désaltère l'esprit, c'est que la science était encore le monopole de la fortune: cette inégalité s'effacera avec le temps, et nous en subissons les dernières conséquences; mais déjà, non-seulement le peuple peut et doit savoir lire, c'est-à-dire penser. Et déjà

l'éducation, si mauvaise et si insuffisante qu'elle soit, a été mise à la portée de créatures exceptionnelles que leur infirmité semblait rendre incapables de participer aux progrès de l'esprit humain. Pereire, l'abbé de l'Épée, Haüy ont fait des miracles que l'on ne peut dépasser,..... qui doivent servir de modèles. Grâce à ces hommes de génie, les sourds-muets et les aveugles peuvent aujourd'hui recevoir les bienfaits de l'éducation ;..... si j'en crois ma conscience, les idiots ne sauraient tarder à les suivre, ne fût-ce que de loin dans la vie nouvelle de l'égalité de l'esprit.

Pour les sourds-muets et les aveugles, la question est résolue affirmativement, et le succès ne permet plus au doute de leur fermer l'avenir ; pour les idiots le succès existe également, mais il est moins constant, il date de peu d'années, il n'a été certifié que par peu de témoins ; enfin, celui qui leur a voué sa vie n'a pas encore payé son dernier tribut à son œuvre.

A ces causes donc la possibilité de faire l'éducation des idiots, et de les rendre plus ou moins et par degrés à la dignité d'homme, est encore un sujet de doute pour beaucoup de monde ; et pourtant cette différence mise entre l'éducation des idiots et celle des sourds-muets et des aveugles, ne saurait soutenir un instant d'examen. Quelle que soit l'admiration qu'inspirent les méthodes appropriées à l'infirmité des sourds et des aveugles, on sait qu'un grand nombre d'entre-eux, les moins intelligents ne peuvent en profiter : cela est si vraie que, dans les écoles où

se pratiquent les méthodes d'Haüy et de Pereire, on a soin de constater le degré d'aptitude des postulants avant de les admettre. Or, j'affirme que le nombre des idiots incapables de profiter de ma méthode est infiniment petit, et que je n'en ai pas trouvé plus de deux sur cent, avec lesquels les moyens d'action qui ont été mis à ma disposition (toujours insuffisants et incomplets), n'aient pas eu des résultats plus ou moins satisfaisants. On remarquera d'ailleurs que l'enseignement des sourds-muets et des aveugles, étant adopté, protégé, payé par le gouvernement, aucune des pensées fondamentales de ceux qui l'ont conçu n'a dû rester sans moyens efficaces d'exécution ; tandis que l'éducation des jeunes idiots n'ayant été pratiquée que par moi, tantôt avec mes seules ressources, tantôt avec des ressources restreintes, partout et toujours les moyens d'exécution m'ont manqué, ou ont été tournés contre moi. Dans cette position éminemment désavantageuse, l'éducation des idiots aurait donc pu avorter complétement, si elle n'avait eu des bases plus solides que le bon vouloir de quelque quasi-protecteur, ou des gens intéressés à l'anéantir; mais elle avait pour elle la logique de sa méthode, la patience, faible quelquefois, mais toujours persévérante de son inventeur; elle avait enfin ses résultats. Soit que l'on considère ses premiers efforts, cette remise à la fonte des ébauches d'Itard sous la direction d'Esquirol, soit que l'on se reporte aux pratiques de l'auteur privé d'appui, travaillant seul avec ses élèves dans son modeste éta-

blissement de la rue Pigale; soit qu'on le voie poussé par une main dont il ignorait le secret à l'hospice des Incurables, où un rapport décisif constata les progrès qu'il avait, seul et sans aide, fait accomplir à dix élèves; soit qu'on le suive dans sa pratique publique de Bicêtre, placé entre des rivalités acharnées et au milieu d'impossibilités de toute nature; soit enfin qu'on consulte les familles auxquelles il a depuis rendu des enfants, toujours et partout il y a progrès dans les élèves, progrès dans la méthode, et confirmation de ce fait décisif que l'éducation des idiots est désormais possible.

En dehors de ces résultats pratiques, et en se renfermant dans l'examen des théories pédagogiques, si l'on se borne à rechercher entre les méthodes d'éducation des sourds-muets, des aveugles et des idiots, leurs différences fondées sur les procédés mis en usage et sur les résultats définitifs de ces procédés relativement à l'amélioration des sujets, notre méthode pourrait peut-être, dès aujourd'hui supporter cette redoutable comparaison.

La possibilité d'éduquer des sourds-muets et des aveugles repose, je l'avoue, sur une hypothèse hardie et qui, traduite en fait, acquiert immédiatement l'importance d'un principe, d'où toutes les conséquences découlent naturellement. Aussi le point capital dans l'éducation des sourds-muets et des aveugles, c'est le *principe*.

Substituer le regard à l'audition et le tact à la vue, telles sont ces deux hypothèses d'où ont découlé tout

naturellement de merveilleuses conséquences. Cela est prestigieux, sans doute, cela est éblouissant, cela est digne de la reconnaissance de tous les âges; mais si l'on met un instant de côté la question de philanthropie, et si l'on interroge le fait psychologique lui-même, que trouve-t-on? On trouve des individus mis en rapport avec la pensée humaine par l'interposition d'un sens à la place d'un autre sens qui n'existe pas. Mais ce sens qui n'existe pas, l'a-t-on fait revivre? ou du moins, les sensations qui lui étaient destinées arrivent-elles au sensorium par la voie détournée que l'on a ouverte? Nullement. Le sourd-muet de naissance n'a, quoi qu'on en ait dit, aucune idée de l'audition; l'aveugle de naissance n'a aucune idée des couleurs ni de la lumière; aveugles et sourds-muets, avant comme après l'éducation, ils restent tels sous ce rapport que leur infirmité les a faits, au moral comme au physique.

Je n'ignore pas d'ailleurs que la question de l'éducation des sourds-muets a été traitée et même résolue dans le siècle précédent sous un point de vue beaucoup plus large et qui offre une singulière analogie avec celui qui m'a servi à résoudre la question du traitement de l'Idiotie.

Jacob-Rodriguez Péreire, né à Berlanga (Estramadure), le 11 avril 1715, mort à Paris en 1780, fut nommé membre de la société royale de Londres en 1760, et pensionné de Louis XV en 1751 : *en considération*, porte le brevet, *de l'art qu'il s'était acquis de pouvoir* APPRENDRE A PARLER *aux sourds-*

muets de naissance, et de leur donner une éducation dont ils étaient regardés jusqu'alors comme incapables. Appliquait-il les méthodes de Pierre Pons, bénédictin espagnol du seizième siècle, d'Emmanuel Ramire de Cortone, de Pierre de Castro, dont il aurait eu connaissance par tradition, car ces savants n'ont rien écrit; ou bien les méthodes de Wallis, publiée à Leyde en 1727, in-12, d'Amann (Arlem, 1re édition, 1692, Amsterdam, 2e édit., 1700, Leyde, 3e édit., 1727), ou, enfin, celles de Bonnet ou de Vanin? C'est ce que personne ne peut affirmer aujourd'hui; mais on doit plutôt penser que les leçons que Péreire donnait à mademoiselle Marrois (d'Orléans) leçons auxquelles daignaient assister fréquemment J. J. Rousseau et Buffon, n'étaient pas un calque insignifiant de quelque tentative tombée en désuétude. Le rapport que fit Buffon à l'Académie des Sciences sur la méthode de Péreire, et la mention détaillée à laquelle il s'arrête dans son *histoire naturelle* au chapitre de l'ouïe, prouvent l'importance qu'il y attachait. Vers 1750, Péreire avait fondé à Bordeaux une école gratuite pour les jeunes sourds-muets; il transporta son école à Paris peu d'années après, et y instruisit des sourds-muets qui lui étaient envoyés non-seulement de France, mais d'Espagne, de Suisse, d'Allemagne et d'Amérique. Quelques-uns de ses élèves, Aaron Beaumain, Saboureu de Fontenay, d'Azy d'Etavigny, fils du directeur-général des fermes à La Rochelle, mesdemoiselles Lerat de Magnitot et Marrois, d'Orléans, (dont j'ai lu des

lettres écrites en 1827, lettres pleines de style et d'élévation. Et dont le frère est encore aujourd'hui juge de paix à Paris); tous ces élèves connus ou illustres ont déposé dans leur temps de la haute capacité de Péreire et de l'excellence de sa méthode : deux faits également constatés dans l'*histoire de l'Académie des Sciences*, 1749, 1751, 1763, et dans le 5e volume des Mémoires des savants étrangers, imprimés au Louvre en 1768.

En présence de ces faits acquis et irréfutables est-il possible de dire avec l'*Esprit des journaux* (1784) : « Lorsque l'abbé de l'Épée se livra à l'instruction des sourds-muets, il ignorait qu'il y avait à Paris un instituteur, M. Péreire, qui, depuis quelques années, avait formé des élèves; et que sa méthode, avec le secours de laquelle *il réussissait à faire parler des sourds-muets*, avait été regardée comme une ressource à laquelle on devait de justes applaudissements. » Ou doit-on chercher à approfondir le mystère que Geoffroy n'ose dévoiler, et qu'il signale pourtant dans son feuilleton du 3 frimaire an X, lorsqu'il dit : « Jusqu'ici l'art de l'abbé de l'Épée n'a pu faire PARLER les sourds-muets. On m'a pourtant dit que, du vivant de cet instituteur, un juif avait trouvé cet admirable secret, et que le crédit de l'abbé de l'Épée avait su écarter un rival si dangereux ; mais je ne puis croire un pareil trait d'un homme qui a joui d'une si grande réputation de droiture, de modestie et de désintéressement. » Pour un critique, Geoffroy se fait bien candide ici.

Ignorait-il les titres de priorité de Péreire ; ignorait-il que, dans sa première édition de l'*Institution des sourds-muets par les signes méthodiques*, l'abbé de l'Épée, loin de ne pas connaître les travaux de Péreire, s'amuse à les critiquer ; et qu'ensuite toute cette partie critique de son travail disparut dans la seconde édition du même ouvrage, comme si l'abbé de l'Épée avait compris plus tard que le silence était l'arme la plus mortelle ? Mais qu'eût dit encore le candide Geoffroy, s'il avait su que l'abbé Sicard alla tout exprès à Orléans pour se faire expliquer par mademoiselle Marrois la partie de la méthode de Péreire qui avait pour objet l'enseignement de la parole ; que cette élève de Péreire, forte de la promesse qu'elle avait faite à son maître, l'éconduisit très-malicieusement, et qu'il revint peu après déclamer en plein collége de France, et en termes élégants d'ailleurs, contre la prétendue méthode de Péreire, *dont il n'avait jamais vu un seul élève.*

Si Geoffroy avait connu ces détails et nombre d'autres semblables que j'omets faute de place, car ils sont également instructifs et concluants, il eût sans doute cherché à voir mademoiselle Marrois sa contemporaine, et il eût été alors complétement édifié sur le compte des prétendus inventeurs de la méthode d'instruire les sourds-muets : à Péreire, le modeste ami de Rousseau, de Buffon, de Lacondamine, la misère et l'oubli ; à de l'Épée, les bustes et les statues.

Mais ce partage n'est pas complet : si le noble et riche abbé s'est fait la part honorifique du lion, au

pauvre juif revient presque tout le mérite de la chose intellectuelle. Avant tout le monde en France, Péreire a publié une dactylogie applicable et appliquée à ses nombreux élèves ; mais ce n'est pas là son singulier mérite : par sa dactylogie il se plaçait à la tête du progrès dans l'art de suppléer la parole par les signes ; mais par sa méthode d'enseignement de la *parole* même aux sourds-muets il s'est élevé beaucoup plus haut. Le sourd-muet n'entend ni ne parle, et Péreire, puis de l'Épée, puis Sicard, substituant à l'ouïe, la vue, à la parole la mimique, leur restituèrent la faculté de se parler et de se comprendre entre eux, et d'eux à un petit nombre d'initiés à la dactylogie. Mais Péreire, après la publication de sa première méthode, en avait conçu une seconde dont la formule était celle-ci : Etant donné un sourd-muet lui faire comprendre et lui enseigner la parole par le regard d'où résultait pour le sourd-muet que : 1° Il regardera parler et verra par les mouvements de l'articulation ce que nous entendons par le bruit de la voix ; 2° il articulera lui-même sa pensée comme il le voit faire à tout le monde ; 3° et, comme conséquence, il reste privé d'un sens, l'ouïe, mais non en outre, d'une faculté, la parole ; il reste sourd, mais les mots qu'il n'entend pas, il les voit, et il se trouve de plain-pied avec toute l'espèce humaine parlant et pensant.

Il est vrai que Pereire, abattu sous la compression qu'on lui a fait subir, indigné du parti que d'autres avaient tiré de la publication de sa première méthode, la dactylogie, recommanda expressément à ses élèves

de ne divulguer la seconde qu'à ceux de ses héritiers directs qui pourraient vouloir continuer ses ingrats travaux. Il est vrai que cet en-cas ne s'est point présenté, et j'ai dit comment fut éconduit l'abbé Sicart, cherchant à se substituer au lieu et place des descendants de Péreire dans la confidence de mademoiselle Marrois. La plus modeste pension eût suffi à ce vieillard pour le décider à publier sa méthode aujourd'hui perdue, il n'a pu l'obtenir. Qu'on regrette la perte de ce procédé, dont Rousseau et Buffon ont constaté le mérite et les résultats, cela se conçoit ; mais qu'on reproche à Péreire, blessé, pauvre, abandonné, d'avoir emporté son secret, c'est une critique qui n'est pas plus dans les droits d'un individu que dans ceux du monde entier. La pensée est la propriété la plus inhérente à l'homme, la lui demander, la lui prendre, s'en servir, sans le reconnaître, est un acte d'improbité. Péreire avait libéralement publiés sa dactylogie, et il a cellé sa seconde méthode plus importante que la première. Depuis lui, on a tenté de restituer la fonction de la parole aux sourds-muets ; mais on n'a pas encore réussi. Je ne doute pas qu'on n'y parvienne, car la vérité se fait jour tôt ou tard ; mais en attendant, depuis près d'un siècle et pendant des années encore, les sourds-muets seront privés de la plus sociale des facultés, de la faculté à l'aide de laquelle toutes les intelligences vivantes communiquent. Et pourquoi ?.... parce que l'invention est traitée comme un crime.

En définitive, Péreire s'était placé au même point

de vue que moi sous ce dernier chef, que certaines fonctions peuvent être restituées là où elles manquent, et en ce sens il était inventeur dans toute l'acception du mot. L'abbé de l'Epée, l'homme rétrograde dans la question, a eu l'inappréciable avantage d'appliquer sur un plan large et durable la dactylogie qui existait avant lui; et par cela seul il fut certainement le bienfaiteur des sourds-muets; mais il leur aurait rendu un plus grand service s'il n'eût pas substitué sa personne morale à celle de Péreire, et la dactylogie à l'art de faire PARLER les sourds-muets, art que Péreire a pratiqué sous les yeux de Rousseau et de Buffon.

La possibilité d'éduquer les idiots repose, je n'en disconviens pas, sur une hypothèse beaucoup moins hardie, mais cependant analogue.

Pour les idiots, le problème de l'éducation ne consiste pas à substituer un mode de perception insolite à des modes de perception qui n'existent pas; il réside tout simplement dans la possibilité de régulariser l'usage des sens, de multiplier les notions, de féconder les idées, les désirs, les passions de créatures qui, livrées à elles-mêmes, resteraient sans liens, sans rapport avec le monde extérieur, resteraient *idiots* : c'est une question de dynamique vitale. Et, par exemple, la méthode d'enseignement que je propose n'apprendra pas à l'idiot sourd à entendre, ni même à substituer le regard à l'ouïe; mais elle enseignera à écouter à celui qui entendait déjà, mais sans avoir conscience des phénomènes de l'audition, et qui par conséquent n'écou-

tait ni n'entrait pas par le sens de l'ouïe en communication utile avec ses semblables. Ce résultat étant obtenu à l'aide des moyens que je propose, non-seulement pour l'ouïe, mais pour tous les modes de perceptions sensoriales, je reconnais qu'il restera encore beaucoup à faire; que les sensations peuvent être devenues précises sans être variées, rapides et nombreuses; et que, variées, rapides et précises, elles peuvent encore ne pas fournir matière à une action cérébrale très-féconde en opérations intellectuelles; et que les sens de l'idiot peuvent avoir acquis une grande perfection sans que ses facultés intellectuelles prennent tout l'essor désirable : (c'est indubitablement ce qui aura lieu dans la plupart des cas d'idiotie profonde, alors que le cerveau est lui-même le siége d'une affection grave et perturbatrice des fonctions psychologiques); mais c'est le moment aussi où je me propose de substituer aux diverses gymnastiques sensoriales, qui forment la première partie de mon traité d'éducation des idiots, les gymnastiques intellectuelles qui, jointes à un régime approprié, peuvent modifier la constitution des masses nerveuses en les tirant de leur asthénie, par l'emploi des excitants mécaniques, intellectuels et passionnels. Enfin, tous les moyens que j'expose dans la première partie de mon traité de l'éducation des idiots peuvent échouer contre la gravité de l'affection cérébrale qu'ils sont destinés à combattre, et l'idiot peut ne pas devenir capable de rentrer homme dans la société; mais du moins il peut

toujours rentrer dans sa famille, corrigé de ses mauvaises habitudes, plus obéissant, plus actif, mieux portant, plus affectionné aux personnes qui lui ont accordé leur affection et leur appui, toujours amélioré.

Sans doute ce n'est pas là le résultat que l'on se propose quand on sacrifie des sommes assez considérables à l'éducation d'un enfant; mais ce n'est pas là non plus le résultat le plus ordinaire de la méthode que nous allons exposer. Le plus souvent un enfant auquel ma méthode est appliquée dès le premier âge, et avec la persistance que l'on met à faire suivre des cours à la jeunesse de nos écoles, sort de mon enseignement pourvu d'une quantité suffisante de notions, d'idées, d'aptitudes, pour se rendre utile à lui-même et aux autres, et quelquefois pour vivre libre sous la seule gouverne de sa propre volonté éclairée par l'intelligence et la moralité.

Or si l'on considère, d'une part, le point où je prends la plupart de mes élèves, presque tous inférieurs en aptitudes et en intelligence aux animaux qui approchent volontairement de l'homme; et, de l'autre, le point où je mène ceux qui profitent moyennement de mes leçons, leur apprenant à lire, écrire, parler, obéir, agir sur nombre de choses, s'occuper librement de divers travaux manuels, on conviendra qu'une méthode qui n'est pas formulée depuis plus de dix ans, qui n'a encore été pratiquée que par un seul homme, et qui a déjà rendu à leur famille ou à la société de nombreux idiots devenus des individus tolérables ou ordinaires, promet de beaux résultats

pour le temps où elle se sera enrichie de l'expérience de plusieurs praticiens, et où, formulée dans des livres, elle aura reçu de la critique le cachet de la perfection qu'un homme ne grave pas seul, et dont la discussion précise les contours, arrête les formes, délimite la figure.

Car, je le répète, elle est bien éloignée de mon esprit la complaisante pensée de perfection que les auteurs, en général, attribuent à leurs écrits. Pour moi, ce livre laisse à désirer, même sous le rapport de la pensée, de l'ordre, de la méthode, qui est ici le point fondamental. Mais quand je regarde autour et derrière moi, quand je me vois seul depuis dix ans, sans antécédents, sans appui, travaillant cette pensée de l'éducation des idiots, la produisant en quelques lignes avec l'approbation d'Esquirol, la développant dans ma *Théorie et Pratique de l'éducation des idiots*, lui donnant une allure méthodique dans mon premier *Traité d'Hygiène et d'Éducation des idiots;* quand je me vois aujourd'hui compléter mon œuvre dans cet écrit, où, laissant de côté presque toute ma pratique, et n'abordant que la théorie et le côté dogmatique de la question, je puis remplir un volume de doctrines qui n'existaient pas avant moi, sur un sujet que personne ne connaissait avant moi, je demeure moins étonné de l'imperfection inséparable d'un tel travail, que de la possibilité qui m'a été donnée de le produire à travers toutes les fatigues d'une pratique sans relâche.

Et cette opinion que je professe hardiment sur mon

entreprise me donne le courage de dire à ceux qui regardent mes tentatives d'enseignement des idiots comme inférieures à celles que l'on a réalisées en faveur des aveugles et des sourds-muets : attendez. Attendez que le temps et le nombre des succès aient rendu ma méthode incontestable ; attendez que l'expérience de plusieurs, jointe à la mienne, ait perfectionné la pratique de ma théorie; attendez que j'aie mis la dernière main à cette théorie elle-même, car l'homme ne produit une idée, avec toutes ses déductions secondaires, qu'à force de temps, de patience et de résignation ; attendez, car je n'ai encore travaillé, pensé, professé, souffert que dix ans ! Et qu'est-ce que dix ans pour produire une idée neuve corroborée de toutes ses conséquences pratiques? Qu'est-ce que dix ans, quand les idées les plus simples en art, en science, en industrie, ont besoin de passer par le creuset d'une foule d'intelligences, pour s'élucider et devenir sociales? Qu'est-ce, dix ans de luttes, de travail ingrat, ignoré, calomnié, quand il s'agit de sauver des milliers de créatures auxquelles la science a dit de tout temps : Vous n'espérerez pas?

Aussi est-ce avec méfiance en moi et confiance dans les hommes compétents, que j'aborde les questions de métaphysique et de morale que soulève l'éducation des idiots. Les doctrines que contiendra cette troisième partie, ne soutiendront peut-être pas l'examen dans quelques années, c'est-à-dire dès que des hommes plus forts que moi, et peut-être aussi aidés de mon expérience, auront poussé plus loin que je

ne puis le faire seul la théorie et la pratique de mon enseignement; mais aujourd'hui, pour le moment présent, ces doctrines que je développerai tout à l'heure, sont encore les seules qui puissent supporter la discussion; c'est pourquoi je les émets affirmativement, comme autant de vérités relatives au moins à l'état actuel de nos progrès acquis dans la question de l'éducation, comme dans celle de l'idiotie.

Enfin, et pour ne rien laisser derrière moi avant d'entrer en matière, l'objection la plus spécieuse que l'on ait faite à ma méthode d'éducation des idiots, consiste à dire que ce n'est point une méthode; que c'est un art, art qui m'est propre, personnel, et qui, par conséquent, n'a aucune valeur théorique et ne vaut qu'autant que vaut celui qui le met en œuvre. A ne voir que le côté personnel de l'objection, je pourrais être tenté d'y souscrire, car elle est flatteuse pour moi; me supposer seul capable, non en vertu d'une méthode, mais en vertu d'un art à moi particulier, de faire l'éducation d'idiots inéducables avant et après moi, c'est beaucoup d'honneur sans doute; mais aussi, c'en est de trop. La vérité pure en ceci, comme en beaucoup d'autres choses de ce monde, c'est que la doctrine ne marche pas sans le docteur, c'est que la méthode a besoin d'être habilement appliquée et que, pour les idiots comme pour toute la jeunesse, s'il y a des méthodes d'enseignement, il y a aussi un art d'enseigner : et même, n'enseignent pas le mieux ceux qui savent le plus, mais ceux qui possèdent, avec les connaissances suffisantes, l'art dif-

ficile de l'enseignement. Ainsi donc, sur ce point, je ne me ferai pas démesurément modeste, et j'accepte par son bon côté le compliment que l'on daigne m'adresser sur l'art que je possède assez bien, j'en conviens, dediriger l'éducation des idiots; mais j'entends réserver à ma méthode, sans laquelle l'art n'est qu'une prédisposition à une aptitude personnelle, le principal mérite dans l'œuvre de l'éducation des idiots. L'art d'instruire des idiots est une faculté personnelle à moi et que peuvent ne pas avoir plusieurs de ceux qui voudront s'en occuper; la méthode est le principe intellectuel, impérissable, grâce auquel la possibilité de faire l'éducation des idiots est désormais un fait acquis, contre lequel ne prévaudront ni les mauvais vouloirs des envieux, ni l'incapacité des imitateurs : l'instituteur mourra, la méthode ne périra pas.

§ I. — Principes généraux.

Si l'on se contentait de poser le problème le l'éducation des idiots comme l'est celui de l'éducation des masses, et même celui de l'éducation des classes privilégiées, autant vaudrait rester les épaules enfoncées sur les coussins d'un divan, le cigare à la bouche. L'éducation chez les peuples qui se proclament en progrès, et se croient modestement arrivés au dernier terme possible de la civilisation, consiste à parquer des milliers d'enfants dans des espèces de casernes, où, sans tenir compte des aptitudes physiques diverses,

des besoins physiologiques variés, des dispositions intellectuelles différentes, on leur donne chaque jour à tous, indistinctement et exclusivement, quatre ou cinq rations d'aliments intellectuels que leur mémoire est chargée de digérer sans souci des facultés intellectuelles qui entrent ou non en fonction, des organes des sens et de la myotilité plus ou moins atrophiés par cette existence assise où toute la personne psychique, physique et morale s'abîme dans l'usage d'une seule faculté qu'on appelle la mémoire: véritable symbole de l'égalité, comme nous le comprenons, éducation de la moyenne, du commun, du vulgaire, où tout ce qui redresse la tête est coupé, tout ce qui la baisse est foulé aux pieds; éducation de la majorité enfin, où la pensée est réprouvée, tant qu'elle ne s'est pas faite si commune et si petite que la mémoire de tous la puisse contenir, et où les hommes qui pensent eux-mêmes, par eux-mêmes, indépendamment des idées courantes, sont traités comme des animaux dangereux, traqués comme des bêtes féroces.

L'éducation des seules facultés intellectuelles, par la mémoire seule, telle est la lèpre vive des temps modernes: la barbarie a détruit bien des monuments, mais du moins elle n'a pas empêché qu'il ne s'en élevât de durables où brille l'originalité humaine, tandis que l'éducation publique, à mesure qu'elle étend ses enseignements, fauche sans pitié tout ce qui restait d'individualité, de personnalité dans le génie de notre nation. Cherchez les héros de vos triomphes universitaires, ils se cachent et ils font bien; regardez d'où

vient ce talent qui brille par un esprit à lui, une intelligence dégagée de préjugés, pensant par lui-même, cet homme s'est fait seul, et seul il marche; c'est Carrel, Chateaubriand, Béranger, Buchez, Lamennais, Pierre Leroux, c'est tout ce qui n'a pas sucé à cette mamelle de la promiscuité intellectuelle le lait banal qu'absorbe la mémoire.

De ce que l'éducation est mal faite, s'ensuit-il qu'il vaille mieux s'en passer? non sans doute, mais on doit se hâter de l'asseoir sur d'autres bases, si l'on ne veut pas voir l'esprit humain redescendre des hauteurs de la pensée libre à la répétition des *Credo* monotones qui, pour n'être plus ceux de Nicée et d'Antioche, pour être les éloquents premiers-Paris des journaux les plus répandus, ne représentent que mieux la banalité intellectuelle de l'époque. Et quand je demande que l'éducation embrasse l'homme tout entier, facultés, fonctions et aptitudes comprises, au lieu de développer une seule faculté, la mémoire, au détriment de toutes les autres facultés et de toutes les aptitudes physiques et physiologiques de l'individu; je ne me crois pas exigeant, car je désire seulement qu'on apporte dans l'éducation de la jeunesse française le même soin que l'on met déjà en Angleterre et en Normandie à l'élève des races bovines, chevalines, etc.... Si l'on parlait à un éleveur de nourrir tous ses chevaux de même manière, et de commencer leur éducation par leur apprendre à tourner à droite et à gauche, avant de les avoir nourris et fait marcher, promener, monter, courir selon leur constitution et le genre de

travail auquel il les destine, on lui ferait pitié; et pourtant nous en sommes encore à ce point-là d'incurie et d'incapacité, quand il s'agit d'élever les hommes de demain. Bienheureux celui qui saura poser les vrais principes sur lesquels doit reposer l'éducation des races futures; Rousseau a fait un beau livre, rien qu'en traitant de l'éducation d'un individu, celui qui traitera de l'éducation des masses en fera un meilleur, qui sera un chef-d'œuvre, s'il est écrit comme l'Émile et basé sur les vrais principes de la physiologie et la psychologie.

Mon but à moi est plus modeste sans doute; mais, bien que je ne m'occupe que de pauvres enfants idiots, je rougirais de prendre pour base de mon enseignement les artifices mnémotechniques à l'aide desquels on entreprend les éducations ordinaires. Tandis que toutes les sciences sont en progrès, sinon sous le rapport synthétique, au moins dans la voie de l'analyse, de l'observation et des découvertes, alors que l'anthropologie s'est enrichie de faits nombreux et de hardies hypothèses; ne serait-il pas étrange que l'éducation, celle surtout qui a la prétention de porter la lumière dans les esprits les moins perméables à la pensée, n'eût rien à emprunter aux découvertes et aux doctrines les plus récentes des anthropologistes? Tout au contraire, si l'éducation des masses peut être améliorée, si l'éducation des idiots en particulier peut être essayée avec quelques succès, c'est en appelant à son aide toutes les ressources de la science la plus avancée ; religion, philosophie, psychologie,

physiologie, hygiène, toutes doivent être mises à contribution et concourir à former un corps de doctrine pédagogique dont les formules puissent être appliquées, comme le sont celles du Codex aux cas pathologiques que traite la médecine proprement dite. Un tel formulaire est long et aride, je le sais ; il répugne aux habitudes d'esprit de l'époque où j'écris, j'en conviens; mais il ne saurait être rédigé comme un roman: il veut une forme brève et claire, je tâcherai d'être bref et clair; il embrasse tous les modes de vitalité de l'individu, je ferai en sorte de n'en omettre aucun; il doit prévoir toutes les anomalies que les idiots peuvent présenter, je tâcherai de montrer en peu de mots comment on peut les corriger presque toutes.

L'éducation doit embrasser tous les modes de vitalité de l'individu, ai-je dit; cela est vrai absolument, et ne souffre d'exception pour ce qui nous concerne qu'en ce sens, que certains modes de vitalité sont plus particulièrement du ressort de l'hygiène, et que nous en étant occupés dans la seconde partie de cet ouvrage, nous la négligerons ici; l'éducation doit prévoir toutes les anomalies que l'idiotie peut présenter; pour cela il nous faudra revoir et consulter souvent, et compléter peut-être, le cadre monographique de l'idiotie sur lequel toutes nos observations seront en quelque sorte décalquées; là se trouvent les exceptions, les bizarreries, les excentricités du mal, et l'on trouvera dans la pratique de l'éducation des fonctions le remède physiologique.

Mais, avant d'entrer dans le détail, envisageons un instant, avec le but que nous nous proposons, le principe même sur lequel se fonde notre théorie. Les formules d'éducation actuellement acceptées sont ridicules ou odieuses; ridicules, quand elles produisent des rentiers incapables et vains; odieuses, quand elles atrophient dans les masses, qui ont besoin de leur aptitude pour vivre, les facultés et les fonctions les plus précieuses et les plus nobles. Il ne s'agit donc de rien moins, (à propos d'idiotie pourtant!) que de poser de nouveau le problème de l'éducation. Le problème de l'éducation est aujourd'hui : Étant donné un individu ou un peuple, n'importe, développer ses appareils de manière à ce que ses fonctions acquièrent le plus d'activité, de rapidité, d'étendue et de précision possibles; fonctions cérébrales, fonctions musculaires, fonctions sensoriales, organes de la pensée, du mouvement, des sensations; fonctions du corps et de l'âme, main-d'œuvre, intelligence et moralité, l'éducation doit tout embrasser.

Pour les enfants ordinaires, ce problème multiple dans ses termes est simple dans sa solution; il ne s'agit pour eux que de régulariser l'usage d'organes sains, et d'étendre le champ dans lequel leurs fonctions s'accomplissent librement, volontairement et presque toujours facilement. Pour les idiots, le problème n'est pas seulement multiple comme le sujet qu'il se propose, il est encore compliqué d'un second problème, d'une inconnue, dont le terme impalpa-

ble, insaisissable, difficilement appréciable par ses symptômes extérieurs, laisse toujours une grande incertitude sur les résultats définitifs de l'emploi de la méthode, quels que soient d'ailleurs les premiers succès qui aient couronné de premiers efforts. Cette inconnue, c'est l'état pathologique du système nerveux chez les idiots. Que cet état pathologique soit ou non appréciable sous le scalpel, qu'importe, puisque le praticien ne travaille jamais sur la nature morte? donc en présence de cette négation dont la puissance demeure un secret durant toute la lutte que le praticien engage contre l'idiotie, avec toutes les armes de la patience et de la méthode, il ne doit ni trop espérer, ni trop promettre surtout; mais ce n'est pas une raison pour refuser le combat.

Une fois le terrain et les armes choisis, et choisis à son avantage, il faut qu'il marche droit à son but avec une obstination qui puisse rompre l'espèce de charme dont l'idiotie semble s'envelopper : attaquant successivement ou tout à la fois les divers modes de vitalité, il doit les arracher à leur torpeur, les immobiliser, les faire obéir, les dompter, les posséder comme siens propres; la victoire est à ce prix.

§ II. — Formule spéciale.

L'éducation doit embrasser : 1° l'activité; 2° l'intelligence; 3° la volonté, qui correspondent aux trois aspects de l'être humain, le sentiment, l'esprit, la moralité. L'activité est le sentiment traduit en acte;

l'intelligence est la fonction de l'esprit; la volonté est la spontanéité moralisée. Placées dans cet ordre, ces trois fonctions, l'activité, l'intelligence et la volonté, sont dans un ordre inverse à celui de leur importance dans la destinée humaine; mais elles se trouvent aussi dans l'ordre où doit les prendre l'éducation pour les développer; en d'autres termes, l'éducation de l'activité doit précéder celle de l'intelligence, et l'éducation de l'intelligence doit précéder celle de la volonté : car l'homme se meut et sent avant de savoir, et il sait longtemps avant d'avoir conscience de la moralité de ses actes et de ses idées.

Cette formule résulte de l'anthropologie à la fois la plus ancienne et la plus avancée. Elle embrasse l'individu ou le peuple sous tous ses aspects, l'homme à l'état sain dans tous ses modes de vitalité, l'idiot dans les derniers retranchements de son insensibilité, de son intelligence, de son immoralité. Elle est démontrée par les études les plus consciencieuses et les plus concluantes que l'on ait faites dans ces derniers temps, comme aussi elle est écrite dès la première page du premier livre, du livre par excellence; l'homme y est représenté comme une image finie de la Divinité, la trinité humaine comme figurée sur le type infini de l'éternelle Trinité; là les minéraux ont la substance sans forme arrêtée, les plantes ont la forme sans le mouvement propre, les animaux ont l'intelligence au service des appétits, l'homme a le sens moral, la volonté libre par-dessus l'intelligence et l'activité. Ce que la révélation nous avait enseigné

dogmatiquement sur ce point, comme sur tous les grands faits géologiques, la science le démontre aujourd'hui; aussi la connaissance de notre nature cesse presque déjà d'appartenir à l'ordre mystérieux du dogme pour entrer dans la classe des faits logiques : l'homme est une trinité vivante qui se sent une et trinaire dans toutes ses manifestations vitales; il sent, comprend, veut à tous les instants de son être; et c'est pour lui communiquer la plus grande somme de sensibilité, d'intelligence, de moralité que toutes les ressources de la pédagogique doivent être mises en jeu. Il y a loin, je le sais, d'une telle formule, au principe enseignant qui règne dans nos écoles primaires, supérieures, centrales, que sais-je? mais cette formule d'enseignement que je propose, réunit en sa faveur l'autorité de la tradition, et la démonstration de l'expérience; elle est enfin la seule applicable aux idiots.

Donc, l'éducation de l'activité dans ses modes principaux nous occupera d'abord. A l'activité se rattachent une foule de fonctions, soit générales, soit spéciales, soit relatives aux habitudes individuelles, soit relatives à la société, qui demandent à être enseignées ou régularisées dans tous les enfants et surtout dans les idiots. L'éducation de l'activité embrasse deux aspects corrélatifs de l'existence : la motilité et la sensibilité.

La motilité se divise elle-même en un grand nombre d'actes, de fonctions, d'habitudes, de gestes qui constituent la mise en rapport de l'individu avec les

phénomènes qui l'environnent, tandis que la sensibilité répandue avec des formes diverses sur toutes les surfaces de l'individu, apporte à son sensorium la notion des agents extérieurs qui l'ont modifiée.

La motilité qui agit de dedans en dehors, donne lieu à des phénomènes qui ne s'accomplissent pas aussi régulièrement qu'on se plaît à le croire chez les enfants les mieux doués; chez les idiots, ces phénomènes sont toujours et presque tous le siége d'anomalies ou d'ignorances bizarres et presque incroyables; aussi ne saurais-je trop insister sur tous les détails dans lesquels cette partie de mon sujet me provoquera à entrer.

La sensibilité qui agit du dehors en dedans par l'intermédiaire des sens, a ses divisions toutes tracées par la délimitation de ces derniers. C'est à elle que nous nous adresserons spécialement, énergiquement, tout le long de cette longue période de l'éducation, qui aura pour but de régulariser, de préciser, d'accélérer l'exercice des fonctions pour porter au sensorium la notion de tout ce qui est autour de nous.

L'éducation intellectuelle proprement dite nous occupera ensuite. Les facultés de l'esprit seront l'objet d'exercices précis et spéciaux, dans lesquels nous n'oublierons pas que, par l'éducation sensoriale et par la connaissance positive que l'enfant aura acquise des notions positives, ses facultés seront déjà mises en demeure de fonctionner avec précision dans

l'ordre abstrait, autant que le succès obtenu dans les précédentes études le permettra.

Mais l'éducation ne sera pas pour nous une impasse, ce sera le commencement de quelque chose ; et ce quelque chose à quoi nous tendons, c'est à donner à l'enfant que nous prenons anormal, inhabile, inintelligent, idiot, des habitudes normales, des aptitudes au travail, soit manuel, soit intellectuel ; c'est à donner à l'idiot la plus grande ressemblance possible avec l'enfant heureusement doué et fructueusement élevé. Cette partie qui correspond jusqu'à un certain point à ce que l'on nomme l'éducation professionnelle, a toujours été le but où ont tendu tous mes efforts ; car personne plus que moi ne comprend le vide de l'éducation pour elle-même, de la science sans fruit, de la vie sans résultat. Arriver à rendre les idiots capables de devenir des hommes utiles, fût-ce dans les positions les plus humbles, dans les emplois les plus modestes et les plus simples ; leur donner la capacité de faire un travail dont la valeur compense leur consommation, tel est le but final de leur éducation. Mais, pour les amener à cette moyenne, où je borne pour eux toute mon ambition, les développements physiologiques et psycologiques que j'ai indiqués plus haut ne suffisent pas. La force, l'adresse, l'intelligence sont de mauvais ouvriers quand ils restent au service des mauvais instincts ; le redressement des instincts et l'éducation morale doivent dominer l'ensemble de l'enseignement ; aussi cette question sera traitée à part,

car à son sujet, je crains d'avoir à faire, autant l'éducation des maîtres, que celle des élèves.

CHAPITRE XXXVII.

Éducation du système musculaire.

Le premier besoin des peuples et des individus, c'est celui de la force qui fait que l'homme va, agit, lutte, triomphe, et sauvegarde sa vie au milieu des obstacles qui l'environnent ou l'assaillent.

Ce besoin a fait inventer dans tous les temps des exercices propres à accroître les forces destinées à triompher dans cette lutte. Le Parthe et l'Arabe se livrent avec fureur à l'équitation ; le Romain, plus confiant dans sa valeur personnelle, inventa la gymnastique pédestre et militaire; le Grec, qui raffina sur tout, créa la gymnastique savante ; le Chevalier Chrétien inventa la gymnastique féodale, qui fut à la fois le signe et la réalité de sa supériorité, véritablement héréditaire pendant plusieurs siècles, sur les serfs et les communiers.

Mais il était donné à un de nos contemporains de formuler cet art avec la précision qui caractérise les œuvres véritablement scientifiques de notre époque : non-seulement le livre et les travaux de M. Amoros, laissent peu à désirer sous le rapport pratique, mais ils sont, à mon sens, le dernier mot possible de la théorie ; et si l'on avait à reprocher quelque chose à

cet homme noblement tenace, ce serait de n'avoir pas craint de rebuter par l'immensité des détails et des aperçus dans lesquels il est entré.

Pour nous, en effet, la gymnastique, utile à tous les enfants, indispensable aux idiots, ne demande ni des appareils gigantesques, ni des exercices périlleux. Exclusivement consacrée au développement libre et pondéré de tous les leviers et n'ayant point pour but des tours de force, elle n'emploie que des moyens simples comme les résultats qu'elle tend à obtenir. Ainsi, l'immobilité et la marche régulière, le saut en largeur, hauteur et profondeur n'exigent que quelques pieds carrés où l'on disposera une table et une échelle pour les membres abdominaux ; et pour le thorax et les membres supérieurs, la même échelle, l'échelle renversée, le balancier et les *dumbells*. Une gymnastique encore plus simple, et qui peut se faire même dans un salon, se réduit à l'immobilité et à la marche sur place, aux *dum-bells*, et à l'échelle renversée qui peut à la rigueur remplacer toutes les autres.

Après cela, chacun fait son œuvre.

Je suis convaincu que si M. Amoros n'avait pas eu principalement en vue la restauration et le perfectionnement de la gymnastique des anciens, c'est-à-dire d'une institution toute militaire, il eût donné à ses exercices un caractère plus hygiénique, éloigné bon nombre d'exercices, soit périlleux, soit inutiles dans la vie industrielle de l'époque où nous vivons, et complété sa belle collection d'appareils

et de manœuvres par un ensemble de moyens qui eussent été plus directement appropriables à l'hygiène des enfants et même à celle des idiots.

Mais que la gymnastique soit compliquée ou non, les exercices doivent être ramenés à deux séries qu'il importe de distinguer, et de ne pas appliquer à tous les sujets indifféremment. Dans toute gymnastique, on trouve des exercices de surexcitation et des exercices de résistance; et l'on doit scrupuleusement séparer les uns des autres. Que si l'on ne fait pas, selon les sujets, un choix ou un mélange judicieux de ces deux sortes d'exercices) qui n'ont pas été distinguées, au moins dans la pratique, avant moi), non-seulement on n'atteint pas le but que l'on se propose, à savoir de compléter également le développement des systèmes musculaire et nerveux de chaque individu, mais encore on court le risque d'aggraver les effets d'un tempérament anormal. Laissez, par exemple, sauter de haut en bas un enfant trapu, il n'y a pas de raison pour qu'il grandisse d'une ligne, tandis que le même exercice et celui de lourdes *dumbells*, seront excellents pour le jeune homme frêle et élancé.

Mais des inconvénients et des accidents très-graves peuvent en outre résulter de l'application des moyens de surexcitation aux sujets dont la colonne vertébrale est faible, à ceux dont le système nerveux est irritable, dont le cerveau est dans des conditions un peu anormales; et en outre dans plusieurs autres pas, la gymnastique, telle que la font exécuter des

subalternes dans les gymnases, doit être considérée comme un agent dangereux (1).

De plus, la gymnastique que l'on fait exécuter aux enfants ordinaires, ne convient pas à tous, et ne convient nullement aux idiots pour deux raisons. La première, c'est que la plupart des exercices dont elle se compose provoquent des surexcitations instantanées, au lieu de déterminer la production d'une force constante pendant un temps déterminé, et déterminable selon chaque sujet. La seconde, c'est que la gymnastique en usage suppose dans l'enfant une rapidité d'évolution, une prévision de mouve-

(1) Ces appareils de gymnastique, que le docteur Lallemand appelle méchamment *des bouts de ficelles*, se composent en outre de plusieurs pièces rigides, dont le contact peut provoquer ou entretenir des habitudes funestes. Je pourrais appuyer ce dire de nombreux exemples, un seul doit suffire. Je remarquai un jour au gymnase la fille d'un riche banquier, enfant de 13 ans, qui se livrait avec emportement à tous ces exercices de surexcitation ; son bel œil brillait au centre de deux paupières bistrées ; sa bouche frémissait, des couleurs tranchées faisaient comme une tache charmante sur le fond pâle de ses joues ; elle avait monté et descendu déjà plusieurs fois à un mât élevé de 6 à 7 mètres, et demandait à son professeur, avec un regard suppliant, la permission de recommencer *encore une fois*. Je fis, au maître de gymnastique, brave sous-officier qui ne veut voir dans son gymnase qu'une affaire, les représentations que me suggéraient cette insistance, cette ardeur, et les circonstances vraiment frappantes de cette activité sans limite : *que voulez-vous*, me dit-il, pour ne pas répondre directement à ma question, *si je lui empêchais de monter au mât, mademoiselle X..... ne reviendrait plus chez nous ; il ne manque pas de gymnases dans Paris*. Je gardai ma réplique pour moi, mais je livre le fait aux parents.

ments, un concert entre la volonté et les appareils moteurs, une régularité des puissances dynamiques de l'individu qui n'existent pas dans l'idiot.

Mais en outre la gymnastique, telle que les anciens semblent l'avoir comprise, et telle que M. Amoros l'a réorganisée, ne s'occupe que du développement musculaire. Aussi chez les anciens avait-elle fini par produire la race des athlètes, espèce de force inintelligente et organisée que l'on a remplacée de nos jours par la poudre, la vapeur, etc... Ainsi dirigée, la gymnastique ne tient à rien dans l'éducation, et n'a qu'un résultat qui est bien éloigné du but social actuel, puisqu'elle favorise le développement exclusif et la prédominance du système musculaire ; or, il suffirait d'étudier les tendances des races modernes pour être convaincu que la gymnastique ainsi comprise est un anachronisme, ou mieux une immoralité. Comprise et appliquée comme je l'ai formulée, non-seulement elle sert les tendances actuelles de la société qui cherche la vie dans l'équilibre des fonctions, mais, encore, et cela est plus important, la gymnastique que j'enseigne tient à l'éducation intellectuelle et morale par le rôle que j'y assigne au système nerveux et aux organes des sensations. Avec elle, l'enfant passe des exercices purement physiques aux exercices physiologiques (ou pour parler plus correctement, des exercices de myotilité aux exercices des sens), par une gradation non interrompue qui défie l'inertie de rester en arrière. Cette gradation est d'autant plus utile à garder, que l'on

observe trop souvent, en effet, des individus chez lesquels existe une prédominance excessive du système nerveux sur le système musculaire, ou *vice versâ;* les uns sont de puissants leviers dépourvus de toute sensibilité; les autres, inaptes à la vie réelle (1), ne sont que de frêles sensitives. Suivant moi, la gymnastique actuelle devra augmenter probablement le nombre des premiers au détriment des autres; et je ne sais ce que la société pourrait y gagner; tandis qu'avec la gymnastique simultanée des deux systèmes musculaire et nerveux, l'équilibre ne saurait manquer de se rétablir, et l'homme, puissance dynamique, de se compléter.

Eh bien! la prédominance d'un des deux systèmes est plus exclusive et plus générale chez les idiots que chez les autres sujets. Tandis que l'on voit dans le monde quelques enfants croître dans un juste équilibre, je n'ai jamais vu d'idiot qui ne fût exclusivement poussé par sa surexcitation nerveuse, ou par la puissance de ses forces musculaires, ou en proie à une atonie complète. De l'un de ces modes de vitalité, de la constance de l'une ou de l'autre de ces anomalies, résulte pour nous la nécessité de poser en principe général que l'éducation du système nerveux doit être faite concurremment et simultanément avec celle du système musculaire; et surtout, que la mesure et l'opportunité de chacune d'elles doivent être calculées sur l'idiosyncrasie du sujet.

(1) De l'état nerveux proprement dit, thèse remarquable par L. A. Roux.

Et ce principe n'est pas seulement vrai et important pour les seuls idiots. Dans tous les cas où j'ai été appelé à diriger l'éducation d'enfants arriérés sous le rapport intellectuel, d'enfants rachytiques, de jeunes personnes dont les appareils musculaires atrophiés n'étaient susceptibles de presque aucune contraction utile, tandis que leur ssystèmes nerveux jouissaient d'une susceptibilité rapide et profonde, extrême parfois, et d'une irritabilité maladive et progressive; dans tous les cas où l'équilibre des forces vives d'un sujet, est rompue) et ces cas sont aussi remarquables par leur nombre que par la variété et la singularité des formes qu'affecte ce désordre); dans tous ces cas, la gymnastique musculaire doit être faite d'abord d'une façon spéciale pour chaque sujet, puis concurremment avec la gymnastique du système nerveux, et doit être en plus corroborée d'un traitement approprié. Cette partie de ma méthode qui a pour objet de remédier au manque d'équilibre dans le développement des appareils et dans le jeu des fonctions chez des sujets qui n'ont d'ailleurs aucun trait de ressemblance avec les idiots n'est ni la partie la moins utile, ni la partie la moins curieuse de mes travaux; mais l'objet tout spécial de ce livre ne me permet pas une excursion sur ce point intéressant de ma pratique.

Il faudra recourir au *Manuel de Gymnastique* de M. Amoros pour trouver la figure et l'emploi général de chacune des machines que je propose, sauf celle du balancier qui est de mon invention; mais

pour ce qui est de leur application spéciale aux idiots, elle ne se trouve nulle part, c'est pourquoi j'en traiterai sommairement.

L'idiot est plus que personne dépourvu de la puissance musculaire, sans laquelle la force est désordonnée ou n'existe pas. Chez tous les enfants, *la préhension* précède la station. Quand l'idiot ne sait, ou ne veut pas se servir de ses mains, on doit le mettre sur, et devant l'échelle ordinaire, en le tenant d'une main par l'anneau de sa ceinture gymnastique, puis en dirigeant de l'autre ses mains et ses pieds à la montée et à la descente, s'il est besoin. Ses mains refusent-elles de saisir les échelons supérieurs et son corps se renverse-t-il en arrière, à droite ou à gauche, il faut le laisser choir jusque dans les bras du maître, et le remettre en position.

Si cette épreuve ne suffit pas, je fais monter l'enfant derrière l'échelle à l'aide des jambes et des bras tandis que, monté moi-même sur le devant de l'échelle, j'appuie mes mains sur les siennes, afin d'éviter une chute certaine qui devient impossible ainsi. Dans cette ascension lente et pénible, pour le professeur surtout, chaque mouvement de l'enfant doit être dirigé, assuré, puis affranchi graduellement de la direction et de la pression qui le régularisent et l'assurent. Pour faire descendre l'échelle à la force des bras, la difficulté redouble. Placé à la même hauteur que l'idiot, toujours sur le devant de l'échelle, je pose mes mains sur les siennes, et dégageant avec un de mes pieds ses pieds qui se cramponnent aux bar-

reaux inférieurs, je le tiens suspendu sous une pression que je mesure à sa faiblesse. Je dégage une de ses mains qui, faute de force *préhensive* suffisante, lâche l'échelon qu'elle tenait, et va (par suite du sentiment naturel de la conservation, sur lequel l'expérience m'a appris à compter) se porter rapidement sur l'échelon inférieur, où ma main vient de nouveau la fixer ; le même manége fait abaisser son autre main. Tandis que nous descendons ainsi, mon corps glisse le long de l'échelle, et les pieds de l'enfant luttent sans cesse avec mon pied droit, en s'agitant pour ressaisir leur point d'appui.

Pendant cette manœuvre, difficile à analyser sans omettre une foule de détails particuliers au genre d'infirmité ou de maladresse qu'elle est destinée à corriger chez chaque sujet, le corps de l'idiot est dans sa plus grande extension ; les muscles, inertes jusque-là, se contractent avec énergie, et supportent un poids, des commotions, que nul exercice actif et volontaire ne saurait encore remplacer. Le même exercice se répète sur l'échelle renversée, en laissant à l'enfant plus ou moins de liberté dans ses contractions, suivant qu'il provoquera plus ou moins les mouvements utiles des muscles *préhenseurs* de la main.

Sitôt que l'usage des mains commence à s'accomplir sous l'empire du besoin de conservation, on doit l'appliquer aux besoins de l'alimentation, aux besoins usuels de la vie, et enfin aux occupations les plus étrangères aux habitudes de l'enfant, comme à lui

faire manier des pierres, des briques, des pioches, des bêches, des brouettes (1), etc. On arrive aussi à rendre la station et la marche régulières, principalement à l'aide des *dum-bells* dont l'usage est impossible sans la préhension volontaire, que l'exercice du balancier (2), employé après les échelles, perfectionne et fortifie tous les jours.

Quand la station debout et la marche régulière ne peuvent avoir lieu par suite de la faiblesse des membres abdominaux, on doit asseoir l'enfant sur une espèce particulière de balançoire qui envoie les extrémités inférieures battre un tremplin vertical, tremplin qui les repousse et les reçoit tour à tour. C'est ainsi que la jeune A... F.... âgée de huit ans, parvint en quelques mois à se tenir debout et à marcher.

En relevant un à un, d'après *mon cadre monographique de l'idiotie*, les désordres physiologiques de chaque sujet, on aura remarqué ceux relatifs à la station assis, debout, couché, ceux relatifs à la marche, aux mouvements coordonnés, et simultanés des membres inférieurs. C'est là que se trouvent les commencements de toute gymnastique, là où il y a désordre, et non incapacié de locomotion.

Quelquefois le sujet est si gravement affecté dans sa motilité, ou si difficile à diriger, par suite

(1) La brouette a de plus l'avantage de servir, comme balancier, à maintenir l'équilibre dans la station et la marche surtout.

(2) Ce balancier consiste en un bâton d'un mètre aux extrémités duquel on adapte deux boules ou olives de bois d'un poids égal et proportionné à la force de l'enfant, soit de 1 kil. à 6 ou 8.

de sa mauvaise éducation, que l'on est réduit avec lui à tourner la difficulté et à ne pas commencer par le commencement. Dans cette dernière circonstance qui accuse toujours chez les parents une incapacité dont le maître doit se défier, comme de l'ennemi le plus dangereux pour son élève et pour lui-même, il fera bien de remplacer momentanément l'immobilité debout (ou station droite et isolée) par l'immobilité assise, ou station assise, dans laquelle le siége est le seul point d'appui, sans dossier; il pourra intercaler à cet exercice quelques-uns de ceux que j'indiquerai plus loin pour le développement des fonctions des membres supérieurs : tout cela d'ailleurs ne le conduira qu'à des à-peu-près, et pourquoi?....

Parce que le point d'appui inévitable de l'action, le point d'appui par lequel il faudra qu'il fasse passer son élève avant d'obtenir aucune action précise, continue, régulière, c'est l'immobilité debout. Pour y atteindre, qu'il fatigue ou amuse les mains de l'enfant avec des dum-bells plus ou moins lourdes, qu'il fixe la tête avec son propre regard ou sa main, qu'il maintienne les pieds par le commandement, ou entre les siens propres, ou dans une petite boîte faite exprès, comme les boîtes à danser, et vissée au parquet, ou entre quatre planchettes mobiles rapprochées en manière de cadre, ou avec un simple rond ou un carré tracé au crayon blanc sur le sol, (moyen préférable à tous les autres quand il peut suffire). Je dirai même à cet égard, que j'ai vu des enfants renverser les obstacles matériels que j'opposais momen-

tanément dans cet exercice à leur pétulance, et cependant accepter cet obstacle imaginaire, me prendre bientôt par la main, et me manifester le désir de me voir tracer le cercle dans lequel ils se mettaient ensuite volontiers, sinon pour autant de temps que j'aurais voulu les y voir.

Quoi qu'il en soit et des moyens auxquels on aura recours, et de l'obstacle que rencontrera l'immobilité debout, il faudra l'obtenir, aussi bien des sujets qui vivent accroupis que de ceux qui sont constamment agités; l'immobilité est le seul point d'appui pour agir régulièrement, l'immobilité est le passage nécessaire d'une action désordonnée à une action convenue entre le système musculaire et l'intellect.

Lorsque les désordres moteurs sont graves on ne peut espérer d'obtenir ni la marche, ni l'ascension, ni la descente d'un escalier, ni les flexions normales des membres inférieurs et du bassin, sans avoir recours à des exercices variés, que l'on commencera alors, (dans la prévision de leur longue durée) en même temps que les exercices des membres supérieurs.

Toute cette partie de la gymnastique des idiots diffère essentiellement de ce qu'on appelle gymnastique dans les écoles destinées aux enfants ordinaires: les charpentes et les cordages ne servent plus de rien ici, et sont remplacés par la patience et l'ingéniosité du maître, car chaque idiot présente, à l'égard des mouvements volontaires, des anomalies que le maître doit s'attacher à faire disparaître.

A l'un, il faudra un escalier composé de marches très-basses et assez larges pour commencer à monter et descendre ; puis un ou deux autres escaliers graduellement plus semblables aux degrés de nos demeures. A l'autre, le contact manuel de corps lourds et minces en même temps, pour que sa main, qui laisse tout choir, s'habitue à la préhension. A celui-ci, des exercices de préhension et de jet alternatifs; à celui-là, l'étude, la pratique de divers instruments dont le maniement rencontre des résistances diverses, comme le marteau, la lime, la scie, le rabot, le couteau, les ciseaux, etc....

Tous enfin doivent être familiarisés avec les gymnastiques des doigts que réclament les actes les plus simples et en même temps les plus nécessaires de la vie journalière, comme s'habiller, se boutonner, nouer, plier, relever, ramasser les corps de toute forme, ranger, se laver, se peigner, etc....

Je sais bien que ceci n'est pas de la gymnastique transcendente ; mais qu'importe, puisque c'est utile, indispensable? Je vois des idiots *qui passent la rivière et traversent un cerceau* placé en l'air à 10 mètres de leur point de départ, et qui, en compensation de cette lesteté singesque, ne savent pas mettre leurs bas, nouer leurs souliers, etc... Est-ce assez triste !

A mesure qu'on daignera descendre avec moi la gymnastique de ses hauteurs saltimbanques, on la verra s'étendre, se préciser, s'utiliser au profit de mes pauvres élèves. Pour un mât retranché, le maître

ingénieux trouvera nombre d'exercices utiles au développement des fonctions musculaires de son élève, utiles au développement de ses aptitudes et de ses goûts postérieurs. Gymnastique pratique avant tout, celle des idiots devra constamment, et dans tous ses modes, avoir pour objet une ou plusieurs des fonctions actives nécessaires à un des actes utiles de la vie commune, comme se tenir debout, marcher, courir, gravir, monter, descendre, prendre, lâcher, recevoir, rendre, lancer, porter de toutes façons, couper, trancher, scier, rabotter, brouetter, tirer, traîner, rouler, semer, planter, arroser, cueillir, coudre, attacher, nouer, dénouer, plier, renverser, relever, rapproprier, laver, ranger, agir enfin de la manière la plus utile et la plus approchante du mode d'action de tout le monde : ce n'est donc point d'une gymnastique savante et audacieuse que mes élèves ont besoin; bien au contraire, il leur faut une gymnastique modeste et un maître patient dans les petites choses ; car s'il importe peu, s'il est même quelquefois funeste qu'un idiot sache gravir à un mât, il aura besoin à chaque instant de manier dextrement un bouton, un verre, une fourchette, des ciseaux, une plume et tous les objets précédemment inutiles dans ses mains, mais dont l'emploi est tellement impérieux et fréquent dans la vie, qu'il est nécessaire que l'habitude de l'exécution quasi-mécanique de ces manœuvres remplace presque entièrement l'attention soutenue et la volonté.

On voudra bien considérer en outre, que ces gymnastiques diverses trouveront presque toujours à leur encontre des incapacités motiles assez sérieuses, soit d'un ou de plusieurs doigts, soit d'un ou de plusieurs membres ; et que ces incapacités porteront, tantôt sur la vigueur intrinsèque des leviers musculaires, tantôt sur le manque de direction des appareils nerveux que propulse la volonté tantôt enfin sur de véritables infirmités partielles, comme la rétraction, ou contracture, d'une main, d'un membre et même de deux membres. Au premier ordre d'incapacités, on opposera des exercices purement musculaires avec ou sans le concours de la volonté de l'enfant ; au second, on opposera des exercices de volonté appliquée à la motilité locale ou générale qu'il faudra savoir graduer avec beaucoup d'art ; au troisième, on opposera un véritable traitement orthopédique circonscrit à la partie motile frappée d'incapacité. Les enfants hémiplégiques, et ceux qui sont affectés de rétractions des membres inférieurs ou supérieurs rentrent particulièrement dans ce dernier ordre d'incapacité.

Mais je n'ai pas le temps d'écrire une méthode spéciale de gymnastique, et supposant cet art connu, il doit me suffire, après les exemples précédents, d'indiquer dans quel ordre doivent être faits les exercices. Ainsi, je dirai pour me résumer : selon les tempéraments, les exercices de résistance doivent exclure ceux de surexcitation, ou *vice versâ*. Ainsi,

toujours l'exercice des membres, en commençant par les thoraciques, doit précéder les exercices dirigés spécialement sur la colonne vertébrale; ainsi encore, les mouvements généraux, ou d'ensemble, doivent précéder les mouvements partiels, comme la gymnastique proprement dite sert d'introduction à l'imitation personnelle ou mimique, dont je vais parler.

CHAPITRE XXXVIII.

Imitation.

L'imitation (aptitude naturelle que l'homme partage avec les animaux), joue un rôle immense dans tous les actes de la vie; par elle, l'individu se forme à certaines allures, à certains gestes, à certaines habitudes du corps et de la face qui révèlent en lui son degré de distinction native ou acquise (1); par elle surtout, se développent les aptitudes à la plastique, à la mécanique et aux œuvres en si grand nombre qui s'exécutent avec la main.

Ainsi définie, l'imitation tient à la gymnastique musculaire d'une part, et aux exercices sensoriaux de l'autre; de plus, elle est, ou *personnelle* quand elle a pour objet immédiat de modifier tout ou partie

(1) Voyez un travail intéressant de M. le docteur P. Jolly, ayant pour titre : *De l'imitation considérée dans ses rapports avec la philosophie, la morale et la médecine* (Mémoires de l'Académie royale de médecine. Paris, 1846, t. XII, p. 581 et suiv.).

des habitudes de l'individu, ou *impersonnelle* et relative quand elle porte son action sur les phénomènes circonvoisins. Au premier cas, elle a pour but de donner la conscience du moi dans toutes ses parties et dans ses propriétés motiles; au second, elle a pour objet de donner la conscience du non-moi, de ses propriétés de forme, de ses positions relatives, et de ses rapports possibles avec l'individu. Est-il besoin de prévenir que si l'enfant ne regarde pas ou regarde accidentellement, il importe de faire précéder les exercices d'imitation par la plupart des exercices qui sont indiqués au chapitre 39, § 5, *du regard*.

§ I. — Imitation personnelle.

L'imitation personnelle est la mise en action précise et rapide de tous les muscles volontaires; il y a des enfants qui possèdent cette aptitude à un degré éminent, d'autres qui ne l'ont pas du tout; mais comme elle n'est ni cultivée ni dirigée, les premiers en abusent pour se contracter dans tous les sens, et faire ce que l'on appelle des contorsions, des grimaces; les seconds restent dans une inertie complète, et ne semblent seulement pas soupçonner en eux une puissance de contraction et d'expression; quelques-uns même (c'est le fait de presque tous les idiots) n'ont pas la moindre idée des parties distinctes de leur personne. Non que ces derniers soient, pour cela, plus que les autres privés de la force musculaire

ni de l'imitation qui la met en jeu ; on en voit, au contraire, chez lesquels cette propriété et cette aptitude sont très-développées, mais elles ne s'exercent que dans un cadre fort restreint, et revêtent le caractère de *tics*, dans les gestes, dans l'expression du visage, et jusque dans la voix et dans la parole. Ainsi, j'en ai vu dont les gestes et les expressions physionomiques n'eussent eu rien de remarquable si leur répétition constante, leur petit nombre et leur *in-à-propos*, n'avaient révélé l'idiotie. D'autres affectent périodiquement les gestes et les expressions les plus étranges ou les plus violents sans motif, sans but ; tandis que certains empruntent leurs mouvements, en particulier ceux de la face, et plus encore ceux des lèvres, comme aussi leur voix, à certains animaux, ainsi que j'ai eu plus haut l'occasion de le faire remarquer.

N'est-il pas évident que ces anomalies elles-mêmes témoignent d'une puissance d'imitation que l'on peut mettre à profit ; mais il faut pour cela de la méthode, du temps et de la patience. Presque tous les idiots étant affectés de quelques *tics* soit mécaniques soit spasmodiques, il importe d'en éloigner ou d'en empêcher totalement la reproduction ; et par contre, il est utile de provoquer des mouvements, des attitudes ou des émissions de voix, diamétralement opposés à ces habitudes-là.

Mais en imitation comme en gymnastique ordinaire, il n'y a pas pour l'homme de mouvements

réguliers sans point d'appui, et ce point d'appui ne se prend que dans l'immobilité; aussi le premier de tous les exercices d'imitation consiste-t-il, avec les enfants agités, à ne leur laisser faire aucun mouvement désordonné, ce qui est fort difficile. On y arrive de diverses manières; mais toujours par la double voie de l'imitation et de l'autorité. A... H... était d'une pétulance indomptable; gravissant comme un chat, échappant comme une souris, il ne fallait pas songer à le faire tenir debout immobile pendant trois secondes. Je le mis sur une chaise, je m'assis en face de lui, tenant ses pieds et ses genoux entre les miens; une de mes mains fixait les deux siennes sur ses genoux, tandis que l'autre ramenait incessamment devant moi sa face mobile. Nous sommes restés ainsi *cinq semaines,* hors les heures de manger et de dormir; mais après ce temps A... H... commençait à se tenir debout et presque immobile.

Quand l'immobilité est obtenue, ou à peu près, on peut commencer les exercices d'imitation.

Les premiers servent à donner la conscience du moi physique dans tous ses détails; d'abord on fait indiquer à l'élève du geste et de la parole (si l'idiot parle), la tête, les bras, les jambes, le corps, les pieds, les mains, les doigts, la bouche, les yeux, les oreilles, le nez, etc. S'il n'a pas encore conscience des actes de la vie commune, on saisit au passage ses besoins pour l'interroger sur les fonctions que remplit chacun de ses organes. Si l'enfant perçoit aisément ces premières no-

tions, on profite de cette perception pour lui enseigner les notions corrélatives de droite et de gauche, en commençant par lui faire remarquer la main dont il se sert pour manger, puis successivement l'une et l'autre jambe, les yeux, les oreilles, les joues, et en finissant par les mouvements de la tête et de la face.

L'enfant connaissant par ces premiers exercices les parties extérieures et agissantes de son individu, les seconds exercices sont destinés à faire mouvoir ces mêmes parties à la volonté du professeur et sur simple imitation, sans commandement s'il se peut, tantôt séparément, tantôt ensemble, tantôt isolées, tantôt réunies. Ainsi, les poings fermés, les doigts ouverts, les pouces en croix, ou bien touchant les hanches, l'index replié sur lui-même, et le reste de la main étendu ; la tête, la face, le col, le torse, les membres, et surtout leurs extrémités doivent être mis en jeu, et concourir à fixer l'attention de l'enfant par des mouvements et des rapprochements habilement combinés et prolongés de manière à constituer une véritable gymnastique partielle.

Si le développement de la parole ne demandait pas un chapitre à part, ce serait le moment d'exposer les ressources qu'offrent à cet égard l'imitation en général, et une mimique habilement graduée ; mais j'en traiterai en son lieu.

Il est plus utile de faire remarquer ici combien doit différer le mode d'enseignement selon l'objet que l'on a en vue. Ainsi, la gymnastique mus-

culaire et la mimique personnelle s'enseignent mieux à un grand nombre de sujets qu'à un seul; tandis que l'imitation relative aux objets et les diverses gymnastiques sensoriales ne peuvent être essayées par le professeur que seul à seul avec chaque sujet. Aussi, est-ce dans les hôpitaux, là où un grand nombre d'idiots sont réunis, que l'on peut les faire arriver à ce degré de précision et de rapidité dans les évolutions gymnastiques et mimiques, qui ont tant surpris les commissions du gouvernement et de l'Institut, chargées de constater les résultats de ma méthode; et est-ce au contraire dans les familles que l'on peut espérer de réduire à leur moindre expression les anomalies de la sensibilité générale et spéciale, ou de les faire entièrement disparaître.

§ II. — Imitation impersonnelle.

Il est inutile de répéter ici les observations que j'ai faites au sujet de l'imitation personnelle. Certains enfants possèdent l'imitation relative et d'autres en sont privés : en d'autres termes, on en voit d'adroits et de maladroits ; on en voit qui entreprennent d'imiter tout ce qu'ils voient faire, il y en a qui n'ont ni le goût ni la possibilité de rien entreprendre. Les idiots appartiennent pour la plupart à cette dernière classe, et sont maladroits. Cette maladresse ne résulte pas seulement, comme on pourrait le croire, du manque d'intelligence (car l'imitation, quel que soit

l'objet auquel on l'applique, comporte moins d'intelligence qu'on ne le suppose communément); elle tient souvent à l'inhabilité des organes destinés à l'imitation; quelquefois encore elle tient à l'impossibilité où sont les idiots de fixer leur regard de manière à ce qu'ils puissent se former une image précise des objets qu'il s'agit de reproduire; et en outre cette incapacité dépend constamment de l'absence de la volonté. Les exemples abondent dans ma pratique pour prouver cette dernière assertion; j'en serai sobre ici comme ailleurs, et je n'en fournirai qu'un seul: L'idiot N. D..., âgé de 10 ans, ne pouvait rien tenir dans sa main; couteau, fourchette, cuiller, c'est-à-dire les objets les plus indispensables, semblaient lui brûler les doigts; quand on le contraignait à prendre ses aliments lui-même, il les précipitait dans sa bouche avec ses mains comme si elles eussent éprouvé à ce contact la sensation d'une brûlure. Toutefois, grand mangeur de bonbons, et, par conséquent, souvent altéré, il avait trouvé moyen, en sautant, de prendre sur un secrétaire le verre qu'on lui destinait, et il le saisissait avec toute la grâce qu'affectaient les femmes dont il était entouré. Jamais le verre, quoique placé à cinquante centimètres de sa tête, n'a été cassé; et pourtant j'ai travaillé plus tard, quatre heures par jour, pendant trois mois, à lui faire tenir et un peu manier un crayon. De ce fait, comme de beaucoup d'autres, je conclus que les idiots ne sont pas tous dépourvus d'imitation relative, mais qu'ils n'exercent cette

aptitude que pour la plus grande joie de leur estomac.

Au point où nous sommes arrivés, l'enfant n'a guère encore acquis que des notions personnelles relatives à l'usage de ses organes; il va commencer à entrer en contact avec les phénomènes extérieurs qui n'arrivent aux sens que par un acte spontané de la volonté. Ici donc se trouve le point de conjonction de deux grandes phases dans l'*éducation positive*; si je signale cette transition, c'est plus encore parce qu'elle est importante à observer dans la pratique, que pour faire remarquer comme tout se tient et s'enchaîne dans ma méthode, et comment elle embrasse sans lacune tous les modes de l'individualité.

Ainsi, après les aptitudes de locomotion et les notions personnelles viennent se ranger dans le même ordre les exercices d'imitation impersonnelle, qui comprennent les diverses positions, les modifications de forme dont les objets sont susceptibles, et les rapports que la personne peut établir avec ces objets.

Il est très-vrai en théorie que les notions de configuration, et celle du plan (capitale entre toutes), doivent précéder celle de la disposition des objets sur un plan donné; mais il n'est pas vrai dans la pratique que beaucoup d'enfants, et que les idiots moins qu'aucuns, puissent saisir ces conventions abstraites de plan et de contour, sans s'y être préalablement préparés par des exercices d'imitation dans lesquels ces notions sont impliquées, il est vrai, mais à l'état rudimentaire, et tellement sensible, que

l'aptitude mimique en fait presque tout le discernement en l'absence de l'intelligence : ainsi ils poseront convenablement une assiette sur une table, mais sans se rendre compte du rapport du plan *table* avec l'objet *assiette* qu'ils mettront dessus, etc., etc.

Dans la pratique donc, et tant pis pour la théorie, je fais suivre l'imitation personnelle de l'imitation impersonnelle qui se compose de trois opérations bien distinctes. L'une consiste à placer, en m'imitant, des objets usuels dans telles ou telles positions très-différentes; l'autre, à prendre des objets de nul usage et à les mettre sur un plan dans toutes les positions que permet leur configuration ; la dernière, à produire simultanément avec moi, un trait simple sur un plan donné.

Par la première, l'enfant répète exactement, comme dans la mimique personnelle, les mouvements qu'il me voit exécuter; et de plus, il place des objets usuels dans toutes leurs positions possibles et convenables ; il agit ainsi déjà sur la matière dans sa propriété la plus sensible, celle du déplacement des objets selon leurs positions possibles : il établit ainsi un premier rapport matériel entre lui et une chose donnée.

Par la seconde, il applique à des objets, qui ne peuvent avoir pour lui qu'une valeur de forme, les expériences que je viens d'indiquer, et qu'il a faites sur des objets usuels, à l'aide de l'usage et du souvenir, venant au secours de l'imitation : mais dans

ce dernier exercice l'aptitude à l'imitation reste livrée à ses propres forces et se trouve privée du concours de l'usage et de l'habitude.

Par la troisième, il établit un rapport entre deux choses, le tableau et le crayon; et de plus, son action n'a pas seulement pour but de mouvoir tels ou tels objets, mais de produire, par le seul fait du rapprochement de deux objets, un tiers-phénomène sensible, si simple qu'il soit d'abord.

Premier exercice. — Prendre divers objets tels qu'une assiette, en donner une pareille à l'enfant et poser la mienne sur une table, en lui disant, ou en lui indiquant de faire de même; dès qu'il m'a imité, je retourne la mienne et lui dis, ou lui indique, s'il ne comprend pas la parole, de retourner la sienne; je dresse la mienne verticalement et lui dis d'imiter encore, et constamment, tous mes mouvements et toutes les positions que je puis donner à cet objet, et à cent autres également usuels, comme verre, chapeau, brosse, etc. Sans nul doute, l'usage, la routine et bien des circonstances dépendantes de ses habitudes peuvent aider l'enfant à suppléer, jusqu'à un certain point, à la première lueur d'intelligence qui doit éclairer cette opération essentiellement mimique d'ailleurs; aussi ne faut-il pas trop s'y appesantir, surtout en se servant longtemps des mêmes objets. Dès que l'élève commence à exécuter ce premier exercice sans trop de contention pour le maître et pour lui, on doit se hâter de passer au second.

Deuxième exercice. — Prendre un corps de nul usage, susceptible de positions bien distinctes les unes des autres, et le faire poser d'imitation sur un plan dans tous les sens. Peu importait la matière, je l'ai prise en bois comme plus solide ; mais la forme importait beaucoup; et celle qui m'a semblé se prêter le mieux au but que je me proposais, a été celle de la brique à bâtir. Forme matrice, à la fois simple et complexe, rectangle correct sur toutes les faces, longueur double de la largeur, largeur double de l'épaisseur, et par conséquent présentant des différences bien appréciables entre ses diverses surfaces ; toutes ces conditions m'ont paru les plus propres à donner une idée des diverses positions d'un corps relativement à ses points-d'appui possibles et à sa forme elle-même.

Troisième exercice.—Tracer avec la craie, sur un plan convenable, une grande ligne verticale; que l'enfant suive le mouvement du bras, et exécute son trait parallèlement à celui du maître. Après les mouvements verticaux de haut en bas, on doit lui faire exécuter ceux de bas en haut, puis ceux de gauche à droite, et ceux enfin de droite à gauche. Je ferai observer à ce sujet que tous les idiots prennent, à peu près sans exception, leur premier crayon de la main gauche ; et que quand on le leur remet dans la main droite ils veulent toujours aller de droite à gauche. Je n'ai pas encore trouvé la raison de ce fait curieux, si l'on n'accepte pas pour bonne celle qu'on pour-

rait tirer de l'écriture des anciens peuples qui suit aussi cette direction (1). Y a-t-il d'ailleurs tant de différence que les admirateurs du vieux et de l'antique le supposent, entre l'homme primitif ou arriéré et l'idiot? L'idiotie est une infirmité, il est vrai, mais l'enfance des peuples comme celle des individus n'a-t-elle pas été une suite d'infirmités morales, intellectuelles et physiques successivement corrigées par l'éducation, comme l'entend Lessing et comme je l'entends? Mais ceci n'est qu'une hypothèse, et j'ai hâte de rentrer dans le positif.

On pressent déjà, je n'en doute pas, combien ces exercices, et surtout les deux derniers, peuvent être compliqués, et pour fixer l'attention, et pour provoquer la comparaison ; mais n'anticipons pas sur nos propres déductions : mon but direct est pour le moment de développer chez l'enfant les aptitudes à l'imitation par toutes les ressources de la mimique, et surtout de lui faire produire une œuvre sensible, ne fût-ce qu'un trait sur un tableau, sous l'influence de la volonté et des gestes d'autrui ; plus tard, nous retrouverons les jalons plantés ici, et ils pourront encore nous guider. On sent d'ailleurs qu'avec certains enfants on devra souvent réunir les parties de ma méthode qu'une exposition régulière m'a contraint de séparer.

L'imitation est le dernier mot de l'action muscu-

(1) Tout l'Orient immobile a conservé cet usage.

laire. On ne saurait, en effet, inventer un geste, créer une attitude, imaginer une façon de prendre ou de lancer un corps ; tous ces actes s'accomplissent en vertu de lois mécaniques dont le cercle est circonscrit, et qui ne laissent rien à l'invention, mais l'imitation comporte de plus un autre élément. Pour faire imiter des mouvements et des rapports entre les personnes et les choses, ou les choses entre elles, il faut que l'appareil nerveux, et les organes des sens en particulier, entrent en fonction sous l'influence de la volonté médiate ou immédiate ; non qu'il soit besoin pour obtenir l'imitation, d'imprimer aux facultés perceptives une action propre et prépondérante, j'ai prouvé le contraire plus haut ; mais ces facultés ont participé plus ou moins insciemment aux phénomènes produits, et cette coopération indirecte et médiate est le lien secret qui unit, par l'imitation, les exercices musculaires à la gymnastique sensoriale.

Exposons les éléments de cette dernière comme nous avons fait pour la précédente.

CHAPITRE XXXVIII.

Gymnastique et éducation du système nerveux et des appareils sensoriaux.

C'est par le système nerveux et les appareils sensoriaux qu'arrivent à l'homme toutes les sensations

extérieures qui sont, de beaucoup, les plus nombreuses dans la vie de relation et dans la vie sociale. Cette vérité, claire comme le jour, que l'éducation appliquée aux sens parviendrait à les enrichir d'une précision et d'une portée qui réagiraient sur le développement intellectuel, cette vérité à peine entrevue par les sensualistes eux-mêmes, et proclamée par Rousseau, n'a pas encore été fécondée : il y a presque toujours un abîme entre ceux qui disent « il y a quelque chose à faire, » et ceux qui font.

Pour moi, qui n'aurais jamais essayé d'entreprendre l'éducation intellectuelle des idiots, si je n'eusse exercé préalablement en eux les appareils de la sensation, voici ce que j'ai formulé à cet égard.

Le premier sens à exercer chez l'enfant, c'est le toucher.

Par ce sens, l'enfant entre en communication volontaire avec tout ce qui l'entoure ; il voit sans regarder, il entend sans écouter encore, que déjà sa main dirigée par une volonté forte et obstinée cherche à se rendre compte de la réalité des objets qui l'environnent.

Le second, c'est le regard (sens intellectuel et sens actif, c'est-à-dire qui va au-devant des impressions), qui se meut à son tour volontairement.

Le troisième, c'est l'ouïe (sens intellectuel, mais sens presque toujours passif, c'est-à-dire qui reçoit, et ne va guère chercher les impressions), qui s'ouvre ensuite; enfin, ce n'est que beaucoup plus tard que

le goût et l'odorat discernent, avec le secours de l'intelligence réagissant sur les appétits, les saveurs et les odeurs.

Je n'ai pas arrangé à plaisir cet ordre que j'assigne au réveil des sens ; je l'ai observé sur de jeunes sujets, soit intelligents, soit idiots.

J'aurais suivi dans mon exposition cet ordre chronologique du développement des sens, si des raisons pratiques ne s'y fussent opposées. La première est tirée du plan même de ma méthode où tout est lié d'une façon indissoluble. Or en traitant, après le tact, de l'ouïe et de la vue, sens éminemment intellectuels, je m'ôtais la possibilité de parler plus tard du goût et de l'odorat sans nuire à l'enchaînement des idées qui ont servi de base à mon travail. La seconde, plus importante, s'il se peut, que l'ordre dans un livre, est tirée de la nature même des fonctions sensoriales. Tous les sens sont une modification du tact (1) ; dans le goût et l'odorat, ces modifications sont peu sensi-

(1) Je ne saurais me refuser le plaisir de montrer comment je me rencontre en ceci avec un savant des plus spirituels et des plus estimés : « Tous les sens, il est facile de s'en convaincre avec un peu de réflexion, accomplissent leurs fonctions au moyen d'un toucher plus ou moins modifié : entre corps il ne peut y avoir que des relations de contact. La vision, c'est la rétine touchée par l'image que portent sur elle les rayons lumineux rassemblés en foyer ; l'ouïe est le toucher des ondes sonores s'exerçant au moyen des nerfs acoustiques ; l'odorat et le goût sont aussi évidemment des modifications du toucher. » (*Esquisse de psychologie*, par le docteur Rochoux).

bles ; elles le sont davantage pour l'ouïe, et pour la vue beaucoup plus. C'est cet ordre physiologique, qui correspond si parfaitement à mes principes, que j'ai suivi.

§ I. — Education du tact.

Le tact, le premier de tous nos sens, celui qui nous donne la certitude la plus irrécusable des corps, est de tous le plus négligé dans l'éducation; si quelques femmes le possèdent à un degré assez exquis, il n'est en elles que le résultat d'une susceptibilité nerveuse excessive, et le symptôme non moins équivoque de désordres physiologiques à peu près inévitables. Ce sens est, chez beaucoup d'enfants, dans un état complet de dépravation. Le besoin qu'ils ont de tout connaître leur fait porter les mains sur tous les corps qui se trouvent à leur portée. Il n'est pas rare de leur voir manier la boue et les matières les plus répugnantes; beaucoup s'y plaisent, les corrections n'y font rien ; et si devenus hommes, ils n'obéissent plus à cet instinct dépravé du tact, ce goût primitif n'est pas toujours remplacé en eux par d'autres plus délicats. Chez d'autres, qui ne sont pas aussi exclusivement dominés par le besoin de *préhension*, c'est-à-dire chez tous les enfants lymphatiques et nerveux, ce sens prend une direction plus funeste encore. Par une réaction que l'exemple et les mauvais conseils n'ont pas toujours provoquée,

comme on le croit communément, l'enfant passe, indifféremment d'abord, ses mains sur son cou et sur sa poitrine ; une satisfaction instinctive y ramène les doigts ; dans cette sorte d'exploration où chaque découverte amène pour lui une sensation, l'enfant a bientôt trouvé le centre de l'éréthisme, et la plus déplorable des habitudes est souvent la conséquence de ce désordre que l'on eût dû prévoir et que l'on pouvait éviter.

Chez l'idiot ces deux désordres du tact sont poussés à l'excès. L'un, et je n'ai pas besoin de dire lequel, était appelé par les jeunes idiots et épileptiques réunis à Bicêtre, *sonner la permanence* : expression qui caractérise mieux que je ne saurais le faire, l'intensité et la permanence du mal. L'autre, dont les caractères sont plus variés, se reproduit sous les formes les plus grotesques : j'en ai vu un passer toutes ses journées à lécher un fragment de faïence blanche (débris de vase de nuit qu'il préfère à tout autre), et quand il le perd, il en demande un autre aux passants.

Ce sens, qui fournit tant d'illusions aux hallucinés, est aussi celui qui présente le plus grand nombre d'anomalies et les plus variées dans les idiots. Non-seulement bon nombre d'entre eux n'ont pas le sentiment des contacts divers dans lesquels l'homme se trouve constamment avec les objets qui l'environnent ; mais encore certains idiots sont complétement insensibles aux modificateurs les plus énergiques de ce

sens suprême, dont les autres sens ne paraissent être que des épanouissements plus raffinés ou plus spéciaux. Il suit de cette double observation, que les idiots peuvent, à l'égard des anomalies de ce sens, être rangés dans deux catégories. Ceux qui n'ayant pas conscience des sensations qui dérivent du tact, ne recherchent pas l'usage du toucher, ou le recherchent mécaniquement, et ceux qui n'ont ni la conscience de la sensation ni la sensation elle-même. On sent tout d'abord quelle différence cette distinction fera établir entre les moyens propres à remédier à ces divers cas; mais il ne suffit pas d'entrevoir cette différence, il importe encore de l'approfondir. Ainsi, les enfants de la première catégorie ne sont passifs que devant la sensation prochaine, car ils perçoivent la sensation présente activement et souvent d'une façon très-vive ou très-délicate, et de plus ils en gardent communément le souvenir, le désir ou la crainte; au contraire des enfants de la seconde catégorie, qui ne recherchent, ne redoutent, ne sentent, ne se remémorent pas la sensation, et n'en éprouvent (à la vue d'un objet qui rappellerait à d'autres une sensation) ni le désir, ni la crainte, ni le souvenir : on le voit, une différence profonde sépare ces deux états parfaitement identiques au premier coup d'œil; différence capitale en effet, puisqu'elle résulte de la sensibilité ou de l'insensibilité intrinsèque des appareils nerveux du tact. Mais comment eût-on signalé cette différence quand les symptômes physiologiques les plus évidents

et j'oserai dire les plus grossiers de l'idiotie, n'avaient pas été observés?

N'est-il pas évident que dans le premier cas, l'éducation du tact doit être beaucoup moins faite au point de vue du sens même, puisqu'il existe, qu'au point de vue de son rapport avec la perception intellectuelle de la sensation, et que dans le second cas il faut surexciter d'abord et directement l'appareil nerveux du tact pour provoquer la sensation, avant de demander à l'intelligence de faire attention à une sensation qui ne se produit pas encore.

Aussi dans le premier cas, importe-t-il d'associer, autant que faire se pourra, l'ouïe et surtout le regard aux opérations du tact, tandis que dans le second, cette précaution serait superflue; et qui plus est, on la trouverait presque toujours impossible: mais en revanche on peut frapper le tact de commotions énergiques et variées. On doit mettre le sujet en contact avec les agents les plus actifs et les plus opposés; on concentrera l'action que l'on veut obtenir, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et bientôt après on la généralisera sur la plus grande surface possible du système cutané. Il ne faudra pas alors user l'action d'un agent précieux par des contacts successifs, mais bien changer d'agent après chaque insuccès, même après chaque succès, et les faire servir, non pas dans leur ordre d'analogie, mais bien au contraire, les opposer l'un à l'autre par séries contrastantes : ainsi opposer l'action du froid à celle de la chaleur, faire

suivre un léger contact d'un contact rugueux, etc.

Mais pour que l'éducation de ce sens, et celle des deux suivants, n'amène pas une excitabilité trop grande, il importe, je ne saurais trop le répéter, de développer ou de régulariser ses fonctions en même temps que l'on exerce les membres thoraciques à la *préhension*, au jet, à la réception de corps lourds, durs et lancés violemment.

Pour développer le tact chez un enfant idiot, il suffit souvent de lui donner les corps à palper sans qu'il puisse les distinguer autrement que par le toucher; d'autres fois, il faut le priver effectivement de la vue pour les lui faire apprécier.

Ces études se font : 1° avec des liquides chauds et glacés; 2° avec des liquides astringents, émollients, onctueux, etc.; 3° avec des corps résistants, ou élastiques; 4° avec des corps rugueux, laineux, cotonneux, soyeux, polis, etc.; 5° avec des corps pesants et légers; 6° avec des corps de même forme, mais de volume gradué; 7° avec des corps de dimension graduée; 8° avec des corps de configuration variée.

Tous les contrastes perceptibles par le tact, que présentent ces corps, doivent être offerts à l'appréciation de l'enfant en commençant par les extrêmes, puis ramenés à des moyennes presque imperceptibles; ainsi, de l'eau à 0° et de l'eau à 70 degrés centigrades, on passera à l'eau de 10 à 60°, de 20 à 50, de 30 à 40, etc.; finissant ainsi par leur faire per-

cevoir par ce sens seul des différences presque imperceptibles pour nous.

§ II. — Du goût et de l'odorat.

Les enfants en général abandonnent ces deux sens à tous les écarts de leur curiosité.

Rien n'est trop fort, trop aigre, trop doux, trop fétide, trop astringent pour leur goût ou leur odorat incultes : l'abus du sel, du poivre, du vinaigre et des liqueurs fortes, toutes les fois qu'ils peuvent s'y livrer sans contrainte, est le moindre de leurs écarts. J'ai vu des enfants flairer en riant des matières fécales. J'en ai soigné un à l'hospice des Incurables qui lavait en mangeant des bassins pleins de matières fécales, et qui se servait indifféremment de la même main pour ces deux opérations : le goût et l'odorat étaient également dépravés chez lui.

Quoique ces deux sens n'aient pas un rapport immédiat avec l'intelligence, je ne doute nullement que leur développement n'importe à l'harmonie des fonctions du système nerveux, et ne concoure au moins médiatement à l'activité intellectuelle ; et comme ces deux sens ont non-seulement une corrélation évidente, mais des organes communs, j'en traite et je conseille de les développer simultanément.

Pour le goût, il faut éviter les excitants, ou au contraire les donner à une dose telle qu'il suffise à l'enfant d'y avoir goûté pour qu'il désire, postérieurement à

cette expérience excessive, les éviter avec soin. Le poivre de Cayenne me semble, dans ce cas, un des meilleurs agents. Comme substance contraire, si le goût est peu développé, on peut user des pastilles de menthe ; mais je préfère l'emploi de la coloquinte à très-faible dose d'une part, et de l'autre les pastilles à la vanille ou à la rose : on descendra ensuite l'échelle des saveurs amères, aigres, aromatiques et saccharines en se rapprochant de la moyenne, et on finira par faire apprécier des nuances infiniment délicates entre des saveurs et des odeurs simples et complexes.

Quant à l'odorat, il n'est pas toujours nécessaire de recourir à l'ammoniaque et à l'essence de rose concentrée pour éveiller l'appareil olfactif; mais j'ai vu des cas où ce sens n'a pu être tiré de cette sorte de léthargie que par des aspirations longues et fréquentes de l'une ou de l'autre de ces substances. Heureusement la plupart des sujets apprécient déjà la différence qui existe entre l'assa-fœtida et le musc, le jasmin et l'oranger, etc. ; de ces extrêmes, on passe aux odeurs plus douces et aux mélanges dont on cherchera à faire analyser la composition par l'enfant.

Je n'ai qu'un mot à ajouter à ce sujet : il est essentiel que toutes les substances qui affectent la forme de bonbons soient prises sous un petit volume, car les bonbons donnés sans mesure, et surtout entre les repas réguliers, sont un aliment qui n'est pas sans inconvénient pour la santé des enfants.

§ III. — De l'ouïe.

Qui ne se souvient du long et profond sommeil dans lequel ce sens est resté plongé chez beaucoup d'entre nous? Jusqu'à 4 ou 6 ans, nous entendions, mais nous n'écoutions pas; nous reconnaissions par la routine quelques voix isolées d'entre nos plus proches; mais quelle notion avions-nous de la gradation des tons dans l'échelle musicale, et surtout des bruits, dits improprement inappréciables, parce qu'ils ne peuvent être classés dans un orchestre? Ces derniers forment pourtant la majeure partie des sons qui nous arrivent; leur ensemble sert d'horizon sensible à un aveugle; par les sons qu'il perçoit, ce dernier sait ce qu'il a à craindre ou à espérer; et nous, nous ne les apprécions même pas. La seule éducation qu'on se contente d'appliquer à cet organe consiste dans la connaissance de la gamme, et encore, combien d'enfants, parmi tous ceux que l'on dresse à devenir de petits prodiges, y sont véritablement instruits?

Chez les idiots ce sens est dans des conditions particulières; ainsi, beaucoup d'idiots n'écoutent pas, fort peu d'entre eux sont sourds, et l'expérience, comme aussi la bonté de la Providence, me fait penser qu'il y a proportionnellement moins de sourds-muets parmi les enfants idiots que parmi les enfants intelligents. Ce qui a pu faire croire qu'il y a beaucoup d'idiots sourds-muets, c'est l'état d'infériorité

intellectuelle où restent beaucoup de ces derniers, et l'impossibilité où ils sont de profiter de l'enseignement qui se pratique dans les instituts spéciaux; mais c'est mal raisonner que de conclure d'une impossibilité à une incapacité. Nombre de paysans ne peuvent apprendre à lire, sont-ils idiots? Nullement; ils sont en affaires plus malins que le citadin, et c'est par la seule faute des méthodes de lecture qu'ils ne peuvent apprendre à lire. Pareillement pour les jeunes sourds-muets, quand la méthode d'enseignement sera rentrée dans la voie où l'avait placée Péreire, ils cesseront de rester dans l'état d'infériorité intellectuelle que l'on est convenu de prendre pour de l'idiotie afin de se débarrasser d'eux.

Généralement l'idiot aime et saisit très-bien les rhythmes : je dirai plus, cette faculté que l'on nomme faculté musicale, est le propre des idiots caractérisés. Je n'ai pas vu d'idiots (à moins qu'ils ne fussent frappés de non-myotilité ou de paralysie), qui n'exprimassent le plus vif plaisir à l'audition d'un morceau de musique; j'en ai vu un grand nombre qui chantaient juste quoique parlant mal ou à peine. Il y en avait un, en 1841, à l'hôpital des Incurables, qui chantait toutes les vêpres en se balançant au soleil ; il imitait à la fois avec sa bouche les parties d'orgue, de plain-chant, etc..., et cependant il ne pouvait articuler deux mots de suite. J'en ai encore eu plusieurs sous ma direction à Bicêtre, sur lesquels la musique produisait des effets surprenants ; ainsi, le nommé S... A... sor-

tait d'un état profond de torpeur au son des instruments ; H...., E...., A...., mes anciens élèves des hôpitaux, accompagnent juste et retiennent des airs : ce dernier articulait à peine deux syllabes simples de suite après deux années de traitement. V...., grand et gros impassible, de 18 ans, éprouve dans un concert un vif plaisir ; il sourit, sa figure s'anime, sa chevelure même se redresse, ses doigts se contractent et s'agitent, son front et la paume de ses mains se couvrent d'une sueur perlée : après la dernière note tout rentre dans le néant. Bien plus, A.... H..., que j'ai déjà cité, répétait des airs très-difficiles à la première audition, et ne pouvait articuler le mot *papa*, ni correctement, ni toujours, et il ne l'appliquait presque jamais à propos : c'était pourtant là tout son dictionnaire articulé.

Du reste, les idiots sont plus sensibles aux rythmes énergiques, rapides et gais, qu'aux mesures lentes et graves : sans doute parce que plus les vibrations sont nombreuses, plus leur action est matériellement énergique. Ils sont également plus sensibles à la musique instrumentale qu'à la voix humaine, ce qui tient d'abord incontestablement à ce que les vibrations dans la voix de l'homme sont bien moins nombreuses que dans les instruments, mais il doit y avoir encore une autre cause assignable à cette singulière préférence : l'idiot n'est pas seulement incapable de former une idée, il l'a en horreur ;

et la voix humaine l'affecte désagréablement, sans doute parce que, pour lui la voix de son semblable se présente toujours à lui sous la redoutable forme d'une idée qu'il faut comprendre ou produire, et d'un stimulant intellectuel, d'un rappel à l'ordre et au devoir à lui imposés : rapports contre lesquels protestent incessamment son inertie et son incapacité.

La musique peut d'ailleurs être employée avec avantage comme dérivatif dans le cas de surexcitation nerveuse, comme dans le cas suivant : un enfant, dont j'ai fait l'éducation sous la direction médicale du savant et respectable Esquirol, se tordait, se roulait à terre, l'écume à la bouche, poussant des cris qui le faisaient appeler par tous mes amis qui nous rencontraient à la promenade un Chacal : au plus fort d'une de ces crises, qui se renouvelaient plusieurs fois le jour, le premier son du piano coupait, si je puis le dire, son cri en deux ; puis il se relevait lentement, venait s'asseoir, appuyait ses coudes et sa tête sur la table de l'instrument, et serait resté ainsi, la bouche ouverte, l'œil fixe, tout le jour ; qui sait ?... des mois, toute sa vie peut-être, si la musique eût continué à se faire entendre. J'insiste sur les détails de ce portrait pour faire éviter l'écueil où pourrait tomber le praticien qui userait de ce moyen sans discrétion ? L'action de la musique, principalement sur l'idiot agité, doit être prompte, soudaine même ; mais quand l'excitation est produite, quand l'idiot, c'est-à-dire l'*inimpressionnable* est ému, il faut se

hâter d'employer utilement la commotion produite ; c'est ce que je faisais en grand à Bicêtre avec mes élèves après chaque concert.

Quant à l'emploi de la musique dans le traitement, si je le regarde comme avantageux au principe, j'exprime les réserves les plus catégoriques et les plus étendues sur la manière dont on l'applique, soit aux individus, soit aux masses. C'est une question toute neuve et grosse d'avenir sans doute, que celle de l'application des vibrations musicales aux affections mentales et aux anomalies dont le système nerveux est le siége comme dans les cas d'idiotie, d'imbécillité, d'épilepsie, etc. Mais plus ce moyen est énergique, et moins on doit se hâter de l'employer sans en avoir étudié la portée et sans avoir spécialement approprié aux cas divers les rhythmes si variés de la musique moderne. Donner, comme je l'ai vu faire, des douches de vibrations musicales égales en intensité et en durée à trois ou quatre cents malades, c'est nier implicitement l'efficacité de la musique dans le traitement, ou prêter à croire que, dans le but de s'assurer une priorité imaginaire du procédé, on l'applique avant d'en avoir étudié la portée et les diverses influences possibles. Pour ce qui nous concerne directement dans cette question, je pense que la musique doit avoir des caractères différents selon qu'elle s'adresse à des idiots agités ou à des idiots inertes ; qu'elle doit être composée expressément à leur intention, que le répertoire de cette musique est encore à faire, et

n'a encore été l'objet d'aucune étude sérieuse.

Pour ma part j'ai dû me borner, faute de ressources, à des essais fort incomplets d'application de la musique au traitement des idiots. Quelques chants graves ont calmé l'irritabilité de certains idiots agités; les sons aigres ou saccadés des instruments de cuivre, et des tambours ont précipité et paru régulariser jusqu'à un certain point les mouvements des idiots inertes; j'ai même tiré un bon parti des marches militaires en les appliquant à des masses comme moyens d'accélérer le saut, l'ascension, la course; mais je le répète à dessein, tout ce que j'ai fait à cet égard, ne peut être considéré que comme le commencement d'expériences très-intéressantes, dont les conséquences pratiques sont encore indécises, et pour lesquelles le premier moyen de vérification manque, puisqu'il n'y a pas encore de musique spécialement composée dans le but d'agir efficacement sur les divers états nerveux que comporte l'idiotie.

Il n'en est pas même de l'application de la musique aux diverses gymnastiques dont les organes de la voix et de la parole sont susceptibles; ces exercices ne demandent pas de composition écrite. Aussi quand je serai arrivé à cette partie du traitement, ne craindrai-je pas d'être plus affirmatif.

En somme, la musique n'est, dans l'état présent de nos expériences, qu'un écueil pour les idiots; mais je ne doute pas qu'on ne puisse parvenir à la faire tourner au profit de leur amélioration. Mais,

comme je l'ai déjà dit, l'étude et l'action de l'échelle musicale ne renferment pas tous les exercices de l'ouïe. J'ai dit, en outre, que la plupart des idiots entendent bien, mais il faut se rappeler que plusieurs n'écoutent pas, ce qui fait qu'on les croit sourds, et que d'autres entendent très-lentement. Or cette lenteur n'est pas, comme on pourrait le croire, constante et égale à elle-même; non. Elle est (je dirais calculée, si ces pauvres êtres avaient conscience du phénomène qui se passe en eux); elle est proportionnée au degré d'intérêt qu'ils ont à entendre le bruit, ou au degré d'autorité que l'on a su mettre dans la voix qui arrive à eux. Ainsi, l'on a vu des idiots entendre la chute d'une noix sur le parquet, et rester impassibles et indifférents à la détonation menaçante d'une arme à feu; dans les hospices on en voit tous les jours qui accourent quand on leur dit de venir chercher du pain, et qui se traînent à peine quand on leur dit d'aller prendre une pioche; le même commandement les fera rire de leur rire le plus niais, ou obéir galvaniquement, selon le timbre et l'accentuation de la parole. C'est peut-être ici le lieu de dire qu'il importe de ramener le plus tôt possible au son naturel de la voix, les rapports parlés que le maître établit avec son élève.

Les exercices de l'ouïe portent sur les trois points suivants : le premier est relatif aux sons en général; le second, à la gamme; le troisième, aux voix *passionnelles*.

Par le premier, l'enfant doit apprendre à discerner le son produit par la chute ou le contact d'un ou de plusieurs corps sonores.

Par le second, on lui enseignera les différences qui séparent les sons harmonieux, et les réunissent en octaves.

Par le dernier, on le familiarisera intellectuellement et moralement avec les diverses expressions de joie, de crainte, de douleur, dont la voix humaine est susceptible. Dans tous ces exercices, l'état de l'ouïe doit être consulté, son activité seule mise en jeu, et l'action des autres sens suspendue au besoin.

§ IV. — Gymnastique de la parole.

Beaucoup d'enfants parlent mal, et beaucoup d'hommes aussi : la plupart des idiots parlent d'une manière incompréhensible, et plusieurs ne parlent pas du tout. Les raisons du mutisme (quand il n'a pas pour causes la perforation de la voûte de palais, la paralysie ou la surdité), du bégayement et du quasi-mutisme sont innombrables, et les nuances qui séparent le muet de l'individu parlant bien sont infinies. N'entrons donc ni dans l'examen des causes qui jetteraient peu de jour sur la question, ni dans les catégories que l'on pourrait établir à propos des vices de la parole, et entamons notre sujet en prenant pour texte l'idiot muet, comme on le dit vulgairement, par imbécillité. Ce genre de mutisme n'est pas, comme

on pourrait le croire, l'absence de voix; souvent au contraire, il est accompagné d'une voix d'autant plus forte que n'étant ni réglée, ni modérée par l'articulation des mots, elle s'échappe et bondit en cris rauques et sauvages. Ce n'est pas toujours non plus l'absence totale de l'articulation; car, dans nombre de cas, on entend sortir de la bouche des idiots quelques mots, quelques syllabes fort nettement prononcées. Ce qui constitue en eux le mutisme, c'est que le petit nombre de syllabes ou de mots qu'ils articulent ne sont formés ni à propos, ni volontairement, ni intentionnellement : produits accidentels, ces syllabes n'ont aucun sens, et l'on dit alors que l'idiot est muet, parce qu'il ne peut exprimer ses sensations et ses besoins avec des mots.

Quant au quasi-mutisme, son nom le définit suffisamment, mais il varie dans ses types à l'infini comme le bégayement, et il ne demande presque toujours pour être corrigé qu'une partie des exercices dont nous allons parler.

Quand un enfant arriéré ou idiot est muet, bègue ou presque muet, il faut rechercher d'abord si l'inhabilité des organes de la parole n'est pas produite par les causes que j'ai déjà dites, causes sur lesquelles les moyens d'éducation n'ont pas d'action efficace, à savoir par la paralysie, par l'absence de voûte du palais, ou par la surdité. Non qu'on ne puisse apprendre aux sourds-muets à parler, je sais et j'ai longuement prouvé le contraire; mais la méthode

de Péreire n'existe plus, et quand la retrouvera-t-on ?.... Ces trois causes écartées, on doit examiner encore avec attention l'état des organes producteurs de la voix et de l'articulation des mots, parce que ces organes présentent presque toujours dans l'idiot quelques anomalies dont les principales sont : le défaut d'action des muscles labiaux et des sphincters en particulier, le resserrement ou l'extrême écartement des mâchoires, l'atrophie ou l'hypertrophie de la langue et son immobilité ; l'élévation excessive ou l'abaissement considérable de la voûte et du voile du palais. A ces causes de mutisme partiel ou complet, il faut joindre la cause la plus générale que j'ai déjà signalée, la répugnance de l'idiot pour tout acte spontané : et qu'y a-t-il de plus spontané que la parole ?

Esquirol affirme que les idiots sont muets, parce qu'ils n'ont rien à dire.

C'est là une erreur étrange; car sans parler du petit nombre d'idées que la plupart conçoivent et qu'ils pourraient vouloir exprimer, idées qu'ils cherchent même parfois à exprimer, combien de désirs, de besoins impérieux ne ressentent-ils pas et dont ils cherchent à exprimer l'incitation intérieure par des cris, des monosyllabes répétés, etc.... qu'ils exprimeraient très-bien par la parole, s'ils savaient parler ! La vérité à cet égard est que, si la plupart des idiots ont peu d'idées à exprimer et si d'autres n'en ont point, ce n'est pas à cette cause qu'il faut rap-

porter leur mutisme. On doit l'attribuer pour les uns principalement à l'incapacité où ils sont de mouvoir volontairement et habilement les organes de la parole, et pour les autres secondairement à l'absence de volonté qui est le caractère essentiel de l'Idiotie. Aussi les Idiots robustes parlent-ils presque tous, mais mal ou rarement; c'est pourquoi il est très-vrai qu'en étendant leurs désirs et leurs besoins, comme en leur inspirant des idées nouvelles et nombreuses on les incite à parler, mais on ne le leur apprend réellement que par des gymnastiques de la parole, qui doivent presque toujours être spéciales pour chaque sujet.

Premier exercice. — Quand l'enfant a déjà acquis des habitudes mimiques assez précises à l'aide des exercices d'imitation, on attire son attention sur les traits de la face; on lui en fait toucher les diverses parties, et l'on finit par concentrer son attention sur l'appareil vocal. D'abord, ce sera l'index mis en croix sur les lèvres, ensuite placé horizontalement, puis introduit légèrement dans la bouche, puis deux et trois doigts qui ouvriront largement les lèvres : on fera alors entendre quelques cris joyeux que l'enfant répétera.

Ensuite on lui fait serrer longtemps une règle entre les lèvres, si on les trouve pendantes ou naturellement écartées ainsi que les mâchoires; si les lèvres ne se contractent pas, on augmente progressivement le poids et le volume de ce corps. Sont-elles

seulement trop écartées l'une de l'autre, on diminue l'épaisseur de cette règle dans la même proportion jusqu'à ce que, pour la retenir, les lèvres s'appliquent exactement l'une sur l'autre et longtemps. Le même exercice se répète pour obvier au tremblement et au resserrement des mâchoires, mais alors en sens inverse dans une progression toujours croissante. On a soin aussi de faire mâcher des substances résistantes, comme du pain rassis, très-rassis : puis on abandonne ces moyens purement mécaniques, et l'on fait répéter tous ces mouvements d'écartement des mâchoires, de rapprochement ou d'arrondissement des lèvres sur simple imitation, ainsi que tous ceux que les lèvres devront faire pour émettre les voyelles et les syllabes labiales.

Quand l'inaptitude tient au défaut de proportions et à l'absence de rapports entre la langue et le palais, comme ce dernier n'est susceptible de contraction que dans sa paroi postérieure ou musculaire, et que sa partie antérieure est immobile; comme la voûte palatine concourt avec la langue à former un grand nombre d'articulations, et comme, en définitive, le palais ne peut venir trouver la langue, il faut bien que celle-ci soit artificiellement mise en jeu; pour cela faire les gymnastiques suivantes est de rigueur : on montrera à mouvoir la langue hors de la bouche en avant, en haut et en bas; l'aider de la main si l'enfant ne peut la faire mouvoir volontairement; en relever la

pointe, et la tenir longtemps comme appendue aux régions antérieure, moyenne, postérieure et latérales du palais. Si, par l'imitation, par la direction et par l'indication, on ne parvient pas à faire exécuter ces divers mouvements, on les produit à l'aide d'un couteau de bois ou d'une cuiller d'ivoire qui dirige et soutient mieux la langue. Quand le timbre de la voix est altéré, mais il est rare que cela soit, on doit faire imiter à l'enfant les sons de la voix humaine, et stimuler l'organe vocal en lui donnant à entendre les sons d'un instrument à vibrations rapides et entraînantes; on place alors avec avantage le sujet au milieu de chœurs, et on le provoque, par le commandement et l'imitation, à des émissions de voix longues et répétées : c'est ce que j'ai fait avec succès à Bicêtre.

Deuxième exercice. — Quand ces résultats préliminaires, qui consistent à faire mouvoir facilement et intentionnellement les organes de l'articulation, et à faire émettre des sons longs et purs de la voix humaine sont obtenus, on peut s'occuper directement du développement de la parole.

Quelque savantes que soient les théories modernes sur le développement de la parole, celles surtout qui ont été exposées par les personnes qui se sont occupées des sourds-muets, on ne trouvera sans doute pas étonnant que, moi, parti d'un principe tout à fait opposé au leur, je sois arrivé à des conclusions un peu différentes. Par exemple, dans les essais d'enseignement de la parole aux sourds-muets, on compte bien

moins, et l'on a peut-être raison, sur la mimique que sur le tact ; en outre, plusieurs professeurs (1), préoccupés de la fusion qui s'opère entre la voix proprement dite et l'articulation des mots dans la formation de la parole, n'hésitent pas à enseigner d'abord les lettres gutturales comme les plus faciles. Mais en supposant le premier principe vrai (et il est spécieux pour les sourds-muets, dont le tact est ordinairement exquis), peut-il être admis pour l'idiot, chez qui nous avons vu ce sens, le tact, présenter si souvent toutes sortes d'incapacités ? quant au second, il ne serait applicable à mes élèves dans aucun cas, parce qu'eux n'ont pas conscience des phénomènes producteurs de la parole qui consistent dans l'émission de la voix et de l'articulation réunies. Les autres idées qu'on a formulées d'ailleurs sur l'éducation de la parole ne m'ont pas semblé plus applicables dans l'espèce, et, réduit à mes propres ressources, j'ai suivi longtemps les indications que me présentait la nature de l'infirmité de chaque sujet avant d'être en état de compléter ma méthode à cet égard (2).

Maintenant que de nombreuses expériences m'ont éclairé tant sur les exceptions que sur les principes, le résultat de mes expériences est qu'on doit commen-

(1) Entre autres, M. Piroux, savant directeur de l'école des sourds-muets à Nancy.

(2) Tandis que je trouvais mes principes dans la pratique, le savant abbé Prompsault semblait se charger de les confirmer par ses investigations sur les langues anciennes (*Grammaire raisonnée de la langue latine*. Paris, 1843, vol. I).

cer cette étude par les syllabes simples terminées par une voyelle, et non par les voyelles isolées, comme cela se pratique d'ordinaire. C'est, je le sais bien, renverser les opinions reçues à cet égard ; mais, dans la voie que je me suis frayée, toutes les modifications que j'ai été amené à introduire pour la pratique de l'enseignement, sont les conséquences d'observations rigoureuses faites sur nature, dans le but direct que je poursuis ; et je m'y tiens. Ainsi, on admet généralement que l'émission des voyelles est plus facile que celles des consonnes ; qu'il est plus aisé à un enfant de dire O que MO, I que BI, etc.... S'il en était ainsi, il faudrait, après avoir enseigné l'émission des voyelles, apprendre l'articulation des syllabes composées d'une voyelle d'abord, et d'une consonne ensuite, afin de passer du connu à l'inconnu, du facile au difficile. Or, c'est ce dont personne ne s'est jamais avisé, parce qu'on sent fort bien qu'il est plus aisé de dire MA, BO, NI, que AM, OB, IN ; mais on n'en savait pas la raison, et l'on était même si éloigné de la connaître, que l'on ignorait encore que l'émission de certaines consonnes dût précéder celle des voyelles.

Je dis certaines, parce que les consonnes ne peuvent être prises indistinctement pour introduction à l'art de la prononciation. Il y a entre elles un ordre, ordre insensible pour les gens qui parlent comme écrivait le Bourgeois gentilhomme, mais appréciable pour les personnes qui ont étudié le mécanisme du langage.

J'en exposerai la théorie à propos de la lecture, où

elle aura une application plus saisissable que dans ce moment.

Je me contente d'avancer ici :

1° Que l'étude de la parole doit commencer par les consonnes, et non par les voyelles ;

2° Que les syllabes composées d'une consonne et d'une voyelle doivent être articulées les premières ;

3° Que les labiales, entre celles-ci, doivent précéder toutes les autres ;

4° Et j'ajoute, que les syllabes isolées sont moins faciles à articuler que les syllabes répétées.

Comme tout ceci est plus ou moins opposé à ce qu'on enseigne, il n'est peut-être pas inutile de corroborer mes idées à cet égard par quelques observations.

A l'appui de ma première assertion, je ferai remarquer que tant qu'un enfant n'émet que les sons A, I, O, il ne parle pas, il crie ou chante.

Pour la seconde, je rappellerai que le même enfant ne commence pas par dire : AP, EM, OB, mais bien PA, MÉ, BO.

A l'appui de la troisième, je dirai que ces mêmes syllabes sont toutes des labiales, en commençant par les plus douces, MA ou BO, selon la disposition relative des lèvres ; PA n'étant articulé le premier que par les enfants chez lesquels une succion énergique, ou quelque cause analogue, a développé la force contractile des lèvres d'une façon exceptionnelle.

La preuve de la quatrième est que les enfants répètent toutes leurs syllabes. Il y a de cette dernière habitude des enfants, qui passe pour une bizarrerie ou

une singularité, des analogues auxquels personne ne pense et qui justifient ce premier langage que nous avons tous parlé : parmi ces analogues je citerai comme incontestables, le redoublement, cette beauté des idiomes anciens; la rime, première richesse des poésies modernes; le refrain, si électrique dans les chants populaires de France, d'Angleterre et d'Allemagne, toutes répétitions qui sont formulées dans cet adage si connu : *bis repetita placent*. Je pourrais donner encore nombre de preuves de la puissance des analogies de consonnance dans le langage des enfants et dans celui des peuples : cette forme a toujours précédé l'antithèse, qui procède par les contrastes.

Si un homme s'était jamais rencontré, assez bon observateur en même temps que physiologiste et psycologiste éminent, et si cet homme avait daigné se donner la peine de suivre le développement d'un enfant, l'anthropologie ne serait plus une science à faire, ce serait une science aussi certaine que toutes les branches de la mathématique réunies. Et pour ne considérer ici que l'origine et la formation du langage dans les enfants, en étudiant les premiers accents de leurs voix et la succession de leurs articulations, n'eût-on pas, sans autre peine qu'un peu d'attention, trouvé la méthode de faire parler les muets? J'aime à croire que Péreire ne procéda pas autrement, car les grandes découvertes ne sont autre chose que des naïvetés dépouillées de leur enveloppe naturelle ou de leur écorce pédantesque. Pour faire parler un muet, peut-être même un sourd-

muet, n'entassez donc pas les dissertations sur les méthodes, et les méthodes sur les prophylactiques; faites faire à votre élève ce que fait l'enfant ordinaire, celui-ci à dix mois, celui-là à dix ans. En effet, est-ce l'âge qui parle?.... ce sont les organes; et, si rebelles qu'on les suppose, on doit admettre, avant toute dissertation, toute méthode, tout remède, qu'ils exécuteront premièrement et le plus facilement les sons que les organes des petits enfants exécutent les premiers.

Je sais que cette méthode naturelle répugne à la vanité humaine; je sais que non-seulement on ne se donne pas la peine de l'étudier pour pouvoir en faire profiter les individus mal doués naturellement, mais encore que nombre de raffinés intellectuels des deux sexes entrent dans le sanctuaire de la famille avec la ferme résolution de supprimer en leur progéniture toutes les manifestations de ce langage dont la musique fait ressembler les enfants à de petits anges. Le père ne veut pas que son fils dise *dada*, la mère n'entend pas que son enfant demande un *coco, cheval*, *œuf*, et à la bonne heure.... ! Les malheureux! savent-ils où ce système les conduirait, si l'enfant, plus intelligent qu'eux, ne repoussait leurs leçons empoisonnées! Lui, incapable de prononcer la plupart des consonnes, les double, les triple même pour ajouter à l'énergie de son expression, et limité à la connaissance d'un très-petit nombre de mots ayant tous un sens matériel, il supplée les mots absents ou impossibles par la variété de l'intonation qui est son langage passionnel et métaphysique; c'est

seulement ainsi que pour lui une joie, un désir, une douleur, une colère, une interrogation, un doute, ont pour expression naturelle et possible, l'intonation.

Et puis, en supposant que l'enfant puisse parler comme nous, croyez-vous qu'il trouverait dans toute la langue des mots qui représentent vraiment ses idées et ses sentiments puériles? Edouard escalade à grande peine plusieurs coussins et du plus haut qu'il puisse atteindre, avant de rouler jusqu'en bas, (et il y a une Providence pour ces chutes de tous les instants) il crie : *A-dé-dé !!* trouvez-moi, messieurs les puristes, des mots français pour exprimer une pareille joie, un tel triomphe! après tant d'efforts! et l'instant d'après, sa mère lui refuse le sein ou un gâteau; Edouard répète sur mille tons, mais avec les mille nuances d'un accent désespéré, *A-né-né!* jusqu'à ce que sa bouche se close de fatigue ou de sommeil avec ses yeux. Allons, philologues, remplacez-moi vite ce doux langage par des mots tirés du grec. Et que feraient-ils, les parents et les philologues, si l'enfant leur obéissait jusqu'à attendre qu'il pût exprimer en bonne prononciation, en bon français ses passions et ses idées? ils arrêteraient à l'instant pour plusieurs années, pour toujours, le développement physiologique et psycologique de leur enfant, ils feraient un idiot. Or, en assistant à de pareilles extravagances, n'est-on pas tenté d'admettre le foudroyant paradoxe de J. J. Rousseau : Tout est bien, sortant des mains de l'auteur de choses; tout dégénère dans les mains de l'homme.

Non, heureusement non; cet anathème lancé sur les œuvres de l'homme en tête d'une des plus belles œuvres humaines, se réfute de lui-même, par lui-même, et ne reste vrai que dans son acception la moins générale : et pareillement de presque tout ce qu'a écrit le Genevois, retranchez-en le dogmatisme, la forme absolue, genevoise enfin, et vous serez en plein bon sens, en pleine vérité.

Puis, pour en revenir à mes élèves, après avoir rompu une lance en l'honneur de ceux qui ont trop d'esprit pour l'être ; et si toutes ces raisons ne suffisaient pas à justifier la marche que j'ai adoptée, (et il ne faut, pour tomber d'accord avec moi sur tous ces points capitaux, que se tenir comme je l'ai fait, quelque temps penché sur un berceau), les observations qui m'ont été fournies par les sujets que j'ai traités auront sans doute plus de valeur aux yeux des gens positifs.

L..... ne pouvait émettre les sons E, O, I, U, et commence à dire, MA, BI, PO, etc. S..... n'émettait aucune voyelle correctement, et prononce bien un certain nombre de syllabes labiales terminées par ces mêmes voyelles.

Les premiers sons vocaux rendus par G.... sont PA, MI, BO, etc. A..... produit les mêmes sons, mais il faut les lui faire doubler : ne disant pas BO, il dit BO-BO; il ne peut dire MI, mais il articule très-bien MI-MI, etc.

M.... a donné également raison à ma méthode. Ne pouvant dire I, il l'a prononcé comme finale des

syllabes MI, PI, TI, etc : cet enfant se fait très-bien comprendre maintenant.

Voilà ce que j'ai à dire sur les principes. Maintenant si l'on veut tenir compte des exceptions, et il le faut bien quand on veut appliquer une méthode d'enseignement à tous les idiots, on trouve que chez certains sujets il est bon de ne pas suivre rigoureusement l'ordre que j'indique plus haut. Ainsi, j'ai déjà fait observer que les enfants qui n'émettaient pas naturellement de sons vocaux longs et purs devaient y être incités, par l'imitation, avant toute tentative ayant l'articulation pour objet ; je ferai remarquer encore qu'il n'est pas rare de voir des idiots chez lesquels les sphincters entrent si difficilement en contraction que l'on doit commencer à leur faire prononcer des syllabes linguales avant les labiales, sous peine de les voir (rebutés qu'ils sont tout d'abord par la difficulté, particulière en eux, de prononcer ces dernières) s'obstiner dans leur mutisme plutôt que de vaincre la paresse de leurs organes. Au contraire en leur enseignant d'abord les syllabes qui leur sont les plus faciles, on encourage leur timidité, on stimule leur vanité, on les complimente sur leurs progrès, et on les tient dans une salutaire excitation, sans laquelle ils ne sortiraient pas de leur isolement.

Ce que je propose est donc une gymnastique fixe en principe, mais qui doit être modifiée selon chaque sujet ; car, à moins que l'incapacité de parler ne soit absolue, il est fort rare qu'elle offre des analogies complètes. Ainsi, à part les principes posés plus

haut, pas de règle spéciale à chaque sujet : je n'en prescris aucune dans la pratique, sinon l'observation des phénomènes et une patience à toute épreuve; mais à la place d'une règle fixe impossible à pratiquer, je donnerai deux modèles de ce genre d'exercice, non pour qu'on les imite servilement, mais pour qu'on y voie comment on peut procéder.

Amédée T.... est un hydrocéphale dont la voûte palatine est très-élevée et forme une profonde gouttière centrale qui se prolonge jusqu'au milieu du voile; il n'est pas muet, il parle constamment; mais il n'articule pas une syllabe, et il répète des paroles insignifiantes que sa famille devine et que personne ne comprend. Ce n'est pas ici la place de sa monographie, j'ajoute seulement pour compléter la partie de son observation qui intéresse la parole, qu'il retient vite des airs, les chante juste a beaucoup de voix pour crier, peu pour chanter, presque point au service de la parole articulée. Son articulation inintelligible se borne d'ailleurs aux trois lettres N M P qu'il prononce à peu près : N, comme *non* qui est son mot de prédilection, et qu'il répète plusieurs milliers de fois par jour; M, comme *ma*, et P naturellement : pas trace d'ailleurs d'une voyelle franche et sonore.

Dans ce cas particulier, où la voix était aussi défectueuse que l'articulation, on penserait peut-être qu'il fallait commencer par développer la voix ou du moins commencer par l'étude des voyelles ; j'ai cru le contraire, et je m'en suis bien trouvé. J'ai pensé que la voix, ne manquant pas pour le cri et pour le

chant, ne ferait pas plus défaut pour nourrir l'articulation dès que celle-ci existerait.

En outre, j'avais remarqué que, des trois syllabes possibles à Amédée, deux étaient des labiales pures; et la troisième une naso-linguale. J'en conclus : 1° Que les lèvres avaient toute la force et plus que la force nécessaire pour prononcer les labiales, car le B seul, la plus douce d'entre elles manquait à l'enfant; 2° que la langue était susceptible d'une certaine élévation, mais d'une élévation lourde, et plutôt latérale et moyenne qu'antérieure, élévation lente et lourde qui chassait le son vocal dans les fosses nasales, 3° que les dentales sifflantes et les gutturales étaient impossibles au moins pour le moment; 4° que les labiales devaient être vigoureusement exercées; 5° que l'on pouvait essayer des labio-dentales même mécaniquement, c'est-à-dire en donnant avec la main la position relative, nécessaire à chacun des organes; 6° qu'il fallait tenter enfin d'élever la pointe de la langue jusqu'à la partie antérieure de la voûte palatine, si élevée qu'elle fût, même par les procédés mécaniques.

Par l'exercice répété des labiales simples j'obtins un peu plus de son et des sons plus nets ; ainsi, on commença à distinguer PA de PO, MA de MU. De plus le B devint possible. Comment cela? D'abord par la fréquente répétition des labiales P, M; ensuite en demandant le B avec O et U, qui rapprochent et détendent les lèvres bien plus que ne feraient A, E, I, avec lesquels on est dans l'habitude de les faire prononcer. Sur un enfant aux lèvres molles et pendan-

tes, j'aurais dû agir dans le sens opposé, comme je fais encore en ce moment avec un élève qui substitue partout le B au P par faiblesse d'organe et par paresse aussi.

J'obtins le V et le F par le moyen artificiel que j'ai indiqué et qui consiste à placer avec la main la lèvre inférieure de l'enfant sous ses incisives supérieures ; cela a réussi au delà de mes espérances et nous a servi d'acheminement aux sifflantes S, CH, Z, J.

J'eus plus de peine à élever la langue antérieurement, comme il convient pour donner le son LA ; mais j'y parvins, le T et le D suivirent, et (singulière remarque), comme le P, labiale dure, s'était substitué au B, le T, linguale dure, se substituait au D, linguale douce. Toutes ces anomalies ont disparu, les sifflantes ont suivi les labiales et les labio-dentales, les linguales antérieures et moyennes ont provoqué l'émission des sons gutturaux, qui vinrent ainsi compléter dans Amédée l'acquisition complète de la parole. Sa voix continue seulement d'être un peu sourde et courte ; mais elle se développe sensiblement sous l'action d'exercices que je prescris au piano, et rien ne me porte à croire qu'il s'arrêtera dans ses progrès ; il a 8 ans, de la santé, des parents pleins de zèle pour son avenir, et il parlera comme tout le monde.

L'autre exemple que je veux citer est celui d'un enfant de 13 ans, affecté d'une microcéphalie circulaire assez manifeste, gravement lésé dans ses facultés et dans ses fonctions, mais chez lequel la parole présentait ce caractère remarquable que, sauf quel-

ques vices de prononciation (communs à beaucoup d'enfants), il prononçait d'imitation toutes les syllabes simples de deux lettres qu'on lui nommait une à une ; mais il ne pouvait en réunir deux, à moins que ce ne fût la même répétée. Ainsi, il disait bien *papa*, mais non *maman* qu'il prononçait *ma ma*, et ainsi de suite pour les analogues, disant : *ta ta* pour *gâteau*, *to to* pour *couteau*, *a pa* pour *lapin* : capable, par conséquent, d'émettre des sons ou des articulations répétées, mais non des articulations variées et suivies.

Ici l'indication était bien différente de celle qui s'offrait dans le cas précédent. Pour la remplir, j'ai profité du volume plein, sonore et facile que présentait la voix, et appuyé sur une voyelle fortement accentuée, d'abord sur la plus facile A, j'ai fait suivre cette voyelle d'une syllabe simple de deux lettres comme TA, soit A—TA : c'était dans les possibilités du sujet ; puis, A—O, accouplement de voyelles qui lui fut difficile à former, mais le contraste était si extrême qu'il ne put y échapper et qu'il se borna à mettre un long repos entre l'émission de ces deux voix contrastantes. Seules, elles ne se rapprochèrent pas, quoique nous y ayons mis beaucoup de temps ; mais l'élève fit bientôt moins d'efforts pour les accoupler de loin, et je profitai d'un moment d'ardeur pour les lier avec un T intermédiaire ce qui fit A—TO, double articulation précédemment impossible ; puis, A—DO, A—LO, A—KO, A—RO, puis les labiales, etc. Je lui fis réunir ensuite deux syllabes sim-

ples de deux lettres dans l'ordre suivant, ayant d'abord soin de garder la première syllabe et la seconde voyelle comme constantes, et comme double point d'appui de la seconde consonne que je changeais chaque fois ; ainsi : TA — LA, TA—BA, TA—RA, TA—VA, etc....

Je gardai ensuite pour unique point d'appui la première syllabe, et modifiant dans l'autre syllabe le son avec l'articulation, je fis dire : TA—BO, TA—VU, TA—KI, TA—MÉ, etc.... Procédant ensuite par l'inverse, je gardai la seconde syllabe pour constante, et comme point de repos après la première difficulté vaincue; puis je modifiai les deux syllabes dans leurs voyelles, gardant les deux consonnes seules telles que : PA—RO, PE—RI, PO—RU, etc.; puis changeant les voyelles, je transposai en outre les consonnes, disant alternativement, TA—LI, LE — TO, FI — RU, RE — FO, etc., etc...

Enfin je présentai avec succès des successions toujours nouvelles de deux, trois et quatre syllabes simples de deux lettres.

Pour les syllabes de trois lettres, qui étaient toutes impossibles à l'enfant, je gardai de même des constantes ; ainsi PA, auquel j'ajoutais R, L, T, V, etc. Il ne les disait pas toutes, et je prenais note de celles qui lui manquaient, les réservant pour le moment où les organes de la parole étaient le plus animés, sans présenter encore cet empâtement qui annonce leur fatigue. Nous les conquîmes ainsi successivement, péniblement, comme aussi les syllabes à

double articulation PRA, VRO, BLI, etc., etc.

Tout cela se formulait à la longue : R, K, G dur, V, se précisèrent ; les syllabes se suivirent, et aujourd'hui cet enfant parle très-distinctement, quoique toujours un peu trop vite d'habitude, et un peu trop lentement quand on attire son attention sur les vices de son articulation. Je n'ai rien à dire ici de ses autres progrès.

On conçoit la difficulté, la fatigue, les crachements de sang qui peuvent être pour le professeur la conséquence de ces exercices dans lesquels, s'il dépense une force de cent, l'enfant mettra à peine une force de deux, de cinq, de dix.

Aussi, cette gymnastique de la parole étant, avec le traitement moral proprement dit, la partie de l'éducation la plus lente et la plus pénible, on doit l'entreprendre dès que l'aptitude à l'imitation commence à se manifester. Tous ces exercices veulent être exécutés longtemps, et de plus en plus rapidement ; on les complique en réunissant plusieurs syllabes, d'abord analogues, puis disparates, puis on fait prononcer des mots entiers, et l'on finit par les articulations les plus difficiles de la prononciation française : c'est une rude mimique, sans laquelle les organes ne pourraient sortir de leur inaction.

Enfin, lorsqu'un certain nombre d'idiots commencent à parler, et principalement ceux qui sont agités de mouvements spasmodiques, il n'est pas rare de les voir tomber dans le bégayement ; infirmité

nouvelle qui s'interpose de la façon la plus fâcheuse entre les leçons du maître et les premiers progrès de l'élève. Cette circonstance a éveillé toute ma sollicitude ; mieux placé d'ailleurs que les praticiens qui s'occupent de traiter le bégayement, car ils ne le voient que quand il a pris tout son développement par l'influence funeste de l'habitude, tandis que moi je le vois poindre, paraître, s'étendre et envahir enfin toutes les manifestations parlées de la pensée, je ne me pique pas d'un grand mérite pour l'avoir remplacé par une parole facile et nette, non-seulement chez plusieurs de mes élèves, mais encore chez beaucoup d'enfants intelligents. Il résulte d'ailleurs de mes études et de ma pratique à cet égard que le bégayement ne saurait être l'objet d'une méthode rigide, parce qu'il a des causes fort diverses selon les sujets qui en sont atteints. Pour le remplacer par une prononciation heureuse, il faut moins de systèmes que l'on n'en a écrit, et plus d'observation que l'on ne me semble en avoir apporté dans son traitement (1); rarement il m'est arrivé de faire suivre à deux bègues les mêmes gymnastiques de la parole, et c'est à cette diversité, comme au choix bien approprié de ces mêmes exercices que j'attribue les succès que j'ai obtenus.

§ V. — La vue.

La vue, que j'ai qualifiée de sens actif, est de tous les sens celui qui exige l'éducation la plus méthodi-

(1) Ce sens atteint à une distance plus éloignée que les autres.

que. L'ouïe, qui pourrait lui disputer le premier rang, manque presque toujours de spontanéité et d'action propre; l'oreille perçoit les sons, et ne les cherche que rarement. L'œil, au contraire, va au-devant des objets, les cherche (1), les attire pour ainsi dire, car le regard attire incontestablement le regard; mais cette action, en quelque sorte magnétique, n'est dans les masses que l'effet momentané des passions; tandis que chez l'homme supérieur le regard a habituellement cette influence particulière. La vue ne sert communément qu'à nous aider ou à nous diriger dans les actes habituels de la vie, sans qu'on semble se douter de toute l'étendue et de la précision possibles de ce sens, qui a pour instrument un des appareils les plus merveilleux de l'organisme. C'est ainsi que pour les couleurs nous ne voyons pas la dix-millième partie des tons qui offrent le plus de charme par leur contraste et leur harmonie; et ce que nous n'avions pas soupçonné, ce que les femmes les mieux douées devinaient à peine, à savoir, la loi du contraste simultané des couleurs, notre œil ne nous l'a point appris, il a fallu que la science le signalât à nos regards étonnés (2).

(1) Voir à ce sujet l'excellent écrit de M. le docteur Becquerel sur le bégayement, et la comparaison qu'il établit entre les différents systèmes de guérison qui se sont produits depuis peu.

(2) Chevreuil, *Du contraste simultané des couleurs*. Paris, 1839. J. Muller, *Manuel de physiologie*, traduit de l'Allemand, par A. J. L. Jourdan, Paris, 1845, t. II, pag. 361.

Voilà pourtant où nous en sommes tous relativement à l'exercice d'un sens qui pourrait nous procurer des jouissances infinies, jouissances qui ne traîneraient point à leur suite le hideux cortége de maladies et de dépérissement qui suivent des plaisirs plus immédiats, plus grossiers et moins intellectuels. Mais à part cette considération d'un ordre trop général pour être suivie ici dans toutes ses déductions, je ferai remarquer que l'absence de discernement des couleurs existe chez beaucoup d'enfants dans lesquels personne ne la supposerait. Ainsi, le jeune B....., âgé de 14 ans, m'a été confié comme épileptique; il sait lire, écrire et un peu compter, ce qui n'empêche pas que je n'aie toutes les peines du monde à lui apprendre à distinguer les couleurs. Il appelle le vert clair *rose-ciel*, et ainsi des autres. La pratique de l'éducation positive peut seule faire découvrir de semblables anomalies qui se retrouvent à un degré moins sensible, mais bien plus intéressant dans toutes les écoles de peinture et presque dans chaque maître. Le modèle qui pose de même pour vingt élèves dans un atelier, n'est vu par aucun d'eux du même ton. La nature qui se présente ainsi uniformément devant tous les artistes, a été exprimée par chacun avec des couleurs différentes, et, si l'on peut soutenir que l'art y gagne en variété, on doit reconnaître avec une égale franchise que les défauts des peintres les plus célèbres tiennent bien moins à l'incorrection du dessin qu'à la tendance (où l'habitude de leur regard les a jetés) de ramener

toutes les couleurs à une seule, qu'on appelle le ton général, couleur qu'ils croient voir, et qu'ils finissent, je n'en doute pas, par voir partout. Mais aussi, dites-moi, à quel âge les enfants ont-ils discerné, je ne dirai pas les tons, mais les couleurs les plus élémentaires; à quel âge se sont-ils rendu compte des lois les plus simples de la perspective, à quel âge ont-ils commencé à distinguer les choses qui les entouraient, non par leur usage, mais par leur forme, par leur disposition, par leur attitude, par leur agencement? Quand le besoin s'en est fait sentir, à l'âge de raison, répondrez-vous. Et moi, je dis, quand il n'était plus temps; à l'âge où les organes ont pris un développement physique qui ne permettait plus au développement physiologique de s'accomplir. Et qu'on ne s'y trompe pas; si la gymnastique musculaire peut, commencée à 15 ou 18 ans, produire encore de bons effets, cela tient à ce que les systèmes osseux et musculaire ne se complètent que de 20 à 25. Mais de tous nos organes, ceux des sens et celui de la vue en particulier, sont les premiers perfectionnés; l'œil atteint presque toute sa perfection à dix ans, et à cet âge il n'a encore servi aux enfants qu'à distinguer les objets qui les entourent, bien plus par leur usage, que par leurs couleurs, par leurs formes particulières, par leurs propriétés positives.

Et c'est bien pis encore pour les idiots : chez eux, les fonctions volontaires de ce sens sont toujours nulles ou défectueuses; dans presque tous les cas,

elles sont involontaires; ils voient, mais ils ne regardent pas, ou regardent mal et accidentellement. Quelques-uns voient dans une direction que ne semble pas embrasser leur rayon visuel; la plupart voient lentement, et aucun ne se sert volontairement du regard que pour trouver les choses que souhaite son appétit: c'est le coup d'œil instinctif de la bête (1).

Ce n'est plus d'un sens passif comme l'ouïe qu'il s'agit ici; ce n'est plus un son à faire entendre ni à faire pénétrer dans l'organe lui-même, c'est un organe actif par destination, inactif par habitude, qu'il faut tirer en quelque sorte de l'orbite où il sommeille ou s'égare, afin d'étendre son action sur tout l'horizon sensible. Or, pour diriger cet organe sur un objet, et d'un objet à un autre, quels moyens avons-nous? Comment agir?... Pour faire goûter une substance on peut l'introduire, même de force, dans la bouche; pour faire savourer un parfum, on le fait pénétrer dans les fosses nasales; pour exercer le tact et *la préhension*, on met la main en contact avec divers corps; mais ici on ne peut procéder de la sorte. L'œil est un organe délicat engagé dans un orbite rigide, recouvert par les paupières, averti par les cils, et conséquemment inaccessible à toute direction matérielle : comment donc faire?....

(1) Cela tiendrait-il à ce que la sensibilité du nerf optique serait, comme la sensibilité générale, au-dessous du type normal dans l'idiot? chez lui la pupille est plus dilatée communément et le regard embrasse une plus grande surface, au détriment sans doute de la précision du regard.

Voici quelques-uns de ces moyens que j'emploie selon le cas, pour l'éducation de ce sens.

Premier exercice. — Renfermer l'enfant dans une chambre noire au milieu de laquelle on fera paraître un point lumineux, point sur lequel se dessinera d'abord un objet agréable à l'enfant, puis d'autres relatifs aux notions qu'il devra acquérir par la vue. Cette lumière doit pouvoir être mue dans l'obscurité de droite à gauche et de bas en haut, afin que l'œil, après l'avoir regardée sur un point fixe puisse la suivre.

Deuxième exercice. — Il consiste dans le balancier dont j'ai déjà parlé au chapitre de la gymnastique pour enseigner le jet et la *préhension*. Envoyé et reçu rapidement, il force le regard à l'assiduité et aux mouvements volontaires : en effet, ce balancier allant de l'un à l'autre joueur sans interruption, il faut le voir partir et arriver, voir à la fois le mouvement et l'objet mu de la sorte, voir et prévoir de l'œil.

Troisième exercice. — Il consiste à garder l'idiot devant soi, et à poursuivre son regard fuyant avec le regard ferme et obstiné qui veut provoquer l'attention : l'œil intelligent et animé poursuit l'œil inactif, l'arrête, le fixe, le dirige ensuite.

L'œil, ignorant de ses propres fonctions, ne saurait s'essayer volontairement au regard, tandis que par les exercices qui viennent d'être décrits : 1° la perception d'une seule chose visible dans la chambre obscure; 2° l'imminence d'un choc par le balancier; 3° l'attraction persévérante du regard d'autrui, par ces

trois moyens habilement ménagés on attire infailliblement ce regard vague qui glisse sur tous les corps; et ce que n'auraient pu toutes les forces physiques réunies, l'empire exercé par ces trois moyens, et par le regard surtout, l'obtiendra : comme l'enfant trouve dans les premiers chants de sa nourrice les premiers motifs de ses gracieux bégayements, de même le malheureux qui n'a jamais rien regardé finit par rendre, au regard inquiet et fatigué qui poursuit son œil inintelligent et fugace, les premiers regards d'un œil qui commence *à voir qu'il voit.*

Cela se dit en quelques mots; mais que d'efforts, que de pratique il faut pour en arriver là, ne fût-ce que pour saisir le moment opportun! Vous approchez, l'enfant se débat; votre regard cherche le sien, il évite votre regard; vous poursuivez, il vous échappe encore; vous croyez l'atteindre, il ferme les yeux; vous êtes là, attentif, prêt à le surprendre, attendant qu'il rouvre les paupières pour les pénétrer de votre regard; et si, pour prix de vos peines, le jour où l'enfant vous voit pour la première fois il vous repousse; ou si, pour faire oublier son état primitif, sa famille dénature aux yeux du monde les soins incessants que vous lui avez donnés, alors vous recommencerez à dépenser ainsi anxieusement votre existence, non plus pour l'amour de tel ou de tel, mais pour le triomphe de la doctrine dont vous avez encore seul le secret et le courage.

C'est ainsi que j'ai poursuivi dans le vide pendant quatre mois le regard insaisissable d'un enfant. La

première fois que son regard rencontra le mien, il s'échappa en poussant un grand cri; mais le lendemain, au lieu de porter machinalement sa main sur moi, ainsi qu'il le faisait d'ordinaire pour s'assurer de mon identité, il me regarda un instant comme quelque chose de nouveau pour lui, et recommença les jours suivants ce manége en le prolongeant avec intelligence, jusqu'à ce que sa curiosité satisfaite ne laissât plus de place à une expression d'étonnement ou de curiosité particulière, il voyait et regardait enfin comme tout le monde.

J'ajouterai en passant que j'ai saisi ce moment de douces émotions pour baisser encore le ton de ma voix dans le commandement. Cet enfant commença dès lors à apprécier les intonations moyennes. Aussi, depuis ce temps, il me regarde toujours quand je lui adresse la parole, ce qu'il ne faisait pas auparavant. L'audition a beaucoup gagné à cet exercice, et ce double progrès que l'on peut appeler la première période de l'attention volontaire, m'a permis de perfectionner dans mon élève l'immobilité et les mouvements réguliers, qui étaient restés jusque-là fort imparfaits.

C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer qu'aucun des progrès appréciables d'un idiot n'est dû à l'éducation spéciale d'une aptitude ou d'une faculté; mais que les résultats les plus satisfaisants se manifestent à l'époque des transitions d'un exercice à l'autre: on pourra encore mieux vérifier cette assertion lorsqu'on verra la lecture méthodique réagir sur l'imi-

tation, sur le dessin, sur le calcul, et particulièrement sur la mémoire, etc.

Le regard étant acquis, bien qu'imparfaitement, et quand même l'idiot ne parlerait pas encore, on commence à l'appliquer à la distinction des propriétés physiques des corps qui tombent sous son appréciation.

Ces propriétés sont : 1° la couleur, 2° la forme ; Celle-ci comprend la dimension, la configuration, l'agencement et le plan.

§ VI. — De la couleur.

Après toutes les observations que j'ai faites sur le regard en général, il ne m'en reste qu'une à présenter spécialement à propos de la couleur. La majeure partie des filles, et un très-petit nombre de garçons impressionnables, sont plus vivement affectés par les modifications du coloris que par les différences de la forme. Ainsi, la plupart des filles distinguent très-vite du bleu de plusieurs nuances, et les garçons mieux un losange d'un carré, un hexagone d'un octogone, etc. Si cette remarque ne justifie pas pleinement l'ordre que j'ai adopté dans l'exposé des matières qui suivent, leur importance relative l'expliquera du moins.

L'exercice indiqué plus haut au chapitre de l'imitation impersonnelle, n'a encore pu quelquefois faire discerner que vaguement les différences du blanc et du noir. Pour donner aux enfants une idée précise de ce phénomène d'optique, il suffit de tailler de diverses formes des cartons coloriés, soit carrés ou

octogones, un de chaque figure pour chaque nuance. On place deux cartons carrés sur une table, soit orangé et bleu, puis on remet à l'enfant les deux cartons octogones orangé et bleu, en lui indiquant et en lui commandant de les poser sur les carrés de même couleur. S'il ne comprend pas, on fait soi-même le placement des cartons, et on le lui fait répéter. Le maître exécute ensuite cet exercice pour une couleur, et le fait répéter à l'élève pour l'autre jusqu'à ce que ce dernier obéisse et réussisse au simple commandement. Si l'enfant place l'orangé sur le bleu, on met toutes les couleurs rangées par analogues devant lui plusieurs fois pour lui donner une idée de la similitude des tons, et on recommence à les lui faire trouver avec un, deux ou trois cartons différents. Il importe d'enseigner d'abord les couleurs, dites primitives, avant de faire connaître les tons proprement dits. On offre aussi d'abord à la comparaison naissante les différences des couleurs avant d'en présenter les analogies; enfin avec la plupart des élèves plus les tons sont clairs et lumineux, mieux ils sont perçus.

Pour la distinction des couleurs et leur *nomination*, deux choses bien distinctes, je renvoie à la méthode expliquée au chapitre de la lecture, où elle est bien plus spécialement indispensable ; on fait ensuite appliquer toutes les notions de couleur, à des objets divers, tels que tentures, tapis, etc.

§ VII. — Dimensions.

Les enfants semblent posséder cette notion plus que les autres ; mais elle n'implique pas en eux, comme chez l'homme, l'idée d'une échelle métrique. Leur mesure à eux est immobile, et c'est à leur petite personne, et relativement à l'usage qu'ils font de chaque chose, qu'ils mesurent tout. Aussi n'ont-ils pas de degrés de comparaison, et ne connaissent-ils que les extrêmes. Quant aux idiots, ils mesurent les distances en raison de leur paresse, et les trouvent toutes trop longues ; et ils mesurent la quantité de leurs aliments en raison de leur gourmandise, aussi la trouvent-ils toujours insuffisante, etc.

Rousseau propose (1) de commencer l'éducation du regard par l'étude *des distances*. Dans ce remarquable passage, où l'on sent que le théoricien a remis la plume à l'homme pratique, le Maître d'Émile a certainement cru suivre la marche la plus naturelle, lui qui s'est efforcé si courageusement de rompre avec la tradition de l'éducation mnémotechnique ; mais il me semble qu'il s'est laissé distraire ici de son but par une ellipse de pensée qui n'a peut-être pas d'inconvénient bien grave avec les enfants ordinaires, mais qui certainement arrêterait tout court le développement physiologique et intellectuel d'un Idiot. En effet qu'est-ce qu'une distance à par-

(1) Emile, tome I, livre 2, page 383, édition de La Haye, 1762.

courir? C'est l'espace absolu qu'occupent un ou plusieurs corps visibles à la surface du sol ou le sol lui-même; en d'autres termes la distance d'un point à un autre est toujours la somme des dimensions de plusieurs corps placés devant l'œil à la suite les uns des autres, donc..... Donc naturellement les dimensions (et comme je le propose, les dimensions personnifiées dans des objets qui ne puissent représenter à l'œil de l'enfant rien autre chose que des dimensions), les dimensions doivent être étudiées avant les distances, comme on fait en général pour le tout et les parties dont je compose le tout.

Cela dit, voici le moyen qui m'a semblé le plus infaillible pour enseigner à l'Idiot à comparer des dimensions.

On fait scier vingt règles : la première a 5 centimètres de longueur, la seconde en a 10, la troisième 15, etc., jusqu'à la vingtième, qui en a 100. Chaque intervalle de 5 centimètres est indiqué sur les quatre faces de chaque règle par un trait à la scie et au crayon noir. On commence par poser l'une à côté de l'autre la plus grande, le mètre, et la plus petite, celle de 5 centimètres; et on demande alternativement à l'enfant la plus grande et la plus petite. On en ajoute une troisième, la moyenne; puis on rapproche les extrêmes jusqu'à ce que ces règles offertes à l'appréciation visuelle de l'enfant ne diffèrent plus entre elles que par leur différence progressive de 5 centimètres : toujours on demande la petite, la moyenne, la grande. Enfin, on jette confu-

sément à terre toutes ces règles, et on demande à l'enfant la plus petite, la suivante, la suivante, etc., jusqu'à la dernière, la plus grande; ou la plus grande jusqu'à la dernière, la plus petite : et quand il les prendra et les range ainsi progressivement de la première à la dernière, on peut compter que le regard, bitué à ce genre de comparaison, saura l'appliquer ensuite à tous les objets, ce dont on s'assure d'ailleurs par l'expérience.

§ VIII. — Configuration.

La forme est, comme la couleur, une des conditions essentielles des substances palpables. En fait, il y a autant de formes que d'objets sensibles, mais en théorie, la création eût été pour notre esprit un chaos, si l'homme n'avait point ramené cette multiplicité infinie de formes à un petit nombre de types qui ont pris un nom, et autour desquels toutes les formes que déterminent l'art et la nature peuvent se grouper. Ces figures conventionnelles et typiques, presque toujours inconnues aux enfants, le sont toujours aux idiots. Aussi quand ils distinguent un objet d'un autre, n'est-ce pas par la forme, mais par l'usage, qui n'enseigne, on le sait, que la routine et le préjugé ; comment d'ailleurs les enfants distingueraient-ils les formes? Elles n'ont point de valeur utile immédiate, et représentent uniquement, avec les couleurs, la poétique de la matière, puisque c'est par les formes que les objets ont, comme les hommes, de la grâce, de la distinction,

de la poésie; or qui s'inquiète d'enseigner à l'enfance le beau, l'art, etc. ?

Mais moi-même j'attacherais peu d'importance à toutes ces considérations esthétiques, si l'enseignement des figures régulières n'avait pas un but plus utile pour mes élèves que le développement des aptitudes plastiques. En attendant que je puisse entrer dans les explications relatives au goût proprement dit, montrons comment on enseigne les figures à un idiot.

Pour les formes, comme pour les couleurs, il faut partir des contrastes pour arriver aux analogues. Ainsi, on fait distinguer un rond d'un carré, une étoile d'un triangle, avant de présenter simultanément à l'enfant le rond et l'ovale, le carré et le losange, l'octogone et l'hexagone, etc.

Mais avec un idiot il ne suffirait pas d'offrir au regard ces différences et ces analogies conventionnelles qui ne le toucheraient certainement en rien. Qu'on les lui montre peintes, ou en relief, il sera presque toujours indifférent à leurs caractères respectifs, si l'on n'a soin de faire intervenir dans cet exercice le tact, la préhension et l'imitation. A cet effet, on prend plusieurs planches dans lesquelles sont sculptés en creux les types que l'on veut enseigner ; on remet à l'enfant une figure mobile, par exemple un rond, qui s'adapte exactement au type du rond et non à d'autres figures creusées dans la tablette qui est devant lui, et on lui indique la manière de placer l'un dans l'autre. S'il essaye de mettre la figure ronde dans le

type du carré, il n'y parviendra pas malgré tous ses efforts; mais passant, par ordre, de ce type à un autre, il finira par arriver à celui dont la forme correspond à celle de la figure qu'il tient. Si la figure du type creux ne fixe pas suffisamment l'attention, on la peindra d'une couleur qui, tranchant net sur le plan, frappe, attire le regard, et force ainsi l'enfant à la comparaison.

Quand l'élève ne se trompera plus, on lui fera placer ces mêmes figures mobiles sur d'autres, qui seront seulement peintes sur planche ou sur carton, et l'on procédera à la distinction et à la *nomination* de ces figures, comme il est dit au chapitre de la couleur et des lettres.

Est-il besoin de montrer le lien qui unira plus tard les notions acquises à l'aide de ces figures avec l'enseignement de l'alphabet ? même moyen, même méthode, portant ici sur des formes régulières, là sur des formes irrégulières. Par la connaissance des figures régulières l'enfant commence à distinguer et à nommer des objets de nulle valeur pour ses goûts. S'il accepte leurs différences de forme et de nom, on peut être sûr que ce n'est pas à l'aide d'une de ces aptitudes instinctives qui absorbent d'ordinaire en lui tout l'intellect, mais en vertu d'opérations des sens et de l'entendement bien nettement formulées, et sur lesquelles on pourra désormais se fier pour le mettre en contact avec les phénomènes de l'ordre spirituel, phénomènes qui sont représentés durablement par les lettres, signes acceptés de la pensée.

§ IX. — Agencement.

Comme l'étude des figures typiques prépare l'enfant à l'alphabet, de même celle de l'agencement le prépare à la lecture proprement dite. Par l'une, il apprend avec des figures régulières à apprécier l'irrégularité des lettres; par l'autre, il apprend (en combinant diverses parties pour former un tout) à combiner plusieurs lettres dans un son commun, et plusieurs mots pour former une idée; car les combinaisons qu'il aura exécutées avec sa main, à l'aide du regard, il les reproduira plus tard dans l'ordre intellectuel.

On se sert d'abord pour enseigner l'agencement des planches dont j'ai recommandé l'emploi au chapitre de l'imitation impersonnelle. On en prend deux d'abord, et on en donne autant à l'élève; on les lui fait placer dans des positions variées relativement l'une à l'autre; ainsi, l'une couchée et l'autre sur champ, puis l'une debout et la seconde posée à plat sur un des angles de la première, et on ajoute une, deux, trois autres planches successivement à la combinaison primitive. Mais d'abord on ne pose la seconde planche que quand l'élève a placé la précédente; ensuite on construit toute une combinaison de trois, de quatre, de cinq ou de six planches, avant de lui permettre d'en placer une seule; enfin, on présente à l'enfant une combinaison toute montée, on la lui fait bien examiner, on la détruit, et il doit la reproduire.

Pour les enfants ordinaires, ou simplement arrié-

rés, on fait suivre cet exercice, qui a tout l'attrait d'un jeu, d'un autre semblable fait avec des morceaux de bois de diverses formes, préparés de manière à former une porte, une maison, une table, etc.: source féconde pour le professeur qui saura y puiser des moyens d'attention et de progrès pour ses élèves : mais tous les idiots ne peuvent aller jusqu'à ce point, et d'ailleurs ces exercices simples ou compliqués supposent tous la notion du plan dont nous allons nous occuper.

§ X. — Du plan.

De toutes les notions relatives aux propriétés physiques des corps, la plus utile, mais la plus difficile à acquérir, est celle du plan. Les enfants comme les hommes, s'en servent dans tous les instants de l'existence ; sans elle, pas de point d'appui pour se mouvoir, pas d'équilibre, pas de station pour les hommes ni pour les objets, pas de rapports possibles entre l'individu et ce qui l'entoure, pas de mouvements, ni d'actes réguliers, ni de dessin, ni d'écriture, ni de travaux manuels, etc. Et pourtant, hommes ou enfants, combien voit-on de personnes qui aient des notions précises d'un plan donné, de son centre, de sa périphérie, de ses points principaux et relatifs ? combien peuvent mettre le doigt ou le crayon sur un point géométrique d'un plan , et le conduire à un autre point avec rectitude et précision ? Cette aptitude est en ceux qui la possèdent le résultat d'une éducation intellectuelle et manuelle, d'une expérience surtout,

que quelques professions spéciales donnent seules à l'homme fait; mais elle n'appartient pas aux masses, tandis qu'elle serait utile et même nécessaire à tous les hommes.

Est-il besoin de dire que les idiots n'ont aucune notion des plans? Les uns ne peuvent marcher droit sur un plan horizontal, les autres placent un verre ou une bouteille obliquement sur une table, et tous ceux auxquels j'ai fait placer une quille à terre, témoignaient de la crainte de la voir tomber, quand par hasard elle tombait à terre verticalement, et ils s'évertuaient alors à la faire tenir dans une obliquité assez prononcée pour l'ordinaire.

De tous les plans possibles, les plus simplement circonscrits et à la fois les plus réguliers sont le rond et le carré; c'est sur ces deux figures qu'on doit commencer à porter l'attention de l'enfant. Pour cela on prend d'abord un rond et un carré, puis deux ronds et deux carrés, de bois ou de carton. Je me bornerai à retracer le premier de ces exercices parce que tous les deux se font de la même manière quoiqu'ils indiquent sur le plan, des points relatifs fort différents.

Quand l'idiotie est grave, on prend d'abord un parallélogramme circonscrit sur tous ses côtés par un rebord ou cadre, dont la couleur tranche sur le fond; on assied l'enfant en face de soi, et l'on place un doigt sur l'angle gauche du cadre, et lui, devra placer son doigt à l'angle droit. On porte ainsi le doigt sur tous les points de la moitié du plan, et l'élève en fait autant de son côté. S'il ne remarque ni la direction du doigt, ni les

divers points touchés, on met sur ces points principaux des pains à cacheter variés en couleur, et se correspondant sur chaque moitié du plan, et l'on pose le doigt sur le point rouge, puis entre le point blanc, et le point rouge ; enfin, on enlève ces signes au fur et à mesure que la notion arrive. Sur un autre carré divisé en 49 carrés alternativement blancs et noirs, le maître pose le doigt sur l'un, et l'enfant place le sien sur le carré correspondant. On substitue avantageusement au doigt, des soldats, des maisons, des animaux, des joujoux entremêlés ; l'enfant devra prendre le même objet que son professeur, et le placer sur la case qui est en face de celle où le maître en aura mis un semblable ; mais il faut éloigner le plus tôt possible ces auxiliaires qui facilitent bien d'abord le passage de la distraction à l'attention, mais qui plus tard absorberaient cette dernière au profit d'un goût futile sans portée et sans résultat.

§ XI. — Images.

Argument. — La vue des images est un stimulant énergique pour le regard ; il y a en elles un élément poétique dont on ne tient pas assez compte dans l'éducation en général ; elles aiguisent les perceptions instinctives au point de leur donner toute l'apparence d'opérations intellectuelles, et les artistes, dont beaucoup sont d'une ignorance notoire, doivent aux impressions que leur a laissée l'immense quantité d'images qu'ils ont compulsées une bonne part de leurs succès (1).

(1) On douterait peut-être de mon assertion si je ne l'appuyais

Pour les enfants ordinaires, les images peuvent servir de joujou intellectuel, pour les idiots elles servent d'exercices sérieux et raisonnés. Malheureusement de tous les jolis livres d'images destinés au premier âge, il n'en est guère qui aient été tracés sous l'influence d'une idée d'éducation et d'enseignement. La main heureuse de nos artistes, trop habituée à la fantaisie, jette à la hâte et sans choix sur la pierre de gracieuses esquisses, que l'on est censé acheter pour les enfants et qui n'amusent guère que les grandes personnes ; l'étagère s'enrichit il est vrai d'un album, mais le petit garçon et la petite fille sont réduits à répéter sur ces vignettes les charmants lazzis qu'elles ont provoqués dans le salon. Pauvres enfants ! c'est ainsi encore qu'ils contractent l'habitude de ne voir que comme les autres ont vu, de juger avec le jugement d'autrui, et de penser enfin avec leur souvenir : toutes habitudes funestes qui prennent dans leur tête la place que devraient y oc-

d'un exemple singulier entre beaucoup d'autres. Un sculpteur montrait pour la première fois à ses intimes un bas-relief représentant l'adoration des mages. La mère et l'enfant étaient au centre; à gauche, saint Joseph et les Juifs indifférents à la scène; à droite, le nègre en extase, le Grec qui semble ergoter en adorant, et le Romain avec son galbe césarien, plus rapproché du groupe principal, tenait un rouleau de papyrus. Mais, dit-on au statuaire, tu as fait mieux qu'une adoration des mages, tu as fait l'histoire même des premiers temps du christianisme ; et comme on louait l'expression de chaque figure qui paraissait le type, l'une de l'obstination juive, l'autre du fanatisme des noirs, celle-ci du schisme grec et celle-là des persécutions impériales, l'artiste, à la fois confondu et enchanté, ne reprit un peu d'aplomb que pour dire : Je n'y avais pas pensé, mais c'est bien ça.

cuper de véritables opérations intellectuelles proportionnées à leur âge; puis prônés jusqu'à 7 ou 8 ans comme de petites merveilles, par les familiers de la nappe ou du coin du feu, ils vont, en grandissant, se perdre dans la foule des intelligences à-la-suite, c'est-à-dire des intelligences qui perçoivent des idées et qui n'en produisent pas une.

Ce n'est pas à dire que les albums aient causé tout le mal; ils n'entrent que pour une part dans le faisceau d'esprit tout fait, d'opinions convenues, de goûts prescrits, que l'homme impose à l'enfant; mais pour n'être pas des moyens directs d'éducation, ils n'en ont que plus d'inconvénients, en ce sens qu'ils transportent la routine jusque dans l'acte le plus esentiellement spontané et original de l'enfance, à savoir le jeu.

En attendant que les albums des enfants se multiplient, et si l'on est dans l'impossibilité de se procurer le mien (1), il faut réunir des images dont les sujets aient une signification graduée on; les collera sur des feuilles successives, et dans l'ordre suivant : 1° partir des notions (que je suppose connues), les lignes droite et courbe, verticale, horizontale et oblique;

(1) M. C. Philippon, qui a fait de la maison Aubert un véritable magasin d'esprit, m'a demandé le plan d'un livre d'images graduées pour les enfants arriérés et idiots. Cet album exécuté par un de nos plus habiles artistes, M. Adolphe Bélin, est encore le seul que l'on puisse mettre entre les mains des enfants pour lesquels j'écris, il a pour titre : *Images graduées*, etc.

2° De ces notions passer à celles des formes (voyez au § VIII, de la *Configuration*) ;

3° De l'application des formes typiques, aux images les plus simples, comme le dessin d'une voiture, d'une maison, etc.

4° De là, à la distinction des animaux suivant leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur férocité, leur utilité, leur intelligence ;

5° Réunir en quelques feuilles les jeux divers et les exercices des enfants, les travaux des hommes qui ont un état ou un métier honorable, et faire suivre ces images de la représentation de la misère des hommes qui ont vécu dans la paresse.

Tel doit être approximativement le programme d'un livre d'images dans lequel les enfants trouveraient à la fois des notions morales, des idées pratiques, et du plaisir à chercher et à rencontrer les divers motifs de chaque dessin ; mais là ne se borne pas l'enseignement par le dessin. Dès qu'un idiot prend goût à quelques images il faut les lui multiplier ; si son goût augmente, ce qui est le résultat d'un bon choix, on lui fait remarquer des tableaux, des statues, suivre toutes les expositions d'art, visiter souvent tous les musées, rendre compte de ce qu'il vient de voir après chaque excursion, etc... Ceux de mes élèves qui ont fait le plus de progrès, sont précisément ceux qui ont été mis en rapport intellectuel avec le plus grand nombre de créations d'art.

CHAPITRE XL.

Dessin.

Pour dessiner, la première notion à acquérir, par ordre d'importance, était celle du plan destiné à recevoir le dessin ; la seconde était celle du tracé, ou délinéamentation. Par l'une, l'enfant a pris connaissance de la topographie du plan, il a distingué du doigt et de l'œil, le haut, le bas, la droite, la gauche, le milieu du champ destiné à recevoir les signes ; par l'autre, il a appris à placer et à diriger sa main sur tous les points assignables du tableau, toutes choses qu'il ignorait absolument. Dans ces deux notions, de la configuration du plan et de la direction que suit le trait, est toute écriture, tout dessin, toute création linéaire. Ces deux notions sont corrélatives : leur relation engendre l'idée, la capacité de produire des lignes, en ce sens que les lignes ne méritent ce nom que quand elles suivent une direction méthodique et raisonnée : le trait sans direction n'est pas une ligne ; produit du hasard, il n'a pas de nom. Le trait raisonné, au contraire, a un nom, parce qu'il a une direction, et, comme toute écriture ou dessin n'est autre chose qu'un composé des diverses directions nommées que suit une ligne, il faut, avant d'aborder l'écriture proprement dite, insister sur ces notions du plan et du trait que l'enfant ordinaire acquiert par intuition, mais qu'on est obligé de rendre précises

et sensibles pour les idiots dans toutes leurs applications. Par le dessin méthodique ils entreront en contact raisonné avec toutes les parties du plan, et produiront, d'imitation d'abord, des traits simples au début, compliqués ensuite.

On leur apprendra successivement : 1° à tracer les diverses espèces de lignes; 2° à les tracer dans des directions variées et dans des positions diverses relativement au plan ; 3° à réunir ces lignes pour former des figures graduées du simple au composé. C'est ainsi qu'on doit leur apprendre d'abord à distinguer les lignes droites des lignes courbes, les verticales des horizontales, et des obliques variées à l'infini, puis enfin les principaux points de conjonction de deux ou de plusieurs lignes pour former une figure.

Cette analyse raisonnée du dessin, d'où naîtra l'écriture, était tellement essentielle dans toutes ses parties que L..., qui traçait déjà machinalement plusieurs lettres, avant de m'être confié, a mis six jours à tracer une perpendiculaire et une horizontale, quinze jours avant d'imiter une courbe et une oblique; que la plupart de mes élèves sont longtemps incapables d'imiter les mouvements de ma main sur le tableau, avant de pouvoir tracer une ligne dans une direction donnée. Les plus imitateurs, ou les moins stupides, produisent un trait diamétralement opposé à celui que je leur démontre, et tous confondent les points de conjonction de deux lignes les plus sensibles, comme le haut, le bas, le milieu. Il

est vrai que la connaissance approfondie que je leur ai donnée du plan, des lignes et de la configuration, les rend aptes à saisir désormais les rapports qu'il devront établir entre le plan et les tracés divers dont ils devront couvrir sa surface; mais, dans l'étude qu'ont nécessitée les anomalies que mes élèves me présentaient, la progression entre la verticale, l'horizontale, l'oblique et la courbe, devait être déterminée par la considération des difficultés de compréhension et d'exécution que chacune d'elles offre à une intelligence paresseuse et à une main inhabile et mal assurée : ici il ne s'agissait plus simplement de leur faire exécuter une chose difficile, puisque j'allais avoir à leur faire surmonter une succession de difficultés; c'est pourquoi je me suis demandé si ces difficultés n'étaient pas les unes plus, les autres moins grandes, et si elles ne s'engendraient pas comme des théorèmes, or voici les idées qui m'ont guidé à cet égard.

La verticale est une ligne que suivent directement l'œil et la main, en s'élevant ou en s'abaissant. La ligne droite horizontale n'est naturelle ni à l'œil ni à la main, qui s'abaissent et s'arrondissent (comme l'horizon dont elle a pris son nom), en partant du centre pour aller aux extrémités latérales du plan, s'ils ne sont relevés proportionnellement à la distance qu'ils parcourent.

La ligne oblique suppose des notions comparatives plus complexes, et les courbes exigent une constance et des différences de rapports avec le plan, si varia-

bles, si difficiles à assigner, que ce serait perdre son temp de commencer l'étude des lignes par ces dernières. La ligne la plus simple étant donc la droite verticale, voici comment j'en ai fait percevoir l'idée.

La première formule géométrique est celle-ci : d'un point à un autre, on ne peut mener qu'une seule ligne droite. Partant de cet axiome, que la main seule peut démontrer, j'ai posé deux points sur le tableau, et je les ai joints par une verticale; mes enfants essayent d'en faire autant entre les deux points que j'ai eu soin de mettre devant eux sur le tableau ; mais les uns descendent la verticale à droite du point inférieur, les autres à gauche, sans compter ceux dont la main *divague* sur le tableau dans tous les sens; pour arrêter ces déviations diverses, qui sont le plus souvent bien plus dans l'intelligence et dans le regard que dans la main, j'ai cru bien faire de rétrécir le champ de l'appréciation du plan, en traçant deux verticales à droite et à gauche des points que l'enfant doit réunir par une ligne parallèle et intermédiaire à deux autres (qui ne seront là que pour lui servir, si je puis parler ainsi, de garde-fou). Si ces deux lignes ne me suffisaient pas, je fixais verticalement sur le tableau deux règles mobiles qui arrêtaient absolument les déviations de la main : mais ces barrières matérielles ne sont pas longtemps utiles. On supprime d'abord les deux règles, et l'on revient à l'emploi des lignes parallèles, entre lesquelles l'idiot ne tardera pas à intercaler la troisième verticale; puis on ôte une des verticales directrices, et on laisse tantôt celle de droi-

te, tantôt celle de gauche, afin de les opposer à chaque déviation qui se présente; on supprime enfin cette dernière ligne, puis les points, en commençant par effacer celui d'en haut qui indique le point de départ du trait et de la main, et l'enfant apprend ainsi à tracer une verticale, seul, sans point d'appui, sans point de comparaison.

Même méthode, mêmes difficultés, mêmes moyens de direction pour les lignes droites horizontales. Si, par hasard, elles sont commencées assez bien, on doit s'attendre à ce que l'enfant les courbera par inclinaison en allant du centre aux extrémités, comme la nature le commande, et par la raison que j'ai expliquée tout à l'heure. Si des points tracés de distance en distance ne suffisent pas pour soutenir la main, on la force encore à ne pas dévier par les parallèles linéaires que l'on trace sur le tableau ou par des règles.

Enfin, on fera tracer la ligne horizontale, appuyée d'équerre sur la verticale, qui formera avec elle un angle droit; l'enfant commencera à comprendre ainsi ce que c'est que la ligne verticale et la ligne horizontale, et entreverra la relation de ces deux premières notions pour tracer une figure.

Dans l'ordre de génération des lignes, il semblerait que l'étude des obliques dût suivre immédiatement celle des verticales et des horizontales; il n'en est rien cependant. L'oblique, qui participe de la verticale par son inclinaison, de l'horizontale par sa direction, et qui participe de toutes les deux par sa nature, puis-

qu'elle aussi est une ligne droite, présente à cause de ses rapports, soit avec le plan, soit avec d'autres lignes, une idée trop complexe pour être appréciée sans préparation. En outre de cela, une ligne n'est oblique que relativement à d'autres lignes réelles ou fictives; par sa nature, elle n'a avec celles-ci que des dissemblances de position, puisqu'à partir du point où elle commence, elle peut suivre toutes les directions géométriques, sauf deux (l'horizontale et la verticale), sans cesser d'être une ligne oblique; elle n'est donc pas démontrable avec la même précision que les précédentes, qui sont identiques à elles-mêmes partout, ni que la courbe, qui est courbe par elle-même, indépendamment de l'étendue de son rayon, de toutes les directions et de toutes les positions que peut lui imprimer, et qui paraît cependant au premier coup d'œil plus difficile à saisir.

Pour donner aux courbes une direction constante, je leur crée un point de départ et un point d'arrivée, j'appuie la courbe sur une ligne droite, comme j'ai engendré l'horizontale de la verticale; par exemple, étant donné une droite verticale, je pars à droite de son sommet, et décrivant une courbe continue, j'arrête le tracé de cette portion de cercle à la base de la verticale; mais j'opère à droite de la verticale, l'enfant étant toujours à ma gauche, afin que la distance à garder de l'une à l'autre ligne soit constamment visible pour l'idiot : car si je cherchais d'abord la verticale, comme d'un point à un autre on ne peut tirer qu'une seule ligne droite, vainement l'élève essaye-

rait-il de confondre la seconde ligne, la courbe, qu'il doit tracer dans la première, avec la droite, qui est déjà tracée par moi; car je développe ma courbe à mesure qu'il rétrécit la sienne, et il finit par sentir et par reproduire la convexité du trait que je le lui donne pour exemple. Mais, pour cela faire, il importe de former la première courbe à droite de la verticale de droite à gauche, autrement la main de l'enfant lui cacherait la ligne droite dont il doit s'efforcer de s'écarter en courbant le plus possible, comme la sienne lui cacherait son modèle. Pareillement quand on veut lui faire appuyer la première courbe sur une horizontale, on doit commencer par la courbe inférieure, pour que la main ne cache pas le point de comparaison que présente l'horizontale. La somme de quatre courbes ainsi acquises successivement par ce procédé donne pour résultat final le cercle, cette figure si simple à percevoir, si difficile à reproduire approximativement, que l'idiot ne l'exécuterait certes pas par d'autres voies que celle que j'indique ci-dessus.

Dois-je dire, en passant, que si la main de l'enfant est affectée d'une irrégularité de mouvements notable, de mouvements saccadés ou d'une incapacité réelle, on doit lui faire décrire mécaniquement des milliers de cercles sur le tableau tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche.

Pour le contraindre à suivre de la main et du crayon, la courbure demandée, il suffit quelquefois de tracer sur le tableau noir un cercle blanc que l'i-

diot suit comme un sillon; d'autres fois on devra inscrire un petit cercle dans un grand, en laissant l'espace compris entre ces deux cercles, comme latitude autorisée aux déviations de son trait; il faudra enfin, dans les cas extrêmes avoir recours à deux cercles saillants, qui, adaptés ou vissés sur le tableau, empêcheront les écarts du trait de l'enfant en retenant son crayon par leurs rebords saillants internes et externes.

Pour les obliques, j'use du même artifice, je les appuie sur les extrémités opposées de deux parallèles linéaires ou solides. Ainsi se trouvent résolus les problèmes que je cherchais : les lignes droites verticales, les lignes horizontales et obliques, et les quatre courbes, dont la réunion forme le cercle, qui contiennent en principe toutes les lignes possibles, toute l'écriture et plus que l'écriture.

Arrivés à ce point de la question du dessin, nous avons été arrêtés bien longtemps, M. Itard et moi. Les lignes étant connues, il s'agissait de faire tracer à un enfant des figures régulières, en commençant, bien entendu, par la plus simple. Selon l'opinion reçue, M. Itard m'avait conseillé de commencer par le carré; et j'ai suivi ce conseil pendant trois mois sans réussir à me faire comprendre. Aucune indication n'était assez précise pour décider notre élève à conduire ses secondes parallèles jusqu'aux extrémités des premières; j'avais beau marquer du doigt le point d'intersection des deux lignes, y coller un pain à cacheter, user de crayons de

25.

toutes couleurs; quatre heures par jour furent consumées en vain à cet exercice, et s'il n'a pas été complétement infructueux, c'est parce qu'il m'a forcé d'étudier l'importante question de la génération des lignes assez sérieusement pour en trouver la solutoin relativement aux idiots, et peut-être aussi au point de vue artistique. Il résulte, en effet, de cette expérience et de toutes celles qui l'ont vérifiée par la suite, que le triangle est une figure plus simple et par conséquent plus facile à exécuter pour un idiot que le carré; je ne l'ai soupçonné qu'en reportant mes souvenirs sur les plus anciens monuments où la forme triangulaire précède partout la forme quadrangulaire (1). De plus, en recherchant la possibilité arithmétique de la génération de ces deux figures, j'ai trouvé qu'il y a mille fois plus de chances pour que trois lignes, ou trois bâtons, réunis par hasard se touchassent par toutes leurs extrémités, et formassent par conséquent un triangle, que quatre pour former un carré. Mais il y a plus, quand trois lignes se rencontrent ainsi, elles forment toujours un triangle, tandis que quatre lignes peuvent se rencontrer en cent directions avant de garder respectivement un parallélisme exact, et de présenter un carré parfait. De ces expériences et de ces observations, confirmées par beaucoup d'autres qu'il serait

(1) Dans les monuments de la Haute Égypte, comme aussi parmi les meubles de la plus haute antiquité, on voit la forme triangulaire avant la forme quadrangulaire, et le trépied a précédé les supports à quatre pieds.

superflu de rapporter, j'ai déduit les premiers principes de l'écriture et du dessin pour les idiots, principes dont l'application est trop simple pour que je m'y arrête davantage.

Alors seulement s'ouvre la carrière dont j'ai préparé l'entrée par l'étude des notions. Liant la base d'une verticale à une horizontale, je les réunis aux extrémités opposées par une oblique, et l'élève exécute un triangle rectangle; quatre triangles réunis à leur sommet nous donnent un carré parfait, du centre duquel on efface ensuite les lignes obliques qui lui donnent la figure d'un sablier; puis on le trace avec des parallèles seules; après quoi, déployant les courbes autour d'une ligne droite quelconque, l'enfant produit le cercle complet; et enfin, compliquant toutes ces notions (si simples en apparence, mais si précieuses dans l'espèce), l'élève réunit en figures des lignes infiniment agglomérées sans omettre les moindres détails, sans confondre les directions, les points de conjonction, les rapports de grandeur et de disposition des parties entre elles et du tout, et cela se conçoit : toutes ces figures sont exécutées méthodiquement, en partant d'une ligne qui sert de base à une seconde sur laquelle s'appuie une troisième, etc., etc. Ce calque fidèle, qui pourrait paraître surprenant, perdra beaucoup de son prestige, je le sais, si on lui retire l'influence de l'imagination; mais je dois dire toute la vérité, et je me hâte d'ajouter que, jusqu'à ce moment, l'imitation joue seule, avec la comparaison, un rôle dans

ce prétendu prodige d'enfants idiots apprenant à dessiner. Or, le prodige n'est pas mon but. Ce que je cherche en cet exercice, c'est l'aptitude à tracer des figures régulières, et je la produis (1) : plus tard, on vivifiera, par la pensée, ces signes qui ne signifient rien, j'en conviens, mais qui développent une aptitude, fixent l'attention et la comparaison, et préparent aux opérations de l'intellect.

CHAPITRE XLI.

De l'écriture et de la lecture.

La parole fuit comme la pensée, l'écriture les fixe toutes deux. Le corrélatif de l'écriture, c'est la lecture; écrire, c'est représenter une idée par des signes; lire, c'est retrouver une idée dans un signe.

Tout signe est une convention; mais toutes les conventions graphiques ne se ressemblent pas; les premières furent des images, les secondes des analogies, les troisièmes des hypothèses.

Les hiéroglyphes furent toutes des représentations, soit directes, soit par analogie, soit par *causalité* (2).

(1) Voir ma brochure intitulée : *Théorie et pratique de l'éducation des enfants arriérés et idiots*, par Edouard Seguin, 1842.

(2) Mais là ne se bornaient pas les ressources de ces signes qui eurent, eux aussi, leur poésie, comme la parole a son rhythme. La cause présentée pour l'effet ou, *vice-versâ*, la partie pour le tout, le tout pour la partie et toutes les figures, dites de rhétorique, furent substantialisées dans ce langage de granit et de

Les alphabets, au contraire, sont une collection, un arrangement de signes arbitraires, mais consentis. De plus, l'écriture, cette matérialisation de la pensée accepta d'abord, de la matière, ses trois dimensions ; elle fut sculptée, on la grava, on la peignit et on la dessina plus tard ; on devait finir par l'imprimer, et le galvanisme nous prépare en ce genre de nouveaux miracles.

Ce double passage de la représentation de la chose à la représentation du nom, et du caractère solide au caractère linéaire, constitue incontestablement l'histoire des signes graphiques. C'est ainsi que l'esprit humain, pour arriver à l'abstrait, devait passer par toutes les phases du concret ; et c'est seulement en faisant passer les idiots par toutes ces transitions historiques de la pensée humaine, que l'on peut espérer de leur voir franchir une partie de la distance intellectuelle qui les sépare de nous. Or, cet abîme peut, à mon sens, être comblé par l'enseignement méthodique de toutes les notions que suppose l'écriture, et son corrélatif la lecture, notions que les enfants ordinaires possèdent seuls, plus ou moins, notions que l'éducation physiologique peut seule donner aux idiots.

Les notions que supposent la lecture et l'écriture moderne sont : 1° le plan ; 2° la couleur ; 3° l'abstraction linéaire ; 4° la dimension ; 5° la configura-

porphyre, où l'abstrait dût toujours revêtir des formes sensibles et poétiques par elles-mêmes, indépendamment du sens qu'elles laissaient lire aux initiés seuls, et qu'elles voilaient au profane.

tion; 6° la combinaison des parties pour former un tout.

Nous avons traité de la manière d'enseigner toutes ces notions d'une façon si précise et si positive que pour faire passer un enfant du dessin proprement dit, qui en est l'application la plus immédiate, à l'écriture, il ne reste plus au maître qu'à appeler D une portion de cercle appuyée par ses extrémités sur une verticale; A deux obliques réunies à leur sommet, et coupées par une horizontale, etc., etc. Il ne s'agit donc plus de savoir comment l'enfant apprendra à écrire : il dessine, donc il écrira. Après cela, est-il besoin de dire qu'il faut faire tracer les lettres suivant la loi du contraste et des analogies. Comme O à côté de I; B en regard de P; T en face de L, etc.

§ I. — Lecture.

Si l'art d'exprimer des pensées par des signes reposait encore sur les conventions primitives qui étaient la représentation directe, l'analogie ou la causalité, on comprendrait qu'avec de la patience et du temps, l'idiot lui-même pût saisir la relation d'un certain nombre d'idées avec les signes qui les représentent : mais cet âge d'or de l'écriture est loin de nous. La simplicité apparente de ce système graphique, qui n'enseignait rien (puisqu'il fallait savoir les choses pour les lire), ce langage des initiés seuls a fait place à une hypothèse beaucoup plus hardie, qui substitue la représentation du mot prononcé à la représentation de la chose substantielle. Par cette ré-

volution, plus importante que ne l'est celle qu'a produite la découverte de l'imprimerie, l'écriture, et par conséquent la lecture, se sont, on peut le dire, spiritualisées : étant connus les rapports conventionnels que l'on a supposés entre un nombre fort limité de sons et de figures, tout le monde est mis à même de tout apprendre par la lecture.

Mais malheureusement, au point de départ de cette ébouissante découverte (et il ne faut pas oublier que ce point de départ est à coup sûr le nôtre également avec les idiots), il y a l'abîme de l'hypothèse entre les lettres écrites et les lettres parlées ; aucun rapport ne les lie, ne les identifie ; aucune logique n'assigne tel son à telle figure plutôt qu'à telle autre. Dans l'écriture hiéroglyphique, entre le nom et la chose, il n'y avait que l'image, merveilleux agent de compréhension et de souvenir ; dans l'écriture alphabétique, au contraire, entre le nom et la chose, il y a des signes bizarres et arbitraires qui n'ont aucun rapport assignable par la logique avec leur objet. Ces deux considérations me semblent plus que suffisantes pour expliquer comment, reçue depuis plus de trois mille ans, cette lumière ne brille pas pour plus d'un vingtième des hommes qui vivent au cœur même de la civilisation ; et elles expliquent certainement pourquoi je ne puis enseigner la lecture et l'écriture à des idiots sans les initier aux notions qu'elles supposent : il faut que le connu mène logiquement à l'inconnu.

Or, avant moi, quel était le connu pour l'enfant

dans l'ordre de connaissances dont nous parlons? Rien. Qu'a-t-il appris depuis que je m'occupe de lui? Son attention est sortie du cadre des phénomènes instinctifs où elle errait comme emprisonnée, pour se porter sur des phénomènes qui n'ont de valeur que par suite de l'appréciation raisonnée qu'il a été contraint de porter sur leurs propriétés évidentes, tangibles, nécessaires. Ces premières gymnastiques de l'esprit avaient un double but : le premier, que l'on a pu envisager dès le premier mot que j'en ai dit, était de faire entrer inévitablement, malgré toute l'inertie ou toute la résistance possibles, les facultés intellectuelles et perceptives de l'enfant en fonction; le second, qui se découvre ici, était de donner à l'enfant, une à une et dans le meilleur ordre, toutes les notions préléminaires que suppose et qu'exige l'étude de la lecture.

Or ces notions sont les suivantes: 1o du plan; 2o de la couleur ; 3o de l'abstraction linéaire ; 4o des dimensions ; 5o de la configuration; 6o du rapport du nom avec une figure; 7o du rapport de la figure avec le nom ; 8o du rapport d'une seule émission de voix ou syllable avec plusieurs signes ; 9o du rapport de plusieurs signes avec plusieurs articulations successives; 10o du rapport du mot, écrit et prononcé, avec l'idée qu'il représente.

Les cinq premières nous ont occupé à propos du dessin et de l'écriture ; les suivantes sont directement applicables à la lecture des lettres, des syllabes, des mots, et l'enfant doit y être suffisamment préparé

par ses exercices de combinaison et de rapports, entre les parties, exercices que j'ai analysés au ch. 39, § 9, de l'agencement. C'est sur la connaissance approfondie de ces notions et sur les indications de l'histoire, que j'ai conçu mon alphabet. Il se compose d'un casier, où se rangent vingt-cinq cartons mobiles, portant chacun une lettre peinte, sur laquelle vient s'adapter exactement une lettre pareille en métal (1).

Ce casier est destiné à limiter le regard de l'enfant aux objets qu'il contient. Donc il est bon qu'il ne soit pas d'une couleur claire et brillante qui attire les yeux au bord du cadre, au lieu de les ramener au centre; ensuite, que la moulure des baguettes extérieures soit assez saillante pour isoler ce cadre de la table sur laquelle il sera posé; enfin, que cette bordure soit évidée intérieurement, de manière à empêcher le regard de l'enfant de sortir du cadre.

Dans le cas où, par suite d'inattention ou de maladresse de l'enfant, on serait forcé de lui donner des lettres de quinze à vingt centimètres de longueur, on se passerait de casier, ou bien on en établirait un pour neuf ou douze lettres au plus; car, plus grand, sa disposition profonde ne suffirait plus à concentrer le regard sur les lettres, et ce serait une dépense gratuite; la table la plus ordinaire suffirait.

(1) On remarquera la liaison qui unit cet exercice à celui des figures mobiles. Sans transition, par la seule puissance de la méthode, l'enfant passe ainsi des notions matérielles pures aux notions alphabétiques, qui donnent la clef des idées.

Pour obvier à l'extrême inattention des crétins, M. Gugenbühl a essayé de lettres tracées dans l'obscurité, sur la muraille, avec du phosphore; mais les émanations de cette substance ne lui ont pas permis d'en continuer l'usage qui fixait assez bien l'attention de ses élèves. Dans deux circonstances analogues j'ai parfaitement réussi à apprendre l'alphabet à l'aide des lettres peintes sur verre, en couleur dite aurore, et puissamment éclairées dans une chambre bien close à la lumière; j'en conseille l'usage dans les cas extrêmes. Pour les cas ordinaires, il se peut que l'enfant (sans être plus inintelligent pour cela), ne prête qu'une attention incomplète à la superposition des lettres métalliques; on devra alors tracer sous ses yeux des lettres au tableau noir, et les lui faire nommer s'il parle, ou lui faire trouver les identiques en métal s'il ne parle pas; mais, dans l'un et l'autre cas, on les lui fera tracer d'imitation en les lui nommant à chaque fois qu'il en écrira une, sans craindre de se répéter trop souvent. J'ai vu plusieurs idiots, surtout parmi ceux qui m'étaient confiés âgés, et chez lesquels les fonctions de la vue étaient profondément affectées, suivre très-bien la configuration des lettres que l'on traçait ainsi sous leurs yeux, et ne pouvoir prendre une notion exacte de l'ensemble des lignes qui délimitent et configurent la lettre la plus simple, soit imprimée soit sculptée.

Du reste ce procédé, qui n'est que d'un usage exceptionnel pour la lecture des lettres, devra toujours être employé concurremment avec les cartons que je re-

commande pour les syllabes, et ne rien changer à la double forme d'enseignement alphabétaire que j'ai introduite, et dont je vais donner l'explication sur mon alphabet mobile.

Avec cet alphabet mobile on divise l'étude, comme l'alphabet lui-même est divisé, en deux notions, celle de la configuration des lettres, et celle de leur nom. Cette division est plus que logique, elle est nécessaire avec tous les idiots, et indispensable avec ceux qui ne parlent pas encore.

La première méthode dite *passive* (1) consiste à placer d'abord deux ou trois lettres de métal, puis un plus grand nombre devant l'enfant, à les nommer soi-même pour qu'il les trouve et les aille placer dans le casier sur la lettre peinte : de cette manière la difficulté d'articulation est écartée, et l'attention de l'élève, tout entière concentrée sur la figure qu'il doit trouver, ne se préoccupe pas du nom qu'il faudra lui donner : alternative qui ne manquerait pas de jeter la confusion dans les premières études d'un enfant, fût-il intelligent.

Dans la lecture *active*, qui vient ensuite, une lettre étant présentée à l'enfant, il doit en trouver le nom et le prononcer. C'est ainsi que j'ai ramené à ses vrais principes, et simplifié autant que possible une

(1) J'appelle *passif* l'enseignement dans lequel l'idiot reçoit le nom des lettres et n'en discerne que la figure, j'appelle *actif* celui dans lequel, figure et nom, corrélation du nom avec la figure, l'élève doit tout trouver dans sa tête.

étude qui fait verser à presque tous les enfants, leurs premières larmes et les plus amères.

Cette double forme d'enseignement représente si bien la gradation du développement intellectuel, que j'amènerai, quand on voudra, des sujets parlant au point de désigner les lettres qu'on leur nommera, et ne pouvant encore nommer celles qu'on leur présente ; tandis que le contraire ne pourrait arriver.

Si cette distinction ne manque pas d'importance, elle perdrait cependant une grande partie de sa valeur d'application dans le cas où les lettres seraient présentées à l'élève dans l'ordre alphabétique.

En effet, les lettres peuvent être classées de trois manières qui sont :

L'ordre alphabétique, l'ordre de configuration, l'ordre d'articulation.

J'avoue en toute humilité que j'ai fait de vaines recherches pour trouver la raison du premier, quoiqu'il y en ait une, bien certainement ; quant au second, je sais qu'il introduit l'ordre dans le chaos de l'alphabet écrit ; pour le troisième, je suis certain qu'il facilite l'enseignement de la nomination des lettres, et de là je conclus :

1o Que l'ordre alphabétique, dont je ne sais pas la raison, mais dont j'ai vu les résultats routiniers et déplorables, doit être abandonné ;

2o Que l'ordre de configuration doit être admis dans l'enseignement *passif;*

3o Que l'ordre d'articulation est applicable à l'enseignement *actif.*

Dans l'ordre de configuration, m'appuyant sur les lois de différence et d'analogie, j'enseigne en partant des contraires I et O, A et V, E et F, M et N, T et L, D et P, B et R, etc.

Dans l'ordre d'appellation, les voyelles se distinguent par les différences d'articulation ; et, pour les consonnes, m'appuyant uniquement sur la formule dont j'ai exposé les motifs à propos de la parole, je procède uniquement par voie d'analogie dans la progression suivante :

Labiales B, P, M ; labio-dentales F, V ; dentales C, C, H, G, J, S, Z ; deutolinguales D, N, T ; linguales L, R ; gutturales G, R, Q, C ; gutturo-linguales G, J.

Ce dernier ordre est celui que j'ai adopté pour l'enseignement de la parole. Les lettres étant apprise de cette façon, reste à enseigner le mécanisme de la lecture.

§ II. — Syllabes.

De toutes les notions que suppose la lecture, les sept premières nous ont amenés à la connaissance des lettres ; les deux suivantes vont nous initier à la lecture mécanique. Ce sont celles :

1° Du rapport d'une seule émission de voix ou syllabe avec plusieurs signes ;

2° Du rapport de plusieurs signes avec plusieurs articulations successives.

La dixième et dernière notion, celle *du rapport*

du mot écrit et prononcé avec l'idée qu'il représente, nous fera passer, comme sa définition l'indique, du domaine des notions dans celui des idées : elle sera l'objet d'une explication particulière.

Quant aux notions *huitième* et *neuvième*, elles n'arrivent pas plus que tout le reste sans antécédent. Depuis longtemps, en effet, j'ai recommandé d'exercer dans le sujet l'aptitude à la combinaison, aptitude que produit l'agencement dans l'ordre purement matériel, aptitude qui prédispose aux combinaisons de l'ordre vocal et intellectuel. Car qu'on ne s'y trompe pas; l'enfant qui a agencé deux planches pour former la figure d'un T, par exemple, est plus près qu'on ne pense de confondre deux lettres, soit R, et A dans une seule émission de voix pour dire R A, puisqu'il comprend incontestablement que deux peuvent se réunir pour former un. Pour transporter cette aptitude d'un ordre à l'autre, du simple au composé, et surtout du concret à l'abstrait, il suffira donc d'avoir soin de graduer les difficultés d'articulation. Quand on en sera arrivé à ce point, on devra relire ce que j'ai écrit au chapitre de la PAROLE, pour savoir dans quel ordre il faudra présenter les syllabes de deux lettres.

Celles de trois lettres se forment également par deux combinaisons qu'il importe d'isoler, sous peine de voir tomber l'élève dans une confusion inextricable. Les unes sont formées d'une voyelle, entre deux consonnes, les autres de deux consonnes suivies d'une voyelle.

Pour les enfants dont l'idiotie n'est pas compliquée d'une difficulté notable d'articulation, il convient d'enseigner d'abord les syllabes de trois lettres de la première sorte, parce que les autres passent plus vite en habitude, comme satisfaisant mieux la paresse par leur rapidité, car on dit plus vite Pra que Par, etc. Pour ceux qui apprennent alors à parler, il y a nécessité de commencer par la même série, car ils ne pourront encore de longtemps lier immédiatement deux consonnes qu'à l'aide de l'interposition d'une voyelle, et pour dire Pra, ils prononceront encore longtemps Para, etc., etc.

Voilà pour la théorie.

Le moyen matériel et pratique le plus propre à concentrer l'attention consiste dans le tableau dont j'ai parlé, et dans des cartons sur lesquels chaque syllabe est imprimée. On forme ainsi des séries de difficultés, qu'on varie à propos, pour dépister la mémoire qui tend incessamment à supplanter toutes les opérations de l'intellect.

§ III. — Mots.

La réunion des syllabes en mots, s'obtient en suivant les mêmes principes et les mêmes moyens. Ainsi, à l'aide des notions seules, l'enfant se trouve initié à la lecture mécanique, et nous voici arrivés a la dernière notion, celle du rapport du mot avec l'idée et avec son objet, au moment même où nous sommes mis en demeure d'éclairer la lecture du flambeau de la pensée. Aussi cette dernière notion se

complique-t-elle, comme tout ce qui sert de transition, d'un élément étranger dont j'expliquerai tout à l'heure et l'importance et la progression, dans une méthode positive. Qu'il me suffise pour le moment de dire que les enfants ordinaires, passent plus tard qu'on ne le pense, de la lecture mécanique à la lecture intelligente, et que bon nombre d'hommes ne tirent pas d'un livre la vingtième partie des idées qu'il renferme. Quant aux idiots, on sait que par les méthodes ordinaires, le mécanisme, et à plus forte raison, l'esprit de la lecture, sont restés pour eux lettres closes.

Disons donc comment on doit s'y prendre pour faire pénétrer l'intelligence de l'idiot jusqu'à l'idée à laquelle les lettres et les mots servent d'enveloppe.

Dès qu'un enfant commence à lire des syllabes, et à mesure qu'il avance dans la lecture, tous les mots, et d'abord les noms à son usage et à sa portée, doivent être écrits, ou mieux imprimés sur des cartons, et on doit, dès qu'il les a lus, les lui faire placer sur les objets qu'ils représentent, comme *pain*, *vin*, *verre*, *couteau*, etc. Ensuite, on présente les objets à l'élève, et il faut qu'il en trouve le nom parmi un plus ou moins grand nombre de mots mis sous ses yeux.

Ce que l'on a fait pour les choses usuelles, on le continue pour une foule d'études rétrospectives, pour des choses de convention comme les figures, les couleurs, et en général, les notions déjà familières au sujet. On peut encore en ce moment donner la no-

tion de l'unité et de la pluralité, à l'aide des articles mis avant chaque mot : mais on sent que ce moyen, dont je borne à ceci l'application, est loin d'être épuisé pour quelques élèves, et ne sera pas encore applicable à d'autres; nous le retrouverons plus puissant quand nous entrerons dans le domaine des idées.

Ce qui importe pour le moment, c'est que l'enfant ne lise pas un seul mot sans le comprendre; et pour cela, il faut que ce mot soit d'abord un substantif, parce que la substance que ce mot représente frappe, avec le nom, les facultés perceptives du sujet. C'est une étude à faire en grand, et qui doit varier selon la condition sociale des élèves. Ne pouvant la limiter, et souhaitant au contraire qu'on en étende le cercle le plus possible, j'insiste pour que toutes les choses et toutes les personnes dont l'enfant peut avoir besoin, lui soient présentées corrélativement sous leur triple aspect de substance, et de nom, alternativement écrit et prononcé

Mais avant d'aller plus loin faisons halte pour nous orienter, pour voir la route que nous avons suivie et celle où nous allons entrer.

CHAPITRE XLII.

Des notions et des idées.

On a pu remarquer avec quel scrupule j'ai éloigné de l'exposition précédente le mot *Idée*, qui représente

tant de phénomènes divers, selon les écoles qui se sont chargées de le définir. Je l'ai dit dès le début, la théorie de Locke et Condillac qui fait procéder les idées des sens, est insoutenable pour quiconque fait une autre éducation que celle d'une *statue*.

Les idées sont toutes des phénomènes abstraits; elles sont de la nature de l'esprit, qui est parce qu'il est : *Entité* bien moins problématique que celle du corps, qui, lui, se modifie incessamment par l'absorption et les excrétions sous toutes les formes, l'esprit *est* plus positivement, plus individuellement que la matière.

Ce que l'on décore du titre d'idées sensibles, ce sont tout simplement des notions. Ce principe, implicitement posé dès le commencement de ce travail, a servi de limites à nos premières études, comme il servira de point de départ à nos secondes; son importance, dans la question de l'idiotie, est telle que je ne saurais le passer sous silence dans ce résumé rapide de ma méthode; car il est, avec la théorie de la volonté (dont je parlerai dans le traitement moral) la clef de tous mes travaux psychologiques.

Cette distinction, établie entre les notions et les idées, ne ressemble en rien à l'analyse (que je me garde bien d'entreprendre) des facultés intellectuelles proprement dites. Mais s'il est bon pour nous d'éviter ces analyses qui n'enseignent rien de pratique; si les abstractions que l'on appelle *attention*, *comparaison*, *jugement*, etc., ne sauraient être l'objet d'une éducation distincte et sans confusion; il n'en est pas de

même des opérations que ces facultés, réunies ou séparées, accomplissent. Ces opérations n'ont, elles, rien que de très-positif : leurs résultantes sont les *notions* et les *idées*.

Je vais essayer de dire les différences qui les distinguent, et dont j'ai tiré de précieux enseignements pour la pratique.

Et d'abord, les sens sont les agents immédiats des notions, l'intelligence est l'agent immédiat des idées. Mais la différence capitale entre une notion et une idée, c'est que la première apprécie les propriétés physiques des choses, et la seconde leurs rapports ; que l'une apprécie l'identité des corps, et l'autre leur corrélation réelle et possible. Ainsi, l'enfant mis en présence d'un objet inconnu acquiert par les sens les *notions* de la figure, de l'agencement, de la dimension, de la sonoréité, de l'odeur ou de la saveur de l'objet, mais il n'en acquiert l'*idée* que par l'intelligence des rapports possibles ou existants de cet objet avec les phénomènes qui lui sont ou qui lui peuvent devenir corrélatifs ; et, par exemple, un enfant ou un idiot, n'importe, acquerra très-bien la *notion* d'une clef, c'est-à-dire qu'il distinguera cet objet de tout autre, tel que table, marteau, etc., mais il n'aura l'*idée* d'une clef qu'autant qu'il connaîtra les rapports de la clef avec la serrure : l'*idée* est ici comme partout (dans l'ordre concret, bien entendu), la *résultante* du contact des deux *notions*, clef et serrure ; leur rapport, leur raison d'être, leur destination.

Par la *notion*, l'enfant distinguera la clef entre plusieurs autres, et toutes les clefs entre des objets différents ; par l'*idée*, il saura s'en servir, et le pourra même, dès qu'il en aura la *volonté*.

D'où il suit, que non-seulement les *notions* et les *idées* sont des résultats fort distincts d'opérations intellectuelles, mais encore que l'enseignement des *notions* doit précéder celui des *idées*.

Il résulte une seconde différence de cette première, c'est que la *notion* est une opération *passive* ou de *perception*, et l'*idée* une opération *active* ou de *déduction*.

Une troisième différence, c'est que la *notion* a pour base d'opérations les *sens*, tandis que l'*idée* procède du *raisonnement*. Enfin, une quatrième différence, c'est que l'on peut jusqu'à un certain point, mais presque toujours, contraindre les *sens* à percevoir une *notion*, parce que les sens sont susceptibles de direction matérielle, tandis que l'on ne saurait contraindre le *raisonnement* à fonctionner ; par conséquent, les *notions* s'imposent, mais non les *idées*.

En somme, je dis que les *idées* ne s'imposent pas, et j'ajoute qu'il n'est pas sûr qu'elles se transmettent. On peut provoquer la pensée chez son semblable, mais on ne l'éveille que dans sa limite de compréhension. Pour ma part, et quelques efforts que j'aie faits pour donner un démenti à cette assertion, controversable d'ailleurs, je n'ai jamais donné à un homme, idiot ou non, une idée ; j'ai présenté à son esprit des rapports de concret à concret, de concret

à abstrait, d'abstrait à abstrait, son intelligence a saisi ces rapports, a formulé la résultante ; l'homme, ou l'idiot, ont pensé, mais pensé *proprio motu.*

Tandis que les *notions*, il est bien évident qu'on les peut imposer presque à tout le monde, presque toujours. A des enfants qui n'avaient d'autres besoins que celui de rester dans le néant de l'abrutissement, j'ai bien certes donné des *notions*, je leur ai bien imposé l'obligation de discerner les choses par leurs propriétés sensibles, et d'appeler *rond* une figure circulaire, et *carré* une figure qui a ses côtés égaux et ses angles droits.

De ces distinctions, qui ne seraient que de misérables arguties, si elles n'avaient une valeur pratique, j'ai tiré les conséquences suivantes :

1° Les *notions* s'acquièrent par l'intermédiaire des *sens* ;

2° Les *idées* s'acquièrent par l'*induction* et la *déduction*, opérations purement intellectuelles.

Et j'ai conclu de ces deux propositions, que l'éducation de tous les enfants, et celle des idiots à plus forte raison, devait être commencée par l'étude des *notions* qui embrassent tous les phénomènes perceptibles par les *sens*.

Une fois acquises, ces *notions* seront autant de matériaux dont le rapprochement produira la *pensée* : pensée matérielle si l'on veut, idée sensible si l'on tient au mot ; mais idée propre, personnelle, distincte des on-dit, des préjugés, des routines ; idée résultant de la nature essentielle des choses, acquise

par la perception individuelle de chacun, et non par l'opinion d'autrui.

Quand il possédera les notions, l'enfant établira les rapports qui peuvent exister entre elles, il pensera ; sa pensée sera limitée, je l'avoue, mais il ne pensera pas avec sa mémoire, et ne sera pas un petit prodige, à la vérité. Et d'ailleurs, de ce qu'il n'embrassera pas encore les abstractions familières à l'homme, devra-t-on induire que son intelligence ne s'éveillera jamais? Non, certes. Laissez son esprit grandir dans le vrai, de la même manière, et par le même procédé intellectuel dont il a jugé les choses, il jugera les abstractions, et les hommes qui sont des abstractions vivantes. Avançons donc, calmes et confiants, dans cette voie où nous ne saurions faire un pas sans nous appuyer sur les bases immuables de la logique.

CHAPITRE XLIII.

Grammaire pratique.

Qu'est-ce qu'apprendre une langue? dit saint Augustin. Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots; c'est encore, ajoute-t-il, observer le sens de ces mots en particulier. L'enfant, continue-t-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe : il fait cette remarque, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui

montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai, ajoute-t-il encore, que la condition normale du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images; mais quelle attention d'esprit ne leur faut-il pas pour les discerner et pour les attacher chacune à son sujet. Les conditions normales du cerveau et l'attention de l'esprit par lesquelles saint Augustin explique les rapides et incalculables progrès que peut faire un enfant bien constitué n'existent pas, tant s'en faut, chez l'idiot : raison de plus pour que l'artifice d'une bonne méthode remplace les moyens naturels qui ne se trouvent pas en eux. Or, si la méthode peut quelque chose pour le développement psychologique d'un idiot, c'est surtout par l'étude rationnelle et grammaticale de la langue. Faire toucher du doigt et voir de l'œil le sens de chaque mot, c'est, comme le dit très-bien saint Augustin, non-seulement mettre dans la mémoire un grand nombre de mots; mais encore faire observer le sens de ces mots en particulier, c'est-à-dire donner une idée précise des choses et de tous leurs rapports possibles, c'est expliquer la vie en action à des enfants qui dépérissent sans cela dans l'inaction. Si quelques enfants idiots ne peuvent arriver jusqu'à ce degré d'instruction, si ce genre d'étude doit être limité à un petit nombre de phénomènes sensibles et journaliers, c'est un malheur auquel on devra se résoudre, après épreuve faite cependant de leur in-

capacité; mais le plus grand nombre d'entre eux peut profiter, et plusieurs peuvent amplement profiter de l'application de cette partie de ma méthode qui s'occupe de l'étude de la langue, dans ses rapports avec les réalités même de l'existence : grammaire incomplète et grossière si l'on veut; c'est la seule qu'ils puissent comprendre, c'est la seule qu'on doit leur présenter.

Mais dira-t-on, si les idées, phénomènes abstraits, ne s'imposent pas, comment peut-on les rendre sensibles?

Par la parole écrite et articulée; les mots représentent les idées : il faut donc enseigner à l'idiot à nommer chaque *chose* et chaque *idée* par un mot, comme on lui a enseigné à formuler les *notions* qui sont perçues par les sens.

§ I. — De la nomination.

Dans cette nouvelle carrière, l'application du substantif à l'objet est le dernier terme des notions, et le premier des idées ; par celles-ci l'enfant individualise ses perceptions, et prépare, comme je l'ai dit, des matériaux à sa pensée. La nomination des objets, c'est-à-dire leur appellation suivant leur genre, leur espèce, et leur individualité propre, est le dernier terme de cette longue chaîne d'opérations sur lesquelles les méthodes ordinaires passent trop légèrement, au risque d'ôter pour toujours à l'enfant cette originalité de perception qui crée les hommes

peu communs, et qui donne une valeur personnelle aux *natures* les moins douées.

La nomination étant le point de conjonction où aboutit toute notion et où commence toute idée, j'ai montré au chapitre de la lecture comment le nom peut être identifié avec la chose, et je n'ai presque plus qu'à me répéter ici. Il faut attacher le nom écrit, et prononcé à la chose; l'y attacher d'une façon indissoluble, par la parole et par l'écriture, par la pratique de tous les instants; il faut enfin que le nom écrit ou prononcé, réveille l'idée de la chose, comme la chose a suscité le mot. Mais j'ajoute : étant connus l'objet et son nom, on en fera apprécier les propriétés, (comme je l'ai dit au chapitre des NOTIONS), et les rapports possibles de qualité, d'action, de position et de composition.

Ce rapport de la chose avec ses propriétés, de la chose avec les personnes ou les choses qui peuvent entrer avec elle en contact utile, c'est là seulement ce que l'on a le droit d'appeler une *idée;* car l'enfant, répétons-le, n'a l'idée d'une chose que quand il en conçoit un rapport ou le plus grand nombre de rapports possibles. L'enfant qui voit un triangle rectangle le reproduira aisément, donc il en a l'*idée* dira-t-on? Et moi j'affirme qu'il n'en a qu'une *notion* tant qu'il ne sait pas les rapports constitutifs des lignes de ce triangle entre elles, ni ses rapports possibles avec les autres théorèmes de la géométrie élémentaire.

Aussi, pour étudier les idées concrètes comme

nous avons précédemment analysé les notions, devons-nous les présenter à l'idiot successivement, en ayant toujours soin de partir du connu pour arriver à l'inconnu : cet ordre est le suivant :

1° Du rapport de l'objet avec ses propriétés ou ses qualités, soit de l'*adjectif;*

2° De l'état d'être (1), ou de l'action dont l'objet est susceptible, soit par lui-même, soit par une impulsion étrangère, ou du *verbe* actif et passif;

3° Des rapports proprements dits, soit de la *préposition.*

En y joignant le *substantif*, dont je viens de traiter, nous aurons enseigné à l'idiot les quatre parties essentielles du discours, au moment même où il commencera à chercher un sens dans chaque mot; la *pensée* résultera donc, comme je l'avais dit, du rapprochement par l'esprit des *notions* acquises.

Si l'on m'objecte que l'on ne voit en tout ceci que matière, objets sensibles, idées sensibles, je répondrai franchement que je ne sais aucun procédé pour faire penser à un idiot des abstractions. D'autres, plus heureux, apprennent à leurs élèves à raisonner sur tout, et puis encore sur autre chose; je borne moi, mon ambition et mes espérances à n'entendre les miens parler que de ce qu'ils conçoivent par eux-mêmes. Des millions d'hommes vivent et meurent parfaitement heureux sans avoir disserté du fini et de l'infini, ne les plaignons pas; gardons notre ironie

(1) Locution vicieuse des grammairiens.

ou notre pitié pour ceux qui se souviennent au lieu de déduire : Narcisses de l'esprit, se mirant dans leur mémoire et croyant se voir penser.

§ II. — Des qualités.

Les qualités sont parties essentielles des choses : le nom en désigne l'espèce, le genre, la *spécialité*; l'adjectif en exprime les propriétés ou les qualités. Les enfants ne connaissent les objets que par leur usage, et en ignorent la plupart des qualités ou des propriétés physiques; ils n'apprécient les choses, et ne s'en servent, que suivant la routine, tandis qu'ils devraient les connaître en elles-mêmes, dans leur essence, afin d'en déduire, suivant leur génie personnel, toutes les applications qu'on en peut tirer. Il est d'autant plus utile de donner à l'idiot une idée nette et logique des qualités des objets, que la paresse naturelle de ses facultés intellectuelles le porte plus qu'aucun autre enfant, à s'en référer à l'usage dans l'appréciation des phénomènes intellectuels.

En partant des notions acquises par l'idiot, notions qui ont toutes pour objet (on doit s'en souvenir) l'appréciation des propriétés sensibles, on lui donne une idée de l'adjectif, tant sous le rapport pratique que sous le rapport grammatical. Pour cela, on répète, sur tous les objets qui entourent l'idiot dans la vie ordinaire, les exercices que j'ai indiqués aux chapitres de la COULEUR, du PLAN, de la DIMENSION, de la CONFIGURATION, et de l'AGENCEMENT; mais, tandis que ces

diverses propriétés étaient étudiées alors pour elles-mêmes, indépendamment des circonstances accessoires de la matière, ici, ces diverses notions seront recherchées simultanément, et appréciées toutes dans un seul objet. C'est ainsi que, mettant l'élève devant une table, il devra dire qu'elle est brune, ronde, montée sur quatre pieds ou sur un seul, et établir les différences qui la distinguent de telle autre table noire, carrée, etc. Cet exercice doit être fait, non-seulement en présence des choses, mais les mots à la main ou en les écrivant, afin que la corrélation du mot écrit et prononcé avec l'objet soit toujours constante, et que le concret éveille incessamment l'abstraction. D'ailleurs avec les enfants qui ne parlent pas pourrait-on agir autrement ?

Ensuite on écrit sur le tableau le nom de plusieurs choses, avec leurs qualités, en intervertissant les positions de chacune, comme *beau* livre, cheval *blanc*, *grand* arbre, couteau *pointu*, etc., et l'enfant en fait l'analyse sans voir les objets, ou en les désignant au milieu d'un grand nombre d'autres.

§ III. — De l'action.

Le verbe représente bien mieux l'*action* que l'*état d'être*, comme le disent la plupart des grammairiens ; car sans le verbe, rien ne se meut, ne se rapproche, ne se combine, ne se heurte : les hommes et les choses moins le verbe, c'est la mort.

Pour appeler l'attention de l'idiot sur la puissance du verbe, il faut presque toujours le lui faire d'abord

sentir en lui-même ; par exemple, en arrêtant le geste qu'il commence pour porter des aliments à sa bouche, on interrompra en quelque sorte l'appétit, pour que l'intelligence réponde. Mais cette réponse, si elle n'était pas verbale ou écrite, pourrait n'être qu'instinctive; et il est de toute nécessité qu'elle soit dictée par une opération de l'entendement. Pour cela on fait lire, ou mieux écrire à l'élève, le verbe qui exprime l'action ; des actes instinctifs on passe aux actes de relation ; on écrit sur un tableau, *frapper sur la table*, et il doit montrer d'abord le verbe écrit, et produire le mouvement indiqué, puis *vice versâ*.

Relativement aux temps des verbes je ne saurais prescrire de règle générale. Toutefois, il importe de ne pas les présenter confusément, ni en trop grand nombre. Et d'abord, l'infinitif me semble le temps le plus propre à donner l'idée absolue du verbe (1), parce qu'il laisse toute latitude à la compréhension et à l'action; l'impératif doit suivre, parce qu'il exprime un rapport préétabli et presque constant entre le maître et l'élève; le conditionnel (qui exprime aussi un grand nombre de rapports journaliers de récompense ou de punition), doit obtenir la préférence sur le présent, point difficile à saisir, et sur le futur, point indéfini. Généralement, on négligera le subjonctif, temps grammatical, qui est une grande richesse pour

(1) Les sauvages et la plupart des nègres ne connaissent point d'autres temps. Puis les idiots, comme les nègres, parlent presque toujours à la troisième personne, vice difficile à déraciner en eux.

la langue, mais un aussi grand embarras pour ceux qui l'apprennent que pour ceux qui sont chargés de l'enseigner.

§ IV. — Des rapports.

Si le verbe représente l'action, toute action a une résultante : en d'autres termes, toute *action* établit un *rapport* nouveau entre l'homme et son semblable, ou avec les choses entre elles. Ce *rapport* est exprimé par des *prépositions*, la préposition est donc une partie essentielle du discours, puisque sans elle on saurait *le fait,* mais non *les rapports*, *ni les conséquences* du fait.

On enseigne la préposition comme le verbe, avec cette différence que l'on procède plus par comparaison. Ainsi, l'on dit ou l'on écrit : mettre la bouteille *sur* la table, et l'idiot l'y met; mettre la bouteille *sous* la table, et il obéit, etc., établissant toujours plusieurs rapports à l'aide de plusieurs prépositions entre les mêmes choses ou entre les mêmes personnes, avec le même verbe.

Tout cela n'est pas la grammaire, je le sais; je sais aussi que plusieurs enfants idiots ou arriérés pourront, bien dirigés, aller plus loin; mais je n'écris que pour ceux qui ne peuvent se passer de ma méthode, et je laisse avec plaisir aux personnes qui m'auront compris, la satisfaction d'étendre et d'appliquer aux autres parties du discours, les principes que j'indique ici sommairement.

CHAPITRE XLIV.

De la mémoire.

Je ne veux pas rechercher si la mémoire est une faculté ou une aptitude, si elle est une ou multiple, et répartie comme appendice entre les facultés de l'intellect : que m'importent les théories là où je n'ai de place que pour les faits. Ce qui m'importe, c'est de montrer comment la mémoire, cette admirable opération qui évoque le passé au milieu du présent, qui donne la conscience du temps et des siècles, qui relie entre eux tous les actes de l'individu et de l'espèce; comment la mémoire, dis-je, cet intermédiaire de tout, est devenue l'agent de tout; comment la mémoire, au lieu de rester à la suite des facultés s'y substitue, les absorbe si on peut ainsi parler, et non-seulement abâtardit tous les produits de l'intelligence, mais frappe encore de son empreinte vulgaire les facultés morales qu'elle tarit dans leur origine en effaçant la spontanéité de l'individu.

Je résume en quelques mots cet acte d'accusation, le plus grave qui puisse être porté contre la génération présente (1). Dès qu'un enfant cesse de bégayer,

(1) Ce qui ne veut pas dire qu'il faut que chaque homme ne ressemble qu'à lui-même ; mais que ceux que leur nature élève au-dessus du commun ne doivent pas être impitoyablement refoulés jusqu'au dernier niveau, ou jusqu'à ce que mort ou folie s'ensuive, comme j'en ai vus. Faut-il citer Sauvage, l'inventeur de l'hélice, Ingres, forcé comme Lesueur et Poussin de s'exiler,

on le met, par la mémoire, en rapport avec les œuvres les plus abstraites et les plus inaccessibles à son esprit, à savoir : les fables, le catéchisme, la mythologie et la grammaire ; c'est ainsi que l'enfance, contrainte de se souvenir avant que de pouvoir penser, a déjà des mots tout faits, des idées toutes faites, avant d'en pouvoir apprécier la valeur ; elle récite l'abstraction et la morale avant de savoir distinguer le rouge du violet, avant d'avoir les notions grossières que possèdent les animaux ; et puis, on s'étonne qu'il ne sorte de dessous ce niveau que des esprits communs, qui se ressemblent tous par la pire des ressemblances, la *vulgarité* (1).

En fait, la mémoire est une aptitude que l'on doit subordonner à chacune des facultés. Tel possède la mémoire des nombres, qui n'a pas celle des abstractions; tel se souvient des lieux qui oublie les mots et les noms ; tel a la mémoire de la musique qui n'a pas celle des idées, etc. Les idiots se trouvent dans cette dernière catégorie, et j'en ai donné les raisons et les preuves au chapitre 39, § 3, de l'Ouïe.

Pour cultiver la mémoire d'un idiot, on l'exerce premièrement sur des phénomènes sensibles : ainsi, on lui demande un objet placé à quelque distance,

Chervin, mort misérable après avoir donné des millions au pays en faisant tomber les quarantaines et les lazarets, ou ceux qui, plus malheureux encore, n'ont pu achever leur œuvre ou l'ont vue passer à la postérité sous un autre nom. Voyez Éloge de Chervin, par M. Fr. Dubois (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1846, t. XII).

(1) En cela nos écoles ne font que continuer l'œuvre des parents.

et il l'apporte; on lui en demande deux, puis trois, puis quatre, puis en plus grand nombre ensemble, qu'il doit toujours choisir parmi beaucoup d'autres; ensuite on lui donne les mêmes ordres pour des objets placés dans une autre chambre, et bientôt après pour un temps progressivement plus éloigné du moment où l'on parle, comme cinq minutes, une demi-heure, une journée, etc. On lui commande, après cela, des actes personnels, comme de se laver les mains à telle heure, avant chaque repas, de se rappeler l'heure des promenades et du coucher; de dire à midi ce qu'il a fait le matin, puis chaque jour ce qu'il a fait la veille, pour que la réflexion de l'intelligence sur le souvenir s'accomplisse d'abord dans le cercle le plus personnel. Si l'on réussit, on l'étendra au *non-moi*, en commençant par le concret, et en finissant par l'abstrait, s'il est possible, toujours dans la même progression que pour les notions et pour les idées; mais, faut-il le répéter, l'enfant ne doit se souvenir que de ce qu'il conçoit : s'il reste borné, qu'il ne soit pas un perroquet.

De ce que la récitation de pièces de vers, le chant de quelques couplets offrent des ressources au médecin des maladies mentales, il n'en faut pas conclure que ces exercices soient profitables aux idiots. Si l'on comprend bien la différence qui sépare un aliéné d'un idiot, on se tiendra en garde contres ces tirades et ces chansons qui seraient ici, je ne crains pas de le dire, prescrites sans discernement. Quand on exige d'un aliéné qu'il apprenne et récite un

morceau de musique ou de poésie, que veut-on ? On veut le distraire d'une idée délirante par des idées justes ou élevées; par un rhythme puissant et attractif, on cherche et l'on rencontre donc souvent dans la poésie et dans la musique un dérivatif de la folie : mais pour les idiots qu'y trouve-t-on d'avantageux ? La musique, ils la recherchent parce qu'elle les dispense de penser et sentir, elle est presque toujours pour eux un véritable poison intellectuel; la poésie, la comprennent-ils, comprennent-ils un mot sur dix vers qu'on leur donne à réciter; et s'il récitent sans comprendre, ils s'habituent à parler sans comprendre, à ne pas s'inquiéter de comprendre; tout au plus gagnent-ils en mémoire ce qu'ils perdent en droite raison : si leur esprit manque d'étendue, ne lui ôtez pas sa rectitude, car ils ont l'esprit juste. Que postérieurement à sa première éducation on cultive la mémoire d'un idiot par des chants et des tirades, je ne m'y oppose pas, mais j'aimerai toujours mieux, pour ma part, leur enseigner des choses qui laissent des ferments d'idées dans leur intellect.

Je suis heureux de pouvoir rendre ici cet hommage à mon maître, Itard n'a jamais compris autrement que je ne le fais les fonctions de la mémoire, et je ne m'écarte en rien à cet égard de son excellente pratique, à laquelle je renvoie les personnes qui trouveraient mes formules trop impératives à cet égard.

Il ne me serait assurément pas possible d'entrer

à propos de la mémoire dans tout le détail des procédés que j'emploie pour développer cette faculté : autant d'enfants, autant d'anomalies. Aussi me bornerai-je à montrer comment on parvient à exercer cette faculté chez les êtres les plus bornés; le plus indiquera le moins. Si un idiot paraît dépourvu de souvenirs on commence par placer devant lui les mets qu'il doit manger, et après qu'on les lui a fait voir, et après qu'on les lui a nommés, (je suppose qu'ils sont choisis parmi ceux dont il a l'habitude, parmi ceux qu'il aime et qu'il connaît) on les enlève et on lui demande ce qu'il va manger. Il le dira, sinon la première fois, du moins après quelques expériences, surtout si l'on a soin de substituer aux mets qu'il a vu et qu'il préfère des aliments qui le flattent médiocrement, dans le cas où il ne se déciderait pas à en évoquer le souvenir. Si cette expérience réussit on se contente de le faire souvenir du menu immédiatement après chaque repas, puis quelque temps après, puis le soir, puis le lendemain. Ces souvenirs gastronomiques étant reconnus possibles, on donne à la mémoire un autre aliment. On demande à l'enfant un résumé de ce qu'il a vu, fait ou entendu pendant une heure, une matinée, une journée, la veille. On a soin de préparer la matière des questions que l'on se propose d'adresser à l'enfant de telle sorte que les choses, les actions, les paroles dont il doit rendre compte aient été de nature à attirer son attention : il y a pour ces exercices une sorte de mise en scène qui n'est pas à dédaigner, et sans laquelle les meilleures intentions

échoueraient inévitablement contre l'indifférence et la paresse de l'élève.

Enfin ce n'est que beaucoup plus tard que, par des images et par des récits arrangés exprès pour lui, on peut espérer que sa mémoire retiendra des faits et des idées qui laisseront dans son esprit un germe intellectuel ou moral. Commencer l'éducation de la mémoire chez un idiot par le songe d'Athalie ou le récit de Théramène, comme je l'ai vu faire, c'est de la démence Racinienne.

Ne perdons pas de vue d'ailleurs la fin de la mémoire, car la fin est la raison de toute chose. Au-dessus du brillant emploi qu'en font les hommes de loisir et les lettrés, la mémoire offre un usage moins brillant, mais plus utile, et cet usage qui est, je n'en doute pas, sa fin providentielle beaucoup plus que la récitation de poésies quelconques, c'est d'offrir à l'esprit des matériaux de comparaison dans le passé pour éclairer l'avenir. La mémoire propulsée dans cette direction a pour résultats finals la prévision, la prévoyance, le pressentiment (1), et par suite la constance dans les habitudes normales, le goût du travail utile, les connaissances positives qui sont d'une utilité pratique.

§ I. — Prévision, prévoyance.

Combien y a-t-il de maîtres qui se doutent de l'importance de ces deux facultés dans l'éducation? Com-

(1) L'éducation de cette faculté, qui est encore dans les limbes

bien en voit-on s'attacher à fixer dès le jeune âge le regard de l'esprit sur la succession des phénomènes passés pour en déduire l'avenir possible, probable, ou certain? La prévision qui recherche les circonstances favorables à l'individu, la prévoyance qui s'efforce de les préparer à l'avance et du plus loin sur son passage : double prescience, résultat de l'observation et de l'éducation, quel rang tenez-vous dans nos gros livres de pédagogie? Aussi, peut-on affirmer qu'à âge égal le fils du paysan, habitué à vivre dans le vrai, au milieu de la réalité, possède les facultés de prévision, de prévoyance, et même de pressentiment beaucoup plus que le collégien. Ce dernier ne commencera à prévoir qu'après s'être laissé aller à la dérive de toutes les circonstances qu'il aurait pu prévoir et éviter, si son éducation avait été moins libérale. Pour ce qui est de la prévoyance et de la prévision des choses grossières et courantes de la vie, la plus simple évolution de l'esprit vers les stéréotypes que garde la mémoire, suffit au commun des hommes pour les leur donner; mais lès idiots sont incapables des *fantasia* de la pensée qui court, vient, tourne, détourne, s'arrête, recommence. Sans même espérer qu'ils y arriveront à se livrer utilement, facilement à de pareilles évolutions, on doit leur ménager, par la ligne la plus droite, par l'habitude ou le besoin selon le cas, des percées intellectuelles sur le passé d'où ils puissent voir intérieurement comment ils ont fait

chez les hommes ordinaires, faute d'une bonne éducation, ne peut trouver place ici.

dans telle occasion, et ce qu'ils peuvent faire actuellement ou tout à l'heure par analogie ; surtout quelles sont les circonstances antérieurement éprouvées qu'ils doivent rapprocher d'eux dans leurs entreprises, et quelles ils doivent éloigner.

Que le lever, le repos, la promenade, les occasions les plus vulgaires, servent d'abord à ces sortes d'exercices. L'enfant s'habille, il lui faut une veste : où est-elle? là ; comment y atteindre? cherchez ; Voulez-vous manger, Rémond? où place-t-on le pain, les fruits? cherchez ; l'allée que nous parcourons d'ordinaire est obstruée par un banc ; on ne peut détourner dans les plates-bandes sans fouler aux pieds les fleurs ; il faut détourner ce banc, comment faire? cherchez ; on lui dit de chercher, on le contraint de chercher, mais en réalité, Rémond ne cherchera pas seul, et son Maître d'abord, trouvera pour lui sans qu'il puisse le soupçonner ; mais peu à peu Rémond prévoit qu'il faut se ménager un point d'ascension pour arriver à une certaine hauteur ; que tels ou tels obstacles ne peuvent subsister sur son chemin sans être tantôt tournés, tantôt élevés, etc... Plus tard, il n'aura pas de souliers propres en se levant s'il n'a pas dès la veille demandé qu'on les lui cirât, et ce qu'il mangera à son déjeuner ne sera guère de son goût s'il pas pensé à le commander, c'est sa faute; plus tard il n'aura pas de quoi acheter en route un rafraîchissement, faute d'avoir pensé à prendre de l'argent sur lui, faute d'en avoir gagné par son travail de la matinée, faute de savoir compter (erreur

qui lui a fait donner tout ce qu'il avait de monnaie sur lui en échange d'un joujou de vingt-cinq centimes); la marchande s'est moqué de lui; il ne peut par la plus grande chaleur se désaltérer avant d'être rentré chez lui; c'est sa faute, que n'a-t-il prévu le cas, le besoin, les circonstances? c'est sa faute, toujours sa faute.

Ce ne sera pas la mienne si l'on ne comprend pas combien est importante cette partie de l'éducation de l'idiot: ne pas développer en lui la prévision et la prévoyance, c'est le livrer en proie à la première circonstance, au premier besoin; lui donner cet éveil, cette inquiétude logique à double vue, c'est le rapprocher autant que peut se faire du type de l'espèce, Janus à deux visages.

§ II. — Arithmétique.

L'arithmétique est la science des nombres: son but est le calcul; son principe, l'unité réelle ou conventionnelle; sa base, la numération; ses moyens ou ses opérations, l'addition, la soustraction, etc.

Telle est en peu de mots cette science qui atteint, qui mesure toutes choses, et qui dépasse d'un trait de plume les limites de l'immensité. Telle est la science qu'il s'agit de rendre intelligible à nos inintelligents élèves, non pour les initier aux abstractions des nombres, mais pour les familiariser avec les quantités appréciables par eux dans la vie pratique: ainsi resserrée dans le champ de la réalité, notre étude ne

jettera pas de ces éclairs qui éblouissent sans rien féconder souvent ; mais elle pourra répandre sur de médiocres existences la clarté bienfaisante du raisonnement appliqué aux choses positives.

Partant, comme toujours, de ce principe fondamental, que rien ne doit être fait pour la vanité, mais pour l'utilité, j'ai réduit l'arithmétique à la science des nombre sensibles ; je n'enseignerai pas l'abstrait à des êtres qui ont à peine la notion du concret ; je leur ferai palper des chiffres comme je leur ai fait manier une pioche.

J'ai dit comment on jette habilement au milieu de la lecture les première notions d'unité et de multiplicité. Les nombres ne peuvent avoir de valeur pour l'idiot qu'autant qu'ils sont représentés par la pluralité des choses. A cet effet, les premiers objets venus sont bons ; mais un *compteur* est préférable à tout pour commencer à leur apprendre la numération. Ce compteur, qui ne diffère pas beaucoup de ceux qui sont en usage pour le jeu de billard, se compose de boules *numérotées* jusqu'à cent, et passées dans des broches qu'on doit avoir la facilité de déplacer de manière à pouvoir en retirer les boules, et à n'en laisser qu'une ou deux à volonté. Pour mes élèves, 1, 2, 3, 4, doivent être des choses avant d'être des quantités, l'idée du nombre précédant toujours celle du chiffre, comme il arrive aux enfants de connaître les mots avant de les lire. Du reste, si cette théorie du calcul est invariable, la pratique de mon enseignement doit varier selon les in-

dividus auxquels elle s'adresse. Voici comment je l'ai simplifiée.

Deux ordres d'opérations dominent toute l'arithmétique, la numération et la composition et décomposition des nombres.

La numération, servant de base au calcul, doit nous occuper la première, mais non dans l'ordre abstrait, je le répète. A cet effet, je fais nombrer des quantités qui, grossies ou diminuées, rendent sensible l'ordre progressif des chiffres. C'est ainsi que de 1 à 2, l'unité matériellement ajoutée à la quantité première a été représentée sur des objets par son signe mathématique.

Je ne parlerai que pour mémoire de la difficulté que les élèves éprouvent à affecter un nom à chaque chiffre isolé jusqu'à 9 : c'est une affaire moins de méthode que de pratique et de mémoire. Toutefois, il importe de distinguer ces neuf chiffres en trois séries. La première va de 1 à 4, la seconde embrasse les trois chiffres 5, 6, 7, qui ont un rapport de prononciation, et dont les différences de figure sont par conséquent plus difficiles à saisir (ce sont les derniers irrévocablement appris). La troisième comprend 8 et 9, et sont sus plus tôt.

§ III. — Numération.

Arrivé là, l'appellation successive des chiffres, ou numération, n'offre plus que trois anomalies. La première, qui consiste à nommer d'un seul nom des nombres des deux chiffres, comme 13 ; la seconde est

d'attacher aux chiffres une valeur de position décuple de leur valeur absolue; la troisième de reporter, dans certains cas, au premier chiffre une partie de la valeur du second, comme dans 72, 93, etc. J'ai rendu la première de ces anomalies moins sensible, en faisant dire :

1 et 0	s'appellent	dix.
10 et 1	—	onze.
10 et 2	—	douze.
10 et 3	—	treize.
10 et 7	—	quatorze.
10 et 5	—	quinze.
10 et 6	—	seize.
10 et 7	—	dix-sept.
10 et 8	—	dix-huit.
10 et 9	—	dix-neuf.

Et puis pour la seconde difficulté :

1 et 0	s'appellent	dix.
2 et 0	—	vingt.
3 et 0	—	trente.
4 et 0	—	quarante.
5 et 0	—	cinquante.
6 et 0	—	soixante.
7 et 0	—	soixante-dix.
8 et 0	—	quatre-vingts.
9 et 0	—	quatre-vingt-dix.

Mais cette nouvelle nomenclature, qui présente déjà des quantités inappréciables au simple regard, s'entremêle à la première, et on est obligé de la simplifier. Divisant mes dizaines en trois catégories, les noms de 10 et 20 sont confiés à la mémoire seule qui

les retient. Ceux de 30, 40, 50, sont appuyés sur la prononciation de leur racine 3, 4, 5, qui commencent les noms de 30, 40 et 50. De mémoire, j'enseigne 60 et 80, au-dessous desquels, écrivant 70 et 90, le souvenir a bientôt fait dire soixante-dix et quatre-vingt-dix.

Mais suffit-il de faire nommer chaque chiffre? non; il faut de plus les rattacher, les souder en quelque sorte entre eux, par la mémoire, afin de former la chaîne continue et progressive de la numération. Pour atteindre à ce but, j'ai écrit en regard les deux colonnes suivantes, que j'ai fait imperturbablement répéter en suivant du doigt; et en faisant passer à leur rang tous les chiffres de la seconde colonne devant chaque nombre de la première.

10	1
20	2
30	3
40	4
50	5
60	6
70	7
80	8
90	9

Quand je commence à m'apercevoir que l'ordre de la numération a laissé trace dans la mémoire, j'écris entre ces deux colonnes 45, et l'élève dit *quarante-cinq;* 78, et si l'élève hésite à dire *soixante-dix-huit*, je le reporte à la colonne de progression des dizaines que j'ai donnée plus haut.

On remarquera que j'ai évité 72, 95, etc., troi-

sième difficulté que j'aborde à part quand la numération est apprise.

Des trois difficultés que représente la numération, reste la dernière, celle qui consiste à nommer un nombre de deux chiffres dont le second emprunte une partie de sa valeur à l'autre, comme 71, 96, etc. Cette dernière difficulté offre, comme on le voit, la réunion de deux autres, réunion qui consiste à donner alternativement, puis tout à la fois, une valeur décuple, centuple, etc., aux chiffres en raison de leur position, et à réunir deux chiffres sous une appellation commune. Je les ai placées, ces deux difficultés, déjà vaincues isolément, à droite et à gauche sur deux colonnes progressives auxquelles je renvoie successivement les élèves lorsqu'ils ne peuvent nommer le nombre que j'écris au centre du tableau. De cette manière, ce n'est pas moi qui leur dis que 7 et 3 réunis font 73; 9 et 4, 94, c'est bien eux seuls qui le trouvent, partie à droite, partie à gauche, sur nos colonnes de progression, ce sont eux qui en font la somme dans leur tête. Toutefois, ce travail est plus mécanique qu'on ne pense, et je ne le présenterai pas comme un exemple d'opération intellectuelle.

§ IV. — Calcul.

J'en dirai presque autant du calcul, qui ne doit point être pour les idiots un tour de force, et que je leur enseigne s'ils le comprennent, et si l'on peut

espérer de le leur voir l'appliquer dans la limite des choses de leur vie pratique.

Comme j'ai pris l'unité pour base de la numération, j'ai pris la dualité dans ce qu'elle a de sensible pour mes élèves comme base du calcul ; mais pourquoi deux et non pas trois, ou cinq, ou dix?

1° Parce que 5 est un groupe plus distant de l'unité ;

2° Parce que 5 et 10, générateurs du système décimal, ne sont point des diviseurs perceptibles par les sens ;

3° Parce que 2 est la formule sous laquelle se rangent plus volontiers les choses, et que cette formule a un nom, une réalité propre qu'on appelle une *paire ;*

4° Parce qu'une paire d'une infinité de choses, appréciables pour les enfants, a une existence aussi nécessaire que l'unité. Ainsi, que faire d'un soulier? Pour marcher, il en faut deux, une paire. La paire a donc pour eux une valeur personnelle, propre, indivisible.

Partant de là, je mets les chiffres sur deux colonnes :

Impairs.		Paires.
1	. . . .	2
3	. . . .	4
5	. . . .	6
7	. . . .	8
9	. . . .	10

Puis, leur faisant lire les mots inscrits en tête des

colonnes et leur en expliquant les rapport avec tous les chiffres, ils disent *un* impair, *deux* paires, *trois* impairs, *quatre* paires, etc., puis *un* impair, *trois* impairs, *cinq* impairs, etc., et *deux* paires, *quatre* paires, etc. Cela énoncé, en indiquant du doigt chaque chiffre, je leur fais ôter leurs souliers, par exemple, et je leur adresse ces questions :

D. Combien as-tu de souliers? *R*. Deux.

D. Combien cela fait-il de paires? *R*. Une, etc., etc.: mais je ne me borne pas à un exemple, je le varie au contraire à chaque leçon.

Les combinaisons par trois, quatre et cinq dérivent, comme on sait, de la précédente, et s'apprennent ensuite.

Le procédé n'est pas brillant j'en conviens, mais il est sûr, car il ne présente à l'enfant que des rapports qui tombent sous les sens, et que la vue et le tact peuvent vérifier. Si quelques idiots ne vont guère plus loin en fait de calcul, beaucoup d'autres deviennent susceptibles d'exécuter les règles d'arithmétique et de les appliquer. Mais ici se trouve un écueil que je ne saurais me dispenser de signaler : en exerçant un idiot à composer et à décomposer des nombres, on peut arriver non-seulement à des résultats satisfaisants, mais encore à des résultats aussi imprévus que déplorables; à force de fixer son attention sur le mécanisme des rapports qui lient les nombres entre eux dans la numération, mécanisme qui stimule souvent l'exercice des plus hautes facultés intellectuelles, on donne à l'idiot une aptitude exclusive pour le calcul, aptitude

qui lui est toujours inutile, et hors de laquelle son esprit retombe dans le néant. Commandez-lui d'accumuler des masses de nombres sur un nombre donné ou de les en extraire, son aptitude mécanique aux combinaisons de ce genre lui fera résoudre de tête et sur-le-champ ces combinaisons qui demandent à tout le monde une plume et du temps; mais interrogez-le sur ses goûts, sur ses habitudes, sur ses travaux, sur ses idées; suivez-le dans les autres manifestations de la vie, vous retrouverez l'idiot ou l'imbécile borné sur toutes les autres chefs intellectuels : on a étourdi des Académies tout entières avec de telles merveilles, et il est bon de démasquer ces petits prodiges pour qu'ils ne se reproduisent plus, au moins à titre de génies. La déception à cet égard est d'autant plus lourde, que cette aptitude se rencontre quelquefois naturellement dans les idiots, comme l'aptitude à la musique : qu'on se le tienne pour dit, et que l'on en profite.

D'ailleurs, dans les cas même où l'idiot manifeste une certaine aptitude mathématique, il est fort rare qu'on puisse lui donner l'idée de l'application des nombres aux besoins usuels de la société et même à ses propres besoins: or c'est là seulement où doivent tendre les études d'arithmétique qu'on leur impose pour eux et non pour les faire briller.

Ainsi, quand l'idiot connaît la numération jusqu'à un nombre illimité, mais que l'on doit choisir en rapport avec ses besoins; quand l'idiot a composé et décomposé ce même nombre par pair et impair, par

trois, par quatre, par cinq et par dix, doit-on au plutôt, ou mieux en même temps, s'attacher à lui faire représenter par ces mêmes nombres des quantités, des poids, des dimensions, des volumes, des distances, des capacités, enfin des valeurs. On ne saurait alors pousser l'étude trop loin, car c'est là une étude positive ; on ne saurait craindre que l'aptitude mécanique fonctionne seule, car toutes les opérations auront pour base, des sensations nettement perçues et des notions précisément acquises; l'enfant saura compter autant que son degré d'infériorité le lui permettra, autant qu'il en aura besoin dans ses rapports avec ses semblables, autant qu'il le pourra positivement.

§ V. — Application du calcul.

On voit par cet exemple que l'abstrait doit être retranché autant que possible du calcul. Nos élèves comprendront d'autant mieux les quantités, qu'ils les verront et les palperont. D'ailleurs, dans la réalité de la vie, le calcul revient toujours à des quantités tangibles, qui sont toutes représentées par la monnaie; et c'est au calcul de la monnaie, comme valeur conventionnelle, que doivent être ramenées toutes les études arithmétiques de l'idiot.

De cette représentation de toutes les valeurs par le signe monnaie, résulte la nécessité d'en donner la connaissance sous ces deux rapports : 1° connaissance de la valeur intrinsèque de tous les signes monétaires

usuels ; 2° connaissance de la valeur de la monnaie relativement au plus grand nombre possible de produits échangeables contre elle. Pour enseigner à l'enfant la valeur intrinsèque de tous les signes monétaires usuels : 1° on les lui fait distinguer par leur couleur, leur forme, leur poids, leur substance, leur nom ; 2° on les place en regard les uns des autres, comme j'ai montré à placer les dixaines, les centaines, les mille en regard de l'unité, etc., etc. Pour donner à l'instant le sentiment et la connaissance de la valeur des signes monétaires, et corrélativement le sentiment et la connaissance des produits qui s'échangent et se consomment, il n'y a pas d'autre procédé que de lui faire pratiquer à lui-même ces échanges de produits contre le signe monétaire. Pour cela on peut commencer chez soi, en famille, afin d'entrer dans toutes les petites impossibilités que présentent ces premiers essais ; mais l'enfant est si habitué à *recevoir*, dans la maison qu'il habite, sans rien *donner* en échange, que l'on s'expose à ne pas être compris si l'on n'introduit ce nouveau genre de rapports très-habilement. Il sera presque toujours préférable de trouver tout proche un voisin, un marchand qui, connaissant l'enfant depuis longtemps pour l'avoir vu porté, puis conduit par sa bonne, s'intéresse à sa position, et veuille bien se prêter aux petits manéges que nécessite son éducation financière.

Le moment de commencer cette expérience, et l'objet sur lequel elle portera, ne sont pas indifférents.

Choisir un moment où l'enfant est calme, soumis, attentif, attendre que l'enfant ait désiré un objet que l'on se procure chez le voisin, ce sont autant de garanties de succès. Il demande un sucre d'orge; vous lui répondez que vous n'en avez pas; il en demande de nouveau, vous dites qu'il y en a chez le marchand, et vous l'y conduisez ou l'y faites conduire, selon le cas (s'il est conduit, que la personne qui l'accompagne reste passive pendant que se passera la scène suivante). Je suppose d'ailleurs que l'enfant n'entre pas dans cette boutique pour la première fois; sa famille s'y approvisionne, il a vu sa bonne et tous les acheteurs prendre la marchandise et donner en échange leur argent; on lui aura fait remarquer que cela ne se fait pas autrement, etc. Il y entre sans défiance, plein du désir qu'il regarde déjà comme satisfait, et demande du sucre d'orge, ou montre ce qu'il désire, s'il ne sait parler. En ce moment le marchand, du meilleur air, en prend un bâton, le roule dans du papier (de peur qu'il ne soit mangé avant que la leçon ne soit donnée) et le remet gracieusement aux mains de l'enfant. Celui-ci remercie ou non, s'apprête à sortir, se retourne, fait quelques pas; mais avant qu'il ait gagné la porte, le marchand le prend par le bras ou par la veste, le ramène près du comptoir et lui demande le prix de son sucre d'orge. L'enfant n'a pas d'argent, l'industriel reprend sa denrée sans se fâcher, au contraire, assurant à l'enfant qu'il sera enchanté de lui donner un sucre d'orge toutes les fois que l'enfant pourra le payer:

personne ne prend rien ici sans payer, sans quoi la boutique serait bientôt vide, etc. L'enfant rentre chez ses parents conter ses doléances; on donne raison au marchand. On explique de nouveau à l'enfant que ce dernier est dans son droit, et que lui, acheteur, doit payer ce qu'il veut consommer avec de l'argent. Mais il n'a pas d'argent, il ne sait pas compter l'argent, etc... selon le point où en est arrivé l'élève, on lui promet de lui donner la monnaie dont il a besoin pour acheter son sucre d'orge, s'il reconnaît une pièce de vingt-cinq centimes d'avec une de cinquante, des pièces de un, de deux, de cinq, de vingt francs; s'il compte autant de sous qu'il y en a dans telle pièce d'argent, s'il sépare quarante sous en deux quantités égales, et s'il trouve ces quantités, en comptant de tête ou à la main, etc., etc... il finira toujours (à moins de résistance et de mauvais vouloir) par gagner le prix de sa peine, qu'il s'empressera d'échanger contre le sucre d'orge désiré, et le marchand s'empressera de lui *vendre* un sucre d'orge, en insistant encore, lui aussi, sur la nécessité du *prix* dans *l'échange*, etc...

Ce seraient des jeux pour un enfant ordinaire; c'est une étude pour un idiot, étude d'autant plus pénible qu'elle ne portera pas toujours sur des objets de fantaisie, et que souvent la satisfaction d'un besoin réel, impérieux, dépendra du succès. L'échange, en outre, ne tardera pas à se compliquer. L'enfant a gagné cinquante centimes avec lesquels il devra acheter son déjeuner. S'il commence par

acheter des fruits, et s'il en achète pour toute la somme, ou la donne entière au fruitier, au lieu de garder deux sous pour le boulanger, ce dernier refusera net de donner son petit pain si on ne le paye; et l'enfant, auquel un fruit ne saurait suffire pour attendre le dîner, se persuadera aisément dans sa demi-abstinence qu'il devra garder désormais quelque argent pour acheter les choses essentielles, etc.

Ceci n'est-il pas compris?.... Je remplirais un volume de semblables détails, que l'on ne me comprendrait pas mieux. J'ai aujourd'hui des élèves qui comptent, gardent et dépensent leur argent à propos, vont au marché, chez le boulanger, chez le boucher, chez le fruitier, etc., etc... et ne se tirent pas trop mal de leurs petites emplettes : élèves sur lesquels le contrôle maternel devient chaque jour moins nécessaire. Pour eux mon ambition, à l'égard de l'enseignement du calcul, ne s'est pas élevée plus haut, je l'avoue.

§ VI. — Histoire naturelle.

Lorsque je parle d'enseigner l'histoire naturelle à des idiots, à de véritables idiots, je ne voudrais pas que l'on pût croire qu'il s'agit de les initier aux différences et aux analogies qui séparent ou rapprochent les espèces d'apparences les plus diverses ou les plus analogues, selon le bon plaisir de tel ou tel analyste, ou suivant les doctrines anatomiques les mieux fondées. Pour moi, c'est-à-dire pour mes élèves, l'é-

tude de l'histoire naturelle, subordonnée à l'utilité qu'ils pourront en retirer, comme toutes leurs autres études, doit être dirigée vers le double but où ont convergé jusqu'à présent tous mes efforts : le premier, d'étendre le domaine de leurs connaissances positives ; le second, de limiter les objets de leur investigation aux phénomènes qui peuvent avoir pour eux (en outre de l'avantage de développer leur intelligence) le mérite beaucoup plus précieux, à mon sens, de concourir à la satisfaction de leurs plaisirs et de leurs besoins.

Ce double but serait dépassé, et dépassé sans aucun avantage probable pour l'objet qui nous occupe présentement, si l'on cherchait à initier l'idiot aux analyses subtiles de l'anatomie comparée des animaux, et des classifications des plantes, des minéraux, etc..... Au contraire, si l'on veut bien se borner, d'une part, pour le règne animal, à faire distinguer les individualités les plus tranchées en leur assignant leurs formes, leurs couleurs, leurs dimensions, leurs qualités, leur utilité ou leur agrément ; et d'autre part, pour le règne végétal et quelques minéraux usuels, à faire apprécier les différences de forme, de croissance, de feuillage, de fleur, de fruit dans les premiers, et dans les seconds les différences de couleur, de malléabilité, de ductilité, de sapidité, d'odeur, etc..., et les différences d'usage dont ces objets sont susceptibles ; prenant, en un mot, la *nature* par son côté usuel, pratique et évidemment sensible, on sera étonné des progrès que peut faire un

pauvre idiot dans l'étude des phénomènes naturels, et de la variété des connaissances qu'il peut s'assimiler utilement, c'est-à-dire pour en tirer un profit direct dans sa vie positive.

Pour cela il faut le mettre aux prises avec les phénomènes : 1° dans leurs manifestations les plus extrêmes ; 2° dans leurs manifestations appropriables à ses besoins ; 3o dans leurs manifestations de forme, de couleur, de beauté, etc....

Ainsi, relativement à la connaissance des animaux, on ne les lui divisera pas en mammifères, etc...., ni même en herbivores, carnivores, etc....; on lui fera donner du pain à un éléphant et à une gazelle, caresser la tête d'une girafe qui se penche pour avoir un morceau de son gâteau, et en jeter des miettes au paon qui fait la roue et crie. Le daim qui se promène, le jaguar qui s'élance en montrant ses crocs blancs, la hyène qui erre les yeux flamboyants, la fouine qui se glisse comme un trait, l'ours qui grimpe ou se vautre, le serpent qui s'enroule et se tord, le coq de bruyère qui brille à côté du vautour gris au col écarlate et comme saignant, voilà les contrastes qui saisiront l'enfant malgré lui, et s'imprimeront, d'abord à l'état de notion vague dans son esprit, j'en conviens ; mais qui finiront par servir de matière à des opérations actives de son intellect. On devra, d'ailleurs, avoir soin de les lui offrir vivants, ces contrastes, et plus que vivants, mouvants, animés, passionnés. Le lion couché derrière ses barreaux ne diffère pas beaucoup d'un gros chien, mais s'il se redresse, rugit et

bat de sa queue ses flancs retentissants, nul, pas même l'idiot, ne saurait échapper à l'impression que la puissante bête fauve communique avec ses sauvages émanations.

Que si ces richesses extrêmes de la nature vivante ne sont pas réunies autour de vous, ne vous croyez pas pour cela dispensé d'agir, car la nature est plus riche que notre imagination; et voyez plutôt? Ne pourra-t-on pas présenter à l'idiot: ici, le contraste du chat et du chien, du lapin et de la couleuvre privée, du moineau et de la poule, etc....; là, le contraste du cheval et du bœuf, du mouton et de la chèvre, du rat et du furet, de l'oie et du dindon, du corbeau et du papillon? Que sais-je? Il n'est pas de chaumière où il ne soit pas possible de rassembler les saisissants contrastes de la vie, avec lesquels l'enfant devra établir des rapports vivants, nettoyant l'habitation de ses animaux, leur donnant à manger, etc.... A cet effet, on commence par familiariser l'enfant avec des animaux aussi privés et aussi doux que la prudence et le besoin le conseillent; on lui enseigne leurs noms, leurs formes, l'usage ou l'agrément reconnus de chacun; on intéresse l'enfant à leurs besoins, on lui crée des devoirs vis-à-vis de ces animaux, comme de les nourrir, de les rapproprier, etc...; il devra ainsi y penser le matin, le soir, et ses maladresses, ses imprévoyances seront autant de leçons qui lui donneront à réfléchir et qui le prépareront à établir des rapports plus subtils de lui à des individus de sa propre race.

Dans les cas, assez rares d'ailleurs, où l'idiot est enclin à imiter les voix animales, et dans les cas plus fréquents où l'idiot est agité de mouvements mécaniques ou disposé à en contracter, on évitera au premier la fréquentation habituelle des animaux, et surtout des oiseaux dont le cri est facile à imiter ou saisissant, et on éloignera pour toujours le second des lieux où les singes, les écureuils, les perroquets font, les uns leurs grimaces et leurs gambades, les autres leurs roues et leurs tours de force sur des perchoirs.

Et pareillement, l'étude des végétaux ne doit pas être présentée avec ses aspérités grecques et ses caractères microscopiques. Que l'idiot distingue d'abord le chêne de la pervenche qui court sur sa souche, le cerisier du fraisier, surtout quand ils sont l'un et l'autre couverts de fruits, le chou de l'asperge, la rose du jasmin, le lilas du réséda, en faisant contraster à la fois la forme et le parfum. Et puis, que l'enfant bêche, pioche, remue la terre, qu'il sème, plante, déplante, arrose, ne fût-ce que sur une fenêtre, et qu'il puisse apprécier la différence du radis à la marguerite qu'il aura semés, arrosés, vus croître chaque jour côte à côte dans le même pot. Sans doute l'idiot ne fera pas sur son fraisier une étude aussi complète que celle qui sert d'introduction aux *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre; mais il déduira de ces rapports journaliers un grand nombre d'idées relatives à ses besoins, et d'autres qui développeront en lui des goûts, des préférences, d'où

suivront des satisfactions et un bonheur relatif. Ce que je dis à cet égard est fort incomplet, mais ce n'est qu'en général que je puis en traiter ici ; dans la pratique, le Maître donnera, sur ce thème, carrière à son esprit d'invention, d'analyse et de rapprochement (1). Une dernière remarque : on ne devra abuser des plantes odorantes, même comme objet d'étude, dans aucun cas, et quand on aura à faire à un sujet agité ou susceptible de tomber dans des crises nerveuses, il faudra les éloigner indistinctement du jardin où l'on exercera l'enfant.

§ VII. — Cosmographie.

Si la plupart des enfants idiots ou simplement arriérés peuvent être familiarisés avec les quantités par l'étude de la numération, et avec les valeurs par celle du calcul, par le maniement, par l'usage gradué des monnaies, et par les échanges progressivement plus compliqués que l'on peut exiger d'eux, il n'est pas plus difficile de leur donner des connaissances positives relativement à leur position géographique sur la surface de la terre, et une connaissance suffisante du ciel et des globes qui en décrivent les magnifiques courbures. Seulement je prie les personnes

(1) Il ne fera pas mal de lire les écrits de Fourrier et de son élève Toussenel, sur la symbolique de l'histoire naturelle. Bien s'en faut que tout cela soit applicable pour nous ; mais c'est largement vu, ingénieusement déduit, et beaucoup plus amusant que les romans à la mode.

qui voudraient tenter de faire entrer les idiots dans cet ordre de connaissance, où les sens ne sont pas les seuls agents de perception, et où les hypothèses les plus hardies, et les plus opposées souvent aux sensations, servent de bases à la déduction, je les prie de commencer leur tentative d'enseignement, par le commencement; non point par le commencement des éléments de cosmographie tels qu'on les imprime à l'usage de la jeunesse; mais par le commencement logique de la cosmographie, telle qu'elle apparaît aux sens de l'enfant; car l'enfant ne connaît avec précision rien de ce qui est hors de la portée de sa main, le tact étant pour lui le sens vérificateur et correcteur des illusions de sa vue encore inexpérimentée.

Pour donner des connaissances en cosmographie plus ou moins étendues, mais précises et positives à un idiot, on commencera donc précisément au rebours de ce qui se pratique ordinairement; et au lieu de lui raconter la forme, la dimension, la marche des astres, l'emportant ainsi bien loin de sa sphère de perception, on le fera partir du point où précisement il se trouve.

On se rappelle ce que j'ai dit, chapitre 39, au sujet des dimensions et des distances; c'est à ce point là juste qu'il faut revenir, ou plutôt c'est au point où l'enfant en sera resté de cette étude qu'il faut la reprendre pour lui donner la direction nécessaire à l'enseignement de la cosmographie. Un mètre à la main, un mètre dans la poche partout où vous allez,

mesurant, comparant de tous côtés les dimensions et les distances, vous aurez bientôt intéressé votre élève à savoir le plus ou moins grand, le plus ou moins court ou long. S'agit-il d'un gâteau, d'une joujou, d'une promenade, d'un poids à porter d'ici là, plus ou moins loin, votre élève ne s'y trompera pas longtemps. Que s'il ne discerne ni ces dimensions, ni ces distances dont le choix peut flatter ses goûts ou leur répugner, que parlez-vous de cosmographie? Si l'enfant au contraire apporte un certain discernement dans ses appréciations des dimensions et des distances usuelles, faites-lui en comparer ensuite qu'il ne le touchent point. La longueur de la chambre comparée àsa largeur, puiscomparée à telle et telle autre pièce de l'appartement; puis la longueur relative du jardin et de la cour, et leur position en regard de la maison qu'il habite; puis la longueur de telles rues et leurs positions relativement à la maison; puis progressivement la topographie de la ville entière. Après cela, tel village est le but d'une promenade courte, tel autre vous sert de halte après une promenade plus longue, dans quelles directions se trouvent-ils par rapport à la ville, et relativement entre eux, et où mènent-ils? on va plus loin si l'on peut, on prend même la diligence; mais on ne saurait aller ainsi bien loin; alors force est de recourir aux globes et aux cartes. Celle du département, d'abord, en se plaçant bien précisément au point que l'on habite, vous guide dans ce voyage à vol d'oiseau, mais n'allez pas trop vite; et si vous

ne pouvez faire le tour du monde, si vous restez en chemin, que du moins votre retour soit assuré ; si l'élève ne peut revenir lui-même du point où il se trouve à son habitation en passant par tels, tels et tels lieux, il n'a rien fait de bon, ni vous non plus, Maître.

Et ensuite, que les idiots n'aient pas une idée juste de ce qu'est le soleil, la terre, la lune, les étoiles, cela n'a rien de bien alarmant; ils partagent cette fraction de leur idiotie avec Socrate, Platon, Aristote et autres idiots (selon les inventeurs de l'idiotie partielle), qui nous valaient bien. Mais que si l'on veut absolument les initier aux dernières hypothèses de la science à ce sujet (et ce sont les plus probables), que l'on daigne m'en croire, et que l'on se borne d'abord et avant tout à leur dire là-dessus ce qu'ils pourront comprendre : par exemple que le soleil se lève devant telle fenêtre, qu'il se couche devant telle autre, qu'il monte plus haut et se montre plus longtemps dans les journées d'été que dans celles d'hiver, que la lune paraît et disparaît de même, que les parties éclairées de sa surface ne sont pas toujours entièrement tournées du côté de la terre, etc... Mais tout cela doit être dit ou plutôt démontré quand on aura la nature même sous les yeux; et là où l'enfant ne comprend plus on s'arrête; ce qui est difficile, ce qui est important ! Autrement on s'expose à entendre dire, quand on interroge un idiot sur la distance qui sépare le soleil de la terre, sur l'écliptique, l'équateur, etc... *Qui trompe-t-on ici?* C'est qu'en effet il y

a toujours quelqu'un de trompé en pareil cas; ou c'est le public et alors il a affaire à des jongleurs, ou c'est une famille et elle est volée, ou c'est le Maître lui-même qui se trompe et alors il faut le plaindre.

Le grand art, en ce point comme partout, consiste à savoir se borner, et à borner son élève aux connaissances qu'il peut acquérir positivement et non spéculativement, car ici, plus qu'ailleurs, il faut des faits partout, il ne faut d'hypothèses nulle part.

CHAPITRE XLV.

Éducation appliquée.

Si j'avais regardé comme ne devant conduire à rien de pratique tout ce que je viens de dire de théorique sur l'éducation, je ne l'eusse pas écrit. Développer les facultés d'un enfant pour les développer, ce n'est pas la peine :

Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

J'ai montré comment on peut régulariser les fonctions, développer les aptitudes et les facultés d'un idiot; mais cela ne suffit pas, il faut maintenant appliquer ces fonctions, ces aptitudes, ces facultés à la vie personnelle et à la vie sociale, aux rapports que l'enfant doit établir avec lui-même, avec les choses et avec les personnes, tel est le but final de l'éducation.

L'idiot a des rapports à établir régulièrement avec lui-même, relativement à tous ses besoins. Vainement essayerait-on de le produire comme un sujet ordinaire, sachant lire, écrire, compter quand on lui dit : Lis, écris, compte, s'il ne sait se tenir debout, assis, en course, à table comme tout le monde, s'il a besoin qu'un tiers lui prête des mains pour se vêtir, s'il ne sait au moins agir d'une façon normale sur toutes les parties de son individu.

L'idiot a des rapports à établir avec les choses, relativement aux occupations que tout homme doit savoir se donner pour employer sa vie; si simple qu'on la choisisse, cette action de l'homme sur la matière est la conséquence la plus rigoureuse de toute bonne éducation moyenne. Si l'idiot ne peut agir sur les idées, qu'il puisse du moins agir sur les choses qui n'offrent à son action qu'une résistance prévue et habituelle. On n'en fera jamais un journaliste, un poète, un docteur, qu'importe! si l'on en fait un homme capable de gagner sa vie, en tenant assidûment une lime, une pioche, un rabot dans sa main.

Je vais donc reprendre au point de vue pratique quelques-uns des chefs dont j'ai traité précédemment.

L'éducation du système musculaire n'a pas seulement pour objet de créer la force, l'adresse, la grâce, elle se propose plus immédiatement de faire prendre aux idiots les habitudes normales que comportent les actes les plus vulgaires, mais aussi les plus nécessaires de la vie. Cette partie de l'éducation qui traite

des habitudes, passe pour moins importante qu'elle ne l'est en effet, quand on s'occupe d'enfants ordinaires ; mais dès qu'il s'agit d'idiots, pour peu qu'on se soit occupé d'eux, on sait ce qu'il faut de soins, de persévérance et d'adresse pour les initier aux habitudes les plus simples de la vie civilisée.

Souvent l'idiot peut déjà soulever des poids considérables, et il ne peut lacer ses bottines ; quelquefois il écrit déjà passablement sans pouvoir encore faire un nœud, mettre un bouton ; d'autres montent hardiment aux cordages d'une gymnastique avant de savoir se tenir convenablement debout sans se contourner le corps dans une attitude grotesque, et qui finit par faire dévier leur colonne vertébrale ; d'autres s'appuient de tout leur corps sur le bras qu'on leur offre en course, à la promenade, et contractent par là l'habitude de se pencher toujours en avant comme s'ils voulaient tomber, et d'élever une épaule de plusieurs centimètres au-dessus du niveau de l'autre ; d'autres mangent avec leurs doigts, bavent en mangeant ; mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes leurs mauvaises habitudes, j'aurai plus tôt fait de montrer comment on peut s'y prendre pour corriger les plus choquantes.

§ I. — De la décence.

Une des habitudes les plus funestes aux idiots, en ce qu'elle force les personnes qui les aiment le plus sincèrement à s'en séparer et à les isoler du monde, où, par la seule force de l'instinct d'imitation, ils

pourraient cependant d'eux-mêmes s'améliorer un peu, c'est l'insouciance qu'ils apportent à se couvrir avec décence.

Je suis loin, pour ma part, de les trouver aussi coupables de cette négligence qu'ils le paraissent. Cette négligence tient bien plus à leur indifférence en pareille matière qu'à l'impudeur qu'on leur suppose très-gratuitement; mais en admettant que la pudeur ne soit nullement éveillée en eux, ne doit-on pas reprocher aux personnes qui sont chargées de leur direction, le mauvais choix des vêtements destinés à les couvrir. Comment veut-on qu'un enfant, incapable de mouvoir chacun de ses doigts avec précision dans des directions diverses, puisse agir à la fois sur des organes délicats et sur les doubles parois d'un pantalon étroit, dans le but de recouvrir des parties à la vue desquelles il n'attache le plus souvent aucune signification. La forme exiguë, les pièces difficiles à manier de presque toutes les parties du costume, influent donc sur l'inhabitude où sont les idiots de se vêtir eux-mêmes et de se couvrir décemment; sans compter qu'ils trouvent plus tôt fait, et ils ont raison, de laisser tomber leur déjection dans de pareils étuis, que de les détacher minutieusement et de les rattacher de même.

Aussi, le premier point, quand on se propose d'inculquer des habitudes de décence à un idiot, n'est-il pas de le fouetter, comme je l'ai vu faire d'un bras robuste et paternel, mais de le vêtir assez commodément pour qu'il puisse exécuter aisément la manœuvre

qu'on exige de lui ; le second point est de ne pas lui débiter de morale à ce sujet, il ne la comprendrait pas; mais de l'accompagner dans tous ses actes, de faire ou de feindre de faire comme lui chaque fois qu'il manifeste quelque besoin, et de lui bien montrer comment soi-même on dissimule les choses et les parties qu'il importe de cacher. Ici donc, peu de paroles et beaucoup d'exemples et d'imitation : que chaque mouvement, chaque geste que vous ferez soit décisif, et que l'enfant voie bien de quoi il s'agit ; la bonne habitude sera contractée, la théorie de la pudeur viendra plus tard.

Je sais qu'il n'en est pas de même avec certains imbéciles salaces, et certaines créatures nubiles adonnées à toutes les effronteries de l'onanisme; avec de tels sujets, l'heure de l'éducation est passée, et il ne reste plus que les tristes ressources de l'intimidation, de la répression, de la réclusion......

Détournons les yeux.... Nous pouvons toujours approprier les formes du costume des deux sexes à des habitudes de décence qui la rende presque nécessaire, sinon volontaire. Je ne saurais trop insister sur ce fait, parce que c'est un de ceux sur lesquels on se fonde principalement pour retrancher les idiots, les imbéciles et plusieurs autres genres de sujets anormaux de la société. Or, ce fait n'est point leur fait à eux seuls, il est pour partie la conséquence de la forme ridicule et incommode imposée aux vêtements de notre jeunesse.

§ II. — Des habitudes du corps.

Soit que l'idiot demeure immobile, soit qu'il se livre à un exercice du corps ses attitudes révèlent l'idiotie aux yeux des personnes exercées à les reconnaître, et, pour le monde, ses habitudes sont entachées d'un caractère d'étrangeté et de désordre qui provoquent l'ironie ou attirent le dégoût.

Il n'est cependant pas impossible de régulariser les habitudes du corps, les mouvements et les attitudes des idiots en général. Je serai moins affirmatif pour ceux dont l'idiotie se complique de chorée; ceux-là, je n'en disconviens pas, portent avec eux le principe d'un désordre des appareils locomoteurs qu'il est difficile et quelquefois impossible de faire disparaître; mais leur cas est exceptionnel, même parmi les idiots. Rappelons-nous d'ailleurs, que les idiots ne sont pas les seuls sujets qui réclament nos soins; que chez nombre d'enfants imbéciles ou simplement arriérés les mouvements et les attitudes peuvent être viciés par des causes personnelles au sujet, ou simplement dues à la négligence des personnes qui sont chargées de diriger ses premières années; rappelons-nous ce que nous étions nous-mêmes dans cette première période de la vie, quand tout était nouveau pour nous, tout, jusqu'à la vie elle-même, alors que nos gestes étaient désordonnés, nos mouvements saccadés, sans motifs, souvent sans but, alors que les répétitions de ces mouvements avaient pour nous le double charme de la monotonie et de l'inconnu. Alors, si

un regard vraiment paternel nous enveloppa de sa vigilance, combien de gestes incohérents avons-nous désappris, combien d'attitudes défectueuses qui eussent déformé notre chétive personne avons-nous quittées sur un avis, un conseil, une critique, un exemple présentés à propos? L'enfance est pleine de saillies de l'esprit et du corps qui ont besoin d'être ainsi refoulées dans les limites du vrai psychologique et physiologique : que fussions-nous devenus, comment serions-nous, quelles seraient nos modes d'être et nos façons d'agir si, une à une, nos habitudes physiques n'eussent été modifiées par un enseignement, par un exemple.

Sans doute les pauvres idiots sont, plus que nous ne l'avons été nous-mêmes, portés à recommencer certains mouvements extraordinaires, à prendre certaines poses exagérées ou ridicules qui les fera plus tard reconnaître au premier coup d'œil? Est-ce une raison pour les priver de ces conseils qui ne manquent pas au commun des enfants, et de cette salutaire direction, qui nous ont à tous imposé des habitudes normales? Je ne le pense pas, et j'appelle au contraire la sollicitude des parents sur cette partie de l'éducation des idiots qui, chargés d'incapacités de toute nature, sont encore livrés à tous les désordres de leur incapacité motrice, faute de soins, faute de prévoyance, faute de cette bonne direction que l'on accorde sans peine aux autres enfants, qui pourraient mieux qu'eux s'en passer.

§ III. — Des attitudes.

Avant d'exiger d'un enfant qu'il exécute avec régularité et précision, les mouvements dont son corps et ses membres sont susceptibles, il importe de lui faire contracter des attitudes normales.

Ces attitudes normales sont de se tenir immobile ou à peu près debout, assis et couché.

Couché, l'idiot se tient généralement mal ; quelquefois il se ramasse en boule dans son lit, d'autres fois il ne peut supporter aucun genre de couverture, tient sa poitrine hors du lit, sa tête plus basse que son corps ou enfoncée sous les couvertures de manière à ne respirer d'autre air que celui que les émanations de son corps (et de ses déjections souvent) envoient directement à ses narines ou à sa bouche entr'ouverte. On en trouvera qui se balancent assis sur leur lit, tournent mécaniquement leur tête sur l'oreiller pendant des heures entières avant et après leur sommeil, mordent, sucent leurs draps, les froissent, les déchirent dans leurs mouvements automatiques ; et d'autres qui se prennent à chanter, bourdonner, rire, pleurer, crier, dès qu'ils se sentent couchés. Toutes ces habitudes mauvaises, et d'autres plus funestes, doivent être épiées, combattues, tantôt avec douceur, tantôt avec énergie ; on le peut, on le doit.

L'attitude assise est pour l'idiot une source de défectuosités corporelles. Rarement les parents s'aperçoivent que leur enfant appuie son dos contre son siége, l'y appuie inégalement, et donne tout le poids

de son corps à porter à une épaule, ou s'enfonce inégalement dans le siége, ou porte une hanche plus haute que l'autre, ou fait peser une partie de sa personne sur un de ses bras, ou laisse tomber sa tête en avant presque sur ses genoux, etc., etc... Le moindre inconvénient de toutes ces attitudes vicieuses, est de déformer le corps; leur grand danger est que l'enfant ne peut plus être tiré de ces attitudes une fois prises, qu'il s'y plait, s'y enracine, n'en sort qu'avec peine, y rentre avec joie, ne se livre volontairement à aucun mouvement, ne supporte pas même les poses que nous considérons comme les plus commodes pour la réfection de nos organes lassés par le travail, aspire à reprendre ses chères attitudes dans les moments mêmes où l'on s'efforce de lui en faire prendre d'autres, et y revient, s'y perd, s'y atrophie, déformé, et cacochyme malgré tous les efforts que l'on peut tenter plus tard pour l'en tirer.

Pour un idiot, le lit doit être d'un usage court, le siége d'un usage rare, son lit doit être dur, non rembourré de matières animales, son siége doit être de la hauteur juste de ses genoux et ne doit point avoir de bras ni de dossier. Ainsi fait, l'enfant n'y cherchera qu'un refuge momentané contre la station, la marche, la course, les sauts et les divers exercices qui auront dépensé sa force, il n'y trouvera plus un auxiliaire de sa paresse, de son instinct négatif de toute action, et on pourra le lui laisser prendre sans danger aux heures des repas et des repos.

L'attitude debout, ou station, est de toutes la plus

difficile à obtenir d'un idiot; au balancement et aux habitudes défectueuses qu'il a contractées assis ou couché se joint, lorsqu'il est debout, l'impossibilité de tenir l'équilibre tel que nous savons le garder dans l'immobilité. Aussi ne doit-on chercher à le tenir debout immobile, qu'après l'avoir gardé couché et assis régulièrement pendant quelque temps : les exercices appropriés à ce but ont été décrits plus haut.

§ IV. — De la marche.

Les désordres de la locomotion sont flagrants chez l'idiot; ils planent sur l'ensemble de ses mouvements comme ils altèrent les mouvements les plus simples d'un seul appareil, d'un doigt, d'une main, par exemple. Ces désordres sont donc presqu'aussi nombreux que sont nombreuses dans l'homme les fonctions motrices; on n'attend sans doute pas de moi que j'en fasse l'énumération : qu'il me suffise de montrer comment on en corrige plusieurs.

Un des désordres les plus sensibles de la motilité générale ou locomotion, est sans contredit le balancement dans la marche. Les idiots se balancent presque tous, en marchant, d'une certaine façon qui simule assez bien la titubation des ivrognes. Ce balancement n'est le plus ordinairement dans les idiots que le résultat de leur grande paresse et de l'indifférence qu'ils apportent à tout ce qu'ils font : on leur commande de marcher, ils veulent aller d'un point à un autre, et ils exécutent cette marche (qu'ils

ne peuvent éviter) avec si peu de volonté que leurs appareils moteurs restent fléchis dans l'action presqu'autant que s'ils n'agissaient pas. Le poids du corps reste ainsi comme partagé entre les deux membres destinés à le porter alternativement tout entier, et le buste suit ainsi l'oscillation des jambes. Mais avant tout exercice, tenté pour régulariser la marche d'un idiot, on ne doit pas perdre de vue les principes physiologiques qui président à cette fonction.

La marche s'exécute au moyen de l'extension de deux articulations ployées en sens inverse, celle du pied et celle du genou. Par là se trouve opérée la projection du centre de gravité ; tandis que l'autre membre porte le poids du corps vers l'extrémité de cette projection, les deux membres alternent ensemble pour le port et le mouvement du fardeau. Et comme les mouvements partent toujours du côté, le membre qui s'étend donne au tronc une impulsion non-seulement en avant, mais encore du côté opposé. Quant au bras, il s'étend toujours du côté de l'extrémité inférieure qui s'étend, et fait ainsi l'office de balancier, régularisant la marche. Or, avant de vouloir faire marcher régulièrement un idiot, on doit lui faire exécuter partiellement et avec précision les flexions sus-indiquées; ensuite, asseoir son buste sur ses hanches, porter sa poitrine en avant, ses épaules et sa tête un peu en arrière, lui tenir les bras pendants et les mains ouvertes le long du corps; on lui met en outre une ceinture gymnastique pourvue d'un anneau en arrière, anneau

dans lequel le professeur passe le pouce de la main droite; les autres doigts de cette main du maître doivent tenir la taille de l'enfant un peu cambrée, tandis que de la main gauche on maintient successivement en position, la tête, la poitrine, les bras, les mains de l'élève, et que par la parole, le geste, l'imitation on le force à marcher : pour y réussir, le professeur doit se tenir à droite et un peu en avant du sujet, marcher lui-même, d'abord lentement en levant haut les pieds pour que ses pas servent à régler et à inciter ceux de son élève, puis plus vite, mais en mesurant toujours ses pas et en les indiquant même par le commandement de *une*, *deux*, comme cela se pratique pour les recrues. Quelquefois on est obligé de maintenir la tête droite à l'aide de moyens artificiels, et les mains avec des dum-bells ou tous autres expédients propres à les retenir en position; ceci est une affaire de circonstance dont le praticien est seul juge dans tous les cas.

Dès que l'enfant commence ainsi à régler son pas sur le pas du maître, celui-ci doit abandonner la direction matérielle et constante du corps pour ne plus s'occuper que de redresser les attitudes vicieuses dans lesquelles son élève peut retomber à chaque instant. A cet effet, il sera opportun de se tenir, non plus à côté, mais en face de l'enfant; de marcher soi-même à reculons tandis que l'enfant avance; et des mains on rectifie les mauvaises attitudes ou les balancements, tandis que de la parole et du pied on continue à marquer la mesure du pas.

§ V. — De monter et descendre.

Si le balancement est sensible dans la marche d'un idiot, il est bien autrement choquant lorsque ce pauvre enfant est obligé de monter ou de descendre des degrés. Cette anomalie est presque toujours jointe à une véritable incapacité de garder l'équilibre durant le passage d'un plan à l'autre, de telle sorte que l'idiot qui veut monter ou descendre commence par accrocher ses mains, pour se soutenir, à tout ce qu'il rencontre ; et s'il finit timidement par aventurer un pied, toujours le même, sur la marche qu'il veut atteindre, l'autre pied rejoint le premier sans le dépasser jamais, de sorte que c'est toujours en mettant les deux pieds sur chaque marche et avec l'anxiété ou le déplaisir les plus prononcés que les idiots montent ou descendent : par paresse ou par faiblesse : causes qui se confondent en eux souvent.

Or, monter et descendre sont un des actes les plus fréquents de notre civilisation entée sur six étages. Il est donc urgent, pour peu que l'on veuille familiariser un idiot avec la vie commune, de lui rendre cette double action aussi facile et aussi ordinaire que possible. Pour cela, on doit d'abord faire choix d'un escalier commode dont les marches soient également larges, également hautes, ne soient ni trop larges ni trop élevées, soient plutôt basses pour commencer. On fera également attention à ce que les tournants soient nuls et peu sensibles d'abord, on évitera les montées obscures où l'enfant ne verrait

pas où il doit à chaque pas poser son pied, on craindra plus encore les escaliers étroitement enclavés entre un mur et une rampe, auxquels l'enfant ne manquera jamais d'emprunter un point d'appui toutes les fois qu'il le pourra. Après ces exclusions nécessaires, le choix étant convenablement déterminé, il sera loisible de commencer les exercices de monter et de descendre. Les premiers, causant moins de frayeur, seront tentés d'abord régulièrement ; mais pour faire monter ou descendre un idiot on doit toujours se tenir du côté de la descente, c'est-à-dire, quand il monte, derrière lui, devant lui, quand il descend, et l'on descend soi-même à reculons dans le dernier cas.

Pour faciliter cette double opération, il n'est point mal que la ceinture gymnastique, dont le sujet doit être ceint presque constamment, soit pourvue de deux anneaux placés, l'un devant, l'autre derrière. En passant un doigt dans l'anneau de devant, on accélère la descente de l'enfant, tandis que la main qui paraît inoccupée se tient prête à le recevoir s'il trébuche, heurte, glisse, fait un faux pas. En passant le même doigt dans l'anneau de derrière, et en soutenant imperceptiblement l'enfant de l'autre main par le col de son habit, on accélère son ascension et on se trouve doublement en mesure de prévenir tout accident.

Quelque habileté que l'on déploie dans cette manœuvre, il est rare que l'idiot puisse de prime abord monter et descendre comme tout le monde ; il continue à poser les deux pieds sur chaque marche ; mais

par un tour de main facile à saisir, et au moment où son second pied se dispose à rejoindre invariablement le premier, on le fait avancer assez pour franchir une marche de plus ; et puis la longueur de l'exercice, car il doit être fait longtemps de suite, excite l'impatience de l'enfant, l'impatience accélère ses mouvements, il veut en finir avec cette répétition monotone, voilà le moment d'agir : pressez-le, encouragez-le, promettez-lui du repos, des bonbons, que sais-je? et s'il est ému et n'est pas déjà trop las, il montera et descendracomme vous le désirez, mais cet effort obtenu de lui une première fois, ne le redemandez pas durant ce même exercice, car, ce n'est ni en commençant ni en finissant que les progrès se manifesteront. En commençant, l'enfant n'est encore animé ni par l'action, ni par le désir de le terminer ; en finissant, il est trop fatigué et ses organes ont trop perdu de leur énergie pour qu'il ait la présence d'esprit, le bon vouloir et la force de vous satisfaire ; ne soyez donc exigeant qu'au bon moment et tout le reste du temps contentez-vous d'obtenir de l'obéissance et la répétition de ce que l'enfant sait faire : tout exercice ne saurait être un progrès, mais tous le préparent.

J'ai oublié de dire que souvent il faut encore ici armer mains de l'enfant de dum-bells, tant pour lui créer un équilibre factice, que pour être sûr que ses mains ne chercheront pas à droite et à gauche un point d'appui qu'il ne doit trouver que dans son centre de gravité.

§ VI. — Du vêtissement.

Le vêtissement, autrement dit l'action de se vêtir, est un des actes les plus nécessaires à l'homme. Il ne faut pas en induire que ce soit un des plus faciles, ni qu'on doive l'exiger d'un idiot de prime abord, ni en toute saison. Cette action si simple en apparence, de mettre ses bas, son linge, toutes les pièces de son costume enfin, avec leurs attaches, boutons, boucles, épingles, cordons, etc..., demande plus que de la force, plus que de l'adresse, car elle exige une connaissance bien nette de toutes les parties de soi-même, des positions respectives de ces parties et de leur rapports avec les pièces nombreuses dont se compose l'habillement de l'un ou de l'autre sexe.

Avant donc d'exiger qu'un enfant s'habille seul, on doit lui apprendre à se connaître de la tête aux pieds, et d'avant en arrière; à nommer et à montrer les parties du corps humain qui ont un nom vulgaire et une position fixe, visible, palpable; on lui fera ensuite nommer et montrer sur lui-même les pièces du costume qui correspondent à ces parties, puis on lui montrera séparément étalés sur une table les objets qui servent à sa toilette et on lui en fera assigner l'usage spécial; quand il le connaîtra bien, cet usage, on le forcera à s'expliquer sur l'ordre dans lequel tous ces objets doivent être adaptés à sa personne, puis sur la manière de les mettre le plus convenablement.

Toutes ces explications demandent du temps et

souvent de longs efforts. Nommer un cordon de soulier, passer une bretelle par-dessus l'épaule, lacer un corset, entrer un bouton dans une boutonnière, ou l'en chasser, sont pour l'idiot des opérations aussi difficiles et aussi compliquées qu'elles nous semblent claires à comprendre, faciles à exécuter. Je sais bien qu'après, et pour les avoir trouvées trop faciles, on se rebute au premier échec que l'on éprouve de la part d'un enfant, et que l'on préfère l'habiller toute sa vie, plutôt que de lui enseigner à le faire ; mais c'est justement ce qu'il ne faut pas. De ce qu'un idiot soulève un poids de 25 kilos, et n'a pas la force de tirer ses bas, il n'en faut pas conclure qu'il ne saurait venir à bout de cette délicate opération ; tirez-en plutôt cette conséquence, qu'un acte aussi simple en apparence est très-complexe, et exige l'emploi d'une certaine force totale divisée en plusieurs forces partielles par les diverses attitudes et les divers mouvements qu'il nécessite de la part des doigts, du poignet, du bras, du corps, de la jambe, du pied, etc.... De là, nécessité pour le maître d'enseigner ces diverses attitudes et ces divers mouvements partiels, l'un après l'autre s'il est besoin, avant de demander le concours d'une force simultanée qui existe virtuellement, qui en doute, chez presque tous les sujets, mais qui n'est pas encore répartie au gré de la volonté dans tous les appareils moteurs.

On sent bien que je ne saurais donner ici la théorie de tous les mouvements partiels qui président à l'opération si importante du vêtissement ; mais,

comme les personnes qui voient les choses en gros (et ce n'est pas un reproche que je leur adresse), pourraient ne pas abaisser la supériorité de leur esprit jusqu'à cette minutieuse analyse, ou la croire impossible, j'estime qu'une personne sans prétention intellectuelle, mais dévouée, en viendra bien mieux à bout. Aussi c'est à ces dernières que je m'adresserai; et je leur dirai, qu'il s'agisse du corset, des bottines, des boutons, etc... : Analysez les mouvements successifs, faites-les exécuter partiellement, isolément les uns des autres; et, quand ils seront venus à un point satisfaisant, appelez à l'aide de l'enfant sa force, elle ne lui fera pas défaut. Quant à la pratique, j'ai dit que c'était chose longue, et je le maintiens, tant à cause des infinis détails dans lesquels on doit entrer avec l'enfant, qu'à cause des circonstances qui concourent à ces exercices ou les retardent : mais un instituteur prévoyant doit toujours s'arranger de manière à mettre de son côté les circonstances.

Ainsi, il fait froid, laisser un enfant nu deux heures sous prétexte de passer ses bas, serait une barbarie ; mais au coin d'un bon feu, lui faire mettre à une grande poupée des bas larges, et dont les parties (haut, pied, talon) soient bien dessinées, lacer deux rangs d'œillets métalliques implantés dans deux bandes de toile ferme ou de cuir, fixées elles-même solidement et parallèlement sur une tablette, et lui faire observer scrupuleusement la progression des œillets, d'abord de bas en haut, pour qu'il voie

ce qu'il fait, puis de haut en bas, pour qu'il voie ce qu'il aura fait, et toujours de droite à gauche, pour que ses mains cachent les œillets le moins possible, voilà un des nombreux exercices qui doivent le préparer à s'habiller seul dès que la température permettra de le laisser sans danger quelque temps nu.

§ VII. — De la préhension des aliments.

Un certain nombre d'idiots mangent seuls, sinon bien proprement, tant mieux ; quelques enfants arriérés, comme la majeure partie des idiots, prennent leurs aliments de manière à ce que la propreté et la santé en souffrent également ; un plus petit nombre d'entre eux ne sait pas porter ses aliments à la bouche ni les mâcher.

Pour les uns comme pour les autres, il n'y a de différence que celle de la difficulté à vaincre, l'important est donc :

1° Qu'ils apprennent à manger seuls ;

2° Qu'ils mangent proprement et le plus tôt possible comme tout le monde ;

3° Qu'ils mangent de telle sorte que tous les aliments ingérés par eux arrivent dans l'estomac convenablement élaborés pour produire un chyme abondant en chyle.

4° Qu'ils mangent tels aliments, et de telle façon que l'exercice de la mastication favorise les mouvements volontaires des organes de la voix et de la parole.

A cet égard, il me faut peut-être rappeler ici ce

que j'ai dit au sujet de l'hygiène, c'est que la préhension des aliments est une fonction qui doit toujours être précédée du sentiment d'un besoin qui a nom la *faim*. Que si l'enfant n'a pas faim, et ce sentiment est diffus, capricieux et irrégulier quand on le provoque artificiellement, quand on l'a longtemps empêché de se manifester nettement deux ou trois fois par jour; que si, dis je, l'enfant n'a pas faim, inutile de dire comment on lui apprendra à manger; il ne mangera jamais seul tant que dix ou quinze mains étrangères porteront à sa bouche les aliments et les friandises que convoitent son palais ou son estomac.

Mais parlons des enfants entourés de parents assez droits d'esprit pour dégager l'amour vrai que l'on doit à sa race, des aberrations de l'affection instinctive qui étouffe ou démoralise tant de malheureuses créatures en satisfaisant de funestes caprices, sous prétexte de faire leur bonheur. La mère, la gouvernante, l'instituteur chargés de pourvoir aux besoins naturels d'un enfant qui ne sait pas manger seul, doivent d'abord s'assurer si l'enfant est capable de tous les mouvements que nécessite l'acte qu'ils souhaitent lui voir accomplir. Pendant cette étude, et tandis qu'ils prépareront les bras, les mains et la bouche de l'enfant à l'exercice de cette fonction, ils auront soin de l'accomplir, devant lui, toujours quelques instants avant que l'enfant prenne son repas, et seulement après qu'il aura commencé à donner des signes d'appétit; ils mangeront lente-

ment, détachant bien les mouvements et les gestes les uns des autres, mâchant avec vigueur et de telle sorte que (en approchant leur bouche de la figure de l'enfant) celui-ci voie bien les aliments broyés sous les dents, etc., etc.

Dès que l'attention de l'enfant est attirée sur ce point, on doit manger avec et en face de lui sur une table étroite, lui mettre sa cuiller, puis sa fourchette, puis son couteau dans la main, les y attacher momentanément, s'il le faut, et si on le peut sans danger, et le provoquer à manger en mangeant soi-même avec toutes les précautions que j'ai dites ci-dessus : il est lent, soyez lent avec lui pour commencer ; chaque cuillerée, chaque bouchée, chaque gorgée de boisson doivent se mesurer non de vous à lui, mais de lui à vous, comme autant d'exercices d'imitation distincts les uns des autres, et se suivant sans autres interruptions que celles nécessitées par le commandement, les explications, la remise en posture des doigts autour de la cuiller, de la fourchette , etc. Copiez d'abord sa lenteur, pour qu'il calque vos mouvements. Ne soyez pas trop difficile sur l'élégance de la tenue de ces instruments gastronomiques, par exemple, je ne le conseille pas; pourvu qu'ils soient tenus solidement et portés bien directement de la table à la bouche et *vice versâ*, tenez-vous pour content, et témoignez vivement votre satisfaction. Le moment des repas est celui où l'on doit imposer la moindre contention à l'esprit, où la gaieté perce chez les plus taciturnes et les plus ti-

mides; profitez-en, dès que vous le pourrez sans nuire à l'autorité de votre parole, pour égayer votre élève, le provoquer à parler spontanément, à parler librement, à agir sans contrainte dans les limites permises. C'est en jouant ainsi à propos que vous lui ferez perdre une foule de goûts et de dégoûts inutiles ou dangereux, et ces mille petites mauvaises habitudes auxquelles ces enfants sont sujets à se laisser aller, ne différant pas sensiblement en ce point des enfants ordinaires, qui se plaisent en des répétitions de tics aussi persistants qu'imprévus et bizarres.

Si l'enfant ne doit manger que lorsqu'il a faim, il n'est pas moins important de lui faire prendre ses aliments de manière à ce que sa constitution profite de tout les sucs nutritifs qu'ils contiennent. On devra donc s'attacher à ce que la mastication et la déglutition, soient exécutées le plus méthodiquement possible, et à ce que les liquides et les solides soient pris en quantité suffisante et proportionnelle, afin que le bol alimentaire soit formé à chaque repas d'une pâte de densité homogène et qui passe sans effort, sans causer de contractions, de crampes, de nausées, de souffrances dans l'estomac et dans le duodénum.

Enfin, le but direct de la préhension des aliments, étant atteint à l'aide des mesures ci-dessus indiquées, ne doit-on pas se servir de cette fonction si fréquente et si nécessaire, pour aider la mise en action d'une autre fonction plus volontaire, partant plus difficile à exiger; en d'autres termes, n'est-il pas possible de

faire de chaque repas, un exercice propre à fortifier les organes de la parole, chez les idiots qui ne parlent pas ou qui parlent mal? Oui, sans doute cela est possible autant qu'opportun. Ainsi au lieu de couper de petites bouchées de pain mou à un enfant, faites-lui mordre des quartiers de pain de pâte ferme et plus ou moins rassis: quand le pain est épais et de pur froment, on peut le conserver à cet usage dans un lieu sec pendant plusieurs jours sans craindre, comme on affecte de le dire, que ses qualités nutritives et hygiéniques soient altérées. On peut aussi dans les cas extrêmes (mais que ne peut-on pas encore, quand on met son ingéniosité au service d'un malheureux?) attacher les morceaux de viande avec un fil de soie très-fort, et ne laisser avaler à l'enfant, de cette bouchée, que les particules de viande qu'il en aura détachées par une mastication opiniâtre. Si j'indique ce moyen, c'est pour qu'on lui trouve des analogues, des équivalents à l'aide desquels l'enfant pourra mâcher également tous ses aliments et fortifier ses organes vocaux par cet exercice forcé de tous les jours.

Je suis loin de croire que j'ai insisté autant qu'il le faudrait sur cette partie importante de l'éducation, qui consiste à faire prendre à l'idiot des habitudes normales: ces habitudes sont presqu'innombrables, leur analyse formerait un volune, et l'analyse des mauvaises habitudes dont les idiots sont susceptibles en vertu de leur paresse, de leurs infirmités accessoires, de leurs idiosyncrasies, ne demanderait pas

un moindre développement. Pour nous en tenir aux limites du possible, je borne mes remarques aux habitudes dont je viens de parler comme étant les plus choquantes, et aux moyens que je crois propres à y remédier, comme étant les plus faciles et les plus généralement appliquables. De ces anomalies et des procédés que je leur oppose, un homme patient déduira aisément les moyens qu'il doit opposer aux autres habitudes vicieuses (dont le détail m'entraînerait trop loin), surtout s'il a soin de ne les chercher que parmi les plus simples et les plus naturels; j'en dirai autant des travaux auxquels on peut habituer les jeunes idiots. Presque tous les travaux manuels, où la main n'est pas mise en jeu comme instrument de précision, leur sont accessibles; aussi ne choisirai-je qu'un petit nombre de ces genres d'occupations, pour exemple de ceux que l'on peut enseigner à mes élèves.

§ VIII. — Des goûts utiles.

On peut déjà s'apercevoir que, si je retranche comme mauvaises ou indifférentes les productions parasites et prétendues littéraires de la mémoire, je réserve avec scrupule toutes ses applications utiles et pratiques. C'est ainsi que je viens de montrer comment la mémoire fournit la matière des prévisions et de la prévoyance à la déduction ; et c'est encore ainsi que je vais montrer comment la mémoire produit ces constantes de goûts, d'habitudes utiles, sans les-

quelles toutes les facultés intellectuelles réunies n'empêcheraient pas l'homme de n'être, par sa mobilité incommode, qu'un singe plus ou moins spirituel.

C'est la constance dans les goûts paisibles, agréables, profitants à soi-même et aux autres, qui rendent l'individu tolérable pour ses semblables; ce sont ces goûts constants, utiles et pacifiques qui sont la raison d'être instinctive des sociétés; et plus ils sont nombreux, plus ils établissent de rapports nécessaires, plus ils cimentent la cohésion entre les individus, et plus la société est une et grande et fortement constituée.

Aussi, dans les cas de folie les plus graves, dans la démence, par exemple, cette mémoire des constantes de la vie pratique manque-t-elle toujours complétement; elle est perdue, tandis que dans l'idiotie elle n'existe pas encore. Souvent on remarque chez l'idiot une mobilité sans objet, dont le Ménalque de Labruyère offre le portrait intelligent et dont Charles Fourrier a trouvé le véritable nom, car ce nom la peint mieux que tous les portraits; il l'appelle *la Papillonne*; d'autres fois l'idiot est, si l'on peut ainsi dire, en proie à des constantes puériles ou dégoûtantes, comme quand nous l'avons vu agiter ou mordre ses doigts, lécher, manger des ordures pendant toute la journée, etc.... Mais la constance dans les goûts utiles il la faut faire germer et produire, car elle n'existe jamais dans l'idiot; et il ne pourra plus s'en passer, quand devenu plus actif et plus intelligent, il aura des rapports à établir avec

les autres hommes. Voilà pourquoi tous ces rapports doivent être préparés de longue main, de manière à rendre l'existence de l'enfant la plus douce, la plus facile et la plus heureuse possible. A cet égard, les conditions de parenté, de naissance, de fortune, de sexe, seront les premiers guides à consulter pour la direction que l'on voudra donner à l'enseignement, soit des habitudes normales, soit des goûts qui font le charme de la vie; car telles habitudes, bonnes pour l'enfant élevé dans une famille opulente, seraient intolérables dans le fils d'un ouvrier et qui plus est, lui deviendraient funestes. Aussi, faute de pouvoir traiter de l'éducation des goûts, des habitudes et des occupations selon les besoins de toutes les classes, n'en traiterai-je qu'en général et en me rapprochant le plus possible des classes inférieures, qui ont plus besoin que les autres qu'on transforme leurs enfants idiots en individus supportables et utiles.

Pour les rendre supportables, il faut de toute nécessité que leur manière d'être, leurs gestes, leurs allures, leurs goûts habituels ne choquent personne et se rapprochent, le plus possible, de la manière d'être consentie dans la société où ils devront vivre. Pour rendre ces goûts utiles, il faut enseigner, soit un ou plusieurs travaux simples, soit un art facile que l'on cherchera à leur faire aimer, et desquels, ils pourront tirer un produit équivalent à la valeur de leur consommation. Ce dernier problème n'est pas absolument nécessaire à résoudre dans les familles riches; mais pour le plus grand nombre des

idiots, il est indispensable qu'il soit résolu affirmativement; car la raison qui porte à maltraiter, à brutaliser, à abandonner ces pauvres enfants, est presque toujours une raison d'économie, bien ou mal justifiée par les besoins ou l'indigence des chefs de famille.

L'opinion religieuse, et presque superstitieuse, qui faisait envisager la présence d'un idiot au foyer domestique comme une faveur céleste s'efface, même dans les campagnes les plus éloignées des centres de la société actuelle; et si l'on ne se hâtait de remplacer ce préjugé protecteur, par une idée nouvelle sur les rapports nouveaux que l'on peut créer entre l'idiot et la famille, ou la commune; si, à la charité chrétienne qui protégeait l'idiot, on ne se hâtait pas de substituer un rapport, si non d'égalité, du moins de protection éclairée entre lui et l'égoïsme qui se substitue partout de nos jours aux sentiments moraux, généreux, religieux, l'idiot, loin de participer aux progrès du bien-être et des idées, tomberait dans un délaissement mille fois plus cruel que l'état de dégradation où le laissait le culte quasi-fétichiste dont il était l'objet; car si la pitié stationnaire des âmes compatissantes le reléguait dans une incapacité irrémissible, elle lui assurait du moins le feu, l'eau et le pain de la charité. De notre temps, on demande du travail en échange de leur consommation au voleur, à l'aveugle, au sourd-muet, à l'aliéné même : le droit à la vie est désormais subordonné au devoir du travail, et l'idiot ne saurait, pas plus que l'aliéné, se soustraire à ce devoir. On aurait tort d'ailleurs de

ne considérer le travail que comme un devoir. Quand il est effectué dans des conditions hygiéniques, et quand les faiseurs de la bienfaisance publique ne l'exploitent pas dans un but industriel, le travail est une des plus sûres garanties de la santé et de la longévité ; pour les idiots en particulier, l'activité du travail est de beaucoup préférable à la nonchalance de l'oisiveté, le travail est leur condition première d'hygiène, de confort et de moralité.

Il faudra donc reprendre en sous-œuvre les divers modes d'activité que nous avons développés par l'éducation, et voir quels sont, parmi leurs aptitudes physiologiques et leurs facultés psychologiques, celles qui peuvent être mises en harmonie avec les habitudes normales qu'on pourra exiger de nos élèves quand ils rentreront dans la société, et quels seront surtout les travaux utiles au produit desquels ils pourront être redevables de la part de bien-être qui leur sera ultérieurement accordée.

§ IX. — Des travaux utiles.

Nous voici arrivés au but que doit se proposer toute formule pédagogique. Votre enseignement, est-on en droit de me demander, de quoi rend-il capable ?... Et moi, je suis fier de pouvoir répondre : Il rend mes élèves capables de travailler.

Travailler, c'est donner un produit qui entre plus ou moins en balance économique avec la valeur de ce que l'on consomme. Le produit du travail est la

présentation palpable et effective du devoir rempli par chacun envers tous. Les uns produisent plus qu'ils ne consomment, les autres consomment plus qu'ils ne produisent ; les idiots consommaient tous sans rien produire, c'est pourquoi ils étaient malheureux, car n'ayant aucun droit à la part sociale, le plus grand nombre d'entre eux vivait d'une charité avare. Désormais ils produiront, si ce n'est autant qu'ils consomment, du moins assez pour que leur condition économique s'améliore de toute la valeur de cette production inespérée, en même temps que leur santé, leur intelligence et leur moralité puiseront dans le travail une nouvelle énergie.

Travailler, produire quelque chose, est si essentiellement la loi de moralité et de progrès,— saint Paul a dit : *qui travaille prie,*—que je n'hésite pas à prescrire le travail aux idiots auxquels une grande position financière permettrait la vie oisive. Tout au plus doit-on fléchir sur ce chef jusqu'à tolérer pour l'idiot un travail qui ne produise que de *l'agrément ;* mais il faut qu'il travaille. Pour l'enfant de l'artisan, pour l'enfant adoptif de la bienfaisance publique, le travail est encore plus impérieusement obligatoire. Aussi, dans ma pratique, partout où j'ai passé, ai-je fait tous mes efforts pour organiser le travail. A l'hospice des Incurables et à Bicêtre, des travaux de terrassement, de labourage, trop peu de menuiserie, faute de moyens matériels ; dans les familles, les travaux d'aiguille, et les soins du ménage pour les filles, de petits apprentissages pour les garçons : j'ai im-

porté le travail partout où j'ai pu, tant que j'ai pu. On croirait peut-être (sachant que les idiots étaient, avant mon entrée dans les hospices, confondus avec les aliénés), que tout cela se faisait avant moi, qui ne me donne pas pour l'avoir inventé; qu'on en juge donc :

« Dans la colonie agricole de Ghéel, dit M. Moreau, de Tours, les fous ne sont pas seulement élevés à la dignité des malades, selon la belle expression de M. Esquirol (1), ils n'ont pas tout à fait perdu leur dignité d'êtres raisonnables; car ils n'ont point entièrement rompu avec la société, à laquelle ils restent liés par tous les points de leur intelligence que le mal a respectés. Ils trouvent encore dans cette société des jouissances de plus d'une sorte. Ils ont encore assez de liberté pour ne pas se sentir sous le poids des verrous. Ils vivent au milieu d'hommes raisonnables, prennent part à leurs travaux, partagent leurs distractions, rien ne leur rappelle la triste dégradation qui pèse sur leurs facultés mentales, et qui, partout ailleurs, les eût fait mettre au ban de la société...! à Ghéel, *depuis des siècles*, ces mêmes aliénés, traités partout ailleurs d'une manière si barbare, vivent presque libres, en famille avec les habitants, dans un grand village, sous le patronage de la sainte à laquelle ils sont venus demander leur guérison. »

On lit d'autre part dans le *Traité de l'aliénation*

(1) *Des Maladies mentales*, Paris, 1838, t. II, p. 707. Notice sur le village de Ghéel.

de Pinel, page 198 : « Rien n'était plus digne de remarque que le calme et la tranquillité qui régnaient (avant la révolution), dans l'hospice des aliénés de Bicêtre, lorsque des marchands de Paris fournissaient au plus grand nombre un travail manuel qui fixait leur attention et les attachait par l'appât d'un léger lucre. J'étais un jour assourdi par les cris tumultueux et les actes d'extravagance d'un aliéné ; on lui procura un travail champêtre conforme à ses goûts, et, dès lors, je m'entretins avec lui sans observer aucun trouble, aucune confusion dans ses idées... Ces principes sont encore ceux du concierge de la maison des fous d'Amsterdam. » Et page 124 et suivantes, sous ce titre : *Loi fondamentale de tout hospice d'aliénés, celle d'un travail mécanique.* « Ce n'est plus un problème à résoudre, c'est le résultat le plus constant et le plus unanime de l'expérience que dans tous les asiles publics, comme prisons, hospices, le plus sûr et peut-être l'unique garant du maintien de la santé, des bonnes mœurs et de l'ordre, est la loi d'un travail mécanique rigoureusement exécuté. Cette vérité est surtout applicable aux hospices des aliénés; et je suis très-fortement convaincu que l'on ne peut faire un établissement de ce genre, durable et d'une utilité soutenue, s'il ne repose sur cette base fondamentale. Très-peu d'aliénés, même dans leur état de fureur, doivent être éloignés de toute occupation active, comme je m'en étais spécialement assuré..... un travail constant change la chaîne vicieuse des idées, fixe les fa-

cultés de l'entendement en leur donnant de l'exercice....... Mais nous avons encore à envier à une nation voisine un exemple que l'on ne saurait trop faire connaître : cet exemple, ce n'est point l'Angleterre ni l'Allemagne qui le donnent, c'est l'Espagne. Dans une de ses villes (Sarragosse), existe un asile ouvert aux malades et surtout aux aliénés de tous les pays, de tous les gouvernements, de tous les cultes, avec cette inscription simple : *urbis et orbis*. Un travail mécanique n'a point été seul l'objet de la sollicitude des fondateurs de cet établissement ; ils ont voulu retrouver une sorte de contre-poids aux égarements de l'esprit par l'attrait et le charme qu'inspire la culture des champs.... Dès le matin, on voit les aliénés, les uns remplir les offices serviles de la maison, certains se rendre dans leurs ateliers respectifs, le plus grand nombre se diviser en diverses bandes, sous la conduite de quelques surveillants intelligents et éclairés, se répandre avec gaieté dans les diverses parties d'un vaste enclos dépendant de l'hospice, se partager avec une sorte d'émulation les travaux relatifs aux saisons, cultiver le froment, les légumes, les plantes potagères, s'occuper tour à tour de la moisson, des treillages, des vendanges, de la cueillette des olives, et retrouver le soir dans leur asile solitaire le calme et un sommeil tranquille. L'expérience la plus constante a appris, dans cet hospice, que c'est là le moyen le plus sûr et le plus efficace d'être rendu à la raison ; et que les nobles, qui repoussent avec mépris et hauteur toute idée

d'un travail mécanique, ont aussi le triste avantage de perpétuer leurs écarts insensés et leur délire. »

Et page 199 : « Je n'ai cessé de faire les instances les plus réitérées pour obtenir de l'administration des hôpitaux un terrain adjacent à l'hospice pour le faire cultiver aux aliénés convalescents et accélérer leur rétablissement. »

Et page 209 : « On voit avec peine dans une inaction constante ou dans une sorte d'engourdissement stupide plusieurs de ces idiots qui pourraient être utilement employés à quelque travail grossier des mains, à une culture de végétaux, sous les yeux d'un conducteur habile, etc., etc. »

Ainsi, d'une part, le travail mécanique et agricole, existe dans les asiles d'aliénés à Ghéel et à Sarragosse depuis des siècles ; et la révolution de 91 a seule interrompu l'usage du travail mécanique pour les aliénés de Bicêtre ; puis d'autre part, nous voyons Pinel constater minutieusement tous les antécédents qui peuvent, il est vrai, corroborer son opinion, mais qui, lui ôtent son caractère d'invention ; nous le voyons de plus reconnaître que, loin d'innover, il n'a pas pu, grâce aux impossibilités administratives, suivre la trace de ses devanciers, et que les aliénés et *les idiots* vivent dans une inaction constante. Et en regard de cette sincérité antique nous avons sous les yeux des hommes qui ont *inventé,* dans ces dernières années, de faire travailler les aliénés, des hommes qui ont eu le courage de mettre une pioche

dans les mains d'un fou! Honneur à eux! car ils ont certainement perfectionné.... quelque chose.

Et pendant qu'on faisait sonner bien haut ces grandes découvertes, on ne s'occupait pas des idiots qui végétaient au milieu des aliénés.

Avant moi, quelques épileptiques de quinze à vingt ans suivaient les aliénés aux champs, à la classe, et faisaient nombre là comme partout. Mais il n'y avait ni classe, ni travaux, organisés, non-seulement pour les idiots, mais où les idiots fussent admis à prendre leur part d'intelligence ou d'activité. En 1841 et 1842, pendant mon séjour à l'hospice des Incurables, les jeunes enfants idiots et épileptiques ont été séparés à Bicêtre des aliénés adultes, et plusieurs d'entre eux conduits dans la classe destinée à ces mêmes aliénés; mais moi-même, depuis mon arrivée à Bicêtre, je n'ai pu obtenir que les idiots et les épileptiques fussent séparés. Je n'ai pas à m'appesantir sur l'exploitation qui pèse aujourd'hui sur les aliénés; mais je m'expliquerai suffisamment pour les besoins de mon sujet en disant que j'ai tenu à ce que les travaux que j'ai fait entreprendre aux jeunes idiots des hospices, fussent tous improductifs aux hospices; ainsi, je leur ai fait ouvrir et combler des tranchées, user des planches avec le rabot et avec la scie, et ce n'est pas ma faute s'ils sont entrés la bêche à la main dans un champ dont le produit ne devait pas leur être immédiatement appliqué; ce n'est pas ma faute surtout si leurs travaux manuels

n'ont pas été plus variés, plus utiles, et plus agréables (à eux-mêmes s'entend).

J'avouerai encore sans hésitation que j'ai rencontré également dans les familles de nombreux préjugés contre le travail de mes élèves. C'étaient d'ordinaire des opinions antédiluviennes sur l'opprobre qui rejaillirait sur toute une parenté bourgeoise ou aristocratique si l'un de ses membres travaillait comme un simple mortel : on voulait bien que j'apprisse à lire à l'enfant, mais non que je lui fisse entreprendre quelque besogne profitable ; mieux valait mille fois qu'il passât ses journées à regarder, sans voir, les toits et les têtes des arbres qui limitent l'horizon de son appartement. L'œil perdu au travers d'une vitre est, à ce qu'il paraît, de meilleure race que l'œil fixé sur une occupation mécanique ; les parents sont donc encore ici pour quelque chose dans le degré d'idiotie de leur enfant? Mais cela n'a pas toujours eu lieu, heureusement. J'ai trouvé des mères au cœur et à l'esprit droits qui m'ont secondé sans arrière-pensée dans les tentatives que j'ai essayées, pour rendre leur enfant capable de travaux utiles ; et alors, j'ai réussi à rendre de pauvres idiots capables de faire quelque chose d'utile, heureux de ce qu'ils faisaient, heureux de leurs petits projets de travail et de leurs modestes entreprises. Dans ce cas, si les conseils que j'ai donnés en traitant de la gymnastique ont été suivis pendant toutes les périodes de l'éducation, on doit être arrivé à rendre faciles et agréables aux jeunes idiots de l'un ou de l'autre sexe,

les travaux de culture, de menuiserie, du ménage, de la couture, de la plume et du dessin même, mais surtout les travaux utiles que je recommande tant, si simples et si bornés qu'on les suppose; leur santé et leur moralité en dépendront.



QUATRIÈME PARTIE.

ÉDUCATION DES IDIOTS.

Deuxième section. — Pratique.

CHAPITRE XLVI.

La pratique de ma méthode se compose de deux parties : 1° d'un bon diagnostic de chaque sujet, 2° des moyens spécialement mis en usage selon le cas. J'ai assez insisté sur la nécessité du premier pour ne plus y revenir, je n'ai plus sur ce point qu'à prêcher d'exemple, en décrivant minutieusement les individualités que j'ai soumises à mon traitement. Si je m'appliquais, au contraire, à retracer avec le même soin les procédés appliqués, la marche suivie, les progrès successifs obtenus avec chaque enfant, chacune de mes *Observations* tiendrait un volume, dans lequel d'ailleurs je ne ferais que redire *in extenso* ce que je crois avoir formulé avec assez de précision dans la partie méthodique de cet ouvrage.

Donc, pour abréger (car le lecteur se lasse de lire, comme l'auteur d'écrire), je vais présenter une série

d'*Observations pratiques* dans lesquelles on trouvera: 1° le diagnostic de chaque sujet ramené à son type; 2° un sommaire des moyens dont ce type a nécessité l'emploi; 3° le caractère le plus saillant de l'influence du traitement sur chaque sujet; 4° l'état auquel j'ai amené ce dernier dans une période de.....

Encore un mot : il m'eut été facile de ne présenter que des cas de succès; mais ce n'est pas pour moi que j'écris, c'est pour éclairer la question de l'idiotie. A cet effet je n'ai pas pris pour sujets de mes observations les élèves dont les progrès pouvaient me faire le plus d'honneur, mais j'ai choisi ceux qui représentent le plus fidèlement le caractère de ce que j'ai cru être les types divers de l'idiotie. Je n'ai exclu systématiquement que les sujets trop âgés pour qu'on puisse espérer des développements physiologiques satisfaisants d'organes immobilisés par l'âge, comme on écarterait d'un tableau de la croissance de l'homme les individus de vingt-cinq, trente ans et plus. On peut tenter l'éducation des idiots à tout âge, comme on essaye de faire le bien partout où le mal existe; mais cette tentative a des fortunes diverses, présente une physionomie à part, c'est l'exception et il faut en dégager la règle: l'éducabilité est une aptitude de l'enfance.

PREMIÈRE OBSERVATION.

ENFANT ARRIÉRÉ.

Paul de V..., âgé de cinq ans et demi, d'un tempérament lymphatique et nerveux, d'une santé actuelle

assez bonne. Le crâne est un peu large à sa partie moyenne et inférieure, le front est d'un type un peu écrasé, sans harmonie, mais sans dépression notable. En concordance avec le crâne, la face semble celle d'un petit vieux, et cette analogie est rendue plus frappante par le déjettement extérieur des lèvres, qui suivent les sinuosités d'un râtelier dentaire très-irrégulier : on dirait vulgairement que ses dents rares dansent dans sa bouche. Aucune inégalité ne se laisse voir entre les deux côtés du corps, qui est bien proportionné, les extrémités seules sont un peu courtes. L'habitude de la tête est un peu inclinée, celle du tronc affaissée, celle des membres fléchie, celle de la main assez fortement contractée, surtout pendant le sommeil : cet enfant demeure allongé sur une chaise penchée une grande partie du jour, le reste du temps il est vif. Les organes de la parole sont très-défectueux, langue épaisse, sèche et comme fendillée transversalement, dents poussant jusque sous la langue et moins nombreuses que ne le comporte son âge, voûte du palais plate et basse, et participant à la sécheresse de la langue ; cheveux rares et absents par plaques, peau sèche et comme farineuse ; les organes de la génération, le thorax, la colonne vertébrale sont bien conformés, l'abdomen est un peu gros et dur.

L'activité générale de Paul... est suffisante par moments, mais elle s'épuise vite, a besoin de se retremper dans des repos fréquents, et ne s'applique qu'à des jeux insignifiants, même pour son âge. Le

système nerveux est très-irritable, mais dans son ensemble et non sur certains points; et les odeurs, la chaleur, les temps orageux augmentent cette irritabilité qui se traduit en une gaieté bruyante, excessive, bientôt suivie de larmes, puis de repos. Rien ne décèle d'ailleurs de désordres organiques dans aucun des appareils; le centre nerveux et les nerfs sensitifs, les nerfs moteurs eux-mêmes ne semblent point affectés, bien que le désordre de certains mouvements soit assez notable; mais il y a plutôt, comme je m'en suis assuré postérieurement manque de direction volontaire, que désordre idiopathique. Ainsi les fonctions sensitives et motrices s'accomplissent également bien des deux côtés du corps, les muscles peu prononcés sous un tissu cellulaire abondant, fonctionnent régulièrement, comme aussi les sphincters : il n'y a pas de mouvements mécaniques, pas de mouvements spasmodiques, on remarque seulement parfois une agitation générale assez élevée. Paul se tient volontiers immobile, pourvu que ce soit sur une chaise, il marche bien et assez longtemps, mais un peu au hasard, il monte et descend difficilement et avec un appui, il court peu et saute mal, saisit bien un corps avec sa main, mais cet organe hésite à le lâcher et ne saurait le jeter à quelque distance, il ne cherche pas à s'habiller et l'unique chose qu'il mange seul, la soupe, il la gaspille de droite et de gauche.

Paul a le tact un peu obtus, l'odorat fin et gourmand d'odeurs suaves qui l'énervent, le goût peu développé et indifférent, l'ouïe fine, le regard vague

et un peu élevé, l'érectilité nulle, m'a-t-on dit, la voix rauque et enrouée, la parole sans articulation appréciable, l'appétit médiocre, la mastication incomplète, les digestions longues, les selles assez bonnes, les urines rares, rouges et sédimenteuses, mais volontaires, la salive normale; la sueur concentrée aux mains, aux pieds et aux ailes du nez est habituelle, les plus grandes chaleurs seules peuvent l'étendre jusqu'à son front. Son sommeil de chaque nuit est agité de plusieurs soubresauts, il se lève quelquefois sur son lit en dormant; son pouls est petit, dur et rapide, sa respiration presque toujours oppressée.

Paul est plus attentif à la parole qu'aux choses, il aime à écouter parler, bien qu'il ne perçoive de ce qui se dit que le son de la voix, ou tout au plus certaines paroles très-simples à lui adressées. Il ne compare, ne choisit que parmi les objets qu'il désire ou dont il a besoin; partout ailleurs ses facultés intellectuelles ne paraissent point exister. Aussi n'a-t-il que quelques connaissances usuelles, ni notions positives, ni idées; ce qu'il sait du temps, c'est l'heure du déjeuner, de la promenade ou du dîner, heure qu'il n'oublie jamais; par exemple il aime la musique, mais il ne chante pas lui-même involontairement, ni ne bourdonne. Il a la mémoire des lieux où il a été et où il a mis les objets, celle des personnes et celle des noms, quoiqu'il ne puisse les prononcer. Il ne sait ni lire ni écrire, etc...., il semble ne pas manquer de prévision.

Paul... possède l'instinct de sa conservation personnelle, celui de la conservation et du rangement des objets, mais ce dernier instinct est chez lui dépourvu de la minutie propre à la plupart des idiots; il n'est ni aggressif, ni cruel, ni livré à des appétits anormaux ; peu obéissant mais sans résistances entêtées, il est affectueux, caressant et câlin, reconnaissant, gai, sans vanité, timide, étourdi, confiant, et très-imitateur. Il a de plus le sentiment du bien et du mal relativement à tout ce qu'il peut faire; il ne manque pas de volonté active; mais ce qui lui manque c'est un but intellectuel d'activité, but auquel l'éducation ordinaire ne saurait le conduire; et il n'a pas d'ailleurs plus de volontés instinctives et négatives que tous les enfants de son âge.

Loin d'être idiot, bien qu'il paraisse actuellement aussi incapable que beaucoup d'idiots, Paul de V... recherche parfois les personnes et les objets qui peuvent l'amuser, et il les recherche sans préférence, sans exclusion monomane pour ou contre quelques-uns.

Je n'ai pu obtenir aucun détail sur les ancêtres de ce sujet, originaire de Bourgogne; le père est un homme accompli ; la mère est une petite ménagère soigneuse et intelligente qui a eu, au sein droit, une tumeur cancéreuse dont elle souffre encore ; on ne m'a rien appris de plausible sur les causes de l'état de Paul, et je ne dois pas dire celles que j'ai supposées possibles eu égard à certaines habitudes intimes de la famille. Quand j'ai été chargé de cet enfant il n'a-

vait aucune maladie ou infirmité notable que l'affection cutanée dont j'ai parlé; son état ne s'était pas amélioré depuis l'âge de trois ans où il avait commencé à marcher et c'est cet état stationnaire qui a décidé sa famille à recourir à mes soins.

Il n'y avait pas à s'y tromper, les désordres physiologiques étaient d'une importance secondaire, l'état intellectuel et moral était seul grave sans être alarmant, aucun instinct anormal ne révélait les désordres nerveux caractéristiques de l'idiotie, j'avais affaire à un enfant simplement arriéré.

Je commençai par engager son médecin ordinaire à prescrire une nourriture plus succulente (l'enfant avait été mis précédemment à un régime blanc); des ferrugineux, du vin vieux et pur le matin, et des bains tièdes très-courts, pris avant le coucher; deux promenades régulièrement matin et soir; le reste de l'hygiène était convenable. Je précisai les mouvements, comme la marche et les actes manuels, puis les fonctions de la vue; j'avivai, par des immersions partielles et variées de la main, le tact peu délicat; je donnai le goût des images, en les choisissant selon les inclinations de l'enfant. Il me fut plus difficile d'appeler son attention sur les couleurs; cependant quelques vestes, quelques cravates éclatantes l'aidèrent beaucoup à discerner les premières. Il aimait à *gribouiller* avec une plume qu'il promenait au hasard de dessus son papier jusque sur son col de chemise; je partis de là, pour l'exercer à des tracés réguliers, et bientôt après je lui fis profiler des figures

solides sur le tableau noir et il les reconnut; c'est ainsi qu'il apprit ses lettres, les dessinant lui-même avec moi d'imitation; mais il ne parlait pas encore, quoiqu'il en eût le désir et qu'il essayât de le faire.

Mais excepté *ma* et *pa* toutes les émissions de parole articulée lui étaient impossibles, et de plus sa voix était presque nulle. J'entrepris simultanément, bien qu'en deux exercices différents, de développer la voix et l'articulation. La première de ces fonctions fut sollicitée et soutenue par des accords lents et prolongés au piano : dans cet exercice, après avoir trouvé la note de sa voix, la maîtresse répétait cette note avec la touche qui la représente et avec la voix, montait ou descendait de temps en temps d'une ou deux notes pour varier la monotonie de ce chant, et entraînait peu à peu la voix de l'enfant à la suite de cet accord. Dans le second exercice, qui ne diffère en rien de ce que j'ai dit de plus général à cet égard dans ma *méthode*, l'enfant a trouvé dans l'imitation les ressources que son organisme lui avait refusé jusqu'à ce jour pour exécuter les mouvements articulatoires.

Mais lorsqu'il a voulu commencer à parler en dehors de nos exercices, le bégayement s'est reproduit. Heureusement ce vice n'eût pas le temps de prendre racine, et je l'extirpai presqu'à sa naissance, ce qui est bien préférable, quoi qu'on en ait dit, à la coutume où l'on est d'attendre l'adolescence pour chercher à se défaire de cette mauvaise habitude (1). Concur-

(1) Je n'ai pas ici la place nécessaire pour raconter comment

ramment à ces exercices de parole, qui durèrent près d'une année avant de donner des résultats pratiques, Paul apprenait à lire, à écrire, à compter; ses fonctions se régularisaient; ses goûts acquis le portaient vers des occupations intelligentes et l'entraînaient vers des jeux qui demandent un peu d'attention et de patience; il aimait à feuilleter seul des livres d'images et il en expliquait les sujets à sa manière, c'est-à-dire en nommant les objets et les figures, mais sans les réunir dans sa compréhension et sans saisir les rapports que l'artiste avait établi entre eux. Il a fallu deux ans pour qu'il saisît ces rapports, pour qu'il en établît de lui à sa poupée, et de sa poupée à son polichinel; mais déjà (à 7 ans 1/2) il parlait, sinon avec correction, du moins intelligiblement; il dessinait avec goût et précision toutes les figures linéaires planes dont on lui traçait le modèle sur le tableau; il écrivait en copiant des mots écrits, et en traduisant en lettres des mots prononcés; sans doute monsieur Marle eût applaudi quelquefois à son orthographe; mais pouvais-je y trouver à redire, puisque je le contraignais d'inventer son dictionnaire? Par ce procédé, que je recommande d'ailleurs, malgré l'inconvénient que je lui trouve moi-même et que je signale, combien d'opérations d'attention, de comparaison, de jugement, d'invention même n'a-t-il pas faites, là où la copie d'un modèle écrit eût à

je m'y suis pris pour le faire disparaître : ce sera l'objet d'un ouvrage auquel je mets la dernière main et que je publierai incessamment sous ce titre : *Guérison du bégayement.*

peine fixé ses yeux et sa main! Car la plupart des enfants copient ainsi des pages, des volumes, sans penser, sans percevoir : c'est en ce sens que le *pensum* est beaucoup plus abrutissant que le fouet; mais si l'on se récrie je n'insiste pas: ceci est trop vrai pour qu'on le croie.

Pour en revenir à Paul, il n'a eu besoin de mes soins assidus que pendant trois ans. Depuis l'âge de huit ans, il a commencé à apprendre les choses que l'on enseigne à tous les enfants, même celles que je ne désirais pas qu'on lui enseignât sitôt. Je ne le voyais plus, dès lors, qu'à de rares intervalles; sa famille, pleine de déférence pour mes avis, n'avait pas toujours la force de les suivre; la maîtresse était là, montrant le latin et ses palmes en perspective, et pressée de dégorger sur son élève toute la science pesante qu'elle contenait. Paul a subi cette rude épreuve sans broncher, sans reculer; il sait des fables de la mythologie, du catéchisme, etc... Que dirai-je de plus? Il est entré au collége cette année; que la *version* lui soit légère!

2e OBSERVATION.

IMBÉCILLITÉ. — CAUSE CHRONIQUE.

Louis B....., âgé de 14 ans, très-grand et maigre pour son âge, tempérament lymphatisé, sans infirmités accessoires, crâne assez bien conformé, sauf le front dont la proéminence est en quelque sorte isolée de la masse cérébrale par une dépression con-

sidérable de la suture transverse du frontal aux pariétaux; sur toute la longueur de cette ligne, le crâne offre une ondulation d'autant plus sensible, que les bosses frontales sont plus saillantes.

Aucune autre anormité ne caractérise la boîte osseuse, qui n'a pas augmenté de volume depuis l'âge de dix ans. La bouche est comme morte et close sans fermeté; la narine affaissée comme les joues pâles; l'œil terne, demi-fermé, et la pupille dilatée et diffuse. La face s'est un peu allongée depuis cette époque (de dix à quatorze ans), mais elle a conservé le caractère fin, sympathique et timide du premier âge au milieu des types osés et hardis qui croissaient au collége autour de lui. D'ailleurs bien conformé, l'habitude de son corps était l'affaissement; les organes de la parole ne présentaient aucune difformité; ceux de la génération étaient volumineux et flétris.

Louis restait dans son lit ou sur son siége jusqu'à ce qu'on le forçât de les quitter, ce qu'il faisait lentement, de mauvaise grâce, et seulement pour aller se rasseoir sur le siége le plus prochain. *Marcher? pourquoi faire? Aller, où?*.... disait-il dans ses meilleurs moments, car d'ordinaire on ne pouvait lui arracher une syllabe. Aussi, ne faisait-il rien et son activité était-elle abolie. Pareillement la sensibilité nerveuse avait disparu de toutes les surfaces; aucun irritant applicable sans douleur n'avait d'action sur lui, et les masses nerveuses de l'encéphale paraissaient profondément affectées, d'atonie pour le moins. On ne remarquait d'ailleurs aucune dif-

férence de précision et d'étendue entre les fonctions des deux côtés du corps. Les sphincters sont mous mais non distendus; les muscles sont affaissés; la peau molle et lactée sans circulation capillaire; et quoique tous les mouvements de son âge lui soient possibles, il n'en veut faire aucun; il passe plus d'une heure à s'habiller et mange malproprement. La sensibilité de la main, de la paume de la main et des doigts est seule conservée; l'odorat est indifférent; le goût changé en dégoût; l'ouïe fine, bien que l'attention volontaire soit le plus souvent suspendue; le regard morne, n'a ni écarts anormaux, ni éclairs intellectuels.

Avec et plus que la main, les organes de la génération sont le siége d'une sensibilité et d'une irritabilité entretenue ou provoquée par la manie solitaire. La parole est un peu lente, mais nette; Louis ne parle, d'ailleurs, jamais spontanément; et quand il se décide à répondre, il laisse entre la demande et sa réplique un moment assez long qu'il emploie à faire des efforts visibles pour rompre le silence. Il mange très-peu et il faut toujours l'y obliger. Ses déjections sont volontaires, mais il est constipé d'ordinaire, et de temps à autre il a une diarrhée de plusieurs jours; il ne bave pas, ne pleure jamais, mouche à peine; sa transpiration n'est jamais apparente; ses humeurs sébacées n'apportent aucune odeur spéciale.

L'attention de Louis est comme suspendue, et il faut de la ténacité pour la réveiller. Il ne compare, ne juge, n'apprécie rien volontairement, et semble

avoir horreur de toute opération de l'esprit. A toutes les questions, quand il se décide à parler, il répond : *Pourquoi me demandez-vous cela?* Et quand la réponse découle trop directement de la demande, il ajoute : *Vous savez bien que je le sais.* Mais il évite presque constamment de répondre et ne parle jamais spontanément. D'ailleurs Louis ne peut dire ce que c'est que couleurs, formes, calculs, temps, espace, monnaies; mais il peut encore lire et ne le veut pas. Il n'a pas de goût anormal pour la musique ; il aime à cacher et non à détruire, et paraît prévoyant. Sa mémoire présente cette singulière physionomie, qu'il n'a plus la faculté de garder de nouveaux souvenirs, qu'il a même oublié ceux des lieux et de la plupart des personnes, ceux surtout qui se rattachent à ses études intellectuelles; mais s'il ne sait plus rien de ce qu'il a appris par déduction ou par induction, il a retenu tout ce qu'il a appris par cœur et mot-à-mot. Ainsi, harcelé de questions auxquelles il ne veut pas répondre, il finira, pour y échapper, par dire avec une expression de satisfaction enfantine : *Monsieur, voulez-vous que je vous récite une fable de Phèdre?...*

« Formica et Musca contendebant acriter
« Quæ pluris esset. Musca sic cœpit prior :
« Conferre nostris tu potes te laudibus ?...

Il faut l'arrêter pour qu'il interrompe son récit; mais il ne parle plus : capable de réciter, incapable de rien dire de son chef.

Louis n'a aucun instinct, ni cruel, ni révolté, il

désobéit par impuissance d'obéir, par asthénie : la dynamique est rompue en lui. Aussi n'a-t-il aucune qualité, ni aucun défaut moral, si on en excepte l'insensibilité qui résulte de son vice, et la dissimulation dont il a besoin pour le cacher ; car il sait que ce qu'il fait est mal, mais toute sa spontanéité s'est abîmée dans le seul acte vers lequel tendent toutes ses préoccupations ; aussi, aime-t-il a être isolé : tendance raisonnée vers la solitude qu'il ne faut pas confondre avec l'isolement instinctif de l'idiot ou du lypémaniaque.

Les parents de Louis sont bien constitués: il a deux sœurs mariées dont les enfants sont intelligents, lui-même a eu une première enfance heureuse, et on ne connaît pas à l'état de Louis d'autre cause que celle dont on ne saurait douter. A huit ans, c'était un petit garçon charmant ; à dix ans, il avait commencé ses études latines sous les yeux de son père et il fut jugé capable d'entrer au collége dans la classe dite de sixième. Là, que se passa-t-il?.... Il y a parmi les écoliers réunis en masse une sorte de franc-maçonnerie dont on ne sait que l'objet sans en connaître les détails ; on enterre les victimes, mais on ne les compte pas ; on ne compte pas non plus ceux qui se retirent usés, délabrés d'esprit et de corps, ceux qui tombent dans l'imbécillité, ceux qui seront bientôt frappés de démence....

Louis, cet enfant si insouciant et si gai tout à l'heure, ne résista pas à cet entraînement funeste. Il travailla beaucoup, eût des prix la première année ;

mais déjà il était devenu plus triste, aimant la solitude, évitant la lumière. C'était pour travailler qu'il s'isolait, disait-il, pendant ses premières vacances; et, de fait, il travaillait; mais ne faisait-il que travailler? L'année suivante il eût encore un prix, il revint plus sombre que précédemment; il éprouvait, disait-il, des douleurs lancinantes qui semblaient traverser horizontalement la base occipitale du cerveau ; cela ne l'empêchait pas encore de travailler, seul, loin du bruit, dans l'obscurité diurne. Cette fois, l'inquiétude éveillant la vigilance de sa mère, elle vit qu'elle ne pouvait plus avoir de doutes sur la cause des changements survenus dans la santé et dans les goûts de son enfant. On le surveilla, ce qui parut le contrarier beaucoup, on *l'empêchait de travailler*, disait-il. L'année scolaire recommençant, comme on ne pensa pas que Louis eût plus besoin de soins que de latin, il alla reprendre sa place au collége, mais non plus la première dans sa classe. Sévèrement puni par son professeur pour des négligences impardonnables dans un premier sujet, il fut souvent séquestré aux heures de la récréation et accablé de pensums ; il passa quelques jours à l'infirmerie sans cause spécifiée : il avait la peau sèche, le pouls inégal, et ne reparut à la classe que pour y traîner une intelligence inerte : aux vacances de Pâques, on pria sa famille de le garder. Il était sorti du collége depuis dix-huit mois quand je le vis pour la première fois, tel que je viens de le décrire. Je ne crus pas à l'efficacité actuelle des moyens d'éducation proprement

dits. Il prit des bains très-chauds avec de légères effusions froides sur la tête, but chaque matin deux doigts de vin tonique en mangeant une croûte de pain ; puis conduit, un peu poussé même, il alla faire une promenade de deux heures. En rentrant, frictionné, massé aux bras et aux jambes seulement. Quand je crus apercevoir que ce régime était au-dessous de ses forces acquises, j'y ajoutai quelques travaux manuels, comme des bûches à scier, des planches à raboter, des pierres à porter ; et quand il répondait : *pourquoi ça?... je ne veux pas...* — *Faites*, lui répliquait-on, *obéissez*, etc... il finissait par obéir après une période de résistance qui alla toujours en décroissant.

Mais ce n'était pas tout. Mal surveillé jusque-là (il ne le fût d'ailleurs jamais assez à mon gré), je recommandai des précautions dont le détail serait trop long, et parmi lesquelles je citerai seulement le lit que je fis construire de telle sorte qu'il avertissait lui-même des moindres mouvements de l'enfant et surtout de son agitation répétée. Ce nouveau genre de coucher le contraria beaucoup. Pour s'en plaindre, il recouvra cette spontanéité de parole qui l'avait abandonné depuis près de deux ans ; le bruit que faisait son sommier l'empêchait de dormir, disait-il, etc., etc... On ne tint aucun compte de cette répugnance ; mais, je le répète, je doute qu'il ait toujours été dans la journée aussi exactement surveillé que je l'eusse voulu. Cependant, sa figure et ses membres reprenaient de l'embonpoint, l'œil s'ani-

mait par moments, et la bouche parfois riait aussi; souvent il riait seul et souriait comme à une pensée. On saisissait cette disposition-là pour le faire parler, et il commençait vers le huitième mois à dire de bonne grâce de certaines choses assez sensées; l'appétit revint avec l'exercice dont il se plaignait toujours d'ailleurs comme excessif; la sensibilité générale reparaissait avec l'emploi des bains dont on abaissa par degrés la température jusqu'au frais, et avec les frictions et le massage qui furent étendus au buste, mais que l'on éloigna toujours des glandes du cou, du sein et des aines.

Enfin, l'époque de la fête de sa mère approchant, je parvins à le décider à apprendre un compliment; il en retint les deux premières phrases à force de les copier. Mais, ce à quoi je m'attachai de préférence, ce fut à le faire parler, parler pour déduire de ce que je lui disais une série d'idées qu'il devait me répondre : on ne croirait pas jusqu'à quel point ces exercices étaient difficiles à bien graduer, fatigants à diriger et à soutenir. Concurremment à ce travail, je lui fis voir des formes, des couleurs, des dessins; il connaissait tout cela! *Et pourquoi n'en parliez-vous point?* lui dis-je un jour. Louis.—Parce que je ne savais plus. S.—Vous le saviez bien, puisque vous le savez encore? L.—C'est vrai, mais je n'avais pas la force de parler; et puis je pensais toujours à autre chose. S.—A quoi donc pensiez-vous? — Louis ne répond rien, je n'insiste pas, et nous poursuivons nos exercices, qui furent interrompus par un voyage,

dont les effets auront sans doute été salutaires si l'on a suivi mes prescriptions.

3e OBSERVATION.

CRÉTINISME (OU IDIOTIE) DES PAYS-BAS.

Julien M...... Etudié à cinq et à 8 ans, mais non soigné. *A cinq ans*, cet enfant avait l'apparence d'un gros singe, il se battait avec les pourceaux pour leur disputer la *buvée*. Crâne aplati devant et au sommet, face épatée, lèvres pendantes, bras trop longs relativement au torse, habitude générale affaissée, langue épaisse sortant de la bouche baveuse, glandes tuméfiées, mésentère très-développé, dur et résistant sous la pression du doigt. Aucune activité hors celle de l'appétit, l'irritabilité semble concentrée sur l'appareil digestif, la sensibilité est presque nulle. Julien chantonne, bourdonne involontairement, se balance sur sa chaise et debout, attitude qu'il garde d'ailleurs rarement; il y a équilibre, non dans ses forces, mais dans son inertie, les appareils moteurs et sensoriaux sont sans activité, la succion de la langue, la mordition de la main, quelques mouvements mécaniques servent seuls d'intermèdes à ses nombreux repas. Il marche depuis peu et seulement pour aller marauder des aliments, il ne se sert de ses mains que pour porter à sa bouche, il n'a ni ltact, ni odorat, ni goût, il a l'ouïe fine, et son regard stupéfié sort d'une large et terne pupille brune. Sa voix est basse et traînante, sa parole réduite à quelques

monosyllàbes non-répétés ou répétés très-lentement, comme *Pa—Pa*, etc... L'appétit insatiable, le mode de manger bestial, la mastication nulle, la digestion somnolente et continuelle, les déjections involontaires ajoutent au dégoût qu'inspire cet enfant dans le voisinage. Pour son esprit, tout ce qui ne se mange pas n'existe point; ne lui demandez d'attention, de comparaison, de jugement sur rien de ce qui n'est ni pomme de terre, ni haricot, ni feuille de salades traînant dans le ruisseau; il ne comprend rien, ne sait rien, cependant la musique lui plaît.

Ses instincts sont brutaux, sans être agressifs pour les personnes. Triste, on le dirait courageux s'il comprenait le danger, et désobéissant s'il savait faire bien ou mal; sans autre volonté que l'entêtement, la plus grande violence ne lui arracherait pas de la bouche, ou ne lui ferait pas rejeter la tige de choux cru qu'il a ramassée dans les ordures; qu'il la tienne, qu'il la garde, qu'il ait des pommes de terre ou des prunes à *bouche-que-veux-tu*, le reste du monde lui importe peu, n'a pas de sens pour lui.

A huit ans : il est toujours aussi noir, presque aussi sale; son crâne s'est élargi sans s'élever, sa face a gagné une expression de contentement et de gaieté notable; ses membres sont moins disproportionnés avec son corps, son ventre est toujours dur et gros; lui, a pris de l'ampleur, et si sa personne est d'un aspect un peu affaissé, elle ne manque pas d'une certaine encolure forte et résistante.

Mais l'activité n'a guère gagné à cette améliora-

tion de la santé, elle a toujours le même but, sans en avoir d'autres. Même insensibilité générale, les mouvements coordonnés sont devenus possibles, mais ils sont lents et la marche en particulier est toujours balancée et traînante; les sens ont peu gagné, la voix et la parole améliorées, traînent cependant encore à de longs intervalles des syllabes qui ne peuvent se réunir pour former les mots. Julien ne se bat plus avec les porcs pour avoir sa part de leur repas; mais si, dans la rue, il rencontre sans être vu quelque belle feuille de laitue fraîche, qui n'est qu'à moitié plongée dans la fange, alors

L'occasion, l'herbe tendre,
Et le diable aussi le poussant....

..... Mais cela lui arrive rarement au dire de sa mère.... qui le surprend rarement en effet. D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de ramasser les ordures? N'a-t-il pas les vergers, les greniers, les armoires encombrés de fruits, de légumes, de conserves. Il ne quitte un arbre que quand il n'y voit plus briller un seul fruit. Il distingue parfaitement les belles teintes dorées de la mirabelle de l'ingrat feuillage qui l'abrite; mais ne lui demandez pas de vous dire laquelle de ces étoffes est jaune, laquelle est verte : qu'est-ce que ça lui fait, ça ne se mange pas.

Le curé de l'endroit (que Dieu bénisse le digne pasteur), a eu la patience d'apprendre quelques lettres à Julien, qui les nomme toutes sans se tromper,

mais il ne les reconnaît pas aussi bien, les voyant. C'est que la mémoire de Julien est excellente; aussi, profitant de ses bonnes dispositions de ce côté, on a négligé de lui apprendre à lire, et on lui a lu plusieurs fables qu'il a redites toutes sans hésiter, de sa voix la plus dolente et la plus traînante. C'était un trait de lumière : puisqu'il ne pouvait apprendre à assembler deux lettres (ce qui viendrait plus tard), on pouvait toujours en attendant lui apprendre la grammaire. Aussitôt fait que dit : on lisait à Julien un chapitre de *Noël et Chapsal* une fois, au plus deux fois, et il le récitait imperturbablement. Il allait passer à une pareille *absorption* du catéchisme, et monsieur le curé était enchanté de ses progrès, et sa maman parlait déjà de le mettre au collége quand j'eus occasion de le revoir. Il était depuis plus d'une heure sous un de ses vénérables pruniers qu'il adorait.... à sa manière, et j'eus beaucoup de peine à l'en arracher. Cependant je dois lui rendre cette justice qu'il finit par me suivre, sans trop de mauvaise humeur, jusque dans la prochaine allée. Là, nous eûmes un petit colloque que je ne regarde pas comme assez spirituel, des deux parts, pour être reproduit en entier, mais dont quelques passages jetteront sur le portrait de Julien un jour que l'on demanderait en vain à l'analyse la plus détaillée.

SEGUIN. — Bonjour, Julien.

JULIEN. — *Lentement et en finissant d'avaler une prune* : Bonjour.

S. — Me reconnaissez-vous?

J. — Oui.

S. — Où m'avez-vous donc vu?

J. — Hier.

S. — Hier, je n'étais pas arrivé!

J. — Papa m'a dit votre nom.

S. — Vous savez donc mon nom, mon petit ami?

J. — Monsieur Seguin.

S. — Eh bien, me reconnaissez-vous, m'avez-vous déjà vu?

J. — Vous vous appelez Monsieur Seguin (*après un long effort*), papa me l'a dit.

J'insistai encore longtemps sur ce point sans obtenir d'autre réponse. J'entamai la question de ses progrès, dont il avait si souvent entendu parler, qu'il avait fini par en être aussi content qu'un gourmand peut l'être d'un homard.... en peinture.

S. — Vous apprenez donc bien, maintenant!

J. — Oui, monsieur.

S. — Qu'apprenez-vous, avec monsieur le curé?

J. — Je vais vous réciter la grammaire.

S. — Ce matin, qu'avez-vous appris?

J. — Le catéchisme.

S. — Le catéchisme tout entier?

J. — Voulez-vous que je vous récite mon catéchisme?

S. — Non, mon ami; mais dites-moi ce que c'est qu'un article?

J. — *Un peu plus vite que quand il parle :* L'article est un petit mot qui se met devant le nom; nous

n'avons qu'un article, *le* pour le masculin, *la* pour.....

S. — C'est très-bien. Voulez-vous me donner un exemple d'un nom accompagné d'un article ?

J. — Nous n'avons qu'un article *le*.....

S. — Pouvez-vous me dire le nom d'une chose que vous connaissez et qui prend un article?

J. — Je... ne... sais... pas, *me répond Julien beaucoup plus lentement qu'il n'a récité.*

S. — Connaissez-vous au moins un objet qui porte un nom, un substantif!

J. — Je... ne... sais... pas.

S. — Vous savez du moins ce que c'est qu'un pronom?

J. — *Assez vite* : le pronom est un mot qu'on met à la place du nom...

S. — A la place de mon nom, de quel pronom vous servez-vous pour me désigner?

J. — Je... ne... sais... pas.

S. — Vous dites quelquefois à votre maman : Veux-*tu me* permettre d'aller au jardin.

J. — Oui, monsieur; mais elle ne veut pas.

S. — Écoutez-bien. Quand vous lui dites : Veux-*tu me* permettre d'aller au jardin, ne vous servez-vous pas d'un pronom?

J. — Je... ne... sais... pas, etc., etc.

M. Guggenbühl parle d'un crétin des Alpes qui semble avoir eu beaucoup d'analogies avec celui-ci. Cependant à force de soins on a fini par en faire une manière de savant qui connaissait assez bien la bo-

tanique. Était-il devenu plus judicieux, plus spontané? C'est ce qu'on ne dit pas. Pour Julien, le hasard qui me l'avait fait entrevoir me l'a fait perdre de vue; mais je ne doute pas que ses connaissances en botanique s'étendent jamais beaucoup au delà de l'intéressante famille des solanées.

4e OBSERVATION.

HYDROCÉPHALIE. — IDIOTIE PROFONDE. — CHORÉE.

Léopold N..... âgé de 9 ans, d'un tempérament scrofuleux, d'une santé chétive, n'y voit presque pas d'un œil, et point de l'autre qui est envahi par la scrofule. Crâne allongé, arcade temporale haute et renflée, bosses frontales plus saillantes que la base antérieure du crâne dont les côtés sont harmonieux entre eux. Il n'en est pas de même de la face qui est petite relativement au volume du crâne et que les convulsions ont comme labourée de leurs tristes sillons. Les parties à droite de la narine, des lèvres, de la langue, et du coin de l'œil principalement, ont conservé des rétractures, suites de ce fléau des enfants : le corps, bien proportionné d'ailleurs, et les membres du côté droit, surtout la main, participent à cette rétraction qui affecte la forme d'une hémiplégie. Toute l'habitude de la personne est celle d'un choréique. Les organes de la parole ne sont pas seulement viciés par suite de la contracture de la langue et des lèvres, les dents sont mauvaises, irrégulières, la voûte du palais trop

haute au centre et creusée en profonde gouttière ; les lèvres toujours entr'ouvertes et fermant mal, alors même qu'on les y contraint, laissent échapper constamment une abondante salive. Les organes de la génération sont trop précoces, le sternum est saillant sur une poitrine étroite, et forme ce qu'on appelle une carcasse de dindon, la colonne vertébrale est faible, un peu arquée à gauche et en dedans à la hauteur du sternum, le ventre est gros, moins dur que ballonné et rebondissant sous la pression du doigt.

Léopold est très-actif, mais faible, et ne saurait faire autre chose que s'agiter, trépigner sans but. Ce désordre apparent du système nerveux est effroyable en lui : il pleure, crie, rit, chante, presque toujours sans motif; la cause la plus légère augmente son irritabilité, qui est portée au plus haut point par les odeurs, l'électricité et le froid même (phénomène rare et qui s'explique par la délicatesse maladive du tact dans cet enfant) qui se plaît à la plus grande chaleur possible, sauf dans les temps d'orage, dont il souffre singulièrement. Cette action du froid est-elle due à la chorée? Je puis le croire, puisqu'aucun idiot n'en est douloureusement affecté, quoi qu'on en ait dit. Si plusieurs préfèrent la chaleur du poêle à l'acuité du froid en hiver, c'est une affaire de goût chez ceux-là, goût obscur autant que la sensibilité tactile est obscure en eux, et qui ne prouve pas que le froid leur soit douloureux : or la pratique m'a prouvé le contraire dans tous les cas, sauf celui-ci qui est compliqué de chorée, et qui par conséquent ne peut

pas même passer pour une exception à la règle.

Il est probable que chez Léopold les centres et les ramifications nerveuses, sauf celles de la sensibilité, sont gravement lésées; du moins toutes les manifestations physiologiques correspondantes à ces appareils sont désordonnées ou nulles. La sensibilité générale exceptée, nous trouvons en effet les désordres de locomotion flagrants, et principalement portés sur un côté du corps; des contractures évidentes à droite; l'appareil musculaire émacié; les sphincters sans irritabilité, sans presqu'aucune action volontaire; des mouvements automatiques et principalement la succion, la mordition, de fréquents mouvements spasmodiques des doigts, des mains et des bras; et tous les mouvements qui devraient être coordonnés, désordonnés.

Aussi la marche saccadée est suivie de chutes nombreuses; la montée est impossible comme la descente, comme le saut, comme la course; la difficulté à saisir avec la main est extrême, et ce que la main est parvenue à saisir elle le laisse tomber l'instant d'après, tandis qu'elle ne peut s'ouvrir pour le lâcher volontairement; et cette incapacité est bien plus prononcée à droite qu'à gauche. S'il voulait manger, la cuillère souvent encore pleine lui tombait des mains ou heurtait son œil, sa joue, son nez avant d'arriver à sa bouche (on ne pouvait lui confier sans danger ni couteau ni fourchette). Mangeant de la main d'autrui et avec des grimaces diaboliques, il avait en vain essayé de mettre ses bas, de s'habiller; poser sa cas-

quette sur sa tête était pour lui une opération si difficile, qu'elle durait souvent quatre à cinq minutes, et que, toujours posée de travers, elle tombait bientôt.

Le tact était d'une sensibilité extrême et maladive; l'odorat presque nul; le goût sans préférence et même un peu dépravé; l'audition inégale et plus difficile parfois que d'habitude; la qualité du regard peu appréciable sous les taies qui avaient détruit la vision de l'œil droit et considérablement obscurci celle de l'œil gauche. Les organes de la génération trop précoces et déjà flétris par la manie commune et solitaire; la voix réduite à quelques cris; la parole nulle, sinon d'intention, du moins d'effet; les fonctions assimilatrices énergiques; les digestions mauvaises, plutôt par suite de voracité que pour une cause organique; les déjections involontaires; les larmes nulles; le mucus nasal et la salive abondants; la transpiration insensible et la sueur inconnue; l'humeur sébacée âcrement et fétidement odorante; le sommeil agité; le pouls irrégulier et vif; la respiration saccadée : tel était à 9 ans l'aspect physiologique de Léopold N...., qui ne marchait pas et ne se tenait pas encore debout à 7 ans.

Son état intellectuel n'était guère plus satisfaisant. Ses perceptions sensoriales empêchées en partie par l'état des organes de la vue, n'avaient amené jusqu'à son intellect que peu de sujets de comparaison, de jugement, de réflexion, etc... S'il n'était pas complétement inintelligent, il ne pensait qu'à rechercher

des objets d'alimentation, et quelques fétiches, qu'il tenait d'ordinaire dans sa bouche. Il ne savait rien des lettres, de la lecture, du dessin, du calcul, etc... Il aimait la musique, chantait involontairement, bourdonnait et balançait sa tête dans son lit ; avait la mémoire des lieux et des personnes, et donnait signe de prévoyance instinctive en cachant ce qu'il ne pouvait manger sur le moment pour l'aller reprendre bientôt après.

Sans instinct de conservation personnelle ni de rangement, destructeur, agressif sans méchanceté, aimant à fouiller les ordures et à y trouver quelque pâture sale ou immonde, Léopold était colère, désobéissant, jaloux, affectueux, gai et se réjouissant surtout de la moquerie qui atteignait ses camarades, courageux, étourdi, vaniteux, mais assez défiant et très-imitateur. Il comprenait très-nettement le bien et le mal relatifs à ses actes ; mais il ne voulait rien faire, et, sans manquer de spontanéité, il ne l'appliquait qu'à satisfaire ses instincts négatifs de résistance, et ses instincts positifs d'assimilation. Léopold n'avait avec ses camarades d'autres rapports que les rapports secrets dont j'ai parlé plus haut.

Né d'un père adonné à la boisson et d'une mère très-belle et très-saine, il est venu au monde le dernier de six enfants. Les cinq autres, dont quatre filles, présentent un splendide aspect de force et de santé. Il est né dans une boucherie, et ce n'est pas le seul de mes élèves. Quoi qu'il en soit de l'influence de ces circonstances antérieures à l'accouchement,

on n'articule aucune plainte contre la nourrice, et, cependant, à six mois les convulsions se produisirent; elles furent alors terribles, une, deux, trois fois; puis, elles diminuèrent jusqu'à l'âge de trois ans, époque où l'on commença à apercevoir les symptômes de la chorée. Guéri de la teigne par le procédé des frères Mahon (1), atteint de scrofules, il a traîné jusqu'à sept ans une existence douloureuse; toujours porté à bras ou couché, il vivait comme un paralytique. Son état s'est donc amélioré particulièrement de un à trois ans et de sept à neuf ans, sans qu'il ait cessé pour cela d'être idiot et choréïque.

Tel je jugeai Léopold, et c'est sur le diagnostic d'une idiotie profonde, affectant principalement les appareils moteurs et perceptifs, que j'assis mon traitement. Laissant de côté la question psychologique (dont on s'est beaucoup trop occupé, je le répète), je ne m'occupai, moi, pendant plusieurs mois que de l'éducation des appareils moteurs. Qu'importait qu'il sût lire, le malheureux enfant, tant qu'il ne pourrait tenir sa cuiller! Qu'importait même l'éducation des appareils perceptifs, de l'ouïe, de la vue, etc., tant que les mouvements ne seraient pas régularisés, ni l'immobilité obtenue? on le voit, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, les progrès ne signifient rien, ou sont impossibles, si on ne les produit dans l'ordre même qu'indiquent les désordres physiologiques : chez Léopold, cette marche était toute tracée par les

(1) Voyez *Recherches sur la teigne*, Paris, 1829, in-8.

symptômes. Sans m'inquiéter d'alphabet, de fables, etc., je fais monter, ou plutôt, je hisse mon nouvel élève devant une échelle, je pose ses pieds sur le premier échelon, ses mains sur le cinquième, je descends en tenant l'anneau de sa ceinture gymnastique pour parer à un accident; j'avais bien jugé: après une sorte de fluctuation du corps produite, partie par la peur de tomber, partie par l'impulsion qui meut les choréïques, les jambes fléchirent et je reçus l'enfant dans mes bras; il n'avait eu d'autre mal qu'un peu d'effroi. Nous recommençons; la crainte de tomber, car j'affectais de le soutenir tous les jours de moins en moins, lui imprimait une force de résistance dont je ne l'aurais pas si tôt cru capable, et, comme la danse de Saint-Guy reparaissait dans cet exercice à mesure que l'enfant avait moins d'inquiétude, je mettais de temps à autre un échelon de plus entre lui et le sol, afin d'entretenir cette inquiétude salutaire; elle fut en effet si efficace, cette préoccupation inquiète, que je ne tardai guère à pouvoir le porter derrière la même échelle. Là, par exemple, nous eûmes, lui et moi de rudes épreuves à subir. Les mains du pauvre Léopold n'avaient rien tenu jusque-là et, par conséquent, rien porté; elle durent tenir un bâton d'échelle et y porter le poids de son propre corps. Il est vrai que je l'y aidais bien quelque peu, d'abord, parce que mes mains appuyées sur les siennes (crainte d'accident), supportaient le tout, ensuite, parce que je n'étais pas sans alléger le poids de son fardeau en posant souvent ses pieds sur les barreaux

inférieurs de l'échelle. Il est vrai que ses pieds, incapables de contraction volontaire, glissaient bien vite, et alors, c'étaient de sa part des cris, de la mienne des efforts nouveaux, mais il le fallait. Ce mot dit tout, et dès que Léopold le comprit, je n'entendis plus les cris de la colère, il ne fit plus entendre que ceux de la fatigue ou de la douleur, auxquels j'eus toujours égard, autant que le permettait le but proposé à nos efforts. Malgré quelques condescendances sur ce point, mais sans faiblesses, j'arrivai enfin à le faire tenir seul et sans soutien derrière l'échelle, saisissant un bâton, portant son propre poids, lui qui ne pouvait rien tenir, rien porter deux mois avant : c'était bien quelque chose.

Mais ce que l'on a saisi il faut pouvoir le lâcher volontairement, et Léopold ne lâchait rien qu'accidentellement; comment faire?.... la même échelle, la même manœuvre va nous servir. Placé derrière l'échelle je replace mes deux mains sur les siennes et j'attends sans rien dire qu'il soit fatigué. A la première expression de fatigue je lui permets de descendre, et libérant une de ses mains, la gauche, de dessous les miennes je l'engage à la porter sur l'échelon inférieur : il m'a compris et ne descend pas sa main, j'attends. Il se plaint de nouveau, je réitère mon invitation. Il crie trop douloureusement, je détache moi-même l'extrémité des doigts de sa main gauche d'après l'échelon qu'elle tenait, et elle va se fixer à l'autre. On demandera peut-être pourquoi je n'ai pas commencé par là? La réponse est facile, et

je la donne d'autant plus volontiers qu'elle ne s'applique pas seulement au présent exercice, mais à tous ceux qui font partie du traitement des idiots. En tout et partout il faut demander à l'enfant la plus grande somme possible de synergie : or, si dans les premiers exercices on demande à l'enfant moins qu'il ne peut donner, le minimum d'activité sera partout sa constante, et il croira toujours en trop faire pour vous ; il est bien plus facile d'ailleurs de se montrer moins exigeant après l'avoir été davantage que de le devenir plus après l'avoir été très-peu. Pour pouvoir être bon et indulgent sans danger, montrez-vous d'abord rude et sévère, quand il le faudra ; et de même partout : pour obtenir B, demandez B+D. Donc, sous le double rapport de la moralité et de la progression des exercices, il importe autant de ne pas demander trop peu, que de demander juste la chose que l'on a besoin d'obtenir. Ce que je voulais obtenir ici c'était que l'enfant lâchât volontairement un bâton pour en saisir un autre ; ce que je n'ai pas obtenu c'est que les nerfs moteurs et volontaires agissent sur toute la longueur de la main ; mais que m'importait? Moralement j'étais sûr d'avoir été obéi aussi complétement que possible, physiquement j'avais obtenu, d'une partie d'un organe, la fonction que j'avais provoquée dans cet organe entier, faute de savoir jusqu'où pouvait s'arrêter l'incapacité de la contractilité volontaire ; en réalité j'avais obtenu plus que je n'avais demandé, car je possédais par là une connaissance plus précise de mon sujet.

Cette connaissance me permit d'améliorer notre gymnastique spéciale sur deux points qui eurent de l'influence. J'en déduisis, que la main droite devait échapper plus encore que la gauche à la direction volontaire, et je commençai par détacher les doigts de la main droite d'après l'échelon d'une seconde phalange (ce que je ne faisais pas pour les doigts de la main gauche), puis je fis descendre celle-ci la dernière pendant assez lontemps, pour épargner à la droite, plus faible, une commotion momentanément inutile et douloureuse. Il se passa bien une année avant qu'il put monter derrière l'échelle sans que l'on dirigeât ses mains et ses pieds dans leur mouvement d'ascension; mais cela ne saurait surprendre. En descendant, les tensions opérées dans toute la longueur des muscles ne permettaient pas aux mouvements choréïques de se manifester et les mouvements commandés ayant tous leur direction de haut en bas, les membres pouvaient descendre d'un échelon sur l'autre sans être agités et jetés hors de leur but dans cet exercice rapide; tandis que pour monter derrière l'échelle il n'en est pas ainsi. Les pieds et les mains pour s'élever d'un échelon à un autre, ont un effort de bas en haut à exécuter, effort plus lent, plus compliqué que la seule inflexion nécessaire dans un simple mouvement de bas en haut.

Aussi n'aurait-il pas suffi de diriger longtemps sa main de bas en haut comme nous l'avons fait pour lui apprendre à monter derrière l'échelle. Dans les longs intervalles que nous laissaient ces fatigantes

gymnastiques, l'enfant étaitexercé au balancier, aux dum-bells portées des heures entières, puis levées au-dessus de la tête, au transport à la main, à bras et à dos de briques, de pierres, etc... Pendant ce temps-là, la marche se régularisait, les chutes devenaient plus rares, Léopold cessait de monter les escaliers à quatre pattes et de les descendre en cul-de-jatte, il prenait la rampe et s'y cramponnait en désespéré : mais qu'y a-t-il d'étonnant? c'étaient, un gâteau qui l'attendait sur le palier du premier étage, la soupe servie au rez-de- chaussée, des noix au grenier, on avait semé tous les étages de gourmandises.

On eût soin cependant de les lui faire désirer d'abord plus longtemps, puis d'éloigner le but de sa convoitise, puis de remplacer la quantité par la qualité, et enfin de ne lui donner que des douceurs insignifiantes en récompense du mal vraiment méritoire qu'il se donnait pour les obtenir.

Je n'entrerai pas au sujet de cet enfant dans de plus longs détails. Je ferai remarquer seulement que Léopold qui laissait tomber son gobelet à terre, tient très-bien une lourde pioche, et s'en servit assez bien dès qu'il put se tenir seul derrière l'échelle; qu'il mâcha mieux dès qu'on lui donna du pain dur, tint mieux entre ses lèvres un objet lourd qu'un objet léger, vit ou plutôt regarda avec plus d'attention un petit dessin qu'un grand, et qu'il préféra les exercices qui demandent de l'activité à ceux qui tiennent immobile.

Après trois ans de soins, il parlait assez bien pour

être compris, mais en parlant, il faisait toujours d'assez laides grimaces. Du reste, lisant, écrivant aisément en gros tout ce qu'on voulait sur un tableau, copiant un dessin avec intelligence, comptant, aimant l'argent, assez accapareur de choses dont il prévoit pouvoir tirer avantage, réglé dans sa marche, montant, descendant à l'aide du plus léger point d'appui, (ne pouvant sauter), mais libre d'ailleurs de diriger ses pieds et ses mains où il veut, comme il veut; on le considérait déjà comme capable d'apprendre un état à douze ans; c'est cette raison qui l'a trop éloigné de moi pour que j'aie pu lui continuer mes soins. Tout ce que je sais de lui, c'est que les vestiges de chorée qui lui restaient à l'époque de notre séparation ne se sont pas accrus, et que tous ses progrès se sont confirmés, quoiqu'on ait cessé de s'occuper de lui spécialement.

5e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — HYDROCÉPHALIE. — ÉPILEPSIE.

Philippe d'O..... âgé de 6 ans et demi, grand et mince, tempérament lymphatique, santé médiocre mais égale, tombe plusieurs fois par jour dans des accès épileptiformes; sa salive sort en mousse pendant ces crises qui affectent particulièrement la face et l'épigastre, et sont suivies de pâleur et de prostration. Le crâne est volumineux, jeté en arrière et symétrique, le coronal est bas, l'arcade sourcilière profondément déprimée dans toute sa longueur, l'arcade

temporale très-haute, anguleuse et longue, les bosses frontales proéminent des deux côtés d'une gouttière verticale qui part de la racine du nez. La suture lambdoïde est allongée, la tubérosité de l'occiput est étroite et saillante. La face est de beaucoup plus petite que le crâne, les yeux sont ternes et petits, les traits bien proportionnés entre eux, sauf la bouche qui est grande et pendante; le cou est notablement étroit et long (circonstance qui ne m'a jamais paru manquer dans tous les cas d'épilepsie congéniale et que je n'ai vue signalée nulle part). L'habitude de la tête est inclinée à gauche, celle du corps et des membres est d'une faiblesse qui s'agite, s'excite, se débat. A cela près de l'épaisseur des lèvres, la bouche du jeune Philippe est bien conformée ; les organes de la génération, le thorax, l'épine dorsale, l'abdomen ne présentent aucune anomalie.

Si la puissance physique est nulle dans cet enfant son besoin d'agitation et de déplacement est intarissable, et ses appareils nerveux semblent tous participer au désordre qui se produit au dehors par des manifestations que la famille est obligée de soustraire au public : aucun agent irritant ne semble d'ailleurs pouvoir élever cette irritabilité. Les nerfs sensitifs sont aussi peu actifs que les nerfs moteurs le sont, à un point inimaginable. Toujours mouvant, gambadant, sautant, roulant à terre, gravissant jusque sur le dossier des siéges d'où il se laisse glisser comme un écureuil, Philippe se mord, se frappe la tête mécaniquement, frappe les meubles spasmodiquement, et

se livre à tous les désordres possibles de la motilité. Seul, il sautille en marchant, pose à peine son pied à terre, heurte le parquet, tombe sur ses mains, se relève prestement, recommence ; si on lui donne le bras, il se balance, et presqu'aussitôt s'échappe ou se dérobe jusqu'à terre en criant ; l'immobilité lui est inconnue ; au lit, avant son sommeil, il se balance, chante et crie. Bien que ses pieds posent à peine sur le sol, ce contact paraît lui être pénible ; mais les excitations qui en résultent ne peuvent s'appeler marche, course, saut, etc., c'est un mode d'activité instinctive qui n'a pas de nom. Les flexions articulaires sont aisées mais involontaires, aussi la préhension des corps est preste et instinctive ; Philippe prend, lâche, rejette, mais ne reçoit pas avec ses mains qui ne lui ont jamais servi à rien qu'à gravir, fouiller les poches de ses parents, et à saisir un verre, plonger ses mains dans un plat, etc., etc.

La sensibilité tactile paraît concentrée à la plante des pieds, et obtuse partout ailleurs ; le goût est prononcé pour les substances féculentes, sucrées, aromatiques, les liqueurs les plus fortes, rhum, kirch, etc. l'odorat ne perçoit que les odeurs les plus fortes ; et ce, non par une inspiration des narines, mais par une aspiration de la bouche ; Philippe boit les odeurs et ne les respire pas : c'est ainsi que son père le régale de fumée de tabac après laquelle il s'élance pour l'atteindre avant sa complète dispersion.

L'ouïe est normale, mais les fonctions de l'ouïe sont très-rarement volontaires ; le regard échappe à

toute direction ; infixe, vague et fuyant alternativement, il se perd sur un point indéfinissable, ou glisse sur les objets avec une rapidité d'autant plus surprenante qu'elle n'exclut pas la vision accidentelle ; mais le regard proprement dit n'existe pas. La voix est un cri analogue à celui des bêtes carnassières, mais un peu modifié par un accent de souffrance ; il se répète deux, trois à quatre fois au plus, s'arrête, ou reprend si la cause intérieure du cri continue ; la parole se résume en ce bruit PA-PA-PA répété trois ou quatre fois, et qui, dans les moments d'une fugitive attention, paraissent servir à exprimer tout ce qu'on cherche à lui faire dire. Les organes de la génération sont le siége d'une irritation mécanique dont on accuse la nourrice. L'appétit est peu développé, mais l'enfant mange sans cesse quelque bonbon, aussi sa soif est-elle ardente et impérieuse ; il mâche la terre, le sable, les feuilles, mord l'écorce des arbres du bois débité s'il en trouve sous lui en se roulant à terre, non dans ses accès d'épilepsie, mais dans les crises désordonnées de sa violence. Il mange tout, même la soupe, à la main, ne mâche pas la viande qu'il faut lui hacher avec du pain, et que l'on remplace d'ordinaire par les artifices d'une bonne cuisine ; il rejette la croûte, avale la mie du pain coupée en petits carrés sans la mâcher, ainsi que les pommes de terre qu'il préfère à toutes les légumineuses ; il digère mal, a de fréquentes diarrhées, fait tout sous lui, nuit et jour, bave constamment, sue des paupières, du nez et de la lèvre supérieure ; sa

tête répand une odeur nauséabonde et pénétrante qui domine les essences et défie la propreté.

Le sommeil est assez bon, mais toujours divisé par des réveils que l'enfant emploie silencieusement à satisfaire ses incitations spéciales ; le pouls varie fréquemment et passe par plusieurs rhythmes dans la même journée, la respiration est bonne.

Philippe ne fait acte d'attention, de comparaison, etc., que quand il rencontre les objets de son appétence ; rarement la parole lui fait détourner la tête ; mais la musique ! qu'il crie, la musique le fait taire ; qu'il ait sa crise épileptiforme, la musique l'en tire doucement ; qu'il entende un air, il le fredonne aussitôt et le répètera jusqu'à ce qu'on lui en ait chanté un nouveau. Il ne me parut pas manquer non plus de la mémoire des lieux et des choses qui lui plaisent, mais je ne surpris d'abord que des manifestations insignifiantes de cette aptitude. Ainsi quand après plusieurs mois de soins il fut conduit à la campagne, quand je le vis, glissant avec prestesse de la voiture, se perdre dans les allées entrecroisées d'un jardin anglais, quand nous le trouvâmes tranquillement assis sur la fourche d'un vénérable pommier, sa bonne me dit que c'était là son siége de prédilection, je ne pus douter qu'il eût au moins la mémoire du gîte.

Si peu prévoyant, que les fenêtres et les rampes étaient grillagées chez lui, il n'eût pu rester seul un instant sans qu'il lui arrivât malheur. Il était câlin mais non caressant, indifférent à tout hors aux bon-

bons et à la musique, ne jouait pas et n'imitait rien; aucun sens moral, aucune volonté applicable ne s'était fait jour en lui; et la volonté négative ne parut même que quelque temps après que son éducation fut commencée, véritable progrès sur la violence purement mécanique avec laquelle il échappait à toute direction; idiot enfin dans toute l'étendue du mot.

Dira-t-on encore qu'il s'agissait de faire l'éducation de cet enfant par la méthode de Rollin ?.. Eh ! mon Dieu, pourquoi pas ? les parents de Philippe me voyant consommer des mois, user mes forces, ma santé à immobiliser cet enfant-machine et à lui faire essayer quelques mouvements réguliers et volontaires, s'en allèrent chez leur docteur pour se plaindre (*risum teneatis*) de ce que je ne lui faisais rien faire : il me fallut donner quelques explications au docteur et raconter des balivernes à la famille pour continuer à jouir du droit de sauver l'enfant. Comme je l'avais prévu cependant, la régularisation des mouvements créa immédiatement l'attention et rendit possibles les perceptions sensoriales; tout alla bien jusqu'à la lecture et à l'écriture. La nomination des objets fut plus difficile ; un objet nommé par moi, l'enfant ne me le donnait pas toujours; deux demandés ensemble il ne les donnait pas et ne paraissait plus savoir ce que je voulais dire. Philippe lisait des yeux sur des cartons (car il ne parlait pas encore), et me donnait également un objet dont je lui montrais le nom écrit, mais non pas deux ; il fallut pour réussir

en ce dernier exercice, que je commençasse par lui demander deux choses qui avaient entre elles quelque rapport, comme *plume* et *encrier*, *papier* et *crayon*, *jarretière* et *bas;* je cherchai ensuite des objets réunis mentalement par des rapports plus éloignés, comme un *couteau* et une *fourchette*, une *serviette* et une *assiette*, puis des objets à rapport contrastant, comme une *chaise* et un *fauteuil*, une *bouteille* et une *carafe*, un *soulier* et une *pantoufle*, un *gilet* et un *habit*, etc., etc. Nous partîmes de cette donnée pour l'étude des nombres. La parole nous occupa près de deux ans ; après quinze mois, par exemple, je trouve dans mes notes que Philippe parle déjà assez bien, mais seulement quand on le lui commande, il ne *veut* pas encore parler.

C'était là en effet le point décisif, il ne voulait pas. J'avais retranché toutes les manifestations des désordres moteurs, j'avais voulu qu'il eût des mouvements réguliers, il les avait; j'avais régularisé cet ordre de phénomènes au point que les accès d'épilepsie avaient disparu sans retour dès le sixième mois du traitement (1), j'avais voulu fixer le regard et l'attention par suite, et toutes les conséquences pratiques de cette conquête, lecture, écriture, dessin, etc., toutes les connaissances usuelles et positives s'en

(1) Comme il m'est arrivé de voir des cas d'épilepsie résister au régime actif que j'oppose à l'idiotie, je le dis; mais le plus souvent ces crises ont disparu ou ont diminué, et jamais elles ne sont devenues ni plus graves ni plus fréquentes pendant la durée du traitement et depuis.

étaient suivies ; mais Philippe avait besoin de l'impulsion d'autrui pour produire toutes les manifestations de ses aptitudes et de ses facultés, si nouvelles en lui, qu'elles ne fonctionnaient encore ni volontairement, ni par suite de l'habitude : que faire alors?

Faire *vouloir* l'enfant (1). Jusqu'à ce moment j'avais hésité, voulant et ne voulant pas, flottant entre les puérilités ou les obstacles qu'on m'opposait, et la logique de ma méthode qui me poussait irrésistiblement. Je me décidai, non à agir, car l'enfant appartient (quelquefois malheureusement pour lui) à sa famille, et rien de ce à quoi la famille ne consent pas, du consentement le plus explicite, ne doit être entrepris ; mais à dire aux parents ce que je trouvais nécessaire qui fût fait. Voici dans quels termes je m'exprimais dans une position analogue, il y a huit ans, et je les copie mot à mot (2) :

« Ce que nous devons nous attacher à développer dans la phase d'éducation où nous entrons, c'est la volonté, la spontanéité qui se traduisent en actes par l'*initiative*. Il faut qu'A..... prenne l'initiative. Pour cela faire, l'éducation qui ne s'était produite jusqu'ici que sous la forme du *commandement* doit revêtir le caractère de l'*observation*, attitude passive qu'interrompra rarement une direction occulte et une autorité imperceptible.

(1) Voir la 5e partie, traitement moral des idiots.

(2) Résumé de ce que nous avons fait, Seguin et Esquirol, page 12 et 13.

« Dans cette période nouvelle tout ce qui allait au devant des besoins et des désirs de l'enfant, doit être mis à distance et faire comme un cercle autour de lui. Lui, au centre, il ne pourra atteindre cette circonférence nécessaire, inévitable, que par le rayonnement spontané de sa volonté vers les objets circomposés qu'il convoite.

« Cette provocation négative à la volonté doit sans doute être coupée par des occupations physiques et intellectuelles, comme la gymnastique, la lecture, l'écriture, la prononciation, la nomination et divers exercices de mémoire usuelle ; mais ces travaux (où la volonté du maître se manifestera activement comme par le passé) ne tiendront plus que le second rang, et serviront surtout à délasser l'enfant de sa laborieuse inaction.

« Maintenant donc, plus que jamais, toute influence délétère d'apitoyement, d'aide, de secours, de services doit se retirer de lui. Ne dites pas à un malade qu'il est à l'extrémité ; à un enfant qu'il est faible, il n'oserait marcher ; qu'il ne sait pas faire tout comme tout le monde, il ne ferait jamais rien. Il faut à côté du maître, au lieu d'une bonne geigneuse et pitoyable, un homme fort, dont l'allure, le geste, la voix *suent* l'énergie et en imprègnent l'être auquel nous voulons donner de la confiance en lui-même ; un homme qui sache l'obéissance comme un soldat, un homme calme et discipliné, consigne vivante, qui fasse ou ne fasse pas, laisse faire ou empêche, selon qu'il aura reçu l'ordre de faire, de laisser faire ou d'empêcher..... Autre-

ment, nous ferons de l'enfant une chambre obscure qui percevra tout et ne renverra rien... Ne dites pas qu'il faut attendre encore un peu, nous avons déjà trop attendu... Si vous ne suivez pas ces conseils, ils resteront comme la preuve, malheureusement fatale, de ce que vous auriez pu faire pour votre fils et de ce que vous n'avez pas fait : choisissez, etc... »

Esquirol et moi, nous avions malheureusement raison, comme depuis j'avais raison d'insister, dans des termes analogues, sur la rigueur du traitement moral pour mon élève Philippe. Si l'on en excepte quelques exercices d'acrobate, dans lesquels il excelle au gymnase, exercices qui ont une triste analogie avec les habitudes singesques que j'avais eu tant de peine à lui faire perdre, cet enfant, ce jeune homme est resté au point mathématique où je l'ai laissé. Je n'accuse pas le zèle de l'instituteur, qui vient de consumer à ses côtés tant de belles années, personne mieux que moi ne peut lui rendre justice ; mais, dans la position qu'il a acceptée, il ne peut être, et n'est en effet, qu'un moyen sans résultat, une cause sans effet. Pour son élève, c'est un pauvre enfant sacrifié à la sottise, comme d'autres le sont à la satisfaction des passions les plus viles. On a dit de l'un des deux enfants dont je parle ici, que le seul progrès qu'il ait fait était d'être devenu, d'*idiot*, *imbécile*. Dans le sens vulgaire où l'on a employé ces deux mots, ils font le plus grand éloge de ma méthode ; car, si en deux ans, j'ai su amener un idiot à lire, écrire, compter, parler, et le tout assez médiocre-

ment pour qu'on pût, après deux ans de ma peine, appliquer à l'enfant la qualification d'imbécile, que ne pouvais-je pas, dans les nombreuses années qui ont suivi et durant lesquelles, avec ou sans une autre méthode, il n'y a pas eu l'ombre d'un progrès. En effet, l'arrêt de développement a été immédiat, et tel qu'on aurait pu croire que Dieu avait dit : il ne serait pas juste que ce commencement s'accomplit.

6e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — MICROCÉPHALIE CIRCULAIRE. — ÉPILEPSIE.

Charles de V...... âgé de 5 ans, d'un tempérament scrofuleux, d'une santé égale, et dont de fréquents accès épileptiques interrompent seuls l'uniformité. Son crâne, large à sa base moyenne est plus conique que celui du plâtre qui porte le nom de *Victoire* (1); la face présente exactement la même forme renversée, et cette symétrie relative du crâne et de la face est d'autant plus remarquable qu'aucune inégalité de droite à gauche ne vient la troubler. L'habitude générale est une prostration qu'interrompent seulement de petits tressaillements des bras avec contraction de la face et crises épileptiformes. Les organes de la parole sont épaissis par une salive abondante qui s'écoule au dehors, la langue sort fréquemment de la bouche; des premières dents, sept seulement sont poussées; la poitrine et les reins sont

(1) Chez M. Guy, naturaliste, rue de l'École-de-Médecine.

bien conformés extérieurement, mais ne se soutiennent pas, le mésentère est gros et dur.

Charles n'a qu'une activité automatique, il crie le plus souvent, si on le touche il crie, si on lui parle il crie, il s'arrête un instant quand on chante et pour manger; l'approche de l'orage redouble ses crises et ses cris. On ne saurait distinguer de nuance entre l'incapacité et l'excès de sensibilité des deux côtés de son corps; les mouvements musculaires sont aussi limités à droite qu'à gauche, les mouvements coordonnés et volontaires sont nuls; de toutes les attitudes il ne garde que celle du lit, car debout il tomberait si on ne le soutenait mécaniquement, aussi ne marche-t-il pas plus qu'il ne saisit, tient, lance, reçoit rien de ses mains. La seule chose qu'il fasse, c'est de s'enfoncer l'index ou le pouce dans la bouche, de les mordre en criant, et de passer le revers de sa main sur ses lèvres et sur sa langue pendante en faisant *ou ou ou a, ou ou ou ou a*, etc... pour exprimer sa satisfaction, ce qui a lieu d'ordinaire après manger.

Charles, si impressionnable au toucher ne semble ni entendre, ni regarder, ni goûter, ni flairer : ce doit être cependant à l'odorat qu'il distingue les aliments, puisqu'à leur approche, sans regarder, il ouvre la bouche.

Il ne mâche pas, digère mal, est gâteux, salive constamment, ne mouche, ni ne pleure, ni ne transpire : sa tête répand une odeur fétide. Son sommeil est bon; d'ordinaire il prend fin dans une attaque d'épilepsie

le matin, le pouls est variable, et plus dur que fréquent, la respiration est oppressée.

Sauf l'attention qu'il porte sur son alimentation, (et j'en suis encore à me demander en vertu de quels actes sensoriaux il y pourvoit) Charles ne présente aucune trace d'opérations intellectuelles. Le besoin fréquent de manger peut seul le contraindre à être attentif à ce qui se passe autour de lui, et, je le répète, je ne fais que soupçonner l'odorat d'être l'agent intermédiaire des perceptions relatives à la satisfaction de ce besoin : d'ailleurs il avale et ne mâche rien.

Idiot dans toute la force du terme; mais plus qu'idiot, puisque l'épilepsie le foudroie dix et vingt fois par jour de son tonnerre désorganisateur, je n'ai jamais vu, même dans les hospices, de sujet qui offrit un type plus complet de cette double infirmité. Je n'ai jamais connu sa famille, ni les causes possibles de son état, et Charles est resté trop peu de temps à Paris pour que j'aie pu tenter d'améliorer son état. Pendant ce court séjour je n'ai eu que le temps de l'étudier, et il n'est pas résulté pour moi de cette étude un pronostic favorable sur l'avenir de ce pauvre enfant : cependant il faudrait avoir essayé sans succès de le traiter, pendant une année au moins, pour affirmer qu'il était *incurable*, ou que du moins on ne pouvait *améliorer sa condition*.

7e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — MICROCÉPHALIE CIRCULAIRE. — SANS COMPLICATION.

Cécile de G... âgée de 15 ans, d'un tempérament sanguin, d'une santé assez bonne, sujette aux phlegmasies des muqueuses de l'appareil respiratoire, éprouvant des suppressions de plusieurs mois, strabite et myope au premier chef. Son crâne, qui ne porte pas plus de 40 centimètres dans sa plus grande circonférence, est presque circulaire à sa base et jusqu'au sommet sinciputal qui est élevé, et où toutes les pièces osseuses fuient rapidement en effaçant toutes les saillies normales des lobes antérieurs et latéraux, et du cervelet; du reste il est symétrique. La face, moins symétrique et peu harmonieuse, offre l'aspect qui résulte de la réunion d'un front très-bas sans dépressions antérieures, d'yeux égarés et un peu strabites, de lèvres épaisses, ouvertes largement et pendantes, qui dominent de leur ton rubescent et de leur ampleur un profil coloré, dont aucune expression n'anime les détails. Le corps et les membres bien pris, bien conformés, se distinguent par la raideur centrale et la mollesse des extrémités. La taille s'affaisse sur elle-même, la tête est basse, les bras sont pendants, les doigts débiles et affilés maladivement sont souvent dans la bouche, ou collés aux genoux. L'attitude assise est pleine de mollesse et d'inactivité. Les organes de la parole épais, pâteux, baignés de salive, sont immobiles, les lèvres ont une

mollesse rigide, les dents sont mal rangées, les supérieures saillantes, la langue est lourde, le voile du palais bas, l'hyatus laryngien étroit et limité par la luette et des amygdales éminentes.

Cécile vit dans une inaction presque totale et ne s'applique à rien ; son irritabilité nerveuse, latente d'ordinaire, se produit pour les causes les plus futiles ou les plus indifférentes. Les moindres contraintes, contrariétés, insuccès dans ce qu'elle entreprend par ordre, la chaleur, l'électricité, le vent du nord par un temps sec déterminent en elle un état nerveux anormal, des pleurs, des cris, des mouvements spasmodiques, la mordition, les grincements de dents, une surabondance de salivation externe, etc... Tous les centres nerveux ne paraissent pas affectés, mais la masse cérébrale doit, en vertu de la dépression circulaire qu'elle éprouve, se trouver dans des conditions physiologiques anormales.

En effet, la sensibilité générale est très-vive et souvent maladive, et la myotilité est incomplète ici, là impossible. On ne remarque pas d'ailleurs de différence entre la sensibilité et l'irritabilité des deux côtés du corps, non plus que de rétractions musculaires et de mouvements mécaniques, sauf la mordition. Les mouvements volontaires sont tous généraux, inhabilement exécutés, incomplets et restreints; de plus on ne saurait signaler un seul mouvement partiel volontaire des extrémités qui soit dextrement et utilement fait. Les flexions articulaires sont gênées et incomplètes. Cécile ne saurait plier un peu les ge-

noux et se relever sans s'appuyer sur ses mains, elle marche seule très-mal dans l'appartement; et aidée d'un bras dans la rue, des deux manières le balancement du corps est manifeste. Debout elle se tient difficilement et les jambes écartées dans une attitude indécise, ifixe et pénible, qu'elle a hâte de quitter; assise, elle s'affaisse sur elle-même, la tête penchée, roulant dans ses doigts son tablier ou sa robe, couchée elle balance sa tête avant et après le sommeil qui est souvent agité, elle dort ramassée sur elle-même. Ses mains molles prennent bien et reçoivent mal, lâchent, et ne lancent pas un corps, sont inhabiles à toute manœuvre utile, même à mettre ses bas, à porter une chaise, etc. Le tact est maladif et impatient, l'odorat appétent d'odeurs, le goût peu développé, l'audition normale, le regard vague et disperdu. La voix est assez forte, mais ses émissions ordinaires sont basses, embarrassées, très-courtes, la parole est bornée à deux labiales *pa, ma*, qui en réalité, s'effectuent par le rapprochement de la lèvre inférieure et des dents supérieures, comme s'il s'agissait de dire des labio-dentales, *va* par exemple; ces émissions d'articulation se produisent bien par couples, mais assez distantes l'une de l'autre pour qu'il y ait entre elles le repos qu'indique un point dans la lecture habituelle. Les autres syllabes ne sont qu'essayées, mais tout inintelligibles qu'elles soient elles prouvent du moins que Cécile a le sentiment de la fonction qu'elle cherche à accomplir, quoique d'ailleurs ce soit toujours contre son gré, ou

en vertu d'incitations étrangères qu'elle se décide à faire ces malheureuses tentatives.

Cette jeune personne a un appétit médiocre sans anomalie, mais elle le satisfait malproprement et inhabilement; elle mâche mal, a des constipations, est propre jour et nuit, salive constamment, mais avec plus d'abondance sous l'empire d'une émotion qu'à l'ordinaire; elle suc peu et presque exclusivement aux mains, sa tête a une odeur particulière, son pouls est petit et irrégulier, sa respiration courte.

Cécile est susceptible d'un peu d'attention et de comparaison, surtout pour les objets de toilette qui la flattent; mais elle n'a encore pu appliquer ses facultés à rien d'intellectuel, car les cinq ou six lettres qu'elle sait, à peu près, depuis trois ans, elle ne les réunit pas en syllabes, et elle n'a jamais pu en distinguer un plus grand nombre, malgré toutes les tentatives que l'on a faites pour lui apprendre les autres: écriture, dessin, calcul, formes, couleurs, dimensions, monnaies, temps, etc., lui sont inconnus. Elle aime la musique et essaie de chanter; elle a la mémoire des lieux et des objets; elle ne se jette dans aucun danger, n'a aucun instinct que celui de la possession, vaguement exprimé faute d'intelligence, aussi conserve-t-elle et n'aime-t-elle pas à détruire.

Elle serait encore plus révoltée que désobéissante si une sévère éducation ne l'avait toujours maintenue; alternativement elle est rancunière et caressante; sachant qu'elle fait le mal, elle s'y confirme avec colère et finit par ne plus se connaître. Bonne, com-

patissante, gaie, timide à l'ordinaire, joueuse quelquefois, un peu imitatrice, elle a quelques velléités d'actions régulières qui s'éteignent aussitôt dans son inattention et dans le sentiment de son incapacité. Sans spontanéités instinctives anormales, elle veut ne pas vouloir (entêtée) avec fermeté, jusqu'à l'excès de violence qu'on appelle la rage, et alors elle bat les choses et les gens. Son père et sa mère sont sains; mais il y a une maladie dans la famille, maladie qui semble suivre la ligne collatérale que j'ai signalée. Les excellents soins qui l'ont entourée, font seuls qu'elle ne soit pas idiote, isolée au dernier degré; et ce m'est une peine sincère que de ne pouvoir nommer de leur propre nom un père, une mère surtout, qui ont compris que la plus noble tâche était de couver moralement la pauvre créature qui leur était donnée imparfaite ; et de passer leur vie à lui donner chaque jour une parcelle de la vie de l'esprit qui lui manquait complétement.

Car, en décrivant l'état de cette jeune fille il s'en faut bien que je trace son portrait primitif et constitutionnel ; Cécile avait quinze ans alors, c'est-à-dire que depuis quinze ans sa mère ne l'avait pas quittée d'une minute, s'était logée, meublée, entourée, privée de sommeil et de toute distraction, s'était imposé toutes les privations pour arriver à voir son enfant se tenir assise, debout, marcher, regarder, entendre, parler, vivre enfin; ç'est-à-dire que son père avait laissé un grade honoré dans l'armée, pour relayer sa femme dans la pieuse incubation de leur enfant;

c'est-à-dire qu'ils continuaient depuis quinze ans à l'engendrer de nouveau dans un amour commun.

Et toutefois, tant d'abnégation semblait se consumer en vains efforts. Cécile se tenait à peine debout, et marchait à moitié portée après sept ans; à dix ans, elle commençait à être propre, et ses mains lui servaient à peine à porter à sa bouche un morceau de pain qu'elle ne savait pas mordre; à onze ans elle savait presque cinq lettres, mais quatre ans s'étaient passés sans qu'elle en conquît une nouvelle et le découragement qui était bien permis, allait peut-être venir, quand les parents de Cécile eurent l'idée de me consulter.

J'étais encore enfermé dans cette petite chambre attenant aux salles des fous de Bicêtre où ces infortunés me jetaient leurs notes atroces au milieu de mes travaux et de mon sommeil, séjour que leurs gardiens eux-mêmes avaient obtenu la grâce de quitter : la mère de Cécile avait sollicité la faveur de pénétrer jusqu'à moi et me l'amenait pour me demander des conseils et de l'espoir. J'avais devant les yeux une pauvre enfant qui ressemblait à mes plus tristes élèves de l'hospice, et l'on me demandait des conseils, de l'espérance ! — Les conseils je les donnai en hésitant, l'espérance...? pouvais-je deviner l'héroïsme sous les modestes dehors de la mère de ma future élève?... Quand on s'est complu dans la pensée que l'on a su se créer un levier auquel rien ne doit résister, qu'y a-t-il de plus pénible que de sentir l'impuissance de l'instrument de sa force? Cette vi-

site, durant laquelle j'avais douté de ma méthode, me laissait des souvenirs que j'eusse voulu écarter, et j'espérais m'en débarrasser bientôt quand je reçus de madame d'O... une lettre où, après m'avoir dit que, sur mes indications, elle avait aisément enseigné les lettres et fait distinguer quelques couleurs à sa fille elle m'apprenait qu'elle s'était décidée à venir habiter Paris et me priait de la seconder, car elle était déjà installée; mon inquiétude redoubla. Tant de sacrifices, et pourquoi?... Je le répète, je ne connaissais pas alors Madame et M. d'O... En me rendant à leur désir, j'accusai leur excès de confiance plus que je n'aurais accusé leur défiance dans des circonstances opposées, et j'arrivai à leur nouvelle habitation. J'écoutai le récit des petits progrès accomplis dans les trois mois qui venaient de s'écouler ; j'en vérifiai l'exactitude sur Cécile elle-même, et je m'assurai que ces progrès, bien qu'accomplis sur des points spéciaux et avec des moyens bornés, avaient eu une réaction salutaire sur l'ensemble des fonctions et même sur l'apparence externe et sensible de certains appareils : les lèvres se refermaient déjà l'une sur l'autre quand cela était ordonné, la taille était mieux posée dans la station, les articulations des doigts étaient moins molles et coopéraient plus fermement à quelques manœuvres; je me laissai aller à l'espoir avec cette excellente famille, qui avait confiance en moi et que je commençais seulement à connaître. J'imprimai une direction précise aux efforts de ce père et de cette mère qui étaient venus ici

tout exprès pour exécuter toutes mes prescriptions ; car aussi bien, ce sont eux, et non pas moi, qui ont fait de Cécile ce qu'elle est devenue. J'ai prescrit, j'ai démontré, j'ai analysé, je n'ai rien laissé aller au hasard de l'improvisation ou de la fantaisie ; tout était prévu, rendu possible en son temps, à son heure, il ne restait qu'à agir; mais l'action, ce suprême moyen, cette constante de dix et douze heures par jour, ce sont les parents qui ont trouvé dans leur affection pour leur fille le courage de l'appliquer, ce sont eux qui, se suppléant tour à tour, tout le jour et plusieurs années de suite, ont traversé sans hésitation les longues crises de résistance et de désespoir, crises souvent effrayantes qui ont signalé les premiers passages de cette jeune fille de l'état instinctif à l'état moral : ce sont eux qui ont extirpé courageusement la bête de ce corps où l'âme sommeillait, et ils peuvent dire en la pressant sur leur cœur qu'ils l'ont engendrée deux fois.

Grâce à ses excellents parents, mademoiselle Cécile n'est presque plus reconnaissable, même par la figure; son front s'est élevé, arrondi et ne fuit plus de cette fuite rapide qui écrase les lobes antérieurs sur son passage; il est petit, mais bien arqué avec un repos sensible au sommet coronal. Le crâne s'est aussi développé postérieurement et porte aujourd'hui près de cinquante centimètres, dix de plus qu'à quinze ans, après trois années de gymnastiques sensoriales, perceptives et rationnelles. Elle s'est réglée très-précisément; sous l'influence du régime d'acti-

vité qu'elle a suivi, les rhumes sont devenus plus rares, le corps et les membres ont pris des habitudes normales, les organes de la parole sont plus volubiles, ayant perdu de leur ampleur maladive, telles la langue et les lèvres, qui se ferment volontairement.

L'activité générale sans être grande est applicable, le système nerveux n'est plus jamais irrité sans causes externes; sous l'influence de ces dernières, il ne laisse plus apercevoir les manifestations désordonnées du premier état. Une harmonie parfaite existe entre les fonctions sensitives et motrices; les mouvements spasmodiques n'existent plus, les mouvements volontaires et coordonnés, les flexions articulaires sont toutes faciles et habituelles. La marche s'opère sans balancement comme la montée et la descente; le saut, la course, le jeu de corde, le volant, les exercices assez difficiles d'une gymnastique spéciale, sont devenus autant de jeux pour cette demoiselle, qui s'habille, mange convenablement, aide sa mère dans les détails du ménage, etc..... Le tact a perdu son impressionnalité maladive, le goût est plus sûr, le regard a de la précision et parfois une persistance intelligente et très-volontaire. La voix est normale, mais toujours un peu courte, et ne seconde pas toujours l'articulation, qui ne laisse rien à désirer dans les exercices. Sous ce rapport, mademoiselle Cécile est aujourd'hui comme les bègues dont l'infirmité, à peine sensible avec leurs proches, reparaît à la vue d'un étranger; elle parle, elle aussi, beaucoup mieux, plus volontairement et plus fréquemment en famille.

Son appétit est plus régulier, sa salive a cessé de se répandre au dehors, et la constante moiteur de ses mains a fait place à une transpiration plus uniforme.

Attentive, percevant bien les choses et les idées ordinaires, elle entre aujourd'hui par l'intellect dans une foule de conventions sociales d'où elle déduit des idées pour sa gouverne. Le calcul est de tout ce qu'on lui enseigné ce qu'elle comprend le moins, cependant si elle se trompe en comptant, elle comprend du moins la valeur de l'argent, et, envoyée en commission chez les menus fournisseurs de sa mère, elle se fait servir et paye scrupuleusement, sauf erreur, quand la somme demandée dépasse quelques sous.

Elle a désiré faire de la musique, et le piano lui a servi à régulariser les mouvements volontaires de ses doigts : je ne parle pas des airs qu'elle exécute et qui demandent de sa part de l'attention ; j'estime plus son soin à compter et à écrire le linge de la blanchisseuse, ce qu'elle fait bien et lestement. J'ai des lettres d'elle qui ne sont ni mal écrites ni mal pensées, et qu'on ne lui a point dictées : son goût, aujourd'hui raisonné pour l'ordre, l'aide qu'elle apporte à sa mère, son obéissance, son désir de bien faire, son amitié pour ses camarades (car mademoiselle Cécile a de petites amies, maintenant qu'elle n'est plus ni violente, ni muette à cacher), tous ces progrès permettent maintenant de l'envoyer dans une petite pension où on se l'arrache, où l'on demande comme une grâce à la maîtresse de faire lire Cécile, de lui

apprendre à coudre, à broder, à faire de la tapisserie, à jouer à tous jeux, à orner coquettement sa poupée; elle m'a donné une belle pelotte en tapisserie toute entière de sa main; elle se plaît à coudre des petits langes d'enfants pour l'hospice voisin, et cette idée charitable anime alors ses doigts et sa physionomie. Aussi, sa mère ne craint plus de la conduire avec elle chez des étrangers où sa réserve, sa convenance, et plus tard sa gaieté modérée, lui cóncilient toutes les affections. En suivant avec persévérance une de mes indications, son père lui a donné le goût (ce qui ne veut pas dire la connaissance technique des beaux arts), les grands monuments, les statues, les galeries de peinture sont aujourd'hui le but de ses promenades favorites, et elle explique très-bien ce qu'elle a vu ainsi, particulièrement tout ce qui, sur toile ou en marbre, rappelle Napoléon et les campagnes d'Afrique. Sur ce thème, ses yeux s'animent, sa langue se délie ; en l'écoutant, on porte involontairement les yeux sur la boutonnière du vieux soldat qui n'est jamais plus heureux. Mais aussi, ce bonheur, il l'a mieux mérité que le banquier Fur, le notaire Spolior et le comte Latro.

8e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — MICROCÉPHALIE ANTÉRIEURE ET LATÉRALE. — SANS COMPLICATION.

Pierre W..... âgé de 11 ans, est d'un tempérament lymphatique, grand et frêle pour son âge, il

n'a d'ailleurs aucune maladie ni infirmité : quelques boutons, sans caractère propre, font éruption de temps à autre à la figure et aux mains. Le crâne est élevé au sinciput, large à sa base moyenne, médiocrement déjeté en arrière, et fuyant en avant de cette manière : crête verticale un peu bombée partant du centre des arcades orbitaires et fuyant juqu'au sommet; léger applatissement ou temps de repos sur les bosses frontales dont le sommet seulement est porté en arrière, fuite rapide et plate à partir de ce repos jusqu'à l'arcade temporale qui, loin de décrire sa parabole ordinaire se rapproche de la courbure plus étroite du cercle.

Et la face suit un plan parfaitement harmonieux avec cette déformation principalement antérieure et latérale : à partir de l'arcade orbitaire qui est saillante au centre, fuyante sur les côtés, et de la malaire zygomatique qui saillit et glisse du centre vers les oreilles; à partir de là et en descendant, le bas de la face s'amincit sensiblement et se termine par une arcade dentaire inférieure très-étroite, un os maxillaire plus étroit encore, quoique le menton, à fossette et très-fin, soit légèrement avancé. Du reste, aucune différence ne se laisse apercevoir entre les deux côtés de la face et du crâne : je signale cette double harmonie des côtés entre eux et de la face avec le crâne, parce qu'il m'a toujours paru inutile, quand elle existe, de chercher la cause de l'idiotie, soit dans les convulsions, soit dans les crises épileptiformes ou dans quelque état nerveux autrement spécifié, comme

celui d'idiotie avec chorée, dont j'ai cité un exemple (Observation 4e, page 560 et suivantes).

La même harmonie se laisse remarquer entre le corps et les membres bien que le tout soit grêle, la poitrine particulièrement étroite et mince, les attaches fines et effacées. L'habitude générale est un peu affaissée, sans anomalie, les organes de la parole sont bien conformés, sauf la langue qui est un peu épaisse, lourde et volumineuse, eu égard à l'étroitesse de la cavité buccale.

Pierre n'a point d'activité applicable, bien qu'il en dépense beaucoup et plus que sa constitution ne le demanderait, en mouvements irréguliers, violents et sans but. Son irritabilité nerveuse est extrême, il pleure, crie, rit, chante souvent sans cause, et même sans le moindre prétexte. Dans les cas de rires ou de pleurs nerveux, son regard tombe dans une vacuité qui rappellerait celui de la démence s'il n'était brillant, je dirai presque, comme un diamant. Les odeurs, la chaleur, l'orage, la musique développent au plus haut point cette sensibilité nerveuse, maladive. De l'ensemble de ces symptômes, de ceux qui vont suivre, et peut-être aussi de l'anomalie crânienne sus-décrite, on peut conclure que les centres perceptifs paraissent affectés avec les ramifications nerveuses sensitives qui rayonnent dans les parenchymes. En effet, si les appareils moteurs n'offrent ni rétraction, ni incapacités générales, plusieurs n'en échappent pas moins dans de certaines proportions et sous de certains rapports à l'empire de la vo-

lonté. Les doigts en particulier ne sauraient obéir à cette influence suprême que dans les mouvements d'ensemble. Dites à Pierre d'élever l'index, il ne saurait; détachez le petit doigt ou le pouce de votre poing fermé, et commandez-lui de vous imiter, il ne le peut pas; il ne peut exécuter aucun mouvement partiel et serait par conséquent incapable d'essayer de toucher du piano. Les mouvements plus généraux, ou moyens, qui emportent l'action d'un organe entier, comme la main, le bras, la jambe lui sont plus faciles; mais ils manquent de régularité et de précision, et sont de plus contrariés par des mouvements spasmodiques.

Les grands mouvements coordonnés présentent moins de désordres (cela s'expliquerait-il par l'intégrité, au moins apparente, du cervelet et de la moelle allongée?... Double question qui reste à l'état d'hypothèse sur le vivant); toujours est-il que la marche est moins vague que dans les cas d'hydrocéphalie et de microcéphalie circulaire, et qu'elle n'est pas saccadée, titubante, comme dans la microcéphalie postérieure. La montée et la descente sont assez faciles à l'aide d'un point d'appui pris sur la rampe ou sur une personne, la course est possible mais très-saccadée, le saut existe à peine, les génuflexions sont difficiles, et l'enfant ne peut se relever sans être soutenu après les avoir faites.

Si les mains saisissent aisément, elles lâchent vite; elles ne peuvent porter longtemps un poids assez lé-

ger, le reçoivent à quelque distance difficilement, et hésitent beaucoup avant de le lancer mal.

Pierre W..... a le tact irritable, l'odorat et le goût peu formé, l'ouïe distrait, le regard vague et incapable d'une fixité de trois à cinq secondes. Sa voix est élevée, criarde, son articulation presque absolument nulle : cependant il répète bien les labiales qu'on lui dit, même quand on lui en fait réunir deux; il n'a qu'un son pour B et P, le dernier, qu'un son pour L et N, le dernier, qu'un son pour D et T, le dernier; en outre, C, F, G, K, Q, R, S, V, X, Z lui sont impossibles à prononcer, même d'imitation. L'éréthisme ne s'est point produit chez cet enfant qui a toujours vécu sans bonnes, sans camarades, sous les yeux de sa mère. Il mange peu, n'a de goût prononcé pour rien que pour les pommes de terres, il dédaigne le vin coupé d'eau, recherche l'eau-de-vie, mange presque seul, mâche incomplétement, digère bien; ses excrétions sont bonnes, et presque toujours volontaires; il ne salive que dans les moments où il est très-ému de joie, de colère ou d'impatience; sa transpiration se porte particulièrement à la paume des mains, à la lèvre supérieure et aux ailes du nez; sa tête ne sue jamais, mais elle répand une odeur âcre et nauséabonde; son sommeil est court et léger, agité parfois, son pouls est normal, sa respiration est courte mais régulière.

Son inattention est extrême, et s'il entend par hasard les demandes qu'on lui fait, il se contente de les répéter si elles sont brèves, ou si elles sont longues,

d'en répéter les intonations finales dans son langage confus. Sans comparaison, sans jugements autres que ceux qui portent sur les objets de son choix, sans réflexion sur aucun chef : on lui reconnaîtrait plus volontiers un certain esprit de combinaison mécanique que toute autre faculté. Aussi, quoiqu'il vive au milieu des riches tissus de nos fabriques, les couleurs le frappent à peine par leur éclat, et ne le frappent nullement par leurs propriétés distinctes sur la rétine : il ne distingue pas le blanc du noir. Il attend avec impatience le dimanche, jour de promenade, mais sans avoir une idée de la succession des jours de la semaine, ni des heures, ni des dimensions. Il sait de routine quatre ou cinq lettres, et les trois premiers chiffres, sans pouvoir ni épeler deux lettres, ni compter des objets jusqu'à trois. Il éprouve assez souvent le besoin de chanter, et alors son regard devient plus vague et son attention est tout à fait abolie.

Il aime à détruire, ne prend nul souci des accidents qui peuvent arriver à sa personne; quoique fort douillet, il pince, mord et se mord lui-même de temps en temps, il est plus insubordonné que sérieusement révolté; la contrainte, la menace, la punition la plus légère le transportent, égarent ses yeux, tuméfient le réseau veineux qui, partant du cou, enveloppe son crâne, que l'on voit rougir à travers ses rares cheveux; il ne se connaît plus alors, et les larmes et le rire le plus irrésistible s'emparent de sa figure grimaçante. Du reste, il a une reconnaissance

fugitive, de l'affectuosité, de la câlinerie, une sorte de gentillesse délicate et mignarde, de l'étourderie, de la gaieté, de l'imitation. Il a le sentiment du bien et du mal, mais trop étourdi pour réfléchir, il ne sait jamais qu'il fait mal et s'aperçoit souvent qu'il a mal fait : ce qui ne l'empêche ni de continuer, ni de recommencer. Pierre veut fermement ce qui lui plaît, ce qui déplaît aux autres, c'est là toute sa volonté. Excepté sa sœur et sa mère, il ne recherche la société de personne.

Sa mère est d'un tempérament bilieux-sanguin, active, délicate et intelligente ; son père, homme robuste s'il en fût, a seul, de plusieurs frères et sœurs de forte apparence, échappé à la phthisie pulmonaire : je n'ai eu connaissance d'aucune autre maladie héréditaire dans la famille, ni d'aucune circonstance grave qui ait précédé ou suivi l'accouchement. Pierre n'a eu que les maladies ordinaires aux enfants ; mais délicat, malingre, incapable de marcher avant quatre ans, son incapacité a continué d'être la même sur tous les autres points, sauf de très-légères améliorations, et ce, de 4 ou 5 à 11 ans.

Au premier aspect, j'aurais pu prendre Pierre pour un enfant simplement arriéré; sa grâce, sa gentillesse, la douceur de sa physionomie, toute l'habitude de sa personne dans les moments calmes de son existence y conviaient. Mais une étude plus attentive des désordres de ses fonctions, les caractères psychologiques même de son cas, dans les moments d'action et d'irritabilité, ne me le permirent

pas, et j'eus bientôt lieu de m'applaudir de la sévérité de mon diagnostic.

En effet, son cas étant jugé comme idiotie profonde, l'apparence organopathique indiquait les caractères de la microcéphalie antérieure et latérale, dont les symptômes physiologiques révélaient des désordres de myotilité partielle et même quelque peu générale, et des désordres de sensibilité générale et tactile tellement graves que je dus procéder avec rigueur, méthodiquement parlant; bains frais, massage, contact des extrémités avec des corps lourds et rugueux, nourriture solide, ferrugineux, exercices répétés et assidus du regard et de la parole, immobilité debout et en portant des poids dans les mains pendant un temps qui s'accrut de cinq minutes à une demi-heure plusieurs fois par jour, tel fut le début un peu rude de son traitement; je le répète, cela était rude pour un enfant habitué à gambader, et à ne faire que passer d'un lieu à un autre dans l'appartement.

Mais si l'on considère qu'avec ce sujet les moyens moraux, depuis les plus bénins jusqu'aux plus violents avaient été essayés en vain par sa famille; que l'élévation de la voix dans le commandement, l'appareil de la force, l'autorité soudainement ou brusquement manifestée, le stupéfiaient un instant, l'agitaient, l'égaraient, au point que ses rires mêlés de pleurs duraient longtemps, et le rendaient incapable de voir et d'entendre, on comprendra comment j'ai été amené à paraître négliger pendant quel-

que temps toute direction morale et à la remplacer par une série d'exercices actifs comme la marche, passifs comme le massage, exercices auxquels Pierre ne pouvait échapper, que les repas interrompaient seuls, que le coucher terminait, qui non-seulement *exerçaient* tous ses appareils énervés, débiles, mais qui recélaient dans leur continuité une direction morale tacite, mais assidue. Car, de moi, de ma volonté, de mon autorité morale sur Pierre il ne paraissait pas en être question. Je disais : *faites ceci*, *faites cela*, sans jamais céder, j'encourageais, je priais, je flattais, d'une voix si douce et si câline, alors qu'il eût fallu, à un autre point de vue, affecter la colère et la force contre la désobéissance et la révolte; j'évitais si scrupuleusement ainsi les occasions ordinaires de ses égarements et de son espèce de délire nerveux que je les lui vis rarement, que ses rires arrosés de larmes disparurent, au moins avec moi, en quelques mois, et avec sa famille, après une année de ce traitement moral ainsi dissimulé; et que sous le rapport de son état nerveux général, il rentra bientôt après dans l'habitude commune à tous les enfants. Il est vrai que, hors ces instants de crise, je ramenais les formes de mon commandement, parole, geste, regard, à leurs types les plus précis et les plus significatifs, et que je me rapprochais peu à peu, moi aussi, des habitudes nécessaires à l'autorité (1). Sans cette précaution, les exercices plus précis, l'attention plus

(1) Voir cinquième partie, Traitement moral des idiots.

soutenue, l'obéissance plus exacte que j'allais être obligé d'exiger de Pierre, eussent été impossibles, et je n'aurais pu combattre avec succès les désordres de myotilité partielle, les désordres moraux et psychologiques, et les vices de la parole si graves dans cet enfant : l'obéissance et l'attention les plus complètes de sa part pouvaient seules rendre efficaces les gymnastiques d'articulation et tous les autres exercices dans lesquels madame W.... m'a secondé comme une mère qui veut sauver son enfant.

Enfin, grâce à la fermeté étrange que j'avais déployée, tout les exercices nouveaux que nécessitaient ces anomalies partielles étaient commencés. Les mouvements spéciaux, ceux de la main et de l'œil se précisèrent ; l'articulation de toutes les syllabes simples s'effectua d'imitation sans trop de difficulté ; les notions, dont la connaissance précède la lecture, furent acquises assez rapidement. Pierre mania bientôt le crayon avec une rare facilité, et c'est principalement au tableau, en écrivant, qu'il apprit à lire (il faut utiliser toutes les aptitudes dès qu'elles se produisent; ce sont autant d'indications naturelles qui valent mieux que les meilleures méthodes). On mit alors mon élève dans une pension aux heures de récréations; il y prit goût, et cela est bon à faire quelquefois; il fit de la gymnastique avec d'autres enfants, il courut, joua presque, c'est-à-dire essaya de jouer, et s'il n'amusait pas les autres enfants, que m'importe, il s'amusait, et sa gaieté, sa pétulance régularisées grandissaient en grâce et en amabilité. C'est

alors, qu'après avoir longtemps parlé inintelligiblement (malgré les exercices de parole gradués que nous lui faisions faire, sa mère et moi, et dans lesquels il prononçait très-correctement), c'est seulement alors, au milieu de l'entrain bruyant et des voix aiguës, accentuées de ses nouveaux camarades, qu'il commença à prononcer spontanément des mots, une suite de mots intelligibles. Après deux ans, il lisait, écrivait, comptait un peu, jouait de tout cœur, assistait décemment aux classes, y prenait sa faible dose d'instruction, moitié commune et moitié particulière; je le vis moins, je le vois encore de temps à autre, il fait toujours des progrès, se tient bien, est toujours un peu délicat : son père désire lui donner une de ces professions manuelles que l'industrie parisienne semble avoir inventées pour les personnes qui veulent vivre tranquilles de leur travail en dépensant peu d'esprit, un peu d'activité, et assez d'adresse manuelle.

9e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — MICROCÉPHALIE POSTÉRIEURE. — SANS COMPLICATION.

Pauline R...., âgée de 9 ans, rachitique, sanguine, maladive, petite et très-maigre, n'avait aucune maladie ni infirmité accessoire, sauf qu'elle était ce que l'on nomme vulgairement punais. Son crâne, assez bien conformé antérieurement, un peu large et élevé à sa partie moyenne, était brusquement con-

pé en forme de plancher appuyé verticalement sur la ligne courbe occipitale supérieure, dont les sinuosités effacées se rapprochaient de la ligne droite. La structure de la face avait, encore dans cette enfant, une grande analogie avec celle du crâne ; les yeux ronds, les pommettes saillantes et larges, l'angle des mâchoires fortement accentué, puis, par un brusque retour, le nez court et large, la bouche courte et aplatie. le menton large, étroit, écrasé, comme l'occipital.

L'habitude générale est affaissée, nonchalante, les membres pliés, les doigts opérant les uns sur les autres un continuel va-et-vient. La bouche épaisse, les lèvres pendantes et ouvertes, la langue apparaissant souvent entre les lèvres, le voile du palais bas, les dents longues, irrégulières, dentelées à la crête, striées verticalement, gâtées pour la plupart. La taille tend à se déformer et les reins sont faibles, la poitrine semble délicate, le ventre est gros et dur.

Chez Pauline, peu d'activité, point d'occupations actives, peu d'irritabilité générale, rires et pleurs involontaires, bourdonnements. La dépression des pièces osseuses qui recouvrent le cervelet semble correspondre avec les désordres nerveux partiels que l'on trouve plus graves dans les fonctions motrices que dans les fonctions sensitives. Sous le premier rapport, les sphincters de la bouche et de la vessie ne fonctionnent presque pas, et ne ferment qu'imparfaitement leur issue respective ni à la salive, ni aux urines ; les mouvements mécaniques, comme la semor-

dition, la titillation, sont fréquents, les mouvements coordonnés sont ou impossibles ou désordonnés. L'immobilité assis, couché, debout, est accompagnée d'un balancement, la marche est inégale, balancée et saccadée comme par l'ivresse, la course et le saut ne se peuvent; il faut à Pauline un bras ou une rampe pour descendre ou monter l'escalier le plus commode. Ses mains longues, d'une rare faiblesse saisissent et tiennent mal, ne jettent, ne lancent, ne reçoivent aucun corps dont le maniement demande adresse ou force. Elle met très-mal ses bas seule, ne peut changer de linge et du reste sans aide, mange seule salement. Le tact est délicat, douloureux, le froid (qui lui a été si utile) l'impressionne vivement, la plus grande chaleur lui est indifférente, et ne fait suer que sa grosse lèvre supérieure, l'odorat a de la finesse : c'est le seul sens dont Pauline recherche les perceptions, le goût serait indifférent, si elle ne recherchait aussi les liqueurs fortes; l'audition est normale, le regard est vague, la pupille large, terne et inanimée. La voix rauque est constamment étouffée par un catarrhe chronique, dont le siége semble très-étendu: toux catarrhale fréquente. La parole est réduite à deux ou trois syllabes répétées, comme *Pa — Pa*, *Ma — Ma*, *Ta—Ta*, dites péniblement, mais le sentiment de la parole existe. Les organes de la génération sont le siége d'une irritation secrètement entretenue et d'une leuchorrée verdâtre. L'appétit est inégal, mais moyen en somme. La mastication incomplète et sale, la déglutition gênée et difficile, les excrétions abon-

dantes, et souvent involontaire; la salive sort souvent de la bouche ou en jaillit dans les efforts que Pauline fait pour parler, la transpiration est peu sensible, l'odeur de la tête forte, le sommeil bon, mais précédé et suivi de bourdonnement et de balancement de la tête, Le pouls est vif et inégal, ce caractère est accru plus que de raison après chaque repas. La respiration est difficile, les exercices inaccoutumés amènent des palpitations.

L'attention de Pauline est distraite mais déjà fixable par la volonté d'autrui, si non par la sienne. Elle connaît beaucoup de choses ou de personnes, mais elle ne raisonne et ne pense à rien ; ses facultés intellectuelles n'entrent en fonction qu'à propos d'un petit nombre de phénomènes substantiels, comme sa poupée, le dîner, une belle robe, seul objet qu'elle souhaite réellement, et pour lequel elle manifeste de la mémoire, du raisonnement, de la prévoyance. Elle n'a aucune idée de l'argent, du temps, des mesures, ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, aime à chanter (et quel chant!), est rangeuse, cachotière, fait des collections, a des fétiches, est innoffensive, obéissante, autant que son apathie le lui permet, affectueuse, câline, gaie, peureuse, défiante, peu imitatrice. Elle sait si elle fait bien ou mal, sans étendre ce sentiment au delà de ses actes usuels; a la volonté de ne rien faire, de se tenir devant une glace, se voyant ou non, de se savoir bien belle, elle est contente alors et s'inquiète peu de ce qui l'entoure, frères, sœurs, parents ; cependant elle affectionne sa

dernière sœur, qu'elle caresse, le plus souvent sans la regarder.

La mère est très-sanguine, le père nerveux et délicat. J'ignore les maladies héréditaires qui peuvent avoir régné dans les deux familles; mais si j'avais à dire pourquoi Pauline est idiote, j'attribuerais plus volontiers son état à une des circonstances intimes que j'ai signalées comme précédant quelquefois la naissance.

L'état de Pauline ne s'est pas sensiblement amélioré par la croissance; car ce qu'elle montre de goût pour la toilette n'est pas la manifestation d'un instinct naturel, c'est le résultat d'un exemple qui fait autorité pour les enfants, et qui est de nature à frapper l'imagination des plus inertes quand il étale sans cesse sous leurs yeux les primeurs toujours un peu excentriques de la mode.

Plusieurs choses étaient à considérer avant de commencer le traitement de cette enfant : 1° le caractère de l'incapacité, qui portait plus sur les fonctions motrices que sur les fonctions sensoriales, et plus sur ces deux ordres de fonctions que sur celles de l'intellect; quoique d'ailleurs toutes ces incapacités fussent ici, comme toujours, reliées entre elles et dominées par l'incapacité suprême de la volonté.

2° Une seconde indication, non moins précieuse, était celle de l'état de maigreur, de ramollissement du tissu musculaire et des sphincters en particulier.

3° L'état des muqueuses n'indiquait-il pas une constitution difficile à ramener à son type normal?

4° Jusqu'à quel point ce que j'allais entreprendre, pour rétablir la synergie de ces appareils inertes et mous, n'apporterait-il pas de désordres dans le système osseux, et que ne devais-je pas craindre de la gibbosité déjà imminente à l'époque où je commençais à dresser mon observation ?

5° Et encore, tout ce que nous allions faire pendant le jour, la pauvre enfant n'allait-elle pas (dans les écarts de son irritabilité générale localisée) le dé truire la nuit, comme une autre toile de Pénélope

6o Enfin, attaquer la parole, forcer la voix à sortir du milieu catarrhal dans lequel elle était comme noyée, perdue; n'était-ce pas s'exposer à donner un caractère aigu et mauvais à une affection chronique et torpide, alors surtout que les palpitations se montraient déjà et que les poumons semblaient petits et faciles à s'irriter ?

Et cependant, au milieu de cet enlacement de symptômes comminatoires qui semblaient interdire successivement d'entreprendre l'éducation de toutes les fonctions défectueuses, il fallait se décider ; car l'éducation intellectuelle était impossible avant cette régularisation des fonctions, et l'âge, loin de nous servir, nous pressait. Neuf ans, et rien de fait, rien de su, rien de possible : il est vrai que Pauline était idiote ; raison de plus pour se presser, répondrai-je.

Comme il y avait plus de désordre dans les mouvements coordonnés que d'excentricité et d'irritabilité dans les mouvements partiels ou généraux, je me décidai à m'en prendre d'abord aux premiers,

en ayant soin d'éviter tous les exercices qui pourraient faciliter les mauvaises attitudes et fatiguer l'épine dorsale; en même temps que des bains courts et frais, suivis de frictions et un régime tonique, fortifièrent les tissus. Ainsi, pour éviter les mauvaises attitudes, je ne commandais à Pauline aucun mouvement de haut en bas, aucune attention du regard qui n'élevât sa tête au lieu de l'abaisser, comme on ne manque jamais de le faire dans les pensions, d'où sortent tant de savantes et malheureuses jeunes filles bistournées, et j'évitai dans les exercices des mains tout ce qui pouvait, par son poids ou son inégalité de poids de droite à gauche, apporter un trouble, même momentané, dans la rectitude de l'épine dorsale. D'ailleurs, j'avais soin que les exercices de Pauline fussent coupés par de fréquents repos pris sur un siége approprié à son état, et dont le choix est décisif en pareil cas; de plus, avant de la faire asseoir, je terminais chaque travail des membres supérieurs par une rectification dorsale sur l'échelle renversée. Aussi, mes inquiétudes sur la gibbosité possible et même commençante cessèrent-elles après le troisième mois, alors que je vis Pauline se fortifier, se redresser, cambrer sa taille, en même temps que la croissance, une croissance peu commune, se laissait déjà mesurer : elle a grandi de 14 centimètres dans la seule première année où je lui a donné mes soins.

Tous les mouvements de la main et des bras qui demandent de la force ou de l'adresse lui devinrent

faciles ; elle marcha, monta, descendit mieux. J'avais commencé, presque concurremment aux précédents, les exercices du regard ; j'avais recommandé et préparé moi-même les moyens de surveillance que je savais les moins inefficaces contre les mauvaises habitudes de Pauline ; des fumigations aromatiques, des gargarismes et quelques injections nasales avaient été sagement prescrites, et je leur devais déjà moins d'enrouement et plus d'étendue dans la voix. Je fis alors pour l'articulation ce que j'ai l'habitude de faire, et ce dont la répétition à propos de chaque sujet serait inutile : j'insistai particulièrement sur la faiblesse des muscles labiaux et sur l'immobilité pâteuse de la langue, et Pauline commença à émettre des articulations isolées assez précises au moment où elle connut ses lettres et commença à lire. La lecture me servit autant avec elle pour lui apprendre à parler (c'est-à-dire à lier les articulations isolées que je lui avais apprises d'imitation et mécaniquement) que l'écriture me fut utile pour simplifier l'étude de la lecture et pour fixer l'attention, insoutenable jusqu'à ce moment.

Car l'attention *passive*, l'attention à ce que fait un tiers, est bien plus difficile à obtenir d'un enfant que l'attention *active* qu'il doit apporter à faire un acte qu'on lui a rendu possible ; car, par la distraction, son acte est immédiatement interrompu ; l'enfant le sent bien, il n'ose être inattentif ; d'ailleurs quand il agit, on le rappelle à l'attention, on la soutient quand elle fléchit, on la provoque à nouveau quand elle s'égare,

bien mieux que s'il n'y avait pas entre le maître et lui un signe irrécusable d'attention ou d'inattention, l'acte qu'il interrompt ou qu'il continue, sorte de chronomètre de l'aptitude que vous exigez de lui. C'est particulièrement avec les enfants plus légers qu'obstinés, comme l'était Pauline, que ce moyen de soutenir l'attention est excellent. On n'en retirerait d'ailleurs aucun avantage si l'on voulait l'appliquer à l'aide d'un exercice auquel l'élève ne serait pas parfaitement habitué : s'il lui faut par trop chercher ce qu'il doit faire dans son jugement ou dans sa mémoire, son attention, dépensée en opérations intellectuelles, ne dirigera plus aussi sûrement ni aussi longtemps son regard et sa main; plus il cherchera à penser, moins il obéira longtemps, et le maître risquerait de prendre pour de la désobéissance un simple déplacement de fonction. Sa maladresse seule aurait suscité cet obstacle, à lui la faute : *errare magistrum est*, qu'il s'en souvienne partout.

Pour fixer ainsi l'attention de Pauline, les exercices les plus futiles, en apparence, m'étaient bons pourvu que, étant d'une compréhension aisée, ils tendissent insensiblement et indépendamment de leur objet principal vers les occupations les plus convenables à une femme que l'on ne songe pas à faire briller. Enfiler assidûment de gros, puis de petits boutons dans un fil de laiton, puis dans une aiguillée de coton; les enfiler par un, deux et trois, alternativement blancs, rouges, noirs, etc., en graduant bien ces diverses difficultés qui se décomposent en plus de trente

exercices ; passer des laines de couleur dans un gros canevas, assembler deux pièces de toile par une couture, boutonner et déboutonner des séries de boutons, lacer et délacer des œillets, enfiler des aiguilles, couper du papier, puis du linge ; tous ces exercices faits sur une tablette un peu inclinée et presque à hauteur d'épaule ; car nous pensions toujours à la taille, en vue de laquelle l'écriture et la lecture étaient suivies à la hauteur de l'œil, comme aussi les calculs.

Avec l'attention, les autres opérations de l'esprit purent se manifester : il est vrai que Pauline ne comprenait jamais si bien que quand il s'agissait d'elle-même, de ses robes, de ses fichus, etc., mais n'allait-elle pas être femme ! elle avait treize ans quand je cessai de la diriger.

Je l'ai revue depuis, plusieurs fois ; la dernière, c'était au bal, elle y tenait, du moins en apparence, très-bien sa place : je ne la vis point parler à son danseur, mais après la contredanse elle retourna près de sa mère, et lui parla quelque temps avec une volubilité accentuée qui me fit plaisir ; elle rentra bientôt après dans un quadrille où je la remarquai, parce que tout en elle m'intéressait, mais où personne ne sembla trouver à redire au reste d'hésitation que je discernais, moi, dans ses mouvements. Ses attitudes, d'ailleurs, ne manquaient pas d'une certaine cambrure, on voyait que, depuis moi, elle avait été à bonne école. J'eus envie de lui adresser la parole : qui donc pouvait lui dire mieux que moi combien elle était embellie depuis le moment où elle me crachait à la

figure quand elle essayait de faire mouvoir ses lèvres. Mais comme il aurait fallu lui dire qu'elle était ravissante, j'ai pensé que son cavalier s'en acquitterait mieux que moi, et je me suis retiré plein d'une orgueilleuse tristesse.

10e OBSERVATION.

IDIOTIE PROFONDE. — CONFIGURATION CÉRÉBRALE NORMALE. — SANS COMPLICATION.

Armand B..... âgé de six ans, est d'un tempérament sanguin, d'une constitution athlétique pour son âge (il paraît avoir de neuf à dix ans), n'a eu ni maladies ni infirmités. Sa face et son crâne d'un type bas et commun, sont reprochables dans leur harmonie, sans accuser aucune dépression anormale. Les rapports du tronc et des membres, l'égalité des deux côtés du corps, le développement musculaire, la coloration chaude de la peau, l'abondance d'une chevelure rude et épaisse, l'habitude altière de la tête et du tronc, l'agitation constante des pieds et des bras que la fatigue n'affaisse pas, les habitudes agitées et mécaniques des doigts, la configuration normale des organes de la parole et de la génération, la poitrine épaisse et large, la colonne vertébrale forte et cambrée, l'abdomen un peu dur et proéminent, tels sont les signes extérieurs de l'état d'Armand. Son activité est infatigable autant qu'inutile; son système nerveux, entier, paraît en proie à une faiblesse irritable qui se concentre particulièrement sur les organes

de la parole et de la préhension : l'audition de la musique et l'approche de l'orage augmentent cet état nerveux, dont les centres d'action paraissent gravement affectés, si l'on en juge par les symptômes physiologiques suivants : relâchement des sphincters, mouvements volontaires peu nombreux, mouvements mécaniques et désordonnés s'alternant sans repos, flexions articulaires des membres inférieurs presque impossibles, immobilité impraticable (les pieds ne se rapprochent pas), marche soutenue à bras, saccadée et balancée, montée et descente très-difficiles avec l'aide de la rampe, course et saut nuls, préhension des corps nulle, sauf celle qui consiste à tenir entre trois doigts des fils qu'Armand élève au-dessus de sa tête et regarde en les étirant jusqu'à leur dernière ténuité. Cet enfant ne sait rien recevoir et garder dans sa main, rien renvoyer, rien lâcher volontairement, rien jeter que son assiette ou tout autre objet qu'il pousse de la table par terre ; il ne s'habille ni ne mange seul, a une insensibilité tactile tellement prononcée qu'un de ses plaisirs les plus assidus est de frapper du revers de la main ou du poing les murs et tout ce qui l'entoure ; l'odeur des excréments lui est indifférente, et les odeurs les plus douces ne semblent avoir également aucune action sur son nerf olfactif, le goût n'est pas plus net ; d'ordinaire le regard est vague, bien que très-brillant et porté à droite à une certaine hauteur ; la voix forte et vibrante ne fait entendre que des cris qui se rapprochent presque tous de *hè hè hè* par couples ou par

trois émissions au plus, avec repos et reprises; la parole est nulle et toute l'articulation (si l'on peut ainsi nommer une émission de voix accentuée par un mouvement de la langue) est résumée dans un clapottement de la langue fouettée contre la paroi moyenne du palais; ce clapottement répété dix, vingt, trente fois et plus sans interruption, donne un bruit équivalent à celui que font les cochers pour stimuler leurs chevaux.

Armand ne mange pas seul, mâche mal, digère incomplétement, a des alternatives de constipation et de diarrhée, ne retient ni sa salive, ni ses urines, ni ses excréments qu'il laisse tomber d'ordinaire le matin en trois, six ou dix fois; il ne pleure jamais, mouche beaucoup, ne sue point, sa tête répand une odeur nauséabonde; son pouls est rapide et plein, sa respiration forte, il a des hémorroïdes, à six ans! pour lesquelles on lui a prescrit l'application mensuelle des sangsues.

Son attention n'est pas absolument nulle; si l'on parle de manger il écoute, de le punir il écoute, de la ficelle qu'on lui a prise il écoute encore; mais c'est tout ce qui le touche de la voix humaine. Il est attentif à chercher des bouts de fil, mais inattentif à tout ce qu'on veut lui faire faire. D'ailleurs et hors de son goût pour les fils, hors son appétit, hors les contraintes qui peuvent lui être imposées, il ne manifeste aucune faculté intellectuelle. Créature instinctive, vivement instinctive, le monde est tout entier subordonné à son goût unique et à ses appétits; il

détruit, mange indéfiniment, frappe tout ce qu'il rencontre, hommes et choses : j'ai vu un militaire auquel il avait donné ainsi un rude coup de poing le suivre à la promenade pendant une demi-heure, ne sachant s'il devait se fâcher et apostropher la personne, non moins embarrassée que lui, qui conduisait Armand. Il a un goût instinctif pour l'eau, pour y plonger les mains, la répandre, s'y rouler, s'en arroser ; il pousse des cris tristes et déchirants si on ne le descend pour qu'il puisse se mouiller à son aise lorsqu'il pleut. Il est en outre désobéissant, moqueur, taquin, colère, gai, câlin, sans peur, sans prévoyance, sans imitation.

Il sait très-bien que certaines choses lui sont défendues, ce qui les lui fait rechercher immodérément ; et pour y atteindre, il déploie des ressources infinies de patience, se dirigeant insensiblement sur l'objet convoité (sa ficelle le plus souvent), tandis que son œil, alors fermement fixé sur la personne à laquelle il croit désobéir impunément, brille d'un éclair malin, joyeux et presque Méphistophélique : dans cet ordre de faits, sa mémoire ne saurait donc être mise en doute ; sa spontanéité active est extrême, quoique déréglée, nous l'avons vu ; on ne peut pas lui refuser non plus une volonté instinctive et négative très-instante ; que lui manque-t-il donc ? Il lui manque ce dont la privation caractérise avant tout l'idiotie. Fort, rusé, entêté, il n'a pas la volonté intellectuelle et morale.

Son père travaille les métaux, l'or et le cuivre en

particulier, sa mère est robuste, mais d'un tempérament nerveux-sanguin, excessif. La famille ne reconnaît aucune maladie héréditaire, l'enfant est né dans un pays sain, les circonstances de sa gestation et de son allaitement n'ont rien présenté de remarquable. Il n'a jamais été malade, et son état est stationnaire depuis quatre ans, sauf les modifications qu'apporte la croissance.

J'ai eu à peine le temps d'observer cet enfant que je n'ai vu qu'un mois. Cependant je lui ai appris à manger seul, mais non proprement, à venir quand on l'appelait au lieu de s'éloigner, à prendre quelques objets et à me les donner sur commandement, à garder des dum-bells dans ses mains autant de temps que mon regard tenait le sien en arrêt. Sous tous les autres rapports, comme de marcher droit seul, de se tenir debout les pieds réunis, de cesser ses mouvements mécaniques, je n'ai rien obtenu, ayant eu à peine le temps de connaître mon sujet. De son observation attentive résulta pour moi la conviction qu'Armand n'était éducable (avec les moyens dont je dispose), que si une personne exclusivement et constamment placée près de lui avait pu les appliquer. Mais sa famille ne pouvait s'engager dans les dépenses qu'aurait nécessité un semblable régime; et je dus m'abstenir, après avoir laissé un plan de traitement palliatif. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse que, dans ce cas, l'idiotie, sans complication et sans déformation du crâne, était mieux caractérisée. Je souhaitais aussi vivement que per-

sonne qu'Armand devînt par mes soins un enfant presque ordinaire; le peu d'empire que j'avais acquis sur lui en un mois et dans un commencement de traitement d'*observation*, me laissait cet espoir; mais enfin je pouvais me tromper dans mes calculs, voir échouer mes tentatives, éprouver enfin de la part d'un enfant en apparence bien conformé, une résistance que je n'ai presque jamais rencontrée dans les créatures les plus ostensiblement anormales : quel enseignement perdu!.... Aussi, que de questions seraient résolues, quel bien on ferait, si un vaste établissement spécial était organisé pour recevoir ces pauvres enfants; plus des quatre cinquièmes d'entre eux ne seraient pas privés de soins; et pour les plus riches eux-mêmes, je n'aurais pas le chagrin d'entendre prononcer, après les premiers et les plus indispensables progrès accomplis, l'ignoble *C'est trop cher.*

11e OBSERVATION.

IDIOTIE SUPERFICIELLE. — CRANE PRESQUE NORMAL. — SANS COMPLICATION.

Emma N... âgée de six ans et demie, d'un tempérament bien équilibré, sauf les désordres nerveux qui seront décrits plus bas, n'a ni maladies, ni infirmités. Crâne allongé, de bonne proportion, mais antérieurement plus étroit à droite qu'à gauche, dépression latérale au-dessus de l'arcade orbitaire, bombement vertical partant de la racine du nez jusqu'aux bosses frontales qui sont effacées. Configuration de la face

régulière, traits harmonieux encadrés dans un ovale fin et correct : donc, aucun rapport possible entre le crâne et la face. D'autre part, le tronc et les membres sont dans de parfaites proportions. Emma est une très-belle enfant aux yeux bleus, aux longues tresses blondes; mais l'habitude de son corps est fléchie, celle de sa tête un peu inclinée à gauche, celle des membres inférieurs croisés et se frottant l'un contre l'autre, celle des membres supérieurs agitée, notamment celle des mains, dont les doigts fins et flexibles s'entre-croisent presque constamment et de la façon la plus bizarre. Les organes de la parole sont bien conformés, sauf une légère élévation de la voûte palatine; mais la langue, agitée constamment, affecte à son extrémité antérieure le mouvement d'un tire-bouchon. La poitrine, la colonne vertébrale et l'abdomen sont dans de bonnes conditions.

A part quelques moments de prostration générale, Emma est incessamment en action; même assise, ses mains se cherchent, se frottent, ses doigts s'agitent, se croisent, ses pieds, croisés aussi l'un sur l'autre, se meuvent involontairement; le système nerveux tout entier semble très-irritable, sans que l'on puisse assigner à cette irritabilité un centre soit au cerveau, soit dans la moelle allongée, soit dans l'appareil ganglionnaire. On pourrait plutôt supposer, d'après les symptômes physiologiques que je décrirai tout à l'heure, un désordre particulier des nerfs moteurs et sensitifs.

Emma pleure, chante ou crie souvent sans autre

motif que l'excès de sensibilité nerveuse qui l'agite. La lumière, plusieurs lumières surtout, l'électricité et les odeurs augmentent visiblement toutes les manifestations de son état nerveux. Chez cette enfant les désordres de l'irritabilité musculaire et de la sensibilité nerveuse paraissent être parallèles. Ainsi, les appareils moteurs et sensitifs sont extérieurement bien conformés, point d'inégalité à cet égard entre les deux côtés du corps ; mais les sphincters n'obéissent que rarement à la volonté et laissent échapper la salive souvent, les urines et les matières fécales quelquefois. Les mouvements sont assez étendus, mais brusques, presque tous involontaires, désordonnés, fréquemment spasmodiques, et accompagnés de contractions de la face, de cris, de pleurs, de rires nerveux fort longs ; ils ne sont jamais mécaniques. La marche légère et inégale est plutôt maladroite que balancée, la station impossible, et la montée et la descente d'un escalier ne sont praticables qu'à l'aide de la rampe, lentement et en mettant les deux pieds sur chaque marche. Emma ne court ni ne saute, bien que l'extrême sensibilité de ses pieds ne lui permette presque pas de les tenir longtemps fixés au sol : elle gravirait plutôt.

Ses mains saisissent brusquement et mal, et lâchent difficilement ce qu'elles tiennent ; elles ne peuvent ni jeter, ni lancer, ni recevoir de loin un corps, et ne sont capables d'aucune des petites manœuvres usuelles, comme s'habiller, lacer, nouer, couper, manger seule, etc.

Parallèlement à ces incapacités des appareils moteurs, le tact est sur toutes les surfaces, et particulièrement aux mains et aux pieds, d'une susceptibilité extrême; l'appétence pour les mets et les boissons de haut goût très-prononcée, la recherche des odeurs pénétrantes assidue, et la satisfaction de ce désir est suivie d'une aggravation d'irritabilité, puis d'atonie, puis d'un sommeil court et agité, quand elle est portée à l'excès. L'ouïe est fine, mais distraite, et recherche la musique; le regard est vague et manque de fixité, la pupille est étroite et ses bords se fondent par rayonnement dans le bleu de la prunelle. La voix est forte, mais la parole presque absolument nulle et consistant en une douzaine d'appellations, comme *papa*, *robe*, *souliers*, si confuses que les circonstances seules de leur émission peuvent en indiquer le sens.

L'appétit est très-peu développé, la soif très-fréquente, le tout, liquides et solides, salement absorbé. La mastication est presque nulle, la constipation habituelle, les selles éloignées, involontaires parfois, comme je l'ai dit. De plus, la sécrétion nasale est nulle, les larmes sont, sans cause apparente, fréquentes, la tête n'a pas d'odeur propre. Le pouls est très-petit et glissant, la respiration bonne.

Emma n'est capable d'aucune attention, sinon, et à de rares moments, pour ce qui concerne sa parure; car elle est très-sensible à la toilette. Elle ne perçoit que vaguement par les sens et presque rien par la parole. Incapable de comparaison rationnelle, de jugement, de réflexion, de déduction, elle se livre à

toutes les fantaisies que provoquent en elle les circonstances de lieu et de choses qui l'environnent : de là, une apparence d'imagination dont les saillies et les excentricités séduisent au premier abord, mais dans laquelle on ne tarde pas à reconnaître que les circonstances ont plus de part que l'inventivité proprement dite. Bornée aux connaissances immédiatement nécessaires ou qui flattent sa vanité, elle ne distingue une fleur que pour la flairer, la mettre à sa ceinture ou à son chapeau, et elle ne sait ce que c'est que couleur, forme, lettres, chiffres, quantités, etc... Du temps, elle ne connaît que le retour du dimanche qui revient toujours avec ses plus beaux habits; elle aime la musique, mais sans excès notable, et son excitabilité en est accrue.

Emma ne craint et ne connaît aucun danger; elle ne pourrait vivre seule un instant sans que malheur s'ensuivît. Loin d'être rangeuse et de rechercher les symétries mécaniques dont l'idiotie profonde fournit des exemples si curieux, elle se plaît au désordre, aux entassements, aux combinaisons bizarres des objets, et à leur destruction. Bien qu'elle frappe à chaque instant sa bonne, sa mère et moi-même, je remarque que, sans être bonne, elle est compatissante, et je juge que son agressivité, sa violence envers les personnes sont dues tout entières à la sotte affection qui empire son état. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que, comprenant le bien et le mal de certains actes, elle ne sait ce que c'est qu'obéir et se plaît aux violentes résistances : d'ailleurs gaie, re-

connaissante, affectueuse, recherchant les caresses et les rendant ; vaniteuse, coquette, crédule, peu imitatrice, Emma est spontanée, mais ses spontanéités tendent à des actes déréglés, et ses volontés sont toutes instinctives ou négatives. Du reste, Emma recherchait le bruit et l'éclat des lumières, la foule de laquelle elle semblait vouloir être admirée, mais sans communiquer avec personne. Elle passait et repassait, l'œil perdu à travers la foule des salons, comme une petite reine qui ne daigne pas regarder ses sujets et attend leurs hommages.

Je n'ai connu aucune maladie héréditaire dans sa famille ; son père était robuste et supérieurement intelligent ; sa mère, très-nerveuse, femme du monde à la fois capricieuse, bizarre et charmante, avait eu avant elle plusieurs enfants forts et bien organisés ; Emma, venue la dernière, avait été portée dans des conditions douloureuses; née à Paris, nourrie dans sa famille, on n'attribuait son état qu'aux inquiétudes graves que sa mère avait éprouvées vers le sixième mois de sa grossesse. Les premières années s'étaient passées sans maladies sérieuses; elles avaient été marquées toutes par une santé ascendante que suivaient, mais de très-loin, les progrès physiologiques et psychologiques que j'ai énumérés.

Telle était Emma quand je fus chargé de diriger son traitement. Il n'y avait dans la famille personne qui eût assez de loisir ou de capacité pour suivre mes prescriptions ; mais, chose doublement rare, nous trouvâmes, du premier coup, dans une dame âgée

(il est vrai qu'elle avait nourri et élevé elle-même ses enfants), une personne pourvue de toutes les qualités que j'ai trop rarement rencontrées. Elle s'enferma courageusement avec notre élève, que je ne voyais guère plus de deux ou trois fois par semaine, et la reconnaissance que je lui ai vouée pour son courageux et intelligent concours, me fait regretter de ne pouvoir la nommer; mais dire son nom, ce serait mettre sur la voie d'une famille dont les chagrins ont besoin de silence, et quand cette institutrice dévouée me lira, elle saura bien que je n'ai point oublié les services qu'elle m'a rendus en me secondant.

J'avais évidemment affaire à un sujet agité, et de cette agitation nerveuse résultaient presque toutes ses incapacités de fonction et d'aptitude. Aussi je ne crus pas utile d'exiger, d'abord, une grande fixité de regard, une immobilité parfaite debout, ni même assis, jusqu'à ce qu'un régime approprié eût été suivi quelque temps. Plus de café au lait, si pâle qu'il fût; plus de liqueurs, de vins toniques : de l'eau rougie, des viandes blanches en petite quantité, des légumes verts, point de farineux, du pain (Emma n'en mangeait presque pas). Deux promenades tous les jours, l'insolation proscrite dans les chaleurs, des bains tièdes fréquents, l'augmentation progressive des aliments solides, la diminution des liquides : tel fut, à quelques détails près, le régime qui précéda les diverses gymnastiques. Pour les exercices, je débute par quelques immobilités assises, un peu de marche ré-

gulière, deux sortes de frottements mécaniques, tous deux poussés presque à l'excès : je veux parler de la balançoire qui porte les pieds contre un tremplin vertical qui les renvoie, les reçoit et les repousse sans interruption pendant plusieurs minutes ; et du balancier dont le rapide va-et-vient des mains du Maître aux mains de l'élève, émousse rapidement la sensibilité maladive de ces dernières. L'attention que commande ce rude joujou à ceux qui ne veulent pas le recevoir sur les ongles ou sur les jambes, contraignit d'ailleurs Emma à plus d'attention et à quelques éclairs de regard volontaire : c'était déjà beaucoup.

J'avais tout d'abord remarqué l'extrême désordre de cette dernière fonction ; une observation plus longue me permit de remarquer de grandes différences dans les manifestations de cette incapacité. D'ordinaire le regard était vague et légèrement obliqué à droite un peu au-dessus de la tête ; mais parfois aussi, il paraissait tellement égaré qu'on ne pouvait plus lui assigner de direction, et que j'ai toujours pensé que ces jours-là Emma ne voyait qu'approximativement et ne distinguait rien avec précision. Inquiet de ces variations toutes nouvelles alors pour moi, je m'émeus, j'interroge, et j'apprends que mon élève est descendue au salon, où soixante bougies et deux cents personnes ont miroité devant ses yeux pendant une partie de la nuit dernière, et de toutes celles qui ont précédé la modification de regard dont je m'alarmais si fort. Vite, je retranche le bal et les soirées, et les galas de trente couverts, et les yeux de la pau-

vre enfant reprennent leur inquiétude habituelle, en attendant mieux. Ce mieux ne tarda pas à suivre les diverses gymnastiques auxquelles le sens de la vue fut directement soumis ; d'abord, et pour la moindre contention sur un point, sur un objet, ses yeux se mouillaient abondamment, et c'était triste et attachant de voir couler sans colère ces larmes de fatigue, qui n'étaient pas des pleurs. A mesure que cette sécrétion devint plus rare, le mucus nasal se produisit ; et je signale cette singularité, non pour l'expliquer, ce que je ne saurais faire, mais pour la rapprocher d'une autre qui en est, en quelque, sorte la contre-partie : j'ai vu des idiots qui mouchaient beaucoup et ne pleuraient ni dans le chagrin, ni dans la colère, ni dans la douleur même ; le seul de ces derniers que j'ai été appelé à soigner a fini par moucher moins et par pleurer pour les causes qui tirent les larmes des yeux de tous les enfants.

Chez Emma, le moment où se régularisèrent ces deux excrétions, fut celui où ses progrès prirent leur essor. Dès lors, la fonction de la vue put être appliquée au discernement des objets qui servent d'intermédiaire sensible à l'éducation intellectuelle : couleurs, figures, lettres, dessins, mémoire, un peu de prévision, tout cela fut acquis en moins d'un an. Avant ce laps de temps, sa tête s'était sensiblement développée, mais peu harmonisée ; sa figure avait pris une expression moins tourmentée ; et sa bouche, notamment, restait déjà calme des heures entières. La taille s'était dressée forte et cambrée ; les

membres, et particulièrement les mains et les pieds, avaient enforci ; les unes ne s'agitaient plus incessamment, grâce aux dum-bells, les autres posaient à plein sans effroi, sans douleur sur le parquet, sur le sable, mais non encore sur le pavé; toute la personne dynamique était enfin dans de meilleures conditions; l'être physiologique et intellectuel semblait renouvelé : Emma était, disait-on, méconnaissable. Son activité, toujours au-dessus de la moyenne, se dépensait en gymnastiques de toutes sortes ; son système nerveux, régularisé dans ses modes sensitifs et moteurs, ne laissait plus échapper ni pleurs, ni cris, ni mouvements spasmodiques, ni mouvements désordonnés. Soustraite avec soin à l'influence de l'électricité, des odeurs, saturée de froid pendant ses exercices de tout un hiver, elle pouvait désormais se tenir tranquille assise ou debout, marcher droit sans hésitation, monter, descendre sans appui, courir un peu et sauter même, ce qui lui faisait avant si grand'peur. Ses membres supérieurs devinrent aptes à tous les exercices familiers à son âge; mais ils restèrent très-peu capables des petits travaux assidus qui demandent, avec l'immobilité de tout le reste du corps, des mouvements alertes et répétés de certaines parties de la main. Elle aima à s'habiller et à peigner ses belles tresses blondes; mais elle n'y réussissait pas selon ses désirs. Pleine de grâce et de pétulance dans ses mouvements, dans ses manières et jusque dans le quasi-langage qu'elle employait volontiers comme un intermédiaire facile

entre son mutisme antérieur et le puritanisme des articulations qui faisaient l'objet de chaque leçon ; regardant mieux, ayant cessé de pleurer quand elle avait regardé quelque temps , mangeant plus de viande et moins de friandises, buvant moins, digérant mieux, devenant propre partout, et remplaçant également ses anciennes disgracieuses façons d'être par des manières gracieuses et presque coquettes.

Son intelligence proprement dite avait plus gagné que son attention, et son imagination était plus vive que sa judiciaire n'était juste et sensée. Folle enfant gâtée, dans le sens charmant et superficiel du mot , elle arrivait à l'état de jeune personne, avec toutes les spontanéités capricieuses d'une petite fille ordinaire. Elle possédait, grâce à son excellente institutrice , toutes les notions précises qui sont la pâte commune des idées; mais elle les avait plutôt effleurées, entrevues, qu'approfondies ; aussi pensait-elle un peu au hasard et indépendamment de ces premières notions positives, sans lesquelles les pensées n'ont pas de corps et s'en vont un peu voletant ; enfin elle avait, plus que la réflexion, cette brillante faculté que le poète Charles Fourrier appelle la Papillonne. Aussi gaie , rieuse , câline, vaniteuse, étourdie, sensible une seconde, bizarre parfois, capricieuse toujours, trop peu longtemps entêtée pour être une mauvaise tête, mais trop légère pour vouloir assidûment faire bien ; on la plaignait encore, tout en admirant sa grâce à épier l'effet qu'elle produisait, tantôt sur des complaisants de la maison ,

tantôt sur elle-même, quand elle se faisait la cour devant une glace. Il y a de ces moments où deux causes qui se neutralisent réciproquement dans notre esprit le laissent indécis entre deux impressions qui se contre-balancent également; mais de ces deux antagonistes, l'un doit nécessairement être absorbé par l'autre, et la résultante de cette rupture est de doubler l'impression produite sur notre esprit par celle des deux causes qui subsiste : ainsi, les grâces (et la fortune probable) de mademoiselle Emma contre-balançaient l'étrangeté qu'elle avait retenue de son premier état; mais des événements imprévus rompirent cet heureux équilibre de l'opinion à son égard. Vainement son institutrice voulut-elle lui continuer ses soins éclairés, seule vraie compensation à ce qui lui manquait; une parente déclara que tant qu'Emma serait jolie et bien mise son léger bagage d'esprit et de gentillesse lui suffisait pour réussir dans le monde: heureusement qu'il reste à cette pauvre petite des frères qui grandissent pleins de cœur et d'intelligence; et si l'on n'excite pas en elle les appétits voraces qui ont paru avec la puberté, et dont le travail incessant amenerait l'hébétitude massive et adipeuse, la charmante enfant pourra devenir une femme charmante et bonne.

12e OBSERVATION.

IDIOTIE SUPERFICIELLE.— TÊTE D'UN BEAU STYLE.— SANS COMPLICATION,

Robert S...,. âgé de 5 ans, tempérament sanguin, robuste, généralement bien portant, sans ma-

ladies ou infirmités accessoires, tête bien développée, face colorée, puissante, mais inexpressive, sauf dans les moments où la colère l'anime, proportions régulières entre le crâne et la figure, entre le corps et les membres, équilibre juste dans la myotilité de ces derniers; thorax bombé et large, colonne vertébrale droite, abdomen normal, organes de la parole et de la génération bien conformés. L'habitude de son corps et de ses membres est normale, sauf celle des mains qui sont ordinairement crispées.

Son activité générale est grande, mais elle n'est pas durable, et elle cède la place parfois, au moins une fois par jour, à une prostration des forces que répare un sommeil court, mais intense; dans tous les cas, il n'est applicable à rien, il ne peut même pas commencer à s'habiller seul.

Chez cet enfant, le système nerveux central ne donne aucun signe d'anomalie profonde, mais aussi il ne manifeste aucune sensibilité percevante : ainsi Robert ne pleure, ne rit, ne chante, ne bourdonne pas; il aime à l'excès les odeurs pénétrantes, fades ou suaves, la chaleur et l'électricité ont sur lui une action promptement énervante. Sauf sur ces deux chefs, des odeurs et de la chaleur, l'appareil nerveux sensitif ne paraît pas pourvu d'énergies spéciales; par contre, ses modes perceptifs sont inégalement doués, et en résumé, la plus grande somme d'activité est répartie aux appareils moteurs : mouvements volontaires, mouvements involontaires, mouvements coordonnés, mouvements spasmodiques, tous les

modes de myotilité (sauf les mouvements mécaniques), semblent s'être concerté pour faire de ce petit et robuste enfant un type de pétulance déréglée et infatigable. Il ne se balance presque pas en marchant, monte et descend presqu'aussi bien que les enfants de son âge, court un peu, ne saute pas encore. Toutes ses flexions articulaires sont aisées, les manœuvres diverses, comme prendre, recevoir, renvoyer, etc..., sont inégalement exécutées, mais seront possibles, après quelques leçons. Il ne s'habille pas seul, et ne mange seul que sa soupe, ce qu'il fait malproprement. A vrai dire, ses mains ne lui servent encore qu'à tenir un bâton, ou le premier morceau de bois venu, avec lequel il se plaît à frapper tout ce qu'il rencontre.

Mais, chez Robert, le tact est peu délicat, l'odorat nul, le goût sans précision, le regard est rapide, vif, mais fuyant, et l'ouïe échappe à toute perception volontaire, si bien qu'on le croit sourd. Il ne prononçait de son chef, ni ne répétait aucune syllabe, et de même qu'on le croyait sourd, on pensait qu'il était et resterait muet, parce qu'on le prenait pour un sourd-muet. Et cette opinion n'était pas seulement répandue dans sa famille; plusieurs médecins, et entre autres le médecin qui me le confia crut devoir me prévenir qu'il était sourd. L'appétit de Robert est assez bon, il digère bien et éprouve quelques constipations, ne salive que dans la colère, transpire beaucoup, particulièrement de la tête. Son sommeil est long, lourd et impérieux ; il dort dans le milieu du

jour, après avoir passé dix ou douze heures au lit nuitamment : l'ayant conduit au Jardin des Plantes, j'eus beau chercher à raviver son attention, il tomba vers midi sur le coussin de la voiture, on l'y prit, on le porta sur un siége dans l'appartement, et il ne se réveilla pas plus de cette lourde *siesta*, qu'un cataleptique. Le pouls est plein, la respiration large et facile.

Comme il n'écoute pas et ne regarde guère, son attention est à peu près nulle, on se contente de le prendre par le bras quand on souhaite de lui faire accomplir une action, et il ne résiste guère ; tout ce qu'on demande de lui, c'est qu'il prenne tel plaisir, tel bonbon, tel repas ; obéissance facile s'il en fut, et contre laquelle Robert trouve cependant moyen de protester parfois violemment.

Du reste, il ne se soucie, ne s'inquiète, ne s'enquiert de rien ; servi à souhait, il n'a pas le temps de désirer, et toutes ses fonctions semblent réduites à dormir énormément, manger, grignotter des friandises, battre les meubles, gambader, crier et se démener. D'ailleurs on l'embrasse, on le peigne, on le lave, on le promène, tout cela lui est égal, ou s'il est importuné de ces soins, il se débat et s'échappe en criant. La mémoire qu'il paraît avoir des personnes ne lui sert pas à les rechercher, celle qu'il garde des choses est relative au plaisir qu'il a pris en s'en servant ; il est idiot ; mais sans aucun des symptômes qui indiquent la présence d'un état anormal du centre de l'innervation.

Dès que j'eus examiné un instant le jeune Robert, il me parut que son état avait été mal apprécié; en continuant sur lui mon observation, j'acquis d'abord deux certitudes, puis un doute qui éclairèrent bientôt toute ma pratique à son égard : Première certitude, Les désordres de la myotilité qui effrayaient si fort n'étaient que les manifestations d'une constitution où dominait l'appareil moteur, manifestations faciles à faire rentrer dans la série des mouvements précis et coordonnés : il ne s'agissait, pour cela, que d'enlacer l'enfant dans un bon système d'activité; deuxième certitude, l'état des appareils nerveux, celui de la vision et celui du tact en particulier, offraïent plutôt des incapacités que des désordres; ainsi, il regardait rarement, mais il ne regardait pas mal alors qu'il lui arrivait de regarder, etc...; 3° je réservai mon doute pour l'état de l'ouïe que l'on m'avait dit être nulle; rien ne me semblait plus douteux que cette nullité. Il m'était déjà arrivé de rencontrer de ces sourds qui n'écoutent pas et qui entendraient s'ils voulaient écouter; Itard en a connu plusieurs, le sauvage de l'Aveyron en est un exemple, puisque, indifférent au bruit d'une arme à feu déchargée derrière sa tête, il se retournait vivement au crépitement d'une noix tombant sur le parquet. Je savais bien que les exemples ne sont pas des raisons, mais j'avais en outre des raisons pour douter de la surdité de Robert.

Ainsi, son oreille externe était parfaitement conformée ; ainsi, privé en partie du regard volontaire,

comment eût-il connu toutes les choses qu'il maniait avec une connaissance au moins générale, sinon par l'intermédiaire, non d'un seul, mais de deux sens imparfaits, l'ouïe et la vue. Ainsi encore, il ne me semblait pas démontré qu'il ne se fût pas retourné, sinon au bruit, du moins à l'ébranlement que produisit une voiture en entrant dans la cour. Je fis répéter cette dernière expérience dans le salon où l'enfant avait un immense attelage, et je vis que, sans se retourner et sans regarder précisément du côté d'où venait le bruit du petit équipage, il en avait assez entendu le frottement sur le parquet pour demander à son regard la demi-explication du bruit dont son oreille l'avait averti. Je n'insistai pas pour le moment, bien sûr qu'il me suffirait plus tard d'étudier un peu cette incapacité (que l'on avait confondue avec une infirmité locale), pour la faire disparaître.

Mais tout ce que je viens de dire étant observé en quelques jours, par où devais-je commencer le traitement? L'indication me parut être de négliger un peu les mouvements tout d'abord, et d'attaquer les incapacités sensoriales dans l'ordre inverse de celui de leur gravité. C'est ainsi qu'au lieu de perdre plusieurs mois en exercices musculaires proprement dits, exercices que j'avais toujours le temps de reprendre, j'irritai la sensibilité du tact et de l'odorat, je provoquai le regard et j'arrivai en moins de deux mois, à faire éprouver des perceptions volontaires au sens de l'ouïe. Aussitôt j'en profitai pour développer,

par la mimique, l'aptitude à la parole, la voix, l'articulation, l'enseignement des lettres, du calcul, du dessin, etc... tout marcha de front comme par enchantement; la barrière qui séparait Robert du monde extérieur était tombée, non-seulement il entendait, mais il écoutait; non-seulement il voyait, mais il regardait volontairement : par suite, son éducation intellectuelle était presque subitement devenue faisable, car il avait plus appris en six mois que les enfants ordinaires n'apprennent en deux ans par les procédés ordinaires.

Est-ce à dire qu'il était déjà en tout semblable aux enfants de son âge? non sans doute ; principalement sous le rapport de la parole et des mouvements coordonnés il y avait encore beaucoup de soins à prendre de lui; mais une gouvernante qui avait assisté de longue main à nos exercices, se chargea du reste.... Une dame qui connaît le jeune Robert, me disait un peu à son sujet : Je pense, monsieur Seguin, que vous avez dû faire beaucoup d'ingrats? — Non, lui répondis-je, je ne les ai point faits, mais je les subis. — Tant mieux, reprit-elle, car si la reconnaissance ne vous faussait pas compagnie à moitié chemin, vous n'auriez presque plus de mérite à passer votre vie avec ces tristes enfants. — Hélas! Madame, vous ne dites qu'à moitié vrai, car depuis longtemps déjà, toutes les fois que j'entends parler de reconnaissance, j'ai peur...

CINQUIÈME PARTIE.

DU TRAITEMENT MORAL DES IDIOTS.

CHAPITRE XLVII.

Du traitement médical appliqué aux idiots.

« Quand il y aurait, dit M. Leuret (1), une véritable altération du cerveau chez les aliénés, le traitement moral, le traitement par les idées et les passions, serait encore celui qui offrirait le plus de chances de succès. Voyez, en effet, ce qui se passe chez les idiots; il y a presque toujours dans leur cerveau un vice congénial ou acquis; est-ce par des agents physiques ou par l'éducation que l'on parvient à donner quelque développement à leur intelligence? les agents physiques ne seraient d'aucune utilité, on ne songe pas même à y recourir; les agents moraux, employés avec adresse et ténacité, produisent au contraire, dans l'intelligence et les passions des idiots, des changements presque merveilleux. »

(1) Traitement moral de la folie, Paris, 1840, p. 154.

Qui douterait qu'après un jugement aussi absolu porté par un homme aussi souverainement compétent en pareille matière, le traitement médical ait cessé d'être appliqué aux idiots? Il n'en est rien cependant; la médecine courante (1) se cramponne aux idiots, et ne prétend les lâcher que quand elle les a suffisamment purgés, saignés, cautérisés, emplâtrés pour que l'idiotie lui ait rapporté tout ce qu'elle peut raisonnablement en attendre. Tous les jours je suis témoin de ses exploits en ce genre; je vois de pauvres idiots de huit, douze, quinze ans, auxquels elle met un cautère tous les printemps, d'autres auxquels elle applique mensuellement des sangsues, les laissant d'ailleurs manger ou plutôt dévorer la nourriture de deux hommes, et elle fait bien : l'excès de nourriture nourrit les sangsues, et les sangsues engraissent le docteur. Je ne mentionne que pour mémoire les poudres, les élixirs, les sternutatoires, les bains de mer; je salue en passant l'inévitable somnambule, et je dis 1° que tous ces remèdes sont, selon la malheureuse expression de M. Belhomme, des moyens de *traiter* les idiots, mais non de les *guérir;* 2° que les médecins qui emploient ces moyens ne sauraient être supposés assez ignorants pour qu'on les croie sincères et consciencieux dans leurs tentatives de traitement par les sai-

(1) Je n'entends ici parler que de médecins auxquels il faut des clients à tout prix ; car il me serait difficile de citer un homme éminent dans la science, ou dans la pratique médicale, qui ne se soit fait un plaisir, de m'adresser quelques idiots.

gnées, les moxas, les caustiques; 3° que le traitement médical est inutile ou insuffisant quand il se borne à des prescriptions dites anodines ou hygiéniques; 4° qu'il est dangereux et barbare quand il indique comme moyens de guérison de l'idiotie des débilitants comme les saignées, ou de prétendus dérivatifs très-douloureux, qui ne dérivent rien; 5° que toutes ces tentatives avortées de traitement prétendu *médical* ont pour effet, (outre celui d'affaiblir les sujets qui y sont soumis et de les faire souvent cruellement souffrir), de détourner l'attention des familles du véritable traitement applicable à leurs enfants, et de les empêcher d'avoir recours au traitement moral, le seul que ma pratique ait rendu possible, le seul qu'approuve M. le docteur Leuret pour les idiots.

Le seul cas, ou plutôt, le seul moment où l'intervention du médecin puisse être utile, c'est lorsque l'idiotie se manifeste avec des symptômes aigus peu de temps après la naissance, et dans les débuts de l'imbécillité. Alors, s'il y a réellement maladie, état pathologique aigu, une médication vigoureuse et habile peut y opposer un puissant dérivatif. Mais hors de là, ce moment inflammatoire passé, recourir à des moyens cruels ou énervants pour *appauvrir le sang, vider le cerveau de l'eau qu'il contient*, etc., etc..... ce sont autant de pratiques dont je détourne mes regards avec dégoût, et que l'on ne tardera pas à flétrir comme elles méritent de l'être.

CHAPITRE XLVIII.

Du traitement moral de l'idiotie.

Absolument parlant, le traitement moral de l'idiotie consiste dans l'emploi raisonné de tous les moyens propres à développer et à régulariser l'activité, l'intelligence et les passions des idiots.

Et spécialement, le traitement moral consiste dans la mise en action de tous les moyens moraux propres à corroborer les prescriptions hygiéniques et pédagogiques auxquelles refuse plus ou moins de se soumettre l'idiot, et à le faire passer, de l'état exceptionnel où il est relégué, à l'état social.

Ces moyens sont de trois sortes :

1° Les moyens personnels au maître;

2° Les moyens personnels à l'enfant;

3° Les moyens de moralisation intermédiaires au maître et à l'enfant.

En traitant des moyens personnels au maître, je serai obligé d'entrer dans les plus grands détails relativement aux facultés nécessaires au maître. En traitant des moyens personnels à l'enfant, je parlerai des incapacités morales qui font obstacle à son développement ; en traitant des moyens mixtes ou intermédiaires entre le maître et l'enfant, je m'occuperai du rôle que l'un doit tenir relativement à l'autre, et des agents extérieurs qu'il peut appeler à son aide

pour moraliser, intimider, calmer, fixer, distraire, égayer l'enfant confié à ses soins. Enfin, le traitement moral embrassant les diverses périodes de l'éducation, j'ai eu soin de préciser les phases diverses par lesquelles l'autorité du maître passera pour, d'impérieuse et absolue qu'elle doit être dans les cas les plus extrêmes de résistance, devenir plus douce et même finalement insensible, alors que l'enfant commence à interroger sa réflexion et sa conscience pour juger lui-même de la moralité de ses actions.

On comprendra pourquoi je ne puis traiter de la direction morale qu'au point de vue purement humain. Sans doute l'instituteur peut, dans certains cas, intervenir, pour donner à l'enseignement moral et religieux un caractère plus sensible et par suite plus intelligible pour des enfants mal doués. C'est ainsi qu'à Bicêtre j'ai substitué aux chants ou actions de grâces rimées, cadencées, et incompréhensibles pour des imbéciles et des idiots, les deux prières suivantes: — 1° Avant le travail : *Mon Dieu, bénissez le travail que nous allons faire pour nous guérir et pour nous rendre utiles à la société;* — 2° Avant le repas : *Mon Dieu, bénissez la nourriture que nous allons prendre, et faites que tous les malheureux aient comme nous du pain à manger.* Ces deux formules avaient été acceptées par l'aumônier de l'établissement (1), et j'ai eu la satisfaction de les voir com-

(1) J'ignore si cette pratique a été modifiée depuis mon départ.

prises par beaucoup d'enfants, pour lesquels l'hymne *Au Dieu d'Israel* n'avait point de sens. Mais, hors les cas de cette sorte, cas tout à fait rares, l'enseignement moral religieux doit être laissé aux hommes qui ont le caractère sacerdotal, et l'instituteur doit se borner à enseigner la moralité dans l'acception humaine et civile du mot : en ce sens, la moralité embrasse les rapports de l'homme avec lui-même et avec ses semblables.

Dans sa plus large acception, le traitement moral consiste dans l'emploi de tous les moyens propres à développer et à régulariser l'activité, l'intelligence et les passions de l'idiot. C'est qu'en effet, depuis le premier jour jusqu'au dernier, depuis l'exercice le plus simple jusqu'au plus compliqué et au plus abstrait, depuis la mesure hygiénique la plus facile à observer jusqu'à la prescription la plus assujettissante ou la plus pénible; à tous les instants, tous les actes du maître, toutes ses paroles, tous ses gestes, toutes les manifestations actives de son être et de sa volonté morale doivent tendre à corroborer la méthode dont il s'agit de faire prévaloir les possibilités logiques sur les tendances instinctives et négatives du sujet. Sans le traitement moral, l'hygiène est une superfluité; ôtez le traitement moral, l'éducation est un non-sens, et tout progrès devient à l'instant impossible. Le traitement moral, c'est, dans ma méthode, ce qu'est le principe en toute chose, c'est le commencement et la fin, c'est toute la méthode, car tout est en lui, *a principio*.

Après avoir distingué avec un soin minutieux les phénomènes perceptifs des phénomènes rationnels, et les notions des idées, j'étais amené forcément à tracer une ligne de démarcation au moins aussi profonde entre les idées ou les phénomènes de la raison et ceux de la spontanéité, entre l'esprit et la volonté. Je ne suis ni le premier, ni le seul qui l'ait tracée cette démarcation, je suis même convaincu que saint Paul, saint Jean, saint Augustin et tous les métaphysiciens éminents du christianisme ont entendu ainsi la formule trinaire. Je pourrais également, quittant ces hautes autorités qui ne sont pas également admises par tous les partis, m'appuyer sur l'autorité de Pinel, qui dit textuellement : « Les fonctions de la volonté sont absolument distinctes de celles de l'entendement; et leur siége, leurs causes, quelle que soit dans certains cas leur dépendance réciproque, ont des différences essentielles qui ne peuvent être méconnues (1). » Mais qu'importent les textes et les opinions dans une affaire de conscience, de sens intime et de moralité? Autant il nous a fallu raisonner pour établir les bases positives de l'éducation des systèmes musculaires et nerveux, celle des sens et des facultés intellectuelles, autant j'ai dû insister sur la logique rigoureuse de ma distinction des notions et des idées, autant me garderai-je de tout argument dans l'ordre moral; la moralité ne se discute pas : elle est, parce qu'elle est,

(1) Pinel, Traité de l'*Aliénation mentale*. Paris, 1809, p. 81.

comme celui qui nous l'a révélée : l'éducation morale est une révélation, a dit Lessing. Aussi, l'aptitude à l'ascendant moral d'un individu sur un ou plusieurs autres, n'a-t-elle que des rapports fort éloignés avec l'esprit ; aussi des intelligences très-déliées ou très-éminentes se montrent-elles privées en même temps de cet ascendant, qui est, on doit le croire du moins, complétement distinct du développement intellectuel. Car on voit cet ascendant exercé avec une suprême autorité par des hommes étrangers à la vie psychique que mènent les savants, et l'on remarque même que les habitudes de cabinet semblent dépouiller entièrement l'individu de cette aptitude : vivant avec les livres, qui sont les herbiers de la pensée, l'homme perdrait-il ainsi la plus haute faculté qui lui ait été donnée, celle de lire sur le visage humain et d'y imprimer, par une action spontanée, sa propre pensée, sa volonté propre ? S'il en était ainsi, on s'expliquerait aisément la supériorité morale des femmes, qui, lorsqu'elles parviennent à refouler certaines incitations instinctives, exercent un ascendant lumineux et irrésistible non-seulement sur les actions des hommes, mais même sur leurs plus secrètes pensées, et sur leurs déterminations les plus intimes, les plus spontanées, en apparence du moins (1)?

(1) On excusera mon laconisme sur un sujet aussi intéressant, par cette considération, que la matière me presse de toutes parts dans un sujet complétement neuf, et que dans le cadre étroit d'un volume, les questions incidentes à l'idiotie ne peuvent être qu'indiquées, ou traitées sommairement.

Quoi qu'il en soit, le sens moral en vertu duquel l'homme a une action sur l'homme, est une faculté que l'on doit distinguer des facultés intellectuelles, une faculté que certains individus possèdent, qu'il est utile de développer dans l'éducation (ce dont on se soucie fort peu), une faculté qu'il importe enfin, pour revenir à notre objet spécial, que l'instituteur chargé de diriger des idiots possède par-dessus toutes les autres.

CHAPITRE XLIX.

De l'autorité et de l'obéissance.

L'état de société suppose des rapports, ces rapports comportent des droits et des devoirs; en d'autres termes, tantôt l'homme commande à l'homme ou à l'événement, tant l'homme doit obéir à l'homme ou aux événements; aussi pour que la société subsiste, la part d'autorité de chacun sur tous doit être bien peu de chose, et la part d'autorité de tous sur chacun considérable, sans quoi l'équilibre serait à l'instant rompu et l'individu serait brisé ou forcé de se retirer dans un isolement absolu. C'est pourquoi sans doute il faut obéir pour apprendre à commander, ce qui est vrai pour l'homme, et à plus forte raison pour l'enfant. A défaut des parents, l'autorité est le fait du maître, l'obéissance est celui de l'écolier; l'une est le corrélatif de l'autre. Le maître qui n'a pas en lui l'ascen-

dant moral d'où naît l'obéissance, doit résigner ses fonctions ; car il trouverait toujours des élèves, fussent-ils idiots, qui seraient plus maîtres que lui.

L'idiotie, c'est-à-dire l'*isolement*, implique par son nom seul la résistance qu'opposent les idiots à tous les rapports que l'on veut établir d'eux avec les personnes, avec les choses, avec les idées. L'obéissance les irrite, l'autorité les fatigue, leur pèse; et pourtant (observation remarquable, et qui prouve jusqu'à quel point l'homme, quand bien même il a cessé d'être le roi de la création et semble être descendu du faîte de l'intelligence dans les limbes de la vie instinctive, conserve encore des signes de sa grandeur providentielle), les idiots sont bien moins dépourvus de la faculté de commander que de celle d'obéir ! J'en ai vu déployer toutes les ressources de la fourbe la mieux calculée pour faire fléchir la volonté d'autrui devant la leur; et d'autres, mettre dix fois plus d'artifice pour échapper à un ordre, qu'il ne leur eût fallu d'intelligence pour y obéir; mais j'en ai vu aussi qui obéissaient passivement à un homme, et se faisaient obéir jusqu'à l'extravagance par des personnes pleines de raison, mais dépourvues du sens moral de l'autorité : Mademoiselle F....... X....., enfant de treize ans, me fut confiée en 1839; jusque-là, toute sa famille et sa mère surtout étaient à ses ordres. Idiote et muette au premier chef, elle comprit de suite que les rôles allaient changer avec moi, et ils changèrent. Quand ses parents la revirent après plus d'une année, elle recommença à tourmenter sa mère par ses exi-

gences, et sa désobéissance même s'étendit jusqu'à moi en présence de sa mère. Je fis retirer la mère qui se cacha, et put voir, sans être vue, la soumission parfaite de son enfant. C'était, sous ce rapport, une éducation commencée et non achevée. Depuis, cette enfant est devenue parfaitement obéissante dans sa famille.

Cet exemple me conduit à faire remarquer que l'idiot, et généralement tous les enfants, possèdent à un plus haut degré que l'homme mûr, le sentiment du degré d'autorité auquel ils seront, ou non, forcés de se soumettre. C'est pourquoi on voit, au moral comme au physique, des hommes établir des luttes désespérées et impuissantes avec une autorité inébranlable pour eux, tandis qu'on ne voit guère d'enfants, et jamais d'idiots de sang-froid, s'exposer à une lutte analogue. Ils savent, à un geste près, ce qu'ils peuvent se permettre de licence contre la volonté qui les gouverne.

On aurait tort d'ailleurs de ne considérer l'autorité que comme un moyen d'éducation; en ce sens, on pourrait en resserrer, ou en relâcher les ressorts à volonté, suivant que l'on se propose une éducation plus ou moins accomplie. Mais le mode d'autorité que l'on exerce sur les enfants, idiots ou non, influe encore non-seulement sur le moral, mais sur le physique. Au moral, si l'on voit tant d'hommes incapables de remplir les devoirs du commandement, c'est qu'ils n'ont jamais obéi; ce mal rejaillit sur la société tout entière. Au physique, j'avoue que ce désordre a des

effets plus individuels, mais ils n'en sont pas moins profonds. L'enfant commandé avec faiblesse, ou, ce qui est plus commun, commandé tour à tour avec mollesse et dureté, ou, ce qui se voit encore plus souvent, placé entre la sévérité d'un père et l'indulgence d'une mère, finit par ne voir dans le commandement qu'un caprice et non l'expression d'une loi morale ; la sainteté du devoir reste voilée pour lui : il sait que ce qui est trouvé mal à un moment donné sera regardé comme indifférent plus tard, et il ne craint pas de résister à une autorité si versatile. Dans cette lutte, il s'irrite des obstacles provisoires qui arrêtent l'expansion de ses mauvais instincts ; tour à tour il enfreint la règle ou l'élude ; il devient fourbe, irritable, violent, dangereux à lui-même et aux autres. Sa violence réagit sur les fonctions qui ont le plus besoin de régularité dans le premier âge ; la perte de l'appétit, les digestions troublées, le sommeil interrompu, les accidents nerveux les plus graves, et le germe des maladies organiques qui moissonnent l'homme dans toute la sève de la virilité : tels sont les résultats, non pas accidentels, mais fréquents, de la faiblesse des parents ou des maîtres.

C'est surtout avec les enfants idiots que l'incapacité morale de celui qui devrait commander, porte ses plus mauvais fruits. *Pauvres enfants !* dit-on, *ils sont déjà si malheureux ! il ne faut pas les contrarier*. Et quand, de faiblesse en condescendance, on les a laissés tomber au dernier rang des animaux ; quand, plutôt que de les laisser nus un quart d'heure,

ou de les contrarier dix minutes, on leur a appris à se servir des mains d'autrui, et non des leurs, pour manger et se vêtir; quand ils poussent des hurlements affreux si on leur met de la mie de pain au lieu de croûte dans la bouche; oh! alors, vous entendez ces âmes sensibles répéter leur éternelle exclamation : *Que voulez-vous, c'est un idiot!* Ne serait-ce pas le cas de demander lequel?... de celui qui a apporté en naissant une désolante infirmité, ou de celui qui lui a laissé prendre un si regrettable développement.

Je ne devrais pas avoir besoin de le dire, l'épithète de barbare ne revient point à ceux qui, au prix d'une contrainte morale passagère, perfectionnent des créatures imparfaites; elle retombe tout entière sur ceux qui dissimulent leur incapacité ou leur indifférence sous une *sensiblerie* qu'on doit démasquer.

Il faut en outre et surtout que l'idiot obéisse, donc il faut savoir lui commander; il faut avec lui revêtir tour à tour les formes les plus variées de l'autorité; depuis les plus tranchées jusqu'aux plus insinuantes, toutes sont bonnes, il ne s'agit que de les employer à propos.

L'obéissance n'est pas un fait aussi simple qu'on le pense. Tel enfant, en obéissant pendant quinze ans à des maîtres constamment présents, n'a appris le plus souvent qu'à désobéir toute sa vie. L'obéissance a ses degrés. En effet, on obtient l'obéissance des idiots en particulier dans trois conditions principales :

1° Obéissance à la personne dont la présence corrobore incessamment le commandement;

2° L'obéissance à un ordre, à l'appui duquel peut subitement apparaître celui qui l'a donné;

3° L'obéissance à un ordre, en l'absence de celui qui l'a donné sous condition, et qui peut contraindre plus tard à l'exécuter : progrès qui conduit à l'obéissance à unprincipe moral consenti par la raison.

Ces trois modes d'obéissance s'obtiennent successivement, et correspondent aux divers degrés de moralité.

Mais à quelque degré d'obéissance et de moralité que l'on trouve un sujet, si l'on veut lui épargner les tiraillements qui ne manquent pas de survenir entre celui qui commande et celui qui doit obéir, tant que la limite de l'autorité n'est pas bien fixée; si l'on veut enfin marcher droit au but, il faut tout d'abord envelopper le sujet, si l'on peut ainsi dire, d'un réseau d'autorité qui enlace toute sa vie, et que l'on tend ou relâche ensuite à propos sur quelque point ou dans toute l'étendue de la pression qu'il exerce. Pour tout dire, il faut faire table rase de l'être instinctif, et, voulant pour les idiots ce qu'ils ne voudraient jamais spontanément, il faut les faire regarder, toucher, agir, percevoir, comparer : c'est assez montrer qu'en tout ceci ils doivent commencer par être entièrement passifs : leurs progrès immédiats, leur intelligence progressive, leur libre arbitre ultérieur sont à ce prix.

§ I. — De la liberté, de la volonté.

Car le but de l'éducation, loin d'être la *passivité*, est la liberté; et la première condition pour être libre est de le vouloir. *Liberté* et *volonté*, deux mots qu'on n'a le droit de prononcer que quand on a prouvé que l'on comprenait bien les deux précédents : *obéissance et autorité*, mots que l'on sépare trop souvent et qui, séparés, n'ont pas de sens : mouvements, gestes, paroles, notions, idées, tout obéit à ces deux mots et finalement à ce dernier : *volonté*.

Eh bien! ce mot ne se trouve nulle part, ou il est relégué dans un coin obscur des catalogues de l'esprit humain. Les métaphysiciens du siècle dernier, tout entiers occupés du soin grave de prouver par la science de l'esprit, que l'esprit n'existe pas, par des abstractions que l'abstrait est une chimère, ont nié jusqu'à la volonté haineuse et tenace qui maniait leur plume, comme le duelliste nie la lâcheté qui lui donne du courage.

Formés en grande partie à cette école, si les hommes de notre temps se distinguent de nos pères par des mérites incontestables d'ailleurs, ils ne brillent guère par la *volonté*, cette vertu qui constitue la personnalité humaine. Et comment la volonté individuelle trouverait-elle place dans nos mœurs, puisqu'on n'en tient pas compte dans l'éducation? Comment tous ces enfants, égaux avant l'âge de raison devant le grec et le latin, s'élèveraient-ils au-

dessus du type proposé ? Comment des élèves qui ont, pendant dix années, poursuivi un but commun, par des moyens communs, sous une règle commune, arriveraient-ils à la sublime inégalité du génie, ou seulement à l'audacieuse élévation de la volonté morale ? Comptez nos grands hommes, et cherchez ceux que l'éducation a, je ne dirai pas, faits, mais seulement préparés ? Demandez-leur le secret de leur caractère et de cette *volonté* qui les a tirés de la foule ! Ils répondront qu'ils doivent ce qu'ils sont à leur volonté, et leur volonté aux événements mêmes qui se sont accumulés pour l'anéantir : si le général Bonaparte n'avait pas été entravé dans son avenir par la réaction Thermidorienne, il n'aurait sans doute jamais fait passer les Cinq-Cents par les fenêtres de l'Orangerie.

Cette faculté, qui domine toutes les autres, et qui gouverne le monde, devait manquer et manque réellement plus que tout le reste aux idiots ; ils sont absolument privés de volonté : non de la volonté instinctive qui fait manger, boire, crier, et qui agite ou immobilise l'individu sans autre règle que ses appétits (celle-là surabonde chez presque tous), mais de la volonté intellectuelle et morale surtout, qui cherche à produire l'effet par la cause dans la double sphère des idées et des sentiments. Celle-ci est le résultat de l'éducation ; elle s'acquiert par l'imitation, par l'autorité, par la *compression* même. Tandis que les facultés, proprement dites intellectuelles, ont besoin d'être précieusement ménagées et

cultivées dans l'adolescence, la volonté, au contraire, acquiert en énergie morale un accroissement proportionné à la résistance qu'une bonne éducation oppose à l'expansion des premiers instincts. On peut détruire la mémoire, pervertir les sensations, les perceptions, le jugement des enfants; mais on ne saurait, détournant la *volonté* (qui entraîne irrésistiblement ces enfants vers la satisfaction de leurs appétits) l'empêcher de reparaître plus forte au service des goûts moraux et intelligents, que l'on aura su leur inspirer.

La *volonté* diffère, en outre, des autres facultés en ce que celles-ci sont exclusivement individuelles (un homme ne saurait pas plus penser que marcher pour un autre), et ne produisent que des résultats individuels; tandis que la volonté est une faculté individuelle et sociale, qui peut entraîner dans sa sphère des milliers de volontés accessoires; mais ce qui caractérise son excellence plus que tout le reste, c'est que la volonté est le moteur de tous les actes physiques et intellectuels de l'espèce humaine.

On ne trouvera pas étrange qu'appuyé sur les expériences que ma position toute spéciale m'a mis à même de faire, je procède avec une sorte de hardiesse à la régénération de volontés toutes instinctives et animales.

La volonté affecte quatre directions particulières, l'instinctive, la négative, l'intellectuelle, la morale (1).

(1) J'appelle volonté *instinctive*, celle qui conduit à satisfaire les appétits. — Volonté *négative*, celle qui porte l'individu à ne

Chez l'idiot et chez beaucoup d'enfants, les deux premières se manifestent seules. L'enfant idiot veut ce qui flatte ses appétits, et ne veut pas faire œuvre d'intelligence et de bonté ; ou bien il ne veut pas ce que vous voulez pour lui, et reste dans une inertie absolue.

Comme je l'ai dit, j'empêche de la part de l'idiot toute manifestation de volontés instinctive et négative; je m'oppose à la première en rompant ses habitudes, à la seconde, en suscitant une activité incessante et variée. Mais c'est ici surtout qu'il faut beaucoup d'observation ; au milieu de tous les exercices dans lesquels on enserre le sujet, d'abord contre son gré, il ne tardera pas à manifester un goût, une préférence pour ceux de ces exercices qui seront le mieux appropriés à sa constitution, à ses dispositions. Ceux-là une fois connus, on doit les lui réserver pour délassement, et l'exciter à s'y livrer par des repos habilement ménagés, en présence des objets qui les lui rappellent et l'y provoquent sans le secours du commandement ; de cette manière j'ai donné à des idiots le goût de la menuiserie, du dessin, de la lecture même, quoique des goûts actifs soient préférables pour le plus grand nombre d'entre eux.

J'en ai assez dit, ce me semble, pour faire comprendre que le traitement moral des idiots, bien que reposant sur les mêmes bases que le traitement moral des aliénés (deux idées écloses en queluqe sorte

rien faire. — Volonté *intellectuelle,* celle qui porte aux travaux de la pensée. — Volonté *morale,* celle qui dirige l'individu dans les rapports sociaux et religieux.

parallèlement et à l'insu l'une de l'autre), en diffère essentiellement par les moyens d'exécution. Contre la démence, la manie, la monomanie surtout, le médecin d'aliénés est obligé de corroborer l'action de sa volonté par l'appareil d'une force imposante, douloureuse, irrésistible. Il ne craint pas (et il a raison autant que le chirurgien a raison dans la pratique opératoire) de se faire arme de ce que les malades redoutent le plus : la douche qui glace le crâne, oppresse et suspend presque entièrement la respiration, les affusions froides qui généralisent les mêmes impressions, la camisole et les entraves qui gênent et contraignent, les ventouses douloureuses et les moxas longtemps cruels. D'ailleurs, ceux qui font un crime à la médecine morale de l'usage de ces moyens coercitifs en usent et abusent eux-mêmes, si ce n'est à titre de remèdes moraux, du moins comme prescriptions très-rationnelles du traitement physique : Je voudrais bien savoir dans quel système, agents moraux ou médicaments, ces prescriptions sont le plus agréables à supporter? quoi qu'il en soit, et sans porter un regard trop curieux sur ce mystère qui s'éclaircira, je suis heureux de pouvoir déclarer tout d'abord que les moyens d'action auxquels l'institututeur des idiots peut avoir besoin de recourir, pour corroborer sa volonté un instant méconnue, ne ressemblent en rien aux moyens d'action que la médecine morale des aliénés emprunte encore à la vieille thérapeutique. Il faut que l'instituteur veuille, il faut que l'idiot fasse ce que veut l'instituteur, à moins que

les parents n'exigent que le maître ne fasse que ce qu'il plaira à son élève, et je me suis vu dans ce cas ! mais une fois le principe de la volonté directrice admis, admis par les parents surtout, comme la tâche devient facile et diffère de la contrainte que l'on est forcé d'exercer sur les aliénés !

CHAPITRE L.

Du maître.

Tout le monde ne peut pas instruire des idiots, non parce que cette fonction demande des facultés intellectuelles développées; mais parce qu'elle a besoin d'être rehaussée de certains avantages physiques et soutenue par quelques qualités morales. Ainsi, je ne conseillerai jamais à un homme bossu, boiteux, bègue ou louche, d'entreprendre une pareille tâche. Je ne voudrais même pas, si j'étais consulté, donner un certificat d'aptitude (physique) à un homme, si intelligent qu'il me parût d'ailleurs, mais auquel je trouverais l'allure et les gestes lourds, communs, les yeux distants l'un de l'autre, mal coupés, ternes, et le regard sans vivacité, sans expression; ou encore la bouche empâtée, les lèvres épaisses et molles, la prononciation vicieuse, traînante, la voix gutturale, nasale ou mal accentuée ; dans tous les cas ci-dessus et dans quelques analogues, je suspecterais donc, non la capacité, mais l'aptitude, je chercherais mieux.

Quant aux qualités morales nécessaires au maître la nomenclature en serait longue, car je pense à cet égard comme Jean-Jacques, qu'aucun homme n'est au-dessus de la tâche que je propose. Mais par-dessus toutes les qualités morales qui font l'Instituteur j'en veux voir briller une qui les domine, les dirige, les éclaire toutes : c'est *le calme*, le calme ferme, fort, doux, insinuant, dominateur dans tous ses modes, sous tous ses masques. Soit que le maître grossisse sa voix, soit qu'il la module sur un ton caressant, qu'il soit calme; soit qu'il éclate en gestes impératifs imprévus, soît qu'il attire par une imitation irrésistiblement insinuante l'enfant à faire ce qu'il fait lui-même, qu'il soit calme : calme dans le commandement, calme à table, calme dans les jeux, calme sous les aspects les plus divers, enfin d'une sérénité d'âme inaltérable. S'il n'a pas encore eu dans sa vie l'occasion de remporter ce triomphe de la possession parfaite de soi-même, par, et dans le calme, il ne rencontrera jamais une plus belle occasion de faire sa propre conquête que celle qui lui est offerte d'élever un idiot; car nul autre travail ne demande plus de patience, d'observation, d'activité concentrée, de calme enfin que celui-ci. La grandeur du but qu'on lui propose peut lui ouvrir la voie de cette ambition intime et psychologique : améliorer l'état d'un pauvre enfant, et du même coup grandir soi-même jusqu'à une hauteur morale que peu d'hommes atteignent, ce sont des avantages qui, pour n'être pas inscrits au grand livre n'en ont pas moins leur prix.

Mais, tout le monde n'a pas des yeux pour voir dans le monde moral, beaucoup sont nés qui meurent sans attacher le moindre sens aux phénomènes psychiques qui ne peuvent être escomptés contre la monnaie courante; aussi peu de personnes accepteront la tâche d'élever des idiots avec le sentiment élevé qui doit présider à cette entreprise. Les uns n'y verront qu'un lucre momentané, les autres qu'un moyen de continuer leurs études, etc., etc... Mais l'homme capable qui dépensera sa jeunesse à élever un idiot est difficile à trouver, et l'homme qui consacrera aux idiots son existence, aura besoin de se rappeler tous les jours cette parole de l'Evangile : Le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau.

Mais sortons de ces généralités pour entrer au centre même de la question du traitement moral dont les solutions accessoires se groupent toutes autour de celle-ci : Comment doit-on commander à un idiot ?

En le supposant doué de toutes les qualités morales désirables, et particulièrement du calme sur lequel je ne saurais trop insister; l'homme charitable, l'homme dévoué qui accepte la mission pénible de faire l'éducation d'un idiot, (à quelque degré d'idiotie qu'on le lui présente), a sur les parents de

(1) Dans toute cette partie je suppose toujours que c'est un instituteur spécial qui dirige le traitement moral, quoique je sache qu'il est des familles où le père ou la mère se chargent eux-mêmes de cette tâche, mais j'écris pour le plus grand nombre, et les parents se mettront aisément, quand ils en auront la possibilité, à la place que j'assigne à l'instituteur.

l'enfant eux-mêmes un grand avantage vis-à-vis de son élève. Pour ce dernier le Maître c'est l'inconnu, c'est Celui dont on a inévitablement parlé devant lui comme devant venir, comme devant imposer à sa fougue ou à son indolence, fixer son attention, contraindre son indocilité, etc... Tel a été le thème de toutes ces conversations inévitables que l'idiot est presque toujours en état de comprendre, sans qu'il y paraisse, et dont il a toujours une vague conscience, quand même il n'en aurait pas une idée bien nette. Aussi, n'est-ce pas sans une anxiété foncière que l'enfant voit approcher le moment où il va passer des mains de sa famille dans celles de l'étranger qui a été le sujet de tant de conversations. Si l'idiot n'est pas susceptible de ce genre de prévision, du moins l'apparition, la parole, le geste, les premières manifestations de cette volonté qui intervient inopinément dans sa vie, sont des circonstances très-propres à frapper ses sens, son intelligence et ses premiers rudiments de moralité. Mais il faut, pour que cette première et décisive impression soit produite, que le Maître n'arrive, ne salue, ne parle, n'agisse ni comme un laquais de service, ni comme un bourgeois en visite de cérémonie. Il devra avoir, le Maître, son allure franche, sa parole et son geste nets, sa manière tranchée qui le fasse tout d'abord remarquer, écouter, regarder, reconnaître.

Si cette première impression réussit, si elle n'est point atténuée par les commentaires des parents ou des domestiques, le Maître a pris et conservera aisé-

ment la position magistrale dont il a besoin pour agir. Mais il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il a le temps, qu'il commandera plus tard, que son autorité croîtra à la longue. Qu'il se détrompe; avec le temps il connaîtra mieux son élève et cela lui servira à diriger ses études; mais pour lui en imposer il le connaît assez, sachant que lui est Maître et l'autre écolier. Son autorité croîtra à la longue! Innocent qui dit cela, incapable et inexpérimenté qui s'y fie; car, pour compter sur un *crescendo*, il faut ne connaître ni les hommes, ni le temps, ni les idiots. Et d'ailleurs, avec le temps, si vous êtes réellement le Maître, l'enfant ira mieux et vous aurez chaque jour besoin de diminuer la pression qu'exerce la volonté d'autrui sur une volonté qui croît et se régularise; et si vous n'avez rien obtenu, sachez-le, l'enfant, lui, n'aura pas perdu son temps, que vous croyez le vôtre et dont il s'est emparé, pour, heure par heure, jour par jour, mois par mois, vous dérober quelque concession, surprendre une à une toutes vos faiblesses, profiter de la lassitude d'aujourd'hui, de l'indisposition de demain pour vous commander à sa manière, c'est-à-dire négativement, ou, comme on dit, pour faire ou ne pas faire tout ce qui convient à ses instincts désordonnés.

C'est ainsi que dès le premier pas dans la carrière difficile de l'enseignement des idiots, le Maître peut prendre un avantage décisif sur son élève, et tout d'un coup, presque sans efforts, élever son autorité de beaucoup au-dessus de celle que la famille a pu

conserver, toute écornée par les concessions journalières que des parents sont forcés de faire de guerre lasse à un enfant délicat, souffreteux, maladif ou ingouvernable.

Allez donc, en effet, reprocher aux parents leur manque d'autorité? L'autorité de sa nature en général tend à décroire, comme je le disais tout à l'heure; et dans l'espèce, mille circonstances, de santé, d'habitudes, de manque d'ensemble, d'affection, de faiblesse même, si l'on veut, expliquent assez comment l'autorité paternelle ne conserve pas sur l'idiot un ascendant suffisant pour le forcer à sortir de son isolement et de son inactivité. La plus mauvaise de toutes ces causes, la faiblesse, on peut la plaindre; mais quiconque a jamais embrassé son enfant à soi, et senti en l'embrassant ce que peut faire éprouver de compassion et de souffrances indicibles la possession triste et chère d'un pauvre idiot, ne sera pas tenté de reprocher au père, à la mère, frappés dans leur postérité, cette défaillance de l'âme que chacun peut presque éprouver s'il a un enfant, s'il a une âme.

Mais si la logique, et je suis, de mon état, la logique à mon (cœur défendant, plus souvent qu'il ne paraît), si la logique doit fléchir devant une immense douleur, il y a un moment où elle doit reprendre son attitude droite et impassible, c'est celui où le Maître se trouve placé entre les premières résistances de l'enfant et les premières inquiétudes de la faible mère.

Ici, il n'y a pas à hésiter, ici commence la difficulté du rôle du Maître, ici est le premier avantage que la famille garde toujours sur lui, ici est le nœud de la situation.

Je l'ai dit souvent, et je le répète : si le Maître et la méthode inspirent peu de confiance, que leur veut-on ? C'est l'absolu, bien ou mal. Bon ou mauvais, c'est à prendre ou à laisser. C'est pourquoi il ne me plaît pas de traiter ce point délicat; conflit impossible, par où j'ai passé, je l'ai brisé plutôt que de faire refaire mon éducation par un idiot, pour la plus grande satisfaction d'une famille imbécile. Quoi qu'il en coûte, on fera bien de m'écouter, parce qu'il n'y a pas de sentier possible à côté du droit chemin de la conscience. Tant que l'enfant est confié au Maître, les parents ont le droit de la douleur, le Maître a le droit de l'autorité; Maître de l'application de sa méthode, Maître de l'enfant, Maître de la famille dans ses rapports avec l'enfant, *magis ter*, il est trois fois MAITRE ou il n'est rien.

§ I. — De l'élève.

Si l'on s'étonne de m'entendre parler d'une façon aussi impérative, qu'on se reporte à ma définition de l'idiot. L'idiot est un individu qui, du plus au moins, ne peut rien, ne sait rien, ne veut rien, ai-je dit. Mais de toutes ses incapacités, la culminante est l'incapacité de volonté. Soit que l'élève ne manifeste aucune volonté, et mou, inerte sous l'impulsion

de celui qui veut pour lui, n'ait même pas la force morale de ne pas vouloir, de vouloir au moins négativement, ce qui est rare; soit que l'enfant ne veuille que, pour opposer une résistance de pieu au courant de l'action, ou pour aller de son néant à son fétiche; que sa volonté soit, comme je l'ai dit plus haut, ou négative ou instinctive, ou que ces deux formes de la volition se réunissent et s'alternent en lui, ce qui est le plus ordinaire, avec les mille variétés de forme que déterminent la constitution du sujet, ses circonstances, ses habitudes, son âge; dans tous les cas, les désordres de la volonté sont beaucoup plus graves dans l'idiotie sans complication, que tous les autres désordres physiologiques et psychologiques réunis.

Aussi, s'il y a une période pour apprendre à l'idiot à marcher, à tenir, à porter, à agir, à regarder, à écouter, à lire, à écrire, etc.... Pendant toute la durée de ces périodes qui sont successives pour chacune de ces parties de l'éducation, vous ne trouverez pas trop de temps, vous n'en trouverez souvent pas assez pour cultiver le sens moral de votre élève, pour faire l'éducation de sa volonté.

Habitué à ne rien faire, l'enfant ne voudra rien entreprendre ; habitué à ruser avec ses parents, il rusera avec le Maître, tantôt par la force, tantôt par l'adresse, tantôt en souriant et en regardant de cet œil scrutateur qui épie et devine jusqu'aux prédispositions, tantôt par la colère, en pleurant, s'agitant, se mordant, se roulant à terre, échappant à toute contrainte, à toute direction. Dans les conditions d'exis-

tence que sa famille lui aura cependant presque toujours arrangées de manière à favoriser le plus possible sa paresse et son incapacité, mille circonstances auront heurté ses instincts négatifs, et il aura appris à les tourner d'autant de manières. Parents, domestiques, meubles, situation et distribution des lieux qu'il habite, il aura mis à contribution tout ce qui pouvait lui apporter de l'aide, lui éviter un mouvement régulier, une attention, une comparaison, un exercice du corps ou de l'esprit, si minimes qu'on les suppose. Le Maître qui gardera, autour de lui, et contre lui, toutes ces circonstances défavorables, sera nécessairement placé dans une position bien moins avantageuse que celui qui aura obtenu instantanément la faculté de rompre avec tous ces antécédents de personnes, de lieux, d'habitudes; mais quand il ne resterait pas libre sur ce point, ce ne doit pas être pour lui un motif de découragement; il sait qu'il a à faire, par-dessus l'éducation de l'enfant, celle de la famille, qui, si elle n'est pas complétement dépourvue d'intelligence, se prêtera de bonne grâce à toutes les nécessités nouvelles que crée l'entreprise d'élever un idiot.

D'ailleurs le Maître, pas plus que les parents, pas plus que moi-même, ne peut prévoir toutes les fins de non-recevoir derrière lesquelles l'enfant retranchera sa résistance. Depuis l'énergique *non*, *non*, *non*, répété sans relâche, les bras croisés ou pendants, ou en se mordant le poing, jusqu'aux feintes d'impuissance, de fatigue, de souffrance les plus

subtiles, le maître doit s'attendre à voir s'élever successivement devant lui toutes les batteries de la négation. Il devra les démonter tour à tour, et surtout édifier la famille sur la nature de cette résistance, si féconde en ressources, que les parents y voient malheureusement une raison de s'abstenir, au lieu qu'elle est la preuve de la nécessité, de l'urgence et de la bonne qualité du régime nouveau que l'on veut imposer à l'enfant; car si toutes ses ruses, tous ses subterfuges, tous ses échappatoires prouvent qu'il est et veut rester idiot, ils prouvent encore mieux que l'idiot est susceptible, dans presque tous les cas, d'une virtualité à laquelle il ne manque qu'une bonne direction; ils prouvent, là où ils se manifestent, que la volonté existe, et qu'il suffit de l'appliquer aux phénomènes intellectuels et moraux pour que l'enfant rentre dans la vie commune; car celui qui *veut* ne pas *vouloir* est susceptible d'acquérir la *volonté* du *vouloir*.

Après cela, la lutte des deux volontés peut être longue ou courte, finir à l'avantage du Maître ou à l'avantage de l'élève, dernière hypothèse qui se réalisera infailliblement dans deux cas : le premier, quand le maître n'aura pas les qualités requises pour commander, et particulièrement le calme inaltérable dont je fais plus haut la condition nécessaire du succès; le second, si les parents passent avec armes et bagages, je veux dire caresses et bonbons, du côté de leur enfant, au lieu de donner pour le moins à l'instituteur un appui silencieux et négatif. Enfin, quelle que soit l'issue de cette lutte, dans laquelle le Maître

a l'avantage de l'intelligence, de l'expérience et du choix des moyens d'action, et l'élève l'avantage de ses habitudes, de son parti pris de la défensive, et souvent de son entourage; quelle que soit l'issue de cette lutte sourde ou ouverte, le Maître doit y être préparé de longue main. Nous verrons plus loin quels ressorts il peut mettre en jeu pour faire sortir de cette négation vivante, qu'on appelle un idiot, un acte, une détermination positive; quant à lui, l'idiot, il fera tout pour échapper à l'autorité; il se débattra moralement ou physiquement sous la pression de cette puissance qui le fatigue et lui dit incessamment : Marche! marche!... C'est au maître à le lui dire assez haut, assez ferme, d'assez bonne heure et assez longtemps pour qu'il puisse marcher et monter jusqu'au degré où l'on est homme.

CHAPITRE LI.

Du commandement immédiat.

Je définis le commandement immédiat ou impératif, celui qu'exerce une personne présente, possédant toutes les qualités et toute la liberté possibles pour se faire obéir.

Ce mode d'autorité n'est pas nécessaire seulement avec les idiots, on l'emploie journellement sans s'en apercevoir d'homme à homme, et avec les enfants ordinaires qui savourent, dès dix-huit mois ou deux

ans, le malin plaisir d'embarrasser leurs parents par des résistances où la volonté paternelle semble hésiter à les suivre pour les redresser. Du succès de ces premières levées de bouclier contre l'autorité domestique, datent réellement les premiers rapports moraux qui servent de mesure et de pierre d'attente à tous les autres rapports de la famille par la suite. L'idiot, à moins qu'il ne soit complétement inerte, ne se montre, sur ce chef de la volonté instinctive, ni moins fin, ni moins tenace que les enfants de son âge les plus intelligents ; et même il semble acquérir plus d'empire qu'eux à mesure qu'il sent et qu'il a fait sentir combien, plus qu'un autre, il aura besoin d'aide, de secours, de protection.

Quoi qu'il en soit du résultat de ces petites manœuvres, et de cette protestation contre l'autorité qui trône au coin du feu, si l'idiot n'a pu s'y soustraire, il l'a du moins tournée avec assez d'habileté pour que l'autorité du Maître, se dressant inopinément devant lui, devienne à l'instant l'objet de son antipathie et le but de ses négations les plus énergiques. D'ailleurs ce que je dis ici ne peut être pris que dans sa plus grande généralité. Rien de plus variable que le genre de résistance offert par les idiots, comme je le faisais remarquer dans le précédent chapitre; rien de plus variable, par conséquent, que les moyens d'action qu'il faut employer pour faire subir à leur volonté instinctive l'impulsion d'une volonté raisonnée. On devra, dans tous les cas, avoir d'abord recours au commandement immédiat, comme pour

les enfants ordinaires ; mais les formules même de ce commandement doivent être bien autrement accentuées, bien plus précises, que quand elles s'adressent à tout autre enfant, c'est pourquoi elles demandent, pour être bien saisies, une exposition théorique toute spéciale. Comme je vais traiter ici des moyens de commandement immédiat, je serai obligé de supposer l'hypothèse de la plus grande résistance possible et de supposer également dans cette éventualité l'emploi des modes d'autorité les plus énergiques. Aussi, dans presque tous les cas, les personnes qui voudraient suivre mes conseils n'auraient-ils qu'à les modifier en moins, et jamais en plus.

Faire vouloir un idiot c'est d'abord vouloir pour lui, puis vouloir qu'il veuille. Vainement chercherait-on ici des détours, vainement prétendrait-on s'armer d'une boîte de bonbons ou d'un gâteau, ou de beaux raisonnements pour être obéi. Les bonbons et les gâteaux distraient l'attention, incitent les appétits et éloignent, plutôt qu'ils ne rapprochent, le moment de l'obéissance ; l'emploi des raisons persuadantes, avec des idiots, vraiment idiots, dans les premiers temps du traitement moral est une puérilité, et constituerait à lui seul un genre d'idiotie, au dire de ceux qui ont inventé les *idioties partielles*. L'idiot n'admet pas plus de raisons, en supposant qu'il les comprenne, à l'encontre de sa paresse, à l'encontre de son désordre physiologique et de son inattention intellectuelle, que le monomane n'admet les raisons que quelques raisonneurs à vide cherchent à opposer à son délire partiel.

Avec l'idiot il faut d'abord que le Maître manifeste sa volonté sous sa forme intrinsèque et absolue, qu'il veuille avec tout l'appareil de la volonté, qu'il veuille avec le mode impératif, le plus impératif. Ainsi défini et imposé à quiconque voudra entreprendre le traitement moral d'un idiot, le *vouloir* se manifeste par le commandement, qui lui-même s'exprime par la parole soutenue par l'attitude et par le geste, par la physionomie et par le regard : les rapports d'autorité, les seuls possibles du maître à l'enfant idiot, surtout dans la première phase du traitement, ne sauraient s'établir autrement ; comme les rapports intellectuels directs, d'homme à homme, à savoir par la parole corroborée du geste et de l'attitude, du regard et de la physionomie. A vrai dire, l'influence morale de la parole est bien plus dans la voix que dans l'articulation, quoique cette assertion ne soit pas, comme nous le verrons, entièrement applicable aux idiots; et l'attitude générale est principalement résumée dans les mouvements des membres thoraciques, comme la physionomie se concentre presque toute dans le regard. C'est pourquoi (et aussi pour abréger les détails infinis de notre sujet), nous ne considérerons les modes de commandement, le commandement étant d'abord le seul rapport intellectuel possible entre le Maître et l'élève que sous ces trois aspects : 1° de la parole ; 2° du geste ; 3° du regard.

§ I. — De la parole.

S'il est vrai qu'il ne suffise pas de parler à certains idiots pour être entendu (1), il est plus vrai encore qu'il ne suffit pas de parler au plus grand nombre d'entre eux pour être écouté, compris, obéi.

Si la voix est sourde et sans timbre, si l'articulation est vicieuse ou empâtée, si le choix des mots est dissonant, nasal, muet, long, monotone, le maître est dans les plus mauvaises conditions; pour attirer, soutenir l'attention, éperonner l'obéissance, qu'il choisisse des formules de commandement brèves, sonores, incisives, il verra son élève mû par l'autorité de sa voix comme par un ressort. Mais pour que la parole ait sur un idiot cette puissance, il faut que toutes les richesses de l'intonation et de l'articulation soient mises à contribution : comme un immense clavier d'où l'artiste fait jaillir des feux d'artifice de notes, la parole du Maître doit passer, selon les besoins du commandement, des articulations les plus brèves et les plus rudes aux intonations les plus sympathiques et les plus chatoyantes. Que les nerfs acoustiques de l'enfant soient tour à tour flagellé des éclats les plus secs de parole, caressés des paroles les plus molles et les plus attrayantes, entretenus dans une excitation soutenue par le passage habile d'une voix brute à une voix brève, d'un timbre rieur et gai à une émis-

(1) Voir 12e observation, IVe partie.

sion de son stridente et rapide, que l'enfant reste fixé et comme appendu à cette musique plus riche que le chant lui-même, puisqu'à toutes les intonations possibles, la pensée, nettement dessinée par l'articulation, vient ajouter une expression plus saisissante.

Si l'articulation était incorrecte, monotone, vicieuse, la voix la plus heureuse manquerait en effet de son mode d'expression le plus intellectuel. Aussi le maître doit-il réunir ces deux qualités d'une voix flexible à une articulation plus qu'irréprochable.

Dans un commandement, en effet, il importe que certaines cordes sonores de la voix vibrent de manière à appeler l'attention; il n'est pas moins important que certaines syllabes (représentant certains mots et certaines idées, culminantes dans le commandement), soient mises en saillie dans le cours de ce commandement, de manière à donner un relief énergique au fait qui doit plus spécialement fixer l'attention de l'élève. Quelquefois en outre le même commandement doit être répété plusieurs fois de suite pour faire saillir successivement les points successifs qui appellent l'attention de l'enfant : je vais essayer de présenter un exemple de ce mode de commandement.

Le Maître veut faire placer par son élève un livre sur une table (je suppose ces objets de comparaison déjà connus de l'enfant).

Le Maître dira-t-il tout simplement, montrant le livre. Mettez ce livre sur la table?... l'enfant ne ferait aucune attention au commandement, ou ne le comprendrait pas, ou n'y obéirait pas.

Tout au contraire, si le Maître commence par accentuer fortement la formule impérative :

Mettez ce livre sur la table.

L'enfant attiré par la force de ce premier commandement comprendra qu'il va falloir obéir, écoutera déjà ou sera disposé à écouter. C'est alors que le Maître renouvelle son commandement en insistant particulièrement, par la voix et par l'articulation, sur le premier terme de comparaison.

— Mettez *ce livre* sur la table.

Si ce premier terme est saisi, si l'œil de l'enfant s'est fixé sur le livre, et si sa main hésite encore, moins pour prendre le livre que pour savoir ce qu'elle en doit faire après l'avoir pris, la même formule doit être répétée dans son sens contraire, en appuyant sur le second terme de comparaison jusques auquel l'attention de l'enfant n'a pu se soutenir encore, et le maître répète :

— Mettez ce livre sur *la table.*

L'enfant, tout disposé qu'il soit à obéir, peut se montrer en ce moment plein d'anxiété ou d'incertitude. Son attention, provoquée d'un côté par le Maître, de l'autre, attirée successivement sur un, puis sur deux objets de comparaison, hésite incertaine, cherche, et ne trouve pas le rapport qu'elle doit établir entre les deux objets. C'est le moment de faire saillir avec une articulation nette et un peu lente le verbe qui représente l'action, et de détacher, comme à l'emporte-pièce, la préposition qui représente le rapport à établir entre les objets désignés :

— *Mettez* ce livre sur la table.

Et il le met. Je passe les incidents de distraction, de résistance, d'impatience ou de colère qui peuvent compliquer et ralentir encore cette marche lente, et pourtant si simple qu'il suffira de bien comprendre la manière de dire ces quatre mots à un idiot, dans toutes les circonstances possibles, pour être capable (au moins verbalement) de lui commander tout ce qu'il devra faire.

On voit qu'avec un idiot, tout commandement parlé se compose nécessairement de deux parties bien distinctes : l'une, impérative, qui commande de faire ; l'autre, explicative, qui précise le but de l'action commandée. Que la partie impérative soit représentée par une ou plusieurs expressions spéciales, à ce affectées, ou qu'elle soit implicitement contenue dans un des termes de la formule explicative de l'ordre donné ; que cette dernière formule soit longue quand l'objet qu'elle embrasse est compliqué, ou qu'elle soit simple et brève, quand elle tend à fixer l'attention sur un seul point, à quelqu'une de ces hypothèses que je m'arrête, dans tous les cas, on doit nettement isoler par la voix et l'articulation ces deux parties du commandement : à la partie impérative, la parole nette, vibrante et irrésistible ; à la partie explicative, les expressions lentes, détachées, pénétrantes, dont chaque syllabe porte avec elle son sens, et jusqu'à son commentaire par l'adjonction du geste et du regard.

§ II. — Du geste.

Il s'en faut bien que le geste facile, monotone, inexpressif, qui accompagne la voix d'un chacun dans le cours de nos conversations et de nos habitudes, suffise pour accentuer les commandements que l'on adresse à un idiot; car, pour ce dernier, le geste n'est pas seulement un commentaire actif de la parole, il est de plus une incitation constante à l'imitation, une provocation à l'activité par l'activité elle-même, qui entraîne le sujet hors de son isolement.

A ne considérer le geste que sous ce point de vue vulgaire que j'indique le premier, le geste, commentaire actif de la parole, demande une certaine délicatesse et promptitude d'esprit; il exige également de celui qui veut s'y étudier avec succès une grande facilité d'évolutions des diverses parties de sa personne, et notamment de la tête et des membres supérieurs. Ainsi, dans l'exemple que je donnais tout à l'heure du commandement simple : *mettez ce livre sur la table*, quel concours varié, et pour ainsi dire infini, selon les cas d'idiotie, ne doit pas apporter le geste à la parole? Et, pour n'en citer que quelques-uns, à quelque distance que le Maître se place et place l'enfant des objets sur lesquels ce dernier doit agir (et cette distance doit être calculée sur le degré d'intelligence, sur l'aptitude du regard, sur la facilité de locomotion du sujet, etc.), à quelque distance qu'ils soient l'un et l'autre, l'attitude du Maître doit indi-

quer l'action à accomplir, et sa main doit passer d'un geste actif à un geste attentif, et le geste doit passer de l'un à l'autre objet en faveur duquel il sollicite l'attention de l'élève selon le point de compréhension et d'obéissance où ce dernier est arrivé ; et ainsi de suite, le geste, commentaire de la parole, doit suivre toutes les phases du commandement. La manière la plus facile et la plus rapide de s'initier à ce genre d'exercice sera, pour le Maître zélé, de s'étudier quelque temps, à l'aide d'une personne dévouée, à se faire comprendre par signes sans le secours de la parole : placé dans cette circonstance favorable, il aura bientôt fait de s'approprier toutes les richesses de cette forme oratoire, dont tout le monde use plus ou moins, mais fort mal, mais sans le savoir.

Avec les idiots, d'ailleurs, le geste, commentaire de la parole, ainsi compris et perfectionné ne suffit pas encore; on devra y joindre le geste incitatif de l'action, et le bien combiner avec le précédent. Ce n'est pas ici le lieu de développer une théorie sur l'influence de l'imitation, dont j'ai déjà dit un mot ailleurs, ni sur la force de l'exemple, dont l'ascendant est proverbial; mais dans le commandement, et particulièrement là où il s'agit de déterminer l'élève à un acte, et de le faire mouvoir ou de l'immobiliser, la meilleure manière de commander consiste dans cette seconde forme du geste, que j'appelle incitative, qui pousse l'élève là où le Maître va, comme elle l'immobilise là où l'on reste. L'emploi de cette seconde

forme du geste est aussi simple que rationnel ; il consiste dans la représentation fidèle par le Maître des manières d'être qu'il désire voir suivre à l'enfant : ainsi, un commandement d'immobilité ne doit pas seulement être prononcé d'une voix moyenne et grave, à laquelle viendront se joindre l'immobilité de la tête et du corps ; de plus, un mouvement concentrique et lent des bras et des mains viendra doucement compléter l'immobilité assise en les posant sur les cuisses, et l'immobilité debout en les descendant le long du corps, selon que l'on exigera que l'enfant prenne l'une ou l'autre de ces attitudes.

S'agit-il, au contraire, d'inciter l'enfant à une action déterminée, il faut d'abord se rendre compte du but de cette action et du lieu où elle doit tendre. Lui commande-t-on de ramasser une pierre, de prendre un verre sur une table ou un livre dans un rayon élevé de la bibliothèque, ou d'élever un poids au-dessus de sa tête, ou de lancer un corps à une distance déterminée, etc ?... Tous les gestes du Maître doivent, dans ces cas divers, non-seulement expliquer le mouvement demandé, mais encore y inciter par une mimique entraînante.

Toutes les parties du corps doivent concourir à sa production, et les bras y jouent le principal rôle : ce sont eux qui sont appelés particulièrement à donner la mesure de l'impulsion, à accélérer, à diminuer, à régulariser, à combattre les mouvements de l'idiot. Règle générale à cet égard : les gestes qui accompagnent le commandement, faits de haut en bas, et de dehors

en dedans, imposent l'immobilité et l'attention, ceux de bas en haut et de dedans en dehors, stimulent au contraire l'inactivité, éveillent l'assoupissement; et encore les mouvements des bras et de la main doivent suivre une ligne droite et rapide dans les commandements impérieux, et une ligne courbe produite par un mouvement lent et ondulé dans les commandements explicatifs et incitatifs.

Et de plus, chaque enfant demande une théorie du geste à son usage. Celui-ci est grand, celui-ci est petit; tel geste qui frappe l'un, passera inaperçu au-dessus de la tête de l'autre; l'un est vif, agité de mouvements convulsifs, l'autre lent et lourd dans tous ses mouvements; le geste énergique, nécessaire pour mettre ce dernier en chemin d'obéir, emporterait le premier bien au delà du but, et le geste modéré et modérateur qui anime le premier en calmant son agitation, ne remuerait pas le second plus qu'il ne ferait une borne.

Ainsi donc l'étendue, la direction, la hauteur, l'abaissement, l'excentricité, la concentricité de chaque geste doivent être calculés d'après l'état du sujet; il en est de même des attitudes qu'il faut varier selon la taille et le tempérament de l'enfant, et selon les circonstances particulières à chaque commandement.

§ III.— Du regard.

Le regard est le centre passionnel de la physionomie, et les autres parties du visage coordonnent na-

turellement leur expression à la sienne. Le contraire n'a lieu que dans les cas où l'homme cherche à se composer un masque qui dissimule l'impression qu'il éprouve; alors l'œil se trouve en désaccord avec les autres parties du visage, et cette duplicité ne trompe que les personnes qui ne savent pas lire sur une physionomie. Sans nous arrêter à cette exception, qui prouve d'ailleurs que l'homme peut faire mouvoir sa physionomie comme ses membres, au gré de sa volonté, remarquons le parti décisif qu'un Maître habile doit tirer de son regard et de sa physionomie, comme moyens de direction et de possession de son élève.

J'ai déjà dit, dans la partie de cet ouvrage qui traite de l'éducation physiologique, comment le regard du Maître est le meilleur guide du regard de l'idiot; je ne reviendrai donc point sur ce chef, et je ne considérerai cette fonction que sous le rapport de son influence morale. Comme instrument de moralisation, il est nécessaire que le regard du Maître ait d'abord été chercher l'enfant dans son isolement, l'en ait tiré, et puis, soit incessamment épié par l'enfant : on ne peut toujours parler, toujours agir, on regarde, et ce regard, dans lequel l'enfant plonge un regard scrutateur ou inquiet, lui dira mieux que toutes les paroles si l'on est satisfait, mécontent, irrité, attentif. De plus, le regard du Maître guide celui de l'enfant dans ses premières investigations, le soutient dans ses recherches, l'anime dans son activité, le stimule comme un ordre, comme un

semblable, comme s'animent et se stimulent toutes créatures allant de pair dans une même voie. Ces deux modes de direction par le regard, l'un purement impératif, l'autre plus particulièrement incitatif, exigent de la part du Maître une bonne organisation visuelle et quelque studieuse préparation : comme ses gestes doivent avoir plus de netteté, sa parole plus de mordant que s'il parlait à un individu ordinaire; de même quand il encourage ou stimule son élève, il doit donner aux expressions diverses qu'il veut produire une franchise qui ne permette pas à l'enfant d'hésiter sur le sens de ce regard, on plutôt de ces regards successifs qui le couvent pour ainsi dire et l'enlacent de leurs rayons directeurs. Toutes les expressions du regard sont bonnes au Maître, pourvu qu'il les emploie à propos et qu'il les nuance de manière à ce qu'elles soient comprises; car il ne s'agit pas de faire ici les gros yeux et d'inspirer de l'effroi, comme on pourrait se l'imaginer : il s'agit tout simplement de faire exprimer aux yeux, et par suite à l'ensemble de la physionomie, tous les sentiments que le Maître lui-même devra éprouver à la vue d'un enfant obéissant ou révolté, attentif ou distrait, patient ou colère; et de rendre cette expression tellement nette, et avec des dissemblances si tranchées que l'enfant ne s'y méprenne jamais.

Quant à la physionomie en particulier, et en supposant que le regard ne sera jamais en contradiction avec elle, ce qui serait absurde, je recommande :

1° qu'elle soit naturellement mobile, expressive, et spécialement apte à refléter l'expression attentive d'une personne qui se recueille pour penser et agir; 2° qu'elle soit constamment dans un rapport harmonique, soit avec la formule de commandement qu'elle accompagne, soit avec l'état de paix, de tranquillité, de gaieté, de travail ou de lutte dans lesquels vivent le Maître et l'enfant à un moment donné; 3° que l'expression physionomique (et parlée), d'une juste satisfaction au sujet d'un travail réussi, ne soit ni longue, ni vive, ni bruyante, de manière à ne pas interrompre les travaux subséquents, surtout si l'idiot est vaniteux, ce qui se voit fréquemment; 4° que l'expression physionomique ne soit jamais le résultat d'une impression étrangère au but que l'on se propose, et, par conséquent, ne résulte ni de la présence d'un tiers, ni d'un hasard ou d'un acte plaisant survenu dans le cours d'un exercice : la gaieté, le rire, sont, autant que la colère et les cris, intempestifs; et, manifestés pour une cause étrangère aux occupations du moment ils sont autant de contre-sens funestes. Si l'on y tombe, l'enfant ne tardera pas à rechercher les incidents, à les appeler, à les faire naître, à les inventer même, et ils se dresseront ensuite à chaque pas sur votre route laborieuse, comme autant d'obstacles très-difficiles à éviter.

§ IV. — De la coercition.

Pour exercer le commandement immédiat sur un idiot, le Maître ne devrait jamais avoir recours à

d'autres moyens que ceux que je viens d'indiquer, à la parole, au geste, au regard, qui sont les trois formes essentielles et nécessaires du commandement immédiat, non-seulement avec les idiots, mais encore avec tous les enfants et avec la plupart des hommes obligés, par état, à faire toute leur vie ce qu'on leur commande.

Malheureusement, ou heureusement, chaque personnalité, bien ou mal organisée, apporte en naissant un instinct de résistance, plus ou moins fort, mais indépendant des qualités de son esprit, à l'action d'une personnalité étrangère : les enfants sont tous de l'opposition. Le premier vouloir qu'exprime leur bouche est une négation; chez eux le *non* devance le *oui* de plusieurs mois et l'emporte constamment en énergie et en fréquence : quand ils ont dit *non* à un ordre qu'on ne peut, de force, leur faire exécuter, leur poitrine se dilate, et leur œil brille d'une joie maligne : ils sont heureux. Si ce bonheur était réel, durable, profitable, intelligent, moral, rien n'empêcherait qu'on en laissât jouir l'idiot; mais pour lui, plus que pour tout autre enfant, cette prédisposition négative est à la fois un mal et l'expression la plus accentuée de leur mal. Veux-tu parler? non; veux-tu agir? non; veux-tu penser? non, non, non, non, toujours, non. Joignez à cet instinct de négation, la paresse immense, ajoutez-y encore l'habitude où est l'enfant de voir céder devant ces deux résistances, qui sont chroniques en lui, la négation et la paresse, les volontés raisonnées et justes de sa famille,

de tout son précédent entourage, et dites-moi si, tout d'abord, à la première parole, au premier geste, au premier regard l'idiot obéira au commandement le plus habilement exécuté, alors que ce commandement ne tend à rien moins qu'à le sortir de sa ténacité dans le néant? Non sans doute, presque jamais l'idiot n'obéira à la première impulsion qui veut le diriger dans la voie normale; il se roidira contre cette impulsion, lui opposera mille résistances ou se révoltera même contre elle ouvertement. Est-ce un motif pour employer la dernière raison des parents, le fouet ou quelque chose d'analogue? Non, mille fois non, l'enfant le plus résistant peut être non-seulement maintenu, mais encore dirigé par des moyens moins violents quoique plus fermes, moins douloureux quoique plus coercitifs. Je sais bien que le Maître aura à cet égard bien des difficultés à surmonter; une des premières se trouve dans les antécédents : si ce n'est le père, ce sera la bonne qui aura usé, et quelquefois hélas! abusé des verges ou de la main, et l'enfant sera déjà accoutumé à ne regarder comme obligatoires que les commandements qui auront été corroborés par ces belles pratiques avec lesquelles on devra rompre. Une autre difficulté surgira de la forme calme que doit revêtir la coercition dont on sera souvent obligé d'user dans les premiers jours avec l'enfant. Vous le contraignez à rester assis, lui qui était toujours en mouvement, dira une mère? et l'autre : comment voulez-vous qu'il marche pendant deux heures, lui qui vivait sur son fauteuil? Vous

faites pleurer ma fille ! vous faites crier mon garçon ! voilà ma pauvre petite qui va se trouver mal ! s'écrieront à la fois toutes les mères. Allez droit à votre but avec les unes, expliquez aux autres le pourquoi de votre apparente impassibilité, continuez à vouloir, et dans peu, votre parole sera mieux obéie que la verge paternelle.

Seulement, lorsque vous vous trouvez en présence d'un de ces idiots qui ont pris l'habitude de faire ou de ne pas faire tout ce qui leur passe par la tête, en présence d'un de ces enfants qui traitent leurs parents comme des idiots, et dont les parents respectent les extravagances les plus funestes, ne vous avisez pas de commencer par exiger d'eux des actes qu'il est dans leur possibilité de vous refuser ; car ils vous refuseraient en dépit de votre appareil d'omnipotence, ils vous refuseraient, et non-seulement vous ne pourriez les contraindre à l'obéissance, mais encore votre tâche serait finie avant d'être commencée.

Le contraire arrivera si vous faites deux parts de vos commandements. Dans la première, vous placerez tous les ordres négatifs et positifs, comme de faire ou de ne pas faire telles choses auxquelles vous pouvez contraindre l'enfant avec de la patience et de la ténacité; dans la seconde, vous réserverez les ordres dont l'exécution demande, pour une certaine part, le concours de la volonté de l'enfant. En général (quoique ce ne soit pas absolu) la première série se composera plus particulièrement de commandements négatifs comme de ne pas aller là, de ne pas prendre

ceci, de ne pas manger cela, etc..... Cette division des commandements et le passage d'une série à l'autre doivent être habilement présentés. Les objets, les circonstances, les dispositions, l'heure, l'état de l'atmosphère même peuvent influencer le résultat de l'expérience. C'est réellement dans cette partie de l'autorité immédiate que le traitement moral, bien que reposant sur une théorie scientifique, bien qu'étant une science, devient un art dans la main de celui qui y apporte la sérénité d'esprit et la charité de cœur nécessaires pour réussir.

Le commandement immédiat se résume tout entier dans la forme impérative; et tous ses modes, si variés qu'on les suppose (et on doit les varier selon les sujets et les circonstances) sont des modes impératifs. L'on est en droit de trouver l'emploi de ce moyen de progrès rigoureux, pénible, douloureux même; mais quand il serait vrai, ce qui n'est pas, que l'idiot éprouve sous l'influence de cette contrainte absolue une peine aussi vive, aussi sentie, aussi raisonnée que l'éprouverait un enfant intelligent, on trouverait encore cette coercition bien douce en la comparant, soit aux rigueurs du traitement physique auquel on soumet ces infortunés sans avantage pour eux, soit aux moyens coercitifs que la médecine morale emploie avec succès dans la plupart des cas d'aliénation mentale, soit avec les conséquences funestes du délaissement cruellement pitoyable dans lequel on laisse croupir les idiots sous prétexte qu'il ne faut pas les contrarier. Cette coercition est pénible, mais

elle est moins douloureuse que la douche, les affusions froides, les cautères, les moxas, etc..... Le mode impératif est douloureux, mais moins que les mauvais traitements clandestins que souffrent, sans pouvoir s'en plaindre, la plupart des idiots condamnés à rester tels.

« Mon but, dit au sujet du traitement moral des aliénés, M. Leuret, n'est pas de guérir par un moyen donné, mais par tous les moyens possibles; et si, pour guérir mon malade il me faut paraître dur et injuste envers lui, pourquoi reculerai-je devant l'emploi d'un semblable moyen? craindrai-je de lui faire éprouver de la douleur? Singulière pitié! Liez donc le bras du chirurgien prêt à entreprendre une opération indispensable pour sauver la vie de son malade, car cette opération ne se fera pas sans douleur. Un homme a la pierre; gorgez-le d'eau de guimauve, entourez-le de cataplasmes, au lieu de lui enlever, par une opération douloureuse, la cause de tous ses maux.... Quoi qu'il vous en coûte ayez la fermeté et le courage du chirurgien; vos instruments sont les passions et les idées, sachez vous en servir, et ne craingnez pas d'appeler à votre aide toutes celles qui vous sont nécessaires.

« La douleur sert aux « aliénés et aux idiots», comme elle sert dans le cours ordinaire de la vie, comme elle sert dans l'éducation : elle est un des mobiles qui font fuir le mal et rechercher le bien; mais elle est loin d'être toujours nécessaire. »

Lorsque l'idiot présente la résistance la plus ex-

trême (et c'est dans cette hypothèse que je prescris les extrêmes), on ne saurait enceindre l'élève d'une autorité trop immédiate. Mais comprend-on bien le sens de ce mot *immédiat?* Immédiat, c'est-à-dire sans intermédiaire, qui touche par tous les points; commandement immédiat, celui qui touche et propulse à l'action par tous les points l'individu immobile, celui qui immobilise immédiatement sur toutes ses surfaces l'individu agité de mouvements automatiques, etc., etc..... Comprendra-t-on mieux par des exemples? Commandez à un idiot inerte de faire manœuvrer ses dum-bells; il n'est pas précisément en face de vous, quoiqu'il en soit très-rapproché; son côté droit vous touche, sa poitrine et son côté gauche sont plus éloignés, qu'arrive-t-il? Son bras droit agite ses dum-bells, et son bras gauche (le moins immédiatement voisin de la personne qui commande) ne se meut pas ou se meut à peine; et pourtant, qu'on le remarque, vous avez commandé un mouvement coordonné, un mouvement symétrique, un mouvement presque nécessaire. Essayez de balancer une dum-bell d'une main et de ne pas mouvoir l'autre, vous sentirez que c'est plus difficile que de les balancer l'une et l'autre. Et pourquoi l'idiot ne vous obéit-il réellement dans ce cas que d'une main, ce qui est plus difficile que d'obéir des deux mains? Parce que vous n'êtes pas assez immédiatement proche de l'autre main pour la faire entrer en fonction. Placez-vous au contraire devant votre élève, que votre regard, votre geste continuent également;

partout où besoin est, l'action de votre commandement parlé; un mot dit à propos, un geste qui ranime, un regard qui réveille un regard éteint ou distrait ; telle est l'immédiate action du Maître sur l'élève, le maître commençant ou continuant l'action là où l'enfant ne peut où ne veut ni commencer, ni continuer d'agir. C'est dur, sans doute ; mais le succès est au bout de la peine, et il ne tarde pas à se produire : alors l'autorité immédiate détend graduellement ses ressorts; si elle est obligée de se produire encore quelques fois dans les premiers exercices que nécessite un nouveau travail, soit la lecture, le calcul, etc. ce n'est plus que par la parole, par le geste et par le regard, la contrainte a cessé, doit cesser d'être l'état habituel, le mode de rapport normal entre le Maître et l'élève. Dailleurs, durant cette première phase du traitement moral, vraiment dure et pénible, encore plus pour le Maître que pour l'enfant, ils ne peuvent, ils ne doivent pas être incessamment attachés l'un à l'autre par ce lien de fer de l'autorité qui pourrait rompre ou blesser s'il n'était remplacé fréquemment par une chaîne moins lourde; à côté ou au-dessous du Maître, il doit toujours se trouver une personne capable d'une obéissance absolue aux prescriptions de ce dernier, mais ayant une volonté plus molle, ayant une autorité moins imposante, plus insinuante sur l'enfant : personne sachant résister aux volontés perverses de l'enfant, ne sachant pas complétement lui imposer la sienne ; par suite, procédant bien plus tôt par voie détournée que par voie directe, par le mode insi-

nuatif que par le mode impératif; une demi-volonté enfin, sous laquelle l'enfant se délasse de la contention de ses exercices sérieux, sans cesser de sentir qu'il y a une volonté au-dessus de ses caprices; demi-volonté sous laquelle il osera plus en mal, mais aussi bientôt quelque chose de plus en bien.

Car, je ne saurais trop le répéter, la forme impérative du commandement immédiat n'a qu'un temps, et de plus, dans ce temps même où on l'emploie il faut savoir l'effacer à propos. Ainsi, tel enfant n'apprendra à lire ses lettres ou à faire un petit calcul que sous l'influence de la formule la plus impérative, qui répètera ensuite beaucoup mieux cette leçon avec un tiers plus indulgent qu'il ne le ferait avec le Maître impérieux qui seul a pu les lui enseigner.

Ainsi donc, qu'on s'en souvienne, les formules du commandement immédiat n'ont qu'un temps et ne doivent pas incessamment peser, comme un joug, sur le cou impatient de l'enfant, il en serait accablé, il resterait passif toute sa vie, et je le répète encore, le but de l'éducation, loin d'être la passivité, est la liberté. Il faut d'ailleurs laisser aux premières velléités de spontanéité morale et intellectuelle les occasions de se produire; et quand, à un moment donné, dans les alternatives de ce double commandement, la volonté intelligente se sera fait jour, par un travail ou par un jeu, le Maître pourra commencer à user avec son élève des formules du commandement médiat, dans lequel l'autorité et le raisonnement se partagent l'influence morale.

CHAPITRE LII.

Du commandement médiat.

Le commandement médiat ou incitatif n'a pas besoin des appareils moraux dont nous venons d'analyser la puissance et les modes. Les modes incitatifs lui suffisent sans que le Maître perde rien de son autorité, pourvu qu'il ne les emploie ni trop tôt, ni trop tard.

C'est un moment bien doux pour le Maître, que celui où il peut détendre les cordes de sa voix, adoucir son geste, éclairer son regard d'un rayon encourageant. Ce moment, il ne faut ni le devancer, ni le laisser échapper; il faut le provoquer, l'attendre, le saisir à propos : si on le devance, l'enfant ne se soumet pas à des modes d'autorité trop distants de lui; si on le laisse échapper, l'enfant habitué à l'obéissance passive s'est accoutumé à ne pas vouloir, et préfère subir la volonté la plus stricte que d'en avoir une seule en propre, on a tué en lui la spontanéité.

Saisit-on à propos ce moment si désiré, tout devient facile, et les progrès semblent découler les uns des autres comme les théorèmes qui dérivent d'un puissant axiome.

Donc ce qui importe dans cette seconde phase du traitement moral c'est de caractériser le moment où l'on devra en commencer l'application. Ce moment est annoncé par deux signes infaillibles, toujours contemporains et simultanés chez un sujet bien

conduit, l'effacement de toute résistance, et l'apparition de quelque vélléité d'occupation active et intelligente.

Sous une autorité bien conduite la résistance disparaît au moment même où commence à poindre la volonté normale; cette substitution d'une volonté négative à une autre positive n'a rien qui doive étonner en soi, et s'explique tant par la nature essentielle de l'individu moral que par le parti qu'a suivi le maître durant toute la première période du traitement. En effet, sauf le cas où il y a absence presque absolue de volonté et où le Maître n'ayant point de répression à exercer, aura au contraire à stimuler la production des phénomènes de la volonté, (ce qui sera plus long et plus difficile), sauf ce cas, c'est-à-dire chez presque tous les idiots, la répression des manifestations anormales de la volonté ne tue pas la volonté, elle la comprime; mais cette compression ne la rendrait moins énergique que dans le cas où systématiquement, je veux dire aveuglément, elle en arrêterait toutes les manifestations spontanées, même celles qui auraient une tendance normale ou pourraient être appliquées à une occupation normale. Or, c'est là le point délicat du traitement moral, de se servir des volontés instinctives pour mettre en jeu des fonctions régulières, et par suite pour inciter l'idiot à des actes spontanés moraux et intelligents. Et par exemple, Albert D..., âgé de dix ans, passait sa vie à courir comme un aliéné de l'appartement dans le jardin, de la cuisine dans les combles

de l'hôtel, plusieurs fois il avait failli périr victime de ses imprudences, de son ignorance, et de cette infatigable activité. A la suite d'un de ces accidents qui avaient enfin ouvert les yeux à sa famille sur son état on me le confie.

Je le tiens dans une immobilité absolue, il crie, jure, gesticule, s'écorche, se mord de rage, je le maintiens, et il garde avec moi de longues immobilités. Devais-je attendre qu'il en eût pris son parti, qu'il pût passer ainsi des jours entiers sans se plaindre? non, je l'eusse immobilisé, moralement sinon physiquement, pour le reste de ses jours. Je laissai décroître son chagrin jusqu'à ce que la résistance eut cessé, et relevant moi-même cette énergique spontanéité je lui mis de lourdes briques dans les mains, j'en pris comme lui, nous allâmes ainsi chargés monter un grand massif de briques sèches au bout du jardin. Quand Albert reprenait ses allures désordonnées je le confinais dans son immobilité première, dont il finit par sortir avec joie pour travailler régulièrement. A ce travail passif et grossier j'en fis succéder d'autres également passifs, mais où l'intelligence eût plus de part que les mains; dès qu'il recommençait ses mouvements désordonnés je l'immobilisais tantôt devant moi, assis, tantôt debout, les mains chargées de lourdes dum-bells, tantôt derrière une échelle au bas de laquelle un matelas le préservait de tout accident: c'étaient autant de punitions, c'était plus, autant de moyens d'atténuer son irritabilité nerveuse, de coordonner ses fonctions

musculaires, de le préparer à des mouvements à la fois libres et réguliers. Ces résultats simultanés ne tardèrent pas, comme on va le voir, à se produire.

Un jour que, sous la surveillance de sa gouvernante, il se reposait de mes rudes séances dans un demi-travail, il cessa tout à coup d'obéir à celle qu'il ne craignait guère d'ailleurs, et saisissant une arbalète dont je l'avais longtemps contraint de se servir comme moyen de préciser son regard qui était très-vague, il l'arma, visa, le coup partit, et la flèche fendit la tête d'un de ses plus augustes ancêtres somptueusement assis dans son cadre sculpté. La gouvernante était au désespoir, je fus enchanté; j'achetai de belles têtes d'étude coloriées, je les plantai le long des murs du jardin, et je laissai l'arbalète à la portée de l'enfant pendant une promenade aux dum-bells, dont je traçai à l'avance les circuits. A la vue des têtes, Albert veut les arracher, on le contient, à la vue de l'arbalète, Albert lâche ses dum-bells et décharge l'arme à brûle pourpoint sur une belle figure de ligueur, ma foi! J'apparais, il hésite à recommencer, je l'encourage, il continue, fait un massacre général de toutes mes lithographies et en peu de temps la promesse de lui faire viser des têtes peintes, des poupées, des bons hommes de pain d'épice, des pommes, (tout nous était bon) soutenait son attention, sa patience, son courage dans le travail.

J'aurais commencé par où j'ai fini, qu'Albert m'eût envoyé promener et il eût bien fait; j'aurais réprimé cette première manifestation d'activité ré-

gulière, parce qu'elle avait eu pour résultat un dommage véritable, qu'Albert, n'eût peut-être pas de longtemps, je n'ose dire jamais, recommencé à se servir régulièrement d'un objet usuel comme celui-ci, dont le maniement demande de l'attention, de l'adresse, une répartition intelligente des forces relatives des deux mains, etc... Je perdais d'un seul coup la trace et la direction de ses premières volontés spontanées, et la première récompense, le premier stimulant pour l'avenir : que de choses dans une seule chose !

Et pour nous en tenir à cette circonstance puérile en apparence, que de considérations en découlent ? Relativement à Albert, puisque j'ai laissé entrevoir sa figure, n'est-il pas évident que cette indication rapprochée de son désordre et de ses habitudes destructrices antérieures donnait la loi intégrale de son développement ultérieur ; rien n'empêche maintenant de présumer qu'Albert pourra faire de grands progrès, devenir un homme actif, laborieux, excellent même (car il ne s'attaque aux personnes qu'en peinture), mais on est déjà fondé à affirmer que le Maître qui voudrait diriger son activité vers des infiniment petits ou vers les phénomènes purement intellectuels, manquerait complétement son but et ne réussirait qu'à en faire un sot, si même ce sot, entraîné par la force de sa constitution, ne retombait bientôt dans les désordres locomoteurs dont je l'ai tiré. N'est-il pas évident au contraire pour ceux qui me comprennent, comme pour les personnes qui ont suivi les progrès d'Albert que, placé dans des

conditions d'activité suffisante, et loin des agitations de notre centre d'activité, cet enfant peut devenir un homme ; homme des champs, homme simple, bon, agreste, borné même si l'on veut, mais non plus idiot.

Cette remarque, que je fais sur un de mes élèves, je pourrais la répéter sur tous ceux que j'ai amenés au point où nous en sommes de l'exposition du traitement moral. C'est au moment où fécondent ces premières indications de la spontanéité intellectuelle et morale, que doit cesser l'action immédiate de l'autorité. Devant cette première manifestation de la vie normale un Maître ne doit pas seulement être plein de joie et d'espérance, il ne lui suffit même pas d'abaisser partout et d'enlever de ce côté-là toutes les barrières qu'il avait dressées à l'encontre des instincts, il doit encore stimuler cet heureux essor par les moyens d'autorité que j'appelle médiats. Son rôle est encore ici un rôle de Maître, son autorité n'a pas cessé, mais elle dépouille la forme impérative pour revêtir la forme incitative.

Le mode de commandement incitatif est moins pénible à exercer et à subir que le précédent, mais il demande de la part de celui qui le veut manier avec quelque succès une plus grande délicatesse d'intelligence et surtout une intuition plus vive des phénomènes psychologiques qui se passent dans son élève.

De plus, le mode incitatif varie beaucoup plus dans son expression que l'impératif, parce que ne s'adres-

sant pas seulement comme ce dernier aux passions *passives*, agissant sur des goûts, des préférences, des idées dont le Maître a le secret, puisqu'il les a fait germer et éclore, ce mode demande à être chaque jour moins immédiat, à se manifester chaque jour de plus loin, plus par des paroles que par des gestes, plus par le sens spirituel des paroles que par le son de la voix, plus par des promesses, des espérances, des raisons, des sentiments... Par le mode incitatif, le Maître finit par établir avec son élève des rapports humains, des rapports d'homme à homme, et non plus des rapports de Maître à idiot.

Mais il ne commence pas par là. Il commence par s'éloigner de l'enfant en lui commandant une chose que ce dernier a déjà faite, et bien faite, sous l'influence du mode immédiat; il atténue peu à peu, et toujours eu égard aux circonstances, la rigueur de sa voix, la netteté de son articulation, la précision de son geste, l'accentuation de son regard. Arrivant insensiblement à commander comme on parle, rapprochant son geste de l'uniformité du geste usuel, et son regard du coup d'œil glissant et banal qui court le monde; mais, s'il désarme habituellement, et sauf les mauvais jours, il ne reste pas pour cela dépourvu de moyens d'action.

Et d'abord, il commande toujours, quoique sous une molle apparence; mais l'élève doit sentir que le vieux Maître peut, d'un instant à l'autre, reparaître dans le nouveau : à cet égard, je dirais, si je ne craignais une fâcheuse comparaison, que l'élève doit

toujours pressentir la griffe sous la patte de velours. Grâce à cette sage précaution, que l'on pourrait aussi bien appeler un état de paix armée, le Maître n'aura pas à craindre les retours de colère, de désordre, de désobéissance et d'inaction de son élève; autrement les dispositions naturelles de ce dernier, une indisposition, une fatigue, une gêne, une distraction inhabituelle, un changement brusque dans la température, la cause la plus légère enfin, suffiraient pour provoquer d'une part des rechutes, et de l'autre un recours fâcheux à un mode d'autorité dont la compression est toujours douloureuse, et dont il faut savoir se passer le plus tôt possible pour n'y plus revenir.

D'ailleurs, quand le mode incitatif est devenu possible, nombre de stimulants de l'activité agissent déjà sur le sens moral et sur les goûts du sujet. Il aime ses parents et désire les voir, il aime la campagne et désire se promener; il aime les bouquets, les gâteaux, les peintures : on peut lui promettre toutes ces satisfactions. S'il a des désirs, il a certainement des antipathies; dressez l'appareil de ces dernières comme autant d'obstacles à sa désobéissance, à sa paresse. La raison, les goûts, les sentiments les plus nobles, comme les sensations les plus positives du palais et de l'odorat, vous offrent leur concours. Mais, pour que ce concours soit efficace, il faut que vos promesses et vos menaces soient des faits, il faut que vos affirmations se traduisent toujours, pour l'enfant, en sentiments ou en sensations

agréables ou pénibles ; et puis, bien que ces procédés ne paraissent pas s'éloigner beaucoup des stimulants employés pour les enfants ordinaires, on doit s'attacher à les rendre plus positifs et plus durables que pour ces derniers. La promesse et la menace adressées à un idiot doivent revêtir un appareil de positivisme qui ne permette pas de les confondre avec la monnaie courante dont on paye le zèle ou la paresse des élèves ordinaires. Il est bon que l'idiot voie ou palpe l'objet désiré, l'objet refusé, l'objet craint, l'objet redouté. Vous lui promettez de lui permettre d'embrasser sa mère ; mais si sa mère est absente, son désir ne sera pas vif ; au contraire, sa mère se promène dans une allée devant la fenêtre de votre appartement, vous la lui montrez, il la voit, il ira l'embrasser et promener à son bras s'il dessine bien un rond, un carré, etc.... Vous réveillez plus d'une fois ce désir par le sens de la vue, s'il le faut, et l'enfant obéira. Vous lui promettez un gâteau, un fruit : qu'est-ce que cela lui fait, surtout s'il a mangé depuis peu. A-t-il, d'ailleurs, la mémoire des sensations assez nette pour que vous sachiez jusqu'à quel point la seule réminiscence d'une friandise par son nom l'affriande ? vous en ignorez. Mais si vous lui mettez le gâteau sous les yeux, dans la main ; et s'il tient et flaire l'assiette de fraises que vous destinez conditionnellement à son goûter, n'ayez pas peur qu'il ne comprenne pas ; espérez donc beaucoup de ce moyen et de ses analogues, si votre promesse se réalise constamment.

Après la sincérité de la promesse et de la menace, le plus important à considérer c'est la gradation. La promesse ou la menace doivent être gradués habilement : ainsi, tout d'abord, les promesses purement morales feraient peu d'effet, et les promesses à long terme en feraient moins encore. Débutez dans l'emploi de cet ordre de stimulants par ceux qui tombent à l'instant même sous les sens et dont l'enfant peut jouir ou pâtir la minute d'après. Vous compliquerez et ajournerez ensuite vos conditions, vous spiritualiserez surtout ses désirs autant que faire se pourra, et vous serez étonné vous-même des ressources et de la portée que présente le mode de commandement incitatif dans ces deux conditions essentielles qui sont l'éloignement graduel et la spiritualisation graduelle de l'objet désiré.

C'est à cette seconde phase du traitement moral que viennent aussi se placer les jeux.

Je fais une part d'autant plus grande aux jeux dans l'éducation des idiots, que je m'y mêle comme si j'étais leur frère ou leur semblable, me réservant seulement la faculté de les diriger imperceptiblement.

Je l'ai déjà dit, le jeu est l'acte le plus spontané de l'enfance; mais il est plus que cela : c'est pour l'enfance l'accomplissement libre et volontaire d'une fonction physiologique et psychologique, c'est une chose sacrée. L'idiot qui joue est bien près de mériter un autre nom. Pour arriver à un but si désirable, les jeux doivent être choisis, variés et gradués par ordre de difficulté. Le choix du jeu entre plusieurs appar-

tient à l'enfance, qui, souvent, en invente que l'on ne soupçonnerait pas : la gradation et la variété appartiennent aux Maîtres qui doivent avoir soin que l'idiot ne fasse pas d'un jeu une routine, et qu'il ait toujours quelque chose à apprendre dans ses jeux comme dans ses études, quoique sous une autre forme.

J'ai indiqué comment l'étude des couleurs, des formes, des dimensions, du plan, des images, etc., peut être convertie en jeux aussi attrayants qu'instructifs. La lecture offre les mêmes ressources ; mais j'ose à peine les indiquer quand je pense à l'abus que l'on fait, pour les enfants, des jeux qui contraignent à l'immobilité.

« Il est très-fâcheux que les amusements actifs « soient tombés en désuétude ; on fait plus d'exer- « cice en s'amusant qu'on n'en prend autrement... « A mesure que les amusements actifs ont été « abandonnés, les diversions sédentaires ont gagné « du terrain, quoique ces dernières, au lieu de dé- « lasser l'esprit, demandent quelquefois plus d'ap- « plication que l'étude même.... Les amusements « qui demandent le plus d'exercice doivent être pré- « férés, etc. L'indolence fait non-seulement éclore « des maladies (ce qui est infailliblement vrai pour « les idiots), et rend les hommes inutiles à la société, « mais elle contribue encore au développement de « tous les vices, etc. » Je pourrais encore citer plusieurs remarques semblables tirées de la *Médecine domestique* de Buchan, où cet observateur habile

stigmatise de la bonne façon les gens qui prennent de l'exercice sur une chaise longue ; mais je pense en avoir assez dit pour démontrer la nécessité de livrer les idiots à des jeux actifs.

Tous les jeux actifs leur conviennent, mais non tous à tous. Pour chacun, il faut savoir choisir : dans les commencements ceux qui flattent le plus leurs goûts, ensuite ceux qui leur seront les plus utiles. Si je n'ai rien à dire du premier de ces choix, qui variera pour chaque enfant, j'en puis indiquer que je préfère dans certains cas. Ainsi, j'oppose à l'incapacité du regard le jeu de l'arc, dans des conditions attrayantes, afin que mon élève, croyant jouer, exerce en même temps ce sens si difficile à diriger; à la difficulté des mouvements des bras et des contractions volontaires de la main, j'oppose la boule avec les quilles pour but du mouvement ; au manque d'équilibre dans la marche, la brouette, qui devient un régulateur des mouvements coordonnés inférieurs, etc... Je ne pense pas qu'une plus longue énumération soit nécessaire, mais j'insiste sur ce point que, stimulants de plaisir, les jeux doivent servir également de punition, ce qui double leur valeur. Ainsi, l'enfant qui aime le jeu de quilles, devra, dans certains cas, y voir jouer ses camarades, tandis que lui, puni, tiendra ses dum-bells ou un balancier : telle est la sanction morale du jeu.

CHAPITRE LIII.

Du commandement négatif.

J'appelle négatif ou expectatif ce commandement muet que le Maître n'exprime par aucun des modes de manifestation de la pensée, mais qui résulte de l'ensemble des phénomènes dont il a entouré son sujet. Le Maître prépare autour de son élève, tous les stimulants qu'il croit propres à le faire penser, parler, agir, et il attend. L'exercice du commandement négatif demande donc du Maître deux qualités, la prévoyance ingénieuse de ce qui peut fixer le mieux l'attention de son élève, l'exciter à agir, et la patience inquiète de l'homme qui attend, désire un progrès spontané, mais ne le provoque pas.

Ce mode expectatif de commandement, le dernier, celui qui tient encore, mais par une guide secrète le Maître à l'enfant ; ce dernier lien invisible qui va se rompre a besoin d'être laissé dans la pénombre des nécessités dont on accable peu à peu le sujet.

Jusqu'ici en effet, si la volonté du maître a pesé d'un poids oppressif, puis fatigant, sur la volonté rebelle et lâche de l'enfant, tout en lui apportant une aide efficace dans toutes ses entreprises; l'enfant ne regardait pas seulement parce qu'on l'y forçait, mais aussi parce qu'on l'y aidait. S'il s'habillait seul ce n'est pas seulement parce qu'on l'y avait contraint, c'était aussi parce qu'on l'avait aidé

à le faire, puis à vouloir le faire. C'était bien lui-même qui lisait, écrivait, bêchait, etc. Mais était-ce bien lui qui voulait primitivement et spontanément toutes ces choses?.... Non. La fatalité du commandement positif lui disait d'agir; mais sa conscience, cette résultante individuelle de la loi morale qui régit l'espèce humaine, ne lui disait rien. Agir, pourquoi? Penser, pourquoi?.... A quel âge les enfants se posent-ils le pourquoi?... Et combien d'hommes meurent sans s'être inquiétés du pourquoi? Il n'est donc pas aussi étonnant que cela pourrait le paraître au premier abord que je ne mette l'idiot en face de ce *pourquoi* qu'après plusieurs années d'éducation. Pourquoi agir quand on peut se reposer dans une éternelle paresse? Pourquoi travailler péniblement quand on peut jouer ou jouir?..... A y regarder de près on verra que nombre d'hommes et la plupart des enfants ne se posent pas le pourquoi?.... Mais on verra plus; on verra l'enfant, on verra l'homme, on nous verra tous à un moment donné, suivre la volonté instinctive, alors même que la volonté morale nous dit très-nettement de faire le contraire. Lutte sans terme de la tendance instinctive et de la conscience raisonnante, l'on te retrouve donc partout, jusque dans l'idiot!

Considérons qu'ici du moins cette lutte est un progrès; car antérieurement à nos efforts, la volonté instinctive planait seule sur l'individu, et saturait toutes ses aptitudes d'incapacité : action délétère qui n'a d'analogue que la malaria qui tue dans son atmosphère toute végétation, toute existence. Désormais du

moins l'idiot, rendu plus ou moins complétement aux conditions de l'espèce humaine, est susceptible de comprendre ce qui est bien, ce qui est bon pour lui et pour ceux qu'on lui a appris à aimer, ce qu'il doit faire. La raison portera la lumière dans sa conscience; il prendra des déterminations et agira en vertu de ces déterminations,... si le milieu dans lequel vous le placerez est assez puissant pour le forcer à exercer son attention, sa comparaison, son jugement, sa réflexion, sa volonté morale.

Votre élève est arrivé à ce point d'exécuter tous les mouvements volontaires, de travailler des mains, de lire, d'écrire, etc..... quand et toutes les fois que vous avez voulu énergiquement, puis manifesté le désir qu'il fit tous ces choses. Arrivé à ce point, vous croyez avoir fini votre œuvre, ou les parents satisfaits vous remercient, vous ou eux se trompent, l'idiot subsiste encore dans votre élève, *idios*, *solitarius*, seul! Retirez-vous de lui un instant, que reste-t-il? un enfant qui peut marcher, s'habiller, lire, etc.; mais qui ne le veut pas. Rapprochez-vous donc de lui, quittez-le moins que jamais, au moins mentalement, et voyez ce qui vous reste à entreprendre pour parachever l'homme, votre monument. La volonté, le levier de toutes les fonctions, de toutes les facultés manque, la clef de voûte manque à l'édifice, il croulerait à l'instant si, satisfait des polissures et des décors extérieurs vous vous retiriez sans avoir mis ce sceau de la durabilité à tous vos travaux; c'est-à-dire sans avoir lié toutes les aptitudes nou-

velles que vous avez su donner à votre élève par le lien synergique de la volonté libre.

Approchez-vous donc et voyez-moi agir, ou plutôt attendre.

Pour être libre, il faut le vouloir; par le vouloir, l'homme agit sur les choses et sur les personnes ; il peut être ou plus fort ou plus faible dans cette action qui est toujours une lutte, de quelque forme, douce ou énergique qu'on la revête.

Avant d'agir sur les personnes, qui ne sont longtemps que des porte-choses pour l'enfant, il prend possession des objets; voyons comment notre élève pourra franchir ce premier degré de la possession qui commence à l'acte de porter du pain à sa bouche et finit à peine au rêve de l'empire universel.

La préhension des aliments étant l'acte le plus nécessaire que la volonté doive se proposer, on est souvent obligé de commencer à exercer la volonté libre de l'enfant sur celui-là : mon élève a faim, il faut manger, c'est trop juste; mais pour satisfaire son appétit que de choses sont indispensables ? Ce sera d'abord, si vous voulez, la chose même qui se mange, l'essentiel, le met. Le couvert est mis, tout est symétriquement à sa place, vous vous asseyez, il s'assied, le milieu de la table est vide, il le remarque, et vous ne devez pas le remarquer avant lui ; il appelle le domestique, il n'y en a pas ; où sont les côtelettes?.... Ce n'est pas vous qui faites cette question : si c'est l'appétit vous attendez, si c'est la voix de l'enfant vous exprimez le regret de ne

pas voir quelqu'un se déranger pour les apporter, et vous attendez toujours ; il se peut que vous attendiez longtemps ; mais vous deviez le savoir, car il faut que votre élève aille de lui-même, tôt ou tard les chercher sans quoi on ne déjeune pas. Ceci serait de la barbarie en pure perte si tout n'était pas prévu de la manière la plus favorable ; ainsi avec tel enfant, il suffira que le plat manque pour qu'il coure le chercher à la cuisine ; avec tel autre, il sera bon que l'enfant l'ait vu tout prêt à servir déposé sur une tablette dans l'office par où vous venez de passer ; avec tel autre, il sera nécessaire que le plat, seul sur le buffet et plus ou moins rapproché de la vue, fume et exhale son arome de viande rôtie pour que l'idée vienne à l'enfant qu'en faisant quelques pas, ou seulement en avançant la main, il pourra satisfaire son appétit menaçant. S'il va chercher la viande ici, il l'ira prendre demain plus loin, et ce qu'il aura fait pour la viande, il le fera pour le pain, pour le vin, pour les assaisonnements dont le cuisinier aura soin, dans ce cas, de rendre l'adjonction nécessaire à la préhension des aliments servis. Après cela, faites l'inverse : tout ce qui se mange est sous la main, le potage est découvert, vous allez manger, mais dans quoi?.... vous n'avez pas d'assiette, elles sont tout proche ou plus loin, visibles ou sous clef, il les faut cependant, et vous ne mangez que quand l'enfant vous a offert la vôtre et s'est donné la sienne. D'autres fois, la cuillère la fourchette, le verre manquent, un jour l'un, un jour l'autre, puis il manque plusieurs de ces objets,

puis il les faut tous trouver, tous ranger symétriquement, sans quoi on ne saurait déjeuner, tout manque enfin, ustensiles et aliments, il faut pourvoir à tout, il faut vouloir pour posséder toutes ces choses et en user.....

C'est long à dire?... c'est bien plus long à exécuter, vraiment. Vous aurez ainsi des repas qui dureront des heures entières; mais croyez-vous que ces heures soient perdues quand chaque seconde aura apporté à votre élève le sentiment d'un besoin en regard des possibilités de le satisfaire; quand chaque seconde aura ajouté au stimulant instinctif de l'appétit une parcelle de cette force qui fait penser, agir, une parcelle de volonté?

J'ai tiré mon exemple d'un ordre de faits grossiers; j'ai pris pour *stimulus* un appétit animal, dira-t-on? mais d'abord, en tant qu'animal ou être organisé, l'animal a bien quelques droits à nos soins, à moins que nous ne soyons pressés de passer caporaux dans le régiment des purs-esprits; ensuite rien ne force de prendre mon exemple, qui n'est qu'un analogue, pour un modèle; on aurait même grand tort de le faire toutes les fois que la santé de l'enfant est délicate, que son estomac est mauvais, que ses digestions sont laborieuses; mais aussi on aurait également tort de ne pas le copier littéralement cet exemple, toutes les fois que la santé de l'enfant le permet, et surtout alors qu'il ne s'est encore produit dans votre élève aucun goût prononcé pour des phénomènes d'un ordre plus relevé.

Mais que de goûts, profitables à ces premiers exercices de la volonté, ne peut-on pas cultiver de longue main, et faire grandir jusqu'à la proportion des besoins eux-mêmes, dans la prévoyance des secours que l'on en tirera durant cette période décisive du traitement moral ?

Ainsi le goût de la toilette est un goût avouable, que l'on doit, dans de certaines limites, encourager dans les deux sexes, surtout quand on l'alimente moins avec des objets de luxe qu'avec des objets de propreté, qui brillent et plaisent plus par la blancheur, la fraîcheur et l'élégance que par le clinquant et la somptuosité. Si vous avez su donner à votre élève cette coquetterie de la propreté, si nécessaire d'ailleurs, que de stimulants de volonté active et raisonnée ne vous fournira-t-elle pas ?

N'aurez-vous pas quelque cravate rose, quelque pantalon bien frais et bien blanc pour le récompenser s'il se lève seul, s'il met ses bas sans votre aide, s'il a brossé son habit, etc., etc.....

Votre élève, d'autre part, désire le ballon que vous lui avez donné, il ne l'aura que s'il va le chercher à tel endroit, en passant par tel autre, en faisant telle chose à moitié route, etc. ; pour aller promener il faut avoir accompli tel travail, prendre tel costume ; si tous ces préliminaires n'ont pas été exécutés par lui de son chef, sans incitation étrangère, l'enfant restera dans la maison.

Plus tard, il n'y aura rien sur la table s'il n'a pas commandé son repas dès le matin ou acheté lui-

même une partie des vivres nécessaires, il faut qu'il y pense ou qu'il veuille y penser. Également, pourra-t-il aller au Jardin des plantes s'il n'a recommandé à la blanchisseuse de lui apporter son gilet tel jour? non, car on ne va pas dans un lieu public avec des vêtements de travail. S'il n'a pas donné à boire à ses oiseaux ils meurent, s'il a oublié de porter de l'herbe à ses lapins il n'en aura plus pour jouer, les pauvres bêtes ont dû bien souffrir de sa négligence, elles sont mortes de faim ; il ne mérite plus d'en avoir de nouveaux ; mais peu après il a été si prévoyant, il a agi avec tant de discernement et d'à-propos dans une circonstance récente qu'on se décide à lui donner une chèvre, etc., etc... Si votre élève a été constamment gorgé de viandes et de bonbons il est certain que tout ceci le touchera peu; mais s'il a eu faim lui-même, ce qui rend compatissant à la faim des autres, ses chèvres ne mourront pas misérablement comme ses lapins (que l'on a pu d'ailleurs préserver du sort d'Ugolin).

Les rapports de personne s'établissent en vertu du même stimulus que les rapports avec les choses, seulement ce stimulus s'est accru d'un élément, la passion. Pour qu'un idiot cherche à se mettre en rapport avec quelqu'un il faut que, de cette personne, dépende pour lui satisfaction d'un besoin, d'un goût ou d'une passion, autrement il resterait, comme par le passé, révolté ou passif en face des personnes au lieu d'être avenant et activement sociable. Pour amener cette heureuse transformation on a pour

leviers les besoins et les goûts, plus les rapports que l'idiot a déjà établi spontanément entre lui et les objets. Ces trois faits acquis, les besoins, les goûts et la préhension spontanée des objets destinés à satisfaire ces mêmes besoins, vous faites dépendre leur réalisation de la volonté d'un tiers. Il ne suffira plus dès lors que l'enfant ait besoin, désire, aille chercher ce qu'il veut avoir, il faudra qu'il le demande, que dis-je? il faudra qu'il l'obtienne du tiers détenteur de l'objet convoité par une négociation, une convention, un échange et par tous les modes de transaction humaine gradués selon sa faiblesse intellectuelle et morale : rien n'est plus facile quand les termes du rapport sont bien posés, rien n'est plus impossible si les termes ne sont pas dans des conditions proportionnelles aux aptitudes du sujet.

Les termes de ce rapport sont : 1° que son objet n'excède pas l'appétence de l'enfant; 2° que le goût ou le désir manifesté soit utile, et par utile j'entends tout ce qui sert au développement du sujet, même la gaieté; 3° qu'il n'existe pas d'antipathie naturelle entre l'enfant et le détenteur de l'objet convoité, et que le contraire préexiste au contraire s'il se peut; 4° que les transactions ou échanges proposées soient dans l'ordre des possibilités du sujet, tirées de ses habitudes normales acquises, et convergent vers le but actuel que le maître se propose au moment même où la transaction a lieu. Ainsi, pas d'encouragement à des goûts indifférents ou nuisibles, pas d'excitations

à des besoins et à des appétits dont la satisfaction n'est pas positivement utile, pas d'interposition (entre l'objet souhaité et l'enfant) de personnes antipathiques ou neutres, ou moralement nulles : tout ce qui n'est pas bon ici est mauvais; pas de conditions déplaisantes, ou indifférentes, ou difficiles à remplir, ou complexes, ou d'une exécution assez lente pour que l'enfant puisse, en exécutant la condition, oublier l'objet qu'il a désiré obtenir et qui est le but de la transaction.

L'homme ne vit que par une suite de rapports indéfinis avec les milieux où il se trouve; l'idiot doit arriver à cette puissance de savoir choisir, et s'approprier par une suite de rapports utiles les éléments assimilables qu'il rencontrera dans la vie. Seulement, pour l'homme ordinaire, ces rapports sont les conséquences d'une éducation inaperçue, d'une longue expérience et surtout de *stimulus* propres ou instincts, personnels qui varient d'un individu à un autre autant que varient les nuances et les tons d'une même couleur. Pour l'idiot chez lequel l'éducation ne date presque jamais, comme il le faudrait, du premier an, qui a peu éprouvé par lui-même et encore moins expérimenté intentionnellement; qui a eu des instincts d'appétence d'autant plus forts qu'ils étaient peu nombreux et tout à fait irréfléchis, mais chez lequel l'éducation a dû repousser ou limiter ces appétences animales, chez l'idiot enfin à qui tous les modes de rapports entre lui et les personnes et les choses s'étaient offerts tout préparés, tout commen-

cés (rapports étranges dans lesquels, lui, le centre de ces rapports, était passif et les termes de rapport vital, sa circonférence était active et infléchissait chacun de ses points vers lui, le centre passif pour le provoquer à l'action, à l'élection, à la satisfaction de ses appétits organiques); chez l'idiot, c'est-à-dire chez l'immobile, l'isolé, l'éducation morale devra suppléer tous les éléments de spontanéité organique qui abondent dans l'homme normal, créer des appétits avouables et légitimes, susciter des goûts délicats dont la satisfaction ou seulement l'éveil surexcite les fonctions de l'intellect, cultiver les appétences, les sympathies, les antipathies même, quand elles sont fondées en quelque point, et faire converger toutes les forces éparses de la synergie vers le but à atteindre, le rapport à établir, la chronicité de ces rapports; car dans ce monde, dans la vie, tout s'échange constamment jusqu'à l'air que nous inspirons et expirons, et la supériorité dynamique de chacun est mesurée sur l'étendue de nos rapports volontaires.

Mais il ne suffirait pas, comme je l'ai montré, de placer l'idiot dans le milieu le plus propre à produire des rapports; son milieu de traitement moral, doit être préparé comme l'est le manége du cheval qu'on dresse, ni trop étendu, ni trop étroit. De plus l'élève ne doit être ni trop près, ni trop loin du maître, car si ce dernier ne doint point intervenir dans l'acte spontané qu'il prépare (et sa proximité équivaudrait à une intervention), il ne doit pas être à une trop grande distance pour pouvoir ramener, sur l'objet

de l'appétence provoquée, l'attention qui ne manquerait pas, surtout dans les commencements, de se porter sur d'autres objets, et, dans ce cas, l'exercice volontaire préparé avec tant de peine resterait sans résultat.

C'est ce qui m'a fait dire (1), il y a déjà neuf ans, (et l'on peut voir par là si mes idées sur le traitement moral des idiots sont déduites d'ouvrages publiés depuis 1840, sur des sujets analogues), c'est ce qui m'a fait dire : « Tout ce qui allait au-devant des besoins et des désirs de l'enfant doit être mis à distance et faire comme un cercle autour de lui, etc., etc... » C'est qu'en effet, ce cercle variable du milieu où nous vivons, doit être pour l'idiot un cercle précis et gradué mais inflexible. Pour nous, que les choses ou les personnes soient sous notre main ou à distance, nous faisons ce qu'il faut pour les approprier à nos désirs sans nous embarrasser des distances qu'il nous faut franchir; mais pour l'idiot il n'en est pas ainsi. Si l'objet de sa convoitise est à sa portée, il en use sans réflexion, s'il est éloigné il éteint son désir et se replie dans sa négative indifférence, il a eu une velléité, il n'a pas voulu. Placé au centre du cercle d'action, il doit y être isolé de façon à ce que rien de ce qu'il peut désirer ne soit trop proche, rien trop éloigné; puis agrandissez progressivement ce cercle, dont le rayon sera la mesure de l'action spontanée

(1) Voir l'observation 5°, 4ᵉ partie, et *Résumé de ce que nous avons fait*, par Esquirol et Seguin.

que vous exigez de lui, et progressivement il voudra atteindre ce qu'il convoite jusque par-delà la circonférence où vous avez attiré son activité.

Alors seulement, et quand il aura désiré et recherché spontanément des objets placés plus loin que le plus grand rayon d'activité que vous lui ayez tracé, alors vous pourrez espérer de se voir produire en lui la spontanéité réfléchie qui est tout l'homme libre. Tous vos élèves n'en arriveront pas là ; ceux que vous avez pris trop incapables, ceux qu'on vous a confiés trop âgés, ceux que des préjugés (préjugés ridicules, mais fondés en droit) arrêtent dans leur développement, etc... Mais la plupart peuvent cependant étendre le cercle de leurs rapports avec les choses et avec les personnes jusqu'au point où se développeront en eux deux modes de sentiment nouveaux dont j'ai à dire quelque chose, ce sont ; le sentiment de la propriété et le sentiment de la lutte contre les personnes ou antagonisme.

La vie est un combat, a dit Beaumarchais ; et si les pauvres idiots ne peuvent prétendre à devenir les premiers joûteurs dans ces luttes de l'esprit et du corps qui attendent l'homme dans la société, toujours faut-il les y préparer de manière à diminuer pour eux les chances funestes de leur infériorité.

Il n'y a pas d'intermédiaire entre les conditions qu'ils présentent : ou l'idiot, ou plutôt l'imbécile est taquin, méchant, cruel, incendiaire même ; ou il est inerte, inoffensif, patient et incapable de résister et de se défendre ; ces deux extrêmes sont également

regrettables, aussi ne doit-on pas craindre de réprimer l'agression de certains enfants, et de provoquer, au contraire, les autres à des luttes innocentes qui développent leurs forces, excitent leur confiance et leur courage. Les luttes de paroles doivent même être provoquées, et on ne doit guère les suspendre que lorsque les mots échangés prennent un caractère grossier, violent ou immoral.

La cause la plus active de luttes entre idiots, comme dans le monde, c'est la propriété; ici, pour de l'argent, là pour un morceau de pain, ou pour un bonbon. Malheureusement les idiots ne sauraient concevoir les belles théories du droit romain sur l'usage, l'usufruit, la propriété et les diverses manières dont celle-ci s'acquiert et se transmet, non plus que les subtiles distinctions du droit moderne sur le même sujet.

Tout ce qu'on peut leur enseigner à cet égard, c'est qu'il y a des choses *communes* à tous et toujours, comme l'eau de la fontaine, etc.; *personnelles*, comme leur vêtement; *communes* et *personnelles* selon le cas, comme leurs joujoux, qui ont été donnés à tous, et dont un seul doit jouir pour l'instant, ce sera celui auquel on vient de le prêter pour la récréation parce qu'il a bien travaillé, etc...

Mais comme toute chose a son équivalent dans la monnaie, on a déjà dû leur donner la connaissance du système monétaire, celle de son emploi, et leur faire pratiquer à eux-mêmes, entre eux, et dans le monde, les échanges possibles à l'aide desquels on

vit dans la société. On trouvera alors entre eux des indifférents, des prodigues, des voleurs, et des avares surtout : on corrigera toutes ces tendances lorsqu'il en sera temps encore.

L'essentiel pour le moment c'est que l'idiot cesse d'être isolé ; c'est que sous l'empire d'un besoin, d'un goût, d'une habitude, d'un attrait, d'une répulsion, n'importe, il établisse volontairement le plus de rapports possibles. Que, si tous ces rapports ne sont pas judicieux ou même s'il en est qui offrent quelque danger, l'expérience, le seul maître en judiciaire, les rectifiera sans doute plus tard ; et si, parmi vos élèves qui resteront malheureusement en arrière sous ce rapport de l'éducation morale, un seul vient vous dire un jour, en comprenant bien la portée de ses paroles : *Maître, je veux vous quitter, parce que je puis me passer de vous et faire quelque chose d'utile dans le monde*, tenez-vous pour satisfait.

Votre élève agissait, percevait, savait, pensait déjà depuis longtemps, mais il ne voulait rien spontanément; il était, jusque dans ses progrès, immobilisé par la paresse morale que l'évêque de Cambrai appelle la langueur de l'âme. Vous lui avez restitué, dans la volonté spontanée, la faculté synergique de l'espèce.

CHAPITRE LIV.

Réflexions.

Ce livre n'étant que le commencement d'une doctrine n'aura pas de conclusion théorique; mais les personnes charitables pourront en tirer cette conclusion pratique que mon œuvre a besoin d'encouragement.

Quelques réflexions suffiront pour résumer les termes de la question que j'ai soulevée.

Il y a cinquante ans à peine, ce que l'on nommait folie, c'est-à-dire l'ensemble des cas où la société retranche d'elle un de ses membres, comme incapable ou dangereux, la folie n'avait encore été l'objet que d'un petit nombre de dissertations plus philosophiques que médicales.

L'unique traitement médical qui se pratiquât alors était les saignées à blanc, la diète à extinction, la douche à mort. Après ce traitement, dit de l'Hôtel-Dieu, on évacuait une partie des survivants sur Bicêtre ou la Salpétrière, les autres étaient guéris : ces derniers devaient être des buveurs tombés dans le *delirium tremens.* Ceux-là la diète, les saignées et les douches les rendent encore aujourd'hui à la raison, mais ils retombent chaque année, jusqu'à ce que la démence s'en mêle.

Les médecins attachés aux prisons où se trouvaient confondus des aliénés de toutes sortes, des imbéciles, des idiots, des choréiques, des épilepti-

ques, etc., pêle-mêle avec les condamnés, ces médecins n'entraient pas dans la prison une fois par mois.

Si quelqu'un s'occupait des fous, c'était le surveillant ou concierge de l'établissement.

Pinel, quand il fut nommé médecin de Bicêtre, trouva les choses arrangées ainsi :

« L'Allemagne, l'Angleterre, la France, ont vu s'élever des hommes qui, étrangers aux principes de la médecine, et guidés seulement par un jugement sain, ou quelque tradition obscure, se sont consacrés au traitement des aliénés; et ils ont opéré la guérison d'un grand nombre, soit en les asservissant à un travail régulier, ou en prenant à propos les voies de la douceur ou d'une répression énergique. De ce nombre sont : Willis, en Angleterre; Fowlen, en Écosse; le concierge de l'hospice des aliénés d'Amsterdam; Poution, directeur des aliénés de Manosque; Pussin, surveillant de l'hospice des aliénés de Bicêtre; Haslam, apothicaire de l'hôpital de Bethlem, à Londres. »

Pinel trouva à Bicêtre le surveillant Pussin qui traitait les aliénés de toutes sortes de la manière que cet auteur rapporte.

Et Pinel, qui avait du cœur, pensa, médecin en titre de ces mêmes aliénés, qu'il pourrait faire pour eux autant et plus qu'un simple surveillant; et pour cela faire, il ne se contenta pas de les visiter; comme le surveillant qu'il avait pris pour modèle, il vécut au milieu d'eux, les observant jour et nuit.

Et quand Pinel eût appris de Pussin comment on devait traiter les aliénés, il s'écria : « Je voudrais bien qu'en médecine on comptât pour quelque chose, comme on le fait en physique, en chimie, en botanique, un jugement sain, une sagacité naturelle, un esprit inventif depouillé de tout autre privilége ; qu'on s'informât peu si tel homme a fait certaines études d'usage ou rempli certaines formalités, mais seulement s'il a approfondi certaines parties de la science médicale, ou s'il a découvert quelques vérités utiles... »

Pinel était tellement loyal à cet égard (je vais faire rire bon nombre de ses successeurs), qu'il reconnaît que le *traitement moral* qu'il formule le premier, il l'emprunte à Pussin, à Willis, à Haslam ; qu'il l'a trouvé établi et appliqué par des concierges à Amsterdam, par des moines à Sarragosse, etc...

Pinel se montre si convaincu que la médecine n'est qu'un accessoire dans le traitement des diverses sortes d'aliénations qu'il donne pour titre à son travail : Traité *médico-philosophique* sur l'aliénation mentale ; et qu'il fait dans sa pratique des efforts énormes pour se soustraire autant que possible à la préoccupation médicamenteuse de sa profession, et pour se rapprocher des traditions du traitement moral.

Mais Pinel dépensa une grande partie de son observation en tentatives d'une classification qui n'a pas résisté à l'esprit analytique de celui qui pouvait faire oublier sa science, mais non son dévouement.

Esquirol parut, ou plutôt grandit à petit bruit, et

s'immortalisa, pour le moment, par une classification plus complète, plus exacte que celle de Pinel, mais qui laisse encore à désirer surtout sur le chef de l'idiotie.

Du reste, Esquirol est vraiment le maître de l'école actuelle (1), car c'est lui qui, ne rappelant que pour mémoire (dans six volumes, énorme résumé de quarante ans de travaux) le principe d'où était parti Pinel dans le traitement des diverses sortes d'aliénations à savoir que le traitement moral était le progrès, l'honneur, l'avenir de la science moderne, c'est Esquirol qui a créé la *médecine mentale.*

Si la médecine mentale a été appliquée aux idiots, je l'ignore, mais Esquirol était à peine refroidi dans sa gloire, qu'un esprit indépendant proclamait la nécessité de traiter l'aliénation selon son genre, et d'employer les moyens physiques contre les désordres physiques, les moyens moraux contre les symptômes moraux.

Cette formule révolta tous les fétichistes qui s'étaient partagé mentalement la succession du défunt; ils comptaient faire payer grassement le culte qu'ils

(1) Le but que je poursuis ne me permet pas de m'arrêter à l'appréciation des individualités brillantes qui ne relèvent que d'elles même dans la médecine mentale : un mot ne saurait suffire pour caractériser les travaux des Pariset, des Lelut, des Calmeil, des Baillarger, des Cerise, des Moreau (de Tours), etc., ni ceux de ces opiniâtres praticiens de province qui, comme M. Parchappe, passent réellement leur vie avec leurs malades. D'ailleurs, fidèlejusqu'à la fin à ma périlleuse manière, j'ai tenu de plus à ce que les personnes ne tinssent pas dans cet écrit la place que je dois aux idées.

lui rendaient au moins du bout des lèvres, et voilà qu'on leur démontre qu'il faut travailler de nouveau, qu'il n'y a rien de fait, et qu'on les provoque, et qu'on les défie, et qu'on leur dit : Venez, voyez, et faites mieux que moi (1). C'était intolérable.

Quelque grand que soit le bruit dans une ruche l'abeille qui butine au-dehors n'en sait rien : je donnerais quelque chose pour avoir toujours ignoré les dissensions qui agitent la ruche médicale; mais je travaillais trop près d'elle pour pouvoir en éviter le contact.

Tous les partis me proposaient de porter ma méthode aux nues pourvu que je consentisse à ne pas m'en occuper pendant cinq ou six années : pendant ces quelques années, je pourrais, me disait-on, faire d'autres études (bien étrangères à mon sujet et à mon objet), mais ces travaux me vaudraient un bonnet de docteur qui rendrait ma personne et mon travail inviolables. L'inviolabilité me tentait au moins pour mon travail, je l'avoue; mais cette perspective valait-elle la réalité? Je les voyais tous d'ailleurs coiffés, qui en avant, qui de côté, qui sur la nuque de ce sacré bonnet, qui ne les empêchait pas de se mordre et de se manger les foies entre eux, toutes dents dehors, et je ne lâchai pas la proie pour l'ombre. Une centaine d'enfants doivent leurs progrès à cette décision qui me libéra en m'isolant.

Après Itard, qui m'avait réellement instruit, Es-

(1) Des indications à suivre dans le traitement moral de la folie par Leuret, Paris 1846, in-8.

quirol me fut utile par la circonspection qu'il sut m'inspirer dans la pratique, mais je ne lui dois aucune initiative, aucun progrès.

Après lui, plus isolé que jamais, je continuai de marcher seul dans la voie d'Itard rectifiée.

J'observai l'idiotie : indépendamment des idées courantes, je formulai une méthode d'éducation physiologique, je précisai l'espèce de transsubstantiation que je fis subir aux notions et aux premières études de l'idiot, pour les faire passer de l'état d'hypothèses abstraites et autres, à l'état matériel, substantiel de notions palpables, tangibles, inévitables; je donnai un corps à ce qui n'avait qu'une apparence, et à ce qui n'était qu'une convention, je rapprochai les analogues, j'établis des comparaisons de disparates, et je donnai aux études les plus conventionnelles ce caractère de positivisme, que personne n'a contesté, que je sache, à ma méthode d'enseignement.

Pour le traitement moral, il se trouvait formulé dès 1838, dans l'opuscule que j'ai cité, et auquel Esquirol voulut bien donner son approbation.

Chaque jour je vérifiais l'application de quelque mesure hygiénique dont la santé, la force, l'intelligence de mes élèves tiraient profit, quand parut le *Traitement moral de la folie* par M. le docteur Leuret.

Si le nom d'Esquirol se lit à la première page de cet écrit, l'esprit de Pinel et ses idées élucidées, précisées avec une sagacité rare, en transpercent toutes les autres pages : il semble à ceux qui lisent ce programme d'une révolution, qu'en suivant la clinique

d'Esquirol, son élève n'ait songé qu'à restituer à Pinel le rang suprême qui lui appartient : tant il est vrai que si la reconnaissance ne peut pas tout dire, elle ne saurait empêcher l'homme droit de bien faire.

Ainsi, tandis que, en 1840, le ministre de l'intérieur m'autorisait à appliquer ma méthode d'éducation et de traitement moral des idiots dans les hospices de Paris, M. Leuret démontrait par sa doctrine et par sa pratique, que les aliénés, en tant qu'aliénés, ne doivent être traités que par le traitement moral.

Cette concordance d'opinion, sans concert possible entre deux hommes qui ne se connaissaient pas, est un fait aussi notoire qu'important à constater.

Par cette concordance, la chaîne de la tradition spiritualiste du traitement moral, un instant rompue par la ligue des organo-pathologistes, se trouvait renouée ; et les traditions, si obscures qu'elles fussent d'ailleurs du traitement moral dont l'Inde, l'Égypte, le moyen âge et les temps modernes ont laissé des monuments, ces traditions reprenaient l'importance d'un principe médico-philosophique, comme Pinel l'avait si judicieusement nommé.

Mais là ne devaient pas se borner les avantages de cette concordance, ou plutôt de la division du travail dont allaient être l'objet les états particuliers, confondus par Esquirol lui-même dans son ouvrage sur les maladies mentales. D'une part, le docteur Leuret posait les bases du traitement moral des diverses sortes d'aliénation; de l'autre, en isolant l'idiotie de

ses prétendus analogues, j'élucidais un point spécial, plein d'obscurité, en même temps que je rendais quelques services individuels.

De telle sorte que dans deux ordres de faits différents, deux hommes qui ne se connaissaient pas, mais qui vivaient avec leur sujet, au lieu de s'en servir comme d'un marchepied, arrivaient à des conclusions analogues.

Je dis analogues et non pas identiques, car le traitement moral auquel M. Leuret soumet les aliénés, diffère autant de celui que j'applique aux idiots, que les aliénés diffèrent des idiots.

La plus notable des différences qui séparent ces deux méthodes, consiste en ceci, que M. Leuret nie qu'on puisse formuler le traitement moral dont il a généralisé et précisé l'emploi, « les symptômes psychologiques de l'aliénation variant à l'infini, chaque médecin possédant une aptitude différente pour les différentes indications à remplir, il s'ensuivrait que les préceptes devraient varier aussi d'après cette aptitude, donc pas de préceptes. » Telle est la plus récente conclusion de M. Leuret.

Si je reconnaissais en pareille matière d'autre autorité que celle de ma propre expérience, j'aurais aimé à me ranger à l'avis d'un si bon juge; et, sauf à donner gain de cause à ceux qui prétendent que je possède un art, mais non une science, qui me rend capable de développer les idiots, j'aurais dit comme le médecin en chef de Bicêtre : Pas de préceptes. Mais si les termes sur lesquels M. Leuret se fonde pour nier la

possibilité de formuler le traitement moral peuvent être vrais quand il s'agit des aliénés, ils seraient inexacts si on les appliquait aux idiots; car deux idiots ne sauraient différer entre eux que par de certaines dissemblances de constitution ou par des plus ou des moins, tandis que le dément et l'halluciné diffèrent entre eux du tout au tout. Il suit de là que M. Leuret a eu raison d'éviter, au moins pour le moment, des formules générales, et que j'ai pu sans inconvénient donner les miennes sur le traitement moral de l'idiotie, infirmité qui est partout identique à elle-même, et qui ne diffère que par des plus ou des moins dans ses manifestations essentielles.

D'ailleurs, s'il pouvait y avoir par cela seul, supériorité de précision dans la formule du traitement moral de l'idiotie sur la formule de celui de la folie, je m'empresserais d'en reporter le mérite à la nature du sujet, qui est plus homogène, qui présente des problèmes moins complexes, et qui permettait par conséquent de formuler une solution plus identique: ce n'est pas là-dessus, d'ailleurs, qu'il est utile de s'appesantir.

Ce qu'il importe de constater, c'est que dès 1840, le traitement moral était préconisé pour les aliénés ;

Qu'à cette époque on y joignait le travail manuel, le travail intellectuel, les distractions de la musique, et du théâtre, autant qu'il se pouvait faire dans des lieux qui retentissent, depuis Pinel, des regrets auxquels l'impossibilité condamne le zèle comme le gé-

nie : « Quand il s'agit du pauvre, ce que la science indique, on le fait si l'on peut » (Leuret) ;

« Qu'aujourd'hui on ne croit plus que la pensée soit sécrétée par le cerveau, comme la bile est sécrétée par le foie; que les mots de psychologie, de psychisme se trouvent dans des bouches qui, pendant longtemps, ne parlaient guère que d'altération, d'irritation, d'inflammation, etc... On ne dit plus crûment, comme on le disait naguère, que les évacuations sanguines, les exutoires, les purgatifs, le sulfate de quinine, font sentir au mélancolique toute l'absurdité de ses idées fixes, etc., etc. »

C'est qu'enfin, en 1846, on arrive à cette affirmation qui s'est bien un peu fait attendre, vraiment : L'OFFICE « DU MÉDECIN D'ALIÉNÉS EST DE REFAIRE L'ÉDUCATION. »

J'étais, je suis encore isolé, mais je ne suis donc plus moralement seul. Ce que j'avais osé pour la petite famille des idiots, on arrive à le trouver bon, nécessaire, pour la généralité des espèces d'aliénation mentale.

Ainsi, le traitement moral était, il y a cinquante ans une tradition antique, vénérée, mais éparse, évoquée par Pinel et Daquin ; on la voit aujourd'hui préconisée et appliquée pour les aliénés, formulée et appliquée aux idiots.

Et le traitement moral lui-même, que de progrès n'a-t-il pas faits depuis six ans ?....

Considéré comme moyen d'ascendant d'homme à homme, ou plutôt de médecin à aliéné, ce n'était qu'un art ; précisé en passant au creuset de l'expé-

rience, il s'empare des leviers de l'éducation et devient une science : pendant ce temps-là, l'inverse avait lieu pour les idiots; mais il n'y avait de différence que dans l'ordre de la progression : de l'une ou de l'autre façon, la formule se complétait.

Donc, aujourd'hui, la nécessité de recourir au traitement moral appuyé sur toutes les ressources de l'éducation, est le fait culminant de toutes les théories qui s'agitent au sujet des anomalies intellectuelles : voilà le progrès, le bon, le vrai progrès, celui dont la racine plonge dans l'humus d'une tradition de quarante siècles.

Mais, est-ce à dire que la théorie doive désormais céder le pas à la pratique ?

Je ne pense pas que cela soit, ni relativement au diagnostic et au traitement moral de la folie, ni relativement au diagnostic et au traitement moral de l'idiotie.

Sans prétendre analyser le germe avant qu'il soit épanoui, on peut prévoir, en lisant les derniers travaux dont la folie a été l'objet, que l'on est sur la trace de nouvelles sous-divisions de l'aliénation mentale, particulièrement en ce qui touche les genres confondus jusqu'à présent sous la dénomination générale d'hallucination : « Il faut diviser encore, dit M. Leuret, et s'arrêter seulement quand on aura déterminé des genres de folie, qui puissent servir de guides dans le traitement de cette maladie. » C'est qu'en effet, toute division en genres qui ne peuvent pas servir de guides dans le traitement d'une maladie, est une division de fantaisie, tandis que d'une

division fondée en fait, découle immédiatement une amélioration pratique.

C'est pour cette raison que sous le rapport du diagnostic, comme sous celui du traitement, la question de l'idiotie laisse également à désirer. Car si j'ai repoussé de ma doctrine sur l'idiotie les genres de fantaisie, c'est-à-dire ceux qui ne pouvaient pas servir de guide dans le traitement, ce n'est pas à dire pour cela que je croie avoir résolu toute la question.

J'ai résolu le principe de la question, à savoir que j'ai spécifié l'idiotie, et indiqué sa première division en genres distincts, et démontré théoriquement et pratiquement que son traitement était praticable ; mais je n'ai fait qu'indiquer les variétés qui ne sauraient tarder à être précisées, et je n'ai posé que les bases les plus générales du traitement moral et de l'éducation.

Je ne donne donc point mon livre comme un chef-d'œuvre, au contraire, je ne l'offre que comme le commencement de quelque chose.......

Deux éléments manquent encore aujourd'hui pour que ce quelque chose qui a nom *traitement moral* pour les aliénés comme pour les idiots, acquière l'importance scientifique et charitable à laquelle il a droit.

La première, c'est le concours des hommes de cœur, auxquels j'ai dit depuis longtemps, sans jamais faire un secret de ma méthode, et comme M. Leuret lui-même : *Venez, voyez, et faites mieux.*

La seconde, c'est la solution imminente du problème de l'éducation :

Cette solution est imminente, car la société pas plus que la médecine ne saurait se contenter plus longtemps des pratiques mnémotechniques qui, en dehors ou sous le couvert de l'Université, négligent l'éducation des fonctions, l'éducation des facultés, l'éducation des aptitudes, l'éducation du sens moral et artistique, et réduisent les classes mêmes qui sont privilégiées, au servage constitutionnel le plus complet, en frappant d'incapacité radicale toutes les facultés spontanées et applicables de la jeunesse vivace. Car, aussi bien, cette jeunesse se trouve, par la seule puissance de l'éteau pédagogique dans lequel on l'a comprimée quinze ans, réduite à quémander des fonctions artificielles, inutiles, coupables même, socialement parlant, au lieu d'être capable de se livrer à un travail productif et libre; or cela ne doit pas être, cela ne saurait durer. Déjà les écoles communales de la ville de Paris, sous la direction de MM. Goubaud et Pompée, les écoles populaires de dessin, de chant et d'apprentissages de plus d'une sorte, commencent à réaliser les améliorations intellectuelles réclamées par les meilleurs esprits et indiquées dans les travaux de MM. Guizot et Émile de Girardin sur l'instruction; mais il ne s'agit encore dans cette pratique et dans ces théories les plus avancées que d'*éducation intellectuelle* : l'éducation des fonctions, telle que Rabelais, Montaigne, Rousseau la présentaient, n'existe encore ni dans les livres, ni dans les écoles.

Or, la toute petite et chétive question de l'idiotie, et

celle plus grosse du traitement moral attendent donc leur solution définitive de celle qui sera donnée à la question capitale de l'éducation.

Mais par un juste retour, et par une de ces compensations dont les travaux analytiques nous donnent un fréquent exemple, s'il se pouvait que dans la position relative de ces questions, la solution de la plus petite entraînât celle de la plus générale; s'il se pouvait qu'en travaillant à résoudre la modeste question de l'éducation des idiots, on ait trouvé des termes assez précis, pour qu'il suffise de les généraliser pour avoir une formule applicable à l'éducation générale.... .... Alors, non-seulement on aurait, dans une humble sphère, rendu non-seulement quelques services, mais encore on aurait préparé les matériaux d'une méthode d'ÉDUCATION PHYSIOLOGIQUE de l'espèce humaine.

Il ne resterait plus qu'à l'écrire........

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE. — HYGIÈNE DES IDIOTS.

TROISIÈME PARTIE. — ÉDUCATION DES IDIOTS.

(Première section. — Méthode.)

QUATRIÈME PARTIE. — ÉDUCATION DES IDIOTS.

(Deuxième section. — Pratique.)

CINQUIÈME PARTIE. — TRAITEMENT MORAL DE L'IDIOTIE.

FIN DE LA TABLE.

